



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

MONASTÈRE
DE
N.D. DE LA PLAINE
ESQUERMES

BIBLIOTHECA S. J.
Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY



577

A 438 / 53



LA

PERFECTION CHRÉTIENNE

EN EXEMPLES.

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

Pouvoir de saint Joseph. 16^e édition. 1 vol. de 432 pages.
Prix : 1 fr. 50. Chez Régis Ruffet et C^e, successeurs de Perisse frères, à Paris, rue Saint-Sulpice, 38, et à Bruxelles, place Sainte-Gudule, 4.

Ce volume renferme ce que les SS. Pères et les auteurs ascétiques ont dit de plus beau sur les sublimes prérogatives et sur la puissance sans bornes de l'auguste Époux de Marie. Dans la première partie, composée de 31 méditations pour le mois de mars, les prêtres trouveront de nombreux matériaux pour le Panégyrique du Saint. Dans la seconde partie il y a des méditations pour ses fêtes, et des visites pour tous les jours du mois. Il a paru de ce volume diverses traductions italiennes à Rome, à Milan et à Turin.

Mois du Sacré-Cœur des Âmes Intérieures, avec des méditations et un exercice pour tous les premiers vendredis du mois. 7^e édition. 1 volume in-18 de 450 pages. . . . 1 fr. 50

« La doctrine de ce livre est pure, profonde, élevée. Il y a même telle de ses méditations qui est un chef-d'œuvre incomparable. Cet ouvrage sort manifestement de la voie ordinaire où se traînent les écrivains religieux de cette époque. »
(*Rosier de Marie.*)

Mois de Marie immaculée de saint François de Sales, ou Méditations pour le mois de mai et les fêtes de la sainte Vierge, avec des exemples nouveaux. 8^e édition. 1 beau volume de 432 pages, franco. 1 fr. 50

« Nous félicitons bien sincèrement le P. Huguet d'avoir fourni ce pieux aliment aux enfants de Marie; il était difficile d'être mieux inspiré. »
(*Bibliographie catholique.*)

Le Mois consolateur des Âmes du Purgatoire, avec une introduction sur le respect dû aux morts, les funérailles et les cimetières. 1 volume de 432 pages, 2^e édition, franco. 1 fr. 50

La Dévotion à Marie en exemples, ou excellence des prières et des pratiques en l'honneur de la très-sainte Vierge, démontrée par un grand nombre de traits et de miracles. 2 volumes in-12, formant 1,100 pages. 3^e édition, franco. . . 6 fr.

« En parcourant ces traits, ou le sourire vient errer sur les lèvres, ou une douce émotion agite le cœur et remplit les yeux de larmes d'attendrissement. »
(*Bibliographie catholique.*)

L'Art de la Conversation. 1 beau volume in-12. . 1 fr. 50

De la Charité dans les Conversations. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

LA

PERFECTION CHRÉTIENNE

EN EXEMPLES

PAR

LE R. P. HUGUET

*Iter longum per præcepta, breve per
exempla.* QUINTILIEN.

« Le chemin est long par les préceptes,
et il est court par les exemples. »



LIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES

(NOUVELLE MAISON)

RÉGIS RUFFET & C^o, SUCESSEURS

PARIS

BRUXELLES

38, RUE SAINT-SULPICE, 38

4, PLACE SAINTE-GUDULE, 4

1867

Tous droits réservés.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

PRÉFACE

Nous avons d'excellents *Traité*s de la *Perfection chrétienne* qu'on ne saurait trop relire, parce que, en les lisant de nouveau, on se pénètre toujours davantage des vérités salutaires qu'ils renferment. Ce qu'on avait à peine aperçu une première fois, lorsque entraîné par la curiosité, on en parcourait rapidement les pages, vous fait une plus profonde impression à une nouvelle lecture. C'est le cas de répéter ici cette maxime aussi originale que vraie : *Nunquam satis dicitur, quod nunquam satis discitur*. « On ne dit jamais assez ce qu'on n'apprend jamais assez. »

Il n'en est pas de même des traits et des exemples que les auteurs ne manquent pas de citer pour confirmer leur doctrine. Quand on les a lus ou entendus une ou deux fois, ils ne font presque plus d'impression. On sait d'avance de quoi il s'agit, et l'esprit du lecteur devance le récit de l'écrivain.

Voilà pourquoi nous avons cru faire une chose utile aux âmes pieuses, en réunissant un grand nombre de traits historiques sur les principales vertus qui constituent la Perfection chrétienne, afin de leur en montrer d'une manière plus saisissante et plus efficace la pratique et les avantages (1).

Comme ce sont les sentiments du cœur plutôt que les

(1) Nous n'avons pas traité spécialement, dans ce livre, de certaines vertus religieuses, par exemple du vœu de pauvreté, parce

idées de l'esprit qui déterminent ordinairement nos actions, il s'ensuit que les bons exemples, qui vont droit au cœur et réveillent ses sentiments, ont incomparablement plus d'empire que les bons conseils, qui ne s'adressent qu'à l'esprit et ne réveillent que ses idées. Aussi les bons exemples exercent-ils sur l'homme une influence décisive. Combien ce mode d'apostolat est heureux ! Il se trouve être tout à la fois ce qui exerce le plus de puissance sur l'homme et ce qui conserve le plus d'égards pour la liberté. Le conseil s'adresse à l'esprit et à la volonté; il exige que la première l'adopte et que la seconde s'y soumette; le bon exemple, au contraire, s'adresse au cœur, celui-ci l'adopte de lui-même, et la volonté se passionne pour lui. Le conseil ne porte pas toujours, il n'est jamais reçu sans une secrète résistance, et celui qui le suit sent qu'il obéit; le bon exemple va s'asseoir au fond du cœur, il n'y est jamais reçu sans une secrète joie, et celui qui le suit sent qu'il est libre. Le conseil exerce une espèce de violence sur notre volonté, et il faut à celle-ci un grand effort de soumission pour s'y conformer; quand le bon exemple pénètre dans le cœur, c'est la vertu même qui s'y introduit, et le cœur devient bon sans s'en douter.

Les paroles donnent l'idée de l'œuvre, l'exemple est l'œuvre même; les discours peuvent persuader, le fait entraîne; son autorité, d'autant plus forte qu'elle est plus douce, réunit et présente sous un seul point de vue l'instruction, l'exhortation et l'encouragement.

que nous nous proposons de faire un autre volume sur la *Perfection religieuse en exemples*.

On remarquera aussi que nous n'avons pas parlé de l'Eucharistie, qui est le grand moyen de sanctification, et de la Très-Sainte Vierge, mère et modèle des prédestinés. Nous avons déjà traité ces sujets importants dans des volumes particuliers: *la Dévotion à l'Eucharistie en exemples*; — *la Dévotion au Sacré Cœur de Jésus en exemples*; — *la Dévotion à Marie en exemples*.

Il y a dans le bon exemple une puissance qui surmonte toutes les autres; sans y songer, on redresse les autres en marchant droit.

On a vu des hommes résister aux discours les plus persuasifs et se laisser gagner par un exemple.

Voici un trait qui confirme notre thèse.

Un jour que Fernandès, l'un des compagnons de saint Xavier, prêchait dans la ville d'Amanguchi, un homme de la lie^e du peuple s'approcha comme pour lui parler, et lui cracha au visage. Le missionnaire, sans dire un seul mot, et sans faire paraître aucune émotion, prit son mouchoir pour l'essuyer, et continua tranquillement son discours. Chacun fut surpris d'une modération aussi héroïque. Ceux qu'une telle insulte avait d'abord fait rire furent saisis d'admiration. Un des plus savants docteurs de la ville qui était présent, après avoir réfléchi sur ce qui venait de se passer sous ses yeux, se dit à lui-même :

« Cet étranger a bien raison de nous assurer que la doctrine qu'il nous annonce est une doctrine toute céleste. Une loi qui inspire un tel courage, une telle grandeur d'âme, et qui fait remporter sur soi-même une victoire si complète, ne peut venir que du Ciel. » Le sermon achevé, il confessa que la vertu du prédicateur l'avait touché; il demanda le baptême après, et fut baptisé solennellement. Cette conversion fut suivie d'un grand nombre d'autres, et montra que les bons exemples font plus d'impression que les beaux discours.

On connaît quelle fut la cause de la conversion de saint Epiphane, l'homme le plus illustre de l'Orient depuis la mort de saint Athanase. Témoin pendant sa jeunesse de la charité chrétienne d'un moine qui se dépouilla de son manteau pour en revêtir un pauvre, il vendit tous ses biens, et

se fit moine lui-même sous la conduite du grand Hilarion, disciple de saint Antoine.

Quelques mots maintenant sur ce volume.

Les traits rapportés dans cet ouvrage ont été puisés à des sources sûres. Nous avons souvent cité les auteurs textuellement, préférant sacrifier l'élégance de la forme à l'authenticité des faits.

Comme ce livre s'adresse à des âmes pieuses, nous n'avons pas cru devoir justifier le surnaturel qui se trouve dans certains exemples empruntés à la vie des saints, dont la canonisation, comme on le sait, a exigé plusieurs miracles discutés et approuvés par l'Eglise.

Il est bon de ne pas lire un trop grand nombre de traits à la fois. Dans les communautés, on pourrait, après avoir fait lire un ou deux chapitres de la *Perfection chrétienne* de Rodriguez, terminer par quelques exemples tirés de ce Recueil.

Daignent Jésus, Marie et Joseph bénir ces humbles pages, afin qu'il leur soit donné de produire quelques fruits de salut dans les âmes!

En la fête du Patronage du glorieux saint Joseph,
le 12 mai 1867.

Par ordre du T. R. Père Supérieur Général, j'ai lu l'ouvrage du R. P. Huguet, intitulé : *La Perfection chrétienne en exemples*. Je n'ai rien vu qui ne fût propre à édifier les âmes et à les encourager dans le chemin de la vertu.

FAVIER, S. M. VITTE, S. M., ass.

12 mai 1867.

PERFECTION CHRÉTIENNE

EN EXEMPLES

I.

DÉSIR DE LA PERFECTION

Saint Augustin nous apprend que la vie d'un bon chrétien est un désir continu de sa propre perfection. *Tota vita christiani boni sanctum desiderium est* (Tract. 14, in Epist. Joan.). Si l'on ne fomenté sans cesse ce désir dans le cœur, on pourra bien sans doute être chrétien, mais non pas bon chrétien. Parce qu'en effet, ces désirs, comme l'enseigne le Docteur angélique, sont ceux qui disposent notre âme et la rendent apte à s'enrichir de tout le bien qui est en proportion avec son état actuel : *Desiderio quodam modo facit desiderantem aptum et paratum ad susceptionem desiderati* (1 P. Qu. 12, act. 6, in Corp.). C'est pourquoi, de même qu'on n'a jamais vu dans le monde un homme parvenir à la perfection de son art, soit mécanique, soit libéral, s'il n'a pas d'abord eu le désir véritable d'y réussir, on ne verra jamais dans l'Église de Dieu un fidèle qui arrive à la perfection s'il n'éprouve dans son cœur un ardent désir de la posséder.

Le désir est un mouvement de la volonté vers ce qui est possible, vers ce qu'on juge digne d'être convoité et possédé. Si donc le chrétien ne désire pas la perfection, il est certain que sa volonté n'éprouve aucune affection qui puisse l'exciter

à rechercher cette perfection pour en faire la conquête. En ce cas, la volonté reste inactive, apathique, indolente. Est-il donc possible qu'elle agisse pour faire cette conquête? Pourra-t-il jamais parvenir à la perfection sans éprouver aucune sorte d'impulsion qui l'excite à l'acquérir? D'autant plus que la perfection chrétienne est un bien difficile à se procurer, et qu'on n'y parvient que par des voies âpres et scabreuses, et dans lesquelles on ne s'engage que par une détermination libre et spontanée. Or, à ce rude labeur ne s'astreindra jamais une volonté sans désirs, elle ne marchera jamais avec résolution à la conquête de la perfection pour laquelle il faut essayer tant de sueurs. Pourra-t-elle enfin, cette volonté, sans aucune espèce d'énergie, persévérer dans des voies qui lui offrent tant de difficultés à surmonter?

Ces désirs dont nous parlons, quand ils descendent de la partie supérieure dans la partie inférieure, sont comme des effets sensibles, comme des passions saintes qui aspirent à la possession de ces biens spirituels vers lesquels aussi la volonté manifeste sa tendance par les actes qu'elle produit. On ne saurait croire combien ces désirs sensibles contribuent aux progrès de la perfection, car ils dilatent l'appétit sensitif, animent la volonté, la fortifient, la corroborent et procurent aux sens spirituels comme un épanouissement qui nous rend capables d'opérer les biens les plus excellents.

**Combien il est nécessaire de désirer la perfection
pour l'acquérir.**

Pour démontrer cette vérité, nous prenons l'exemple de ce jeune homme épris des biens du monde et de ses vanités qui, frappé profondément au cœur d'un trait d'inspiration véhémement, se sentit enflammé d'un si grand désir de son salut éternel et de sa perfection, qu'il prit la résolution de se consacrer entièrement dans un de ces monastères placés au fond

des déserts les plus solitaires et qui se distinguaient par la sainteté la plus éminente. Le plus grand obstacle qu'il rencontra à l'exécution de son projet si louable ne se trouvait pas dans les richesses, les honneurs, les plaisirs, les vanités mondaines, car, plein d'une force et d'une énergie peu communes pour soutenir la résolution qu'il avait prise, il avait d'un seul coup rompu avec toutes ces déceptions, animé qu'il était d'un saint courage. L'obstacle le plus sérieux fut sa propre mère avec ses caresses et ses tendres supplications. Les premiers assauts qu'il eut à soutenir furent les larmes, et après elles les paroles entrecoupées de sanglots. « Quoi donc, disait cette mère, tu veux m'abandonner alors que me voici arrivée à un âge défaillant ! Tu veux me laisser terminer ma vie sans aucune consolation ! — Non, répondit le jeune homme, non, ma mère, je ne veux pas vous laisser inconsolée, je suis bien loin de désirer votre mort, seulement, *volo salvare animam meam*, je veux sauver mon âme. — Eh quoi ! répliquait la pauvre mère, est-ce que tu ne peux point la sauver au milieu du monde ? Est-ce que tu ne peux pas, dans ta maison, mener une vie chrétienne ? — Sans doute, répondait le fils, mais je veux sauver mon âme en pleine sûreté ; c'est pourquoi je veux aller dans les solitudes et les déserts mener une vie parfaite, une vie sainte. — Ainsi donc, reprenait cette mère affligée, seront à jamais perdues tant de sollicitudes que j'ai déployées pour te faire arriver à l'âge où tu es ; perdus les soucis, les chagrins, les soins que m'a causés ton éducation, et il ne reste de tout cela que des pleurs à verser sur mon infortune. — J'ai une seule réponse à vous faire, *volo salvare animam meam*. Chère mère, veuillez me pardonner ; il m'est entré dans le cœur un si vif désir de faire mon salut et d'arriver à la perfection, qu'il ne m'est pas possible d'y résister ; il faut que j'exécute mon dessein. » Avec cette grande fermeté qu'il déploya pour ne pas succomber aux instances réitérées d'un cœur maternel, le jeune homme, enfin vainqueur, prit, pour ainsi parler, son vol vers un monastère, afin d'y travailler à l'œuvre si profondément désirée de sa perfection. A peine arrivé, il se livra avec une admirable ferveur à la pénitence, aux mortifications, à la prière et à l'exercice de toutes les vertus qui caractérisent un bon religieux. Mais quoi ? Je ne sais com-

ment ces fervents désirs commencèrent peu à peu à se ralentir, puis à tiédir et enfin à se refroidir complètement. En sorte que celui qui, sur les ailes de ces sublimes désirs, s'était envolé jusqu'aux portes du paradis, devenu plus tard comme engourdi et abattu par le grand refroidissement qu'il éprouvait, était presque tombé jusqu'aux portes mêmes de l'enfer. Il y aurait été certainement précipité, si sa mère ne lui était comme venue du ciel pour ranimer dans le cœur du jeune homme ses premiers désirs. Le malheureux moine étant tombé dans une grande maladie fut porté en esprit au pied du tribunal de Dieu, où s'en trouvaient plusieurs autres qui attendaient leur jugement; il y rencontra aussi sa mère. Celle-ci, en le voyant, s'écria : *Quid hoc est, fili? et tu in hunc locum condemnationis venisti? Ubi sunt sermones isti quos loquebaris dicendo : Salvare volo animam (In lib. doct. PP. lib. de Comp. n. 5.)* « Qu'est-ce donc, mon fils, et toi aussi tu es venu dans ce lieu de condamnation? Que sont donc devenus ces beaux projets que tu me communiquais en me disant : Je veux sauver mon âme par le moyen des sévères macérations du cloître? » Cette réprimande de sa mère fit sur lui une impression si vive que, rentrant en lui-même, après avoir été guéri de sa maladie, il se confina dans une petite cellule, et, sans s'occuper absolument d'aucune autre chose, il se livra exclusivement à déplorer ses anciennes erreurs.

On doit remarquer dans cet événement un exemple de la force énergique dont les saints désirs peuvent nous revêtir pour nous détacher du monde et nous élever à la plus haute perfection. Au contraire, cela nous prouve combien nous sommes capables de peu de chose quand ces désirs ne nous enflamment point. La mère de ce moine, qui avait eu le malheur de s'égarer, ne trouva d'autre moyen de le faire rentrer dans la bonne voie que de raviver dans le cœur de son fils ses anciens désirs de perfection en les lui remettant devant les yeux.

Moyens pratiques pour désirer la perfection.

Voici les moyens pratiques que Dieu daigna employer pour maintenir le pieux Paphnuce dans les désirs toujours croissants d'une perfection supérieure, et par lesquels il avait résolu de conduire ce bienheureux au plus haut degré de la sainteté (*Vita PP., Vita 16, S. Paphnucci.*) Paphnuce vivait dans les déserts de la Thébàide. Aucun de ces pieux solitaires ne le surpassait, et peut-être aussi il était bien supérieur à tous les autres par son austérité, par ses fréquentes oraisons, par la pureté de sa conscience, par la pratique de toutes les vertus. Dieu voyant donc que dans ces solitudes il n'y avait aucun anachorète qui pût, par son exemple, enflammer Paphnuce d'une plus vive ardeur de perfection, employa des moyens extraordinaires pour embraser ce cœur d'un feu encore plus ardent. Il lui inspira un certain désir de savoir quel serait dans le monde entier le mortel qui pourrait l'égaliser en perfection. Puis, au moment où l'anachorète était sur le point de demander à Dieu qu'il lui fit connaître ce qu'il souhaitait, il lui envoya un céleste messenger qui lui ordonna de partir pour la ville voisine, où il rencontrerait un joueur d'instrument qui l'égalait en mérites et en sainteté. Le saint resta frappé de surprise et fut stupéfait d'entendre ces paroles. Il saisit son bâton et courut à la ville où devait se trouver ce joueur d'instrument. Arrivé là, il voit cet homme sur la place publique où il était environné d'une foule joyeuse. Il le tire à part et lui demande quel est son genre de vic. Je suis, lui répondit-il un grand pécheur. Naguère, j'étais un voleur de profession, et maintenant je cours le monde, je joue de mon instrument et je trouve là de quoi soutenir honnêtement mon existence. Le saint, après avoir mûrement réfléchi sur tout cela, jugea que cet homme avait fait dans sa vie plusieurs actes de vertu héroïque. Il apprit de ce joueur que s'étant une fois trouvé avec les voleurs ses compagnons, ils avaient capturé une vierge consacrée à Dieu, et qu'ils allaient, en vrais scélérats, après lui avoir dérobé ses vêtements, lui ravir encore le précieux trésor de sa virginité,

quand cet homme, s'élançant au milieu de ses compagnons, arracha de leurs mains cette vierge et la reconduisit intacte dans sa propre demeure. Dans une autre circonstance, cet homme, en parcourant des lieux inhabités, avait rencontré une dame remarquable par sa beauté qui remplissait de ses gémissements et de ses cris cette vaste solitude. Il s'approcha d'elle et la questionna sur la cause de sa douleur. Cette dame lui répondit qu'elle était dans le désespoir, parce que son mari et ses enfants avaient été mis en prison pour n'avoir pu payer leurs dettes et qu'ils n'avaient aucune espérance de recouvrer leur liberté, et que par elle-même il ne lui était point possible de subvenir à sa malheureuse existence. Cet homme, en apprenant le motif des pleurs de cette infortunée, non-seulement respecta sa personne, mais l'ayant conduite dans la caverne qui lui servait de refuge, lui présenta de la nourriture et puis lui fit présent de trois cents écus pour être employés à la délivrance de son mari et de ses enfants, et pour sortir elle-même d'une si profonde misère. Il n'est pas aisé d'exprimer les désirs de perfection qui vinrent exalter l'âme de Paphnuce au récit de pareils traits. Il eut honte de lui-même en voyant qu'au fond de sa solitude, il n'était point parvenu à égaler en sainteté un joueur d'instrument sur la place publique. Il s'établit d'une manière encore plus déterminée dans l'exercice des vertus les plus sublimes, il multiplia ses jeûnes, il prolongea ses veilles, il s'adonna avec plus de zèle aux saintes oraisons, à une mortification plus stricte, à une plus grande pureté de conscience, enfin à marcher avec une plus grande ardeur qu'auparavant dans les voies d'une perfection toujours croissante. Après plusieurs années d'une vie si pleine, Paphnuce mérita que Dieu réveillât encore dans son cœur l'ancien désir de savoir s'il y avait quelqu'un qui l'égalât en mérites. Cette fois le Seigneur voulut lui parler lui-même au fond du cœur et lui fit connaître que dans la ville voisine existait un homme dont les mérites égalaient les siens.

Notre Saint se rendit en cette ville pour s'assurer du fait, et y trouva un homme du monde qui, depuis trente ans, avait gardé la continence, quoiqu'il eût une épouse ; qu'il était exclusivement livré à toutes sortes de bonnes œuvres envers les pauvres et les étrangers, et qu'il pratiquait encore d'autres

éminentes vertus. Cet exemple inspira à notre Saint une nouvelle honte, selon ce que nous apprend l'histoire de sa vie, et il devint encore plus enflammé des désirs les plus généreux d'atteindre une plus haute perfection ; il se livra tout entier aux saints exercices qui pouvaient l'y faire arriver, il méprisa tout ce qu'il avait déjà fait et ne fit aucun cas de ses œuvres antérieures, en voyant qu'au milieu même du monde et de ses préoccupations, il était possible de parvenir au sommet des vertus les plus méritoires. *Seipsum denuo majoribus exercitiis dedit, exiguos priores reputans labores, quibus conferrî poterat et qui seculi videbatur actibus implicatus.* Finalement encore, au bout de quelques années, il fit à Dieu la même demande et en obtint une semblable réponse. Il lui fut révélé qu'il y avait un certain marchand qui lui était égal en mérites et qui venait dans sa cellule, pour lui rendre visite. De là, naquirent encore des désirs plus fervents ; de là, se développèrent des œuvres plus excellentes de perfection. Enfin, consommé dans toutes les vertus, il se reposait dans cette douce quiétude, lorsque voici que lui apparut l'ange du Seigneur, en compagnie des prophètes et d'autres esprits célestes. Son âme, entourée de ce glorieux cortège, fut portée dans les cieux et intrônisée en une place telle que la méritait sa haute sainteté. Dieu, pour élever Paphnuce au plus sublime degré de la perfection, s'était contenté d'exciter en lui, par des moyens aussi efficaces qu'extraordinaires, de nouveaux désirs de cette haute perfection dont il voulait l'enrichir.

Combien saint François de Sales désirait la perfection.

La première condition et le principal moyen pour devenir parfait, c'est, comme nous l'avons dit, d'aspirer fortement à la perfection. « Qui désire ardemment d'aimer Dieu l'aimera bientôt avec ardeur », disait saint François de Sales. Aussi avait-il soin d'entretenir et d'exciter souvent ce désir en son

âme. « O Dieu ! s'écrie-t-il, dans son *Traité de l'amour divin*, qui nous fera la grâce de brûler de ce désir, qui est le désir des pauvres, et la préparation de leur cœur, que Dieu exauce si volontiers ! Qui n'est pas assuré d'aimer Dieu, il est pauvre ; et s'il désire de l'aimer, il est mendiant, mais mendiant de l'heureuse mendicité de laquelle le Sauveur a dit : *Bienheureux sont les mendiants d'esprit, car à eux appartient le royaume des cieux !* Tel fut saint Augustin, quand il s'écria : *O aimer ! ô mourir à soi-même ! ô parvenir à Dieu !* Tel saint François disant : *Que je meure de ton amour, ô l'ami de mon cœur, qui as daigné mourir pour mon amour !* Telles sainte Catherine de Gênes et la bienheureuse mère Thérèse, quand, défaillant et mourant de la soif du divin amour, elles jetaient ce cri : Eh ! Seigneur, donnez-moi cette eau ! Crions donc nuit et jour : *Venez, ô divin Esprit, remplissez les cœurs de vos fidèles, et allumez en eux le feu de votre amour ! O amour céleste, quand comblerez-vous mon âme ? »*

Dieu ne pouvait manquer de bénir de semblables prières. Aussi ces désirs devenaient-ils chaque jour plus ardents et plus purs. « Vous ne sauriez croire », écrivait le pieux évêque à sainte Chantal, avec l'effusion d'une âme qui cède au besoin de communiquer ses sentiments et qui est sûre d'être comprise, « vous ne sauriez croire, combien je sens mon cœur plein de grands désirs de servir le Seigneur. Certes, ma fille, mes affections sont si grandes que j'espère en recevoir un jour cette grâce, après que je me serai bien humilié devant sa bonté. Vive Dieu ! ma chère fille, il m'est avis que tout ne m'est plus rien qu'en Dieu. »

« J'ai eu, ces jours-ci, disait-il, un peu plus tard à la même Sainte, de grands sentiments, des infinies obligations que j'ai à Dieu ; et avec mille douceurs j'ai résolu derechef de le servir avec le plus de fidélité qu'il me sera possible, et de tenir mon âme plus continuellement en sa divine présence. Mon Dieu ! que je mourrais volontiers pour l'amour de mon Sauveur ! Mais au moins, si je ne puis mourir pour cela, que je vive pour cela seul ! Ou Dieu ou rien : car tout ce qui n'est pas Dieu, ou n'est rien, ou est pis que rien. »

Qu'on ne croie pas néanmoins qu'il n'ait jamais dû se faire violence pour être fidèle à Dieu, ou qu'il n'eût jamais à se re-

procher aucune imperfection. « Cela lui arrivait quelquefois, par surprise et par infirmité, dit sainte Chantal ; mais, ajoute-t-elle, qu'il ait laissé dans son cœur une seule attache désordonnée, quelque petite qu'elle fût, je n'en ai jamais eu connaissance. »

Lorsqu'il découvrait en lui quelque défaut, au lieu de se décourager, il en prenait occasion de s'exciter à veiller sur lui-même et à servir Dieu avec plus de ferveur. « Notre-Seigneur, écrit-il, me donne un certain courage nouveau de l'aimer, servir et honorer plus que jamais, de tout mon cœur, de toute mon âme et de tout moi-même. Je dis de tout moi-même, ma très-chère fille, m'étant avis que jusqu'à présent je n'ai point mis l'ardeur ni le soin convenables à servir comme je le dois cette immense bonté. Il nous faut faire des efforts pour devenir saints, et rendre de grands services à Dieu et au prochain. Oh ! que notre Sauveur est bon et comme il traite tendrement avec mon pauvre chétif courage. Mais je suis bien résolu de lui être fort fidèle. »

« Pourquoi voulons-nous vivre l'année prochaine, si ce n'est pour mieux aimer cette bonté souveraine. »

« Ne vous contraignez à rien, sinon à bien aimer Dieu, à le bien servir, à ne point abandonner vos résolutions, ainsi à les chérir. Pour moi, j'aime tant les miennes, que, quoi que je voie, rien ne me semble suffisant pour m'ôter une once de la bonne estime que j'en ai, encore que j'en voie et considère d'autres plus excellentes et plus relevées. »

Quelle que fût son humilité, il ne dissimula jamais l'estime qu'il avait de la perfection, et l'ardent désir dont il brûlait de parvenir à la sainteté. Une fois qu'il était allé visiter la comtesse de Soissons, rapporte Charles-Auguste, une dame de grande qualité s'approcha de lui et lui dit : « Ah ! monseigneur, que n'êtes-vous vêtu de rouge : vous seriez un autre saint Charles. — En vérité, madame, reprit le serviteur de Dieu, ce dernier point est bien le plus désirable, car j'aimerais beaucoup mieux être saint Charles que de me voir vêtu de rouge. »

Dans une autre circonstance, comme on s'entretenait de saint François-Xavier, un pieux ecclésiastique se mit à dire devant l'évêque de Genève : « Or sus, Dieu soit loué ! voilà

déjà trois saints François canonisés : François d'Assise, François de Paule, François Xavier. Il ne manque plus que saint François de Sales. » Le bon évêque sourit et dit doucement : « Oh ! plutôt à Dieu que je fusse saint ! »

« Eh bien, oui, dit-il un jour dans une semblable occasion, ou il m'en coûtera la vie, ou je deviendrai un quatrième saint François. » Sous l'apparence d'un propos joyeux et irréfléchi, cet élan spontané était l'expression du vœu le plus intime et le plus constant de son âme.

Dans un de ses voyages à Paris, un docteur de Sorbonne eut à traiter de plusieurs affaires avec lui. Comme il se retirait très-satisfait et plein de consolation en son intérieur, il ne put s'empêcher de dire au prélat en le remerciant : « Monseigneur, ce n'est pas sans raison qu'on vous vénère comme un saint : j'en suis maintenant convaincu par moi-même. — Oh ! monsieur, répartit le bon évêque, Dieu vous garde d'une pareille sainteté ! Je vous assure que vous vous trompez aussi bien que les autres. Mais je vous dirai une chose : c'est que j'ai une forte volonté de bien servir Dieu désormais ; et, si vous voulez que je sois saint, vous pouvez par vos prières contribuer beaucoup à me rendre tel. »

« Il est vrai, dit-il dans la préface de son *Introduction*, que j'écris de la vie dévote sans être dévot, mais ce n'est pas sans un grand désir de le devenir, et même c'est cette affection qui m'encourage à écrire sur ce sujet ; car, comme disait un grand homme de lettres, la bonne façon d'apprendre, c'est d'étudier ; la meilleure, c'est d'écouter ; et la très-bonne, c'est d'enseigner. »

Le désir de la perfection semblait prendre encore une nouvelle force sur son cœur quand il rencontrait quelque beau modèle de sainteté.

Dans le temps de ses études à Paris, il aimait à s'entretenir avec de pieux religieux, et surtout à considérer Henri, duc de Joyeuse, qui avait quitté les plus hautes dignités de la cour pour devenir capucin sous le nom de père Ange. Il admirait sa piété, et disait souvent à un de ses amis : « O Dieu ! quel exemple nous donne ce religieux ! Certes, mon ami, Dieu nous appelle par cet exemple. »

Plus tard, la Providence l'ayant mis en rapport avec un

grand nombre d'âmes d'une haute vertu, il profita avec empressement d'un moyen si précieux de s'instruire et de s'éduquer. Outre saint Vincent de Paul, M. de Bérulle, M. Galleman, M. Duval et beaucoup d'autres ecclésiastiques dont il fut l'ami, nous citerons ici la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, et Marie Teissonnière ou de Valence. Il fut le directeur de la première et la visita fréquemment dans le premier voyage qu'il fit à Paris. Pour la seconde, ayant eu occasion d'aller à Valence sur la fin de sa vie, il ne manqua pas de se rendre auprès d'elle et de l'entretenir de sujets de dévotion. La conférence se prolongea fort longtemps. La nuit approchant, ses gens le pressèrent de se retirer. L'un d'eux lui dit même avec une certaine aigreur : « Ah ! Monseigneur, c'est une honte de nous faire trotter par les rues à cette heure. Quand vous trouvez ainsi une diseuse de patenôtres, vous ne pensez plus à autre chose. — Monsieur, répondit le saint en souriant, apprenez qu'il fait grand bien à un pécheur tel que moi de parler cœur à cœur avec une sainte épouse de Jésus-Christ, comme la Sœur de Valence. Allons, elle dira un *Ave Maria* pour vous, et, après que vous aurez bien dormi cette nuit, vous ne vous souviendrez plus demain de votre chagrin d'aujourd'hui. »

**Il faut modérer les commençants dans les désirs
de la perfection.**

La perfection pénètre peu à peu dans une âme. L'homme a dans la vertu un temps de croissance, comme en a l'arbre dans la campagne. Il grandit et se fortifie par degrés. On n'en voit pas la progression de chaque jour, quoique ce soit l'œuvre de chaque jour, mais seulement après un long temps, lorsque l'accroissement a eu lieu. Il convient donc que le directeur use de discernement, surtout au commencement, avec ses pénitents, de peur qu'au lieu de procurer de véritables progrès, il n'éteigne les premières étincelles des désirs que Dieu avait pris soin d'allumer dans leur âme.

Sainte Thérèse rapporte, en parlant d'elle-même, que quand Dieu commença de la privilégier des plus grandes faveurs surnaturelles, elle conçut le désir d'ouvrir son âme tout entière à quelque grand maître spirituel qui la dirigeât d'une manière sûre et lui imposât un règlement bien déterminé. Quoique le père spirituel auquel elle accorda sa confiance fût un personnage de haute sainteté et très-expérimenté, cependant, comme il ne procéda pas avec elle selon toutes les règles du discernement, en ne mesurant pas les conseils qu'il lui donnait sur les forces de son âme, sainte Thérèse dit que, si elle avait eu à vivre sous la seule conduite de ce directeur, elle ne serait jamais arrivée à faire un progrès quelconque ; car cette direction que n'inspirait pas un juste discernement, n'aurait servi qu'à la décourager. Voici ses paroles : « Je reconnus à la fin que
 « les mesures qui m'étaient imposées par ce directeur n'étaient
 « pas celles qui auraient dû être prises pour m'être profitables. Il est certain que s'il n'eût pas été possible de conférer et de m'entendre avec un autre directeur, je crois bien
 « que mon âme n'aurait jamais pu parvenir à faire le moindre
 « progrès, parce que le chagrin que j'éprouvais en voyant que
 « je ne faisais pas et même qu'il ne m'était pas possible de
 « faire ce qu'il me disait, était capable de ruiner dans moi
 « l'espérance et de me faire tout abandonner. » Le directeur qui ne veut point faire fausse route dans la conduite de ses pénitents, n'exigera donc jamais d'eux plus que ne comportent les forces de leur âme, dont Dieu a bien voulu les gratifier ; car, en réalité, plusieurs d'entre eux ne peuvent pas moralement en faire davantage. Il ne peut servir de rien, par exemple, qu'on mette sur une bête de somme une charge qui dépasse ses forces. Cela ne peut qu'aboutir à l'écraser sous un fardeau qu'elle ne saurait porter.

**Il ne faut pas se ralentir dans l'acquisition
de la perfection.**

Quand les serviteurs de Dieu se voient misérablement déchus, il ne faut pas en attribuer la cause aux occasions du

moment qui ont précipité le pécheur dans ce déplorable état, mais bien plutôt à l'ancienne tiédeur qui éteignit en eux le feu des vertus intérieures de l'âme, et parce que les passions et les vices, ayant pris une fatale énergie, ces infortunés ne peuvent plus se maintenir fermes au milieu de ces courants pervers. Il sut combien cela était vrai ce malheureux Euprépien dont saint Théodore Studite a déploré la ruine. Cet homme vécut longtemps dans un monastère, et il fut dans ce saint cloître un modèle accompli de toutes les vertus qui doivent briller dans un religieux. Il était d'une grande ferveur dans la prière, d'une mortification que rien ne pouvait rebuter, d'une obéissance parfaite. Deux fois il fut emprisonné pour la foi, et montra une rare constance dans les fers. Deux fois les païens lui firent subir une rude flagellation, et il souffrit ces barbares traitements, il endura ces douleurs atroces, il versa des flots de sang pour l'amour de Jésus-Christ.

Qui n'aurait prédit à une vie si pleine de ferveur, à une vertu si constante, une persévérance à tout jamais inébranlable ? Qui ne l'eût couronnée d'une brillante auréole de sainteté ? *Et tamen dormitans cecidit*. Et pourtant Euprépien tomba d'une manière honteuse. Qui put donc renverser cette colonne de la Sainte Église, cette colonne que n'avait pu seulement ébranler la plus violente tempête des plus terribles persécutions ? *Dormitans cecidit*. Les désirs de la perfection commencèrent par s'endormir dans son âme ; il se ralentit peu à peu dans ses prières, dans l'exercice des vertus ; enfin, il se mit à retourner en arrière, seulement pas à pas, puis il tomba dans le gouffre du péché mortel, et ce qui est bien pire, il fit une mort lamentable. Ne cherchez en cela rien d'extraordinaire. Il en est de cela comme d'une lente démolition des fondements d'un édifice, ainsi que le fait remarquer le même Cassien. La ruine des grands édifices provient d'une infiltration d'eau qui a lieu avec lenteur et pendant un long espace de temps, quelque minime qu'elle soit. De même, une ruine spirituelle est le résultat d'une incessante infiltration de manquements volontaires. Cette cause, en elle-même si peu puissante instantanément, renverse, à force de temps, les plus grands colosses de la perfection chrétienne.

« Il serait fort heureux pour vous », dit le Seigneur, par la

bouche de son apôtre saint Jean, à l'évêque de Laodicée, « il
 « serait fort heureux que vous fussiez froid ou chaud en ce qui
 « regarde mon service; mais parce que vous êtes tiède, je com-
 « mencerai par vous rejeter de ma bouche. » Ces paroles, selon
 la remarque des interprètes, expriment l'abandon auquel Dieu
 livre les âmes qui se sont attiédies dans leur volonté; car de
 même qu'on ne reprend plus une nourriture déjà rejetée de la
 bouche par le vomissement, de même Dieu ne fait pas rentrer
 dans ses bonnes grâces l'âme qu'il a déjà rejetée de sa bouche
 divine. Voilà pourquoi saint Ignace, apparaissant un jour à un
 de ses disciples voué à la dévotion, eut si grandement raison
 de lui dire que si les bienheureux étaient susceptibles de s'af-
 fliger, ils se montreraient en habits de deuil et avec le visage
 assombri d'un voile noir, pâles de tristesse, pour signifier avec
 quel déplaisir ils voient une personne qui a déjà été pleine de
 ferveur passer à un état de tiédeur pour le service de Dieu.
 Cette tristesse serait causée à ces âmes fortunées par le danger
 où elles verraient exposés ceux qui ont le malheur d'aban-
 donner leur Dieu et de se plonger dans l'abîme de leur per-
 dition.

Vision du Bienheureux Henri Suso.

Ce saint, ravi en extase par une faveur divine, aperçut clai-
 rement une haute montagne qui, de sa plus haute cime, attein-
 gnait jusqu'au firmament. Sur la croupe de cette montagne
 paraissaient comme suspendus neuf rochers appuyés les uns
 sur les autres, et sur chacun de ces rochers on apercevait des
 habitants en plus ou moins grand nombre. Ces neuf rochers
 signifiaient les neuf degrés de perfection auxquels peut s'élever
 un mortel durant tout le cours de son existence. Pendant que
 le saint était en admiration devant cette montagne et la dispo-
 sition de ces neufs rochers si abruptes, il se vit tout à coup
 transporté sur le sommet du premier de ces rochers. De là il
 vit d'un simple coup d'œil la terre entière. Il la vit en même

temps complètement couverte d'un immense filet. Notre Saint, stupéfait de ce qu'il voyait, tourna ses regards vers le Seigneur, le conjurant de vouloir bien lui découvrir ce que signifiait le filet dont la terre était couverte, sans pourtant que ce filet enveloppât les rochers de la montagne. Notre-Seigneur lui répondit que ce vaste filet était celui du diable, et que dans ces mailles de vices et de prévarications, l'ennemi du genre humain tenait emprisonnés presque tous les habitants de la terre; mais que ce filet ne pouvait couvrir les rochers de la montagne symbolique, parce que là s'étaient élancés les chrétiens qui jouissaient de leur liberté et vivaient dégagés des liens de tout péché mortel. Le Saint, toujours ravi en extase, demanda à Notre-Seigneur quelles étaient les personnes qu'il apercevait autour de lui sur le premier rocher. Jésus-Christ lui répondit : « Ce sont les hommes tièdes, lents, froids, indolents, qui n'ont aucune inclination à se livrer aux grands exercices, mais auxquels il suffit de vivre sans donner leur consentement aux péchés griefs et mortels, et demeurent ainsi dans un état de satisfaction jusqu'au moment de leur mort. » Il faut observer que ces chrétiens sont précisément ceux dont je parle en ce moment.

Le serviteur de Dieu adressa encore une question au Seigneur et lui demanda si les personnes qui étaient si rapprochées des mailles de l'immense filet seraient sauvées ou damnées. Jésus-Christ lui fit cette réponse : « Si ces personnes meurent sans avoir la conscience souillée d'un péché mortel, elles seront sauvées. Mais elles sont dans un danger plus imminent qu'elles ne pensent, parce qu'elles se livrent à la croyance qu'on peut tout à la fois servir Dieu et le monde, ce qui n'est pas très-aisé, ce qui est même à peine possible, et que persévérer ainsi dans la grâce de Dieu est une chose singulièrement difficile. » A l'instant, le Saint vit un grand nombre de personnes qui, tombant du premier rocher, étaient aussitôt prises et enveloppées par les mailles du filet. Henri Suso s'enquit auprès du Seigneur de ce que signifiait cette chute. Jésus-Christ lui répondit : « Ce rocher ne peut point fournir un abri à ceux qui consentent au péché mortel, et comme ce sont des hommes pleins de tiédeur, ils tombent aisément et se laissent envelopper par les filets des vices. »

Toute cette vision s'entend parfaitement et n'a nul besoin d'une explication, car le divin Sauveur y fait comprendre avec la dernière évidence que les Chrétiens indolents et froids qui, contents de ne pas commettre de péchés mortels, ne veulent point s'exercer aux œuvres méritoires de surérogation, tombent par ce seul fait dans des fautes graves qu'ils ne se croyaient pas capables de commettre, et se mettent ainsi dans un grave péril de damnation. Il faut donc que le directeur représente d'une manière vive et énergique à ces Chrétiens apathiques et insoucians qui viendront se jeter à ses pieds, ces vérités si capables de les impressionner. Cela seul suffira pour faire fondre la glace de leur cœur et allumer dans leurs âmes un ardent désir de tendre à quelque degré de perfection.

Une voix du Ciel.

Nous lisons dans les Instructions des Frères Prêcheurs de quelle manière un religieux, renommé par son esprit et son éloquence, nourrissait chaque jour en lui le désir de bien servir Dieu ; il conjurait donc avec larmes la Majesté divine de lui révéler comment et de quelle manière il pourrait le mieux lui plaire, et il voulait y parvenir, disait-il, dût-il lui en coûter la vie. Ce désir fut agréable à Dieu, qui exauça la prière de son serviteur, car, un jour que celui-ci était absorbé dans la prière, il reçut cette réponse : « *Crois, accomplis, emploie !* » En entendant ces mots, le religieux resta interdit parce que, nonobstant tous les efforts de son esprit, il se trouva incapable d'en saisir le sens et de savoir ce qu'il avait à faire pour mettre en exécution ces ordres. La voix du ciel se fit donc encore une fois entendre et lui expliqua le sens mystérieux des trois mots de la manière suivante : « *Crois* tout ce que Dieu a révélé ; *accomplis* tous les commandements que Dieu t'a prescrit d'observer, et *emploie* les moyens de sanctification que Dieu a établis pour ton salut. » Cette explication, il la comprit si bien, et la mit si

bien à profit, qu'il ne cessa de croître en grâce devant Dieu, d'attirer sur lui les complaisances célestes, jusqu'à ce qu'il reçût la récompense due à ses mérites et à ses vertus. — Allez de même à cette école où Dieu donna des leçons si belles et si faciles à son fidèle serviteur; réglez sur elle votre conduite, c'est ainsi qu'à votre tour vous plairez à la Majesté divine et que vous parviendrez au ciel.

II

LA FOI

La foi, dit l'Apôtre, est la substance des choses que nous devons espérer et la croyance de celles qui sont invisibles ; c'est à dire que la foi est le supplément de notre raison, la dominatrice de nos instincts ; que par ses révélations infaillibles elle change nos vacillantes opinions en certitude absolue, nos présomptions timides, à raison de notre misère, en ferme confiance, à cause de la bonté de Dieu. La foi est cette échelle d'or dont les pieds touchent à la terre et le sommet au ciel, par où descend la vérité, loi de notre intelligence et règle de notre cœur, et par où monte l'hommage de notre soumission et de notre fidélité. C'est la foi qui fonde tout, qui règle tout, qui dirige tout dans le chrétien, et qui, après avoir lui sur son berceau comme une étoile de grâce, rayonne sur sa tombe comme un phare d'immortalité. C'est la foi qui rend possible, par l'exemple de Jésus et par sa grâce, tout ce qui paraissait impossible par la nature (1).

Vivre de la foi, c'est non-seulement ne rien admettre contre la foi, mais c'est se diriger en toute chose par ses inspirations ; c'est juger comme juge la foi ; c'est faire ce qu'ordonne ou conseille la foi ; c'est agir par les motifs et à l'aide des moyens que présente la foi ; c'est sentir avec le goût de la foi ; c'est espérer au nom de la foi ; c'est, en un mot, subordonner à la règle de

(1) Il y a de la différence entre *la foi* et *l'esprit de foi*.

L'esprit de foi est une conviction si grande des vérités de la religion, que celui qui possède cet esprit n'est occupé que de ces vérités. Cet esprit l'anime dans toutes ses actions, comme l'âme dirige le corps dans tous ses mouvements. C'est ce que l'apôtre saint Paul appelle *vivre de la foi*.

la foi, même dans les choses naturelles, nos instincts et nos facultés, notre corps, notre esprit, notre cœur, notre activité, notre sensibilité, notre fécondité morale, tout ce que nous pensons, tout ce que nous voulons, tout ce que nous faisons, tout ce que nous aimons, tout ce que nous souffrons, en sorte qu'il n'y ait pas une parcelle de notre existence qui ne soit empreinte du sceau de la foi : *Justus meus ex fide vivit.*

Aujourd'hui, demain comme hier, le juste ne peut vivre que de la foi. Ouvrez les lettres de saint Paul : *Il faut obeir à la foi en toute chose. C'est par la foi que l'homme est justifié. La justice vient de la foi. La charité n'est que l'instrument de la foi. Sans la foi on ne peut plaire à Dieu. La foi ne peut être dans la sagesse charnelle. Nous devons nous armer en tout du bouclier de la foi, être fondés, stables, confirmés dans la foi, être enracinés dans la foi, parce que toute sève nous vient d'elle.*

Caractère de la Foi de saint Vincent de Paul.

La foi est la première disposition requise pour s'approcher de Dieu (*Heb., XI, 6*) et s'engager à son service. Elle est la racine de toutes les vertus chrétiennes, le fondement de tout l'édifice spirituel. Telle est bien l'idée qu'en avait saint Vincent de Paul, et c'est pourquoi il s'appuya toujours sur elle, s'inspira toujours d'elle dans toute sa conduite et toutes ses saintes entreprises.

Foi admirable, qui eut chez lui la simplicité de l'enfance et la vigueur de l'âge parfait, qu'il entretenait dans son cœur comme un principe de vie surnaturelle et comme une source d'où sa charité prenait naissance pour se répandre dans le monde.

Foi ferme, et qui, semblable à ces arbres dont les vents et les orages enfoncent plus profondément les racines en terre, se fortifia encore dans les tentations et les épreuves. A Tunis, elle résista aux promesses et aux menaces de ses maîtres : à la cour de la reine Marguerite, elle sortit victorieuse de la tentation d'incrédulité dont il s'était chargé pour délivrer un ami ;

dans les troubles du jansénisme, elle échappa à tous les pièges de l'hérésie et à toutes les séductions des sectaires. « Je remercie Dieu, aimait-il à dire souvent, de m'avoir conservé dans l'intégrité de la foi au milieu d'un siècle qui a produit tant d'erreurs et d'opinions scandaleuses, et de ce que Dieu m'a fait la grâce de n'adhérer jamais à aucun sentiment qui fût contre celui de l'Église. Aussi, nonobstant toutes les occasions périlleuses qui se sont présentées pour me détourner du droit chemin, je me suis toujours trouvé, par une protection spéciale de Dieu, du parti de la vérité. »

Foi, on le voit, non-seulement forte, mais encore pure et simple, c'est à dire appuyée uniquement sur la première vérité qui est Dieu, et sur l'autorité de l'Église.

Foi expansive et communicative, comme toutes les vertus chrétiennes, qui aimait à se répandre par les canaux des catéchismes et des instructions, surtout parmi les pauvres et les gens de la campagne ; qui, comme l'Océan, voulait embrasser le monde entier, et qui, ne le pouvant par elle-même, y réussit par cette compagnie de missionnaires envoyés dans tous les pays d'infidélité.

Foi militante et toujours armée contre l'erreur ; armée de ce *Credo* que le saint portait sur sa poitrine comme une cuirasse ; armée de la prière, qu'il regardait comme la meilleure défense dans le combat, et comme la source de toute lumière et de toute force ; armée de zèle et de charité pour préserver de la contagion des mauvaises doctrines ; d'abord ses enfants, ensuite les communautés, soit religieuses, soit séculières, dont il était le supérieur, ou même des docteurs et des évêques qu'il retint dans la fidélité.

Foi humble jusque dans ses victoires. « Encore, disait le saint, que Dieu m'ait fait la grâce de discerner l'erreur d'avec la vérité, avant même la définition du Saint-Siège apostolique, je n'ai pourtant jamais eu aucun sentiment de complaisance ni de vaine joie de ce que mon jugement s'est trouvé conforme à celui de l'Église, reconnaissant bien que c'est un effet de la pure miséricorde de Dieu envers moi, dont je suis obligé de lui rendre toute la gloire. »

Foi, enfin, pleine et agissante ; foi qui éclairait son esprit, échauffait son cœur, animait ses pensées et ses affections, ses

paroles et ses actes, et le dirigeait en tout et partout selon les vérités et les maximes de Jésus-Christ ; foi qu'il portait non-seulement dans les choses de Dieu, mais jusque dans les choses temporelles et humaines, n'en entreprenant aucune qu'il ne lui donnât la foi pour principe, qu'il ne la rapportât à une fin surnaturelle.

Telle était sa foi ; telle était aussi la foi qu'il enseignait aux autres. Il reprenait ceux qui voulaient trop éclairer les vérités chrétiennes par la lumière de la science, ou les trop appuyer sur le raisonnement, ou même jeter sur elles un regard curieux et téméraire, et il se servait contre eux de cette comparaison : « Comme plus on porte ses yeux pour regarder le soleil, et moins on le voit, de même, plus l'on s'efforce de raisonner sur les vérités de notre religion, et moins on les connaît par la foi. C'est assez que l'Église nous les propose : nous ne saurions manquer de la croire et de nous y soumettre. » Et il ajoutait : « L'Église est le royaume de Dieu, lequel inspire à ceux qu'il a préposés pour la gouverner les bonnes conduites qu'ils tiennent. Son Saint-Esprit préside dans les conciles, et c'est de lui que sont procédées les lumières répandues par toute la terre, qui ont éclairé les saints, offusqué les méchants, développé les doutes, manifesté les vérités, découvert les erreurs, et montré les voies par lesquelles l'Église en général, et chaque fidèle en particulier, peut marcher avec avec assurance (1). »

Foi pratique du Bienheureux Barthélemy d'Holzhauser.

La foi du serviteur de Dieu, déjà si grande pendant sa jeunesse et le temps de ses études, ne fit que s'accroître et devenir plus vive encore, plus ardente et plus affective dans le sacerdoce. Elle y trouvait un continuel aliment dans l'oraison et la méditation assidue des vérités divines ; dans la lecture des Livres saints, qui fut toujours la principale étude de Barthélemy ;

(1) *Vertus et doctrine de saint Vincent de Paul.*

dans la célébration quotidienne et fervente des divins mystères ; et enfin dans l'exercice de toutes les fonctions sacerdotales et pastorales, où s'affaiblit, par l'habitude et l'irrévérence, la foi des prêtres tièdes, mais où s'augmente et se ranime sans cesse celle des saints prêtres, qui ne s'acquittent jamais de ces sublimes fonctions qu'avec un esprit surnaturel.

Cette grande foi dont Barthélemy était pénétré le remplissait d'un tel respect intérieur et extérieur au saint autel, lorsqu'il offrait le saint sacrifice ; au chœur, quand il célébrait les offices divins, et en toute occasion lorsqu'il administrait les sacrements ou faisait quelque cérémonie sacrée, que les moins dévots eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de l'admirer et de se sentir touchés ; et ceux même qui ne le connaissaient pas et qui le voyaient pour la première fois en étaient si frappés, qu'ils s'écriaient en le considérant : « Oh ! que voilà un saint prêtre ! » Le lecteur jugera des dispositions et de l'esprit de foi qui animaient ce grand serviteur de Dieu dans l'exercice des fonctions saintes, par les conseils qu'il donnait à ses prêtres sur ce sujet, et dont voici quelques-uns : « Pour apporter, leur écrivait-il, dans tous les actes de notre sacerdoce cette ferveur d'esprit qui en fait comme l'assaisonnement et les rend agréables à Dieu, il faut y préparer toujours diligemment nos âmes, et implorer avec une profonde humilité la grâce du Saint-Esprit, sans lequel tout demeure aride et sans chaleur. Figurons-nous que nous agissons en présence de la cour céleste, et ne perdons jamais de vue que c'est le souverain prêtre lui-même, Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont nous sommes les représentants. Réfléchissons souvent sur la grandeur et l'éminente dignité de notre ministère ; ranimons dans nos âmes la ferveur, quand nous sentons qu'elle se relâche, et, en l'excitant sans cesse, efforçons-nous, avec la grâce de Dieu, non-seulement d'avoir cette ferveur au commencement de chacune des actions sacrées, mais de la conserver jusqu'à la fin. » C'est encore la lumière de la foi, qui, en découvrant au serviteur de Dieu l'excellence et le prix des âmes, lui inspirait pour tous les hommes, grands ou petits, riches ou pauvres, la plus profonde estime et un respect religieux. Il regardait en chacun d'eux, non l'humain, mais le divin : l'image de Dieu, le prix du sang de Jésus-Christ, la vocation à la grâce et la

destination à la gloire. S'il avait pu avoir des préférences, ç'aurait été pour les plus pauvres et les plus petits. Son zèle l'inclinait vers eux davantage, à cause qu'ils sont ordinairement plus ignorants et plus délaissés ; et il voulait que ses prêtres s'appliquassent principalement à l'administration des paroisses de la campagne, où les secours religieux sont moins abondants que dans les villes. Le grand saint Vincent de Paul était exactement dans la même pensée pour ce qui regarde les missions.

Un des principaux devoirs de la foi chez les prêtres, c'est de rayonner, pour répandre le don divin de la vérité. « Personne allumant une lampe, dit Jésus-Christ, ne la met sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. » Tel fut le continuel emploi de la foi du serviteur de Dieu. Depuis le jour où Notre-Seigneur l'eut élevé sur le chandelier de l'Église, il se regarda, dès ce moment, comme débiteur envers tous des lumières que le Saint-Esprit lui avait prodiguées avec tant d'abondance, et comme l'Apôtre : « Malheur à moi, disait-il, si je n'évangélise ! *Væ mihi si non evangelizavero*. De là ce zèle ardent et infatigable qu'il fit constamment paraître pour l'enseignement de la religion. On peut dire avec vérité de Barthélemy, que toute sa vie se passa à catéchiser sous toutes les formes. En chaire, au confessionnal, au chevet des malades, aux écoles, devant les plus nombreuses assemblées paroissiales, comme au milieu des enfants, dans les discours les plus oratoires aussi bien que dans les simples entretiens, toujours et partout il catéchisait ; et il ne croyait guère qu'il eût d'autre meilleur moyen que celui-ci pour procurer vraiment la gloire de Dieu, établir la religion et sauver les âmes. Ce fut encore dans le même but qu'il fit souvent imprimer et qu'il répandait de toutes parts des catéchismes à la portée du plus petit peuple. Il voulait, en mourant, pouvoir dire à Dieu, comme Notre-Seigneur : « Mon Père, j'ai fait connaître votre nom aux hommes. » Sa conscience n'eût pas été tranquille si un seul de ses paroissiens avait ignoré les choses nécessaires au salut par la faute du pasteur ; et il aurait craint que le don de la foi ne lui fût retiré s'il avait cessé de la communiquer aux autres.

Foi ferme de sainte Chantal.

Sainte Chantal avait cette foi ferme, profonde, qui n'hésite pas, selon l'expression de la Sainte Écriture, et à laquelle aussi sont promis les succès. Elle avait écrit avec son sang la grande profession de foi du concile de Trente, et elle la portait jour et nuit sur son cœur. Quand elle était à l'église, son bonheur était d'entendre chanter le *Credo*. Elle disait que cette union de toutes les voix et de tous les cœurs dans un même acte de foi lui ravissait l'âme. Elle honorait d'un culte particulier le saint patriarche Abraham, nommé dans l'Écriture le père des croyants, et, après qu'elle eut, comme lui, sacrifié son fils pour obéir à Dieu, sa dévotion augmenta encore. Elle célébrait aussi la fête des saints martyrs, parce qu'ils ont donné leur vie pour la foi, et celle des grands docteurs de la primitive Église, parce qu'ils l'ont défendue par leurs beaux écrits. Quoiqu'elle lût avec le respect le plus profond tous les livres de la Sainte Écriture, nul ne lui plaisait comme le livre des *Actes des Apôtres*. Ces pages héroïques où éclatent à chaque instant la foi de saint Pierre, l'ardeur de saint Paul, et qui sont toutes pleines des triomphes de l'Église naissante, enflammaient sa grande âme. Elle en parlait avec enthousiasme.

Quand elle avait fini sa lecture, elle disait en baisant le livre : « *Credo et confiteor*, je crois de cœur et je confesse de bouche », avec une énergie qui ravissait tous ceux qui la voyaient. De tous les mystères de la religion, celui qu'elle vénérât davantage, c'était le mystère de la Sainte Eucharistie, parce que l'Église elle-même l'a appelé mystère de Foi. Elle avait appris par cœur l'hymne admirable de saint Thomas : *Adoro te devote* ; et les strophes qu'elle se plaisait à répéter étaient celles où le grand docteur fait, en termes si magnifiques, de si belles protestations de foi. Elle soupirait après le martyr. « O Dieu ! disait-elle à ses religieuses, quel sujet d'humiliation pour nous de n'avoir pas été jugées dignes de confesser notre foi devant tous les tyrans de la terre ! »

Cette foi si forte s'appuyait sur la seule parole de Dieu, et c'est ce qui la rendait invincible. A l'exemple de saint Louis,

elle ne se souciait ni d'entendre les raisons qui établissent la vérité des dogmes, ni le récit des miracles que Dieu a permis pour la soutenir, et d'ordinaire elle les faisait passer quand on lisait au réfectoire la Vie des Saints : « Qu'avons-nous à faire, disait-elle, de ces preuves, de ces miracles et des révélations, sinon pour bénir Dieu, qui les a faits pour quelques-uns qui en avaient besoin ? Nous avons sa parole donnée à la sainte Église, et c'est assez. » Et un autre jour : « Je suis plus assurée, disait-elle, de la vérité de tous les articles de la foi que je suis sûre d'avoir deux yeux dans la tête. »

Sur ce fondement inébranlable de la parole de Dieu, elle appuyait toutes ses entreprises. « Il n'est pas besoin de soutiens humains, disait-elle un jour en commençant une fondation, il suffit de croire fortement que la parole de Dieu a toujours son effet. » Et une autre fois, dans des circonstances excessivement difficiles : « Le ciel et la terre se peuvent bouleverser, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Il a dit que, si nous cherchions le royaume de Dieu, il nous fournirait le reste ; j'y crois et je m'y fie. » Aussi toutes les créatures l'eussent abandonnée, qu'elle n'aurait éprouvé aucun trouble. Cet abandon même rehaussait et affermissait son espérance. Moins elle trouvait sous sa main d'appuis naturels, plus elle y rencontrait d'obstacles, plus aussi elle agrandissait son cœur du côté de Dieu, et, faisant faire à sa foi un effort extraordinaire, elle s'appuyait avec d'autant plus de résolution sur Dieu, que tout manquait davantage autour d'elle. On l'entendait, aux moments les plus difficiles, s'écrier : « Dieu est fidèle ! Dieu est fidèle ! » et encore : « Quand même Dieu m'écraserait, j'espérerais en lui ! » De là cette paix dans le péril, cette joie et cette sérénité dans les mille embarras et les extrêmes pauvretés des fondations, cette douce gaieté, même au milieu des peines intérieures les plus horribles, cette constance enfin, et cette force inébranlable, qui la rendaient maîtresse de toutes les difficultés. En elle s'est accomplie cette belle parole de la Sainte Écriture : « La victoire par laquelle nous triomphons de tout, c'est la victoire de notre foi. »

(*Histoire de sainte Chantal et des Origines de la Visitation*, par M. l'abbé Em. BOUGAUD.)

La Foi, soutien des Martyrs.

Saint Symphorien avait pour père Fauste, l'un des hommes les plus distingués de la ville d'Autun, et qui avait encore le malheur d'être attaché au culte des idoles. A l'insu de son époux, la mère, qui était une fervente chrétienne, avait élevé son fils dans les principes de la vraie religion. C'était à l'époque des persécutions, vers la fin du 1^{re} siècle. Dans ces temps de sanglante mémoire, se déclarer hautement pour la religion de Jésus-Christ, parler avec mépris des cérémonies païennes, c'était courir au martyre. Symphorien, jeune homme à l'âme noble et sincère, ne pouvant un jour se dispenser de voir passer un cortège nombreux qui accompagnait la statue de Cybèle, portée sur un chariot pompeusement paré, fut pressé d'adorer la statue comme les autres; mais ce fut inutilement. Ayant donc été arrêté comme un séditieux et un impie, le juge le fit battre de verges et l'envoya en prison. Après plusieurs interrogatoires, toujours suivis de tourments inouïs, son arrêt de mort fut définitivement prononcé. Comme on le menait au lieu du supplice, hors de la ville, sa mère, craignant qu'il n'achevât pas son glorieux sacrifice, lui criait du haut des remparts : « Mon fils, souvenez-vous du Dieu vivant; armez-vous de constance et de force; élevez votre cœur en haut, et regardez celui qui règne dans le ciel. On ne vous ôte point la vie; on ne fait que vous la changer en une meilleure; on vous conduit à un bonheur éternel. Le chemin est étroit et difficile, mais il est court. » Le saint martyr, animé par ce discours plein de feu, mais bien plus fortement animé par le sentiment d'espérance qui vivait en lui, couronna son sacrifice avec beaucoup de courage et de joie. Il alla recevoir de Dieu, dans le ciel, des biens et des honneurs impérissables, en récompense de sa constante fidélité à croire et à espérer en celui qui est toujours fidèle à sa parole.

Foi vive de saint Michel-des-Saints (1).

Plus la foi est vive dans l'âme d'un juste, plus il participe à la première vérité qui est Dieu. En proportion de la vivacité de sa foi, le Seigneur augmente en lui les lumières et les connaissances surnaturelles. D'après ce principe, pour comprendre les dons que saint Michel-des-Saints reçut de la divine libéralité, il faut considérer ses œuvres, puisque, selon la doctrine de l'apôtre saint Jacques, les œuvres sont le signe et la démonstration de la foi.

Sans doute, toutes les vertus de notre saint respiraient la vivacité de sa foi. Mais pour réaliser le titre de ce chapitre, nous y réunirons les fruits particuliers de cette vertu, comme preuve directe de la foi qui animait ses œuvres. Le zèle ardent avec lequel il annonçait les vérités de la religion faisait voir à tous ceux qui l'entendaient, et qui étaient comme suspendus à ses lèvres, la foi vive dont il était pénétré pour nos divins mystères, et son grand désir d'inspirer à tous l'amour et la pratique de cette vertu sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu.

La foi était le sujet ordinaire de ses conversations et de ses discours. Il en parlait avec les religieux et les séculiers; il voulait que tous vécussent et agissent en conformité avec la foi surnaturelle qu'ils avaient reçue au baptême, et qui chez lui opérait de si admirables effets. Il disait souvent qu'il ne désirait rien de plus en cette vie que de marcher dans les sentiers de la foi, et que pour croire les vérités infaillibles qu'elle propose, il n'avait besoin ni de visions, ni de révélations.

Quand il était simple religieux de chœur, il était pénétré d'un tel respect pour les prêtres, en pensant qu'ils font descendre Jésus-Christ du ciel, que s'il venait à en rencontrer sur sa route, il se mettait à genoux, et quand ils avaient passé, il baisait la terre que leurs pieds avaient foulée, sans doute parce que pour lui, comme pour sainte Marie-Madeleine de Pazy,

(1) Voyez sa Vie traduite de l'espagnol.

cette terre était imprégnée des parfums des pas de Jésus-Christ.

Jamais il ne lui vint à l'esprit la moindre pensée contraire à la foi. C'était sa foi qui lui faisait désirer d'endurer tous les tourments des martyrs pour la défense des vérités de la religion. C'était elle qui lui faisait opérer tant de prodiges rapportés dans sa vie.

La Bienheureuse Esprite de Jésus.

C'est la foi qui rend les hommes justes, et c'est encore par la foi que les justes deviennent parfaits. Non-seulement Esprite crut toutes les vérités de notre sainte religion ; mais elle les crut plus tôt et plus parfaitement qu'on ne le fait d'habitude. L'avis que toute jeune encore elle donnait à sa mère, de ne pas pleurer un enfant que la Providence venait de lui ravir après son baptême, nous persuade qu'elle estimait déjà les grâces et connaissait déjà les vertus qui nous sont données avec cet auguste sacrement. Le soin qu'elle prenait, dès ses plus tendres années, d'instruire ses amies des mystères de notre religion, nous prouve que non-seulement elle en savait déjà tous les articles, mais qu'elle était encore entièrement convaincue de la nécessité de les enseigner aux autres. Elle conserva les mêmes sentiments jusqu'à la mort. Elle instruisait tous les jours après midi les pauvres auxquels elle donnait l'aumône à la porte de sa maison, et leur expliquait les articles de notre croyance avec le même esprit de foi qui l'animait lorsqu'elle persuadait à ses compagnes la pratique de toutes les vertus, lorsqu'elle priait son époux de ramener les hérétiques à l'unité de l'Église, et d'éclairer les infidèles de la lumière de l'Évangile.

Ceux qui ont une foi vive reconnaissent Jésus-Christ dans le Souverain Pontife, dans les évêques et dans les prêtres, qui sont revêtus de l'autorité de l'Église pour prêcher l'Évangile, et pour administrer les sacrements. Telle fut la sœur Esprite.

Elle priaït tous les jours pour le Pape et pour tous les prélats, qui, sous les yeux du Souverain Pontife, lient et délient pour ouvrir ou fermer aux fidèles les portes de l'éternité. Elle fut si soumise à son évêque, qu'elle changea le confesseur qu'elle semblait avoir reçu de Dieu, pour celui que son prélat lui choisit, et qu'elle ne quitta plus que par son ordre. Elle obéït sans peine à ses confesseurs, même dans les choses les plus difficiles, et elle ne regarda qu'avec un profond respect les personnes du dernier rang de la hiérarchie sacrée. On trouve dans la soumission de cette Épouse de Jésus-Christ la condamnation de ces directeurs impies qui voulaient ôter à l'Église et à ses évêques le pouvoir que Dieu leur a donné sur la conduite intérieure des âmes; et son obéïssance fait voir qu'il n'y a point de voie qui ne soit sous la direction des prélats, puisqu'ils sont revêtus de la puissance et des lumières du Fils de Dieu.

La peine que lui causèrent ses tentations contre la foi est une preuve de sa ferveur sur ce point; car on ne craint de perdre la foi qu'autant qu'on en connaît le prix. La force que témoignait Esprite au milieu des persécutions, et le courage avec lequel elle aurait voulu rendre compte de sa foi à tous les juges ecclésiastiques, nous sont des garants assurés de la droiture de son cœur. Elle eut une conviction très-forte de la vérité de nos mystères; et non-seulement elle n'en ignora aucun, mais encore elle en parla avec onction et avec netteté. Sa foi ne fut pas une vertu languissante qui se renfermât en elle-même, sans se communiquer et sans produire des fruits de bonnes œuvres. Elle parlait de Dieu avec un goût qui édifiait tous ceux qui l'entendaient parler, et la vue de Dieu éclairait toutes ses actions. Elle eut un ardent désir d'aller prêcher l'Évangile aux infidèles; aussi souffrait-elle une peine extrême de voir que son sexe la rendait incapable de ce saint ministère. La tendre dévotion qu'elle avait au sacrement du Corps de Jésus-Christ et à l'humanité sainte du Sauveur nous persuade qu'elle avait une foi vive et sincère qui s'étendait jusqu'à ses sens, et qui embrassait toutes les vérités et tous les devoirs de notre sainte religion.

Le recueillement avec lequel elle assistait au Sacrifice de la Messe, et cette attention presque continuelle qui lui rendait

Dieu comme toujours présent étaient des effets de cette foi qui la pénétrait toute, et qui réglait tous ses mouvements extérieurs, parce qu'elle éclairait toutes les facultés de son âme. Enfin sa foi ne se démentit jamais; elle augmenta sans cesse; elle se fortifia tous les jours par de nouvelles lumières et par une plus fervente piété. Comme c'est Dieu qui donne et qui augmente la foi, à mesure qu'elle communiquait plus familièrement avec lui, elle éprouvait un goût plus délicat des choses célestes; elle était dans une présence plus vive et plus réfléchie de son Bien-aimé, et elle recevait à tout moment de nouvelles grâces, récompenses du bon usage qu'elle avait fait des premières.

Zèle de saint Liguori pour la défense de la foi.

« Sans la foi, dit l'Apôtre, il est impossible de plaire à Dieu », elle est le principe des autres vertus. Saint Liguori n'était si éminent en sainteté que parce qu'il la possédait à un degré supérieur. Il appréciait singulièrement le bonheur d'être né dans le sein de l'Église catholique; il en offrait à Dieu une continuelle reconnaissance. « Notre sainte religion, disait-il « souvent en chaire, est la seule véritable; je répandrais tout « mon sang, et je sacrifierais mille vies pour elle; remercions « le Seigneur de ce que nous la professons. » Il produisait fréquemment des actes de foi; on avait remarqué qu'il était alors animé d'une très-grande ferveur, ainsi que quand il récitait, en disant son bréviaire, le Symbole de saint Athanase. Son esprit de foi lui rendait continuelle la pensée de la présence de Dieu, et c'était pour honorer ce grand Dieu toujours présent avec lui, qu'en tous lieux, dans sa maison, dans les rues des villes et sur les routes publiques, dans ses voyages, il allait toujours la tête découverte, ne portant pas même une calotte pour se garantir des intempéries de l'air ou des ardeurs du soleil. On aurait cru qu'il voyait de ses yeux et qu'il touchait de ses mains les vérités de la religion, tant il en parlait avec énergie et conviction. Son zèle pour la foi lui avait inspiré le

désir d'aller en porter les lumières dans les pays infidèles ; il ne put accomplir ce désir, mais il s'en dédommagea par le soin avec lequel il tâchait d'inspirer aux autres l'esprit de ces saintes conquêtes du christianisme, et le dévouement avec lequel il se livra toute sa vie à l'instruction des ignorants. Il ne permettait à ses élèves la lecture d'aucun livre nouveau, s'il n'avait été auparavant examiné par un théologien de la Congrégation, et s'il n'était entièrement assuré de l'orthodoxie de l'auteur. Même vigilance dans son diocèse, surtout par rapport à son clergé. Il n'envisageait qu'avec la plus vive douleur les triomphes de l'impiété, et il s'opposait avec ardeur, dans ses écrits, à l'invasion des doctrines philosophiques que la corruption du siècle avait adoptées. Il avait appris qu'un libraire de Naples se livrait au commerce de mauvais livres : il écrivit à ce sujet lettres sur lettres, et ne fut tranquille que quand il eut réussi à faire prendre par l'autorité des mesures convenables contre le désordre qu'il signalait.

Ce fut par le même principe qu'il prit la plume contre les ennemis de la religion, et qu'il encouragea de ses suffrages les écrivains qui entraient en lice pour combattre sous la même bannière que lui. Mais une arme qui lui inspirait bien plus de confiance que tous les efforts et les talents des hommes, c'était la prière : il l'employait sans cesse, en prescrivait l'usage à ses élèves, et la recommandait à tous pour obtenir de Dieu le triomphe de la vérité.

Saint François de Sales, modèle de la vie de foi.

Sainte Chantal témoigne qu'elle a reconnu en son saint directeur le don de foi dans une perfection éminente. « Il avait reçu, dit-elle, sur nos mystères, sur le sens des Écritures, sur la vraie doctrine de l'Église, des connaissances extraordinaires ; et l'Esprit-Saint avait répandu, au centre de son âme, une lumière si claire, qu'il voyait les vérités surnaturelles d'une simple vue, avec une certitude, un goût et une suavité

incomparables.» Tous les ouvrages du saint évêque confirment ce témoignage.

Dès l'enfance, il avait montré une haute estime de la foi et une aversion comme instinctive pour tout ce qui aurait pu la flétrir.

« Attaqué de mille côtés, écrivait-il, et sollicité par tant de moyens, en un âge frêle et fluet, pour me rendre à l'hérésie, jamais je n'ai seulement voulu la regarder en face, sinon pour lui cracher au visage. Et mon faible et généreux esprit, parcourant les livres les plus empestés, n'a pas eu la moindre impression de ce malheureux mal. O Dieu ! quand je pense à cette grâce, je tremble d'horreur de mon ingratitude. »

Loin de diminuer l'éloignement qu'il avait de l'erreur, le séjour qu'il fit parmi les hérétiques et ses rapports quotidiens avec ces âmes égarées lui firent apprécier de plus en plus le bonheur qu'il y a d'appartenir à la vraie Église de Jésus-Christ.

« Hélas ! dit-il, je vois ces pauvres brebis errantes ; je traite avec elles, et considère leur aveuglement palpable et manifeste. O Dieu ! la beauté de notre sainte foi m'en paraît si belle, que j'en meurs d'amour. Il m'est avis que je dois serrer le don précieux que Dieu m'en a fait, dans un cœur tout parfumé de dévotion. Toute ma vie j'ai désiré de mourir pour elle : c'est ce qui m'a conduit plusieurs fois dans Genève, au milieu des hérétiques qui en voulaient à ma vie. — O ma très-chère fille ! ajoutait-il en parlant à sainte Chantal, remerciez cette souveraine clarté qui répand si miséricordieusement ses rayons dans mon cœur, qu'à mesure que je suis parmi ceux qui en sont privés, je vois plus clairement et illustrement sa grandeur et sa désirable suavité. O Dieu ! non, je ne trouve rien de difficile à croire parmi les effets du saint amour. »

Ayant appris qu'un jeune homme, auquel il s'intéressait beaucoup, avait renoncé à la religion catholique, il en témoigne hautement sa douleur. « O mon très-cher frère, écrit il à l'évêque de Chalcédoine, quelle affliction pour mon âme à cette nouvelle ! Certes, il est fort véritable que de ma vie je n'ai eu si fâcheux étonnement. Est-il possible que cet esprit se soit ainsi perdu ! » Mais il ajoute aussitôt que, loin de l'ébranler, cette chute n'a servi qu'à l'affermir dans ses convictions. « Par

la chute de ce jeune homme, Dieu m'a gratifié de nouvelles douceurs, suavités et lumières spirituelles, pour me faire d'autant plus admirer l'excellence de la foi catholique. »

Du reste, tous les événements avaient pour lui ce résultat, car il consultait la foi sur toutes choses, afin de la faire régner dans tous ses sentiments et toute sa conduite. « J'ai toujours vu ce bienheureux, dit sainte Chantal, n'aspirer et ne respirer que le seul désir de vivre selon les vérités de la foi et les maximes de l'Évangile. » Il préférerait cette règle commune des enfants de Dieu aux impressions et aux goûts trop souvent équivoques de la sensibilité. « Il me disait une fois, ajoute la même sainte, qu'il ne prenait point garde s'il était en consolation ou en désolation; que, quand Notre-Seigneur lui donnait de bons sentiments, il les recevait avec simplicité; que lorsqu'il ne lui en donnait pas, il n'y faisait pas réflexion. »

Un Chrétien modèle (1).

Gabriel-Joseph de Vidaud naquit à Grenoble, le 19 mars 1776, de parents originaires du Comtat Venaissin, dont la famille s'était étendue, par ses alliances et ses possessions, dans le Dauphiné et dans la Bresse. Il eut pour père Jean-Jacques de la Tour-Vidaud, conseiller d'Etat : c'était un homme distingué par ses connaissances, sa droiture, sa piété et l'élevation de son noble caractère. Dans ce XVIII^e siècle où l'esprit d'incrédulité ternissait la gloire de tant de grands noms, il sut se garantir de la contagion commune et resta inviolablement attaché à cette antique religion dont l'estime et la pratique étaient héréditaires parmi les siens. Il était si désabusé des grandeurs humaines et de toute la vaine prospérité du siècle, qu'entrant dans les sentiments du plus sage des hommes, il demandait à Dieu, pour son fils unique, la médiocrité en tout genre, dans

(1) Voyez *Modèle des Chrétiens dans le monde*, ou *Vie de M. Gabriel de Vidaud*.

un sens plus étendu que Salomon ne la demandait pour lui-même. Vœu bien admirable dans la bouche d'un père qui est naturellement porté à désirer pour ses enfants tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus brillant ! Non content de lui prêcher par ses paroles et ses actions l'amour des pauvres, il lui laissa, après sa mort, des instructions par écrit, afin d'exciter de plus en plus sa compassion pour les malheureux et de le diriger dans les secours qu'il leur donnerait. Il jouissait d'une réputation bien méritée de magistrat aussi recommandable par ses talents que par son intégrité ; et c'est ce qui l'avait fait élever aux fonctions éminentes de conseiller d'État aux bureaux de la librairie.

Le fils de cet homme éminent fut digne de son père.

La foi dont le Seigneur avait déposé le germe dans le cœur de M. Vidaud, sur les fonts du saint baptême, avait ensuite pris d'admirables accroissements par les soins et les exemples dont l'avait entouré sa famille, dans le cours de la première éducation ; l'orage révolutionnaire, loin de l'abattre, n'avait fait que lui faire pousser de plus profondes racines, comme ces chênes robustes qui grandissent au souffle des tempêtes ; des grâces de choix et une coopération constante l'avaient amené plus tard à une étonnante perfection. La foi était son élément, il semblait n'avoir de vie, de mouvement, d'action, que par l'esprit de foi. Un témoin, qui a eu avec lui les rapports les plus intimes, ne se rappelle pas de lui avoir jamais entendu dire une parole, ou vu faire une action, un signe, jeter un regard qui respirât tant soit peu l'esprit du monde. Si l'on vantait devant ses enfants quelque avantage naturel, il ajoutait de suite un motif de foi, afin de prémunir leurs jeunes intelligences contre le danger d'admirer ce qui n'avait qu'un vain éclat. Vrai disciple de Jésus-Christ, ses pensées, ses jugements, ses paroles étaient l'expression de la doctrine du divin Maître. Les richesses étaient à ses yeux de vraies épines, les honneurs de la boue qui salit et arrête dans la voie ; pour les plaisirs, il ne paraît pas que, depuis sa parfaite conversion, il en ait connu d'autre que d'être tout à Dieu ou de se réjouir de tout ce qui se rapportait à lui.

C'est de l'abondance de ce cœur si rempli de foi qu'il écrivait, aux approches de la belle fête de Noël : « Efforcez-vous,

mes chers enfants, de vous détacher des affections vaines et inutiles que vous pourriez avoir, afin de rendre votre cœur plus capable de recevoir un Dieu dénué de tout, qui aime les cœurs vides des choses de la terre, et qui les remplit d'autant plus largement de ses grâces, qu'il les trouve dans un dépouillement plus parfait. O mes enfants! qui saurait bien considérer les choses à leur juste valeur élèverait bien facilement son cœur à Dieu, et n'aurait de désir et d'affection que pour lui! Vous voyez combien de peines et de sollicitudes entraînent les soins temporels : toutefois ces peines et ces soins, dans l'ordre de la Providence, sont un bienfait inappréciable, puisque, d'un côté, ils nous sont comme un préservatif contre l'attache à des choses si périssables, et que, de l'autre, ils nous donnent les moyens, dans une condition qui nous paraît commode, de manger notre pain à la sueur de notre front, selon l'arrêt prononcé contre notre premier père, sans parler de beaucoup d'autres avantages qu'on en tire avec le secours de la grâce. »

Au nombre de ces avantages, il mettait sans doute le bonheur de soulager les membres souffrants de Jésus-Christ. On aurait dit que, pour lui, la foi n'avait point de voile, qu'il voyait réellement son bon Sauveur dans la personne des pauvres. C'est sans doute cet esprit de foi qui lui inspira cette charité si généreuse qui formait son caractère distinctif, et dans la pratique de laquelle il se sacrifiait chaque jour, sans songer plus à lui-même et à ses intérêts personnels que s'il eût dû, après chaque action qu'il faisait, disparaître à jamais de la scène du monde.

Qui plus que lui a regardé comme un néant l'honneur et l'éclat? Depuis sa conversion, à l'époque de la mort de son épouse, il n'estima que le titre de chrétien, les sublimes prérogatives qui y sont attachées, le poids de gloire qui doit couronner la vie du juste dans le ciel et l'inestimable faveur que le Dieu de majesté daigne lui faire, dans le cours de son pénible exil, en résidant auprès de lui et lui permettant d'avoir avec sa souveraine grandeur des rapports si fréquents et si intimes. Voilà ce qui occupait toutes ses pensées, ce qui le ravissait, ce qui le portait sans cesse à se confondre en lui-même et à admirer l'ineffable bonté d'un Dieu qui daigne

ainsi s'abaisser jusqu'à l'homme, pour l'élever jusqu'à lui, le rendre presque le rival des anges, et le placer auprès de son cœur.

Dans ce même esprit de foi, bien différent des mondains qui ne rêvent que jouissances et plaisirs des sens, il envisageait comme une grâce précieuse tout ce qui pouvait l'unir à la croix et aux souffrances du divin Maître. Retenu dans ses appartements par suite de deux chutes assez graves, qu'il fit à peu d'années de distance, il supporta avec le calme de la résignation la plus parfaite cette contrariété inattendue qui, en interrompant ses courses, ne traversait pas peu ses affaires et ses projets. Il regrettait, pour ainsi dire, que ce temps si précieux s'écoulât trop vite à son gré, et se reprochait de n'en point tirer assez de profit. Tant il est vrai que l'homme de foi tire parti de tout, pour grossir le trésor de ses mérites aux yeux de Dieu !

De cette foi vive découlait encore, comme d'une source féconde, ce respect profond, cette affection si intime qu'il professa toujours pour les ministres de Jésus-Christ, pour les fidèles serviteurs de Dieu, surtout pour ceux qui lui étaient consacrés par des promesses solennelles et qui témoignaient par leur habit qu'ils avaient rompu avec le monde et que le monde était mort pour eux. Non content de leur donner, dans l'occasion, des marques visibles et publiques de sa vénération, il les aidait de tout son pouvoir et les recueillait chez lui avec empressement, dès qu'il était sûr de leur caractère religieux ou sacerdotal. Il avait fait connaître à cet égard ses sentiments intimes à un ami digne de toute sa confiance. Il honorait en eux Notre-Seigneur Jésus-Christ, surtout quand il remarquait en eux une tendre affection, une obéissance filiale envers le Chef suprême de l'Église, pour lequel il professa toujours lui-même ce tendre attachement et cette entière soumission qui font le caractère des vrais et parfaits chrétiens.

Gaston de Renty.

Gaston de Renty fut un des plus dignes coopérateurs de saint Vincent de Paul dans l'exercice des bonnes œuvres. Né au Bény, dans le diocèse de Bayeux, le baron de Renty avait voulu dans sa jeunesse embrasser la vie monastique ; mais ses parents l'en avaient détourné, et l'avaient marié de bonne heure à une jeune personne de la maison d'Entraigues, dont il eut cinq enfants. Le baron fit quelques campagnes dans les armées et commanda en Lorraine une compagnie de cavalerie. Dans cet état périlleux, il n'oublia point ses devoirs de chrétien ; mais ayant assisté à une mission que les Pères de l'Oratoire donnaient dans les environs de la capitale, il résolut de s'attacher entièrement au soin de son salut. Il choisit pour directeur le Père de Condren, quitta le service et embrassa une vie retirée, pauvre et pénitente. Son zèle ne se bornait pas à se sanctifier lui-même ; sa charité se répandait au dehors pour assister le prochain dans toutes ses nécessités. Les séminaires, les associations pieuses, tous les projets utiles à la religion et à l'humanité obtenaient son concours et son appui. Ce fut lui qui forma une association pour secourir les catholiques anglais réfugiés en France, et il se chargea de la distribution des secours. Il dressa les règlements et fut le premier supérieur de l'association des Frères cordonniers, dont la piété et la charité faisaient tout le lien, et où régnait une heureuse émulation de vertus et de bonnes œuvres. Les captifs de Barbarie, les missions du Levant, l'Église du Canada trouvèrent en lui un protecteur actif et généreux ; il avait des correspondants en diverses parties du royaume pour l'informer du bien qui était à faire. A son château du Bény, il voulait qu'on reçût tous les pauvres ; il les instruisait, les exhortait, les servait lui-même. Personne ne prenait plus d'intérêt aux missions ; il en faisait donner dans ses terres, dans les environs de Paris, en Normandie, en Picardie, en Bourgogne. Ce fut à sa sollicitation que le Père Eudes parcourut diverses provinces. Le baron de Renty visita l'Hôtel-Dieu de Paris pendant douze ans ; il rendit le même service à l'hôpital Saint-Gervais, maison destinée à rece-

voir les pauvres et les passants, et où on leur donnait à coucher et à souper pendant trois mois (1). Chaque soir, le baron venait faire le catéchisme à ces voyageurs, et y joignait une instruction et une lecture, dans l'intention de leur rappeler des vérités et des devoirs qu'on n'oublie que trop souvent au milieu des mouvements des passions et du soin des intérêts temporels. Sa jeunesse, sa piété, sa douceur, lui donnaient une grâce et une onction particulière pour toucher les cœurs et les porter à Dieu. Il ne se tenait point à Paris d'assemblée de piété à laquelle le baron ne prit part, point de bonne œuvre qu'il n'encourageât. Ce pieux et zélé gentilhomme mourut, en 1649, dans la force de l'âge, et lorsqu'il eût pu rendre encore de longs services à la religion.

Le baron de Renty était vraiment le juste qui vit de la foi, selon l'expression de saint Paul. « Ah ! qu'il fait bon vivre de la foi, écrivait-il à une personne pieuse ; tous les jours j'apprécie davantage cette grâce que Dieu a bien voulu me faire. Ceux qui ont le bonheur de vivre de cette vie font de rapides progrès dans la perfection et goûtent comme les prémices de la gloire. »

Ce généreux chrétien possédait cette vertu à un si haut degré, qu'il était plus persuadé de la présence de Dieu et de la vérité de nos Mystères que de la lumière du soleil. Il vivait de la foi, et c'est à sa clarté qu'il marchait rapidement dans la voie de la perfection. A l'exemple de l'Apôtre, il considérait toutes choses avec les yeux de la foi, ne les appréciant pas à cause de leur apparence extérieure, mais uniquement au point de vue surnaturel.

Animé de cet esprit de foi, il ne se laissait point aller au découragement et à la tristesse quand Notre-Seigneur, pour éprouver sa vertu, le délaissait sensiblement et lui envoyait des sécheresses. Il écrivait à une personne pieuse : « Oh ! qu'il y a peu d'âmes qui veuillent supporter les peines d'esprit dans la nudité de la foi, et qui, en simplicité, cherchent les remèdes devant Dieu, prenant patience si le soulagement ne vient pas aussitôt qu'elles le désirent. »

(1) Il y avait des années où l'hôpital Saint-Gervais donnait ainsi l'hospitalité à 36,000 personnes.

Comme il était à Dijon au temps qu'on montrait l'Hostie miraculeuse envoyée, en 1430, par le pape Eugène IV à Philippe le Bon, il ne s'approcha point pour la voir, disant à ceux qui l'y engageaient, qu'il n'avait pas besoin de voir pour croire, et qu'il en croyait plus que ses yeux ne lui en pouvaient montrer.

Esprit de foi de Madame Molé de Champlâtreux (1).

Cette vertu, que le saint concile de Trente appelle *le commencement du salut*, peut être considérée comme la racine de l'arbre mystique dont la sève est la Charité et les fruits sont les œuvres. Plus cette racine sera forte et vigoureuse, plus l'arbre aura de vie et de fécondité ; si, au contraire, elle est faible et viciée, l'arbre sera languissant et stérile. Nous pouvons donc déjà juger combien était vive et solide la foi de la Mère Saint-Louis, puisque nous l'avons vue produire des fruits de vertu si excellents. C'est de là, en effet, que découlaient, comme de leur source, cette piété naïve de ses premières années, cette charité inépuisable envers les pauvres, cette patience à l'épreuve des plus grandes tribulations, et enfin cette ferveur qui fut l'âme de sa vie religieuse.

En 1805, elle vint à Paris se jeter aux pieds du Souverain Pontife et lui protester de sa foi et de sa soumission à la sainte Église. Depuis lors, ces sentiments n'avaient fait que se fortifier et s'accroître, et elle était bien aise de trouver l'occasion de les manifester. Dieu eut soin de lui en ménager une, comme nous allons le dire. Lorsqu'elle travaillait à former le plan de son Institut, de concert avec Mgr de Pancemont, celui-ci la voyant, par une ferveur qui lui parut indiscreète, recueillir dans les Règles des anciens Ordres religieux ce qu'il y avait de plus austère et de plus crucifiant pour la nature, soit qu'il craignit

(1). Voyez *Vie de Madame Molé de Champlâtreux, en religion mère Saint-Louis, fondatrice des Sœurs de la Charité de Saint-Louis*.

qu'on ne trouvât dans cette austérité même quelque affinité avec le rigorisme qu'affichait une hérésie récente, soit qu'elle ne lui parût pas faire assez de cas des nouveaux Ordres religieux et de leurs Règles, lui répondit en ces termes pour l'éprouver : « Je souscris à tout ce que vous avez réglé, à deux « conditions toutefois : la première est que vous aurez toujours « une entière soumission aux décisions de la sainte Église ; la « seconde, que vous ne refuserez pas d'admettre les pratiques « nouvelles introduites dans les Communautés religieuses pendant les derniers siècles. » Ce langage étonna la bonne Mère, mais elle fut bien aise d'avoir cette nouvelle occasion de professer sa foi et son obéissance. Elle écrivit aussitôt à son Directeur : « Oui, je l'espère avec la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Église, son Épouse et notre bonne Mère, ne verra « jamais en moi qu'une fille soumise à ses moindres décisions, « qu'une admiratrice de sa discipline. Les vues et les motifs « qui l'ont dirigée et qui la dirigent sont saints, je les respecte « de tout mon cœur et me garde bien de porter mes regards « plus loin. Misérable créature que je suis, si, me laissant emporter par un esprit d'orgueil, je voulais pénétrer trop avant « dans ce sanctuaire de lumière et de sainteté, je mériterais « d'en être aveuglée, écrasée. Quant à la seconde question, elle « ne m'offre pas de plus grandes difficultés. Je n'ai jamais eu « la pensée d'écarter les pratiques de piété nouvelles et généralement en usage dans les Communautés religieuses. Elles « me paraissent trop respectables, et c'est de leur liaison avec « les anciennes qu'il me semble qu'on pourrait former la base « d'un établissement religieux qui serait un sujet d'édification « dans l'Église. Voilà ma véritable profession de foi. Je suis, il « est vrai, ennemie autant qu'on peut l'être de tout esprit de « nouveauté; mais j'entends par là cet esprit de réforme qui « a produit tant de déchirements dans l'Église de Jésus-Christ. »

Son directeur savait déjà à quoi s'en tenir à ce sujet. Il savait, comme elle le dit elle-même dans une autre occasion, qu'elle était prête à donner sa vie pour le soutien de sa foi. Souvent elle en parlait à ses Sœurs avec cet accent de conviction qui faisait passer dans leurs âmes les sentiments qui l'animaient. Un jour, leur expliquant cette parole de saint Paul :

Le juste vit de la foi, elle leur dit : « Nous connaissons trois
 « sortes de vie sur la terre : la vie des sens, la vie de la raison
 « et la vie de la foi. La vie des sens appartient aux mondains,
 « aux sensuels, aux idolâtres de leurs passions et de leur
 « corps, qui sont tous les ennemis irréconciliables de la croix
 « de Jésus-Christ. La vie de la raison est celle des philosophes
 « qui se parent de ce beau titre qu'ils ne méritèrent jamais,
 « parce que dans leurs principes et dans leurs mœurs ils ou-
 « tragent même la raison. Adorateurs de leurs lumières, vic-
 « times de leur orgueil, ils se vantent de dissiper les ténèbres
 « de l'entendement par les seules forces de la raison. Mais
 « Dieu les livre à la vanité de leurs pensées, à la tyrannie de
 « leurs passions honteuses, aux contradictions et aux extrava-
 « gances du paganisme; car c'est ainsi qu'il confond toute
 « hauteur qui s'élève contre la science des mystères de Jésus-
 « Christ son Fils. La vie de la foi est celle d'une âme qui mar-
 « che à la lumière de cette colonne de feu, comme les Israé-
 « lites. Vivre de la foi, c'est conformer ses sentiments, ses
 « paroles, ses actions et toute sa conduite à la foi, cette règle
 « infaillible descendue du ciel, ce flambeau divin qui *éclaire*
 « *tout homme venant en ce monde*, ce fondement de toutes les
 « vertus, ce lien sacré qui doit unir tous les hommes dans le
 « culte d'un même Dieu et d'un même Seigneur : *Unus Do-*
 « *minus, una fides, unum baptisma.* »

Mais si toute la conduite de la Mère Saint-Louis portait le cachet de cette vertu fondamentale, on peut dire qu'elle se ravivait dans la participation au mystère eucharistique, appelé par excellence *le mystère de foi*. Nous aurions pu analyser ses écrits, mais nous préférons citer quelques-unes de ses paroles. Elles sont si expressives, si énergiques, que peut-être on nous eût soupçonné de les avoir inventées pour rendre notre récit plus intéressant, si nous les avions employées nous-même.
 « Depuis près de vingt-cinq ans que, tout indigne que j'en
 « suis, je me nourris tous les jours du pain des Anges, loin de
 « m'en rassasier, j'y puise tous les jours une faim et une soif
 « plus ardente, ma foi dans la présence réelle de Jésus-Christ
 « ayant toujours été très-grande. Mais depuis quelque temps
 « elle est si vive, que lorsque je m'approche de la sainte table,
 « je me trouve dans un état intérieur d'adoration et d'amour

« qui suspend, pour ainsi dire, toutes les facultés de mon âme.
 « Oui, Jésus-Christ se manifesterait à moi d'une manière vi-
 « sible et sensible, que je n'éprouverais pas dans mon âme des
 « mouvements plus vifs, plus ardents, plus respectueux. » Et
 ailleurs : « Étant près d'approcher de la sainte table, j'ai reçu
 « une impression plus vive qu'à l'ordinaire de la présence
 « réelle de Jésus crucifié. Il me semblait voir (tant le sentiment
 « de la foi était profond !) cette humanité sainte couronnée
 « d'épines, son corps n'étant plus qu'une seule plaie, la pâleur
 « de la mort annonçant qu'il rendait son âme à son Père. Et
 « une voix me disait qu'il souffrait tous ces tourments pour
 « moi ; que me nourrissant dans la communion de cette chair
 « immolée, me désaltérant de ce sang précieux qui coulait de
 « tout son corps, j'allais recevoir imprimé en moi bien profon-
 « dément le sceau de la Croix. Je crus que la vie allait m'é-
 « chapper ou que j'allais au moins m'évanouir ; mais la force
 « me revint et je pus prendre place au sacré banquet. Grâce
 « immortelles vous soient rendues, ô mon divin Époux ! je
 « vous ai entendu ; oui, en versant les larmes les plus douces
 « et les plus délicieuses, j'ai entendu une voix intérieure.
 « C'était vous, ô Jésus ! qui parliez à mon cœur. »

Mais cette foi n'était pas toujours aussi sensible ni aussi consolante. La nuée lumineuse tournait quelquefois vers elle son côté ténébreux. Elle s'humiliait alors et se rappelait ce que Dieu lui avait dit un jour : *Qu'elle devait vivre de la foi, mais d'une foi dénuée de tout appui sensible, qu'il ne lui en faisait sentir les douceurs que pour la préparer à en souffrir la privation ; que du reste il ne l'abandonnerait pas et qu'il serait avec elle dans l'obscurité de la foi, aussi bien que dans la plus vive lumière.* Cette assurance la consolait et la fortifiait dans les combats qu'elle avait à soutenir.

Le principal mobile de la vie du curé d'Ars (1).

M. Vianney, curé d'Ars, avait reçu le don de la foi dans une perfection éminente. L'Esprit-Saint répandait au centre de son

(1) Voyez *Vie du curé d'Ars*, par l'abbé Monnin.

âme une lumière si claire qu'il voyait les choses divines d'une vue simple, avec une certitude, un goût et une suavité qui lui causaient des ardeurs intérieures, des ravissements, des extases, et faisaient acquiescer délicieusement son esprit aux vérités qui lui étaient montrées. Son union intime avec Dieu lui avait, pour ainsi dire, rendu sensibles et palpables ces vérités. Ce que nous percevons de loin, vaguement, confusément, à travers un nuage et dans une énigme, il le voyait en lui-même d'un regard fixe et droit.

La foi du curé d'Ars était le principal mobile de sa vie, c'était toute sa science, elle lui expliquait tout et il expliquait tout par elle. De jour en jour son intelligence grandissait, attirée par ces ténèbres sacrées, qui en effraient tant d'autres, et dans lesquelles il savait que l'esprit trouve Dieu, en se perdant lui-même. Nous avons entendu un jeune prêtre dire en sortant de son catéchisme : « Quelle foi ! Il y aurait de quoi enrichir tout un diocèse ! »

« La foi de M. le curé est si vive, dit Catherine dans ses Mémoires, qu'il semble voir les choses. Il est si pénétré de la présence réelle de Notre-Seigneur au Très-Saint-Sacrement, qu'il en parle dans presque toutes ses instructions. Alors l'amour lui donne des forces, et il ne sent plus son épuisement. « Si
« vous aimiez Notre-Seigneur, nous disait-il un jour, vous au-
« riez toujours devant les yeux de l'esprit ce tabernacle doré,
« cette maison du bon Dieu. Lorsque vous êtes en route et que
« vous apercevez un clocher, cette vue doit faire battre votre
« cœur, comme la vue du toit où demeure son bien-aimé fait
« battre le cœur de l'épouse. Vous ne devriez pas pouvoir en
« détacher vos regards. »

Le curé d'Ars répétait souvent : « Que nos yeux sont heureux de contempler le bon Dieu ! » Et il disait ces mots avec un accent si profond et un visage si rayonnant de plaisir, qu'on pouvait croire qu'il jouissait de la vision de Dieu. On voyait de temps en temps passer dans ses yeux des éclairs d'un bonheur que ne saurait donner l'aspect des choses créées. Il disait encore : « Nous n'avons qu'une foi éloignée de
« trois cents lieues de son objet, comme si le bon Dieu était de
« l'autre côté des mers. Si nous avions une foi vive, péné-
« trante, comme les saints, nous verrions comme eux Notre-

« Seigneur. IL Y A DES PRÊTRES QUI LE VOIENT TOUS LES JOURS A
« LA MESSE. » Ce mot ne rappelle-t-il pas celui de saint Paul :
Novi hominem ?

« Ceux qui n'ont pas la foi ont l'âme bien plus aveugle,
« disait M. Vianney, que ceux qui n'ont pas d'yeux... Nous
« sommes dans ce monde comme dans les brouillards ; mais la
« foi est le vent qui les dissipe et qui fait luire sur notre âme
« un beau soleil. . . . Voyez chez les protestants, comme tout
« est triste et froid ! C'est un long hiver. Chez nous, tout est
« gai, joyeux et consolant. . . »

On a remarqué que, lorsque M. Vianney prêchait du pied de l'autel, il était tellement impressionné par la présence réelle de Notre-Seigneur et le voisinage de la divine Eucharistie, qu'il en perdait presque la respiration et la voix. Son embarras était visible, et quelque effort qu'il fit pour parler d'autre chose, il en revenait toujours à ce grand objet.

« J'ai eu le bonheur d'assister à deux administrations qu'il a faites des derniers sacrements, rapporte M. Tailhades dans ses notes, et je puis assurer que jamais je n'ai entendu discourir de l'autre vie avec une telle conviction, une telle foi. On eût dit qu'il apercevait des yeux du corps les choses dont il parlait. Il inspirait à tous les assistants le désir de mourir entre ses bras. Ses paroles de feu faisaient passer les sentiments de son cœur dans l'âme des pauvres malades, et ils voyaient arriver avec une sainte confiance le moment de leur délivrance. »

« Encore qu'il ait plu au Père céleste, dit Bossuet, de ne recevoir ses fidèles en son éternel sanctuaire qu'après qu'ils auront fini cette vie, néanmoins il semble qu'il se repente de les avoir remis à un si long terme : il leur ouvre son paradis et laisse tomber sur leurs âmes tant de lumière et tant de douceur, qu'étant encore dans ce corps mortel, ils peuvent dire que leur demeure est au ciel et leur société avec les anges. » Le curé d'Ars pouvait dire cela. Quoique retenu dans les liens du corps, il n'était guère moins appliqué à Dieu que ces pures intelligences qui brillent toujours devant lui par la lumière d'une charité éternelle. La crainte des jugements de Dieu était son idée dominante, et le désespoir, sa tentation ; néanmoins il désirait la mort et l'appelait de tous ses vœux : « C'est, di-

sait-il, l'union de l'âme avec le souverain Bien. » Il a parlé souvent d'écrire un livre sur les *délices de la mort*. Tandis que les autres ont besoin de toutes leurs forces pour se résigner à mourir, lui, il avait besoin de toutes les siennes pour se résigner à vivre. Il y avait des moments où, dans sa conversation, on sentait un écho de ce gémissement qui troublait saint Paul et lui faisait souhaiter de sortir bientôt de la tente de son corps, afin que ce qu'il y avait de mortel en lui fût absorbé par la vie.

Dans les catéchismes du curé d'Ars, les plus gracieuses comparaisons avaient trait à ce désir du ciel. Il se servait souvent de celle de l'hirondelle qui ne fait que raser la terre et qui ne se pose presque jamais, de celle de la flamme qui tend toujours en haut, de celle du ballon qui s'élève dans les airs quand on a rompu les cordes qui le retiennent en bas. Il disait :

« Le cœur se porte vers ce qu'il aime le plus : l'orgueilleux vers les honneurs, l'avare vers les richesses ; le vindicatif pense à sa vengeance, l'impudique à ses mauvais plaisirs. Mais le bon chrétien à quoi pense-t-il ? De quel côté se tournera son cœur ? Du côté du ciel, où est son Dieu qui est son trésor.

« L'homme était créé pour le ciel, le démon a brisé l'échelle qui y conduisait. Notre-Seigneur, par sa passion, nous en a formé une autre ; il a ouvert la porte. La très-sainte Vierge est au haut de l'échelle, qui la tient à deux mains et qui nous crie : Venez, Venez ! Oh ! la belle invitation ! Que l'homme a une belle destinée ! Voir Dieu, l'aimer, le bénir, le contempler dans l'éternité !

« Quand on pense au ciel, peut-on considérer la terre ?

« Après qu'elle se fut promenée dans le ciel, sainte Thérèse ne pouvait plus voir les choses d'ici-bas. Quand on lui montrait un bel objet, elle disait : « Ce n'est rien cela ; ce n'est que de la boue. »

Sainte Colette sortait quelquefois de sa cellule, ne se possédant plus de joie, à la pensée du Ciel, et elle parcourait les corridors en criant : « En paradis ! en paradis ! »

« Au ciel notre cœur sera tellement perdu, noyé dans le bonheur d'aimer Dieu, que nous ne nous occuperons ni de nous ni des autres, mais de Dieu seul.

Un aveugle de naissance ayant été conduit sur le tombeau de saint Martin, recouvra la vue immédiatement ; il fut si frappé des beautés de la nature, qu'il s'évanouit de bonheur. Pour ce qui regarde le ciel, nous sommes comme cet aveugle.

« Un bon chrétien ne doit pas pouvoir se souffrir en ce monde ; il languit sur la terre. Si un petit enfant était là dans l'église, et que sa mère fût à la tribune, il lui tendrait ses petites mains, et s'il ne pouvait monter l'escalier qui y conduit, il se ferait aider, et n'aurait de repos que lorsqu'il serait dans les bras de sa mère.

« On dit qu'au ciel, nous serons sur des trônes, pour marquer que nous y serons grands. Ces trônes, c'est l'amour de Dieu qui les forme : il n'y a que cela au ciel... L'amour de Dieu remplira et inondera tout...

« Lorsqu'on demandait à sainte Thérèse ce qu'elle avait vu au Ciel, elle s'écriait : « J'AI VU ! ... J'AI VU ! ... J'AI VU ! ... » elle en restait là ; la parole et le souffle lui manquaient ; elle ne pouvait rien dire de plus.

« O belle union de l'Église de la terre avec l'Église du ciel ! comme disait sainte Thérèse : « Vous en triomphant, nous en combattant, nous ne faisons qu'un pour glorifier Dieu ! »

« Saint Augustin dit que celui qui craint la mort n'aime pas Dieu : c'est bien vrai. Si vous étiez séparé de votre père depuis bien longtemps, ne seriez-vous pas bien heureux de le revoir ?

« Oh ! quelle belle acquisition que le Ciel ! Mais que faut-il pour y arriver ? La pureté du cœur, le mépris du monde et l'amour de Dieu. »

Une autre fois, après une ravissante instruction sur le Ciel, quelqu'un demandait au curé d'Ars : « Que faut-il faire pour « mériter cette récompense dont vous nous avez fait un si « magnifique tableau ? — Mon ami, répondit-il, la grâce et la « croix. »

III

L'ESPÉRANCE

Toutes les vérités et toutes les vertus chrétiennes servent à notre salut, mais d'une manière fort différente. Les unes n'y doivent contribuer qu'en certains temps et dans certaines circonstances, et cela plus ou moins, selon leur liaison avec les vérités et les vertus les plus essentielles, et selon leur proportion avec les dispositions particulières et les divers besoins de chaque âme. Les autres tiennent une place plus distinguée dans la vie chrétienne, parce que, non-seulement les premiers commencements du salut, mais encore tout le progrès et toute la suite de ce grand ouvrage en dépendent, et qu'elles ont un rapport nécessaire à des besoins qui sont communs à tous les hommes et qui sont perpétuels. C'est dans ce rang qu'il faut placer l'espérance. Elle est, avec la foi, la racine de toutes les vertus chrétiennes; mais une racine qui, après les avoir produites, sert à les nourrir, à leur communiquer de la force et du mouvement, sans quoi elles tomberaient dans la langueur.

Le juste vit de la foi. C'est une maxime que l'Apôtre a tirée du prophète Habacuc, qu'il cite dans trois de ses épîtres, et dont il fait un des principaux fondements de toute sa doctrine. Mais ce n'est pas de la foi seulement que le juste vit; il vit aussi de l'espérance et de la charité. C'est dans l'exercice des actes de ces trois vertus que consiste toute la justice chrétienne, et toute la vie du juste depuis les plus faibles commencements jusqu'à sa dernière perfection. Comme ce n'est pas simplement en certains temps de la vie, mais dans tous les temps, que le juste vit de la foi, ce n'est point aussi en cer-

tains intervalles de la vie, mais toujours et en tout temps, que le juste vit de l'espérance. *Espérez toujours dans votre Dieu*, dit le Prophète : *Oui, Seigneur, j'espérerai toujours en vous et je vous donnerai sans cesse de nouvelles louanges*. Nous sommes de la famille de Dieu, *nous sommes sa maison, si toutefois nous conservons jusqu'à la fin la confiance et la gloire de notre espérance*. Il faut donc conserver sans interruption la confiance et l'espérance : c'est ce qui fait notre bonheur et notre gloire. *Gloriam Spei. — Qu'Israël espère dans le Seigneur, dès maintenant et dans tous les siècles ; et depuis le point du jour jusqu'à la nuit*.

Il faut toujours prier, et ne se point lasser de le faire, nous dit Jésus-Christ. *Priez sans cesse*, nous dit encore saint Paul. S'il faut prier toujours et sans cesse, il faut donc aussi espérer toujours, espérer sans cesse et ne se lasser jamais d'espérer ; car on ne demande à Dieu dans la prière que ce qu'on espère obtenir. Cette prière continuelle renferme, dit saint Augustin, le désir continuel de la vie bienheureuse, et de la possession éternelle du bien souverain qui est Dieu même. Ce désir est essentiel à la vie chrétienne ; personne ne possédera cette vie bienheureuse, s'il ne l'a ardemment désirée. C'est ce qui fait dire à ce même docteur que « toute la vie « d'un bon chrétien est un saint désir. » Cette vie bienheureuse est la fin pour laquelle Dieu nous a créés et pour laquelle il nous a rachetés. Ce doit être la fin de toutes les actions chrétiennes. Elles doivent toutes être faites par l'impression de ce désir ; elles doivent toutes s'y rapporter. Mais cela même montre que toutes nos actions doivent être faites par l'impression de l'espérance chrétienne ; car il y a une liaison nécessaire entre l'espérance chrétienne et le désir et l'attente de cette vie bienheureuse. Il faut espérer, il faut désirer et attendre la vie éternelle, et tous les moyens qui doivent nous y conduire. Il faut espérer en tout temps et en toutes nos actions, dès maintenant et jusqu'à la fin, depuis le point du jour jusqu'à la nuit.

Mais combien de fois avons-nous éprouvé que rien n'est plus inconstant que notre espérance ? Le matin nous sommes pleins de confiance ; le soir nous sommes découragés. Nous lisons, nous consultons, nous nous exhortons ; et malgré tout cela

nous ne pouvons calmer notre cœur ; nous épuisons tous les avis et toutes les pratiques que nous pouvons trouver dans les livres ou auprès des directeurs ; et nous sentons toujours une secrète pente au découragement et à la peur. Que pouvons-nous faire dans ces états, sinon de nous prosterner aux pieds de Jésus-Christ qui commande avec un pouvoir souverain aux vents et aux flots de la mer ; de lui faire un aveu sincère de l'impuissance où nous sommes de calmer nos agitations et nos frayeurs (car jusqu'à ce que nous fassions sincèrement cet aveu, la tempête durera) ; de le conjurer avec toute l'humilité et toute l'instance dont nous sommes capables, de nous rendre le calme ; de lui dire avec le Prophète : *Seigneur, dites à mon âme* : Je suis votre salut, et d'ajouter avec saint Augustin : *Mais dites-le, Seigneur, d'une voix si forte que je l'entende.*

**Espérance et confiance en Dieu de sainte Rose
de Lima (4).**

Dès sa plus tendre enfance, Jésus l'avait prévenue des bénédictions de sa douceur, lui inspirant une telle confiance en sa miséricorde, qu'elle ne douta jamais un seul instant de sa protection. De là ce goût particulier qu'elle avait pour ces paroles du psaume 69, *Deus in adjutorium*, etc. Elle les proférait sans cesse, les chantait fréquemment en faisant son travail, et cette répétition, bien loin de lui devenir fastidieuse, la consolait toujours davantage. Dans les visites que lui faisaient les religieux, elle ne manquait guère à les prier de lui paraphraser ce verset, afin qu'elle pût mieux en pénétrer l'esprit et en goûter la douceur savoureuse ; ce n'était pourtant pas par défaut d'intelligence qu'elle demandait là-dessus des explications ; car personne ne comprenait aussi bien qu'elle cette prière, et n'en parlait plus pertinemment ; c'était uniquement par dévotion et pour se procurer une douce jouissance. Quel-

(4) D'après les Bollandistes.

qu'un l'interrogeant un jour sur les raisons qu'elle avait de préférer ces paroles à tant d'autres de la Sainte Ecriture; c'est, répondit-elle, qu'elles faisaient la consolation de ma Mère, sainte Catherine de Sienne, et procurent à mon cœur un festin délicieux.

Parmi les objets de sa confiance, il en était trois sur lesquels Dieu lui avait donné une telle assurance, qu'il ne lui restait aucun doute à cet égard; c'était sa béatitude éternelle, la conservation de l'amitié de Dieu et son secours infailible dans ses besoins et ses dangers. Entrons là-dessus dans quelques détails aussi utiles qu'agréables. Jésus-Christ voulant, par une faveur spéciale, donner à cette vierge chérie une certitude entière de son salut, en fit naître l'occasion en permettant au démon de la tenter contre l'espérance. Voici le fait : Cherchant un jour quelque consolation dans la pensée du ciel, le mystère de la prédestination lui revint à la mémoire et lui fut présenté sous un aspect qui la fit frémir. Dans son effroi, elle recourut à sa prière favorite, et aussitôt elle entendit la voix de son Époux qui lui disait : « Ma fille, je ne condamne
« que ceux qui veulent être condamnés. Bannissez donc de
« votre esprit, à partir d'aujourd'hui, toute inquiétude sur cet
« article. » On ne saurait dire quelle merveilleuse confiance lui inspira ce discours prononcé d'un ton qui lui en apprit beaucoup plus que ne signifiaient les paroles. Aussi n'eut-elle désormais aucune inquiétude sur l'importante affaire de son sort éternel.

Cependant, il plut au Seigneur de lui donner là-dessus une nouvelle assurance. Pendant qu'elle demeurait dans la cellule de son jardin, étant un jour en oraison, elle eut une extase, et vit, quoiqu'on fût alors en hiver, la terre couverte de roses. Étonnée de ce miracle, elle cherchait à le comprendre, lorsque Marie parut tenant dans ses bras l'Enfant Jésus. Cette divine Mère l'appela d'une manière toute caressante, et lui dit de ramasser ces fleurs dans un pan de sa robe. La jeune vierge obéit avec empressement, et quand sa robe fut remplie, elle courut les offrir à son divin Maître. « Donne-moi la plus belle,
« lui dit l'aimable Enfant, je ne veux que celle-là. » Après l'avoir reçue d'un air reconnaissant, il ajouta : « Cette rose est
« ton image. Je la conserverai précieusement; fais des autres

« ce qui te plaira. » Rose comprit parfaitement le sens de ces paroles, et, toute joyeuse de se voir dans la main de Jésus, elle se dit intérieurement ; Je suis du nombre de ces âmes dont il est écrit dans l'Évangile selon saint Jean : « Personne ne pourra les arracher de mes mains ; je leur donnerai la vie éternelle. » Maîtresse de disposer des roses qui lui restaient, elle ne fut pas embarrassée de l'usage qu'elle en devait faire. Dans un clin d'œil, elle en eut fait une couronne qu'elle osa placer elle-même sur la tête de Jésus. L'Enfant la regarda avec un doux sourire, lui donna sa bénédiction et disparut.

Le docteur Jean de Castille, lui demandant un jour si Dieu lui avait fait connaître qu'elle fût prédestinée, elle répondit : « Je sais d'en haut que Dieu m'a élue de toute éternité à la gloire céleste, et ma confiance est si certaine à cet égard, que toute révélation plus claire serait superflue. » Elle s'expliqua là-dessus d'une manière plus positive encore dans sa dernière maladie ; car, non contente de parler du ciel comme d'un bien qui lui était acquis, elle dit, au moins équivalentement, qu'elle y monterait sans passer par le purgatoire. Voici le fait : Plusieurs personnes de piété étaient venues lui faire visite et s'entretenir auprès d'elle des vérités du salut. La conversation étant tombée sur le purgatoire, quelqu'un dit : C'est une grande grâce d'en être préservé ; mais cette exception est assurément fort rare. Dieu se montre déjà bien assez miséricordieux en appelant au ciel, par cette voie, les âmes qui lui sont chères. Quant à moi, je n'espère rien de mieux ; aussi le purgatoire est-il l'objet de mes désirs les plus ardents. « Et moi, répondit Rose, je porte plus loin mes espérances. Jésus-Christ est mon Époux. Les grandes et rares faveurs ne dépassent point les bornes de sa puissance. Pourquoi donc me bornerais-je à attendre de lui de petits et médiocres bienfaits ? ce serait là de la défiance, et si je me la permettais, je croirais déprécier sa bonté. » La mort, en conséquence, ne lui causait aucun effroi. Elle ne voyait en elle que la portière du ciel, et attendait sa venue avec une sorte d'impatience. Aussi, quand les médecins lui annoncèrent que son mal était sans remède, elle répondit d'un air joyeux : « Que ne le disiez-vous plus tôt ! vous ne pouviez m'annoncer une plus heureuse nouvelle. »

La conservation de la grâce et de l'amitié de son Dieu était pour elle une autre faveur également certaine; car, en plusieurs rencontres, Dieu lui avait promis de ne point permettre qu'elle fût jamais séparée de son amour, même pour un instant. Un de ses confesseurs, le P. Pierre de Loaysa, étonné d'une si merveilleuse révélation, voulut voir jusqu'à quel point elle se confiait à cette assurance. Un jour donc qu'elle lui confessait je ne sais quoi de fort minime, il fit semblant d'être inquiet, et dit qu'il désirait savoir si cette faute avait été volontaire; qu'il la priaît de faire là-dessus un examen sérieux. Après quelques minutes de silence, il lui adressa une foule de questions propres à effrayer sa conscience délicate. Rose, au premier instant, ne savait que penser de ce langage amphibologique; mais, sûre de n'avoir pas perdu l'amitié de Dieu, elle comprit bien vite le but caché de cette insidieuse exploration. Alors elle lui fit cette réponse modeste : « C'est avec justice, mon père, que vous cherchez à m'inspirer la crainte, « relativement à mon salut, et je prie Dieu de me faire la « grâce d'y travailler d'une manière convenable. Je ne crains « pas d'avouer que je suis une pécheresse : c'est même pour « faire cet aveu que je suis prosternée à vos pieds. Cependant, « par un effet de la bonté de mon Époux, je sens en moi des « signes si infaillibles de sa présence, qu'on me persuaderait « tout au monde, plutôt que de me faire croire que j'ai perdu « son amour. Je sais, d'ailleurs, ce qu'il a daigné promettre à « sa servante, quoique indigne. Non, mon père, je ne suis point « coupable de péché mortel. Je suis même assurée de n'en ja- « mais commettre. Telle est ma confiance, non en moi, mais « dans le Seigneur; non dans mes mérites, mais dans sa fidélité à garder toutes ses paroles. Le ciel et la terre passent, mais ce qu'il a dit ne passera point en vain. » Le confesseur, convaincu, la consola en lui faisant l'aveu de l'intention qu'il avait eue de mettre à l'épreuve la fermeté de sa confiance.

Elle ne réfléchissait pas davantage dans les occasions où son courage aurait pu s'alarmer, ni dans ses détresses de tout genre. C'est ce qu'il est facile de prouver par des faits d'ailleurs fort intéressants. Sa mère, par un effet de son tempérament, craignait les spectres et les fantômes à tel point

qu'elle n'osait aller seule, la nuit, dans son jardin, ni dans les lieux inhabités de sa maison. Or elle était elle-même naturellement tout aussi timide. Cependant, entraînée par son attrait pour l'oraison, elle ne fuyait ni les ténèbres ni les lieux déserts, et cela dès sa plus tendre enfance. Un soir, par exemple, se sentant fortement attirée à Dieu, elle fut se cacher dans la partie la plus obscure du jardin pour méditer tout à son aise. La nuit vint et la couvrit de ses épaisses ténèbres; cependant elle continua sa méditation. Sa mère, étonnée de voir qu'elle ne rentrait pas à la maison, et peut-être un peu inquiète, vint la chercher accompagnée de son mari. Rose, entendant la voix de ses parents, s'avança à leur rencontre, tout occupée d'une pensée sans doute venue du ciel et qui lui inspira une grande et durable assurance. « Voici, se dit-elle à elle-même, ma mère
 « qui vient à moi au milieu des ténèbres de la nuit. Je m'a-
 « perçois, au ton de sa voix, qu'elle n'a pas peur comme à
 « l'ordinaire. D'où lui vient donc cette hardiesse inaccoutu-
 « mée? Sans doute de la présence de son époux qui marche
 « auprès d'elle. Eh bien! et moi aussi j'ai un Époux, mais at-
 « tentif, puissant et fidèle. Je suis continuellement et partout
 « en sa présence. Il ne se contente pas de marcher à mes côtés,
 « il se tient au milieu de mon cœur, comme pour mieux
 « veiller à ma sécurité. Pourquoi donc craindrais-je? Que
 « peut-il m'arriver de fâcheux dans la nuit plus que dans le
 « jour? Comment! je refuserais à un Dieu la confiance que ma
 « mère accorde à un homme! » Cette pensée demeura si profondément gravée dans sa mémoire, que désormais rien ne lui fit peur.

**Espérance de sainte Véronique Giuliani fondée sur la
 défiance d'elle-même (1).**

C'est se faire une fausse idée de l'espérance que de penser qu'elle doit exclure toute crainte pour le salut éternel. L'A-

(1) Religieuse Capucine, décédée le 9 juillet 1727, à la 67^e année de son âge, la 50^e de sa vie religieuse.

pôtre exhorte les Philippiens à opérer leur salut avec crainte et tremblement, et c'est même par la crainte que nous inspirent notre propre faiblesse et la corruption de notre propre nature que doit, selon l'enseignement de la théologie, commencer l'espérance fondée en Dieu.

Or il en fut ainsi pour Véronique.

Sa ferme confiance dans la miséricorde de Dieu naissait de la défiance d'elle-même : aussi trouvait-elle une vraie consolation dans la récitation du psaume 135 : *Confitemini Domino quoniam bonus*, après chaque verset duquel on ajoute : *Quoniam in æternum misericordia ejus*. De cette confiance dans la divine miséricorde naissait encore en elle, à l'égard de la mort, non-seulement une parfaite sécurité, mais une véritable envie, comme l'atteste particulièrement Florine Ceoli qui vécut vingt-quatre ans avec la sainte. Il n'y avait que le désir de la souffrance qui l'empêchât de demander la mort comme une grâce, et cela même est une nouvelle preuve de son espérance, par rapport aux récompenses célestes promises aux peines de cette vie ; mais la vertu ne brille jamais plus qu'au milieu des oppositions qui lui sont suscitées, et de toutes les tentations que le démon essaya contre Véronique, celle de la défiance et du désespoir ne fut ni la moins forte ni la moins fréquente. Un jour que ce malin esprit lui disait d'une voix terrible : « Tu es à nous, tu es à nous », elle lui répondit avec ironie : « Si je suis à vous, pourquoi me tentez-vous donc ? »

Voici ce qu'elle dit ailleurs de ces sortes d'assaut : « Je détaille, « en vue d'obéir, les contrariétés de tous genres que le démon « se plaît à me susciter. Il paraît vraiment qu'il se moque de « moi, et en cela il a raison (cette humilité est un beau commencement de victoire), puisque je ne suis qu'un vermis- « seau vil et abject ; mais si je ne puis rien, Dieu est puis- « sant (c'est là précisément l'espérance dont nous parlions « tout à l'heure, celle que produit la défiance de soi-même), « je me confie donc en sa puissance ; c'est lui qui combattra « pour moi. Je me glorifie dans sa gloire infinie, j'espère dans « sa miséricorde, je me jette dans les bras de son immense « charité. Plus je m'approche de Dieu, plus mes forces re- « doublent, plus je me sens prête à lutter contre tout l'enfer, « s'il le faut. Non, je ne puis rien de moi-même ; je le répète,

« je ne vauX rien, je ne suis que néant ; mais plus l'abîme de mon néant est profond, plus je me sens attirée à la considération des attributs divins. Je m'arrête à celui de la miséricorde, et là, comme dans un miroir ; je vois de quel amour Dieu m'a aimée et m'aime encore ; j'espère en cet amour à la vue de mon néant et de mon impuissance. » Tels sont les sentiments qui remplissent ses écrits.

On ne peut être surpris, après cela, du don remarquable qu'elle avait pour éclairer et aider les autres en de semblables rencontres. La sœur Ceoli, qui fut son assistante et mourut en odeur de sainteté, en fournit une preuve personnelle. Elle faisait son noviciat sous Véronique, lorsqu'elle se trouva en proie, sur l'article de la prédestination, à de vives inquiétudes que le démon se plaisait à entretenir. Un jour (c'était dans la semaine sainte de l'année 1703 ou de la suivante), tandis qu'elle faisait auprès de sa maîtresse quelque exercice pieux en l'honneur de la Passion, cet esprit de malice entreprit de l'en détourner, sous prétexte qu'il ne lui servirait de rien, puisqu'elle était damnée : « Vois, ajouta-t-il, l'enfer qui t'est préparé... » Aussitôt la novice effrayée vit s'ouvrir devant elle un abîme de feu, et, saisie de douleur, s'abandonna au plus amer chagrin. Mais la sainte Mère, qui, dans le moment même, s'aperçut de sa peine, lui en demanda la raison, et lui dit en l'embrassant : « Ne craignez rien, ma fille, le démon est un menteur ; tout ce qu'il vous a montré est une tromperie. » Il n'en fallut pas davantage, comme l'atteste Florine Ceoli, pour substituer une tranquillité parfaite à cette violente agitation. On attribua encore à l'héroïque confiance de Véronique les secours abondants et miraculeux que, du temps de sa Supériorité, reçut le monastère.

Il faut demander et espérer la persévérance finale.

On lit dans la *Vie du P. Antoine Lequieu*, dominicain :

« Quoique la crainte et la confiance paraissent d'abord deux vertus opposées ; toutefois, en les considérant de près, on verra

que leur opposition n'est pas telle qu'elles ne puissent se trouver en même temps dans la même personne ; on peut même dire que leur alliance est si étroite qu'elles ne doivent point marcher l'une sans l'autre , puisque la première est le principe de la seconde, selon cette parole du Sage : *Qui timetis Dominum, sperate in illum, et in oblectationem veniet vobis misericordia.* « Vous qui craignez le Seigneur, espérez en lui, et sa miséricorde sera votre joie. » Nous allons voir comment le P. Antoine a su allier ces deux vertus si nécessaires à tous les enfants de Dieu, et qui les distinguent de ceux qui ne le sont pas. Ce fut dès le premier âge qu'il se montra pénétré de cette crainte divine qui est le commencement de la sagesse. Aussi, à peine âgé de huit ans, répétait-il souvent à sa mère qu'il avait besoin de faire pénitence pour expier ses fautes, et elle fut souvent obligée de s'opposer aux excès de sa ferveur en ce genre. Cet heureux enfant avait déjà conçu à cette époque une horreur salutaire pour le péché, qui est en effet le mortel ennemi de Dieu et des hommes ; en avançant en âge, cette crainte d'offenser Dieu, le meilleur des pères, ne fit que croître en lui et l'accompagna jusqu'à son dernier soupir. Il avoue lui-même dans ses Mémoires que ce fut la crainte de perdre son âme, en restant dans le monde, qui le détermina à tout quitter pour l'état religieux. Dès qu'il y fut entré, il s'occupa à méditer sans cesse les années éternelles ; il tremblait, à la pensée que les cieux mêmes n'étaient pas purs devant Dieu, et que nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Ces terribles vérités faisaient toujours craindre au P. Antoine de n'en point faire assez pour assurer son salut ; il s'exerçait à la pratique de toutes les bonnes œuvres, afin de rendre sa vocation certaine, et là encore se montrait le soin presque exclusif qu'il mettait à éviter les plus légères fautes, craignant avec raison de tomber dans de plus grandes. Il ne pouvait prêcher sur le petit nombre des élus, sans fondre en larmes, tant il craignait encore que cette vérité effrayante ne le regardât plus qu'un autre.

« La persévérance finale était continuellement le sujet de ses plus ferventes prières. A ce propos, il disait : « Je ne conçois pas que Salomon ait pu demander la sagesse au lieu de la persévérance ; s'il eût fait ainsi, nous ne serions pas en peine sur son sort éternel. » Il ajoutait qu'il n'en était pas de la per-

sévérance finale comme de la grâce baptismale, par laquelle nous sommes sanctifiés, et qui nous est donnée gratuitement ; tandis que celle-là peut se perdre par notre négligence, et que nous ne pouvons l'obtenir que par une prière continuelle et par la grande miséricorde de Dieu.

« A ces sentiments si vifs d'une crainte salutaire, Antoine savait cependant allier ceux d'une véritable confiance qui n'en était que plus solidement établie dans son cœur. Aussi disait-il souvent en s'exprimant familièrement avec ses religieux : « Oh ! pour ce qui est de la confiance en Dieu, j'en ai à *revendre*. » Il en parle aussi dans ses écrits de la manière la plus touchante et la plus persuasive. Voici comment il s'exprime à ce sujet : « La confiance que j'ai eue en Dieu et en sa sainte Mère a été notable, aussi c'est par elle que j'ai entrepris, poursuivi, et que Dieu a terminé tout ce qui a été fait dans notre réforme ; avec elle je n'ai jamais craint les plus hautes difficultés, et je me suis senti si fort en Dieu et en sa sainte Mère, que je n'ai jamais rien jugé impossible. C'est aussi par cette même confiance que je me suis exposé à endurer toutes les fatigues pour les affaires de Dieu, et je n'ai point eu d'autre manière d'y travailler, que de recourir sans cesse à sa bonté, ou en celle de la sainte Vierge, des Anges et des Saints, avec une inébranlable confiance. J'étais pénétré de cette pensée que Dieu se sert de nos inutilités pour faire réussir ses desseins, pourvu qu'on soit pénétré de confiance en lui. » On voit, par ces paroles, combien le P. Antoine était convaincu que pour la Providence tout est moyen, même les obstacles ; aussi n'était-il point arrêté par eux, et il se contentait, dans ces circonstances, de dire à Dieu : « Je connais trop la force de votre bras, et je ressens dans mon cœur un tel appui en vous, que je ne crains, ce me semble, aucune créature, ni les puissances du monde et de l'enfer, car vous êtes plus fort que tout cela ensemble ; servez-vous de mes inutilités pour faire ce que vous jugez convenable et utile. »

« A l'époque où la cour de Rome semblait s'opposer entièrement au projet de sa réforme, un de ses religieux ne put s'empêcher de lui dire : « Mon Père, à quoi vous a servi votre confiance ? » Mais cette parole, bien loin de la diminuer, ne fit qu'accroître celle qu'il avait déjà, car il disait au Seigneur :

« Maintenant ce n'est pas ma cause, mais la vôtre, ô mon Dieu ! il y va de votre honneur à la faire triompher. » Il ne pouvait s'empêcher de répéter souvent ces paroles, « A quoi vous a servi votre confiance !. . . » toujours avec une nouvelle espérance en la bonté de Celui qu'elles semblaient défier. Mais ce n'était pas seulement dans les affaires qui avaient pour but la gloire de Dieu que le P. Antoine montrait sa confiance en lui, il n'en éprouvait pas moins parmi les tentations terribles dont il fut assailli pendant si longtemps ; le démon ne put jamais venir à bout de l'ébranler. Il disait lui-même que pendant ses épreuves, il avait toujours regardé le Seigneur avec un regard doux et humilié, sans concevoir la moindre défiance de sa bonté. Il dit dans ses Mémoires que le bon Dieu avait peut-être permis toutes ces tentations, afin d'avoir la satisfaction de voir une âme inébranlable dans sa confiance et soumise avec respect à ses ordres ; enfin, ce grand serviteur de Dieu ne cessa de considérer son divin Maître comme un père infiniment aimant et infiniment aimable. »

Espérance du Bienheureux Benoit Joseph Labre.

La vertu d'espérance n'était pas simplement dans le cœur de Benoit une attente vague, confuse, mise comme en réserve pour une époque où il n'y a plus autre chose à prétendre ; mais un sentiment ferme et positif, accompagné d'une confiance inébranlable et d'un désir immense des biens éternels. Le ton et l'accent avec lequel il prononçait l'acte de cette vertu théologique en exprimait mieux que la formule elle-même la fermeté et la vivacité, et mieux encore certaines jaculatoires dont il faisait un fréquent usage, telles que les suivantes, qu'il empruntait à l'Écriture : « Vous êtes, Seigneur, mon espérance ; en vous j'ai mis mon refuge le plus assuré ; vous êtes *toute* ma portion dans la terre des vivants. Il m'est avantageux de m'attacher à mon Dieu et de mettre en lui *tout* mon espoir. » Les mots *tout* et *toute*, qui ne sont pas dans le texte,

lui étaient inspirés par l'énergie de son sentiment. Ce furent aussi les termes de ses réponses aux investigations du P. Temple, au sujet de cette vertu.

Ce même pénitencier, lui ayant proposé deux doutes ou problèmes théologiques, se convainquit encore davantage, par les solutions qu'il en donna, de la lucidité aussi bien que de la fermeté de son espérance. « Comment concevez-vous, lui demanda-t-il d'abord, que l'homme, qui n'est qu'un vil vermisseau, puisse aspirer à un bien aussi grand que l'est le paradis, et même le demander à Dieu, et, pour ainsi dire, l'exiger de lui? » Benoît répondit avec chaleur que « Dieu est si bon, si généreux, si plein d'amour pour l'homme, qu'il suffit de le prier de cœur pour obtenir tout ce qui touche au salut de l'âme, et même au bien du corps en liaison avec celui de l'âme. » — Mais que feriez-vous si un ange venait vous annoncer que votre nom n'est point inscrit au livre de vie, ou qu'il en a été effacé? A cette sorte d'hypothèse il répliqua sans hésiter : « Fondé sur la promesse divine, je ne cesserais pas pour cela de faire le bien que je pourrais ; au contraire, je tâcherais d'en faire davantage, persuadé que Dieu ne refuserait pas de m'inscrire de nouveau ; je ne craindrais ni ne me confondrais jamais, espérant immuablement, et me tenant pour certain que le salut de mon âme ne saurait m'être refusé par le Fils de Dieu qui a tant fait et tant souffert pour la sauver. »

C'est le désir ardent de posséder Dieu dans la gloire éternelle qui décida Benoît, dès son adolescence, à renoncer à tout ce qu'il pouvait espérer de posséder ici-bas pour se vouer à une vie de fatigues, de privations et de misères, telle qu'elle paraît impossible à l'humanité. Mais sa confiance en Dieu la lui fit paraître et la lui rendit possible. — Une de ses maximes favorites était qu'avec la grâce de Dieu, on peut tout. Le P. San Zitli lui ayant demandé comment il ferait pour persévérer, malgré le bouillonnement de la jeunesse, dans un système de vie si dur et si pénible, il lui répondit sans balancer qu'il mettait sa confiance en Dieu, espérant qu'il lui donnerait le secours nécessaire pour écraser la tête du démon, même au milieu du monde. Et ce sentiment n'était pas égoïste en lui, mais intimement lié à la charité ; car il cherchait à le suggérer aux autres chaque fois qu'il en trouvait l'occasion : en discou-

rant avec transport de la bonté infinie de Dieu, il dissipait toute ombre de défiance et de doute dans ceux qui l'écoutaient. On en voit les résultats dans son entretien avec l'infirmes de Fabriano, qui fut tellement consolidée dans l'espérance, qu'elle termina sa vie comme sainte Ludwine.

Pour lui, appuyé sur les deux bases inébranlables de l'espérance chrétienne, savoir : les mérites de Jésus-Christ et ses promesses faites aux hommes au nom du Père céleste, il ne s'inquiétait que de bien remplir les conditions auxquelles les uns nous sont appliqués, et les autres se vérifient en notre faveur, savoir : la prière et la coopération. Il fut vraiment cet homme de l'Évangile, qui, ayant trouvé un trésor caché dans un champ, s'en va vendre avec joie tout ce qu'il a pour acquérir ce champ ; car, selon la belle interprétation de saint Grégoire, « ce trésor n'est autre chose que le désir du ciel, et le champ où il se trouve caché, que l'observance d'une discipline toute céleste, et enfin l'acquéreur de ce champ est celui qui renonce aux voluptés de la chair et foule aux pieds tous les désirs terrestres. » Or tel fut le choix de Benoît, qui entreprit une tâche aussi ardue que celle de son genre de vie, en se confiant résolument dans le Tout-Puissant qui le conduisait, ainsi qu'il l'écrivit en partant de son pays. De ce moment surtout, sa vie entière se passa en œuvres de piété, de pénitence et de charité, et en conséquence il pouvait dire comme saint Paul : « J'ai bien combattu ; du reste, Dieu me rendra la couronne de justice ; » et comme Job, au sujet de la résurrection : « Mon espérance est assurée au fond de mon cœur. »

Aussi tous ceux qui l'ont étudié, même sans jamais lui parler, jugeaient par sa conduite qu'il n'aspirait qu'à Dieu, qu'à Dieu seul tendaient ses pensées et ses affections ; que toutes ses vues et ses opérations étaient manifestement dirigées vers un seul but : honorer Dieu ici-bas et mériter de le posséder dans le ciel. De sa confiance en Dieu naissaient sa parfaite égalité d'humeur et son contentement dans la tribulation. Jamais on ne l'entendit prononcer une parole qui dénotât le moindre ennui de la vie pénible qu'il menait, ou la plus petite lamentation au sujet du manque des choses les plus nécessaires, ou la plus légère plainte des maux et infirmités auxquels il était exposé : mais il se montrait toujours tranquille et content de

son sort, parce que si son corps souffrait, c'était dans le consolant espoir de sa résurrection; sachant par l'enseignement de saint Paul, que si l'on sème un corps dans l'ignominie, il ressuscitera dans la gloire, et si on le sème dans l'infirmité, il ressuscitera dans la force.

Le vénérable, fondateur des Frères des Écoles chrétiennes.

Le V. de la Salle pratiqua la vertu d'espérance à un si haut point, qu'on peut dire en toute vérité qu'il y excellait. Et en effet, qui a poussé plus loin que lui l'exercice de la confiance en Dieu et de l'abandon en sa divine providence dans les persécutions et dans les événements les plus fâcheux? C'était lorsque tout lui manquait, lorsque le monde et l'enfer se soulevaient contre lui, qu'on le voyait le plus tranquille et le plus soumis; c'était, en un mot, dans les épreuves les plus pénibles et les plus sensibles à la nature, que sa confiance en Dieu brillait avec le plus d'éclat.

Peu de personnes ont eu l'occasion de faire autant d'actes de confiance et d'abandon à la Providence que M. de la Salle. Combien de fois n'a-t-il pas vu ses amis l'abandonner au moment où il aurait eu le plus grand besoin de leur protection! Quelles contradictions n'a-t-il pas éprouvées de la part de ceux qui semblaient devoir être ses amis naturels! Quelle suite de persécutions de la part de ses ennemis!

Pendant des années entières, il s'est vu avec sa communauté en proie à la famine, sans secours humains et sans espérance d'en recevoir de la part des créatures; d'autres fois, il s'est vu traduire devant les tribunaux sans défense et sans appui. Pendant combien de temps n'a-t-il pas vu ses règlements condamnés, ses pratiques méprisées, et toute sa conduite censurée par des gens qui voulaient innover dans son institut et le refondre à leur gré! N'a-t-il pas vu ses ennemis entreprendre de le gouverner, de dominer sur sa congrégation, d'y faire la loi, d'en

altérer la règle ! Cependant dans toutes ces épreuves, presque aussi multipliées que les heures de sa vie, jamais on ne le vit troublé, inquiet, déconcerté, alarmé !

Comptant sur Dieu comme sur un bon père, notre saint prêtre n'avait ni souci pour le jour présent, ni sollicitude pour le lendemain. L'institut, disait-il souvent, est l'ouvrage de la Providence ; il faut lui en confier tout le soin.

Ne nous mettons point en peine de ce qui nous regarde, disait-il sans cesse à ses disciples, confions-nous en Dieu ; c'est à lui à disposer de nous comme il lui plaît ; prenons garde de ne nous jamais décourager par les peines et les contrariétés qui nous arrivent. Si la divine Providence juge à propos de nous éprouver en cette vie, elle nous récompensera en l'autre. Comme les hommes de Dieu qui nous ont précédés, attendons tout de sa bonté ; jetons-nous entre les bras de sa tendresse, et prions-le de disposer de nous comme il lui plaira. Soyons sans inquiétude, nous ne serons pas éprouvés au delà de nos forces, et si nous sommes fidèles à la grâce, notre confiance sera couronnée. Le temps de l'épreuve passe, celui de la récompense est éternel.

Cette confiance qu'il avait en Dieu le portait à refuser toutes sortes d'appuis humains. Si l'on fait attention à chacune de ses démarches, on remarquera, non sans étonnement, qu'il n'en fit jamais aucune pour se procurer la protection de l'autorité. Dó-cile à la conduite de la Providence, il consentait sans résistance à aller où elle le conduisait, à quitter les lieux d'où elle le rappelait, à renoncer aux personnes, aux emplois, aux desseins, aux projets, aux entreprises qui paraissaient les plus convenables à la fin qu'il se proposait, dès qu'il lui était démontré que Dieu exigeait ces sortes de sacrifices.

L'Ancre de sainte Chantal.

L'espérance de sainte Chantal était tellement ancrée sur la parole de Dieu, qu'elle appuyait toutes ses entreprises sur ce fondement inébranlable. « Il n'est pas besoin de soutiens hu-

mains, disait-elle un jour en commençant une fondation, il suffit de croire fortement que la parole de Dieu a toujours son effet.» Et une autre fois, dans des circonstances excessivement difficiles : « Le ciel et la terre se peuvent bouleverser, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Il a dit que si nous cherchions le royaume de Dieu, il nous fournirait le reste ; j'y crois et je m'y fie. » Aussi toutes les créatures l'eussent abandonnée, qu'elle n'aurait éprouvé aucun trouble. Cet abandon même rehaussait et affermissait son espérance. Moins elle trouvait sous sa main d'appuis naturels, plus elle y rencontrait d'obstacles, plus aussi elle agrandissait son cœur du côté de Dieu, et, faisant faire à sa foi un effort extraordinaire, elle s'appuyait avec d'autant plus de résolution sur Dieu que tout manquait davantage autour d'elle. On l'entendait, aux moments les plus difficiles, s'écrier : « Dieu est fidèle ! Dieu est fidèle ! » et encore : « Quand même Dieu m'écraserait, j'espérerais en lui ! » De là cette paix dans le péril, cette joie et cette sérénité dans les mille embarras et les extrêmes pauvretés des fondations, cette douce gaieté, même au milieu des peines intérieures les plus horribles, cette constance enfin, et cette force inébranlable qui la rendait maîtresse de toutes les difficultés. En elle s'est accomplie cette belle parole de la sainte Écriture : « La victoire par laquelle nous triomphons de tout, « c'est la victoire de notre foi. »

Espérance de saint Alphonse de Liguori.

Ce fut la sainte et inébranlable espérance en Dieu qui soutint saint Liguori dans toutes les traverses qu'il eut à essuyer dans le cours de sa longue vie. Son entrée dans l'état ecclésiastique, malgré tous les efforts de son père, la fondation de sa congrégation en présence des plus grands obstacles, l'improbation de ses amis, les injures de ses ennemis, l'abandon de ses compagnons, les cruelles extrémités où réduisirent son œuvre, et une pauvreté excessive et des procès aussi longs que

déplorables, enfin des tentations violentes de tout laisser, et au milieu de tout cela, une inébranlable persévérance dans ses desseins, une fermeté à soutenir le bien commencé supérieure à celle dont il a eu besoin pour l'entreprendre, attestent quelle fut sa confiance en Dieu. Au fort des plus désastreuses épreuves, il *jetait en Dieu*, comme il le disait lui-même, *l'ancre de son espérance*, et il ne craignait rien ni des hommes, ni de l'enfer. « Dieu me suffit! » répétait-il souvent, et l'orage passait, affermissant par sa violence l'œuvre même qu'il sembla devoir renverser.

Il eut surtout besoin, pour supporter les tribulations de ses dernières années, de cet invincible sentiment qui lui faisait toujours attendre son secours d'en haut. Quelle force ne lui fallut-il pas dans les cruels ennuis et la profonde ignominie où le jetèrent les malheurs de sa congrégation! et dans le trouble et les agitations d'esprit que lui suscitait le démon pour le désespérer et le perdre, de quel courage plein d'espérance ne dut-il pas s'armer pour résister au choc continuel et terrible de l'ennemi de son repos et de son salut! Alors les mérites infinis de son généreux Sauveur étaient sans interruption présents à sa pensée, et il ne cessait de répéter : « Seigneur, j'espère en vous, et je ne serai point confondu ; le démon voudrait me désespérer, mais je me confie toujours plus en Jésus-Christ. Oui, mon doux Jésus! vous êtes mort pour moi, et le sang que vous avez répandu est mon espoir et mon salut. » Un jour que le saint était plus troublé que de coutume, un Père du Très-Saint Rédempteur voulut le tranquilliser en lui parlant des bonnes œuvres de sa vie : « Quelles bonnes œuvres? » répliqua-t-il avec vivacité; « ce n'est point en mes œuvres que j'espère, mais en la miséricorde infinie de Jésus-Christ et de sa sainte Mère. » Une autre fois, tandis que son cœur était en proie à des pensées désolantes et que son esprit, comme enveloppé de ténèbres, ne voyait rien devant lui qui pût lui rendre un peu de tranquillité et lui promettre quelque consolation, il se tourna vers son crucifix, et fixant sur lui des regards pleins de douleur : « O mon bon Jésus! s'écria-t-il, serais-je donc destiné à ne pas vous aimer durant toute l'éternité? » Puis, s'adressant à la sainte Vierge : « Et vous, ma bonne Mère, pourquoi aurais-je

« le malheur de ne pas jouir dans le ciel de votre aimable présence? » Cependant, comme son agitation augmentait à chaque instant, un Père de la compagnie le pria de dire avec lui, en regardant le crucifix, ces belles paroles du psalmiste : « J'ai espéré en vous, Seigneur, et je ne serai jamais confondu. » A ce mot, j'ai espéré, Alphonse se sentit comme pénétré d'un rayon consolateur, et tressaillant de joie, il se mit à répéter avec une vive expression : « Oui, mon Dieu, c'est en vous que j'espère, ô mon Dieu ! »

Son cœur était naturellement très-sensible; la mort de quelqu'un des membres de sa congrégation l'affectait toujours d'une douleur très-vive; mais il se mettait bientôt au dessus des faiblesses de la nature, et la considération de la gloire du ciel, qu'il croyait acquise à celui qu'il pleurait, changeait sa tristesse en joie. Dans l'entraînement de sa confiance sur le sort éternel du défunt, il osait lui porter comme une sainte envie. « Quand est-ce, dit-il un jour en pareille circonstance, quand est-ce que nous serons les compagnons de sa gloire dans le ciel comme nous avons été ceux de ses travaux sur la terre? Il jouit de l'amour de Dieu et il ne peut plus l'offenser : quel bonheur ! »

Comme saint Paul, notre saint brûlait du désir de se voir délivré des liens du corps, afin d'être avec Jésus-Christ; la crainte continuelle d'offenser Dieu sur la terre lui rendait la mort désirable; il la regardait comme le passage à une meilleure vie, comme une mise en possession du souverain bien. C'était un sujet fréquent de ses méditations, et dans les pensées que ce grand sujet lui fournissait, il s'écriait souvent : « O mon Jésus ! qu'il me tarde de vous voir dans le ciel. » L'espérance du bonheur qui l'attendait augmentait sans cesse en lui le désir de déposer sur la terre, comme un pesant fardeau, sa dépouille mortelle, afin de pouvoir, libre de toute entrave, prendre enfin son vol vers les montagnes éternelles. Il voulait voir son Dieu, il voulait aussi aller, selon son expression, *baiser les pieds de la sainte Vierge*. Cependant, quelle que fût l'ardeur de ses désirs, ils étaient toujours subordonnés à la volonté divine; et au milieu de ses plus longues souffrances, lorsque le coup de la mort eût été pour lui un coup libérateur, il protestait encore qu'en persistant invariablement

dans son brûlant désir d'aller posséder Dieu, néanmoins il s'en remettait entièrement à la Providence.

Nul ne possédait à un plus haut degré que lui le don d'insinuer dans le cœur d'autrui cette vive espérance dans le secours et dans la miséricorde de Dieu. Une multitude de pécheurs pourraient attester qu'ils ont été, par ce moyen, convertis au Seigneur. Il fondait leur confiance et sur les mérites de Jésus-Christ et sur la protection de la sainte Vierge; il parlait de ces deux motifs avec un sentiment si touchant et si persuasif, que le repentir suivait bientôt ses paroles dans ces âmes élevées ainsi jusqu'à l'espérance du bonheur du ciel. C'est alors surtout que leurs yeux se remplissaient des larmes de la pénitence, de ces larmes mille fois plus douces que les plaisirs criminels qui les font couler. Au reste, si on veut avoir une idée de la manière dont il parlait de la miséricorde de Dieu, que l'on parcoure ses ouvrages, et presque à chaque page, on sera frappé de quelqu'un de ces traits sublimes qu'a pu seule rencontrer une âme avancée dans la connaissance des trésors infinis de la bonté divine.

Il faut espérer contre l'Espérance.

Saint Vincent de Paul se plaisait à donner souvent, comme exemple de confiance parfaite, celui d'Abraham : « Vous ressouvenez-vous de ce grand Patriarche à qui Dieu avait promis de peupler toute la terre par un fils qu'il lui avait donné? et cependant il lui commanda de le lui sacrifier. Sur cela quelqu'un eût pu dire : Si Abraham fait mourir son fils, comment est-ce que Dieu accomplira sa promesse? Ce saint homme néanmoins, qui avait accoutumé son esprit à se soumettre à toutes les volontés de Dieu, se dispose à l'exécution de cet ordre sans se mettre en peine du reste. C'est à Dieu d'y penser, pouvait-il dire; si j'exécute son commandement, il accomplira sa promesse. — Mais comment? — Je n'en sais rien; c'est assez qu'il est le Tout-Puissant, je m'en vais lui offrir ce que j'ai de

plus cher au monde, puisqu'il le veut. — Mais c'est mon fils unique? — N'importe. — Mais, en ôtant la vie à cet enfant, j'ôterai le moyen à Dieu de tenir sa parole? — C'est tout un; il le désire de la sorte, il le faut faire. — Mais si je le conserve, ma lignée sera bénie, Dieu l'a dit. — Oui, mais il a dit aussi que je le mette à mort, il me l'a manifesté; j'obéirai, quoi qu'il arrive, et j'espérerai en ses promesses. — Admirez cette confiance : il ne se met nullement en peine de ce qui arrivera. La chose pourtant le touchait de bien près; mais il espère que tout ira bien, puisque Dieu s'en mêle. Pourquoi n'aurions-nous pas la même espérance, si nous laissons à Dieu le soin de tout ce qui nous regarde, et préférons ce qu'il nous commande? »

« O mon Dieu! demandons à sa divine bonté une grande confiance pour l'événement de tout ce qui nous regarde. Pourvu que nous lui soyons fidèles, rien ne nous manquera; il vivra lui-même en nous, il nous conduira; défendra et aimera; ce que nous dirons et ce que nous ferons, tout lui sera agréable.

« Ne voyez-vous pas que les oiseaux ne sèment et ne moissonnent point? Cependant Dieu leur met la table partout, il leur donne le vêtement et la nourriture. Il étend même sa providence sur les herbes des champs, jusqu'aux lis, qui ont des ornements si magnifiques, que Salomon en toute sa gloire n'en a pas eu de semblables. Or, si Dieu pourvoit ainsi les oiseaux et les plantes, pourquoi ne vous fieriez-vous pas à un Dieu si bon et si provide? Quoi! est-ce que vous vous confierez plutôt à vous qu'à lui? Et toutefois vous savez bien qu'il peut tout, et que vous ne pouvez rien; et nonobstant cela, vous osez vous appuyer plutôt sur votre industrie que sur sa bonté, sur votre pauvreté que sur son abondance! O misère de l'homme!...

« Déchargez votre esprit de tout ce qui vous fait peine; Dieu en aura soin. Vous ne sauriez vous empresser en cela sans contrister, pour ainsi dire le cœur de Dieu, parce qu'il voit que vous ne l'honorez pas assez par la sainte confiance. Fiez-vous en lui, je vous en supplie, et vous aurez l'accomplissement de ce que votre cœur désire. Je vous le dis derechef, rejetez toutes ces pensées de défiance que vous permettez quelquefois à votre esprit. Et pourquoi votre âme ne serait-elle pas pleine de confiance, puisqu'elle est la chère fille de Notre-Seigneur, par sa miséricorde?... Oh! qu'il y a de grands trésors

cachés dans la sainte Providence ! et que ceux-là honorent souverainement Notre-Seigneur, qui la suivent et qui n'enjambent pas sur elle !...

« Le véritable missionnaire ne se doit point mettre en peine pour les biens de ce monde, mais jeter tous ses soins en la providence du Seigneur, tenant pour certain que, pendant qu'il sera bien établi en la charité et bien fondé en cette confiance, il sera toujours sous la protection de Dieu, et par conséquent qu'aucun mal ne lui arrivera, et qu'aucun bien ne lui manquera, lors même qu'il pensera que, selon les apparences, tout va le perdre. Je ne dis pas ceci par mon propre esprit ; c'est l'Écriture sainte qui nous l'enseigne et qui dit que, *Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur*. Celui qui loge à l'enseigne de la confiance en Dieu, sera toujours favorisé d'une spéciale protection de sa part, et en cet état il doit tenir pour certain qu'il ne lui arrivera aucun mal, parce que toutes choses coopèrent à son bien, et qu'aucun bien ne lui manquera, d'autant que Dieu lui-même se donnant à lui, il porte avec soi tous les biens nécessaires, tant pour le corps que pour l'âme. Et ainsi vous devez espérer que, pendant que vous demeurerez fermes en cette confiance, non-seulement vous serez préservés de tous maux et de tous fâcheux accidents, mais aussi comblés de toutes sortes de biens. »

Prières pleines de Confiance.

On lit dans la *Vie du Père Barthélemy Holzhauser* :

« Dans toutes ses nécessités, temporelles ou spirituelles, le premier mouvement du serviteur de Dieu était toujours de recourir à Notre-Seigneur, et il le faisait avec une simplicité et une candeur admirables. Voici en quels termes il avait coutume de prier en ces occasions : « Mon Dieu, disait-il, vous voyez le besoin où je suis ; je crois fermement que vous voulez et pouvez m'exaucer en la manière que vous jugerez la meilleure ; car votre bonté est infinie, et vous ne refuserez rien

de ce qui vous est convenablement demandé. Veuillez donc, s'il vous plaît, Seigneur, m'accorder telle grâce... Je vous en supplie très-humblement, me résignant, d'ailleurs, à votre sainte volonté. » Dans les prières qu'il a laissées par écrit, on rencontre souvent des aspirations comme celles-ci : « Mon Dieu, voyez mes plaies ; je vous les montre et les mets devant vos yeux, parce que vous seul les pouvez guérir. » — « Vos bontés, Seigneur, sont un abîme sans fond, et ma confiance en vous est sans bornes. » — « Daignez, ô Jésus, jeter sur votre serviteur un regard de pitié, et exaucez-le, parce qu'il espère en vous. » — « En vous seul, ô mon Dieu, est tout ce que je dois et veux désirer et espérer. » — « Vous êtes mon Sauveur et mon salut ; vous êtes ma rédemption, mon espérance et ma force ; vous êtes la source de toute grâce et de toute miséricorde, etc. »

Mais il y a une autre espérance, qui n'est pas moins nécessaire aux prêtres et aux pasteurs des âmes que celle dont ils ont besoin pour eux-mêmes : c'est l'espérance en la miséricorde divine pour la conversion des pauvres pécheurs. Malheur aux confesseurs qui, au saint tribunal ou au chevet des moribonds, se défient de la grâce de Notre-Seigneur ! cette défiance glacera et paralysera leur zèle ; car, comment convertiraient-ils ceux que d'avance ils désespèrent de convertir ? Barthélemy ne connaissait pas ce fatal désespoir. La science et le sentiment profond qu'il avait, par foi et par expérience, des miséricordes infinies du Seigneur le portaient à espérer toujours, et l'empêchaient de se jamais décourager dans ses efforts auprès des pécheurs les plus misérables et qui paraissaient les plus endurcis ; plus le péché abondait, et plus il espérait que la grâce surabonderait ; il savait que rien n'est plus ordinaire à Dieu que de faire des saints avec des pécheurs ; et de là ce zèle constant, soutenu, qui ne se décidait jamais à lâcher prise. Aux exhortations pressantes et chaleureuses il joignait ses prières, ses larmes devant le Seigneur, et ses pénitences ; il avait confiance jusqu'à la fin, et il attendait de la grâce des miracles. C'est ainsi qu'il parvint à remporter sur l'enfer tant de glorieuses victoires, et à arracher au péché et au démon un si grand nombre d'âmes pour les conquérir à Dieu et au ciel.

Touchant colloque de M. Gabriel de Vidaud.

Son espérance en Dieu, sa tendre confiance en la divine miséricorde était remarquable. Il semble d'abord que son cœur devait plus difficilement s'épanouir au souffle vivifiant de cette vertu; il était si convaincu de son néant et de sa misère, la pensée habituelle des jugements de Dieu faisait sur lui une impression si vive et si profonde, que la crainte devait, ce semble, dominer en lui et lui faire éprouver un tremblement continuel. Et, toutefois, le Dieu qui mortifie et vivifie, qui conduit au bord de l'abîme et qui en retire à son gré, alliait admirablement en lui deux sentiments, en apparence, si contraires. La même foi qui faisait retentir à son oreille les menaces et les arrêts de la justice divine lui exprimait pareillement l'abondance et les richesses de ses miséricordes, et si une crainte salutaire l'obligeait à se défier de lui-même et à naviguer avec précaution parmi les écueils dont est semée la vie spirituelle, le souvenir des bontés du Seigneur à son égard, l'expérience qu'il en faisait tous les jours était comme un vent favorable qui l'invitait à déployer sa voile et à voguer avec joie vers le port de l'éternité. De là, cette continuelle alternative de crainte et de confiance que nous trouvons à chaque page de ses écrits spirituels; de là, ces tendres épanchements d'un cœur qui s'abandonne tout à Dieu et dort en paix, au milieu des orages, sur l'ancre solide de l'Espérance chrétienne.

En voici un exemple que nous reproduisons, quelque long qu'il soit, parce qu'il est de nature à faire connaître le serviteur de Dieu dans le plus intime de ses dispositions et qu'il exprime parfaitement le motif et l'élan de sa confiance. Il est tiré d'une des Méditations sur la facilité du retour à Dieu :

« Considère, ô mon âme, l'exemple que Jésus-Christ te propose pour t'encourager; c'est lui qui fait tous les frais du voyage; tout Dieu qu'il est, il te recherche avec un amour, un empressement tels qu'il semble ne pouvoir se passer de toi, que tu sois pour ainsi dire son dieu, comme l'a dit un saint personnage. Il s'accommode à tes besoins, à tes inclinations mêmes; rien ne le rebute : délais, courses multi-

pliées, fatigantes, dans des lieux reculés, au milieu de ses ennemis. S'il te sauve du loup ravissant, il sera au comble de la joie et ne comptera pour rien tant de travaux. O bon pasteur ! faut-il que, las de mes égarements, ce soit l'impossibilité d'échapper à votre amoureuse recherche qui me mette entre vos mains ? Quoi ! vous ne voulez que mon salut, n'ayant rien à prétendre de moi pour votre bonheur et votre gloire, puisque, si je me perds, vous n'en aurez ni moins de gloire, ni moins de bonheur, et je suis, comme si c'était un malheur pour moi de retourner au bercail avec vous ! Pardon, aimable Sauveur, depuis trop longtemps vous m'appellez au milieu de mes courses vagabondes ; vous ne cessez de frapper à la porte de mon cœur : il est temps de me rendre ; je m'arrête, et, quoique languissant et sans courage, je retourne à vous comme l'enfant prodigue. Vous avez les yeux tournés vers moi, vos bras sont ouverts pour me recevoir ; ô Père plein de tendresse ! j'ai péché contre le ciel et contre vous : faites-moi connaître de plus en plus mon ingratitude : je ne suis pas digne d'être votre fils ; mais que, du moins, je sois de votre maison, que j'aie le bonheur de vous servir : je renonce à ces attaches déréglées, à ces vils plaisirs, dont je faisais ma pâture, à la triste et honteuse société des bêtes immondes. Que la faim et la soif de la justice excitent en moi ce désir que vous promettez de rassasier ; donnez-moi à boire cette eau pure qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle et qui empêche d'être consumé par cette ardeur insatiable qui nous porte vers les bagatelles ; que mon goût pour la manne céleste m'y fasse trouver ces délices qui font oublier les oignons d'Égypte, et qu'admis à revêtir de nouveau la robe d'innocence, recevant l'anneau d'une alliance éternelle avec vous, je garde à jamais la fidélité que je vous dois et une reconnaissance éternelle pour tant de bienfaits ; qu'enfin je marche constamment avec la chaussure que vous donnez au prodigue repentant dans la voie de vos commandements, et que jamais je ne m'égare de nouveau dans les routes de l'iniquité et de la perte. Après tout ce que vous avez fait, tout ce que vous faites encore, puis-je écouter la crainte ? Elle vous offenserait, si elle m'empêchait d'aller à vous ; plus le mal est grand, plus grand est le besoin que j'éprouve de recourir à votre secours. Honteux de ma misère et de mes

excès, je ne vois en vous qu'un tendre père. Brisez mon cœur de douleur, mais remplissez-le d'amour et de confiance. Que la reconnaissance et une crainte salutaire me tiennent dans une continuelle défiance de moi-même et m'attachent si fortement à vous que je ne fasse qu'un avec vous, et que l'ennemi de mon âme ne puisse m'arracher de votre sein ou plutôt de ce cœur si plein d'amour, le véritable asile des pécheurs pénitents!

« O Marie, qui prenez tant de part à la joie que cause dans le ciel la conversion d'un pécheur; mon bon ange, saint Joseph, mon patron; mes saints protecteurs, aidez-moi, je vous prie, à rentrer en grâce avec mon Dieu! Que je n'échappe plus à sa recherche amoureuse, et que mon retour soit sincère, afin que je sois pour mon Jésus un sujet de consolation, et que je vous cause à tous une grande allégresse! Amen. »

Ces tendres colloques du serviteur de Dieu avec Jésus, Marie, les anges et les saints sont fréquents dans ses écrits. On y admire cette science intime des divines Écritures, manne cachée dont il faisait ses délices; ces élans d'un cœur généreux qui ne tenait plus à la terre et soupirait sans cesse vers une perfection ultérieure; et, par-dessus tout, cette amoureuse confiance qui l'introduisait dans le cœur du Sauveur et lui faisait boire, à longs traits, à cette source intarissable, l'eau mystérieuse qui remplit l'âme de consolation et de force.

IV

LA CHARITÉ ENVERS DIEU

Excellence de la Charité.

Comme la charité est la plus excellente de toutes les vertus, on peut dire aussi qu'elle en est la mère. Sans elle la foi est sans vie, l'espérance sans fondement, et toutes les autres vertus ne sont que de vains fantômes qui peuvent nous acquérir quelque gloire en cette vie, mais qui ne sauraient produire rien de solide pour l'éternité. C'est la charité qui fait les saints ; elle est, pour ainsi dire, la mère qui les a formés et nourris dans son sein. C'est elle qui a donné à l'Église tous ces grands hommes qui l'ont soutenue, et tous ces grands exemples qu'elle propose encore aujourd'hui à ses enfants pour être le modèle de leur vie et la règle de leurs actions.

Amour souverain.

Aimer Dieu par-dessus tout, c'est le préférer à tous les biens et à toutes les créatures. Un homme pieux, Jacques d'Escobar, professeur de jurisprudence, avait une petite fille appelée Marie. Cette enfant, d'une humeur tranquille et douce, montra de bonne heure beaucoup d'esprit et fut élevée très-chrétiennement. A peine avait-elle trois ans, que déjà sa tante lui en-

seignait et lui expliquait les dix commandements de Dieu. L'enfant lui demanda un jour : « Que signifie donc, ma tante, *aimer Dieu* par-dessus tout ? » Celle-ci répondit : « Cela signifie, aimer Dieu plus que son père, sa mère, sa tante, et toutes les autres choses. » L'enfant répéta ces paroles tant qu'elle les sut par cœur. Et depuis, bien des fois, dans la journée, elle s'écriait : « Mon Dieu ! je vous aime plus que mon père, ma mère, ma tante, et toutes les autres choses ; oui, oui, je n'aime rien tant que vous, et je veux vous chercher jusqu'à ce que je vous trouve. »

Amour de saint François de Sales pour Dieu.

Si la charité a formé tous les saints, on peut dire en particulier qu'elle a été la vertu chérie de saint François de Sales. En effet, d'où pouvait partir ce parfait désintéressement, cette *sainte et humble élévation de cœur*, comme parle saint Bernard, qui lui a toujours fait tenir au dessous de lui ce qu'il y a de plus éclatant selon le monde dans les dignités de l'Église, en même temps qu'il tenait si fort au dessus de lui leur sacré ministère, et leur autorité spirituelle dont il s'est toujours cru si indigne ? Qui pouvait lui inspirer ce grand courage qui lui a fait entreprendre tant de travaux, et cette fermeté d'âme qui lui a fait si souvent exposer sa vie pour regagner à Jésus-Christ ce grand nombre d'âmes que l'hérésie et le schisme lui avaient ravies ? Quelle était la source de cette fécondité apostolique qui lui a fait convertir ce nombre prodigieux de chrétiens de l'un et de l'autre sexe par la force de ses exhortations, de ses prières et de ses exemples ? Quelle a pu, dis-je, être la source de toutes ces merveilles, sinon le Saint-Esprit même, cet esprit d'amour et de charité ? Enfin, comment aurait-il pu écrire d'une manière aussi vive et aussi touchante de l'amour de Dieu, s'il n'avait pas été pénétré de ce même amour ?

Pour en être convaincu, il ne faut que lire son admirable **TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU**, que le pape Alexandre VII appelait *un livre tout d'or*. On verra qu'entre autres choses, il y dit

que, comme l'homme est la perfection de l'univers, l'esprit la perfection de l'homme, et l'amour celle de l'esprit; ainsi la charité est la perfection de l'amour, et par conséquent la fin, la perfection et l'excellence de l'univers. C'est comme s'il disait que cette excellence consiste en ce qu'il y a des créatures capables de connaître Dieu et de l'aimer, de rapporter tout à sa gloire et de s'unir à lui par l'amour dans le temps et dans l'éternité.

Parlant ensuite du grand et indispensable commandement de l'amour de Dieu, il dit qu'il est comme un soleil qui donne le lustre et la dignité à toutes les lois sacrées, à toutes les ordonnances divines, à toutes les Saintes Écritures. Il ajoute que tout est fait pour ce céleste amour, tout se rapporte à lui; que le commandement de l'amour de Dieu est comme un arbre dont les consolations, exhortations, inspirations, et généralement tous les autres commandements, sont les fleurs, et la vie éternelle le fruit, et que tout ce qui ne tend pas à l'amour éternel ne peut tendre qu'à la mort éternelle. C'est ce qui l'oblige de s'écrier d'une manière également vive et touchante : *Hé! Seigneur! ne suffisait-il pas qu'il vous plût de nous permettre de vous aimer, sans qu'il vous plût encore de nous y exhorter et de nous y obliger par vos commandements? Mais non, bonté divine, afin que ni votre grandeur, ni notre bassesse, ne nous empêchât de vous aimer, vous nous le commandez.*

Le saint prélat était si pénétré du bonheur qu'il y a à aimer Dieu, et de la bonté qu'il nous fait paraître en souffrant non-seulement que nous l'aimions, mais encore en nous l'ordonnant sous les plus grandes peines dont sa justice nous puisse punir, qu'il continue à s'écrier avec une tendresse que la charité la plus ardente est seule capable d'inspirer : *O vrai Dieu! si nous le savions comprendre... quelle obligation aurions-nous à ce souverain bien, qui non seulement nous permet, mais qui nous commande encore de l'aimer? Hélas! ô Dieu! je ne sais si je dois plus aimer votre infinie beauté qu'une si divine bonté qui m'ordonne d'aimer une si infinie beauté. O beauté! combien êtes-vous aimable m'étant accordée par une si immense bonté! O bonté! que vous êtes aimable de me communiquer une si éminente beauté!*

Jean-Pierre Camus, ce saint et savant évêque, est un témoin irréprochable de l'excellente manière dont le saint prélat pratiquait et recommandait l'amour de Dieu. Il assure qu'en recommandant sans cesse, suivant la doctrine de l'Apôtre, que l'on eût la charité, il ne voulait pas que l'on se contentât de la seule habitude, il ajoutait avec saint Paul : *Que toutes vos actions soient faites en charité*, c'est à dire par le motif ou avec le motif de la charité.

Il inculquait sans cesse et sans se lasser, continue l'évêque de Belley, ce que dit le grand Apôtre, que ce que l'on fait sans la charité est inutile ; que, sans elle, la foi, la science, l'aumône, le martyre, même celui du feu, ne servent de rien ; et il me disait que cette maxime ne pouvait être assez répétée pour la graver profondément dans l'esprit du peuple. Car enfin, faisait observer le saint prélat à son ami, à quoi sert de courir si l'on n'arrive au but ? *Oh ! combien de bonnes œuvres, ce sont ses paroles, sont inutiles pour la gloire de Dieu et pour le salut, faute d'être animées ou accompagnées du motif de la charité ! C'est à quoi l'on pense le moins, comme si l'intention n'était pas l'âme de la bonne action, ou comme si Dieu avait promis de récompenser des œuvres qui ne sont pas faites pour lui.*

On peut voir ses sentiments encore mieux expliqués dans son TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU. Le salut, dit-il, est montré à la foi, il est préparé à l'espérance, mais il n'est donné qu'à la charité. La foi montre le chemin de la terre promise comme une colonne de nuée de feu, c'est à dire claire et obscure. L'espérance nous nourrit de sa manne de suavité, mais la charité nous introduit comme l'arche de l'alliance qui nous fait le passage au Jourdain, c'est à dire au jugement, et qui demeurera au milieu du peuple en la terre céleste promise aux vrais Israélites, en laquelle ni la colonne de la foi ne sert plus de guide, ni on ne se nourrit plus de la manne de l'espérance.

Le Frère Colomban.

Le Frère Colomban, religieux trappiste de l'abbaye de Buon-zolazzo près de Florence, mort en 1714, gémissait souvent de ne pouvoir aimer Dieu d'une manière digne de lui : il aurait voulu aimer infiniment cet Etre souverainement parfait, dont la majesté, la miséricorde, la bonté sont sans mesure et sans bornes. Mais il eut toujours soin d'accompagner l'amour ardent qu'il avait pour Dieu d'une vénération profonde, et de cette crainte salutaire qui chasse la présomption, en tenant l'âme également occupée de la considération de sa miséricorde et de sa justice, des bontés qu'il a eues pour elle, et de l'état funeste où elle serait réduite s'il cessait de la protéger. Il unissait ensemble, d'une manière admirable, des actes d'amour, de crainte, de respect, de confiance et de conformité à la sainte volonté du Très-Haut.

« En entrant dans l'église, où Dieu réside d'une manière spéciale, il commençait par rappeler dans son esprit toute la grandeur de celui dont il approchait, et il se disait à lui-même : *« Deus, quis similis tibi ? Qui est semblable à vous, ô mon Dieu ?... »* C'est ainsi qu'il commençait par la crainte ; mais la charité embrasait ensuite son cœur, il continuait et finissait par l'amour. On ne pouvait le voir en prières sans être touché de sa modestie, de son recueillement et de l'immobilité absolue dans laquelle il semblait être. Quelque longues et assidues qu'elles fussent, il se tenait toujours dans la même situation. On ne lui vit jamais tourner la tête au chœur, ni donner quelque marque de lassitude. Il trouvait, au contraire, tant de consolation dans les saints exercices qui unissaient son âme à son bien-aimé, qu'il paraissait y être détaché de toute autre chose et avoir perdu l'usage de ses sens. Souvent, l'office divin étant fini, il restait tellement absorbé en Dieu que la communauté passait devant lui sans qu'il s'en aperçût ; de sorte qu'il fallait que les Supérieurs l'avertissent de prendre son rang et de suivre ses frères.

« La pensée continuelle de son Dieu qui veillait sans cesse sur ses actions, lui inspirait cette attention sur sa conduite, ce

recueillement intérieur qui lui faisait faire les choses les plus communes avec une sainte ferveur, et avec des intentions surnaturelles. »

(Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de la Trappe, tome IV.)

Dieu n'est pas aimé parce qu'il n'est pas assez connu.

« Si les Saints de la terre ne peuvent pas aimer Dieu autant que les Saints du ciel, c'est parce qu'ils ne peuvent pas le connaître comme ces derniers ; c'est que la mesure de l'amour est moindre là où moindre est la mesure de la connaissance : *Mensura amoris minor est ubi adhuc mensura minor est cognitionis*, dit saint Grégoire le Grand. »

Quelque temps avant sa mort, saint Thomas d'Aquin célébrait les saints mystères dans la ville de Naples : il entra tout à coup dans un si profond ravissement qu'il fallut user de violence pour le rappeler au sentiment des choses extérieures. On essaya, mais en vain, de lui arracher son secret ; à toutes les instances il répondait par ces simples paroles du Prophète : Mon secret n'est que pour moi : *Secretum meum mihi*. Quelques jours après, il avouait, dans les épanchements intimes de l'amitié, que tout ce que Dieu lui avait révélé était si étonnant, qu'il était demeuré dans une sorte de stupéfaction, et que tout ce qu'il avait écrit et enseigné lui paraissait bien peu de chose en comparaison de ce qu'il avait vu :

« Mes amis, tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai appris, tout ce que j'ai enseigné, n'est rien en comparaison de ce que je vois. Sur la terre, c'était l'alphabet, c'était la nuit avec quelques lueurs ; mais aujourd'hui, c'est le plein jour, c'est la lumière infinie qui se voit dans les clartés éternelles de Dieu : *In lumine tuo videbimus lumen*. »

Tous ses ouvrages sont pleins de ces maximes ; il ne disait, il ne prêchait autre chose, et sa bouche ne parlait que de l'abondance de son cœur. Car il n'y a peut-être jamais eu personne sur laquelle la vue de la bonté et des perfections infinies

de Dieu ait fait de plus vives impressions. On peut se souvenir de l'état pitoyable où le réduisit cette terrible tentation dont il fut assailli pendant qu'il étudiait à Paris. La seule pensée qu'il était destiné à ne jamais voir Dieu et à le haïr éternellement ruina sa santé en peu de jours et pensa lui coûter la vie; comme il recouvra cette même santé en un moment dès que la tentation fut dissipée et que l'espérance eut pris le dessus du désespoir, dont il était tenté.

Mais si la vue de Dieu considéré en lui-même agissait si fortement sur son cœur, il n'était pas moins touché de ses bienfaits, et particulièrement de celui de la rédemption. Jésus-Christ crucifié, souffrant et mourant pour nous, était, après Dieu, le grand objet de son amour, et, bien différent de quelques mystiques, il faisait de ses mystères, de ses souffrances et de sa mort le plus sublime et le plus tendre objet de la plus haute contemplation.

Belles exclamations d'un Saint.

Saint Alfred (an 1166), abbé d'un monastère de la province d'York, était d'une illustre famille d'Angleterre. N'étant encore que novice il parlait avec une sorte de transport de la divine charité, et l'on doit juger par ses exclamations fréquentes et toutes de lui, que son occupation la plus ordinaire et la plus agréable était de produire des actes de cette vertu. Écoutons-le : « Puisse votre voix, ô bon Jésus ! se faire entendre à mes oreilles, afin que mon cœur apprenne à vous aimer, afin que mon esprit vous aime, afin que toutes les puissances, et, pour ainsi dire, les entrailles de mon âme et la moelle de mon cœur soient toutes pénétrées du feu de votre amour, afin que toutes mes affections puissent vous embrasser, vous qui êtes mon unique bien, ma joie et mes délices. Qu'est-ce que l'amour, ô mon Dieu ? C'est, si je ne me trompe, ce plaisir ineffable de l'âme qui est d'autant plus doux, qu'il est plus pur, d'autant plus sensible qu'il est plus ardent. Celui qui vous aime vous possède à proportion de ce qu'il vous aime, parce

que vous êtes amour. C'est là ce torrent de voluptés dont vous enivrez vos élus, en les transformant en vous par votre amour.

Tout pour Jésus.

Les personnes qui ont vécu le plus habituellement avec le P. Sellier (1) ont remarqué que l'esprit dominant de toute sa conduite, l'âme de sa vie, si je puis ainsi parler, ce fut un ardent amour pour Dieu. Cet amour était dans le saint homme tendre et généreux tout à la fois. Il y avait dans son cœur surabondance de dévouement pratique et désintéressé pour Notre-Seigneur, pour ses frères en religion, et pour le prochain, quel qu'il fût.

On rapporte qu'à Montdidier, vers l'âge de trente ans, il se retirait souvent dans une allée solitaire, ayant à la main la Vie de saint François Régis : les larmes coulaient de ses yeux à la lecture de cette Vie, que nous l'avons vu retracer d'une manière si frappante. Il avoua de plus, qu'après son élévation au sacerdoce, Dieu l'avait, durant plusieurs années, favorisé d'un sentiment si vif et si continu de sa présence, que rien n'était capable de l'en distraire, et que même au milieu de la foule qui le pressait, il lui semblait toujours sentir Notre-Seigneur auprès de lui.

La figure embrasée pendant la prière, les paroles de feu qui sortaient de sa bouche, ou plutôt de son cœur, lorsqu'il parlait de l'amour de Dieu, ne pouvaient laisser aucun doute sur les dispositions habituelles de son âme.

Nous les trouvons d'ailleurs consignées dans les revues de son intérieur. Je ne sais si la Vie des Saints offre rien de plus héroïque en fait d'abnégation de soi-même, d'abandon à Dieu et de dévouement absolu.

« Pendant quelques instants de récollection, écrivait-il en

(1) Religieux de la Compagnie de Jésus, mort à Saint-Acheul le 14 mars 1854 (Voir sa *Vie*, par le P. GUIDÉE).

1806, en me promenant dans le jardin, le bon Jésus est venu m'accorder quelques-unes de ses faveurs. Il m'a demandé si je voulais être à lui. — Oh! oui, tout à vous, et tellement à vous, que je ne m'appartiens plus. Il m'a montré tout de suite combien il avait encore à faire pour me détruire. — Ah! que rien ne vous arrête. Coupez, arrachez, détruisez. Vous voulez que je ne tienne à rien de créé... O mon Jésus! travaillez sur mon cœur comme sur un fonds qui vous appartient. Vous avez peur que je me reprenne encore. Mais, Seigneur, qu'est-ce qui vous empêche de me passer une chaîne de fer, de diamant, à travers le cœur? O mon Jésus! je vous parle comme si vous deviez gagner quelque chose à m'avoir à vous. Mais n'est-ce pas à moi que reviendra tout le profit? Eh bien! non. Je veux que tout ce que vous ferez de moi, souffrances, travaux, tout, absolument tout, soit pour votre gloire... Me voilà entre vos mains comme un esclave : comme un esclave, non pas comme un domestique. Un domestique est payé; il peut sortir de la maison de son maître. Mais moi, je ne gagnerai rien, et je demeurerai avec vous. Et à qui serais-je, Seigneur, ô bon maître? »

Un peu plus loin : « Il m'a semblé, écrit-il, que j'étais disposé à promettre de ne plus me rechercher en rien. Et pourquoi ne ferais-je pas cette promesse? La grâce me manquera-t-elle? Non : allons donc, du courage... Oh! qui pourrait dire à quel degré doit aller cette nudité?... Plus une seule pensée sur soi-même... ne prier que par Jésus-Christ... ne penser que par Jésus-Christ, c'est à dire n'être continuellement occupé que de Jésus-Christ; et là attendre toute lumière, toute connaissance pour *l'agir, le penser, le vouloir*. Jésus-Christ comme un miroir où tout me sera rendu sensible... Ne compter ni sur talents naturels ni sur science acquise; mais tout remettre à Jésus-Christ, qui me rendra ce qu'il voudra. »

Enfin, en 1847, au milieu des glaces de l'âge, après avoir gémi avec humilité sur ce qu'il appelle ses misères, il ajoute : « Toutefois, je dois le dire à la gloire de mon Dieu, il me semble que, depuis assez longtemps, je ne voulais rien faire pour obtenir l'estime ou du moins les applaudissements des hommes. Il me serait comme impossible de vouloir rien entreprendre dans un autre but que la gloire de mon Dieu. Sans doute ce que je fais, je le fais bien imparfaitement; mais toujours est-il

que cette gloire de mon adorable maître et le salut des âmes sont le principe de mes œuvres, toutes misérables qu'elles sont. Cela est si vrai, que je ne pourrais pas composer un discours, pas même arranger une phrase uniquement pour plaire aux hommes. Au reste, je n'ai pas grand mérite en cela ; car quand je viens à considérer ce que c'est que l'estime, les éloges du monde, il me semble que ses compliments ne valent pas plus que le vent qui siffle. Malgré cette disposition, je n'en vaux pas mieux. »

La meilleure preuve de l'amour de Dieu.

Rien ne prouve mieux la charité envers Dieu du vénérable Père Joseph Anchieta que le zèle ardent dont il brûla toujours pour sa gloire, s'efforçant par tous les sacrifices de porter les autres à le connaître et à l'aimer. Tel fut le but de tous ses desirs, de toutes ses fatigues et de tous ses travaux. Le sujet le plus fréquent et le plus doux de ses entretiens particuliers et de ses prédications publiques, c'était le droit qu'a le Seigneur d'être aimé par ses créatures, et la reconnaissance que nous lui devons pour tant de bienfaits. Il parlait en ces circonstances avec tant de force, et il savait si bien communiquer aux autres l'émotion dont il était pénétré lui-même, que tous ceux qui l'entendaient sentaient le besoin de se réconcilier avec Dieu, s'ils étaient dans l'état du péché, ou de l'aimer davantage, s'ils avaient le bonheur d'être en état de grâce. C'est pour entretenir la charité parmi les fidèles qu'il composa et publia tant de pieux cantiques qui, répandus ensuite et chantés dans toutes les parties du royaume, faisaient retentir partout le saint nom de Dieu et les gloires de Jésus-Christ.

Son zèle pour la gloire de Dieu était tel, qu'il ne pouvait penser aux péchés innombrables qui l'offensent, sans ressentir une douleur profonde. Aussi poursuivait-il le péché partout où il le trouvait, avec un acharnement incroyable, n'ayant égard ni à la fatigue, ni aux dangers, ni aux souffrances, lorsqu'il s'agissait d'aller à la recherche des âmes, ou d'empêcher quelque

faut. On ne saurait compter le nombre des infidèles qu'il a convertis à la foi ; des pécheurs qu'il a ramenés à Dieu ; des ecclésiastiques et des laïcs qu'il a introduits dans les voies les plus sublimes de la perfection. Ce ne fut pas là un feu donnant beaucoup de lumière, mais de peu de durée : il ne s'éteignit jamais pendant les quarante ans de son apostolat. Notre-Seigneur nous dit que la marque la plus infallible de l'amour, c'est d'être disposé à donner sa vie pour celui qu'on aime. Quelle dut donc être la charité de cet homme apostolique, puisque son désir le plus ardent, pendant tout le temps qu'il vécut, fut de mourir pour la foi. Ce n'est pas lui qui manqua au martyre, c'est le martyre qui lui manqua ; car il n'est aucun genre de mort auquel il ne se soit exposé ; et bien des fois il resta en prison six mois, un an, et quelquefois même deux années entières, souffrant avec une invincible constance tous les tourments d'une dure captivité. Il fut, en plusieurs rencontres, assailli par des barbares qui se préparaient à le tuer pour le manger ensuite. Lorsque, échappé de leurs mains, il se voyait privé de cette palme glorieuse du martyre qu'il croyait déjà tenir, il en était inconsolable. « Ah ! je le sais bien, disait-il, mes péchés et mes ingrattitudes ne méritent pas une fin si glorieuse. Le bon Dieu a raison de ne pas vouloir de moi ; la victime est trop impure pour un sacrifice aussi saint. »

Saint Vincent de Paul.

« L'amour que saint Vincent avait pour Notre-Seigneur faisait qu'il ne le perdait presque jamais de vue, marchant toujours en sa présence et se conformant à lui en toutes ses actions, paroles et pensées ; car je puis dire avec vérité, et nous le savons tous, qu'il ne parlait presque jamais qu'il ne citât, en même temps, ou quelque maxime ou quelque action du Fils de Dieu : tant il était rempli de son esprit et nourri de sa doctrine. J'ai souvent admiré comme il appliquait si bien et si à propos les paroles et les exemples de ce divin Sauveur, et cela en tout ce qu'il conseillait ou recommandait ; et j'ai ouï dire à l'un des

plus anciens prêtres de notre congrégation, qui le connaissait depuis plus de quarante-cinq ou cinquante ans, que saint Vincent était une image de Jésus-Christ des plus parfaites qu'il eût connues sur la terre, et qu'il ne lui avait jamais ouï dire ni vu faire aucune chose que par rapport à celui qui s'est proposé aux hommes pour exemple, et qui leur a dit : *Je vous ai donné l'exemple, afin que de la manière que j'ai fait ainsi vous fassiez vous-mêmes* (1). C'est ce que le même saint Vincent nous excitait si souvent à pratiquer. Dans les avis importants qu'il me donna de vive voix, en me nommant supérieur de la maison où je suis, il me recommanda particulièrement, lorsque j'aurais à parler ou à agir, de faire réflexion sur moi-même, et de me dire : « Comment Notre-Seigneur aurait-il parlé ou agi dans cette occasion ? De quelle façon dirait-il ceci ou ferait-il cela ? O Seigneur ! inspirez-moi ce que je dois faire ou ce que je dois dire, parce que de moi-même je ne puis rien sans vous ! »

Un célèbre docteur demandant un jour à un prêtre de la mission, quelle était la principale vertu de saint Vincent, ce prêtre lui répondit que c'était l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il avait continuellement devant les yeux pour se conformer à lui ; que c'était son livre et son miroir, dans lequel il se regardait en toutes rencontres ; que lorsqu'il doutait comment il devait faire une chose pour être parfaitement agréable à Dieu, il considérait aussitôt de quelle façon Notre-Seigneur s'était comporté en pareille occasion, ou bien ce qu'il en avait dit, ou ce qu'il en avait indiqué par ses maximes ; et qu'alors sans hésiter il suivait son exemple et sa parole, étant fortement persuadé que le caractère de notre perfection et de notre prédestination consiste dans notre conformité avec le Fils de Dieu.

(*Vie de saint Vincent de Paul*, par ABELLY, tome III.)

(1) Jean, XIII.

Amour de désir.

On lit dans la vie du P. Antoine Lequier :

« Pour bien connaître jusqu'où le P. Antoine a porté l'amour pour Dieu, il faudrait lire les trois volumes qu'il a écrits sur cette matière; outre qu'ils sont écrits avec éloquence et facilité, ces traités se font surtout remarquer par le feu sacré qui s'échappe de son cœur pour passer sous sa plume, et il exprime avec des couleurs si vives les sentiments qu'il éprouve, que l'on serait tenté de croire que c'est l'amour qui se peint lui-même; aussi est-il difficile d'en lire une seule page sans être pénétré d'admiration! Ces mémoires commencent ainsi : « Je désire aimer Dieu comme l'ont aimé les Saints, les « les Anges, la sainte Vierge et comme Dieu lui-même. » Un peu plus loin il ajoute : « Je sens mon âme très-imparfaite et « sans vertu; cependant j'éprouve des élans de cœur et des « sentiments vraiment séraphiques et très-élevés. Combien de « fois me suis-je senti tout transporté d'amour, et des vives « flammes de la charité qui m'unissaient si fortement à Dieu, « que j'en étais hors de moi-même, m'anéantissant et me perdant dans cet océan divin! » Il s'écrie ensuite : « O Seigneur, « quelles caresses faites-vous à votre chétif esclave? Quoi! « est-il possible que l'on reçoive si gratuitement de pareilles « faveurs? Comment vos libéralités sont-elles si exubérantes « envers la poussière de la terre! etc., etc. » Il y a tout lieu de croire que c'est dans un de ces moments délicieux que se trouvait le P. Antoine, lorsque, allant de Gênes à Rome, on l'entendait répéter sans cesse ces paroles : « Que d'amour dans « votre cœur, ô mon Dieu, que d'amour!... » D'après lui, les perfections infinies de Dieu et les bienfaits que nous en recevons doivent être les principaux motifs de notre amour pour lui, et il ajoute qu'il y en a bien assez pour fondre la glace des cœurs les plus froids. Ce fervent religieux disait souvent que, quoiqu'il eût commis beaucoup de péchés, celui qu'il considérait comme le plus grand de tous, c'était les moments qu'il passait sans aimer un Dieu si aimable. Cette négligence d'amour lui paraissait plus regrettable que toutes les fautes de sa

vie entière. Cependant on le voyait toujours occupé aux pieux exercices de la charité, qui faisaient ici-bas toute sa béatitude. Aussi ne pouvait-il écrire une lettre sans parler de cette vertu divine, ni composer un traité qui ne fût sur cette matière. Dans tous ses discours, la charité débordait comme un fleuve de ses lèvres pour se répandre ensuite dans les âmes de ses auditeurs ; mais c'est dans l'oraison surtout qu'il entretenait cette flamme divine qui le consumait et le remplissait de cette admirable plénitude de Dieu, dont parle saint Paul, qui faisait ensuite que ce fervent religieux ne pouvait penser qu'à Dieu, ne parler que de lui ou pour lui, au point que tout ce qui n'était pas Dieu lui devenait presque insupportable, ainsi qu'il le dit dans un de ses traités : « Le saint amour fait mépriser tout ce qui n'est
 « pas Dieu ; c'est l'amour qui donne des oreilles à l'âme pour
 « lui faire entendre la voix de son Dieu, l'écouter avec respect
 « et exécuter avec ponctualité ce qu'elle prescrit. Il est aussi
 « son odorat pour lui faire sentir les parfums de la divinité qui
 « s'échappent de toutes les créatures ; c'est encore l'amour qui
 « fait que l'âme ne veut plus entendre parler que de son bien-
 « aimé. C'est l'amour qui fait pratiquer toutes les vertus, ché-
 « rir toutes les croix, toutes les mortifications, les regardant
 « comme des moyens de se détacher de soi-même et de toutes
 « les créatures ; ce qui conduit tout naturellement à une union
 « plus intime avec Dieu. Par le même motif, celui qui aime
 « méprise l'exil, les cachots, les fouets ; toutes ces choses font
 « ses délices. De plus, cet amour est le maître de toutes les
 « passions ; il les lie, les empêche de faire aucune saillie con-
 « traire à la vertu ; il inspire une horreur extrême pour les
 « moindres péchés, fait même qu'on s'afflige de ceux du pro-
 « chain, ce qui est la clef du saint amour, etc. » Voilà un aperçu de la manière dont le P. Antoine expliquait les effets de l'amour divin à ses religieux, et l'on peut bien dire que, sans s'en douter, c'est son portrait qu'il traçait au naturel. Enfin, il poussa cette vertu si loin, qu'il a été reconnu que c'est elle qui fut le principe de la maladie qui le conduisit au tombeau, puis-
 que ce fut la douleur extrême qu'il éprouva en apprenant que des offenses très-graves venaient d'être commises envers Dieu, qui le fit tomber malade. »

L'incendie du divin amour.

Par la foi et par l'espérance, le bienheureux Pierre d'Alcantara était arrivé à cette charité suréminente qui caractérise les Saints. Toutes ses idées, tous ses actes, toutes ses démarches tendaient à Dieu ; toutes ses affections se rapportaient au bien suprême. Des soupirs embrasés, et quelquefois, au moins dans l'extase, des exclamations, des cris s'échappaient de cette poitrine d'où débordait le divin amour. Pour apaiser le feu qui le dévorait, il cherchait, la nuit, la fraîcheur de l'air ; et plus d'une fois on le vit, au cœur de l'hiver, se plonger dans des eaux glacées. Il eût voulu se multiplier, afin de gagner les âmes. Il semblait ne vivre que pour étendre et propager le royaume de Dieu. Sa voix conviait tout être, toute créature, animée et inanimée, à bénir l'Auteur de la création : « Cieux et terre, et vous, saints Anges, disait-il, louez le Seigneur ; Séraphins, qui savez aimer, aimez et bénissez le Seigneur. » Ses aspirations vers le ciel s'épanchaient en exclamations sublimes : « Soleil de l'éternité, s'écriait-il, douce lumière, principe de toute chose, ami des amis, ma gloire, mon bonheur, ma vie, mon Dieu, quand donc me recevrez-vous ? Quand irai-je m'abîmer en vous, et me retremper aux sources de l'Être ? »

L'homme animal, dit saint Paul, *n'entend rien aux choses de Dieu*. La manière d'être du Saint, les mouvements surnaturels dont l'Esprit de Dieu était en lui le principe, scandalisaient les esprits grossiers de son temps. C'est ce que nous apprend sainte Thérèse : « J'ai connu, dit-elle, un religieux nommé Pierre d'Alcantara, personnage d'une éminente sainteté, comme le prouvent les actes de sa vie. Certaines personnes, en le voyant et en l'écoutant, le jugeaient insensé. Il était effectivement atteint de cette sainte ivresse, de cette sainte folie que connut le Prophète. O l'heureuse folie, si Dieu daignait nous la communiquer ! »

**Effets admirables de l'amour de Dieu dans l'âme
de sainte Catherine de Gènes.**

Le langage humain ne fournit pas de termes propres à exprimer et à faire comprendre le degré d'amour de Dieu auquel était arrivée Catherine. — Depuis le jour où la grâce l'avait terrassée aux pieds de son confesseur, cet amour, dégagé de tout alliage impur, de toute attache aux créatures, de toute influence exercée par les sens, de tout mélange d'amour-propre, — ne s'était pas refroidi un instant, et seul il avait rempli son cœur et son esprit.

Elle affirmait elle-même ne pas savoir ce que c'était que souffrir intérieurement ou extérieurement par la chair, le monde, le démon ou quelque autre cause que ce soit ; — transformée et fondue entièrement en son Dieu, sa volonté ne pouvait considérer comme choses adverses rien de ce qui lui arrivait ; — loin de là, elle prenait tout, plaisir et peine, santé, maladie ou souffrance, comme lui étant envoyé par celui qu'elle aimait ; et dès lors elle y trouvait sa volupté et sa joie.

Souvent Dieu la faisait boire au torrent des délices des bienheureux, et la remplissait d'une suavité spirituelle si exquise, que le corps lui-même y participait et en ressentait les surprenants effets. Cela lui arrivait en particulier après la communion. Lorsqu'elle éprouvait ces joies qui lui faisaient connaître par anticipation le bonheur des élus, elle s'adressait au Seigneur et lui disait :

« O Jésus, voulez-vous m'attirer par ces douceurs ? C'est vous-même que je désire et que j'attends, et non pas ce qui vient de vous ; je n'ai pas besoin de ces secours pour m'approcher de vous. Je veux vous aimer d'un amour pur et sincère, sans aucune nourriture pour le corps ou pour l'âme. Je fuis ces goûts délicieux qui, si je lessavourais, mettraient obstacle au désintéressement de mon amour. Je ne recherche pas ces suavités dans la vie présente ; vous le savez, ô mon Dieu, je n'aspire qu'à jouir de vous seul ; je dois donc tenir mon cœur dégagé

de ces consolations et n'y attacher aucun prix, car souvent elles corrompent l'amour. Je vous résisterai, ô mon Dieu, tant que je le pourrai, je ne me prêterai à aucune de ces jouissances, et je vous supplie de ne les accorder désormais ni à moi, ni à ceux qui ne cherchent et ne veulent que votre amour, car ce ne sont pas les moyens qui y mènent!»

Mais Catherine avait beau faire, plus elle refusait les consolations spirituelles, plus Dieu les lui accordait, — précisément parce qu'elle les refusait.

Elle eût désiré que toutes les créatures aimassent Dieu et le servissent sans aucun espoir de récompense. Notre-Seigneur lui avait fait connaître un jour la pureté de l'amour qui, pendant sa vie terrestre, l'avait poussé à souffrir pour elle. Cette vue avait allumé un sentiment de reconnaissance si passionné dans le cœur de Catherine qu'à son tour, elle voulait aimer Dieu pour lui-même et sans aucun intérêt. « O mon très-doux Jésus, s'écriait-elle, avons-nous besoin de consolations et de l'espérance d'être récompensés sur la terre et au ciel, pour nous engager à vous aimer et à vous servir? Vous qui êtes le Seigneur de toutes choses, vous n'avez pas consulté les satisfactions de votre âme et de votre corps, lorsque vous êtes venu ici-bas pour opérer le salut du monde. L'homme donc, à son tour, devrait n'avoir aucun égard aux siennes dans l'accomplissement de votre sainte volonté! — Ce qu'exige d'ailleurs cette volonté souverainement aimable est pour notre bien et notre utilité. »

La bienheureuse Catherine avait sans cesse présentes à la mémoire les paroles de Jésus-Christ : « Celui qui connaît mes commandements, et qui les observe, a pour moi un amour véridable. »

Et il lui semblait que, plus que personne, elle était tenue d'obéir à la loi sainte, pour exprimer à Dieu sa tendresse et la violence de son amour. « O Seigneur, disait-elle souvent, si les autres ont *une* obligation d'observer vos commandements, si pleins de suavité et si conformes à l'esprit, bien que contraires à la sensualité, — j'en veux avoir *div*. Vous nous les imposez pour nous procurer la paix, le bien suprême, l'union avec vous! »

La sainte était si dégagée des créatures, des affections et des

sentiments propres de l'âme et du corps, et si complètement plongée, avec l'entendement, la volonté et la mémoire, dans le paisible océan de son amour, que souvent elle ne trouvait plus de mots pour exprimer ce qu'elle éprouvait, *et alors tout son parler était soupirs remplis de flammes ardentes avec perte des sens.*

Il lui paraissait que chacun pouvait se précipiter *avec les moelles de l'âme et du corps* dans le même amour qu'elle, et que, puisque Dieu s'est fait homme pour nous faire Dieu, nous devons tous nous faire Dieu *par anticipation.*

Elle sentait en elle-même un continuél rayon d'amour venant d'en haut; ce rayon lui avait été donné dès le commencement de sa conversion, et la liait au Seigneur comme par un fil d'or pur et indestructible. Elle savait que jamais ce fil ne se délierait, que jamais aussi elle ne perdrait Dieu, et toute crainte mercenaire et servile avait disparu de son cœur. Sa confiance était telle, que lorsqu'elle était attirée à prier pour quelque chose, il lui était dit en l'esprit : *Commande, car l'amour le peut faire.*

« O mon doux Amour ! s'écriait-elle alors, je ne saurais comprendre que l'on puisse aimer autre que vous, et si je le comprenais, j'en aurais une peine extrême. » Puis, s'adressant à ceux qui l'entouraient, elle ajoutait, les yeux enflammés et le visage brûlant : « L'amour divin est proprement et vraiment *notre amour*, car nous avons été créés pour lui ; mais l'amour de toute autre chose n'est en réalité que de la haine, car il nous prive de notre propre et vrai amour qui est Dieu. Aimons donc celui qui nous aime, à savoir le Seigneur ; laissons ce qui ne nous aime pas, c'est à dire toutes les choses au dessous de Dieu, car elles sont ennemies du vrai amour et lui font obstacle ! »

« Cet amour est si doux et si plein de charmes ineffables, qu'à côté de lui tout autre amour paraît triste et désolé ; il rend l'homme si riche, que tous les biens de ce monde lui semblent une pure misère ; il élève et porte si fort les affections en haut, qu'on ne sent plus la terre sous les pieds et qu'on ne connaît plus les peines d'ici-bas ; il donne enfin à la créature une si parfaite liberté, qu'elle demeure toujours avec Dieu, sans aucun empêchement. »

De semblables expressions étaient fréquentes dans la bouche de Catherine ; elles ravissaient ceux qui avaient le bonheur d'entendre cette femme séraphique,

Les ardeurs de la Charité de saint François Xavier.

L'union intime et continuelle que saint François Xavier avait avec Dieu ne pouvait venir que d'une tendre charité ; aussi le divin amour l'embrasait-il tellement, qu'on lui voyait d'ordinaire le visage tout en feu, et que pour tempérer les ardeurs du dehors il était quelquefois obligé de se jeter de l'eau dans le sein. Il lui arrivait aussi, en prêchant ou en méditant, de se sentir si épris et si enflammé, qu'il ouvrait tout à coup sa soutane devant l'estomac, pour rafraîchir sa poitrine embrasée. Il lui échappait à toute heure des paroles vives et ardentes, qui étaient comme les étincelles du feu sacré dont son cœur brûlait ; telles sont celles-ci : *O très-sainte Trinité ! ô mon Créateur ! ô mon Jésus ! ô Jésus, l'amour de mon cœur !* Il répétait surtout si souvent ces paroles : *O sanctissima Trinitas !* que les barbares prirent l'habitude de proférer ces mêmes paroles sans y rien entendre, sinon que c'étaient des mots sacrés et mystérieux. Le sommeil n'interrompait point ces tendres aspirations, et on lui entendait dire toutes les nuits : *O mon Jésus, l'amour de mon cœur !* ou bien d'autres paroles pleines de tendresse qui marquaient la disposition de son âme. Il était si sensible aux intérêts de la Majesté divine, qu'il écrivit un jour à un de ses amis : « J'ai quelquefois la vie en horreur, et j'aime mieux mourir que de voir tant d'outrages faits à Jésus-Christ, sans pouvoir ni les empêcher ni les réparer. » Ce qui entretenait en lui l'amour divin, c'est qu'il avait sans cesse devant les yeux les souffrances de Notre-Seigneur. A la vue des plaies et du sang d'un Dieu crucifié, ce n'étaient que larmes, que soupirs, que langueurs amoureuses. Combien de fois aussi ne désira-t-il pas de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang par un généreux martyre !

Un autre saint Paul.

Le P. Jean d'Almeida, missionnaire dans le Brésil, appartient à cette période si glorieuse dans l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, où ses religieux, remplis de l'esprit qui se répandit sur les apôtres, au Cénacle, s'en allèrent dans toutes les parties du monde chercher des âmes à sauver.

Dès que le vénérable Jean d'Almeida fut entré en religion, il s'appliqua principalement à aimer Dieu, et à lui rapporter toutes ses actions. Il ne jugeait de la valeur des choses qu'autant qu'elles pouvaient mener à Dieu ou en détourner. C'était là le principe et la règle de tous ses jugements. Il marchait continuellement en la présence du Seigneur, et répétait sans cesse et le jour et la nuit les noms de Jésus et de Marie, qu'il avait profondément gravés dans le cœur. Il était quelquefois tellement enflammé d'amour en pensant à Dieu ou en le priant, que son cœur battait avec force, son corps éprouvait des secousses extraordinaires, et ses veines se gonflaient comme si elles allaient se rompre. Son plus ardent désir était de mourir martyr; et lorsqu'on parlait devant lui de la mort glorieuse qu'avait endurée pour Jésus-Christ, Jean Sousa et Pierre Correa, religieux de la Compagnie, tous les deux percés de flèches par les barbares, son visage s'animait, et il exprimait en des paroles de feu les sentiments de noble émulation qui remplissaient son cœur. Il aurait voulu, disait-il bien souvent, mourir comme eux de la main des sauvages, en allant leur prêcher l'Évangile, ou périr de fatigues, de faim et de soif, au pied d'un arbre, seul, abandonné de tous, et n'ayant que Dieu pour soutien.

Le feu dont il était consumé, il cherchait à le communiquer aux autres, et sa charité envers le prochain était inépuisable. Quel courage, quelle constance ne fallut-il pas pour aller, comme Almeida, à la chasse des âmes, à travers les forêts et les montagnes, en exposant sa vie, non-seulement aux dents des animaux féroces, mais encore aux embûches et aux coups des meurtriers! Or, c'est là ce qu'a fait ce grand serviteur de Dieu, non pendant quelques mois, dans un élan de ferveur passa-

gère, mais pendant soixante ans; sans que l'âge ni les infirmités aient pu ralentir un instant son ardeur.

On voyait ce saint vieillard, âgé de quatre-vingts ans, partir à pied, un bâton à la main, pour aller chercher au fond des bois quelques brebis égarées, qu'il pût rappeler, comme le bon Pasteur, au bercail du Père de famille.

Voilà les grands hommes qu'il faut admirer et bénir ! Voilà ceux qui méritent vraiment ce nom ! Voilà les civilisateurs des peuples, les bienfaiteurs de l'humanité. Et lorsqu'à la lumière de l'éternité, nous verrons les choses, non plus telles qu'elles paraissent au dehors, mais telles qu'elles sont en effet, nous nous prendrons en pitié, de nous être laissé éblouir par le faux brillant de ces gloires que le monde fait et proclame, et qui cachent bien souvent, sous leurs apparences trompeuses, des misères et des ignominies profondes. C'est alors que les justes brilleront comme des étoiles, et que nous reconnaitrons en eux les pères et les bienfaiteurs des peuples. Leur gloire à eux n'aura, du moins, coûté ni larmes ni sang, si ce n'est les leurs.

Les trois principaux exercices de l'amour divin.

Les communications que le ciel entretenait avec le Bienheureux Alphonse Rodriguez devenaient plus intimes à mesure que sa fidèle correspondance aux faveurs déjà reçues lui en méritait de nouvelles : il ne tarda pas, comme il nous l'apprend, à être élevé au plus haut degré de contemplation et à l'union parfaite. « Quand cette personne se mettait en la présence de Dieu (c'est Alphonse qui parle), elle se trouvait à l'instant transportée au dessus de toutes les créatures, et tellement perdue dans l'être divin, qu'elle était pour ainsi dire dans un nouveau monde, où le Seigneur lui communiquait une connaissance très-claire de ses perfections, en même temps que cette âme se voyait distinctement elle-même; et cette double connaissance n'était plus l'effet du raisonnement, mais d'une lumière céleste : de là naissait en elle un amour toujours

nouveau, accompagné d'une humilité toujours plus profonde; en sorte qu'il y avait comme un combat entre Dieu et cette âme, le souverain bien s'élevant de plus en plus dans sa connaissance et dans son amour, et l'âme s'abaissant de plus en plus dans le néant. L'amitié et la familiarité de l'un et de l'autre étaient si grandes, qu'il semblait que Dieu voulait se faire voir à elle comme aux bienheureux. Quelquefois, en disant seulement : « O mon bien-aimé ! vous êtes tout à moi et je suis tout à vous », cette personne était ravie et absorbée dans l'être infini de Dieu : « Où est-ce, s'écriait-elle, que les ardeurs me conduiront ? Au milieu du feu de l'amour. L'âme alors goûte Dieu, se transforme en Dieu ; elle jouit avec lui d'un grand silence et d'une solitude merveilleuse : c'est un festin céleste où l'âme se nourrit des perfections divines, choisissant celles qui lui sont les plus agréables. Mais comment se nourrit-elle de son bien-aimé ? En le mettant dans son cœur, en le logeant au fond d'elle-même, car la pureté du cœur voit Dieu, et la dévotion s'en rassasie. Comment l'âme parlera-t-elle à celui qu'elle possède ? Ce ne sera pas avec le bruit des paroles, mais avec les désirs ardents de son cœur... Lorsqu'on est élevé à ce degré si sublime, continue Alphonse, on prie avec une grande tranquillité d'esprit sans se lasser, trouvant le repos où les autres se fatiguent beaucoup ; la conversation avec Dieu fait goûter à l'âme des douceurs ineffables et soulage même l'abattement du corps. »

Il nous apprend encore qu'il avait trois exercices principaux de l'amour de Dieu : le premier consistait à s'occuper de sa grandeur, et cette vue le jetait dans une admiration si extraordinaire, qu'il restait sans aucun sentiment dans une profonde extase ; il pratiquait le second exercice en ouvrant son cœur à Dieu, qui entrait alors dans son âme comme les rayons du soleil entrent dans un appartement dont la croisée est ouverte. Il expliquait ainsi les effets de cette union : « L'amour que l'on éprouve alors sort de Dieu et vient dans l'âme, et l'âme qui le reçoit le dirige vers Dieu par une espèce de retour. » Il se servait d'une comparaison pour expliquer le troisième exercice : « Il ressemble, dit-il, à celui d'un petit enfant qui se jette dans le sein de sa mère, et y trouve sa joie et son repos, surtout lorsque cette mère tendre le tient entre

ses bras et lui fait mille caresses, que l'enfant lui rend à sa manière.

« Alors l'âme est si élevée au dessus des créatures qu'elle les méprise toutes, quelque parfaites qu'elles soient, parce qu'il n'y a que Dieu seul qui soit infini dans ses perfections : plus elle connaît qu'il est incompréhensible, plus elle en a de la joie ; et en cet état elle demeure dans une certaine ignorance de Dieu qui lui laisse néanmoins sentir combien il est doux ; moins elle le comprend, plus elle le trouve aimable ; car l'âme qui est renfermée dans cet être infini le voit tout entier, sans le comprendre, par la communication d'une lumière divine. »

Tout ce que nous venons de dire est tiré des écrits du bienheureux. Au milieu des ravissements et des goûts spirituels, on trouve partout les plus beaux sentiments d'humilité, de mortification et de mépris des choses passagères : il déclare qu'il perdrait de grand cœur mille vies, s'il les avait, pour aimer davantage son Dieu ; et après avoir dit que le Seigneur lui avait appris qu'avec la grâce un homme était capable de souffrir toutes les peines du monde, et même les tourments de l'enfer, sans tomber dans le péché, il s'écrie : « O mon Dieu ! si je puis vous servir plus parfaitement dans l'enfer que je ne fais ici, précipitez-moi dans ces brasiers ardents en me donnant votre grâce, parce que je ne veux que vous plaire et vous servir. » Et dans un autre endroit, il rapporte cette prière qui lui échappait dans la ferveur de son oraison : « Mon bien-aimé, faites-moi une plaie d'amour, mais qui me cause de la douleur, afin que je souffre pour vous. O mon amour ! ne m'abandonnez pas, car je ne saurais vivre un moment sans vous : que ne puis-je mourir d'amour pour vous, ô mon Dieu ! vous savez que je voudrais souffrir tous les travaux et toutes les peines du monde, et même les tourments de l'enfer pour l'amour de vous. Comment ne suis-je pas mort d'amour en reconnaissance de vos bienfaits ? où trouverai-je un amour infini comme vous le méritez ? » Il demeurait ensuite absorbé en Dieu sans pouvoir préférer une seule parole.

Tout à la plus grande gloire de Dieu.

Saint Ignace de Loyola aimait Dieu si ardemment et si purement tout ensemble, qu'il ne se proposait, en toutes ses actions, que l'honneur de la Majesté divine. Il avait pris pour devise : AD MAJOREM DEI GLORIAM : *A la plus grande gloire de Dieu* ; ne se contentant pas de glorifier le Seigneur, mais voulant le faire de la manière la plus excellente et la plus parfaite dont un homme soit capable avec le secours de la grâce.

S'entretenant un jour avec le Père Laynez en présence d'André Oviédo et de Pierre Ribadeneyra : *Que feriez-vous*, lui dit-il, *si Dieu vous disait* : Au cas que vous vouliez mourir présentement, je vous donnerai la gloire éternelle, mais si vous voulez vivre encore, je ne vous assure point de votre salut ; je vous jugerai selon l'état où vous serez à l'heure de votre mort. « Si, dis-je, Notre-Seigneur vous tenait ce discours, et qu'il vous vint dans l'esprit que, demeurant en ce monde, vous pourriez rendre quelque service à la Majesté divine, que choisiriez-vous ? — Je vous confesse, mon Père, repartit Laynez, que je prendrais le parti le plus sûr sans hésiter. — Pour moi, répliqua le Saint, je ne le ferais pas ; et, si je jugeais pouvoir avancer la gloire de Dieu en quelque chose, je le supplierais de me laisser vivre. Il me semble, après tout, continua-t-il, que je ne risquerais rien. Car, enfin, si un roi avait offert une grande récompense à l'un de ses sujets, et que ce sujet ne voulût pas la recevoir pour être plus en état de servir son prince, le prince ne se croirait-il pas obligé à conserver, et même à augmenter la récompense dont on se serait privé pour son service ? Mais si les grands de la terre, qui sont naturellement ingrats, en usent ainsi, que ne devons-nous pas espérer du Roi des rois, qui nous prévient par sa grâce, et de qui nous tenons tout ce que nous sommes ? Comment pourrions-nous craindre d'être malheureux et réprouvés, pour avoir sacrifié nos intérêts à la gloire de notre Maître ? Que les autres en pensent ce qu'ils voudront, je ne penserai jamais rien de semblable d'un Dieu si bon, si fidèle et si magnifique. »

Lorsqu'il faisait les Constitutions de son ordre, il lui vint à

la pensée quel sentiment il aurait, si Dieu le mettait dans l'enfer pour ses péchés ; et il écrivit là-dessus les paroles suivantes. *Je me représentais, d'un côté, les supplices que j'aurais à souffrir, de l'autre, les blasphèmes des damnés, et il me semblait que je ne sentirais pas les supplices en comparaison des blasphèmes que j'entendrais contre le saint nom de Dieu.*

Il disait souvent : *Que désiré-je, ou que puis-je désirer hors de vous, mon Dieu ?* Il finissait ses catéchismes par ces paroles : *Aimez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces ;* et il répétait plusieurs fois le jour l'oraison fervente qu'il avait composée en faisant le livre des Exercices spirituels.

« Recevez, Seigneur, toute ma liberté, toute ma mémoire, tout mon entendement et toute ma volonté. Vous m'avez donné tout ce que j'ai, ou ce que je possède, je vous le rends tout, et le remets à votre divine volonté, afin que vous en disposiez absolument. Donnez-moi seulement votre amour avec votre grâce, et je suis assez riche, je ne demande rien davantage. »

Il soupirait jour et nuit après la venue de Notre-Seigneur, et il désirait pour cela d'être dégagé des liens du corps. Aussi, dès qu'il pensait à la mort, il pleurait de joie, estimant le meilleur pour lui, à l'exemple de saint Paul, de vivre avec Jésus-Christ. Mais ce qu'il souhaitait n'était pas seulement d'être heureux : c'était de voir la gloire de la sacrée humanité du Sauveur, de même qu'on souhaite de voir en honneur celui qu'on aime tendrement.

Il estimait tant les opprobres qu'on souffre pour Dieu, qu'il dit un jour, que les chaînes dont il avait été chargé en Espagne lui étaient plus précieuses que toutes les couronnes de la terre, et que rien ne pouvait lui donner autant de joie qu'il en ressentait d'avoir été prisonnier pour le nom de Jésus-Christ.

Comme il avait toujours devant les yeux ce que le Fils de Dieu a souffert pour l'amour des hommes, il s'imaginait ne point l'aimer, quand il n'endurait rien pour son service, et il eût voulu lui rendre vie pour vie, en mourant d'une mort cruelle et honteuse.

Il pria une fois Notre-Seigneur de ne lui donner aucune consolation intérieure, afin que son amour fût plus désintéressé et plus pur. Une autre fois il demanda instamment à Dieu un profond respect pour les saints Mystères ; mais il ajouta, que ce respect vint d'amour et non pas de crainte : *Donnez-moi, Seigneur, disait-il, une révérence tendre, une humilité qui ne soit qu'amour* ; et en prononçant ces paroles, il goûtait toutes les douceurs célestes.

Ayant rencontré un frère qui faisait son office avec négligence : *Mon frère, lui dit-il, ce que vous faites, pour qui le faites-vous ?* Le frère lui répondit que ce qu'il faisait, c'était pour l'amour de Dieu. *Certainement, répondit le Saint, si c'est pour l'amour de Dieu que vous travaillez, vous êtes bien coupable, et vous méritez une rude pénitence. Ce n'est pas un grand mal, ajouta-t-il, que de se négliger en servant les hommes ; mais de servir Dieu lâchement, c'est ce qui ne se peut souffrir.*

Comme il ne cherchait et n'aimait que Dieu, il ne songeait qu'à lui plaire, et ne craignait rien davantage que de l'offenser. C'est pourquoi il avait une attention continuelle sur lui-même. Il examinait les mouvements de son cœur à toutes les heures du jour ; et il tenait ses sens si recueillis, que, depuis sa conversion jusqu'à sa mort, il ne regarda jamais une femme en face, quoique le ministère évangélique l'obligeât souvent de leur parler et de traiter avec elles.

Sainte Madeleine de Pazzi.

Dès l'âge de huit à neuf ans, sainte Madeleine de Pazzi s'était pénétrée, dans l'exercice de la prière, d'un tel désir d'aimer le Seigneur et de lui plaire, que tous les amusements du monde n'étaient plus pour elle qu'ennui et amertume : le seul bonheur qu'elle connût était de parler à Dieu ou de Dieu... On ne pourrait exprimer jusqu'où allait sa dévotion pour la sainte Eucharistie. Elle aimait à être auprès des personnes qui venaient d'avoir le bonheur de communier, et il semblait que

l'amour lui fit sentir la présence de Jésus-Christ. Engagée à ce divin époux par sa profession dans l'ordre des Carmélites, elle en reçut un accroissement admirable de grâces ; et souvent, dans la vivacité de ses sentiments, elle ne pouvait contenir ses transports, et s'écriait : « O amour ! faut-il que vous ne soyez point aimé, ni même connu de vos propres créatures !... O mon Jésus ! que n'ai-je une voix assez forte pour me faire entendre jusqu'aux extrémités du monde !... Je publierais partout que cet amour doit être connu, aimé, estimé comme le seul vrai bien... » D'autres fois elle invitait toutes les créatures à se changer en autant de langues pour louer, bénir, glorifier les trésors immenses de l'amour divin. Elle versait des larmes continuelles pour obtenir la conversion des pécheurs ; et lorsque son oraison était interrompue par la nécessité d'aller prendre un peu de repos, il lui arrivait souvent de s'écrier : « Comment puis-je me reposer, quand je considère que mon Dieu est si grièvement offensé sur la terre ! O Jésus ! je le fais par obéissance, et pour me conformer à votre sainte volonté. »

Rien n'était capable d'interrompre son union avec Dieu. Il lui suffisait d'entendre prononcer son nom, pour éprouver les plus vifs transports d'amour. Elle répétait souvent, et avec une ferveur incroyable, la doxologie : *Gloire soit au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit* ; elle s'inclinait alors, et s'offrait tout entière à celui de qui elle avait tant reçu. En toutes choses, elle envisageait uniquement la volonté de Dieu et le désir de lui plaire. Sa maxime était « que la volonté de Dieu est toujours très-aimable. Que notre bonheur est grand, disait-elle à ses sœurs ! C'est un merveilleux échange que celui que nous faisons avec Dieu, et toujours à notre avantage, lorsque nous agissons dans la vue de lui plaire et de l'honorer. Venez, disait-elle encore, venez et aimez votre Dieu qui vous aime tant. O amour ! je meurs de douleur quand je vous vois si peu connu et si peu aimé. O amour, amour ! si vous ne savez où vous reposer, venez à moi et je vous recevrai. O âmes créées pour aimer, pourquoi n'aimez-vous pas ? »

(*Vie de Ste Marie-Madeleine de Pazzi*, dans Godescard.)

Pieux sentiments d'une âme toute dévouée à Jésus.

Mademoiselle Victorine de Gallard-Terraube, morte en 1836, après une trop courte vie consacrée à compatir à toutes les douleurs, à répandre un baume salutaire sur toutes les afflictions, à soulager de son mieux toutes les infortunes, se sentait pénétrée de la plus vive douleur au sujet de l'oubli et de l'ingratitude des hommes envers le cœur de Jésus : faveur spéciale que les âmes ordinaires ne conçoivent même pas, et qui n'est guère accordée qu'à celles qui sont embrasées de l'amour divin.

« A chaque nouvelle profanation, écrivait-elle, la pensée qui s'empare toujours de moi, c'est que tout le monde, dans ces temps malheureux, trouve des cœurs sensibles, et que mon Jésus n'en trouve pas : tout le monde est plaint, et mon Jésus ne l'est par personne.

C'est alors que je sens toujours, je l'avoue, mon bien faible amour se ranimer, que je m'offre à ce bon Sauveur sans réserve, et que je le conjure de vouloir bien faire son séjour dans mon cœur, en en chassant tout ce qui pourrait le contrister. »

L'ingratitude des hommes envers un Dieu qui les a tant aimés, l'aveuglement des pécheurs, l'indifférence des justes eux-mêmes à la vue des crimes qui inondent la terre : telles étaient les causes ordinaires des larmes que Victorine répandait en la présence du Seigneur. L'état de la France, sous le rapport religieux, l'occupait d'une manière toute particulière. Elle voyait, avec une douleur profonde, la foi bannie de tant de cœurs, la religion de nos pères devenue comme étrangère au plus grand nombre, ses préceptes publiquement violés, ses solennités profanées audacieusement.

Ce qui l'affligeait particulièrement, c'était de voir que même parmi les âmes pieuses, dont les vertus peuvent seules arrêter les coups terribles de la trop juste colère du Seigneur, il en était si peu qui parussent assez reconnaître l'amour de notre divin Jésus, et entrer dans ces sentiments d'expiation, d'amende

honorable et de dévouement dont il lui semblait qu'elles auraient dû être constamment animées.

Ames justes, marchez, au moins de loin, nous vous en conjurons, sur les traces de Victorine; cherchez, comme elle, à aimer davantage votre Dieu, à proportion qu'il est plus offensé. Ah! qu'il n'ait pas à répéter, de nos jours, ces plaintes si touchantes qu'il faisait entendre autrefois par la bouche du Roi-*Prophète*: *J'ai attendu quelqu'un qui s'affligeât avec moi, et personne ne s'est présenté; quelqu'un qui cherchât à me consoler, et je ne l'ai pas trouvé* (1).

(Vie de M^{lle} de Galard-Terraube, V^e partie.)

Amour de sainte Chantal.

A une foi ferme et à une espérance inébranlable elle joignait l'amour le plus fort pour Dieu, le plus hardi dans les entreprises, le plus constant dans les difficultés, le plus discret et le plus humble, le plus généreux surtout; un amour qui la faisait vivre tout abandonnée à la sainte volonté de Dieu; qui la portait à s'anéantir totalement elle-même pour exalter son bien-aimé, et qui l'inondait de joie à la pensée de participer aux douleurs, aux mépris, aux humiliations de son Sauveur; trop heureuse, disait-elle, de suivre nue Jésus-Christ nu et de s'unir à lui dans l'immolation d'elle-même. Les plus grands personnages du XVII^e siècle ne parlaient qu'avec enthousiasme de la grandeur de cet amour. « Je ne sais, disait un religieux, si l'amour divin a jamais eu domination plus entière et plus absolue sur une âme, et s'il s'en pourrait trouver en toute la terre une plus abandonnée à l'amour. » C'était un mot devenu banal à force d'avoir été répété, que la mère de Chantal était une des plus grandes amantes que Dieu eût jamais eues sur la terre.

Cet amour de Dieu était si pur et si élevé en sainte Chantal, qu'elle ne se souciait ni des jouissances, ni des consolations,

(1) Ps. LXVIII.

ni même des récompenses de l'amour. « Savourer les suavités de Dieu, disait-elle, n'est pas amour solide; mais s'humilier, souffrir et pâtir, mourir à soi-même, vouloir n'être connue que de Dieu seul, voilà véritablement l'amour. » Et dans une autre circonstance : « Si la gloire et la félicité se pouvaient séparer de Dieu, je ne ferais pas un pas pour les acquérir, ne voulant tendre qu'à Dieu seul. » Elle ajoutait : « J'ai souvent dit à Notre-Seigneur, au fort de mes travaux, que, s'il lui plaisait de marquer ma demeure aux enfers, pourvu que ce fût sans que je l'offensasse, et que mon tourment fût à sa gloire, je serais contente, et que toujours il serait mon Dieu ? »

Aussi toute son application était de se donner, de se livrer tout entière à la grâce de Dieu. « Dieu seul ! Dieu seul ! » disait-elle sans cesse : « Livrez-vous, livrez-vous au saint amour ! » répétait-elle à ses filles. Et un jour que l'une d'elles lui disait que c'était bien difficile : « Oh ! si vous saviez ce que c'est que d'être livrée à la grâce ! » Et, en disant ces mots, ses yeux se levèrent ardemment vers le ciel, comme si elle eût été en extase.

Un témoin entendu au procès de canonisation raconte que « son âme paraissait quelquefois toute submergée en Dieu. » Et elle-même avoua qu'elle avait reçu de Dieu par moments un si grand don d'amour divin, « qu'il lui semblait que son corps n'était plus qu'un étranger associé avec elle », tant elle se sentait élevée par le saint amour au dessus des choses terrestres.

Mais, quelque pur et quelque ardent que fût son amour, sainte Chantal ne tombait pas dans ces raffinements de spiritualité qui commençaient à apparaître, et qui allaient troubler et compromettre les plus belles aspirations de la piété au **xvii^e** siècle. Son ferme bon sens la protégea toujours contre de tels écarts. Étant un jour dans une des plus grandes villes de France, une religieuse de vertu éminente désira conférer avec elle de son intérieur. Dans la conversation, cette religieuse lui dit que depuis quelque temps elle était dans des sécheresses et des délaissements tels, qu'il lui fallait se contenter de savoir que Dieu est Dieu, sans qu'elle osât l'appeler son Dieu, ni même penser qu'il le fût. « Oh ! pour ce point, reprit vivement sainte Chantal, je vous le laisse, ma chère mère, et je ne pratiquerai

jamais cette abnégation. Pour abattue qu'ait été mon âme, elle n'a jamais été si bas qu'elle n'ait dit : Mon Dieu, vous'êtes mon Dieu et le Dieu de mon cœur. » Cette religieuse lui répliquant qu'en ce mot de *mon Dieu*, l'on n'était pas encore dans le parfait dénûment d'esprit : « Quoi, reprit la sainte, notre dénûment d'esprit égalera-t-il jamais celui du Fils de Dieu ? Et cependant, au milieu du plus grand de tous les abandons imaginables, il a dit : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? »

Cet amour pour Dieu, si fort, si solide, et pour ainsi dire si austère, s'alliait cependant à la piété la plus tendre et la plus simple. C'était un plaisir de voir, aux fêtes de Noël, avec quelle dévotion elle allait elle-même envelopper l'Enfant Jésus pour le poser dans la crèche qu'elle faisait faire ; avec quelle joie naïve elle chantait et entendait chanter des noëls composés par les sœurs elles-mêmes, se souciant peu des rimes, pourvu qu'elle y trouvât de la piété. Même elle aimait qu'on y entremêlât quelques traits innocents et récréatifs. Elle célébrait avec la même joie naïve et simple la fête de l'Épiphanie, et elle avait chargé la sœur Marie Péronne de Chatel de mettre en couplets tout le voyage des rois mages.

Amour du Bienheureux Benoit-Joseph Labre.

« La charité, dit le judicieux abbé Alessi, est la vertu qui brilla le plus dans le Bienheureux Benoît, et plût à Dieu que j'eusse pu traiter avec lui ! Je suis certain que j'aurais pu en rapporter beaucoup de preuves qui resteront inconnues. Mais par les signes extérieurs, je suis certain que son cœur était une fournaise d'amour constant pour Dieu ; quelquefois je le voyais tomber dans une certaine langueur, comme si, abattu par la force de son amour, il s'abandonnait et perdait toute force. Quoiqu'il fit tout son possible pour contenir le feu de cette charité, cependant il ne pouvait moins faire que de laisser exhaler parfois quelque petite flamme qui trahissait l'embrasement interne. Des soupirs enflammés, qu'il ne parvenait pas toujours à réprimer, devenaient alors des aspirations qui, sortant avec

impétuosité, indiquaient la violence du volcan allumé au dedans. J'ai pensé que c'était précisément pour trouver quelque rafraîchissement à ce feu intérieur, qu'il avait habituellement quelque partie de la poitrine découverte, même dans la plus grande rigueur de l'hiver. »

Plusieurs autres personnes ont cru de même lui trouver cette ressemblance avec saint François Xavier, qui entr'ouvrait son vêtement sur la poitrine, pour se soulager du feu qui le consumait. L'abbé Pinchetti le dit en propres termes, en attribuant cette même habitude au besoin de donner issue à l'ardeur du feu intérieur. Nous citerons encore D. Mathias Fortunali, chapelain de Saint-Laurent *in fonte*, qui venait confesser à Notre-Dame-des-Monts, et admirait surtout dans le Bienheureux l'ardeur de son amour pour Dieu, auquel il rapportait comme à sa source l'ardeur pour la prière. « C'était, dit-il, ce qui lui faisait prolonger si démesurément ses oraisons, et le détachement qui le rendait si peu soucieux des choses de la terre et même des nécessités du corps. »

Voici maintenant des témoignages intrinsèques, pris pour ainsi dire dans la propre conscience du serviteur de Dieu. « Ce cœur, dit un de ses confesseurs de Lorette, était une fournaise d'amour persistant, à tel point qu'il ne pouvait tenir le feu dont il brûlait, entièrement renfermé au dedans, et que malgré toute sa vigilance pour n'en rien laisser paraître, il s'en échappait parfois des bluettes sensibles au dehors. » Il ajoute que, d'après tout ce qu'il voyait et entendait, il était fondé à déclarer qu'il n'y a pas dans la langue humaine de terme suffisant pour qualifier cette fournaise qui le consumait, et il lui applique ce que saint Bonaventure disait de son séraphique Père François, qu'il était comme un charbon tout incandescent du feu divin et identifié avec lui. »

Un de ses confesseurs de Rome le regardait comme « une âme véritablement amoureuse de Dieu, comme un séraphin d'amour. » Un autre de la même ville l'appelait « homme d'une charité parfaite envers Dieu, cœur embrasé de l'amour divin. » Bien d'autres expressions analogues ont été employées par d'autres confesseurs ou d'autres témoins, pour donner la mesure de sa ferveur. Ainsi fut-il fidèle à la promesse qu'il fit à ses parents, au sortir de la chartreuse de Montreuil, en leur

écrivait : « J'aurai toujours la crainte de Dieu devant les yeux et son amour au fond de mon cœur. »

Le précepte oblige l'homme à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, de toutes ses puissances, et la théologie explique comment il suffit, pour remplir cette obligation à la rigueur, de donner à Dieu une prédilection appréciative, de manière qu'il soit réellement l'objet intellectuellement et délibérément préféré à tout le reste; mais dans Benoît, comme dans les Saints, cette préférence était encore affective au plus haut degré, dans ce sens que le cœur était en harmonie avec l'appréciation de l'esprit et la détermination de la volonté. En Dieu était le centre de ses affections, ou plutôt il n'en versait sur tout autre objet que ce que lui prescrivait le saint amour lui-même. C'était un amour passionné qui avait ses élancements, ses délices, ses martyres, tout ce que pouvait éprouver l'amante du livre des Cantiques. C'était un amour de bienveillance, qui se réjouissait des perfections divines, qui les admirait, qui les adorait, qui jouissait de la félicité de l'être chéri. C'était un amour de complaisance qui se suffisait à lui-même, qui se nourrissait de lui-même, qui goûtait le plaisir de se reposer dans le bien-aimé. C'était enfin un amour unitif, et, qu'on nous passe le terme, identifiant au point de ne faire qu'une même chose de l'être aimant et de l'être aimé, selon qu'il est écrit : « Celui qui s'attache au Seigneur devient un même esprit avec lui. »

Amour du curé d'Ars pour Jésus-Christ.

Pour donner une idée de ce que fut en M. Vianney l'amour de Notre-Seigneur, il faudrait dépeindre ce qui peut se concentrer dans une âme humaine, aidée par la grâce, de plus ardent, de plus énergique, de plus doux, de plus fort et de plus généreux. Toutes les facultés de son âme, toutes les lumières de sa raison, toutes les ressources de sa volonté, étaient au service de ce sentiment suprême. L'union dont parle saint Jean Chrysostôme était consommée en lui. « Jésus-Christ seul était tout

dans ses pensées, dans ses affections, dans ses désirs. Sans le Sauveur, la société des esprits bienheureux n'aurait pu lui plaire ». Jésus-Christ était sa vie, son ciel, son présent, son avenir, et l'adorable Eucharistie le seul étanchement possible à la soif qui le consumait. Il ne pouvait cesser de penser à LUI, d'aspirer à LUI, de parler de LUI. Ce n'étaient pas des paroles, c'étaient des flammes qui sortaient de son cœur et de sa bouche. Il y avait dans la manière dont il prononçait l'adorable nom de Jésus et dont il disait : NOTRE-SEIGNEUR ! un accent dont il était impossible de n'être pas frappé. Il semblait que son cœur se répandit sur ses lèvres.

Ce que M. Vianney avait le mieux retenu de ses lectures, ce qui revenait le plus souvent dans ses discours, c'étaient les paroles enflammées par lesquelles l'amour des Saints et des Saintes envers le divin Maître s'est le plus vivement exprimé ; il aimait à citer ce mot de Notre-Seigneur à sainte Thérèse : « J'attends le jour du jugement pour faire voir aux hommes combien tu m'as aimé. » Et cet autre : « Quand les hommes ne voudront plus de moi, je viendrai me cacher dans ton cœur. » Il ne les citait jamais sans être interrompu par ses larmes.

Il rappelait aussi ces paroles de sainte Catherine de Sienne, s'écriant au milieu de l'ardeur qu'elle ressentait : « O mon très-cher Seigneur ! si j'avais été la pierre et la terre où fut plantée votre croix, quelle grâce et quelle consolation j'aurais eues de recevoir le sang qui coulait de vos blessures. » Il racontait, en s'attendrissant beaucoup, que sainte Colette disait à Notre-Seigneur : « Mon doux Maître, je voudrais bien vous aimer, mais mon cœur est trop petit. » Aussitôt elle vit descendre un grand cœur tout enflammé et en même temps elle entendit une voix, qui lui dit : « Aime-moi maintenant tant que tu voudras. » Et son cœur fut inondé d'amour.

« O Jésus, s'écriait-il souvent, les yeux remplis de larmes, vous connaître, c'est vous aimer!... Si nous savions comme Notre-Seigneur nous aime, nous y mourrions de plaisir ! Je ne crois pas qu'il y ait des cœurs assez durs pour ne pas aimer en se voyant tant aimés... C'est si beau, la charité ! C'est un écoulement du cœur de Jésus qui est tout amour... Le seul bonheur que nous ayons sur la terre, c'est d'aimer Dieu et de savoir que Dieu nous aime... » Il disait encore avec tristesse :

« Je pense quelquefois qu'il y aura peu de bonnes œuvres de récompensées, parce qu'au lieu de les faire par amour pour Dieu, nous les faisons par habitude, par routine, par amour de nous-mêmes... QUE C'EST DOMMAGE!

« Tout sous les yeux de Dieu, tout avec Dieu, tout pour plaire à Dieu... Oh! que c'est beau! Allons, mon âme! tu vas converser avec le bon Dieu, travailler avec lui, marcher avec lui, combattre et souffrir avec lui. Tu travailleras, mais il bénira ton travail; tu marcheras, mais il bénira tes pas; tu souffriras, mais il bénira tes larmes. Qu'il est grand, qu'il est noble, qu'il est consolant de tout faire en la compagnie et sous les yeux du bon Dieu! de penser qu'il voit tout, qu'il compte tout. Disons donc chaque matin: Tout pour vous plaire, ô mon Dieu! toutes mes actions avec vous!.. Que la pensée de la sainte présence de Dieu est douce et consolante!... DEUS MEUS ET OMNIA!... Jamais on ne se lasse, les heures coulent comme des minutes... Enfin, c'est un avant-goût du ciel.

« Pauvres pécheurs! quand je pense qu'il y en a qui mourront sans avoir goûté seulement pendant une heure le bonheur d'aimer Dieu!... Quand nous nous lasserons de nos exercices de piété et que la conversation avec Dieu nous ennuiera, allons à la porte de l'enfer, voyons ces pauvres damnés qui ne peuvent plus aimer le bon Dieu.

« Si l'on pouvait se damner sans faire souffrir Notre-Seigneur, passe encore! Mais on ne le peut pas.

« Un chrétien qui aurait la foi mourrait d'amour... Un bon chrétien qui aime Dieu et le prochain; — et quand on aime Dieu, on aime le prochain, — voyez comme il est heureux! Quelle paix dans son âme! C'est le paradis sur la terre.

« Je pense souvent que la langue de ces pauvres morts, qui sont là-bas dans le cimetière, ne peut plus prier... que leur cœur ne peut plus aimer... »

M. Vianney finissait souvent son catéchisme par ces mots: « Etre aimé de Dieu, être uni à Dieu, vivre en la présence de Dieu, vivre pour Dieu! Oh! belle vie!... et belle mort! » Un jour qu'il entendait les oiseaux chanter dans sa cour, il se prit à dire en soupirant: « Pauvres petits oiseaux! vous avez été créés pour chanter, et vous chantez... L'homme a été créé pour aimer Dieu, et il ne l'aime pas. »

« Ce qui fait que nous n'aimons pas Dieu (disait le saint curé à quelqu'un qui l'a répété), c'est que nous ne sommes pas arrivés à ce degré où **TOUT CE QUI COÛTE FAIT PLAISIR**. Si l'on devait être damné, ajoutait-il, ce serait une consolation que de pouvoir dire : « J'ai du moins aimé le bon Dieu sur la terre... » Il en est qui pleurent de ce qu'ils n'aiment pas Dieu ; eh bien ! ceux-là l'aiment. Oh ! qu'il est consolant de penser que sur cette pauvre terre, c'est encore pour le bon Dieu qu'il y a le plus de fidélité et le plus d'amour ! »

D'autres fois il disait :

« Lorsque nous sommes devant le Saint-Sacrement, au lieu de regarder autour de nous, fermons nos yeux et ouvrons notre cœur ; le bon Dieu ouvrira le sien. Nous irons à lui, il viendra à nous, l'un pour demander et l'autre pour recevoir : ce sera comme un souffle de l'un à l'autre. Que de douceur ne trouvons-nous pas à nous oublier pour chercher Dieu !

« C'est comme dans les premiers temps que j'étais à Ars... Écoutez bien ça, mes enfants : Il y avait un homme qui ne passait jamais devant l'église sans y entrer. Le matin quand il allait au travail, le soir quand il en revenait, il laissait à la porte sa pelle et sa pioche, et il restait longtemps en adoration devant le Saint-Sacrement. Oh ! j'aimais bien ça !... Je lui ai demandé une fois ce qu'il disait à Notre-Seigneur pendant les longues visites qu'il lui faisait. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? « Eh ! monsieur le curé, je ne lui dis rien. **JE L'AVISE** « **ET IL M'AVISE!**... » (Ici les larmes interrompaient la voix du saint catéchiste.) Il reprenait : « Que c'est beau, mes enfants, « que c'est beau !!! »

« Les Saints se perdaient pour ne voir que Dieu, ne travailler que pour lui ; ils oubliaient tous les objets créés pour ne trouver que lui : c'est ainsi qu'on arrive au ciel !... »

V

LE SAINT ABANDON ET LA CONFORMITE A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Le principe pratique de l'amour divin est dans ce mot : l'abandon. Le chrétien s'abandonne à la volonté de Dieu. Cette union avec Dieu, à laquelle il tend de toutes les forces de son âme, c'est l'état de conformité absolue de lui-même avec la volonté de celui qui le fait vivre. Le chrétien renonce à sa volonté propre, mais cet abandon de la volonté humaine à la volonté divine est loin d'être un état passif ; c'est, au contraire, la plus énergique activité qui se puisse concevoir. Obéir à Dieu, c'est combattre le grand combat, qui ne se termine qu'avec la vie, le combat de l'âme contre les passions, contre les instincts rebelles que Dieu a voulu qui se tinssent incessamment armés contre la liberté de l'homme, afin qu'il fût possible à celle-ci, secourue par la grâce, de lutter, de résister, de vaincre.

Ainsi l'on comprend comment l'abandon de tout l'homme à la volonté de Dieu permet les formules de haute spiritualité dont nos livres sacrés sont remplis. Il n'y a rien en elles dont la prudence chrétienne ait lieu de s'alarmer. L'âme élue, avide de former en soi l'homme nouveau, par sa conformité à la volonté de Dieu, conçoit un ardent amour pour l'objet éternel de son imitation, pour cette volonté souveraine à laquelle elle s'abandonne, sûre qu'elle est de rencontrer les bras et le cœur d'un Père. Dans cet état, les expressions les plus tendres lui sont permises : pour de vives émotions, d'ardentes paroles. L'Épouse des Cantiques est l'heureuse personnification de l'âme altérée, impatiente, délivrée et rapprochée du Bien-

Aimé, qui l'attend et la recevra dans l'éternel parvis, sainte et consacrée par tant de sacrifices. Ainsi le Psalmiste nous peint la colombe avide de s'élancer, de chercher un abri dans le sein de Dieu, objet de son amour ; d'autres fois, ce sont des degrés d'ascension, disposés dans le cœur et par lesquels le fidèle s'élève de vertu en vertu jusqu'à la plus céleste perfection (Ps. 83, v. 67). C'est par là, dans le sens de l'abandon de la volonté à la volonté divine, qu'il y a une science de la vie spirituelle, une science de l'amour ; qu'il y a eu, dans les siècles du moyen âge, de grandes écoles mystiques, les saint Victor, les Bonaventure, les Gerson ; qu'il s'est écrit des livres auxquels on a donné, comme saint Bonaventure, le titre expressif d'*Itinéraire* pour aller à Dieu, ou, comme le plus beau de tous les livres humains, d'*Imitation de Jésus-Christ* ; que saint Jean Climacque, dans son livre des *Degrés*, a réellement déterminé les degrés qui le séparent du Ciel ; que Suzo, Liguori, et tant d'autres, Fénelon dans ses *Lettres spirituelles*, ont donné de si beaux modèles de spiritualité. Ainsi sainte Thérèse, mettant en pratique dans sa vie ses enseignements sur les voies spirituelles, soumise à la volonté du Dieu dont elle est le vase d'élection, s'abandonne aux ardentes émotions d'une âme qui ne vit que pour obéir et pour aimer, et, dans son ardeur impatiente, s'écrie : « Je meurs de ne pouvoir mourir. »

L'abandon à Dieu, à la volonté de Dieu est le fond de la vie spirituelle ; c'est le principe de toute direction, de tout progrès dans la vie intérieure. L'Oraison dominicale l'exprime dans une de ses premières clauses : « Que votre volonté soit faite. » L'auteur de l'*Imitation* dit un mot après lequel il n'y a plus rien à ajouter : « Qui n'est pas prêt à tout souffrir et à s'abandonner entièrement à la volonté de son bien-aimé ne sait pas ce que c'est que d'aimer. » C'est cela : aimer, c'est s'abandonner à la volonté, se jeter éperdûment, ou tomber sous la main souveraine ; c'est l'amour, vrai, effectif, vivant et courageux.

Voici de belles paroles écrites par une pauvre ouvrière que nous avons connue :

« Pendant longtemps, ma nourriture la plus ordinaire a été cet abandon, ce dénuement de tout secours, de toute consolation, et, dans cet état, j'étais heureuse au delà de ce que je

puis dire. Pendant quelques années, pressée de toutes parts de me marier, le monde me fournissait par sa fausse prudence une foule de réflexions : L'avenir d'une fille pauvre m'était représenté sous les couleurs les plus sombres, et je savourais avec bonheur tout ce que le monde me promettait de déboires. Mon imagination m'en représentait plus encore : je voyais poindre sur moi toutes les humiliations et les souffrances possibles. J'aimais à me voir comme abandonnée de Dieu et des hommes, sans aucune espèce de consolation, n'attendant plus que la mort, n'ayant pas une main amie pour me fermer les yeux, une voix pour me parler du Ciel, un prêtre pour me donner les derniers secours de la religion. . . . Combien de fois j'ai fait ces réflexions et d'autres semblables ! Mais ce qu'il m'est impossible d'exprimer, c'est le bonheur, les ineffables délices qui inondaient mon cœur, en pressant alors mon crucifix sur ma poitrine, n'ayant plus que lui seul : « Vous me suffisez, ô mon Jésus ! et dans vos bras je puis m'endormir en paix, malgré vos apparentes rigueurs. »

Un grand moyen pour se conserver dans une paix et une tranquillité de cœur continuelles, c'est de recevoir des mains de Dieu les différentes choses, quelles qu'elles soient, et de quelque manière qu'elles nous viennent. (SAINTE DOROTHÉE.)

« Vous êtes étonné de ce que j'ai souffert avec tranquillité ce que vous venez d'entendre, disait saint François de Sales à un religieux qui avait été témoin des paroles injurieuses qu'on lui avait dites. Ne voyez-vous pas que Dieu a prévu de toute éternité la grâce qu'il m'a accordée de supporter volontiers cet opprobre ? Ne fallait-il pas boire ce calice qui m'a été préparé des mains d'un si bon père ? »

Il ne tombe pas un seul cheveu de notre tête sans l'ordre ou la permission de notre Père céleste. « Connaître cela clairement et parfaitement, disait un grand serviteur de Dieu, voilà ce qui rend l'âme heureuse sur la terre ; la croix, qui aurait été un enfer, devient un paradis pour ceux à qui le Seigneur donne l'intelligence de cette vérité. »

Sainte Thérèse, apprenant qu'une felouque chargée de vivres et d'effets qu'on avait achetés à Falerne pour son monastère avait fait naufrage, mena aussitôt ses filles devant le très-saint Sacrement pour louer et remercier le Seigneur : « Je m'en ré-

jouis, disait-elle, Dieu l'a voulu, il est le maître, tout cela a été fait par les mains de Dieu. »

Si vous regardez à terre la verge dont se servit Moïse devant Pharaon, c'est un épouvantable serpent ; mais si vous la considérez dans la main de Moïse, c'est une baguette avec laquelle il opère les plus grands prodiges. Il en est ainsi des tribulations. Considérez-les : en elles-mêmes elles sont horribles ; mais lorsqu'on les envisage dans la main de Dieu, elles sont aimables et délicieuses.

(SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

Sainte Madeleine de Pazzi avait coutume de dire : Je ne pense pas qu'il y ait dans le monde des tourments si affreux, qu'il y ait d'adversité si dure que je ne souffre volontiers et avec joie, par la seule persuasion que c'est la volonté de Dieu ; et, en effet, dans le temps qu'elle souffrait le plus, il suffisait de prononcer ces paroles : *C'est la volonté de Dieu*, pour qu'à l'instant même, elle parût remplie de joie.

Ce qu'on doit surtout désirer, c'est de conformer sa volonté à la volonté de Dieu. Voilà en quoi consiste la plus haute perfection. Celui qui renoncera davantage à soi-même, et pratiquera plus parfaitement la volonté de Dieu, recevra de plus grands dons et fera plus de progrès dans la vie intérieure.

(SAINTE THÉRÈSE.)

Alphonse, roi d'Aragon, prince très-sage, interrogé un jour quel était de tous les hommes celui qui était le plus heureux, répondit : « C'est celui qui s'abandonne le plus parfaitement à la volonté de Dieu. »

Saint Liguori disait : « Qu'il suffit d'un acte parfait de conformité à la volonté de Dieu pour faire un Saint. »

— Sainte Madeleine de Pazzi faisait à Dieu cette prière : « Mon Dieu, je ne désire qu'une seule chose : c'est que vous me dépouilliez entièrement de ma volonté propre ; non, je ne veux plus avoir de volonté. »

— Un fervent religieux convers disait en confidence à un de ses confrères, qu'il aurait beaucoup de satisfaction que ses supérieurs le chargeassent de servir toutes les messes qu'il pourrait servir dans la matinée. Celui à qui il parlait lui dit que pour obtenir cette grâce, il suffirait de la demander, qu'il prévoyait

qu'on ne la lui refuserait pas. « Non, répliqua-t-il, je n'en ferai rien ; un désir, quelque saint qu'il soit, ne doit pas être profané par la volonté propre ; l'obéissance est la directrice des plus saintes pensées. »

Belle leçon d'un mendiant à un docteur.

Thaulère, de l'ordre de saint Dominique, fameux théologien et saint prédicateur, demandait à Dieu, depuis plusieurs années, la grâce de rencontrer un directeur habile qui lui enseignât le plus court chemin pour arriver à la perfection ; lorsqu'étant un jour à l'église, il entendit une voix qui lui dit : *Sors et tu trouveras le maître que tu désires.* Tout rempli de joie et d'espérance, il se lève aussitôt, sort de l'église et rencontrant sur les degrés de la porte un pauvre, tout couvert d'ulcères et de plaies dégoûtantes, il lui souhaite le bonjour, selon la coutume. Le pauvre répondit : *Monsieur, je n'ai jamais eu de mauvais jours.* Le théologien fut d'abord surpris de cette réponse, et craignant de ne s'être pas fait entendre, il ajouta : *Mon ami, je prie Dieu qu'il te comble de biens. Je ne me souviens point,* dit le mendiant, *d'avoir jamais eu de mal.* Cette répartie mit notre Théologien encore plus en peine ; il pensa néanmoins que l'un ou l'autre se trompait ; c'est pourquoi il lui répéta le même souhait en changeant un peu les termes : *Je te dis encore une fois, mon pauvre homme, que je prie Dieu qu'il te rende bienheureux.* — *Et moi, je vous réponds encore une fois,* dit le mendiant, *que je ne me souviens point d'avoir été malheureux.* — Le Docteur, presque en colère, lui dit : *Je crois mon pauvre garçon, que la violence des maux que tu souffres te trouble l'esprit ; ne me suis-je pas bien expliqué ? En un mot, je te dis que je prie Dieu de te donner tout ce que tu saurais désirer au monde.* — *Monsieur,* répondit le malade, *je vous en supplie, ne vous mettez pas en peine ; ne l'ai-je pas assez dit ? Je suis très-satisfait, et je puis vous assurer que non-seulement j'ai tout ce que je veux, mais qu'il n'arrive au monde que ce que je veux.* — Le Théologien commença alors à se recueillir un peu

en lui-même, tout surpris et interdit d'une si étrange manière de répondre; puis reprenant la parole, il pressa le pauvre de lui expliquer comment il entendait les choses, avouant qu'il ne pouvait concevoir qu'étant réduit à une telle extrémité de misère, il s'estimât néanmoins le seul homme du monde qui ne fût point misérable. Notre pauvre ne demeura point court à cette instance, et instruit comme il l'était à l'école du Saint-Esprit, il donna au savant Docteur une sublime leçon en ces termes : « Sachez, Monsieur, qu'il est très-vrai que je n'ai jamais eu de mauvais jours, ni de mal, ni de malheur, comme je viens de vous le dire; et que cela ne vous surprenne point, parce que je me suis si bien convaincu que tout ce qui nous arrive en ce monde, bien ou mal, vient d'un Dieu infiniment bon, que je ne me mets jamais en peine de rien; et dans cette pensée, je me suis tellement uni et donné à Dieu mon souverain Seigneur, que je ne fais, pour ainsi dire, qu'une même chose avec lui. Les sentiments de Dieu sont les miens, ses pensées sont mes pensées, ses désirs, mes désirs; il fait tout ce qu'il me plaît, quand il fait tout ce qu'il lui plaît, parce que je veux tout ce qu'il veut et ne veux rien de ce qu'il ne veut pas. Si la faim me presse, je loue Dieu qui le veut ainsi; si le froid ou le chaud m'incommode, si la pluie, si le vent, si les maladies me tourmentent, j'en suis content, parce que c'est Dieu qui l'ordonne; si les hommes se jouent de moi, s'ils me persécutent et que le démon même ne m'épargne pas, je prends toujours patience; je me réjouis même de ce que la volonté de Dieu se fait en moi; car je sais bien que ni les hommes, ni les autres créatures n'ont de pouvoir sur moi qu'autant que Dieu leur en donne; c'est pourquoi je ne m'en prends jamais à d'autres qu'à Dieu, et Dieu peut-il rien faire qui ne soit très-bien fait? Ver de terre que je suis, aurais-je bonne grâce de m'opposer aux actions de ce grand-Dieu, ou de le blâmer dans l'exécution de ses desseins? Ne sentant d'autre main qui me touche que la sienne, pourquoi me plaindrais-je? N'est-il pas mon Créateur et moi sa créature? Et tout grand Dieu qu'il est, ne m'aima-t-il pas jusqu'à mourir pour moi sur une croix? Comment serait-il possible que, m'aimant à un tel point, il me voulût faire du mal? ou que, le connaissant si plein de bonté à mon égard, je ne conçusse avec action de grâces tout ce qu'il lui plaît de m'en-

voyer, soit santé, soit maladie, soit honneur, soit déshonneur, soit en un mot tout ce que sa volonté me destinera ? Les maux qui viennent de sa part ne sont plus des maux, et les biens qui viennent d'autre part ne doivent pas même porter le nom de biens. Quant à moi, je mets au nombre de mes plus grands biens celui de pouvoir m'en passer. Bonne et mauvaise fortune, prospérité et adversité, ce sont des noms que je ne connais point ; tout m'est indifférent, puisque tout vient de la main de Dieu. *N'est-il donc pas vrai que je n'ai jamais eu de mauvais jours ni de malheur, et que je n'en puis même avoir, tandis que je conserverai la même résolution que j'ai prise de vouloir sans cesse et sans réserve tout ce que Dieu veut ?* » — Voilà de belles paroles, dit le Docteur, mais après tout, si Dieu était résolu de vous condamner à l'enfer, seriez-vous encore content ? — Dieu me condamner à l'enfer, répondit le pauvre ! à l'enfer ! lui, qui est la bonté même ! Ah ! Monsieur, cela n'est pas possible ; mais quand bien même il le voudrait, sachez que j'ai deux bras, l'un qui est une extrême humilité, par la soumission à sa divine Providence ; l'autre est une amoureuse confiance en son infinie miséricorde ; avec ces deux bras, je l'étreindrais avec tant de force, que je l'emporterais avec moi en enfer ; et j'aimerais beaucoup mieux être en enfer avec Dieu que sans lui en paradis.

Le Théologien était ravi d'entendre de tels discours de la bouche d'un homme accablé de tant de maux ; il remercia Dieu en son cœur de lui avoir fait rencontrer le maître qu'il avait tant désiré ; et la résolution qu'il prit fut d'imiter son exemple et de s'abandonner comme un enfant à la sainte et amoureuse providence de Dieu (1).

Ayons la même docilité que ce pieux Théologien ; suivons un aussi beau modèle que ce pauvre mendiant ; prenons comme lui de la main du Seigneur tout ce qui nous arrive de fâcheux, persuadés qu'il nous gouverne avec une sagesse et une bonté infinies, et qu'il n'y eut jamais père plus tendre ni mère plus sensible à l'égard de leurs enfants, que ne l'est ce Dieu de bonté en ce qui nous touche.

(1) Toler. instit. — Blosius, append. c. 1.

Conformité de saint Vincent de Paul à la volonté de Dieu.

L'amour unit les cœurs ; il unit surtout les volontés ; en sorte que la preuve souveraine du véritable amour pour Dieu, c'est la soumission et la conformité à sa volonté très-sainte.

Tel était l'amour, telle était, par conséquent, la soumission de saint Vincent de Paul. Nul, avant d'agir, ne demanda avec plus de simplicité : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Nul ne sépara avec plus de soin, dans toutes ses pensées et toutes ses affections, ce qui venait de Dieu pour s'y attacher. Nul, dans le cours de l'action ou de l'entreprise, ne se régla plus constamment sur le plan que lui traçait la volonté divine. Et cette conformité à la volonté de Dieu, il la pratiquait, non-seulement dans sa conduite personnelle, mais dans toutes ses œuvres pour le bien d'autrui, dans tout ce qui intéressait sa Congrégation. Dans la crainte de prévenir Dieu, jamais il ne prit l'initiative d'aucune fondation, et il attendit toujours, avant d'agir, une impulsion extérieure qu'il regardait comme l'invitation ou le *placet* de la Providence. S'agissait-il d'un sujet, d'un établissement, d'un avantage temporel pour sa Compagnie, il ne l'acceptait que de la main de Dieu, visible pour lui dans la nature et les circonstances de la proposition qui lui était faite ; et, s'il travaillait ensuite pour conserver les biens ainsi reçus, c'est que Dieu le voulait, c'est que le respect, la reconnaissance et l'amour pour le donateur exigent qu'on veille à garder et à accroître ses dons. Attendre la volonté de Dieu et ne la jamais prévenir, lui obéir ensuite comme à une souveraine, la suivre au prix du travail, du bien, de l'honneur et même, s'il le fallait, de la vie, telle était son immuable loi. Quand une fois il l'avait connue, soit par une inspiration intérieure, soit par un commandement ou un conseil du dehors, il y conformait aussitôt la sienne, et réglait en conséquence toutes ses intentions, qu'il avait soin de renouveler de temps en temps pour que rien ne s'y mêlât d'étranger. Si cette volonté se révélait à lui par les événements qui dépendent uniquement de son souverain domaine, comme maladies, pertes, afflictions, et au-

tres accidents de cette vie, il s'y soumettait avec patience et résignation, bien plus, avec affection et avec joie, lui sacrifiant toutes les répugnances naturelles.

La résignation au bon plaisir de Dieu, quoi qu'il en coûte, est, en effet, la marque de la soumission à son adorable volonté. Dans les plus fâcheuses rencontres, un seul mot : « Dieu soit béni ! Dieu soit béni ! » sortait de la bouche ou plutôt du cœur de saint Vincent de Paul, comme l'acquiescement résigné aux dispositions de la Providence.

Il y a quelque chose encore au dessus de la résignation, qui soumet bien la nature, mais sans l'immoler ; c'est la sainte indifférence. Vincent porta jusqu'à cet héroïque degré la vertu d'obéissance à la volonté de Dieu, qu'il s'agit ou de sa personne ou de ses œuvres. Santé ou maladie, vie ou mort, tout lui était indifférent. Aliments, remèdes, même ceux qui lui répugnaient davantage, ou qu'il savait lui être contraires, il prenait tout avec indifférence, et se montrait aussi content du mauvais effet produit que de la meilleure réussite.

La mort de ses meilleurs ouvriers évangéliques, de ses plus chers enfants ne pouvait l'arracher à sa chère indifférence. Dans leurs maladies, c'était en cette disposition qu'il les recommandait aux prières de sa communauté : « Nous prions Dieu, disait-il, qu'il ait agréable de conserver ce bon missionnaire, nous soumettant néanmoins entièrement à sa divine volonté. Car nous devons croire, et il est vrai, que non-seulement sa maladie, mais aussi les maladies des autres, et enfin tout ce qui arrive à la Compagnie, ne se fait que par sa sainte conduite et pour l'avantage de la même Compagnie. C'est pourquoi, en priant Dieu de donner la santé aux infirmes et de subvenir aux autres nécessités, que ce soit toujours à condition que tel soit son bon plaisir et sa plus grande gloire. » Morts, il n'annonçait leur perte qu'en commençant par cette invariable formule : « Il a plu à Dieu de nous priver de tel missionnaire. » Et il ajoutait : « Je ne doute pas que vous n'ayez été vivement touchés de la privation de cette personne, qui nous était si chère ; mais, Dieu soit loué ! Vous lui avez dit aussi qu'il a bien fait de nous l'ôter, et que vous ne voudriez pas qu'il en fût autrement, puisque tel a été son bon plaisir. »

Conformité de M. Vernet à la volonté de Dieu.

M. l'abbé Vernet, prêtre de saint Sulpice, fondateur des Sœurs de la Présentation, se faisait distinguer par sa tendre confiance en Dieu et son parfait abandon à la Providence (1). Ce saint prêtre s'efforçait d'inspirer à tous ceux qui travaillaient de concert avec lui, ou dont il réclamait le concours, les sentiments de confiance en Dieu dont son âme était pénétrée. En lisant ses lettres, on voit que cette confiance en Dieu augmentait à raison des obstacles qu'il avait à vaincre. C'est dans cette confiance qu'il puisait ce calme, cette paix que rien ne pouvait altérer, ni les fâcheux revers, ni les persécutions, ni les épreuves de tout genre qu'il eut à traverser. En juillet 1830, étant à Paris, il écrivait à la Mère Rivier, inquiète sur son compte : « Vous devez être en peine de moi ; si vous voulez savoir en quelle disposition je me trouve, lisez dans Rodriguez le *Traité de la conformité à la volonté de Dieu.* » C'est à ce même sentiment qu'il devait cette liberté d'esprit, au milieu des plus grandes difficultés ; quel que fût l'état de ses affaires ou de ses œuvres, quelque contrariété qu'il eût éprouvée pendant le jour, jamais de préoccupation qui troublât, pendant la nuit, ni la paix de son âme, ni le repos de son corps. Il déposait ses peines au pied du crucifix, et se couchait heureux dans la pensée d'avoir accompli ses devoirs. C'est dans un de ces moments de peine qu'il disait devant plusieurs membres de sa famille réunis : Ne craignez rien, le poids de la journée est bien un peu pénible, mais le repos de la nuit est paisible. Quand je vais me coucher, je me mets entre les bras du bon Dieu, je croise mes mains sur ma poitrine, et je m'endors tranquille. J'ai toujours fait ainsi, quels que fussent les événements, car entre les bras de Dieu que risque-t-on ?

Cet abandon à Dieu ! mes enfants, leur répétait-il sans cesse de ce ton de père qu'on ne peut rendre, rien que la volonté de Dieu, et toute la volonté de Dieu ! Quel bonheur de pouvoir se

(1) M. Vernet est décédé à Viviers, le 4 mai 1843, dans les sentiments de la plus touchante piété.

dire à chaque instant du jour : Je fais la volonté de Dieu. Notre Seigneur disait : *Quæ placita sunt ei facio semper*. Hélas ! ce *semper* serait un mensonge dans notre bouche ; mais au moins pourquoi ne dirions-nous pas cent fois le jour : *Quæ placita sunt ei facio*. On a remarqué qu'il ne faisait pas une instruction sans parler de la volonté de Dieu. Cette douce parole, si profondément gravée dans son cœur, ainsi que le nom de Jésus-Christ, revenait sans cesse sur ses lèvres ; mais il la prononçait avec tant de foi et d'onction, qu'on voyait bien qu'elle était, comme à saint Bernard, un rayon de miel à sa bouche, une suave mélodie à son oreille.

Parfait modèle de l'abandon à Dieu.

Le parfait abandon à Dieu est un moyen excellent d'avoir toujours la paix de l'âme et de voir venir la mort sans crainte. Nous trouvons une preuve de cette vérité dans la relation de la mort de la sœur Eugénie-Appoline, décédée au Carmel d'Autun, le 2 janvier 1858.

Voici un extrait de la circulaire adressée par la Prieure à toutes les maisons de l'ordre :

La perfection à laquelle cette chère sœur était parvenue depuis quelques années est une preuve bien frappante de cette vérité que les saints fondateurs du Carmel ne cessent d'insister dans leurs écrits : que la science de l'humilité vaut seule plus que toutes les autres, et qu'elle suffit à l'âme religieuse. La bonne sœur Eugénie, autrefois si prompte, si susceptible, si profondément abattue ou si vivement contrariée dans les événements fâcheux, était devenue, au moyen de l'humilité, calme, douce, condescendante, indulgente envers ses sœurs, appliquée à accomplir les volontés de Dieu, sans réfléchir à ce que la nature y trouve de dur quelquefois.

Durant la courte mais bien cruelle maladie qui a précédé sa mort, notre chère sœur Eugénie nous a constamment édifiées par une patience inaltérable, un complet abandon au bon plaisir de Dieu, un tel dégagement d'elle-même, qu'on n'a jamais

su si une chose lui allait mieux qu'une autre ; une si parfaite obéissance, que, même dans l'état de faiblesse où la souffrance l'avait réduite, elle était prompte à se livrer à ce qu'on exigeait d'elle pour son traitement, quoiqu'il ne dût lui en revenir qu'une grande fatigue. Aucune de nous ne l'a entendue faire une plainte ou réclamer un soulagement. Si on lui demandait sa pensée sur cela : Je ne désire que la volonté de Dieu, répondait-elle.

Lorsque nous sondions ses dispositions sur son avenir : « Je serais fort contente, nous disait-elle, si Notre-Seigneur daignait m'appeler à lui, mais je ne désire que sa volonté. » Lorsque nous eûmes à lui annoncer que, selon les apparences, Dieu ne la laisserait plus sur la terre : « Je l'en bénis, s'écriait-elle, cela me fait grand plaisir. Je ne puis redouter la mort, puisque je ne tiens à rien ici-bas et que je n'aime que Dieu. » Elle nous demanda la grâce de recevoir les sacrements en pleine connaissance et témoigna beaucoup de joie après sa confession : « Je suis contente, nous dit-elle, auparavant je craignais un peu que la faiblesse et les souffrances m'empêchassent de me confesser ; j'ai prié notre vénérée mère Thérèse de Saint-Augustin de m'aider en cela, et tout le temps de ma confession j'ai été parfaitement calme, sans avoir aucun sentiment de mes souffrances. A présent il m'est rendu, mais je m'abandonne à Notre-Seigneur et j'espère qu'il me fera la grâce de le recevoir. » Elle eut, en effet, cette grâce le lendemain, et le surlendemain, jour de sa mort, celle de l'extrême-onction. Mais tout cela se fit avec tant de calme de sa part, qu'on aurait dit qu'il ne s'agissait que des exercices de piété ordinaires.

Lui ayant proposé d'employer un médicament que nous croyions propre à la soulager : « Puisqu'il n'y a aucun espoir de me guérir, nous dit-elle, permettez, ma mère, que nous ne nous occupions plus de cela. »

Elle nous témoigna le désir de ne plus songer qu'aux moyens de bien se disposer à la mort, nous demanda l'image de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et pria incessamment pendant les quelques heures qu'elle vécut encore. Nous l'aidions en cela, et elle nous exprimait sa vive satisfaction en même temps que sa crainte de nous fatiguer. La voyant plus mal, et l'heure de la

messe approchant, nous étions dans l'indécision de retarder cet exercice ; son amour de la régularité en parut blessé : « Ce n'est pas nécessaire, nous dit-elle, permettez seulement que nos sœurs reviennent après la messe. »

Elle baisa son crucifix et renouvela ses vœux avec une tendre dévotion plusieurs fois durant son agonie, et encore quelques instants avant que d'expirer. Elle promit à toutes nos sœurs de ne pas les oublier devant Dieu, et réclama leurs prières. Sa physionomie resta douce et calme, et nous n'avons pu apercevoir son dernier soupir qu'elle a rendu le 2 janvier, à midi trois quarts, la Communauté et nous étant présentes. Après la mort de notre chère sœur, un doux sourire est resté sur ses lèvres, et nul changement ne s'est manifesté dans ses traits. Nous avons tout lieu de croire que sa belle âme a été reçue favorablement de Celui qui depuis longtemps en était l'unique possesseur.

Le soldat chrétien.

C'est surtout parmi les événements ordonnés par la Providence que la conformité du chrétien à la volonté divine se montre belle et féconde pour assouplir l'orgueil de l'homme, faire éclore dans les âmes, au milieu des sacrifices, ces nobles et saintes choses qui s'appellent résignation, patience et dévouement...

— Dieu le veut, dit le soldat chrétien ; famille et patrie, adieu, je vais me battre et mourir pour vous..... Certes le sacrifice est grand, mais Celui qui le veut est plus grand. L'exil est lointain, les travaux sont bien durs, les dangers nombreux ; mais plus belle en sera la couronne, plus brillants seront les lauriers véritablement immortels dont le Dieu qui commande ornera nos fronts.

Viennent maintenant les blessures ou la mort : Dieu l'a voulu, dit en tombant le héros devenu martyr, et passant tour à tour sur sa bouche expirante le crucifix du prêtre, et la médaille que sa mère attacha sur sa poitrine, il meurt en murmurant encore : Père, que votre volonté soit faite !

On ne lira pas sans sentir ses yeux se remplir de larmes les lignes suivantes empruntées à une lettre d'un soldat français pendant les dernières campagnes d'Italie (1) :

« Il doit être cinq heures du soir, et le feu, commencé ce matin à quatre heures et demie, a entièrement cessé sur le point où nous nous trouvons, quoique nous entendions encore une partie de l'artillerie française gronder sur notre droite et l'artillerie piémontaise sur notre gauche, mais nous n'en voyons que la fumée, car de petits monticules nous cachent l'armée alliée comme l'armée ennemie. Je vais donc pouvoir vous écrire tranquillement, puisque nous sommes forcés de prendre du repos sans bouger d'ici, tandis que les régiments d'infanterie et de cavalerie qui nous précèdent se réorganisent, car bien des vides se trouvent dans les rangs, et si le nombre des morts est grand, celui des blessés est immense. Le fléau est affreux ! il faut prier, beaucoup prier. Mon Dieu, grâce pour les nations comme pour les hommes !

« Vous étiez sans doute bien loin de penser, en m'écrivant il y a aujourd'hui un mois, que vos lettres ne me seraient remises que sur le tombeau de saint Charles Borromée, à Milan, et que ma réponse serait datée d'un champ de bataille plus remarquable que celui de Magenta ; mais la divine Providence l'a ainsi voulu. Adorons ses desseins impénétrables, et bénissez-la pour moi de la paix inaltérable qu'elle ne cesse de m'accorder, et qui est pour moi un bonheur dont je n'avais pas d'idée.

« Qu'il est doux de pouvoir ainsi, entre les bras de la mort, dire continuellement à Dieu : « Seigneur, que votre volonté soit faite ; je ne veux que ce que vous voulez. Je ne

(1) Voici les réflexions du rédacteur en chef du journal *l'Univers* sur cette pièce si touchante :

« On nous communique la lettre suivante, écrite du champ de bataille de Solferino. L'auteur est un simple soldat du 1^{er} régiment d'artillerie, enfant du peuple qui n'a reçu que l'éducation littéraire qu'il s'est lui-même donnée. Il parle peu de la bataille, mais nos lecteurs ne l'écouteront pas avec moins d'intérêt, et, nous l'osons dire, de respect. Rien ne montre mieux quels hommes il y a dans l'armée française. »

LOUIS VEUILLOT.

« demande pas la mort, car je voudrais bien ne pas arriver
 « près de vous les mains vides ; mais je n'ai pas non plus la
 « présomption de vous demander la vie, car le monde est si
 « corrompu et notre pauvre nature si faible, que je crains de
 « ne pas être fidèle à la grâce. Si vous m'envoyez la mort, je
 « vous en bénirai encore, dans l'esprit que mes souffrances
 « vous seront un sacrifice agréable. Si je suis prisonnier, je
 « vous en bénirai encore, car je ne serai pas seul, et il y aura
 « du bien à faire parmi mes camarades. Enfin, si vous me
 « laissez la vie, je vous bénirai toujours, car je veux la pas-
 « ser à vous servir. Faites donc ce qu'il vous plaira, ô mon
 « Dieu, je ne vous demande rien, et ne veux que ce que vous
 « voulez! »

« Ah ! si vous saviez comme le champ de bataille vous porte
 à la prière ! Si quelquefois l'âme s'attriste en voyant tant de
 morts tomber à vos côtés, comme elle se ranime bien vite en
 pensant que bientôt, peut-être, votre tour sera venu et que
 vous irez vivre de cette vie que le bon Dieu réserve à ses élus !
 Comme alors on sait bien le remercier de vous avoir fait
 naître de parents chrétiens et de vous avoir accordé assez de
 grâces pour comprendre les vanités du monde ! Oh ! alors je
 vous assure, on ne tremble pas, la mort vous est indifférente.
 On peut donc se battre, et se battre en lion, car on comprend
 que reculer serait plus indigné d'un chrétien que d'un Fran-
 çais (quoi qu'on en dise).

« Je ne vous ferai pas la description de la bataille. Les jour-
 naux sauront mieux vous la faire que moi qui n'ai vu que ce
 qui se passait à une lieue autour de moi, tandis que le champ
 de bataille avait peut-être quatre lieues de largeur. Et puis, je
 ne saurais vous rendre ce que j'ai vu ; d'ailleurs, ce serait vous
 répéter ce que le télégraphe vous aura appris avant ma lettre.
 Presque tous disent que c'est plus triste qu'à Sébastopol. Pour
 moi, les moments les plus pénibles ont été les moments où
 j'ai traversé les endroits mêmes où la bataille s'était engagée,
 et où les blessés, mêlés aux morts, ne cessaient d'appeler des
 secours que personne ne pouvait leur accorder. Il fallait mar-
 cher et abandonner tous ces pauvres jeunes gens qui allaient
 mourir et qui n'avaient personne pour les secourir et les porter
 à Dieu. Alors, je vous assure, on comprend bien la respon-

sabilité de tous ceux qui s'occupent d'éducation ou qui ont charge d'âmes.

« Nous sommes restés quatre jours à Milan ; toute la ville était en fête. Pour moi, les meilleurs souvenirs que j'en ai emportés sont mes visites à la basilique de Saint-Ambroise. Avec quel bonheur n'ai-je pas vu ces endroits où le saint évêque arrêta l'empereur Théodose le Grand, puis la petite chaire dans laquelle il se trouvait lorsque saint Augustin suivait ses instructions et était touché par la grâce. Là encore on se sent bien porté à Dieu et on lui demande de redonner à la terre d'autres Ambroise, d'autres Augustin, d'autres Théodose le Grand ; puis on leur demande encore de donner aux chrétiens actuels la force des Gervais et des Protas, dont les tombeaux se trouvent près de ceux de saint Ambroise et de sainte Marcelline.

« De Milan, nous sommes venus à Brescia où nous sommes restés deux jours, et enfin ici, d'où nous partirons probablement cette nuit ou demain.

« Adieu donc, à bientôt. Priez et faites prier, et puis écrivez-moi : les lettres font tant de plaisir quand on est éloigné. »

Du champ de bataille de Solferino, près de Castiglione et du lac de Garda, le 24 juin 1859.

Modèle du saint Abandon.

Le grand cœur du Père Anchieta concevait les projets les plus vastes et entreprenait les choses les plus difficiles : après les avoir mûries avec sagesse, il les exécutait avec force, et savait leur donner leur dernière perfection. Sa confiance en Dieu égalait son humilité ; c'est que plus on se défie de soi, plus on se confie en Dieu, où l'on trouve toute sa force et tout son support. Le Père Anchieta, suivant à la lettre le conseil que Notre-Seigneur nous donne dans l'Évangile, n'avait aucune sollicitude pour les besoins de son corps, s'abandonnant entièrement en ce point à la douce providence de celui qui ne refuse point à l'oiseau sa nourriture, ni à la fleur le vêtement qui la pare.

Dans ses voyages longs et pénibles, à travers de vastes solitudes et des monts escarpés, il ne voulut jamais rien prendre avec lui ; et il répondait à ceux qui, moins confiants dans la Providence, l'engageaient à être plus prudent : « Fions-nous à Dieu, et rien ne nous manquera. » Et, en effet, un religieux de la Compagnie, qui l'accompagna pendant plusieurs années dans ses missions, atteste qu'il ne lui manqua jamais rien, et que bien souvent Dieu récompensa la confiance de son serviteur, en lui procurant d'une manière miraculeuse les choses dont il avait besoin.

Un autre effet de son abandon à Dieu fut une libéralité inépuisable envers les pauvres. Tout ce qu'il recueillait d'aumônes, soit en allant mendier de porte en porte, comme il le faisait souvent, soit autrement, il l'employait au soulagement des nécessiteux. Comme on lui disait de penser aussi un peu à lui : « C'est ce que je fais, répondit-il, j'ai pris pour moi la meilleure part, le bon Dieu. » Pendant qu'il était supérieur, le procureur de l'un des collèges soumis à son gouvernement, trouvant qu'il ruinait la maison par ses aumônes, ne cessait de réclamer contre cette prodigalité : « Que Votre Révérence ne se mette point en peine, lui dit le serviteur de Dieu, et qu'elle sache qu'il y a au dessus de nous quelqu'un qui veille bien mieux que nous au bien de cette maison. Jusqu'ici, grâce à Dieu, elle n'a manqué de rien. Il en sera de même à l'avenir, car la bénédiction de Dieu y entrera par la même porte par où sera sortie l'aumône. »

Le troisième effet de cet abandon en Dieu, chez le Père Anchieta, fut une paix imperturbable au milieu des difficultés et des peines sans nombre qu'il eut à souffrir. Le zèle de la gloire du Seigneur ne pouvait manquer de soulever les contradictions du monde ; loin de s'affliger, des calomnies et des persécutions des méchants, il y voyait, au contraire, la preuve des bénédictions divines, et un encouragement à continuer avec plus d'énergie encore l'œuvre qui avait l'insigne honneur de soulever contre elle la haine des ennemis de Dieu. Sachant d'ailleurs que tout ce qui arrive est pour les élus, il reposait entre les bras de la Providence avec la même paix et le même abandon que l'enfant sur le sein de sa mère ou de sa nourrice.

Abandon à Dieu du Bienheureux Benoit-Joseph Labre.

Sa confiance en Dieu était entière pour les besoins du corps comme pour ceux de l'âme, ou plutôt, relativement aux premiers, il s'abandonnait sans réserve à la Providence, exécutant à la lettre le conseil de l'Évangile, de ne point penser au lendemain et de n'avoir ni argent, ni provisions de quoi que ce fût. Il rejetait littéralement toute inquiétude pour le soutien du corps dans le sein du Père céleste, et ne se donnait d'autre souci que du pain de chaque jour. On voit dans sa biographie combien de fois il repoussa des offres de secours. C'est cette confiance qui lui faisait refuser même les aumônes spontanées, quand il était pourvu pour le jour présent ; ou bien s'il était forcé de les accepter par l'importunité de la charité, il les distribuait à d'autres pauvres, avant la fin du jour, ou les versait dans quelque tronc à la porte d'une église. Le conseil du P. Gabrini n'avait pas suffi pour le décider à faire une réserve : il n'y eut que le commandement de son dernier directeur qui eut le pouvoir de le lui imposer.

Cependant son incurie était telle, qu'il se réduisait constamment à la pauvreté la plus extrême, et alors même il ne demandait pas, si ce n'est à quelque bienfaiteur qui lui eût fait des offres réitérées, et seulement quelques vêtements indispensables. Le motif de cette façon d'agir, il le déclara un jour à l'abbé Mancini, qui, s'étant aperçu qu'il n'avait plus de chemise, lui en donna une sans sa demande, en lui disant : « En pareil cas, il est bien permis d'exposer ses besoins, que les autres ne connaissent pas, ou auxquels ils ne veulent pourvoir qu'après en avoir été priés. » Benoit lui répondit que « justement ce qui le couvrait lui avait été donné sans qu'il le demandât, et que du reste il était sûr qu'on le préviendrait quand Dieu le voudrait. » Voilà bien, assurément, une confiance absolue dans les promesses de Jésus-Christ, disons même qu'elle serait téméraire sans une inspiration particulière.

Mais cette inspiration l'avait-il ? Qu'on en juge par le résultat. Jamais peut-être ne s'est accompli aussi exactement l'oracle du divin Maître : « Cherchez avant tout le royaume de

Dieu, et le reste ne vous manquera pas. » En effet, s'il eût voulu, il eût pu, pendant les dernières années surtout, vivre dans une sorte d'aisance : tant son application à la recherche du règne de Dieu et le spectacle de sa piété multiplèrent les offres qui lui furent faites. Qui a voulu le prendre pour commensal ; qui a voulu lui assigner une subvention mensuelle ; qui l'a engagé de recourir à soi toutes les fois qu'il aurait besoin. Ce n'est pas tout : plus d'une fois il fut sollicité d'accepter, avec les mêmes instances dont on use pour obtenir. Une femme indigente elle-même, le voyant si mal chaussé, demande de vieux souliers à un ecclésiastique, et va attendre Benoît à la porte de l'église pour les lui offrir. Mais il les trouva trop bons et la pria de les donner à un autre pauvre. Il y eut des personnes qui recoururent à divers artifices pour lui donner, sans qu'il pût se soustraire à leur bienfaisance. Les rôles étaient changés : ce n'était pas l'indigent qui priait le riche, et qui se servait de ruses pour l'intéresser en sa faveur, mais bien le riche qui aspirait à l'avantage de secourir cet indigent, et se serait trouvé heureux d'y réussir.

O fidélité admirable de la Providence ! Elle fit de son côté tout ce qu'elle avait promis, et si Benoît ne voulut point en profiter, ce fut par excès de vertu et par amour de la perfection.

Un nouveau Job.

La divine justice qui vous paraît si terrible, qui vous jette si souvent dans le trouble, doit être le plus ferme appui de votre confiance. Plus Dieu est juste, devez-vous dire, plus je dois espérer en lui ; car plus il est juste, plus il est éloigné de manquer à ses engagements. Si je dois craindre quelque chose, c'est de ne pas avoir assez de confiance en lui ; c'est de ne pas croire assez à la bonté de son cœur et à l'amour infini qu'il me porte.

Nous allons en voir un exemple dans le récit suivant rapporté par un vertueux prêtre. En parcourant, dit-il, les vastes salles d'un hospice, pendant un hiver rigoureux, je vins à pas-

ser à côté du lit d'un pauvre vieillard extrêmement disgracié de la fortune et de la nature. Courbé sous le poids de quatre-vingt-dix années, il était accablé de toutes sortes de maux ; une fièvre brûlante le tourmentait le jour et la nuit ; des douleurs de tête, d'estomac, de goutte ne lui laissaient aucune relâche. Privé de toute consolation humaine, délaissé par ses proches, il était encore abandonné de tous ses amis, qu'il avait vus cependant si assidus autrefois auprès de sa personne, lorsqu'il jouissait de ses biens. Car il avait été heureux ; il avait possédé naguère une fortune considérable. Les événements de la Révolution l'avaient seuls réduit à cette triste indigence. Une suite d'accidents fâcheux lui avaient encore ravi les membres les plus précieux de sa famille ; il venait de pleurer la perte du dernier de ses enfants, mort pour la défense de la foi. Cet infortuné vieillard sur le bord de la tombe, victime de toutes les douleurs à la fois, attendait la mort comme l'heureux terme de ses profondes misères. Il l'attendait, mais avec la résignation d'une âme chrétienne. Soutenu par un esprit de foi admirable, il endurait ses souffrances avec la patience d'un martyr. Que de fois, l'entendit-on s'écrier, comme le saint homme Job, dont il était le digne émule : *nous avons reçu des biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas également les maux ?* Son amour pour Dieu semblait croître avec ses peines. Il était souverainement affligé, quand il entendait blasphémer son saint Nom. Malheureusement plusieurs malades, renfermés comme lui dans la même salle, lui faisaient entendre trop souvent ce concert infernal. Le pieux nonagénaire, faible et souffrant comme il l'était, ne pouvait guère élever la voix contre ces impies. Il se contentait de prier pour eux et d'offrir à Dieu ses souffrances pour leur conversion. Nous verrons bientôt que les efforts de sa charité ne furent pas infructueux.

A côté de son lit, se trouvait un pauvre artisan, père de famille, dont les travaux excessifs et continuels avaient ruiné la santé. Atteint d'une maladie mortelle, incapable désormais d'aucun travail, dépourvu de toute ressource, il avait souvent la douleur de voir autour de son lit une épouse en pleurs et des enfants couverts de haillons qui lui demandaient un morceau de pain. Hélas ! l'infortuné, privé de tout secours humain,

aurait pu trouver dans le sein maternel de la religion quelque soulagement à ses maux ; mais cette ressource lui était encore ôtée ; c'était un impie ou plutôt un de ces indifférents pratiques qui, sans rejeter les principes de notre foi, n'en suivent aucun dans leur conduite. C'était un homme grossier dans ses manières, plus grossier encore dans son langage, et les facultés de son esprit paraissaient comme abruties par l'absence de tout sentiment chrétien et une vie toute plongée dans les sens. Aussi dans les moments où ses douleurs devenaient plus violentes, sa ressource ordinaire était de s'abandonner aux blasphèmes et au désespoir.

Quel contraste de voir, à côté de ce malheureux, notre bon vieillard, plus souffrant peut-être que lui, quant au corps, mais dont l'âme pleine de joie et de force se réfléchissait sur son visage serein et tranquille ! Ici, que la religion montrait bien tout son empire ! Le vieillard était moins occupé et moins affligé de ses propres maux que de ceux de son compagnon ; il le plaignait, il priait pour lui, il tâchait de le consoler, il essayait parfois de toucher son cœur par quelque considération de foi : « Mon cher ami, lui disait-il avec l'accent d'un père qui parle à son fils, mon cher ami, pourquoi donc, privé de tout soutien, accablé comme tu l'es de toutes les douleurs possibles, pourquoi ne t'adresses-tu pas à celui-là seul qui peut te soulager, et qui ne désire que de te faire du bien ? Crois-tu donc que Dieu n'est pas capable d'alléger tes maux ? — Eh ! s'il le peut, répondit l'artisan avec un air chagrin et impatient, s'il le peut, pourquoi ne le fait-il pas ? Pourquoi m'afflige-t-il jusqu'à l'excès, tandis qu'il laisse tant d'autres dans les plaisirs et la prospérité ? — Mais as-tu jamais eu recours à lui ?... l'as-tu invoqué quelquefois dans tes maux ? Il a promis son secours à quiconque espérerait en sa bonté ; si tu le pries avec confiance, sois sûr qu'il sera fidèle à sa promesse ; car c'est un Dieu infiniment juste. — Un Dieu juste ! répliqua l'artisan, comment puis-je le croire au traitement qu'il me fait ? Est-il juste de combler le riche de toute sorte de biens et d'accabler un pauvre ouvrier, un père de famille de tous les maux à la fois ? Puis-je voir sans indignation tant de familles opulentes vivre dans les délices, tandis que mes pauvres enfants n'ont pas de pain à manger ? Pourquoi, lorsque tant de personnes sont dans

des habitations commodes et brillantes, dans des appartements splendides, où tout flatte leurs sens, où elles ont à souhait des vêtements chauds et propres, des mets délicats et abondants, des lits mollets, des tapis, du feu, une santé robuste, pourquoi moi et ma pauvre famille sommes-nous entassés dans une chambre humide et obscure, couchés sur une paille durcie, sans couverture et presque sans vêtements, privés de meubles, de feu, et condamnés dans une saison glaciale à souffrir toutes les horreurs du froid et de la faim? Est-il donc juste ce Dieu de donner tout aux uns et rien aux autres? Est-ce là de la miséricorde?

Notre bon vieillard était peiné d'entendre un pareil langage, et de voir dans ce malheureux tant d'ignorance jointe à tant de misère. Il essaya de dissiper ses erreurs et d'éclairer son esprit sur les grands desseins de la Providence, qui conduit tout avec sagesse et une bonté infinie. Il lui dit donc: Mon cher ami, je conviens avec toi que ta position est cruelle. Oui, il est douloureux sans doute de se voir dans un tel état de peines et de souffrances. Je sais par expérience aussi bien que toi tout ce que les maux de cette vie ont d'amer et de désolant. Tu peux en croire un vieillard, qui a été, lui aussi, à l'école du malheur. Mais à des maux extrêmes, j'ai trouvé un remède ineffable: je me suis jeté dans le sein de la religion, et j'y ai trouvé tant de douceurs et de force que mes maux ont presque changé de nature pour moi: ils me sont devenus une source de consolation. Elle m'a appris, cette religion sainte, le grand secret de la Providence dans la distribution des biens et des maux de cette vie. Elle m'a révélé ce mystère si peu connu des âmes souffrantes, que Dieu ne nous traite avec tant de rigueur en ce monde que pour nous faire goûter en l'autre d'éternelles douceurs, et que les peines dont il nous afflige ici-bas, loin d'être des effets de sa colère, sont au contraire les plus grands témoignages de son amour. — Des témoignages d'amour! reprit l'artisan avec aigreur, quel amour à tourmenter un malheureux! à prendre plaisir dans ses souffrances! — Ne t'impatiente pas, mon ami, permets-moi, je t'en prie, d'expliquer ma pensée. Dieu ne prend pas plaisir à te tourmenter; s'il t'afflige, c'est qu'il y est forcé par amour pour ton salut, c'est qu'il veut te préserver d'une mort éternelle. Serais-tu cruel envers ton

enfant, si malgré ses pleurs et ses cris, tu lui arrachais d'entre les mains un instrument fatal qui lui donnerait la mort? Un médecin est-il cruel envers toi, malade, quand il te prescrit pour guérir, de prendre un breuvage amer ou d'endurer une opération douloureuse, sans laquelle tu ne peux recouvrer la santé? Réponds-moi, tu as trop de bon sens, sans doute, pour juger qu'il y ait en cela de la cruauté; tu dis au contraire qu'il fait un acte d'humanité et de charité. Or tu peux en dire autant de Dieu. C'est un médecin qui veut te rendre la santé, non pas la santé du corps, mais celle de l'âme. — Oh! pour la santé de l'âme, je m'en passerai bien, s'écria notre grossier artisan, c'est celle du corps qui me manque et qui manque à mes pauvres enfants! — Malheureux! qu'as-tu dit? répliqua le vieillard. Ne sais-tu pas que ton âme est tout pour toi, que la sauver est ton unique affaire en ce monde, et que si tu la perds par tes impatiences et tes blasphèmes, tu souffriras encore dans l'autre une infinité de maux infiniment plus affreux que ceux-ci? — O voilà ce qui me désespère! toujours souffrir! O Dieu! souffrir en cette vie, souffrir en l'autre! Voilà la menace qu'un prêtre me fit encore l'autre jour! O barbarie! ô Dieu que vous... Le vieillard l'interrompt pour prévenir le blasphème: — Mon ami, il n'y a point ici de barbarie. Si tu souffres ici-bas avec patience, dans la vue d'expier tes fautes, tu ne souffriras pas après cette vie; sois-en bien persuadé; c'est une vérité de foi. Dieu même ne t'envoie cette affliction présente que dans le dessein de t'épargner des peines éternelles. Voilà pourquoi l'Écriture nous dit de recevoir avec joie tous les sujets d'affliction qui nous arrivent, parce qu'elles sont un gage de notre prédestination. Jésus-Christ lui-même appela bienheureux ceux qui souffrent, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux les pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient. Le Saint-Esprit déclare que nous ne pouvons entrer dans le ciel que par beaucoup d'afflictions et de peines; que c'est en souffrant les maux les plus violents et en se faisant violence à soi-même qu'on emporte le ciel; que celui-là est heureux qui soutient de rudes épreuves...

Le bon vieillard était fatigué; il ne put continuer son entretien. Il voyait d'ailleurs que son disciple souffrant était plus calme, qu'il paraissait même touché de ce discours. Il crut

donc à propos de lui laisser le temps de réfléchir et de se donner à lui-même quelques moments de repos. Seulement il lui recommanda de recourir à la prière, comme au remède le plus efficace dans les moments où la patience va nous échapper, de s'adresser surtout à Marie, Mère de Dieu, le refuge des pécheurs et la consolatrice des affligés.

Notre pauvre artisan, laissé à lui-même, parut absorbé dans une profonde méditation. Une seule pensée l'avait frappé et lui restait au fond de l'âme comme un trait ; c'était celle-ci : *Bienheureux ceux qui souffrent*. Pourquoi, ô mon Dieu ! bienheureux ?... Et il entendait une voix intérieure : *parce que le ciel est à toi*. Puis il voyait dans une lumière de foi l'immense éternité... des torrents de joie... toujours jouir... puis à côté de cet ineffable bonheur, cette vie de souffrances lui apparaissait comme un point imperceptible...

Il était délicieusement occupé de ces réflexions, lorsque le curé de sa paroisse vint le voir et lui apporter la nouvelle consolante que sa femme et ses enfants avaient trouvé un asile dans la maison d'une dame charitable, qui s'était chargée de les nourrir, de les vêtir et de pourvoir à tous leurs besoins. Que lui-même allait prendre soin de l'éducation des trois plus jeunes de ses enfants ; que pour les deux autres, capables de travailler, il leur procurerait de l'emploi, à l'un dans une maison de commerce, à l'autre dans un atelier honnête. Qu'ainsi donc il n'avait plus à s'inquiéter dorénavant de l'avenir de sa famille, que la divine Providence y avait pourvu avec un amour tout paternel. — Songez donc, mon cher Antoine, ajouta le bon pasteur, songez donc à vous donner à ce Dieu de bonté qui ne vous a affligé que pour vous rappeler à lui... — Ah ! monsieur le curé, s'écria notre pauvre artisan tout attendri, ah ! je suis tout à lui ! J'ai trouvé ici un ange de paix, ce bon vieillard qui vient de m'arracher au désespoir et à la mort. Or quand bien même mes enfants n'auraient pas trouvé d'asile, je ne laisserais pas de me jeter entre les bras d'un Dieu aussi bon, et d'espérer tout de sa tendresse ! Je l'ai reconnu, monsieur le curé ; ce Dieu est un père qui ne châtie ses enfants que pour les sauver. Soyez éternellement béni, ô mon Dieu ! et pardonnez-moi mes impatiences et mes blasphèmes.

Antoine pria aussitôt son pasteur de vouloir bien entendre sa

confession. Il la fit avec les sentiments du plus vif repentir. Le lendemain il reçut la sainte Communion... Et depuis ce jour, quoiqu'il soit toujours souffrant, il ne cessa de rendre grâces à Dieu de l'avoir fait rentrer dans la voie du salut et du bonheur.

Volonté de Dieu.

Un saint vieillard, qui avait coutume d'être malade, ayant passé une année sans souffrir aucune incommodité, en était si touché qu'il disait à Dieu, les larmes aux yeux : « Seigneur, vous m'avez abandonné, car vous n'avez pas daigné visiter votre serviteur pendant toute cette année. » Un autre vieillard très-saint disait à son disciple, qui était malade : « Ne vous affligez pas, mon fils, de voir votre corps affaibli par la maladie, puisque c'est l'effet d'une haute piété de rendre grâce à Dieu quand on est malade; car, si vous n'êtes que du fer, le feu des souffrances vous purifiera de la rouille qui vous mange; et si vous êtes de l'or, ce même feu servira d'épreuve à votre vertu, pour vous faire passer à une plus grande perfection. Ne vous laissez donc point aller à la tristesse et à l'abattement; car si Dieu veut que votre corps soit dans les douleurs, qui êtes-vous pour lui pouvoir résister? Mais ayez patience, je vous prie, et demandez à Dieu qu'il lui plaise de vous traiter selon sa sainte volonté. » (RUFIN, *Troisième livre de la Vie des Pères.*)

Exemple admirable de résignation.

Saint François de Sales a dit avec juste raison qu'il n'y a rien de plus difficile que de supporter avec patience *les langueurs, accompagnées de longueurs*. Mais ce qui est impossible à la nature devient facile avec la grâce de Dieu et le secours de Marie et de Joseph. En voici un exemple récent :

Nous lisons dans le *Monde* :

« Le 7 février, on a célébré à Münster, en Westphalie, une

cinquantaine bien singulière et même unique dans son genre. En 1813, une jeune fille, mademoiselle Ludowina Eltzthaler, alors âgée de treize ans, se mit au lit pour ne plus en sortir. Le 7 février dernier elle a donc fêté le cinquantième anniversaire de sa maladie, qui est une maladie de langueur non interrompue. En excellente chrétienne, elle a reçu le très-saint Sacrement le matin ; un prêtre a dit une messe à son intention à l'église voisine. L'après-midi, monseigneur Müller, évêque de Münster, et bien d'autres personnes l'ont visitée, en la félicitant de sa résignation à la volonté divine. Parmi bien d'autres cadeaux de circonstance, elle a reçu un magnifique exemplaire de *l'Imitation de Jésus-Christ* et un beau Christ de la reine douairière de Prusse. Pendant ce demi-siècle de souffrances, cette personne n'a cessé de donner le plus touchant exemple de piété et de résignation chrétienne. »

Sainte mort d'un lieutenant-colonel.

Le R. P. de Damas a rapporté le fait suivant :

« Le lieutenant-colonel *** était étendu sur son lit de douleur... Un jour il se sentit mourir. Aussitôt il tourna ses regards vers la religieuse, et voulut recevoir les Sacrements de l'Église, et, lorsque son âme fut revêtue de toutes les splendeurs de la parfaite innocence, il demanda qu'on réunit autour de lui un certain nombre d'officiers supérieurs, ses amis. Alors il exprima en quelques mots ses dernières volontés au sujet de sa fortune ; et puis, élevant un peu plus la voix, il dit avec une émotion pleine de dignité : « Mes amis, je meurs, c'est à dire que je retourne dans le sein de Dieu qui m'a donné l'existence. Je n'ai pas de regrets ! »

Et après une pause d'un instant, il ajouta :

« Mais si, j'ai un regret ! Vous direz à ma femme que je suis peu touché de la nécessité de renoncer à la fortune et aux honneurs qui semblaient me sourire, et que, si mes yeux versent quelques larmes dans ce moment suprême, c'est qu'il faut cesser de me dévouer pour son bonheur et pour celui de mon

filis ! Au reste, elle est chrétienne, et Dieu lui donnera la résignation, en attendant le jour de notre réunion dans l'éternité. »

Ensuite le lieutenant-colonel se tut. Un peu après, il demanda à rester seul, pendant deux heures, pour s'entretenir avec Dieu. Au bout de ce temps, il mourut. Je ne transcrirai pas non plus tout le discours que le colonel de *** prononça sur la tombe entr'ouverte de son ami, en présence d'une foule nombreuse d'officiers de tous grades et de soldats dévoués.

« Notre ami est au ciel, s'écria-t-il, imitons son exemple, afin de mériter de lui être réunis un jour ! »

Abandon à la Providence.

Un missionnaire, qui avait terminé ses travaux apostoliques dans les contrées qui avoisinent le mont Liban, reçut l'ordre de ses supérieurs de se rendre ailleurs. Il a raconté le trait suivant qui se passa pendant son voyage. Nous y voyons un exemple de plus de la conduite admirable de la divine Providence : « Je voyageais, dit-il, avec mes compagnons dans l'intention de me rendre à Descomta, qui est une localité située à proximité des Druses. Pendant mon voyage, je prêchais dans les villages des fidèles, j'entendais les confessions et j'avais la consolation de ramener dans la bonne voie un grand nombre de brebis égarées. Un jour je rencontrai sur mon chemin un père de famille; il était chrétien. Dès qu'il apprit que j'étais le missionnaire de la contrée, il s'approcha de moi avec respect et me pria, les larmes aux yeux, d'aller entendre la confession de sa nombreuse famille, disant que, depuis longtemps, lui et les siens désiraient ardemment voir des missionnaires, et qu'il avait un vif pressentiment qu'il recevrait ma visite. Comme je lui demandai s'il demeurerait à proximité du chemin de Descomta, ou si je serais obligé de faire un long détour, il n'hésita pas à me déclarer qu'il habitait dans une montagne éloignée, privée pour ainsi dire de tout commerce avec les hommes. Je fus obligé de lui avouer, à mon grand regret, qu'il m'était im-

possible d'accéder à sa demande, attendu que les ordres de mes supérieurs m'appelaient à Descomta. Je fis mon possible pour le consoler, mais il m'embrassait les mains et me disait avec instances : « Mon père, vous viendrez, oui, vous viendrez certainement dans ma maison, et même plus tôt que vous ne l'imaginez ; car nous prierons avec tant de ferveur, que le bon Dieu nous exaucera. » Je continuai ma route sans réfléchir longtemps sur ces dernières paroles, je visitai encore plusieurs villages, puis je me hâtai d'arriver à ma destination. Mais comme nous n'avions point de guides, nous nous égarâmes dans la montagne, ce qui nous occasionna de grandes fatigues. Après avoir passé toute la nuit à lutter contre les buissons et les épines, nous nous trouvâmes subitement tout près d'une métairie, située seule au milieu d'un désert affreux. Nous l'abordâmes aussitôt. Quelle ne fut pas ma surprise ! je reconnus dans le maître de la maison celui qui, peu de jours auparavant, m'avait prié avec tant d'instances d'aller lui rendre visite. Ces paroles prononcées en nous quittant, « que tôt ou tard et plus tôt que je ne le pensais, j'entrerais dans sa maison », parce qu'il ne cesserait de prier Dieu pour cela, avaient reçu leur accomplissement. Nous fûmes accueillis comme des messagers du ciel, et l'œuvre de ma mission y fut couronnée du succès le plus consolant. La moisson était mûre, car, sur l'assurance du maître de la maison qu'il viendrait certainement un missionnaire, tous les habitants de la métairie avaient disposé leurs cœurs ; ils reçurent les Sacrements avec un recueillement et une dévotion vraiment touchante. Quant à moi, je m'écriai dans le fond de mon cœur : Grâces infinies soient rendues à la sagesse et à la miséricorde d'un Père, auquel il a plu de répandre si abondamment sa rosée sur cette solitaire demeure. » (*Ami de la Religion.*)

Le pain quotidien.

Dans un village vivait un tailleur nommé Hermann. Il avait su pendant vingt ans subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, tant par son travail assidu que par sa conduite réglée et

irréprochable; aussi ignorait-il les tourments de la faim. Cependant la disette qui éclata en 1770 le plongea dans une nécessité extrême; le bon Hermann passait souvent trois à quatre jours sans travail, et la faim ne connaissait pas de répit. Il fallut se résigner à tout vendre, jusqu'au dernier meuble de la maison. Un matin il se leva sans savoir ce qu'il mangerait le reste de la journée; les enfants réclamaient du pain à grands cris; ils l'entouraient, lui pressaient la main en criant: « Du pain! père, du pain! » c'était à lui briser le cœur; mais il leur disait pour les consoler: « Je jeûnerai probablement aujourd'hui pour vous, mes enfants: à midi, vous aurez du pain; mais les enfants reprenaient: « Où prendrez-vous assez de pain pour nous rassasier; car nous avons tous bien faim! » Il leur montra le ciel et se hâta de détourner sa figure, car des larmes amères inondaient ses yeux. Il se retira dans la chambre voisine, se mit à genoux et adressa cette prière au Seigneur: « Mon Dieu! aurais-je donc la douleur de les voir mourir de faim? Vous qui donnez la nourriture à un si grand nombre d'oiseaux, laisserez-vous donc mourir de faim ces pauvres créatures? Non, vous ne le pouvez, votre miséricorde l'emporte encore sur nos besoins; ah! venez à notre aide, il en est temps! » Au moment où il achevait sa prière, un de ses enfants accourut lui annoncer qu'une paysanne désirait lui parler; elle venait lui demander s'il pourrait, dans l'espace de trois jours, confectionner des vêtements pour ses trois filles, pour une solennité à laquelle elles devaient prendre part. Afin de l'encourager à achever son travail plus promptement, elle lui offrit une corbeille où se trouvaient du pain, de la farine, du beurre, de la viande et différents comestibles. A cette vue, les enfants, ivres de joie, battirent des mains et sautèrent dans la chambre pour témoigner de leur contentement. Quant au père, il se taisait; et, les regards fixés vers le ciel, il ne savait que pleurer et remercier dans le fond de son âme. Il raconta à la paysanne sa déplorable situation, comment il avait promis de la nourriture à ses enfants sans savoir de quelle manière il se la procurerait. Cette femme fut émue d'un récit si touchant. Elle lui promit que dès lors elle ne lui laisserait plus manquer de rien et qu'elle l'aiderait de son superflu en attendant que le ciel daignât leur envoyer des temps plus favorables. Cette pauvre

famille ne se possédait plus de joie; dès que la paysanne fut sortie, on apprêta le dîner, et ainsi s'accomplit la parole du père qui avait promis à ses enfants de leur donner à manger à cette heure-là. Du fond de leur cœur ils bénirent le Seigneur qui sait toujours proportionner ses secours aux besoins et aux nécessités de chacun. †

Tout arrive pour le mieux.

« Mettez votre confiance dans le Seigneur, dit saint Augustin, et abandonnez-vous entièrement à la Providence, et il ne cessera de vous protéger; et tout ce qui pourrait jamais vous arriver tournera à votre plus grand bien, lors même que vous ne vous en apercevriez pas. » (SAINT AUGUSTIN, *Soliloques.*)

— Un pieux gentilhomme avait coutume de dire, chaque fois qu'il éprouvait quelques revers : « Tout ceci arrive pour mon plus grand bien. » Un jour, devant partir pour l'Angleterre, il se cassa une jambe au moment de monter sur le vaisseau. Et il répéta : « Tout ceci arrive pour mon plus grand bien. » Ses amis lui demandent comment un tel accident, qui l'empêchait de faire un important voyage, pourrait être pour son bien; il leur répondit : « Je n'en sais rien, la Providence seule en connaît le secret; quoi qu'il en soit, je crois fermement que cela est arrivé pour mon plus grand bien. » Peu de temps après, on reçut la nouvelle que le vaisseau avait fait naufrage et que tous les passagers avaient été noyés.

Parfaits modèles d'abandon à Dieu.

Ne croyez pas être arrivé à la pureté que vous devez avoir, tant que vous ne serez pas constamment, entièrement et joyeusement soumis à la sainte volonté de Dieu en toutes choses, même dans celles qui répugnent le plus.

(SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

La congrégation de saint Vincent de Paul avait fait une perte de biens très-considérable. Le saint en écrivit ainsi à un de ses amis : « Je dois vous faire part, comme à un de nos plus intimes amis, de la perte que nous avons faite, non comme d'un mal qui nous est arrivé, mais comme d'une faveur que nous avons reçue de Dieu, afin que vous nous aidiez à lui rendre les actions de grâces qui lui sont dues. J'appelle les afflictions qu'il nous envoie des faveurs et des bienfaits, et surtout quand elles sont bien reçues de la main de Dieu. C'est son bonté qui a ordonné cette perte, et il nous l'a fait accepter avec infinie une résignation parfaite et entière, j'ose même dire avec la joie que nous aurions eue s'il nous avait envoyé quelque grande prospérité. »

— Un acte de résignation à la volonté divine dans tout ce qui contrarie nos inclinations, vaut plus que ne valent cent mille bons succès conformes à notre goût.

(SAINT VINCENT DE PAUL.)

Le bienheureux Jean d'Avila, écrivant à une personne qui était dans l'affliction, l'invitait à bénir Dieu comme Job, et pour l'y engager, il lui disait : « Un seul *Dieu soit béni*, dans le temps de l'adversité, vaut plus que mille *je vous remercie* dans le temps de la prospérité. »

Saint François de Sales disait aux personnes affligées :

1° Adorez mille et mille fois les décrets de la divine Providence. Jetez-vous sans cesse dans les bras de Dieu et dans son cœur, lui disant sans cesse : *Amen. Ainsi soit-il.*

2° Unissez à chaque instant votre croix à la croix de Jésus-Christ, pensant que la vôtre comparée à la sienne est bien petite et bien légère.

3° Prosternez-vous devant Dieu, lui disant avec simplicité : « Oui, Seigneur, si vous le voulez, je le veux, et si vous ne le voulez pas, je ne le veux pas. »

4° Faites beaucoup d'actés envers la très-sainte Vierge et les saints en qui vous avez plus de confiance, usant dans ces oraisons jaculatoires de paroles d'amour.

5° Imaginez-vous que l'aimable enfant Jésus est assis sur votre cœur et qu'il s'y repose pour vous consoler.

6° Prenez à la main votre crucifix, fixez avec amour l'image

de votre Sauveur attaché à la croix, baisez avec beaucoup de respect cette image, levez ensuite les yeux au ciel, et placez le crucifix devant votre poitrine, afin que ce Dieu consolateur reçoive vos soupirs.

— La parfaite résignation n'est autre chose qu'un anéantissement moral de ses pensées et de ses affections : on l'acquiert en s'abandonnant entièrement à Dieu pour être dirigé selon son bon plaisir.

(B. HENRI SUSO.)

Sainte Catherine de Gênes arriva à ce saint anéantissement. Elle n'avait ni désirs, ni affections pour les choses de la terre, souhaitant que Dieu fit d'elle et en elle tout ce qu'il voulait, et étant bien résolue de ne jamais lui résister. Elle disait un jour : « Soit que je mange ou que je boive, soit que je parle ou que je me taise, soit que je dorme ou que je veille, soit que je marche ou que je me repose, je suis à Dieu, je suis prête à lui obéir. »

— Quand sera-ce que nous goûterons la douceur de la divine volonté en tout ce qui nous arrivera, ne considérant que le bon plaisir de Dieu? Il est certain que c'est de ce bon plaisir que nous viennent tant les adversités que les prospérités ; il nous fait part de celles-là comme de celles-ci, parce qu'il nous aime et pour notre avantage.

(SAINTE JEANNE-FRANÇOISE.)

Un des premiers compagnons de saint Vincent de Paul étant très-dangereusement malade, le saint écrivit en ces termes à un de ses amis sur la perte que la congrégation allait faire : « Il paraît que Notre-Seigneur veut prendre sa part de notre petite compagnie : elle est toute à lui, comme j'ose l'espérer, et ainsi il a bien droit de faire ce qu'il voudra. Quant à moi, mon plus grand désir est de ne désirer autre chose que l'accomplissement de la volonté divine. » Dans les différentes maladies qu'eut le saint, et surtout la dernière année de sa vie, où le grand nombre de ses infirmités lui faisait sentir qu'il touchait à sa fin, on le vit toujours parfaitement indifférent pour les soulagements, les souffrances et la mort. On eût dit que c'était pour lui une même chose ; il désirait par-dessus tout que ce bon plaisir de Dieu s'accomplît en lui.

Saint Jean-Chrysostôme ne cessait de répéter ces paroles

qu'on peut regarder comme sa devise : « Seigneur, gloire vous soit rendue de tout ! *Gloria tibi, Domine, propter omnia !* »

— S'abandonner à Dieu, c'est lui donner sa volonté propre. Quand une âme peut dire avec vérité, Seigneur, je n'ai d'autre volonté que la vôtre, elle n'est plus à elle-même, elle est très-unie à Dieu. (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

— Il en est beaucoup qui disent à Dieu : Je me donne tout à vous sans aucune réserve ; mais il en est peu qui embrassent la pratique de cet abandon. Il consiste dans une certaine indifférence à recevoir de la main de Dieu toutes sortes d'accidents, selon l'ordre de la divine Providence.

(SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

Saint Vincent de Paul montrait, par la douceur de ses paroles et la sérénité de son visage, qu'il était toujours préparé aux divers accidents de la vie. Il ne perdait pas de vue sa grande maxime : « Rien n'arrive dans le monde que par l'ordre de la divine Providence. » Il s'était jeté dans ses bras et s'y abandonnait entièrement. Un digne prélat, vivement frappé d'admiration de ce que rien n'était jamais capable de le troubler, disait : « Monsieur Vincent est toujours monsieur Vincent. »

Le saint, apprenant qu'on voulait susciter des procès pour s'emparer des biens de plusieurs de ses maisons, avait coutume de répondre à ceux qui lui parlaient des moyens qu'on prenait pour réussir : « Il ne m'arrivera que ce qu'il plaira au Seigneur ; il est le maître de tous nos biens : qu'il en dispose comme il lui plaira. »

— Si vous vous jetez dans l'exercice du saint abandon, vous ferez beaucoup de progrès. Il vous arrivera ce qui arrive à ceux qui naviguent en pleine mer avec un vent favorable, s'abandonnant à la conduite d'un bon pilote.

(SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

La prière que faisait à Dieu sainte Gertrude devait lui être bien agréable ; elle lui disait avec ferveur, étant dans la posture la plus respectueuse : « Seigneur, je vous prie de n'avoir aucun égard à ma volonté, mais uniquement à la vôtre. Faites

en moi ce que vous savez devoir contribuer davantage à votre gloire, et ce qui m'est plus nécessaire. Je n'ai d'autre désir que d'avoir et que d'être ce que vous voulez que j'aie et que je sois. Non, ô mon très-aimable Jésus ! que ce ne soit pas ma volonté que je fasse, mais la vôtre : *Non mea, sed tua voluntas fiat, Jesu amantissime.* »

C'est par ce saint abandon que s'engendre cette belle liberté d'esprit dont jouissent les âmes parfaites. Elles trouvent dans cette liberté toute la félicité qu'on peut désirer sur la terre, parce que, ne craignant et ne désirant rien des choses du monde, elles possèdent tout. (SAINTE THÉRÈSE.)

— Saint François de Sales paraissait et était toujours aussi content que si tout eût été conforme à ses désirs. Dans une grande persécution qui fut suscitée contre lui et contre son institut, il écrivit à la Mère de Chantal : « Je soumets ces grands vents qui s'élèvent à la divine Providence. Qu'ils soufflent ou qu'ils cessent comme il plaira à Dieu ; la tempête et le calme me sont également chers. Si le monde ne s'opposait pas à nos desseins, nous ne serions pas serviteurs de Dieu. »

— L'empereur Ferdinand II faisait tous les jours à Dieu cette prière : « Seigneur, si votre gloire et mon salut demandent que je devienne plus grand, plus puissant que je ne suis, élevez-moi, je vous glorifierai. S'il est de votre honneur et de mon salut que je sois maintenu dans l'état où je suis, je vous prie de m'y conserver, et je vous glorifierai ; mais si les humiliations doivent contribuer à votre louange et à mon bien, abaissez-moi, humiliez-moi, et je vous glorifierai.

Quand ces pensées, « que t'arrive-t-il ? que deviendras-tu un jour ? » venaient à l'esprit du P. Alvarez, il disait aussitôt : « Il en sera ce que Dieu voudra », et s'adressant à Dieu, il lui disait : « Je ne veux que vous contenter et vous satisfaire. »

Oh ! qu'il est beau de voir une personne dépouillée de tout attachement, prête à pratiquer toutes sortes de vertus et de charité, douce avec tous, indifférente à tout exercice, d'une égalité parfaite dans les consolations et les tribulations, toujours très-contente, pourvu que la volonté de Dieu se fasse.

(SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

Ce saint, dans ce portrait, s'est dépeint au naturel sans le vouloir. Il ne tenait par aucun fil aux choses créées, et il l'aurait coupé à l'instant même, s'il s'en fût aperçu comme il le dit lui-même. Persuadé que le temps ne lui était donné que pour faire des actes de vertu, il saisissait toutes les occasions de les pratiquer toutes, et surtout la charité, qui était sa vertu favorite. Quoiqu'il fût naturellement très-vif, on ne lui entendit jamais prononcer aucune parole dure, et toutes ses conversations étaient assaisonnées de la plus grande douceur, veillant beaucoup sur lui-même pour ne blesser en rien cette vertu qui est si rare dans ceux qui sont surchargés d'occupations. Il disait qu'il lui importait très-peu de faire telle ou telle chose, pourvu qu'il fit ce que Dieu voulait. Cette âme douce et forte ne se laissa jamais abattre par les tentations, les persécutions, les afflictions. C'est son égalité d'humeur, sa douceur inaltérable, son immense charité pour le prochain, son union continuelle avec Dieu, à qui il était toujours si soumis, qu'il aimait si tendrement et qu'il désirait si ardemment de faire aimer, qui le firent chérir de Dieu et des hommes.

Mon Dieu, faites que je ne tienne par aucun fil aux choses de la terre. Je renonce à toute affection dérégulée. Faites que, détaché parfaitement de tout, je fasse toujours avec joie ce que vous voulez.

Quand nous abandonnerons-nous entièrement au bon plaisir de Dieu ; soumettant, sans aucune réserve, notre volonté et toutes nos affections à son domaine. C'est alors que nos âmes seront tellement unies à Dieu, que nous pourrons dire avec celui des chrétiens qui avait été si parfait : *Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

Ce grand saint, plusieurs années avant sa mort, ne voulait, ne voyait et n'aimait plus que Dieu en toutes choses. « Non, non, disait-il, il n'y a rien dans le monde qui puisse me satisfaire, Dieu seul peut me contenter. » On l'entendait quelquefois s'écrier, tout absorbé en Dieu : « Seigneur, qu'y a-t-il dans le ciel, et que veux-je sur la terre, si ce n'est vous ? Vous êtes ma portion et mon héritage pour l'éternité. » Sa grande maxime était : « Tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien pour moi. »

Quand quelqu'un veut s'unir à Dieu, il faut qu'il examine s'il y a entre son âme et Dieu quelque chose qui en empêche l'union, s'il ne se recherche soi-même dans aucune action, si Dieu est véritablement le Dieu de son cœur.

(B. HENRI SUSO.)

Le Bienheureux Berchmans, après un sérieux examen de son cœur, n'y aperçut aucune affection dérégulée. On trouva après sa mort le cahier dépositaire des sentiments de son âme. Il y avait écrit : *Nulli rei sum affectus, et nihil habeo cui afficiar.* « Je ne suis affectionné à aucune chose terrestre, je n'ai rien à quoi il me semble que je sois affectionné. »

Saint Vincent de Paul ayant gagné à Dieu un gentilhomme de grande distinction, qui avait vécu longtemps à la cour, se gouvernant selon les maximes du monde, lui conseilla de faire souvent l'examen des désirs de son cœur ; il fut fidèle à cette pratique, bien convaincu par son zélé directeur qu'il serait d'autant plus uni à Dieu qu'il serait plus détaché des créatures, et en s'examinant successivement s'il n'était attaché que pour Dieu, à ses parents et à ses amis, et s'il était véritablement détaché des biens, des honneurs, des commodités de la vie, et de tout ce qu'il possédait, il parvint, par les divers sacrifices qu'il fit, à une haute perfection. Il disait un jour au saint qu'ayant sacrifié à Dieu la seule chose à laquelle il lui semblait retenir quelque attache, le Seigneur avait récompensé à l'instant même ce sacrifice qui lui avait beaucoup coûté, d'une liberté si grande qu'il n'avait plus d'affection à une chose périssable.

VI

DE LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

« Aimez Dieu par dessus toutes choses, et votre prochain comme vous-même. » Par cette parole d'une sagesse si haute et si sainte, Dieu, résumant la loi et les prophètes, a divisé en deux parts la loi de l'amour. Il a pris pour lui la plus éminente, lorsqu'il a dit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu », et tout de suite, pour montrer qu'aimer Dieu et aimer les hommes, sont un précepte double, mais uni, il a ajouté « et votre prochain comme vous-même. » Dans ce monde, où les douleurs n'ont jamais manqué, où tant d'inimitiés, de guerres intestines et sanglantes divisent les hommes, jamais semblable parole n'avait été entendue ; jamais la loi faite à l'homme d'aimer l'homme n'avait été rehaussée par une association si étrange. « Aimez », dit le Seigneur. Que faut-il aimer ? Dieu et l'homme. Quoi, la loi est la même, ou du moins ce sont des lois inséparables, et la Bonne Nouvelle n'a qu'un mot pour les unir : la charité(1) !

(1) Le véritable amour, qui seul est méritoire et durable, vient de la charité qui nous porte à aimer notre prochain en Dieu et pour Dieu ; c'est à dire parce que Dieu veut que nous l'aimions, ou parce que le prochain est cher à Dieu, ou parce que Dieu est en lui. Ce n'est pas un mal de l'aimer pour d'autres motifs honnêtes, parce qu'il nous fait du bien, parce que nous voyons en lui de belles qualités, pourvu que nous l'aimions plus par rapport à Dieu que par des motifs humains ; cependant, moins nous l'aimons à cause de ses qualités naturelles, plus cet amour est pur et parfait. Cet amour pur n'empêche pas que nous ne puissions aimer certaines personnes, comme nos parents, nos bienfaiteurs, et ceux qui sont vertueux

Si la charité envers ses semblables émane de Dieu, si elle est justement regardée comme une forme, une application de l'amour divin, avec quelle autorité sa pratique ne sera-t-elle pas exigée par la loi chrétienne ! Mais, hélas ! qu'elle est rarement entendue, rarement comprise, même parmi les chrétiens, cette loi qui ordonne la charité ! le très-petit nombre des cœurs excellents a appris à s'ouvrir ; le commun des bons s'entr'ouvre parfois ; la généralité reste fermée. On lit dans les histoires du moyen âge que deux jumeaux, dont l'un était destiné à régner, embarrassèrent beaucoup ceux qui étaient présents à leur naissance ; mais que l'un des deux fut choisi parce qu'il était né la main ouverte (*Histoire de Béarn*). Combien y en a-t-il qui soient nés avec cette main ouverte, c'est à dire qui aient été prédestinés à donner ? Est-on bienfaisant ? Non. Charitable ? Bien moins encore. On a de la bienveillance, chose facile et peu chère. Que diré alors de ceux qui n'ont pas cette médiocre bonté qui est le fond de la vie humaine, et dont il faut bien qu'elle se contente ? Que dire de ceux qui sont méchants ou pervers ? Que de prétextes menteurs pour tenir sa main à l'abri, comme son cœur ?

« Aimez-vous les uns les autres. » C'est la loi de charité, que répétait saint Jean l'Évangéliste, quand, parvenu à un âge très-avancé, après les révélations de Pathmos, il résumait dans l'amour de Dieu et du prochain l'enseignement du divin Maître dont il avait été le disciple bien-aimé. Quel précepte, et combien serait admirable l'aspect du monde si cette loi sacrée était pratiquée aussi aisément qu'elle est comprise ! Chacun alors se montrerait dans la vie disposé à faire aux autres une part libérale de ses prétentions, de ses droits, de ses avantages, de soi enfin. S'il en était ainsi, faudrait-il tant s'agiter dans cette vie que nous vivons ici-bas ! Si la chaîne d'or des sentiments fraternels existait, les chaînes de fer forgées par tant d'esclavages tomberaient d'elles-mêmes, sans même qu'il y eût lieu de s'en apercevoir, et alors ce serait le règne de la

plus que les autres, quand cette préférence naît de la plus grande ressemblance que ces personnes ont avec Dieu, ou parce que Dieu le veut ainsi. Oh ! que cet amour est rare !

(SAINT FRANÇOIS DE SALES)

parfaite liberté. Ou plutôt non, ce n'est pas la liberté qui serait la reine des institutions. Une vierge plus douce et plus sainte l'emporterait sur cette fille aimée de la terre ; la charité, planant au dessus d'elle, l'accueillerait d'un regard de sœur, elle la dépasserait de la tête en la couronnant (1).

Le miroir du couvent.

La charité parfaite de la sainte Mère Jeanne Françoise de Chantal avait imaginé un excellent moyen d'accroître l'amour de Dieu dans le cœur des religieuses qui vivaient sous sa direction. Voulant que toutes les actions des religieuses se fissent en vue de l'amour de Dieu, elle ordonna de tracer sur les murs du cloître les propriétés que saint Paul attribue à cette vertu sublime. « La charité est patiente, indulgente, sans jalousie, sans ambition, sans égoïsme, sans malice ; elle croit tout, espère tout, supporte tout. » S'il arrivait qu'une sœur manquât sous le rapport de la charité, la supérieure l'envoyait lire cette maxime qu'elle appelait le *miroir du Couvent*. Elle-même la lisait souvent en présence des sœurs. Après quoi, se retournant de leur côté, elle s'écriait, le visage enflammé : « Quand je parlerais le langage des Anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien ; quand même je livrerais mon corps pour être brûlé, tout cela ne me servira de rien, si je n'ai pas la charité ! »

(Dans sa Vie.)

(1) Comme ce chapitre de la charité est très-vaste, nous sommes obligé de nous contenter de citer un ou deux traits sur les principaux points.

Les images vivantes de Dieu.

L'empereur Théodose ayant résolu, dans sa colère, de tirer une vengeance éclatante de l'outrage que le peuple d'Antioche avait fait à l'impératrice Flacille en renversant sa statue, saint Macédonius, qui était évêque de cette ville, pria un des courtisans de dire en son nom à l'empereur : « Prince, vous avez bien raison de punir des hommes qui ont porté l'insolence jusqu'à l'excès; mais je vous prie de considérer que ces hommes si coupables sont les images vivantes de Dieu. Craignez, si vous êtes cruel envers les images du Seigneur, d'attirer sur vous les coups de sa fureur. Vous avez été si irrité de l'injure qu'on a faite à une épouse qui vous est chère; n'enflammez-vous pas la colère de Jésus-Christ qui doit vous juger? et ne se vengera-t-il pas de tout ce que vous ferez à ses images, qui lui sont si chères que, pour les réparer, il a versé tout son sang? » Ces paroles firent sur l'empereur la plus profonde impression.

Sainte Thérèse disait que, quand elle était affligée, il lui suffisait de rencontrer quelqu'un pour être consolée à l'instant même, parce qu'elle voyait en cette personne l'image du Dieu qu'elle aimait.

Un saint religieux avait mis par écrit cette résolution : « J'aimerai Dieu pour lui-même, et servirai, pour son amour, les hommes ses images. Je consacre mon cœur à Dieu, et mes mains à mes frères, afin qu'ils aient une grande union avec Dieu. »

— Un chrétien doit avoir en quelque sorte trois cœurs renfermés dans un seul : l'un pour Dieu, l'autre pour le prochain, et le troisième pour lui-même. (BENOIT-JOSEPH LABRE.)

Ce grand serviteur de Dieu, dont on peut dire que l'Esprit-Saint avait été le maître, s'exprimait d'une manière admirable sur les trois objets de la charité chrétienne, qui sont Dieu, le prochain et soi-même. « Il faut, disait-il, que le premier cœur, qui doit être pour Dieu, soit pur et sincère; qu'il dirige tous ses mouvements vers Dieu, qu'il ne respire qu'amour pour lui et qu'ardeur pour le servir; qu'il embrasse toutes les croix dont

il plaira à Dieu de le visiter. Il faut que le second cœur, qui doit être pour le prochain, soit généreux, ne craignant point de travailler et de souffrir pour se rendre utile, qu'il soit compatissant, adressant des prières à Dieu pour la conversion des pécheurs, le soulagement des âmes du purgatoire et la consolation des autres affligés. Il faut que le troisième cœur, qui est pour lui-même, soit ferme dans ses résolutions, abhorrant tout péché, mortifié jusqu'à vivre de sacrifices et à abandonner son corps aux austérités de la pénitence. » Benoît-Joseph pratiquait à la lettre ce qu'il disait. C'est par là qu'il parvint à une charité si parfaite et se rendit conforme à Jésus-Christ.

— Saint François de Sales considérait toujours Dieu dans son prochain, et son prochain en Dieu. De là le respect et l'amour qu'il avait pour tous, ce qui le rendait très-exact aux actes de la civilité : on pouvait dire qu'en les faisant, il faisait autant d'actes de religion. Il écrivait à la supérieure d'un monastère : « Tenez bien droite la balance avec vos filles, de peur de distribuer vos affections et vos bonnes grâces selon leurs qualités naturelles. Combien de personnes ne reviennent pas à notre humeur qui sont très-agréables aux yeux de Dieu !... La charité considère les vraies vertus et la beauté de l'âme, et se répand sur tous sans partialité. »

— Une des principales pratiques de saint Vincent de Paul était de ne regarder que Dieu dans tous les hommes et d'honorer en eux ses divines perfections. Cette considération excitait dans son cœur un amour plein de respect pour tous, et spécialement pour les ecclésiastiques, parce qu'il voyait en eux une image plus parfaite de la puissance et de la sainteté du Créateur.

— Sainte Madeleine de Pazzi n'aimait les créatures que parce que Dieu les aimait. Elle se réjouissait de l'amour qu'il avait pour elles et de la perfection qu'il leur communiquait. Elle disait, peu de temps avant sa mort, que quoiqu'elle eût un grand amour pour toutes les religieuses du monastère, son amour pour elles n'avait jamais eu d'autre motif.

« Oh ! quand viendra le jour où nous nous verrons tous remplis de douceur et de tendresse pour notre prochain ? Quand est-ce que nous verrons les âmes de nos frères dans le sacré cœur de

Jésus ? Quiconque regarde le prochain hors de là, court risque de ne l'aimer ni purement, ni constamment, ni également ; mais qui ne l'aimerait pas dans cette fournaise d'amour ? qui ne le supporterait pas ? qui ne souffrirait pas toutes ses imperfections ? qui le trouverait peu digne de son amour en pensant que ce divin cœur brûle d'amour pour tous ? »

(SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

C'est parce que ce saint évêque voyait son prochain dans le cœur de Jésus qu'il était envers tous si doux, si affable, si patient, si compatissant. Un jour que M. l'évêque de Belley se plaignait amicalement des grands honneurs qu'il lui faisait, il lui répondit : « Oh ! quelle estime ne fait pas de vous Jésus-Christ ! je l'honore en vous. »

« Je ne dois pas juger, disait saint Vincent de Paul, d'un pauvre villageois, d'une pauvre femme de la campagne par son extérieur et son habileté naturelle ; quelques-uns d'entre eux sont si terrestres, si grossiers, qu'on a de la peine à reconnaître en eux la figure et l'esprit d'une créature raisonnable ; mais si nous les considérons au flambeau de la foi, nous les trouverons gravés si profondément dans le cœur du Fils de Dieu, qu'il n'a pas hésité de répandre pour eux son sang, de donner pour chacun d'eux sa vie. O Dieu ! qu'il est utile de voir notre prochain en Dieu même, pour en faire le cas que Jésus-Christ en a fait ! »

Aimer le prochain pour Dieu.

Sainte Catherine de Gênes dirigea jusqu'à sa mort le grand hospice de cette ville. Ce qu'il y a de plus remarquable et de plus extraordinaire, c'est qu'en remplissant avec un zèle incomparable ses laborieuses fonctions de directrice, elle se bornait à obéir à l'impulsion divine qui la poussait à travailler, à marcher et à parler, mais sans faire, pour ainsi dire, d'acte de volonté. Les puissances de son âme étant complètement submergées dans l'océan de l'amour de Dieu, elle restait étrangère à ce qui se passait autour d'elle : « Elle était si pleine de Dieu, — dit son

plus ancien historien, — que l'accès de son cœur et de son esprit demeurerait entièrement fermé aux créatures ; — elle était par conséquent incapable d'appliquer sa mémoire, son intelligence et ses autres facultés aux actions extérieures ; mais, lorsque cela devenait nécessaire, le Seigneur la rendait à elle-même, de manière qu'elle pût opérer au dehors. » Catherine, tout en agissant lorsque Dieu l'y incitait, ne sortait pas de la solitude et du recueillement intérieur, et ne permettait jamais à quoi que ce soit de se placer entre elle et son bien-aimé.

Sa crainte à ce sujet était telle, qu'un jour elle s'écria : « Seigneur, vous me commandez d'aimer le prochain, et cependant je ne puis aimer que vous, et je ne veux pas que jamais l'amour de la créature se mêle à celui que je vous porte. — Comment donc ferai-je ? »

La voix divine qui lui parlait se fit entendre dans l'intérieur de son cœur, et lui dit : « Ma fille, celle qui m'aime doit aimer aussi ce que j'aime ; par conséquent elle doit aimer le prochain, après Dieu, s'employer de corps et d'âme pour procurer son salut, et ne jamais éviter les occasions, même pénibles et dangereuses, de lui porter secours.

« L'amour du prochain est une marque infallible de l'amour que la créature porte à Dieu, puisque le Seigneur est le créateur, le père et le conservateur de tous les hommes.

« C'est par l'amour du prochain que la créature reconnaîtra véritablement le grand amour que Dieu lui porte ; ne pouvant faire de bien à la divine Majesté qui n'en a pas besoin, elle en procure, pour son amour, aux membres souffrants de Jésus-Christ.

« La charité envers le prochain est une des vertus les plus excellentes ; elle consiste :

« A lui vouloir le même bien que l'on se veut à soi-même.

« A céder les intérêts temporels, pour procurer le salut de son âme.

« A lui faire le bien sans en rien prétendre, purement pour l'amour de Dieu. »

Catherine fut alors rassurée ; craignant cependant la faiblesse humaine, et redoutant tout ce qui aurait pu troubler

son colloque intérieur, elle demanda au Seigneur de lui enlever complètement et parfaitement le souvenir de toute œuvre de charité aussitôt qu'elle l'aurait accomplie. Cette grâce lui fut accordée.

La vraie Charité pour le prochain.

On lit dans la *Vie de saint Joseph Cupertino* :

La raison d'aimer le prochain, c'est Dieu, dit l'angélique saint Thomas. Joseph, si avancé en Dieu et si plein de ses dons, sut pousser jusqu'à l'héroïsme la fidélité à ses commandements. Et comme, après l'obligation d'aimer Dieu, le premier précepte c'est d'aimer les hommes, Joseph s'appliquait à l'accomplissement de ce précepte avec un empressement et une ardeur inexprimables, travaillant à procurer le bien des âmes, et s'employant de tout son pouvoir au soulagement, cependant moins important, des misères matérielles. Il était en continue instance près de Dieu pour obtenir l'affermissement des bons et la conversion des méchants. Ses prières n'eurent jamais d'autre but ; lorsqu'il les jugeait faibles ou moins ferventes, il en augmentait l'efficacité par de rigoureuses et terribles pénitences exercées sur sa personne, et acquittait ainsi à ses dépens les dettes d'autrui. Il disait à Dieu que, puisque durant tant de milliers d'années sa bonté avait supporté les iniquités du monde, il daignât supporter encore les péchés des hommes, et étendre sa miséricorde infinie sur le siècle présent et sur les siècles futurs. Si, dans ses besoins spirituels, quelque particulier se recommandait à lui : « Priez vous-même, répondait-il avec charité, priez le Dieu béni, et de mon côté je prierai. » Or nous avons vu ce que valait sa prière.

Il détestait la fausseté, la dissimulation, la présomption, et recommandait aux personnes qui traitaient avec lui la simplicité, la véracité et la douceur, qui sont à la charité comme des ailes pour voler en présence de Dieu. C'est de ces ailes qu'il se servait pour monter à la cime de la perfection, où il parvint assisté de la grâce divine, qui ne manque jamais à qui la de-

mande avec ferveur. Sa conversation était pleine d'affabilité.

Il se disait à lui-même et disait souvent aux autres : « Scrupule et mélancolie, je ne les veux pas en mon logis. »

Modèles de Charité.

•
Saint Alphonse de Liguori (an 1787) était d'une charité pleine de douceur et de miséricorde envers le prochain. Il était lent à juger défavorablement ses inférieurs; et quand leurs fautes n'admettaient aucune excuse et nécessitaient ses reproches, le ton avec lequel il les exprimait était plutôt celui du conseil que de la censure; il évitait soigneusement tout ce qui ressemblait au sarcasme et à la dureté.

— Saint Théodoré (an 367), abbé de Tabenne, en Thébaïde, prenait le plus grand soin de l'avancement spirituel de ses religieux. Il reprenait leurs fautes avec une douceur qui lui gagnait tous les cœurs, et il n'y avait personne qui ne lui découvrit avec une entière confiance ses plus secrètes pensées.

— Saint Walène (an 1160), abbé de Melross, en Écosse, savait si bien assaisonner de sévérité et de douceur les réprimandes qu'il adressait à ses inférieurs, qu'il faisait aimer la correction, et chérir le devoir. Quand le coupable avait fait pénitence de sa faute, il ne voulait plus qu'il en fût parlé, et il disait que d'en faire mention en ce cas, serait une action qui dégraderait au dessous des démons, puisque ceux-ci oublient nos péchés dès qu'ils ont été effacés par les larmes d'un sincère repentir.

— La sagesse et la charité avec lesquelles saint Ignace de Loyola (an 1556) se conduisait à l'égard de tous ses religieux lui gagnaient tous les cœurs. Il priaait plutôt qu'il ne commandait, et ne prenait jamais un ton d'autorité, à moins que le bien de la Société ne l'y obligeât. Il savait s'accommoder à tous les esprits, et tempérer si bien la fermeté par la douceur, que ceux qu'il reprenait ne pouvaient s'empêcher de l'aimer. Voulant

un jour avertir quelqu'un de son peu de soin à veiller sur ses yeux, il se contenta de lui dire avec un ton de tendresse : « J'ai souvent admiré la modestie de votre conduite ; j'observe cependant que quelquefois vous ne gardez pas assez bien vos yeux. » Un autre étant tombé dans une faute à peu près semblable, il lui dit d'en faire le sujet de son examen particulier.

L'amour des ennemis.

Gardons-nous de nous plaindre et de parler mal de ceux qui sont mécontents de nous, qui se montrent mal affectionnés à notre égard, qui s'opposent à nos desseins, qui nous persécutent même, en nous disant des injures, en nous faisant tort et en nous calomniant. Au contraire, traitons-les avec cordialité, montrant que nous les estimons, parlant toujours d'eux avantageusement, leur faisant du bien, et les servant dans l'occasion, faisant même tomber sur nous la confusion et le mépris, pour sauver leur honneur quand cela est nécessaire.

(SAINT VINCENT DE PAUL.)

— On disait à ce saint que plusieurs s'opposaient, par envie, aux exercices spirituels qu'il voulait donner à ceux qui aspiraient à l'ordination ; il répondit au missionnaire qui lui parlait ainsi : « Cette fonction excite leur émulation plutôt que leur envie. Ils ont une intention droite ; c'est pourquoi nous ne devons point cesser d'avoir pour eux de l'estime et du respect. Nous devons même croire avec eux que nous sommes indignes d'un tel emploi, et être persuadés qu'ils s'en acquitteraient mieux que nous. Profitons de ce qu'ils disent, pour nous donner à Dieu de tout notre cœur et le servir fidèlement. »

— Nous devons aimer nos ennemis et leur témoigner notre amour : « 1° pour vaincre le mal par le bien, comme l'Apôtre nous le recommande ; 2° parce que ceux qui nous sont opposés sont nos partisans plutôt que nos adversaires, nous aidant à détruire notre amour-propre, qui est notre plus grand ennemi. »

(SAINT VINCENT DE PAUL.)

— Quelqu'un disant à saint François de Sales que ce qu'il y avait de plus difficile dans le christianisme était, à son avis, l'amour des ennemis, il dit à celui qui pensait ainsi : « Je ne sais de quelle trempe est mon cœur, et si Dieu, par un effet de son amour pour moi, m'en a donné un tout différent de celui qu'il donne aux autres, puisque l'accomplissement de ce précepte ne m'est pas difficile. Je vous avoue même que, si Dieu m'avait défendu de les aimer, il me serait difficile de lui obéir. » Le fait suivant prouve qu'il pensait comme il parlait.

Il y avait à Annecy un avocat qui haïssait le saint prélat, sans que celui-ci pût savoir pourquoi. Il ne cessait de le tourner en ridicule, de le calomnier, de saisir toutes les occasions de lui témoigner sa haine. Le saint, qui était instruit de tout, l'ayant rencontré, le salua avec bonté; et, l'ayant pris par la main, lui dit tout ce qu'il jugea être capable de le faire rentrer en soi-même; mais, voyant que ces paroles ne produisaient aucun bon effet, il ajouta : « Je m'aperçois bien que vous me haïssez, et je ne puis soupçonner ce qui vous a indisposé contre moi; mais soyez assuré que, quand vous m'arracheriez un œil, je vous regarderais de l'autre comme si vous étiez le plus grand de mes amis. » Chose bien surprenante! de tels sentiments ne purent amollir son cœur. Ayant plusieurs fois tiré des coups de pistolet aux fenêtres du palais épiscopal, ce frénétique alla jusqu'à en tirer un sur le saint lui-même, un jour qu'il le rencontra dans une rue de la ville; l'évêque n'en fut pas blessé, mais le prêtre qui l'accompagnait le fut.

A peine le sénat de Chambéry en fut-il instruit, que le coupable fut mis en prison, et bientôt après condamné à mort, quoique le saint évêque n'épargnât rien pour empêcher qu'on ne portât la sentence. Tout ce qu'il obtint, c'est que l'exécution en serait différée; son dessein était de s'adresser au souverain, auprès de qui il fit tant d'instances qu'il lui accorda la grâce qu'il sollicitait avec autant de vivacité que s'il se fût intéressé en faveur du meilleur de ses amis ou d'un proche parent. Le saint évêque, ayant obtenu ce qu'il désirait, se transporta à la prison, ne doutant pas de gagner le cœur de son ennemi; il lui annonça la grâce qu'il avait obtenue, le suppliant de déposer pour toujours tout sentiment de haine. Qui le croirait! au lieu de voir couler des yeux de ce malheureux des larmes de re-

pentir et de reconnaissance, il ne reçut de sa part que des invectives : il ne fut que plus furieux voyant son évêque, son bienfaiteur à ses genoux, qui lui demandait pardon comme s'il eût été criminel. Que fit alors le saint ? il prit congé de cet homme en lui laissant les lettres de grâce, et lui dit : « Je vous ai tiré des mains de la justice des hommes, et si vous ne vous convertissez pas, vous tomberez dans celles de la justice de Dieu, et vous ne pourrez pas vous en tirer. »

Une bonne religieuse, remplie d'une vraie charité, avait coutume d'aller devant le Saint-Sacrement lorsqu'elle avait reçu une mortification de la part de quelqu'une de ses sœurs, et disait à Jésus-Christ : « O mon Sauveur ! je lui pardonne de bon cœur pour votre amour : je vous prie de lui pardonner pour l'amour de moi tous ses péchés. »

Le pauvre Nègre et son ennemi.

Un pauvre nègre, acheté sur les côtes de l'Afrique, avait été transporté dans les Indes occidentales. Il y embrassa le Christianisme dont il adopta les principes ; et comme, par sa conduite régulière, il avait gagné les bonnes grâces de son maître, celui-ci lui accorda sa confiance et le chargea de travaux importants. — Un jour, le planteur voulut acheter une vingtaine d'esclaves. Il se rendit donc au marché avec son fidèle Tom. Les malheureux y étaient exposés en vente, et il lui ordonna de choisir ceux qui lui paraissaient propres à devenir de bons ouvriers. — A son grand étonnement, Tom lui présenta aussi, à côté d'autres esclaves, un vieillard caduc, et l'engagea à l'acheter. Le maître s'y refusa, et le vieux nègre n'aurait pas été pris si le marchand d'esclaves n'avait promis de le donner par-dessus le marché, pourvu que l'on achetât vingt autres esclaves ; sa proposition fut agréée et le marché conclu. Lorsqu'on fut arrivé dans les plantations, Tom ne cessa de prodiguer au vieillard les soins les plus tendres. Il le logea dans sa cabane et le fit manger à sa table ; s'il avait froid, Tom le conduisait au soleil ; s'il se plaignait de la chaleur, il le faisait asséoir à l'ombre des

cocotiers. En un mot, il faisait tout ce qu'un fils dévoué aurait pu faire pour le meilleur des pères. Etonné de cet attachement extraordinaire que Tom portait à son subordonné, le maître voulut en connaître la raison : — « Est-ce ton père ? » lui demanda-t-il ? — « Non, maître, ce n'est pas mon père. — Est-ce donc un frère plus âgé que toi ? — Non, ce n'est pas mon frère. — Est-ce peut-être ton oncle ou un autre de tes parents ? car il n'est pas possible que tu prennes en si grande amitié un homme qui t'est tout à fait étranger. — Non, maître ! il n'est pas de mes parents, il n'est pas même mon ami ! — Explique-moi donc pourquoi tu te montres si plein d'égards pour lui ? » — « *Il est mon ennemi !* répondit l'esclave, il m'a vendu aux hommes blancs sur les côtes de l'Afrique, mais je ne puis le haïr ; car le père missionnaire m'a dit : *Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger, s'il a soif, donne-lui à boire.* » (Rom. 12, 20.)

(*Recueil d'anecdotes de Hungari*, p. 225.)

Charité fraternelle de saint Vincent de Paul.

Plus père de chacun des siens que ne l'est un père naturel par rapport à son fils unique, il n'y en avait pas un seul parmi eux qui ne pût et ne dût croire qu'il en était tendrement aimé. Ses paroles, ses avis, ses réprimandes mêmes portaient l'empreinte de la charité ! Il prévenait les besoins, encourageait dans les difficultés, soutenait dans les peines, consolait dans les afflictions, et ne condamnait personne sans l'avoir entendu. Les rapports artificieux, les interrogations captieuses, l'adroite et souple médisance n'avaient point d'accès sur lui. Il combattait ces vices dangereux partout où il les rencontrait. Il comparait la détraction à un loup furieux qui ravage la bergerie où il entre ; l'ombre seule de ce malheureux péché l'effrayait. La crainte qu'il eut que ses enfants ne s'y laissassent aller, le porta à leur faire sept conférences tout de suite sur la médisance ; et il voulut qu'ils y parlassent les uns après les autres. « Le propre de la charité, leur disait-il, est de couvrir les fautes du prochain. Rappelez-vous ces paroles du Saint-Esprit : Au-

disti verbum adversus proximum tuum, commoriatur in te.
 La Congrégation de la Mission durera autant que la charité y règnera. Maudits soient ceux qui y détruiront cette vertu, et par là seront cause de la ruine de la compagnie. »

Dans ses discours, il revenait souvent à la nécessité de la charité mutuelle. « Cette vertu, disait-il, est l'âme de toutes les autres, et le paradis des communautés. Le paradis n'est autre chose qu'amour, union et charité. La maison de Saint-Lazare serait un paradis, si la charité s'y trouvait. Le principal bonheur de la vie éternelle consiste à aimer : les bienheureux sont sans cesse occupés de l'amour béatifique. Enfin, il n'y a rien de plus consolant que de vivre avec ceux qu'on aime, et dont on est aimé. L'amour chrétien l'emporte sur tous les autres : par lui on aime ses frères en Dieu, selon Dieu et pour Dieu. On les aime pour la même fin pour laquelle Dieu aime les hommes, c'est à dire pour les faire des saints en ce monde, et des bienheureux en l'autre. Un homme qui voudrait vivre dans une communauté sans charité serait, à la vue de tant d'humeurs et d'actions discordantes aux siennes, comme un vaisseau sans ancre et sans gouvernail qui, au milieu des rochers, voguerait au gré des ondes et des vents, qui le pousseraient de tous les côtés, et lui feraient faire naufrage. »

La Charité est patiente.

Saint Chrysostôme (an 407) était, dès l'âge de vingt ans, un prodigieux phénomène de connaissances et de génie; mais ses lumières et sa supériorité ne le rendirent jamais fier envers les ignorants, ni impatient à souffrir les écarts des présomptueux. De même qu'il écoutait les sages avec la docilité d'un disciple, de même aussi il supportait patiemment les travers des esprits faux et des insensés, sans dire une seule parole qui donnât à entendre qu'il en savait plus qu'eux.

Le modèle des Servantes chrétiennes.

Sainte Zite (an 1272), le modèle des servantes chrétiennes, le fut encore des femmes charitables dans toutes les conditions de la vie, et principalement dans la sienne. Entre les vertus qui brillèrent dans sa conduite, aucune ne jeta un plus vif éclat que sa charité envers le prochain. Cette généreuse vertu lui donnait un penchant comme naturel à excuser les fautes d'autrui. On affectait quelquefois de raconter, en sa présence, certaines fautes supposées, pour avoir le plaisir de voir les efforts que faisait son esprit, et les tours qu'il donnait pour les excuser. Pendant près de soixante ans qu'elle fut au service du même maître, on ne l'entendit jamais parler mal de personne, quoique durant plusieurs années elle eût tout à souffrir de la part de ses supérieurs et des autres domestiques de la maison, qui s'étaient laissé prévenir contre elle. Tout ce que faisaient les autres était toujours louable à ses yeux; elle seule, à son sens, était pleine de misères et de défauts.

Si tous les domestiques imitaient ce bel exemple, on les verrait tous soumis et respectueux envers leurs maîtres; ils seraient tous unis entre eux.

Le support du prochain.

La bienheureuse Stéphanie Quinzani (an 1530), du tiers-ordre de Saint-Dominique, disait dans sa dernière maladie à ses religieuses : « Mes chères filles, supportez-vous les unes les autres, comme Dieu lui-même supporte nos défauts et nos transgressions; c'est ainsi que vous vous aiderez réciproquement dans la voie du Seigneur. » Or ce qu'elle recommandait si instamment, elle l'avait pratiqué toute sa vie pour l'édification de celles à qui elle parlait.

— On disait de saint Macaire l'Ancien (an 390) qu'il parais-

sait comme une divinité sur la terre, à cause de l'admirable charité avec laquelle il supportait les défauts du prochain, vertu qu'il pratiquait par excellence. Quelle aimable qualité ! Quel glorieux titre ! Nous pouvons le mériter en pratiquant fidèlement la charité, la reine des vertus ; c'est elle qui nous rend semblable au *Dieu de charité*.

— Sainte Thérèse (an 1582) eut un chagrin extrême de se voir placée à la tête du couvent de l'*Incarnation* qui, étant très-relâché, avait besoin d'une réforme presque totale.

Elle obéit cependant, et, malgré la résistance qu'elle éprouva d'abord, elle vint à bout, par sa douceur et sa patience, de rétablir le bon ordre dans cette communauté. C'est que personne n'était plus charitable et plus insinuant que Thérèse. Jamais elle n'agissait par humeur ; elle ne prescrivait rien dont elle ne fût la première à donner l'exemple ; elle assaisonnait ses représentations de tout ce que la charité chrétienne a de charmes, en sorte qu'il était presque impossible de lui résister. Tels furent enfin les succès de son administration pendant les trois années de sa Supériorité, que lorsqu'elles furent écoulées, les religieuses qui avaient si fort redouté son gouvernement firent tous leurs efforts pour la retenir.

L'Aumône porte bonheur.

Alfred, roi d'Angleterre, dont le royaume fut occupé par les barbares, se vit contraint de s'enfuir dans une forêt entourée de marais infranchissables et de se cacher dans une misérable cabane. Un jour qu'il se trouvait seul avec son épouse, il tâcha de calmer l'inquiétude qui le dévorait par la lecture de l'Écriture sainte, lorsqu'au même instant un pauvre vint frapper à sa porte, demandant l'aumône. « Que pouvez-vous lui donner, dit le généreux Alfred en se tournant vers son épouse ? Il ne reste plus qu'un pain ! répondit-elle. Grâce soient rendues au ciel, ajouta le roi, lui qui a nourri cinq mille hommes avec cinq pains, peut bien nous nourrir avec la moitié de celui-là ;

donnez-en la moitié à ce pauvre.» Elle le fit; et à peine quelques instants s'étaient écoulés, que les gens du roi revinrent avec une quantité prodigieuse de poissons.

Le roi ne tarda pas à repousser les ennemis et à les expulser entièrement de son royaume.

— Il convient d'aimer les pauvres d'un amour tout spécial; voyant en eux la personne même de Jésus-Christ, et faisant d'eux tout le cas qu'il en faisait.

(SAINT VINCENT DE PAUL.)

Ce saint, dont on peut dire qu'il portait tous les pauvres dans son cœur, sachant qu'on était menacé d'une disette extrême, jeta un grand soupir en s'écriant : « Toutes les fois que j'y pense, j'en suis vivement affligé, et ce n'est pas tant pour notre compagnie que pour les pauvres. Nous sortirions de notre maison pour demander du pain, et si on ne nous en donne pas, nous ferons l'office de vicaire dans les paroisses; mais les pauvres, que feront-ils? où iront-ils? »

La charité que M. Durphée, évêque de Limoges, avait pour les pauvres était si grande, qu'on disait de lui qu'il se serait fait volontiers pain pour les soulager.

M. Denysiot, très-digne prêtre du diocèse d'Autun, se condamna, à l'occasion d'une grande disette, au plus strict nécessaire, pour sa nourriture et pour son entretien, dans le dessein de pouvoir soulager les pauvres de sa paroisse. Pendant environ douze ans qu'il desservit la paroisse de Saint-Quentin, à Autun, il se montra constamment le père des indigents. En parlant souvent sur l'amour des pauvres, il s'ouvrait les bourses des personnes charitables. Sa charité ingénieuse le mit en état d'avoir un magasin d'habits d'hommes, de femmes et d'enfants, pour les plus malheureux, et de pouvoir donner le pain nécessaire à tous ceux qui ne pouvaient s'en procurer. Ses délices étaient d'aller dans les prisons pour consoler et soulager ceux qui étaient détenus, et de se trouver dans les hôpitaux avec les pauvres malades, à qui il donnait tous les secours spirituels et corporels qu'ils pouvaient attendre de son immense charité. Il aurait désiré pouvoir être toujours avec eux.

« C'est une chose très-agréable à Notre-Seigneur que de visi-

ter les infirmes et de les soulager; puisqu'il nous a recommandé de toutes manières cette œuvre de miséricorde; mais pour la faire avec empressement et plus de mérite, il faut regarder la personne de Jésus-Christ dans la personne infirme; car Jésus-Christ atteste qu'il regarde commeendus à lui-même les services qu'on lui rendra. »

(SAINT VINCENT DE PAUL.)

Sainte Madeleine de Pazzi montrait à tous les malades, à tous les infirmes de son monastère une charité incroyable. Elle les servait en tout ce qui dépendait d'elle, uniquement pour l'amour de Dieu, les regardant tantôt comme les temples de l'Esprit-Saint, tantôt comme les sœurs des anges, tantôt comme Jésus-Christ même.

Saint Louis, roi de France, servait les pauvres à genoux, ayant la tête découverte. Il voyait en eux les membres de Jésus-Christ, qui étaient unis à leur divin chef, et attachés comme lui sur la croix.

Le B. Berchmans trouvait une satisfaction inexprimable à être avec les malades; il avait le talent de leur faire estimer et aimer leur état. Il était dans l'usage de leur faire une petite lecture de piété, et leur disait toujours quelque chose pour animer leur dévotion envers la sainte Vierge, la consolatrice des affligés.

« Pour avoir envers le prochain l'amour que Notre-Seigneur nous commande, il faut avoir un cœur bon, charitable, complaisant, dans le temps même que nous sentons pour lui de la répugnance, à cause de quelque défaut naturel ou moral, parce que c'est l'aimer alors par rapport au Sauveur. La maxime des saints était qu'en aimant et en faisant du bien, on ne doit jamais considérer la personne à qui on rend service, mais celle pour qui on agit. » (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

LETTRE D'EUGÈNE A LÉON.

Grâces attachées à l'aumône.

« C'était un jour de fête... A partir du pied du mont Valérien jusqu'à son sommet, on ne pouvait faire un pas sans rencontrer un pauvre, sans voir une difformité nouvelle. Des

voix lamentables, des gémissements s'élevaient de chaque côté de la route, implorant la charité. « Au nom du Dieu que vous allez prier, s'écriaient les vieillards, les femmes et les petits enfants, ayez pitié de nous ! n'oubliez pas les pauvres de Jésus-Christ. »

J'avais passé devant un de ces malheureux : sa voix me frappa et me fit revenir sur mes pas. « O vous qui passez sans avoir pitié de moi, vous n'avez donc personne qui vous soit cher et qui souffre ? Voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur ! regardez mon fils ! »

Alors je vis à mes pieds quelque chose d'informe qui se remuait dans la poussière : c'était l'enfant de cet homme qui élevait vers moi une main décharnée. Cette malheureuse petite créature n'avait point de jambes, mais l'expression de sa figure était douce et jolie. Je lui donnai une pièce de monnaie. Il me remercia, et ajouta : « O monsieur ! le bon Dieu et la sainte Vierge guériront votre mère... »

Ces mots me firent tressaillir et jetèrent un grand effroi dans mon âme. Ma mère ! serait-elle malade ? Ma mère ! qui a pu faire deviner à ce petit pauvre qu'elle est l'objet de toutes mes craintes et de toutes mes affections ? Je me rappelais toutes les nouvelles que j'avais reçues d'elle, il y avait peu de jours, elle était bien portante. Je me le répétais plusieurs fois ; mais l'inquiétude restait malgré moi dans mon cœur. »

Ce jour même, Eugène reçut de Bretagne une lettre qui lui annonçait que sa mère était fort mal. Aussitôt il partit ; étant arrivé auprès du lit de sa chère mère, il écrit à Léon :

« Elle respire encore, ô mon cher ami ! on me dit d'espérer. Votre crucifix, Léon, elle le porte à son cou... ma présence lui a fait grand bien. Elle ne veut pas cependant que je sois toujours auprès de son lit : elle veut que je repose. Elle est en proie à des souffrances aiguës, et elle s'occupe des fatigues de la route que je viens de faire !... O Dieu ! qui vous êtes plu à former le cœur d'une mère, à le remplir de tendresse et d'amour, conservez-moi celle qui m'est plus chère que la vie !... »

Le médecin sort d'auprès d'elle. Le mieux continue.

Priez pour elle, Léon ; recommandez une sainte aux prières des saints qui vous entourent.

Adieu. Si la journée de demain est aussi bonne que celle d'aujourd'hui, je vous écrirai avec plus de détails. Adieu.

Ma lettre n'a pu partir hier... Dieu a eu pitié de moi : ma mère est beaucoup mieux. Elle est bien faible encore ; mais cette affreuse oppression qui la tuait, et qui rendait sa parole si pénible, est passée ; la fièvre est beaucoup diminuée. Je crois que les médecins pourraient me répondre de sa guérison ; mais ils craignent la vivacité de mes transports. Demain, il me diront peut-être : « Il n'y a plus de danger ! » O Léon ! Léon ! que j'entende ces mots !... Si demain je les entends, allez tout de suite au petit pauvre estropié de la montagne, demandez-le à son père, et placez-le à Paris, dans un hospice ; je paierai tout ce qu'il faudra. Je ne serai jamais assez pauvre pour ne pas pouvoir récompenser celui qui m'a prédit que Dieu guérirait ma mère...

Au moment où cet enfant prononçait son nom, elle était à toute extrémité. Quel singulier rapprochement que le sentiment que j'éprouvai alors, et l'état cruel dans lequel elle était subitement tombée ! »

Quelques jours plus tard, Léon recevait de son ami Eugène une deuxième lettre conçue en ces termes :

« Il n'y a plus de danger ! Oh ! mes amis, remercions Dieu : il a sauvé ma mère. »

Enfin Eugène écrivit bientôt ces dernières nouvelles consolantes : « J'ai voulu donner chaque jour des nouvelles de ma mère ; la voilà en pleine convalescence, et je jouis près d'elle du retour des beaux jours. Bien faible encore, elle s'appuie sur mon bras, et nous allons ensemble recevoir la douce influence du soleil. Oh ! qu'il est bienfaisant pour ceux qui souffrent ! Comme je l'ai lu quelque part, c'est un regard de Dieu qui vient les consoler (1). » *(Lettres vendéennes.)*

(1) On demandait un jour à Donoso Cortez, qui venait de raconter l'histoire merveilleuse de sa conversion, s'il n'y avait pas dans sa vie antérieure quelque chose qui pût motiver une grâce si extraordinaire. « Rien, répondit-il, si ce n'est peut-être le pauvre qui était à ma porte : je l'ai toujours regardé comme mon frère. »

Monseigneur de Cheverus.

Un saint prélat qui a évangélisé l'Amérique pendant toute l'époque de la Terreur, et qui est revenu dans notre France finir ses jours, ne s'occupant que d'œuvres de charité, a laissé des souvenirs qui ne s'éteindront jamais ; on le vénère comme un saint : tout en lui était digne de ce glorieux nom.

Il allait toujours à pied, ayant vendu ses chevaux et sa voiture pour soulager la misère des pauvres incendiés ; il poussait si loin la charité que, pour la satisfaire, il se laissait manquer de tout, même du nécessaire, et, si les personnes qui l'entouraient n'avaient pas veillé à ses besoins, il aurait négligé jusqu'au soin de sa nourriture et de son vêtement, tant il donnait aux pauvres tout ce qu'il pouvait avoir.

Un trait, entre mille autres, fera voir combien ses libéralités, pour les pauvres, le rendaient avare pour sa propre personne.

Depuis plusieurs années, son tailleur ne travaillait plus pour lui, et le saint évêque en était arrivé au point qu'il avait à peine de quoi se vêtir. Son valet de chambre lui disait souvent : Mais, Monseigneur, voyez donc la culotte que vous mettez ; elle est en lambeaux : vainement je passe tous les soirs une heure et même plus à la rapiécer, il faut recommencer le lendemain. Achetez-vous au moins une culotte neuve ; vous habillez tant de pauvres, que vous pourriez bien songer un peu à vous, ce me semble. »

Le bon prélat répondait : « Allons, mon ami, un peu de patience, je suis à court d'argent en ce moment ; plus tard, nous verrons. D'ailleurs, sous la soutane, cela ne se voit pas. »

Le valet de chambre patientait, mais tout a une fin, et la culotte en était venue au point de ne pouvoir plus servir.

Le fidèle serviteur va voir une vieille dame, par les mains de laquelle Monseigneur faisait passer une grande partie de ses aumônes ; il lui dit la pénurie où se trouve le prélat, et la prie de l'engager à faire au moins la dépense si nécessaire du vêtement qui lui manquait. La bonne dame se charge avec em-

pressement de la commission ; elle va trouver son pasteur, et lui dit : « Monseigneur, je viens implorer votre charité pour un besoin bien pressant. Hier, il est vrai, vous m'avez donné presque tout le contenu de votre bourse, et je dois vous paraître indiscreète de revenir aujourd'hui vous demander.

— Il est vrai, Madame, que vous ne me trouvez pas en fonds ; mais, voyons, de quoi s'agit-il ? On empruntera si le cas est si pressé.

— Ah ! Monseigneur, il s'agit de peu de chose : on veut acheter un vêtement pour un digne homme qui est complètement nu, ou peu s'en faut. Trente francs suffiront, je crois, pour cet achat.

— Les voilà ! dit l'évêque ; mais, aujourd'hui, ne me demandez plus rien, car je n'ai plus un sou, je ne le regrette certes pas, car il faut bien couvrir les membres souffrants de Notre-Seigneur. »

La dame, heureuse de son stratagème, remit les trente francs au valet de chambre en lui racontant ce qui s'était passé, et, deux jours après, un matin, en se levant, quelle ne fut pas la surprise du bon prélat, en voyant une culotte neuve sur le pied de son lit !

— François, dit-il avec un accent de reproche, à son valet de chambre, François que signifie cela ? Je vous ai défendu de rien acheter sans ma permission.

— Eh ! Monseigneur, je ne mérite aucun blâme... c'est vous-même qui avez donné l'argent de ce vêtement à Madame L...

— Comment, dit le prélat avec un profond étonnement, moi ! ...

— N'avez-vous pas, il y a deux jours, remis à madame L... trente francs pour habiller un pauvre ?

— Oui.

— Ce pauvre, le plus à plaindre de tous, c'était vous, Monseigneur, qui n'aviez pas même une culotte à mettre ! »

Le bon prélat sourit et dut se résigner à accepter le vêtement neuf ; mais tout porte à croire qu'il ne le garda pas longtemps.

Donnez des habits à ceux qui sont nus.

On écrivait de Digne (Basses-Alpes), en novembre 1839, les lignes suivantes qui sont une page d'histoire des plus édifiantes :

« Mgr Miollis quitte son diocèse sans fortune ; disons mieux, sans argent : il part après s'être dépouillé pour les pauvres. Nous ne pouvons, à ce sujet, résister au plaisir de citer un trait entre mille, qui donnera, bien mieux que tous nos éloges, une idée de son inépuisable charité.

« Non content de répandre à pleines mains d'abondantes aumônes, notre saint évêque habillait encore ses pauvres à l'entrée de l'hiver ; un fabricant de drap était chargé de lui envoyer tous les ans la quantité d'étoffe nécessaire, et il n'y avait pas longtemps que Monseigneur avait reçu l'envoi ordinaire, sur lequel il ne comptait pas cette année. On l'avisait, en même temps, de la présentation d'un mandat que le fabricant tirait sur lui.

« Le charitable prélat, qui s'occupait de ses préparatifs de départ, ne possédait qu'une modique somme qui devait suffire à ses besoins jusqu'au mois de mars ; tout son superflu, il l'avait consacré à des œuvres de piété ; aussi cette nouvelle lui causa-t-elle quelques instants d'embarras. « Mais, Monseigneur, lui dit quelqu'un, vous n'avez qu'à refuser le drap et à le renvoyer au fabricant. »

« — Et mes pauvres ? répondit-il, ils en ont bien besoin. » Le drap fut reçu, le mandat payé, et les pauvres, soulagés par Mgr Miollis, l'ont accompagné de mille et mille bénédictions. Une seule charrette a suffi pour le transport de ses effets mobiliers, et le bon évêque disait à ce sujet à ses grands-vicaires :

« — Mon Dieu ! que vont dire les habitants d'Aix en voyant arriver tant de meubles, etc. ?...

« — Mais, Monseigneur, le plus pauvre vicaire qui va d'une paroisse à une autre a ordinairement un plus gros chargement.

« — Sans doute, a répliqué Mgr Miollis, je comprends cela pour un vicaire ; mais un évêque doit donner le bon exemple. »

« Réponse digne d'un apôtre de la primitive Église, et qui montre bien toute l'humilité du saint évêque... Avant de quitter Digne, ce vénérable prélat, qui ne possédait qu'une somme de 3,000 francs, après un exercice de trente-deux ans d'épiscopat, n'a point voulu emporter cette somme tout entière de son diocèse : il en a fait distribuer la majeure partie aux pauvres par ses vicaires. »

Louise Dons, baronne de Lovendegem.

Les pauvres et les affligés, les veuves et les orphelins de Gand (Belgique) viennent de faire une perte bien sensible dans la personne de M^{lle} Rosalie-Marie-Colette-Louise Dons, baronne de Lovendegem, décédée le 22 mars, à onze heures du matin. M^{lle} Dons était née à Gand le 31 octobre 1779 ; elle appartenait à l'une de nos plus grandes familles, dans laquelle régnaient la religion et toutes les vertus qu'elle inspire. Dès sa plus tendre enfance, M^{lle} Rosalie se distingua par de rares qualités : sa bonté, sa douceur, son amabilité, lui gagnaient tous les cœurs ; on ne pouvait la voir sans l'aimer, la connaître sans l'estimer. Son humilité était si grande, que si on la reprenait sans qu'elle se trouvât en faute, jamais elle ne disait un mot pour se disculper. Elle avait une foi vive et pure ; on peut dire qu'elle accomplissait à la lettre ce précepte du divin Sauveur : *Priez toujours*. La nuit, elle dormait peu, et durant ses insomnies, elle priait. Dans le jour, allant et venant, travaillant, elle priait pour les malades ; les cœurs affligés trouvaient en elle une puissante avocate auprès de Dieu ; elle parlait peu, mais ce qu'elle disait avait une efficacité toute particulière pour consoler, et toute morte qu'elle semblait être à elle-même, elle était extrêmement sensible à tout ce qui affectait les autres. La porte de sa maison, comme celle du saint patriarche Job, était toujours ouverte à ceux qui venaient y frapper ; comme lui, elle était l'œil des aveugles, le pied des boiteux, la mère des orphelins. On peut appliquer, sans exagération, à M^{lle} Dons, les belles paroles dont saint Grégoire de Nazianze s'est servi dans une cir-

constance à peu près semblable. Jamais personne n'a assisté les pauvres avec une libéralité plus généreuse; elle ne se croyait que l'économe d'un bien qui n'était pas à elle; elle les soulageait dans leurs besoins de tout son pouvoir, prenant non sur son superflu, mais même jusque sur son nécessaire, plus satisfaite de donner que les autres d'amasser; et répandant ses aumônes sans nulle distinction, sans humeur et sans reproche, ce qui vaut mieux souvent que l'aumône elle-même; aimant mieux étendre ses bienfaits sur l'indigent qui ne les mérite pas, que de risquer, par une réserve soupçonneuse, d'en frustrer ceux qui les méritent; et ce qui rehausse encore le prix de sa libéralité, c'est le mépris qu'elle faisait de l'honneur qui pouvait lui revenir. Mais finissons ici ce rapide coup d'œil sur une si sainte vie, et écoutons plutôt les veuves et les orphelins qui nous montrent les aumônes, le pain et les habits que leur bienfaitrice leur a donnés : ils font parler, non leur bouche, mais les œuvres de M^{lle} Rosalie, la plus éloquente de toutes les voix.

M^{lle} Dons avait senti depuis longtemps que sa fin approchait; elle se hâta de sanctifier sa maladie par toutes sortes d'œuvres de piété, par un grand nombre d'aumônes et par une soumission absolue à la volonté de Dieu. Elle eut la consolation de recevoir plusieurs fois chez elle le Saint-Sacrement. Jusqu'aux derniers moments de sa vie, elle conserva toutes ses facultés, et peu de temps avant sa mort, elle avait encore dit aux personnes qui l'entouraient et qui s'étaient recommandées à son pieux souvenir, qu'elle ne les oublierait point devant le Seigneur, ni les membres de sa famille, ni ses bienfaiteurs, ni ses amis; elle leva ensuite les yeux au ciel, et elle expira, sans la moindre agonie, dans la soixante-dix-neuvième année de son âge (1).

Ne jugez point, vous ne serez point jugé.

Au fond du désert de la Thébaïde, un jeune anachorète tomba malade. Malgré ses souffrances, une douce sérénité brillait sur

(1) *Précis historiques*, n° 1, septembre 1858.

son visage. Alors son supérieur lui adressa les paroles suivantes : « Mon frère, vous êtes heureux. » — « Oui, mon père », répondit le moribond. — « Me permettez-vous une réflexion ? » — « Oh ! oui, mon père, parlez ! » — « Trop souvent à la mort le démon se cache sous la figure d'un ange de lumière, et couvre de fleurs le passage à l'éternité ; dites-moi, quelle est la raison de ce calme parfait, de cette joie qui brille dans vos yeux, de ce bonheur inexprimable qui vous ravit ? Nous sommes tous dans l'angoisse et nous tremblons ! » — « Mon père ! j'étais encore jeune lorsque, en entrant en règle, j'ai lu dans l'Évangile ces paroles sacrées : *Ne jugez point et vous ne serez point jugé !* Ces paroles furent pour mon cœur comme un dépôt précieux ; je les ai méditées ; je n'ai point jugé, et voilà pourquoi j'espère en la miséricorde de mon Dieu. » Il expira en prononçant ces paroles qui n'ont point besoin d'explication ; je les abandonne, lecteur, à votre méditation, et souvenez-vous qu'en ne jugeant pas sur terre, vous mériterez de n'être point jugé au delà du tombeau.

Exemples de Charité dans les paroles.

Saint Augustin rapporte de sainte Monique, sa mère, que quand des personnes ennemies lui disaient l'une contre l'autre des choses outrageantes, telles qu'on se les permet dans la colère, elle ne rapportait jamais rien de l'une à l'autre que ce qui pouvait servir à les réconcilier, à quoi elle travaillait de son mieux.

Imitateur des vertus de sa digne mère, Augustin avait la médisance en horreur. Il avait fait écrire en grosses lettres, dans la salle où il prenait ses repas, cette sentence : « Si quelqu'un aime à parler mal des absents, qu'il sache que cette table lui est interdite. » Un jour, un de ses amis commençant à parler des défauts du prochain, il l'en reprit aussitôt en disant : « Effacez cette inscription, ou levez-vous de table. »

(*Vie de saint Augustin.*)

— Un digne prélat avait à sa table un personnage de distinction qui disait du mal de quelqu'un : le prélat fit immédiate-

ment chercher par un de ses domestiques la personne qu'on dénigrait devant lui. Le médisant, surpris de cet ordre, en demanda la raison : « Je le fais appeler, dit l'évêque, afin qu'il vous réponde, car il serait injuste de condamner quelqu'un sans l'entendre. »

— Un des condisciples de ce saint lui ayant demandé un jour quel moyen il employait pour ne pécher jamais en paroles, il répondit : « Avant de parler, je réfléchis à ce que je vais dire, et je le recommande à Dieu, afin de ne rien dire qui pourrait lui déplaire. »

— Saint Prior (iv^e siècle), ermite de Vitié, était dur envers lui-même, mais plein de douceur envers les autres, sans en excepter ceux qui tombaient dans de grandes fautes. Se trouvant un jour dans une assemblée de solitaires, qui lui paraissaient blesser la charité envers un frère absent qui avait commis une faute, il sortit sans rien dire, prit un sac qu'il remplit de sable, et le mit sur ses épaules derrière son dos. Il prit ensuite un petit panier qu'il remplit aussi de sable, et le porta devant lui. Les autres lui ayant demandé quel était son dessein, il leur fit cette réponse : « Ce sac rempli de sable représente mes péchés qui sont en grand nombre. C'est pourquoi je les ai mis derrière mon dos, pour ne pas les voir et pour m'épargner un sujet de confusion et de larmes. Ce panier que je porte devant moi, et qui ne contient qu'un peu de sable, représente les péchés de ce frère que j'ose considérer pour le juger et le condamner. Il vaudrait bien mieux que je misse mes péchés devant moi pour y penser sans cesse, et prier Dieu de me les pardonner. » Tous les solitaires furent touchés de ce discours, et convinrent que c'était le chemin par lequel on devait parvenir au salut.

Correction fraternelle de saint Vincent de Paul.

Point de devoir plus difficile à remplir que la correction fraternelle, parce qu'elle suppose en celui qui la fait les principales vertus du christianisme. Le bon exemple doit la précéder.

Un coupable aurait-il bonne grâce d'en avertir un autre ? Non, sans doute ; on ne manquerait pas de lui dire : *Médecin, guérissez-vous vous-même*. La patience doit empêcher qu'on ne la précipite, parce que c'est le dernier remède, et qu'on ne doit y avoir recours que quand les autres sont épuisés. La charité doit l'appliquer de ses propres mains, parce que sans cela, en voulant guérir une plaie, on est en danger d'en faire de nouvelles. L'humilité doit l'accompagner, parce qu'un homme qui s'accuse le premier de ses défauts paraît plus éloigné de tout orgueil pharisaïque, et qu'il diminue la confusion de celui dont il découvre les infirmités. La prudence doit la diriger, parce qu'il ne faut ni abattre ceux qui perdent aisément courage, ni aigrir ces esprits qu'un tempérament altier dispose à la révolte, et dont cependant on peut tirer parti quand on sait les bien prendre. La douceur doit l'assaisonner, parce qu'il s'agit d'un remède dont la nature a horreur, et qui la soulève d'abord, si on n'a soin de la tromper et de l'endormir. Enfin, malgré toute sa douceur, la correction doit avoir de la force, parce qu'il faut qu'elle aille jusqu'à la racine du mal, et que le médecin spirituel la regarde comme une ressource après laquelle il n'y en a point d'autres. Cette correction qui demande tant de précautions, saint Vincent de Paul la faisait avec un grand succès, et voici les règles qu'il suivait :

Pour l'ordinaire, il ne reprenait pas sur-le-champ ceux qui avaient fait une faute ; il aurait craint que la nature n'entrât pour quelque chose dans un avis si subit, et il voulait que la charité seul en fût le principe. Il considérait devant Dieu les dispositions du coupable et les moyens de lui rendre la correction salutaire. Dans cet esprit, s'étant une fois vu obligé de faire une réprimande à une personne qui comptait les fautes pour peu et les avis pour beaucoup, il fit trois jours de suite son oraison sur ce sujet, et pria Dieu de lui donner les lumières dont il avait besoin pour se bien conduire avec un homme difficile à manier. Lorsqu'il entra en matière, il témoignait d'abord l'estime qu'il faisait de ceux qu'il voulait avertir ; il les louait même d'une manière obligeante des bonnes qualités qu'il reconnaissait en eux.

Quelquefois il les excusait en rejetant leurs fautes sur ce premier mouvement dont on n'est pas bien maître. Ensuite il

leur faisait voir dans toute son étendue la faute qu'ils avaient commise.

Il leur remettait devant les yeux les circonstances de la personne, du temps, du lieu, et autres semblables. Ce détail était suivi du remède, et afin qu'il fût mieux reçu, le saint s'en appliquait une partie, en se faisant coupable avec ceux qui l'étaient.

« Monsieur, disait-il, nous avons besoin, vous et moi, de travailler à acquérir l'humilité, de nous exercer à la patience, de souffrir les autres comme nous voulons qu'ils nous souffrent, de nous accoutumer à la régularité. »

Il arrivait rarement qu'un homme auprès de qui il avait déchargé son cœur, le quittât sans l'estimer et l'aimer davantage. On le regardait moins comme un juge qui punit la transgression des lois que comme un père qui la pardonne, et qui apprend à l'éviter dans la suite. Chacun, en sortant de chez lui, reconnaissait avec le Sage que les blessures d'un ami sincère valent mieux que les embrassements trompeurs d'un ennemi couvert; mais la douceur dont il détrempait le remède n'allait pas jusqu'à l'altérer et le rendre inutile. Il lui laissait toute sa force.

Un avis capable d'affliger lui coûtait plus à donner qu'à recevoir. « Je me déchiré les entrailles, dit-il dans une de ses lettres, en vous disant la moindre chose qui puisse vous fâcher. » Les lettres où le serviteur de Dieu donnait les plus sérieux avis finissaient ordinairement par quelques traits capables de consoler et de relever le courage. Il disait que Dieu n'avait permis leurs fautes que pour les humilier, que pour leur donner des occasions de travailler plus efficacement à leur salut; il allait jusqu'à leur faire excuse de la naïveté avec laquelle il leur disait ses sentiments; enfin l'orgueil était attaqué avec tant d'adresse, qu'il se voyait mourir sans s'être vu blessé: c'est ce qui fit dire assez plaisamment à un des siens, *que saint Vincent de Paul ressemblait au Grand-Seigneur, et qu'il étrangeait l'amour-propre avec des cordons de soie.*

Le saint fut toujours attentif à deux choses: l'une qu'on ne pût jamais découvrir celui qui lui avait donné avis d'un dérèglement; l'autre que, ni lui, ni ceux qu'il mettait en place, ne parussent point trop sensibles aux fautes qui les regardaient personnellement. Quant au premier article, il eût mieux aimé

laisser le coupable impuni que de lui donner sujet de se méfier de quelqu'un, parce qu'il était persuadé que dans les communautés l'union et la paix sont des biens auxquels les autres doivent céder. A l'égard des fautes qui attaquent la personne même du supérieur, quoique cette circonstance les rende plus grièves, il voulait que, dans ces occasions, on s'armât de patience, que le plus fort supportât les écarts du plus faible, qu'il lui donnât le temps de se reconnaître, et qu'il le rappelât au devoir par la charité et les ménagements. « Je prends part, disait-il à un supérieur, aux peines que vous fait celui dont vous me parlez; c'est un petit exercice que Notre-Seigneur vous a envoyé, pour vous façonner à la bonne conduite des personnes qui vous sont commises. Cela vous fera entrevoir combien grande a été la bonté de Notre-Seigneur à supporter ses apôtres et ses disciples, lorsqu'il était avec eux sur la terre, et combien il a eu à souffrir des bons et des méchants. Cela même vous fera voir que les Supériorités ont leurs épines, comme les autres conditions, et que les supérieurs qui veulent faire leur devoir ont beaucoup à souffrir. Suivant cela, Monsieur, donnons-nous à Dieu, pour le servir en cette qualité, sans prétendre à aucune satisfaction du côté des hommes. »

Pendant, comme il est des maux que la patience et les ménagements ne guérissent pas, et qu'il s'en trouve dont la contagion pourrait aller d'un membre à l'autre, saint Vincent de Paul ne voulait pas que le supérieur, quoique dans sa propre cause, gardât toujours le silence. Il l'obligeait donc à parler, mais à ces conditions : que ce ne serait jamais sur-le-champ, sans une pressante nécessité, que ce serait doucement, à propos, et dans ces moments où l'on trouve son frère plus disposé à entendre raison; enfin qu'il y procéderait par manière de raisonnement, en sorte qu'il fit sentir à un homme les inconvénients qui naîtraient de sa conduite, et qu'il pût reconnaître que le supérieur ne l'avertissait ni par intérêt, ni par humeur, mais pour son bien propre et pour celui de la communauté. A ces précautions le serviteur de Dieu en joignait une autre très-capable de porter et les supérieurs à ménager les termes, et les inférieurs à ne s'offenser pas des avis qu'on leur donnait; il recommandait à ceux qui étaient en place de n'avertir leurs confrères de leurs défauts qu'après les avoir priés eux-mêmes de leur faire la

même charité. Il était persuadé qu'un supérieur, quelque sage qu'il soit, fait toujours bien des fautes, non-seulement à raison de sa charge, mais encore en qualité de chrétien, et que rien ne prouve mieux qu'on y va simplement, que quand on est le premier à recevoir d'un autre le service un peu amer qu'on se dispose à lui rendre. Quoique ces mesures pour faire une réprimande paraissent aller jusqu'à l'excès, saint Vincent de Paul ne s'en contentait pas toujours. Il se bornait à avertir en commun, quand il craignait ou d'aigrir ou d'affliger trop en avertissant en particulier. Il en usait ainsi quand le mal était si invétéré qu'un avertissement particulier serait devenu inutile à celui qui en était coupable; quand il y avait du danger que d'autres ne se laissassent aller aux mêmes défauts, si on ne les reprenait pas; enfin, quand les esprits étaient si faibles qu'ils ne pouvaient porter une correction, quelque douce qu'elle fût, quoique d'ailleurs ils fussent bons : « Car une recommandation, disait-il, où l'on ne désigne personne, suffit pour redresser un homme dont le cœur n'est pas mauvais. Hors ces cas, j'estime que l'avertissement doit se faire à la personne seule, d'abord avec douceur, ensuite avec plus de sévérité, enfin avec une fermeté qui annonce le dernier remède. »

Avec quel zèle le B. Labre reprenait le prochain.

Dans ses pèlerinages et à Rome, aussitôt qu'il apercevait quelque action, ou entendait quelque parole contraire à l'honneur de Dieu ou à la réputation du prochain, il n'hésitait point à reprendre le coupable, quel qu'il fût, quoique toujours avec convenance et modération. L'affabilité de son air et la douceur de ses paroles étaient telles, que le plus souvent elles faisaient brèche dans l'âme de l'auditeur. Cependant ces corrections lui attirèrent parfois des outrages et des coups, jusqu'à être indignement foulé aux pieds; mais c'était pour lui, au lieu d'une intimidation, un encouragement à l'accomplissement de la recommandation du Sauveur. Souvent, quand il priait dans l'église et qu'on s'approchait de lui pour lui parler, il faisait semblant

de ne pas entendre, pour rappeler aux personnes le respect dû à Dieu dans son temple. S'il arrivait qu'il ne crût pas le moment opportun pour réprimer la médisance, ou que ce fût en présence de personnes sur qui pesait plus spécialement cette obligation, alors il employait le remède indiqué par l'Esprit-Saint au livre des Proverbes : « L'aquilon dissipe les nuées, et la tristesse du visage, les médisances. »

Dans les derniers temps, il usa quelquefois des lumières surnaturelles que Dieu lui donnait, et en particulier du don de pénétrer les cœurs, au profit des âmes, en avertissant, avec la plus grande discrétion, des pécheurs secrets qu'il rencontrait dans la rue. En voici quelques exemples. Un jour il se trouve sur le passage d'un jeune homme débauché qu'il ne connaissait pas ; il prend son temps pour s'approcher de lui, et avec le ton de la plus grande douceur, lui dit : « Mon fils, vous êtes dans la disgrâce de notre Dieu ; allez faire une bonne confession, parce que votre mort est proche. » Le jeune homme se mit à rire de cet avis, et à se moquer de celui qui le donnait. Mais l'infortuné mourut peu après, et mourut impénitent. Un autre avertissement du même genre eut un meilleur succès pour un homme d'un certain âge, dont le nom était connu de l'abbé Marconi ; Benoît l'ayant accosté, lui dit : « Mon frère, chassez la pensée que vous avez, c'est une tentation du démon. » A cette exhortation imprévue, cet homme resta stupéfait et confus, ayant bien conscience du projet criminel, qu'il nourrissait dans son cœur, d'abandonner son épouse. Il profita de l'admonition, et dès ce moment, il conserva une grande vénération pour le serviteur de Dieu, auquel il ne manquait pas de donner des signes de sa gratitude, quand il le rencontrait par la ville.

Comment on doit bien recevoir la correction fraternelle.

Saint Nerée et saint Achillée avaient mérité, par leur piété édifiante, toute la confiance de la princesse Domitille, nièce de l'empereur Domitien, qui les fit ses chambellans, lorsqu'ils étaient encore fort jeunes. Ces deux saints, voyant un jour avec

quel soin et quelle étude leur maîtresse s'ajustait pour paraître devant le comte Aurélien, à qui elle venait d'être fiancée, furent vivement touchés de cette faiblesse, et, animés d'un saint zèle pour son salut, ils prirent la liberté de lui représenter fort respectueusement combien ce désir de plaire à un homme mortel était indigne d'une âme, qu'ils avaient toujours crue destinée à être l'épouse de Jésus-Christ et à augmenter, par cette auguste qualité, le nombre des vierges. Cette remontrance respectueuse, qui n'était que l'effet d'un zèle sage et désintéressé, fit impression sur l'esprit et sur le cœur de la princesse. Les deux saints, profitant d'une si belle disposition, lui parlèrent avec tant d'énergie de la vanité des honneurs et des biens de ce monde, du vide qui se trouve dans tous les plaisirs, de la brièveté de nos jours, et particulièrement des amertumes et des plus durs assujettissements de l'état du mariage; ils lui parlèrent si vivement et si pathétiquement du prix et du mérite de la virginité; ils lui firent un si magnifique portrait de tous les avantages de cette admirable vertu, que Domitille protesta qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ, à qui seule désormais elle voulait plaire. Sa résolution fut inébranlable. Elle souffrit durant plusieurs années la persécution, l'exil, enfin le martyre, plutôt que d'y manquer. Telle fut l'effet de la correction fraternelle et l'usage qu'en fit une princesse, dont l'exemple devrait rendre les grands du monde plus dociles aux remontrances qu'on leur fait pour le bien de leur âme.

La correction fraternelle peut donc produire un grand bien si elle est sagement exercée. C'est pourquoi nous allons dire d'après l'Écriture sainte, et la pratique des saints, comment il faut la faire.

Comment sainte Monique profita d'une juste réprimande.

Sainte Monique (an 387), mère du grand saint Augustin, raconte elle-même qu'elle avait contracté, dans son enfance le goût du vin, malgré les précautions de sa vertueuse gouver-

nante, qui voulait que les jeunes filles ne bussent que de l'eau.

C'était Monique qu'on envoyait ordinairement à la cave. Lorsqu'elle avait puisé dans la cuve, elle portait le vase à la bouche, avant de verser la liqueur dans la bouteille, et en avalait quelques gouttes. Ceci ne venait pas d'un tempérament porté à l'ivrognerie ; c'était l'effet de la légèreté et de cette impétuosité qu'on a coutume de remarquer dans les enfants ; cependant la quantité de vin que prenait Monique augmentait tous les jours, et l'aversion qu'elle avait naturellement pour cette liqueur diminuait à proportion. Elle en vint jusqu'à aimer le vin, et à boire avec plaisir, toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Cette intempérance était fort dangereuse, quoiqu'elle ne fût pas suivie d'excès considérables. Mais Dieu veillait sur sa servante, et il se servit, pour la corriger, d'une querelle qu'elle eut avec une domestique de la maison. Celle-ci, qui suivait ordinairement sa jeune maîtresse à la cave, était instruite de tout ce qui passait ; elle lui en fit de sanglants reproches, et alla même jusqu'à la traiter d'ivrognesse.

Monique, vivement piquée, rentra en elle-même et sentit toute la honte du vice dont on l'accusait. Elle prit une sincère résolution de se défaire de la mauvaise habitude qu'elle avait contractée. Peu de temps après elle reçut le baptême, et elle vécut toujours de manière, qu'elle édifiait tous ceux qui la connaissaient.

VII

LE ZÈLE POUR LA GLOIRE DE DIEU ET LE SALUT DES AMES.

Je suis venu, disait le Sauveur du monde, *apporter le feu sur la terre : et quelle est mon intention, sinon qu'il soit allumé ?* (Luc., XII, 49.) Ce feu pur et sacré de la charité dont son cœur était embrasé, il l'a fait passer dans l'âme de ses apôtres et leur a donné la charge de le répandre par toute la terre. Voyez avec quelle ardeur ces saints et illustres personnages l'ont porté, l'ont allumé, l'ont propagé dans toutes les nations !

Le zèle est la première vertu du Christianisme ; la charité, positivement prescrite par Jésus-Christ, si souvent recommandée par ses apôtres, spécialement par saint Paul et par saint Jean. Le zèle est la charité non seulement soupirante, mais agissante ; non seulement désirant le bien, mais y travaillant avec ardeur. Comme l'esprit de Dieu dont il est le fruit, le zèle prend diverses formes ; emploie différents moyens, selon la diversité des caractères, et surtout des besoins du prochain. Mais c'est toujours la charité qui les lui suggère et qui agit dans lui et par lui. Qu'il se montre doux ou vif ; qu'il soit insinuant ou menaçant, qu'il console ou qu'il effraie, c'est toujours la charité qui produit tous ces effets. Il est ce que la charité a de plus pur, de plus tendre, de plus actif, de plus fort, de plus efficace ; il est le degré suprême, la perfection de la charité ; il est à la charité ce qu'elle-même est aux autres vertus. La charité est un feu qui consume ; le zèle est la flamme qui embrase.

Puisque le zèle est substantiellement la charité, il a, par une conséquence nécessaire, les mêmes objets, les mêmes qualités, les mêmes obligations.

La charité a deux objets : Dieu et le prochain. Ce n'est cependant qu'une seule vertu, puisque c'est pour Dieu qu'elle chérit les hommes. On distingue de même ordinairement deux sortes de zèle : celui de la gloire de Dieu et celui du salut de nos frères ; mais ce n'est pareillement qu'un seul et même zèle considéré sous deux points de vue. Ce que Dieu daigne appeler sa gloire, n'est autre chose que l'hommage et l'obéissance que nous lui rendons et par lesquels nous opérons notre salut. Travailler au salut des hommes, c'est leur faire rendre à Dieu cet hommage, cette obéissance dont il a la bonté de se dire glorifié. Il y a entre la gloire de Dieu et le salut de l'homme une correspondance, une connexion, une identité ; l'homme ne peut se sauver qu'en glorifiant Dieu ; en le glorifiant, il se sauve indubitablement. La gloire de Dieu est le moyen nécessaire du salut de l'homme ; le salut de l'homme est l'effet certain de la gloire de Dieu. Ainsi, le zèle ecclésiastique ne peut s'employer à l'un de ces objets, sans travailler par là même à l'autre. Dieu reçoit ce qu'il fait pour le prochain ; le prochain profite de ce qu'il fait pour Dieu.

La charité envers Dieu produit naturellement le zèle de sa gloire, il en est la suite en quelque sorte nécessaire. Peut-on aimer Dieu ardemment, et ne pas désirer vivement qu'il soit universellement honoré, révérend, chéri, adoré ?

Peut-on l'aimer, sans être profondément affligé des outrages qui lui sont faits, sans employer tous ses efforts pour les arrêter ?

Le zèle de saint Jean.

Saint Jean, après son retour de Pathmos à Éphèse, visita les églises de l'Asie-Mineure, pour corriger les abus qui pouvaient s'y être glissés, et pour donner de saints pasteurs à celles qui n'en avaient point. Étant dans une ville voisine d'Éphèse, il y fit un discours, et remarqua parmi ses auditeurs un jeune

homme d'une figure intéressante, il le présenta à l'évêque en lui disant : « Je vous confie ce jeune homme, en présence de Jésus-Christ et de cette assemblée. » L'évêque promit de s'en charger, et d'en prendre le plus grand soin. L'Apôtre le lui recommanda de nouveau, et retourna à Éphèse. L'évêque logea le jeune homme dans sa maison, l'instruisit et le forma à la pratique des vertus chrétiennes ; après quoi il lui administra le baptême et la confirmation. Croyant n'avoir plus rien à craindre de sa part, il veilla sur lui avec moins d'exactitude, et finit par le laisser maître de ses actions. De jeunes débauchés qui s'en aperçurent le gagnèrent insensiblement et le firent entrer dans leur société. Bientôt le jeune homme oublia les maximes du Christianisme, et à force d'accumuler crimes sur crimes, étouffa tout remords. Il en vint jusqu'à se faire chef de voleurs, et se montra le plus déterminé comme le plus cruel de la bande. Quelque temps après, saint Jean eut occasion d'aller dans la même ville. Lorsqu'il eut terminé les affaires qui l'y appelaient, il dit à l'évêque : « Rendez-moi le dépôt que Jésus-Christ et moi vous avons confié, en présence de votre église. » L'évêque étonné ne savait ce que signifiait cette demande ; il s'imaginait que l'Apôtre parlait d'un dépôt d'argent. Le Saint s'expliquant, lui dit qu'il lui redemandait l'âme de son frère qu'il lui avait confié. Alors l'évêque lui répondit en soupirant et les yeux baignés de larmes : « Hélas ! il est mort. — De quel genre de mort ? reprend le Saint. — Il est mort à Dieu, répliqua l'évêque, il s'est fait voleur ; et au lieu d'être à l'église avec nous, il s'est établi sur une montagne avec des hommes aussi méchants que lui. » A ce discours, le saint déchira ses habits ; puis, poussant un profond soupir, il dit avec larmes : « Oh quel gardien j'ai choisi pour veiller sur l'âme de mon frère ! » Il demande un cheval avec un guide, il se rend à la montagne. Il fut arrêté par les sentinelles des voleurs ; mais au lieu de chercher à fuir, ou de demander la vie : « C'est pour cela, s'écria-t-il, que je suis venu. Conduisez-moi à votre chef. » Celui-ci le voyant venir, prit ses armes pour le recevoir ; mais quand il reconnut saint Jean, il fut pénétré de crainte et de confusion et se mit à fuir. L'Apôtre oublie son grand âge et sa faiblesse ; il court après lui en criant : « Mon fils, pourquoi fuyez-vous ainsi votre père ! C'est un vieillard sans armes, dont

vous n'avez rien à craindre. Mon fils ! ayez pitié de moi. Vous pouvez vous repentir; votre salut n'est pas désespéré; je répondrai pour vous à Jésus-Christ; je suis prêt à donner ma vie pour vous, comme Jésus-Christ a donné la sienne pour tous les hommes. J'engagerai mon âme pour la vôtre. Arrêtez; croyez-moi, je suis envoyé par Jésus-Christ. » A ces mots, le jeune homme s'arrête, jette ses armes en tremblant, et fond en larmes. Il embrasse l'Apôtre comme un père tendre, il lui demande pardon; mais il cachait sa main droite qui avait été souillée de tant de crimes; il tâchait, par la vivacité de sa componction, d'expié ses péchés autant qu'il en était capable, et de trouver, selon la belle expression de saint Clément, un second baptême dans ses larmes. Le saint tomba à ses pieds, baisa sa main droite qu'il tenait cachée, lui assura que Dieu lui pardonnerait ses péchés, et le ramena à l'Église. Il jeûnait et priait pour lui, et avec lui, ne cessait de lui citer les passages les plus touchants de l'Écriture, pour le consoler et l'encourager. Il ne le quitta qu'après l'avoir réconcilié à l'Église par l'absolution et par la réception des sacrements.

(SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE.)

Dévouement de sainte Catherine de Bologne.

De l'amour envers le prochain, dont le cœur de Catherine était animé, naissait un grand zèle des âmes et une soif ardente de leur salut. Quand elle considérait attentivement l'injure que le péché fait à Dieu, elle en était toute hors d'elle-même; et l'on peut dire que rien ne l'affligeait autant que le malheureux état des pécheurs. Oh ! combien leur aveuglement lui fit répandre de larmes ! combien de prières ferventes et de soupirs enflammés elle envoyait au ciel pour obtenir leur conversion ! Son désir de les sauver était si extrême, qu'elle allait jusqu'à supplier le Seigneur de la jeter à leur place au fond des abîmes, et de lui faire souffrir tous les tourments qui leur étaient réservés. Assez souvent elle disait à Dieu, en pleurant à chaudes larmes : « Ouvrez le ciel, ô mon Dieu ! à tous ces infortunés ; admettez-

les aux joies éternelles de votre royaume. Je m'abandonne pour eux à votre justice, ne me réservant que votre grâce et votre amour. Du reste, s'il le faut pour l'honneur de votre Majesté, je consens à ma damnation éternelle. Si ce n'est pas assez pour apaiser votre courroux, ô mon Dieu ! faites plus encore ; créez pour moi, qui suis la plus coupable des pécheresses, un enfer nouveau avec tous les tourments qu'il vous plaira d'imaginer. Je suis prête à y descendre, à me placer sous le marteau de votre colère comme une enclume, qu'il pourra frapper éternellement, pour expier les crimes passés, présents et à venir, et sauver ces nombreux coupables. » Quelle charité !

Lorsqu'elle se substituait ainsi à tous les pécheurs de la terre, pour obtenir leur salut de la miséricorde de Dieu ; lorsqu'elle se dévouait, avec cette incroyable générosité, à porter pour eux tout le poids éternel de la vengeance céleste, voulant, à tout prix, que les injures faites à la Majesté divine fussent réparées, elle doutait, il est vrai, que Dieu consentît à exaucer sa prière, mais ce doute, au lieu de diminuer l'héroïsme de sa charité, nous la montre plus admirable encore. « Non, non, disait-elle, Dieu n'exaucera pas ce désir de mon cœur ; parce que je ne sais pas faire valoir le talent de charité qui m'a été confié. Nous l'avons reçu assurément ce talent précieux, nous autres religieuses consacrées au culte de Dieu. Mais, que nous sommes malheureuses ! au lieu de le mettre à la banque, nous l'enfouissons, nous le tenons caché. De quelle utilité sommes-nous pour le prochain ? que faisons-nous pour le salut des âmes ? » Cette pensée la remplissait d'amertume et déchirait son cœur.

Parmi les occasions qu'elle eut de manifester son zèle, j'en citerai quelques-unes où il brilla de tout son éclat. Un scélérat condamné au feu refusait de se confesser et invoquait le diable. Catherine, en ayant entendu parler, en conçut une vive douleur. Après avoir prié pour lui tout le jour, elle alla trouver le soir sa mère abbesse, et lui demanda la permission de continuer pendant la nuit. L'ayant obtenue, elle se rendit à l'église où elle ne cessa de prier et de pleurer jusqu'à l'heure des matines, prosternée aux pieds de son Sauveur. Après cet office, auquel elle assista avec les autres, s'étant prosternée de nouveau, les bras étendus, elle dit à Jésus : « Seigneur, mon Dieu,

je ne me lèverai point d'ici que vous ne m'avez donné cette âme rachetée au prix de votre précieux sang. Mon bon Maître, ne la refusez pas à mes indignes mais ferventes supplications. Daignez prêter une oreille attentive à ma prière. Laissez-vous toucher par les cris que je pousse vers vous, ô Dieu compatissant ! » A peine avait-elle proféré ces paroles attendrissantes, qu'une voix, sortant du tabernacle, lui dit : « Je ne puis vous la refuser plus longtemps, recevez-la donc et sauvez-la par vos prières. » Catherine, toute consolée et remplie de joie, persévéra jusqu'au jour dans la prière. Alors quelqu'un accourut au monastère pour avertir le confesseur que cet homme le demandait, et ajoutant qu'il paraissait pénétré de la contrition la plus sincère. Le confesseur se rendit sur-le-champ auprès de lui et reçut l'accusation de ses péchés, accompagnée des marques de componction les plus rassurantes. Lorsque l'heure du supplice fut arrivée, on le monta sur un âne, pour le conduire au lieu de l'exécution ; et pendant tout le chemin, il ne cessa de pleurer ses forfaits et d'implorer la miséricorde divine. Lorsqu'il fut dans le feu, ceux qui étaient près du bûcher l'entendirent prononcer sans cesse le nom de Jésus, suivant en cela le conseil de Catherine qui lui avait fait remettre par le confesseur une lettre fort touchante.

— Il y avait à Bologne un personnage fort marquant par sa naissance et ses dignités, qui, enhardi par ses richesses et sa puissance, menait la vie la plus criminelle, sans prendre aucun soin de la dissimuler. Catherine, affligée des scandales qu'il donnait, et désirant les faire cesser, lui donna par écrit les conseils les plus salutaires. Mais, apprenant qu'il n'en tenait aucun compte, elle eut recours à Dieu, ce qu'elle ne faisait jamais en vain. En effet, elle en obtint, par ses prières et sa pénitence, une grâce qui brisa la dureté de ce cœur. Cet homme si coupable vint trouver le confesseur de la sainte, lui fit une confession générale, et changea de vie.

- Ce fut avec les mêmes armes qu'elle triompha d'un pécheur encore plus désespéré que celui-ci. C'était un apostat qui, après avoir déshonoré son saint habit par une conduite infâme, avait fini par s'en dépouiller. Mais il ne tarda pas à se repentir de son imprudence, reprit son habit et changea de vie, ne

pouvant résister à la grâce que les prières de Catherine lui avaient obtenue.

Les vivants ne suffisaient pas au zèle de sa tendre charité, elle l'étendait jusqu'aux défunts, pour lesquels elle priaît avec une grande ferveur, engageant les autres à faire de même. On l'entendit une fois dire à son occasion : « Lorsque je désire obtenir de Dieu quelque faveur, je m'adresse aux âmes du purgatoire, les priant de m'accorder leur intercession ; et je sens aussitôt que je suis exaucée. » Après avoir chanté les matines du saint dont on faisait la fête, elle commençait, toute fatiguée, les matines pour les morts. Alors elle ne manquait pas d'éprouver un soulagement qui lui persuadait, et non sans raison, que ses prières abrégeaient leurs peines. Je conclus de tout ce que je viens de dire que le zèle admirable de Catherine était le fruit de son ardente charité. C'était là le lien qui l'unissait si étroitement à Dieu et au prochain, selon ces paroles du Disciple bien-aimé, dans son Évangile : « Aimons-nous les uns les autres, parce que la charité vient de Dieu ; et celui qui aime son frère prouve qu'il est de Dieu et qu'il voit Dieu. » Et ailleurs nous apprenons du même Évangéliste que « Dieu est charité » ; d'où il conclut que celui qui observe la charité demeure en Dieu, et que Dieu demeure en lui.

On l'entendait souvent gémir sur l'égoïsme des gens du monde, qui ne veulent rien entreprendre ni rien souffrir pour le prochain. « Où trouverons-nous maintenant, disait-elle, le zèle du salut des âmes et l'aimable charité ? Cela ne se trouve plus de notre temps que dans les livres ou les peintures. Or, ajoutait-elle, ce n'est pas à Dieu qu'il faut imputer ce refroidissement des cœurs ; car la charité est une grâce offerte à tout le monde. C'est au défaut de crainte et d'amour de sa divine Majesté qu'il faut s'en prendre, et à cet amour-propre sauvage qui n'est occupé que de ses intérêts. Voilà pourquoi les cœurs sont si changés, quoique Dieu soit toujours le même. Oui, Dieu est aujourd'hui ce qu'il fut toujours ; je veux dire un Dieu d'amour. C'est pourquoi, si de nos jours il se trouvait une Madeleine plus aimante que celle de l'Évangile, il l'aimerait aussi davantage et la comblerait de faveurs encore plus signalées. S'il existait un François plus compatissant à ses douleurs

que le grand François d'Assise, il recevrait assurément de ce grand maître des grâces encore plus privilégiées. S'il y avait parmi nous une âme plus dévouée que sainte Claire, il ferait pour elle des merveilles supérieures à celles dont notre sainte mère fut favorisée. »

« Il est des personnes, disait-elle encore, qui devraient briller comme des astres par l'éclat de leur charité. Dieu s'est montré si bon à leur égard ; il a tant fait pour elles ; mais elles sont loin de lui rendre amour pour amour, et d'exercer envers le prochain la charité qu'il leur demande. Pourquoi donc sont-elles si ingrates ? Parce qu'elles détournent leurs yeux de la vérité, et redoutent plus les jugements humains que les jugements divins ; parce qu'elles tiennent plus à leur honneur qu'à celui de Dieu même ; parce qu'elles n'ont pas le courage d'imiter la vie du Sauveur, qui a bien voulu, par charité, être négligé, méprisé, traité d'insensé, d'ami des pécheurs, de démoniaque, et mourir sur un gibet pour le salut des hommes. » Une de ses filles l'entendit un jour qui disait que, depuis qu'elle avait bien considéré l'amour de Jésus-Christ pour nous, elle n'avait pas laissé passer un seul jour sans lui rendre grâces pour le corps et pour l'âme du dernier et du plus misérable des pécheurs. Elle ajoutait qu'à l'exemple de son bon Maître, elle était prête à sacrifier, pour de tels hommes, sa réputation, sa vie, son âme elle-même ; parce que tous ces gens-là, une fois convertis, rendraient à Dieu plus de services et plus d'honneurs qu'elle ne pourrait seule lui en procurer. « Celui qui n'a pas la charité, disait-elle enfin, n'a rien, et il demeure dans les ténèbres et l'ombre de la mort. »

C'était ce zèle de la gloire de Dieu qui la faisait prier sans cesse pour le salut des autres, désirant amener tous les hommes à son service et à son amour. On lui disait un jour : Il paraît que, pour vous contenter, il faudrait que tous les hommes se fissent moines et toutes les femmes religieuses ; vous ne prenez donc pas garde à tout ce qu'il en coûte pour vivre dans un état si saint ? « Je ne suis pas entrée en religion, répondit-elle, pour y trouver des douceurs et des consolations, mais pour y mener une vie dure et pénible. Le fût-elle davantage encore, et dût-elle finir par ma damnation, je la préférerais encore à une vie plus douce et plus commode, parce que Dieu y est mieux

servi, loué et honoré. Si Dieu doit être aimé, est-ce donc pour notre intérêt propre? Non sans doute. Élevons au ciel les yeux de notre âme éblouis et aveuglés par notre gloire et notre plaisir, et nous comprendrons que nous ne sommes sur la terre que pour procurer la gloire de Dieu et accomplir sa volonté sainte. » En conséquence de ce désintéressement, ce qu'elle aimait le plus en Dieu, ce qu'elle implorait plus volontiers, ce n'était pas sa miséricorde, mais sa justice. C'est pourquoi les larmes de la douleur se changeaient pour elle en larmes d'amour. « Ce n'est pas la douleur, disait-elle, c'est l'amour qui me porte à pleurer, et c'est dans l'oraison que j'ai appris à faire cet échange; en sorte que je puis dire qu'elle a été pour moi la source de toutes sortes de biens. »

Afin d'inculquer à ses sœurs ces nobles sentiments si propres à affermir dans leurs cœurs les racines de l'amour et du zèle des âmes, voici ce qu'elle leur disait souvent : « Vous avez reçu de Dieu, mes chères filles, trois précieux talents, dont je vous conjure de bien user. Le Père habite dans votre mémoire, le Fils dans votre entendement et l'Esprit-Saint dans votre volonté. Repassez donc souvent dans votre mémoire les bienfaits que vous avez reçus de Dieu le Père; exercez votre entendement à considérer l'avènement du Fils de Dieu, son incarnation, sa vie, ses souffrances et sa mort cruelle; enfin, que votre volonté s'enflamme aux ardeurs de l'Esprit-Saint. De tous les dons accordés aux hommes, le plus précieux c'est la bonne volonté, sans laquelle il n'y a point de salut à espérer, et avec laquelle il est impossible de se perdre. Que la bonne volonté augmente, et le mérite augmentera. Dans le ciel, c'est la bonne volonté que Dieu récompense, et dans l'enfer, c'est la mauvaise volonté qu'il punit. »

Saint Ignace de Loyola.

Saint Ignace s'employa tout entier au service du prochain, et dans la suite il y rapporta toutes ses actions et tous ses desseins. Soulager les pauvres, servir les malades, instruire les ignorants, consoler les malheureux, faire du bien à tout le

monde, c'était là proprement l'occupation et la vie d'Ignace.

Il eut toujours soin non-seulement de ne pas rendre le mal pour le mal, mais de vaincre le mal par le bien, selon le conseil de l'Apôtre. L'an 1546, un religieux espagnol, qui était à Rome et qui témoignait beaucoup d'amitié au père Ignace et à ses enfants, changea tout d'un coup et se déclara contre eux, jusqu'à soutenir que tout ce qu'il y avait de jésuites en Espagne, depuis Perpignan jusqu'à Séville, méritaient le feu, et qu'il les ferait brûler. Le général de la Compagnie, à qui ce religieux fit dire cela par un homme exprès, reçut une telle insulte d'une manière très-chrétienne, et écrivit après, en ces termes, à l'homme qu'on lui avait envoyé :

« Dites, je vous prie, au bon Père, que comme il a envie de faire brûler tous ceux de la Compagnie, depuis Perpignan jusqu'à Séville, je souhaite que lui et tous les amis qu'il a, non-seulement entre Perpignan et Séville, mais dans tout le monde, soient embrasés des flammes du divin amour. Vous lui direz aussi, s'il vous plaît, que le gouverneur de Rome et le vicaire du Pape ont nos affaires entre les mains, et que s'il a quelque chose à dire contre moi, il fasse sa déposition devant ces deux juges, afin que si je suis criminel, je porte moi seul la peine de mes crimes, et que ceux qui sont innocents ne soient pas punis. »

Pour entretenir la paix avec le prochain, Ignace cédait toujours de son droit, autant que la conscience pouvait le permettre ; et il disait que d'en user de la sorte, c'était une chose non-seulement honnête, mais avantageuse ; parce que Dieu avait coutume de bien payer ceux que la charité portait à se relâcher sur leurs intérêts. Ainsi, le réfectoire de la maison professe étant fort obscur, à cause qu'un voisin fâcheux ne voulait pas qu'on prit du jour dans un mur mitoyen, quelque droit qu'on eût d'en prendre de ce côté-là, le Père ne fit jamais aucune poursuite en justice, et aima mieux manger plus de huit ans dans un lieu obscur où l'on ne voyait presque goutte, que de troubler tant soit peu la paix. Enfin il eut patience jusqu'à ce qu'on pût acheter la maison voisine, et que le maître voulût la vendre de lui-même.

Il pria Dieu également pour les ennemis et pour les amis de la Compagnie. Il le faisait tous les jours pour le Souverain

Pontife et pour les princes chrétiens, dont dépend la tranquillité publique. L'an 1545 il dit, à l'occasion de la maladie de Jules III, que quand le pape se portait bien, il priait pour lui une fois le jour avec effusion de larmes, mais que quand Sa Sainteté était malade, il ne manquait pas de le faire deux fois régulièrement. Et l'an 1556, après que l'empereur Charles-Quint se fut défait de tous ses royaumes entre les mains de Philippe II, Éléonore Mascaregnas, qui avait été gouvernante de Philippe, supplia par lettres le Père Ignace de recommander à Dieu le nouveau monarque, dont la bonne conduite importait si fort au bien de l'Église. Il lui répondit qu'il avait coutume de prier une fois chaque jour pour le prince avant l'abdication de Charles-Quint, et que depuis il priait tous les jours deux fois pour lui avec une affection particulière.

Il excusait ordinairement les péchés d'autrui sur la fragilité de la nature ou sur l'emportement de la passion ; il sauvait quelquefois par l'intention une action blâmable, en soutenant que ce qui paraît criminel devant les hommes ne l'est pas toujours devant Dieu. Que si le fait était si énorme et si évident, qu'on ne pût le défendre en nulle manière, il disait alors avec le Saint-Esprit : *Ne jugez point avant le temps, Dieu seul voit le fond des cœurs.*

Mais son amour pour le prochain éclatait surtout où il s'agissait du salut des âmes : il ne refusait aucun travail qui leur fût utile, et il disait que si, pour en sauver une, il lui eût fallu souffrir les derniers opprobres, il les aurait soufferts de bon cœur.

Étant déjà vieux et accablé d'infirmités, il fut appelé un jour pour confesser un homme qui se mourait. Quoiqu'il fût ce jour-là tout malade, et qu'il y eût plusieurs Pères dans la maison sur qui il pouvait se décharger d'un ministère si peu convenable à la disposition où il se trouvait, il alla passer la nuit auprès du moribond, et l'aida à mourir chrétiennement.

Enfin il ne respirait que la conversion des pécheurs, et son zèle n'embrassait pas moins que toute la terre. Il avait même pour les pécheurs une certaine tendresse qu'il n'avait pas pour les autres hommes ; et cela était si connu, que le frère du P. François de Borgia lui écrivant pour lui demander son amitié : *Je n'ai, lui dit-il, rien en moi qui mérite que vous m'ai-*

miez, si ce n'est que je suis frère du P. François ou que je suis grand pécheur, et je doute lequel de ces deux motifs est le plus puissant pour vous engager à m'accorder la grâce que je vous demande.

Zèle éclairé de saint François Xavier.

La charité de Xavier a paru surtout dans son zèle infatigable pour la conversion des infidèles. Il serait difficile de compter tous ses voyages sur terre et sur mer ; mais on peut dire en général que si on mettait bout à bout toutes ses courses apostoliques, il y aurait de quoi faire plusieurs fois le tour de la terre. Ajoutons à cela que dans ses voyages il était privé de toutes les commodités de la vie, et que son plus grand miracle n'est pas d'avoir ressuscité des morts, mais de n'être pas mort lui-même pendant dix ans de fatigues incroyables. Les difficultés, loin d'arrêter son zèle, semblaient lui donner un nouvel essor, et il volait jusqu'aux régions les plus barbares, sans craindre les dangers de toute espèce et la mort même. Aussi Dieu bénit ses travaux au point que, selon l'opinion la plus commune, il convertit à la foi plus de sept cent mille infidèles. Qu'on ne croie pas pour cela qu'il les instruisit légèrement, car il ne baptisait personne avant qu'il ne lui eût enseigné bien à fond les principes de la foi, et il ne passait point d'un lieu à un autre que la foi n'y fût assez établie pour se maintenir d'elle-même. Il avait coutume de demander instamment à Dieu, tous les jours, la conversion des gentils. Voici une prière très-dévotée qu'il faisait en offrant le sacrifice de l'autel : *O Dieu éternel, créateur de toutes choses, souvenez-vous que les âmes des infidèles sont l'ouvrage de vos mains, et que c'est à votre ressemblance qu'elles sont créées. Cependant, voilà, Seigneur, que l'enfer s'en remplit au mépris et à la honte de votre nom. Souvenez-vous que Jésus-Christ votre Fils a souffert pour leur salut une mort très-cruelle ; ne permettez plus, je vous prie, qu'il soit méprisé des idolâtres. Laissez-vous fléchir par les prières de l'Église, sa très-sainte épouse, et souvenez-vous de votre miséricorde. Oubliez, Seigneur, leur infidélité, et faites*

en sorte qu'ils reconnaissent enfin pour leur Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ, que vous avez envoyé au monde et qui est notre salut, notre vie, notre résurrection, par lequel nous avons été délivrés des enfers, et à qui soit la gloire durant les siècles des siècles.

La charité du Saint lui suggérait mille industries, soit pour convertir les peuples, soit pour affermir leur conversion. Il faisait planter de grandes croix sur le rivage de la mer, au sommet des collines et sur les chemins publics, afin que la vue de ce signe de salut inspirât aux gentils la curiosité de savoir ce que c'était. Il composait des instructions sur la religion chrétienne, qui se répandaient promptement dans les royaumes et y produisaient de grands fruits. Comme tout l'Orient retentissait de chansons impudiques, l'idée lui vint de composer, selon le génie de ces peuples, des cantiques qui renfermaient les principaux dogmes de la foi; et ils plaisaient tant aux hommes, aux femmes et aux enfants, qu'on les chantait jour et nuit, dans les villes et dans les campagnes. Mais ce qu'il y avait de plus admirable, c'était la condescendance dont il usait envers les pécheurs. Il était d'une familiarité surprenante envers les plus grands d'entre eux; il jouait même quelquefois aux échecs par complaisance, quand les personnes qu'il voulait retirer du vice aimaient ce jeu; et c'est ce qui scandalisa un jour un gentilhomme portugais nommé Norogna. Ce gentilhomme, qui avait ouï parler de Xavier comme d'un Saint, se trouva avec lui sur la même galère. Comme il ne le connaissait pas, il se le fit montrer; mais il fut bien surpris de le voir jouant aux échecs avec un soldat perdu de réputation. *Quoi donc*, dit Norogna tout scandalisé, *cet homme est un Saint!... Pour moi, je suis bien trompé si ce n'est pas un prêtre pire qu'un autre.* On eut beau raconter au gentilhomme les grandes choses que le Père avait faites, il ne changea point de pensée. Cependant tous étant descendus à terre sur la côte de Malabar, il s'aperçut que Xavier gagnait seul un bois peu éloigné du rivage, et il envoya après lui un valet pour l'épier. Le valet trouva l'homme de Dieu suspendu en l'air, les yeux attachés au ciel et le visage rayonnant. Il courut à son maître, qui vint aussitôt et vit le même prodige. Alors Norogna comprit que Xavier était véritablement un Saint, et que la sainteté n'est

pas incompatible avec des manières gaies et agréables. — A l'égard des marchands, le Père ne traitait pas moins adroitement avec eux. Il semblait n'avoir rien plus à cœur que leurs intérêts, bénissait les vaisseaux qui devaient partir, et en demandait des nouvelles. Mais tandis qu'il leur parlait de vents, de ports, de richesses, il détournait habilement le discours pour l'amener sur les biens du ciel. *A quoi pensons-nous, leur disait-il, de nous amuser aux trésors fragiles de la terre, comme s'il n'y avait point d'autre vie que la vie présente, ni d'autres richesses que l'or du Japon, les soies de la Chine et les épiceries des Moluques? Eh! que sert à un homme de gagner tout l'univers et de perdre son âme?* Ces paroles, qu'il avait entendues la première fois de la bouche d'Ignace, lui étaient très-familiales.

Il n'avait rien tant à cœur que d'étendre le royaume de Jésus-Christ; aussi ne regardait-il tout ce qu'il avait déjà fait que comme un essai; et l'année qu'il mourut, il écrivit que, si Dieu lui donnait encore dix ans de vie, après avoir soumis l'empire de la Chine et celui des Tartares au joug de la foi, il prétendait retourner en Europe par le septentrion, pour travailler à la réduction des hérétiques et au rétablissement des mœurs; qu'ensuite il repasserait en Asie, ou bien en Afrique, pour chercher de nouveaux royaumes où il annonçât Jésus-Christ. Au reste, quoiqu'il formât de nouveaux desseins, comme s'il eût dû vivre plus d'un siècle, il travaillait comme s'il n'eût eu que le jour présent; et il s'attachait quelquefois tellement à l'ouvrage, qu'il se passait deux ou trois jours sans qu'il songeât à prendre aucune nourriture.

Zèle du Bienheureux Pierre Claver pour le salut des Nègres.

Voici l'admirable témoignage rendu au Père Claver par l'auguste Pie IX, dans ses Lettres apostoliques, pour la béatification de ce généreux apôtre :

« L'essence de la charité chrétienne, la force qui la distingue, c'est de pousser les cœurs qu'elle enflamme aux entreprises

les plus ardues et les plus difficiles, pour la gloire de Dieu, pour le bien spirituel et corporel du prochain, en leur communiquant une énergie extraordinaire et vraiment supérieure à la nature mortelle. C'est là ce qui paraît manifestement, dans toute la suite des âges, depuis les premiers prédicateurs de l'Évangile, chez tous les hommes remarquables par leur sainteté, ces généreux ouvriers que le divin Père de famille n'a jamais cessé d'envoyer dans sa moisson. Embrasés du feu de la charité chrétienne, ils ont accompli tant et de si grandes choses, ils ont rendu de si éclatants services dans tous les rangs de la famille humaine, que la trompeuse et vaine philosophie de notre temps, cette ennemie de la croix du Christ, ne peut, sans encourir une confusion certaine, entrer en parallèle avec ces héros, ni oser se vanter de produire de telles œuvres et une pareille bienfaisance. Or, entre les hommes héroïques, animés de l'esprit des Apôtres, que l'on a vus, depuis la découverte des Indes occidentales, défricher sans relâche ce nouveau champ ouvert à leur zèle, civiliser et gagner à Jésus-Christ les peuplades sauvages de ces contrées et y laisser des marques si profondes et si glorieuses de charité chrétienne, se fait remarquer, à juste titre, le vénérable serviteur de Dieu, Pierre Claver, prêtre profès de la Compagnie de Jésus.

Né à Verdù, ville de Catalogne, dans le diocèse de Solsona, sur le territoire de l'Espagne tarragonaise, il était à peine âgé de dix-sept ans lorsque, pour se consacrer plus étroitement à Dieu, il demanda à entrer dans la Compagnie de Jésus. Il fut admis, et après son noviciat il se rendit à Majorque pour y étudier les lettres et la philosophie. Il y trouva le bienheureux Alphonse de Rodriguez, frère coadjuteur de la Compagnie, dans l'intimité duquel il apprit à quel grave ministère et à quels travaux il était divinement appelé. Et, en effet, l'an 1610, par la volonté de Dieu et par les ordres de ses supérieurs, il partit pour le royaume de la Nouvelle-Grenade, dans l'Amérique australe, où il fut revêtu du sacerdoce et où il termina ses études théologiques.

Dès cette époque il existait à Carthagène, sur la mer des Antilles, un comptoir où les marchands, publiquement voués à l'infâme commerce de la traite, conduisaient chaque année,

comme un vil bétail, pour les y vendre au plus offrant, dix ou douze mille pauvres esclaves, enlevés principalement sur les côtes d'Afrique. Touché de compassion envers ces infortunés, le vénérable Pierre, leur dévouant son existence et se consacrant à eux par un vœu, travailla continuellement, pendant plus de quarante années, soutenu par un invincible courage, au milieu de difficultés et de privations inouïes, à les instruire et à les baptiser. Aussi, seul avec sa charité, gagna-t-il au Christ et à l'Église une si grande multitude de Noirs, qu'on en porte le nombre à plusieurs centaines de mille. Et il ne bornait pas ses soins à répandre la vraie religion dans les âmes; il s'occupait aussi des besoins corporels. Comment sa piété aurait-elle pu se défendre d'entourer de sa sollicitude ces malheureuses créatures, exténuées par la plus horrible misère? A la nouvelle de chaque débarquement il accourait, il serrait dans ses bras ces hommes naguère libres, maintenant réduits par la violence à la plus cruelle servitude; il s'empressait de leur procurer, autant qu'il le pouvait, les secours indispensables. A ceux qui étaient nus, il donnait des vêtements; à ceux qui avaient faim, de la nourriture; aux malades, des remèdes; et lorsque, parmi ces derniers, il s'en trouvait atteints de la peste, c'est à ceux-là qu'il s'attachait de préférence, sans aucun souci de lui-même. Plus il sentait, au milieu de tant de miasmes et d'ordures, de répugnances et de dégoûts, plus il redoublait les efforts d'une charité toujours victorieuse.

Et comme si c'eût été de petits travaux que ses soins assidus prodigués aux Noirs, il venait encore en aide aux habitants de Carthagène et aux étrangers qui y faisaient quelque séjour. Il rappelait à des mœurs honnêtes et à la tempérance ceux qui menaient une vie licencieuse; il s'appliquait à ramener les hérétiques à la vraie foi, à faire passer les mahométans de la servitude de leur superstition dans la sainte liberté du Christ. Après tant de fatigues, bien avant prolongées dans la nuit, il ne donnait au sommeil que la plus petite part de ce qui en restait encore, et consacrait l'autre à honorer et à prier Dieu, la Vierge Marie, sa mère, les Anges et les Saints. La charité divine qui le consumait était telle, qu'au milieu de ses occupations, il paraissait toujours ravi en Dieu. Autant il était doux et affable envers les autres hommes, les simples surtout, autant

il était dur et sévère envers lui-même, ajoutant à tant de veilles et à tant de travaux des mortifications continuelles, en homme accoutumé dès l'enfance à réduire son corps en servitude par le plus austère genre de vie.

Plein des mérites de tant de vertus, et principalement de tant d'œuvres excellentes de charité, le vénérable serviteur de Dieu fit à Carthagène une mort digne d'une si sainte vie, le quatrième jour des ides de septembre, de l'année 1654. »

Zèle admirable de Fénelon pour le salut des âmes.

L'ardent amour que l'archevêque de Cambrai avait pour l'Église en général produisait en lui un zèle très-vif envers le troupeau particulier que la Providence lui avait confié. Il ne le faisait pas consister, ce zèle, dans je ne sais quelle inquiétude, plus souvent l'effet de la nature que de la grâce, moins encore dans une froideur hautaine, une rigueur inflexible, fruits malheureux de l'humeur. On ne voyait en lui, pour m'en servir de l'expression d'un saint Père (saint Jérôme), ni l'anxiété des Scribes, ni le sourcil des Phariséens ; son zèle portait de la charité la plus pure, son cœur ne respirait que tendresse (1).

(1) Voilà Fénelon à l'œuvre : Il se donne aux malheureux, il fait mieux que les secourir et les soigner, il vit avec eux. Chez lui, dans les hôpitaux, par la ville, il est partout où sa présence est bonne. Ni misères rebutantes, ni maladies infectes ne l'arrêtent. Après ce que lui inspire le plus ardent désir de soulager ceux qui souffrent, il a mieux que le remède ou l'aumône, il a son regard, un mot tendre, un soupir, une larme. Il pense à tout, il pourvoit à tout, il descend au plus petit détail. Rien ne lui semble au dessous de ses soins, mais rien ne le surcharge. Ce n'est là que l'exercice naturel de son cœur. Il conserve une entière liberté d'esprit. Il prie, il médite comme un solitaire derrière le cloître. Comme un homme qui occupe ses loisirs, il entretient une correspondance étendue, officieuse et serviable, ou sérieuse, appliquée, pleine de lumière, avec les hommes les plus considérables, et souvent sur les affaires les plus épineuses ou les questions les plus ardues. Evêque et théologien, il compose plusieurs ouvrages, Instructions et Mémoires, sur les

L'aveuglement des pécheurs faisait naître en lui, non des sentiments amers, mais une tendresse vraiment paternelle; leur dureté lui arrachait des larmes; il eût voulu en verser des torrents pour leurs fautes. Il s'humiliait, il s'affligeait pour eux; et quand il leur parlait sur leur état déplorable, ce n'était qu'après avoir gémi longtemps aux pieds du Dieu des miséricordes, pour obtenir de sa clémence les grâces dont ces prévaricateurs s'étaient rendus indignes.

Les justes trouvaient auprès du charitable prélat soit la consolation, soit l'instruction qui leur étaient nécessaires; il leur apprenait à devenir humbles, patients, réglés, soumis à Dieu. Mort à lui-même, il leur enseignait à triompher courageusement de l'amour-propre, disant qu'il est bon de refuser tout à la nature, pour tout donner à l'attrait de la grâce. Pour abrégé : sous un tel maître, il fallait vivre dans un généreux mépris de la vie, impatient, si je puis parler ainsi, de l'éternité. Tout à tous, il parlait aux pauvres comme aux riches, aux savants comme aux ignorants. Il était charmé de pouvoir entretenir des biens du paradis les pauvres gens de la campagne, à qui un travail sans fin rend la vie si pénible. On le voyait aussi aborder les simples soldats de la garnison de Cambrai, à dessein de leur insinuer en passant quelque sainte pensée.

Il eût voulu pouvoir employer, chaque jour, plusieurs heures à consoler les prisonniers; mais s'il ne pouvait le faire habituellement, retenu par des occupations plus pressées, au moins il accourait avec empressement à ces lieux d'horreur et d'affliction, au premier signe que donnaient ces infortunés du désir qu'ils avaient de le voir. Là, ce grand homme, au milieu de la

sujets difficiles qui, en ce moment même, occupent l'Église de France. Ses forces et ses ressources semblent intarissables, comme s'il n'avait qu'à les puiser dans son âme. Sévère et retranché pour lui-même, il mange seul et ne vit que de légumes. Il ne partage même pas ce qu'il offre; il ne s'accorde rien de ce qu'il peut s'ôter pour les autres.

Il écrivait au duc de Chevreuse :

« Si on manquait d'argent pour de si pressants besoins, j'offre ma vaisselle d'argent et tous mes autres effets, ainsi que le peu qui me reste de blé. Je voudrais servir de mon argent et de mon sang, et non faire ma cour. »

DE LAMARTINE.

puanteur, dans l'obscurité des sombres cachots, attendri sur ces misérables captifs, touché de leurs souffrances, faisait succéder à des aumônes abondantes la parole vive et efficace du salut, dit l'abbé Galet, son secrétaire.

Une fois, entre autres, qu'il revenait des prisons, il se donna la peine de venir dans ma chambre pour me raconter, avec effusion de cœur, ce qui s'y était passé : « Je viens, me dit-il, d'un cachot où j'ai vu des criminels qui, bien loin de craindre les supplices les plus affreux, les regardent, au contraire, comme une punition encore trop douce de leurs fautes. Contents de mourir, ils ne désiraient que ma bénédiction et un mot d'exhortation. Ils ont même refusé un petit bien que je voulais leur faire. Nous n'avons besoin de rien, m'ont-ils dit, que de la grâce de bien mourir. Oh ! que j'ai été édifié de la parfaite résignation de ces pauvres gens ! Mon Dieu, que leurs dispositions confondent ma lâcheté ! »

On ne peut dire les biens incomparables que fit ce saint évêque dans les hôpitaux de Cambrai, pendant la dernière guerre. Les conversions éclatantes que Dieu opéra par son ministère furent sans nombre : témoin, parmi plusieurs autres, celle de deux soldats malades, l'un allemand, l'autre suédois, qui, après avoir vieilli dans la fausseté de l'erreur et dans l'opiniâtreté d'une secte licencieuse, ne purent tenir contre le zèle du saint prélat. L'ardeur de sa charité fondit si bien la glace de leurs cœurs rebelles, qu'ils expièrent les crimes de leur vie passée, par les larmes de la plus sincère pénitence. A peine eurent-ils connu la vérité, qu'ils l'aimèrent avec une telle ardeur, que leurs dernières paroles, comme autant de traits enflammés, allumaient dans les cœurs des plus endurcis le désir de servir Dieu, le désir violent de gagner des âmes à Jésus-Christ. Il se livra à son zèle, j'ose le dire, avec si peu de ménagement, dans la dernière visite qu'il fit, l'année qui précéda sa mort, que, dans le cours de sa mission apostolique, il lui arriva une extinction de voix, causée par une ardeur aiguë dans la poitrine ; ce qui contribua sans doute à abrégier ses jours précieux. On eût bien voulu lui faire entendre qu'il prenait trop sur lui ; je pris même la liberté de le lui représenter ; mais ce bon pasteur, qui, à l'imitation du grand Apôtre, *ne comptait pour rien sa vie*, ne répondit à ces remontrances autre chose, sinon que

« quand il aurait donné son âme pour ses ouailles, il aurait alors rempli l'idée du vrai pasteur; jusque-là, ajouta-t-il, je n'aurai rien fait de trop. »

M. l'archevêque de Cambrai avait bien compris cette étendue prodigieuse de son ministère. Il ne fallait que voir sa conduite pour conclure qu'il ne pouvait agir plus conséquemment qu'il faisait, à la grande idée qu'il s'était formée de ses obligations. « Je ne suis pas, disait-il, établi évêque pour rien, malheur à moi, si je ne travaille de tout mon pouvoir aux intérêts de l'Église, et si je n'emploie pas tout ce que j'ai de forces pour conserver, cultiver et augmenter l'héritage sacré que mon maître m'a confié ! » De là son application à se rendre une lampe ardente et lumineuse pour éclairer tous ceux qui conversaient dans la maison de Dieu. Devenu lui-même la *forme du troupeau*, quel zèle n'avait-il pas pour affermir les fidèles dans la tradition ancienne, pour retrancher les abus, pour ôter les scandales, pour faire fleurir la vraie piété ! Infatigable à la poursuite des brebis égarées, quels mouvements ne se donnait-il pas pour ramener les libertins, ou pour détromper les hérétiques ! Grand Dieu ! vous avez été témoin de la sollicitude qu'il avait pour votre Église. Que de veilles, que de prières, que d'attentions, que de ménagements, que d'ouvrages pour mettre les vérités de la religion dans leur jour, et la fausseté de l'hérésie en décri ! *(Les Vertus de Fénelon, par l'abbé GALET.)*

Zèle du Bienheureux Benoît-Joseph Labre.

L'objet principal de la charité de Benoît, c'était le salut des âmes, et son principal exercice, les œuvres de miséricorde spirituelle. Quoiqu'il ne fût pas destiné de Dieu au saint ministère, il ne se crut point dispensé pour cela de coopérer à la sanctification de son prochain, pénétré qu'il était de cette vérité, que Dieu en a confié le soin à chacun selon ses forces et ses lumières, et qu'il n'est personne qui ne le puisse par la parole, ou par la prière, ou par les bons exemples. A peine parurent en lui les premières lueurs de la raison, que ce zèle s'exerça

en insinuant en toute rencontre à ceux du même âge la crainte de Dieu et l'observation de ses commandements. Un peu plus grand, il instruisait les plus jeunes, selon sa portée, de ce qu'il savait déjà des vérités religieuses. Tout jeune homme, il parlait des vérités éternelles, des dogmes de la foi et surtout de l'amour de Dieu pour les hommes avec tant d'énergie, qu'il produisait de saintes affections dans tous ceux qui se rencontraient à l'entendre. Aux uns il suggérait une vive confiance en Dieu ; aux autres, une tendre correspondance à la passion du Rédempteur ; à plusieurs, un sage mépris du monde. Ce furent ses raisonnements sur la bassesse et la vanité des choses temporelles qui engagèrent un de ses condisciples à se consacrer à Dieu dans l'ordre des Chartreux, où il le conduisit lui-même. Ingénieur dans son zèle, il faisait la lecture spirituelle, soit au foyer domestique, soit aux habitants du voisinage, soit même en public les jours de fête, et il était écouté avec non moins de profit que de plaisir.

Benoît ne fut pas moins zélé pour contribuer au bien des âmes par l'oraison. Chaque jour, il priait Dieu avec larmes et gémissements pour la conversion des pécheurs et des infidèles. En assistant au saint sacrifice de la messe, c'était une de ses pratiques de s'unir au célébrant, lorsqu'il entendait prononcer les oraisons où l'Église demande successivement toute sorte de grâces pour les fidèles. Nous ne rappellerons que le fait de ces pèlerins français qui firent part au Père Temple de la grande édification qu'ils avaient eue, en l'entendant, pendant une bonne partie de la nuit, prier en sanglotant pour la conversion des pécheurs. Les âmes du purgatoire n'étaient point oubliées ; il fut toujours attentif à les soulager par ses suffrages, et à leur appliquer toutes les indulgences qu'il pouvait gagner en leur faveur. Les plus abandonnées excitaient surtout sa charité, et il avait pour habitude, à l'imitation de l'Église, de les recommander dans toutes les messes qu'il entendait.

Aux œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle, Benoît joignait ses bons exemples, qui répandirent l'édification autour de lui, tant qu'il vécut, et dans tous les lieux qu'il parcourut. Nous n'allèguons aucun trait particulier ; il faudrait redire toutes ses actions une à une. Nous ajouterons seulement ici que presque tous ses confesseurs le proposaient

pour modèle à leurs autres pénitents, les exhortant surtout à l'imiter dans sa ferveur, son détachement du monde et son profond respect pour la maison de Dieu. C'est qu'en effet, il suffisait de le contempler pour être ému de componction, comme l'éprouva un séculier qui, l'ayant suivi des yeux quelque temps, et réfléchissant que tant de perfection se rencontrait dans un homme vil selon le monde, sentit la rougeur lui monter au front de ce qu'il faisait si peu pour sa sanctification, et qui, de ce moment, se résolut à une vie plus parfaite. Ainsi accomplissait-il cette autre recommandation : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père céleste. » Quiconque lira sa Vie posément et avec une intention droite, sentira indubitablement une certaine commotion, et verra comme dans un miroir la reproduction de l'Évangile; qu'était-ce donc que de voir le Bienheureux lui-même, de l'entendre, de le suivre et de l'étudier? Par l'exemple de sa charité surtout, chacun peut juger s'il est véritablement disciple de Jésus-Christ; car il n'en est pas de cette vertu comme de la mortification, qui se proportionne aux forces et au courage; mais si l'on est tenté de dire que Benoit a excédé dans celle-ci, qui oserait penser qu'il a poussé la charité à l'excès? Ce qu'il a fait dans ce genre, il n'est personne qui ne puisse et ne doive le faire selon les circonstances.

Charité pour le prochain.

On lit dans la *Vie du R. P. Varin* :

Ce saint religieux avait trop d'amour pour Dieu et le cœur trop sensible pour n'être pas touché des maux du prochain. Aussi la charité était-elle une de ses vertus de prédilection. Plus il voyait de misère, plus il témoignait de bonté et d'affection. Rempli de l'esprit de son bon maître, il se plaisait particulièrement avec les affligés, les pauvres et les infirmes. Pendant le séjour qu'il faisait de temps en temps à Mantes, dans ses dernières années, il sortait vers cinq heures pour aller faire une méditation dans la chapelle de l'hôpital de cette ville. Il

aimait ce lieu, parce que, disait-il, *il y trouvait tout ce qu'un prêtre peut désirer, savoir : la pauvreté, l'enfance, la vieillesse et la souffrance; et tout cela dans la société du bon Maître.*

A cette époque de sa vie, il avait quelquefois un peu de peine, vu ses autres occupations, à recevoir sous sa conduite certaines personnes qui se présentaient; mais si on lui disait qu'elles étaient pauvres, il ne balançait plus. Un jour on lui parlait d'une pauvre femme : « Est-elle bien pauvre, bien pauvre? demanda-t-il. — Oh! oui, mon Père; elle manque de tout; elle est dans la dernière misère, et de plus très-malade. — Oh! s'il en est ainsi, je m'en charge bien volontiers; j'irai chez elle. » Il allait en effet la voir presque tous les jours, et c'était pour lui un bonheur de porter quelques douceurs à cette pauvre femme.

Cette charité compatissante ne se laissait pas rebuter par les plus repoussantes misères. Dans ses promenades à Mantes, il découvrit une famille de paralytiques réduite ou à peu près à la vie animale. Un des enfants de cette famille, nommé Louis, âgé de quarante-huit ans, avait les jambes et la langue paralysées depuis l'âge de dix-huit ans et rampait dans la poussière ou dans la fange du débarcadère du chemin de fer, toujours assis par terre, se traînant sur ses mains d'un voyageur à l'autre, pour solliciter leurs aumônes. Sa difficulté à s'exprimer l'avait fait remarquer comme idiot, quoiqu'il ne le fût nullement. Le P. Varin apprit par un vieillard de l'hôpital de Mantes que la mère de ce paralytique, âgée de soixante-quinze ans, était sa sœur, qu'elle conduisait elle-même tous les jours son fils sur une brouette au débarcadère, et n'avait d'autre ressource que la charité publique pour pourvoir à sa propre subsistance et à celle de ses enfants; car cette honnête femme avait aussi une fille, nommée Marie, paralytique, comme son frère, depuis l'âge de dix-huit ans, et qui, plus malheureuse encore, n'était pas sortie depuis trente ans de leur misérable réduit. Le P. Varin, s'étant informé de leur demeure, visita ces pauvres gens, qu'il trouva tous éloignés des sacrements depuis plusieurs années. Profondément ému à la vue de tant de misères corporelles et spirituelles, le P. Varin se hâta d'y apporter quelque soulagement. Il commença par aller, pendant

un certain temps, au moins une fois par jour, donner l'instruction religieuse à Louis et à Marie. Puis, quand il les eut suffisamment instruits, il entendit leur confession, et crut pouvoir les admettre à la communion. Grâce aux libéralités de personnes charitables, il leur procura les vêtements dont ils manquaient, et le dimanche 28 mai 1848, ils s'approchèrent tous trois de la table sainte. La mère communia à l'église paroissiale. Quant au frère et à la sœur, la sainte communion leur fut portée chez eux. Le vénérable P. Varin, après avoir dit la messe pour cette intéressante famille, s'avança, suivi de l'oncle, de la mère et de quelques personnes pieuses, vers l'humble demeure de ces pauvres gens qu'on avait appropriée à l'avance. Arrivé à la maison, le bon religieux fit à nos infirmes une exhortation dans le but d'exciter leur foi et leur reconnaissance envers l'hôte divin qui venait les honorer de sa présence. Il insista sur la bonté de notre Sauveur, sur sa prédilection pour les pauvres, pour les malades, pour tous ceux qui souffrent, sur les moyens que leur offrait la pauvreté de mériter le bonheur éternel, s'ils faisaient un bon usage de leurs souffrances, s'ils les recevaient de la main de Dieu, et en observant ses commandements et ceux de l'Église, dont nous sommes tous les enfants.

Notre-Seigneur apporta avec lui la joie et la consolation dans cette famille jusque-là si délaissée ; et, malgré sa profonde misère, tout y prit un aspect de bonheur.

Après le déjeuner, que M^{me} de Saisseval avait fait servir pour toute la famille et pour les voisins, la mère traîna le pauvre paralytique à l'église paroissiale, où il entendit la grand'messe. Pour la fille, qui n'avait personne pour l'y trainer, elle s'y unit de cœur sans sortir de la maison.

Le reste de la journée se passa en actes de reconnaissance ; et pour compléter la fête, M^{me} de Saisseval fit porter à dîner à toute la famille.

C'est ainsi que, grâce à la tendre compassion du P. Varin, cette famille qui paraissait si dégradée, fut tirée de l'abjection où elle gémissait et comme rendue à une nouvelle existence.

Il rappela de la même manière à la vie morale un autre infortuné, nommé Pierre, espèce de vagabond, abruti par l'indigence, et que l'on croyait idiot. Le pauvre enfant, orphelin dès

son bas âge, et fils de ces bohémiens qui errent de ville en ville, après avoir pris l'habitude de passer ses nuits tantôt sous l'arche d'un pont, tantôt sous une voiture de roulier, employait ses journées à courir et à sauter pour exciter la curiosité des passants. Une si profonde misère émut le cœur sensible du P. Varin. Résolu d'arracher Pierre à cet état de dégradation, il chercha d'abord à gagner sa confiance, et dans ce but il ne craignit pas d'avoir recours à mille petites industries, jusqu'à lui offrir des friandises et des sucreries. Pierre fut touché de ces prévenances. Le Père profita de ses bonnes dispositions, lui donna rendez-vous, l'entretint en particulier, et finit par reconnaître en lui des qualités qu'on n'aurait pas soupçonnées. Enfin, Dieu bénissant les démarches charitables de son serviteur, celui que l'on regardait comme frappé d'idiotisme fut complètement réhabilité aux yeux de ses semblables. Plusieurs années après la mort du P. Varin, Pierre habitait une chambre dont le loyer était payé par son travail, et dont l'ordre et la propreté excitaient l'admiration. M. le curé de Mantes lui avait même donné la charge de sonneur de son église, avec l'espérance d'en devenir le sacristain.

Quelquefois des indigents, attirés par l'expression de bonté qui se peignait sur son visage, s'approchaient du P. Varin et lui demandaient l'aumône : « Hélas ! leur disait-il d'un ton pénétré, je suis pauvre moi-même, et je ne puis, comme mon cœur le désirerait, soulager votre misère. » Puis il les consolait et les renvoyait plus touchés et plus fortifiés par ses bonnes paroles que par le secours le plus abondant donné avec un sentiment moins tendre de compassion. Un vieillard pauvre et infirme lui demandant un jour l'aumône, le Père n'avait qu'un sou. Désolé de ne pouvoir donner davantage, il dit au pauvre qui le remerciait : « Ah ! mon bon ami, il faut que je sois un pauvre moi-même pour vous donner si peu de chose. » Quand il rencontrait un indigent, il ne manquait pas de se découvrir, par respect pour Notre-Seigneur que la joie lui montrait sous les haillons de la misère. Aussi le moyen le plus efficace pour faire diversion à ses souffrances habituelles était de lui fournir l'occasion de donner.

Les petits enfants étaient particulièrement l'objet de sa prédilection. A l'exemple du divin Maître, il aimait leur innocence

et leur simplicité qu'il proposait pour modèle. Il se plaisait à en être entouré, à les bénir et même à assaisonner ses petits mots de quelques bonbons pour rendre plus insinuante la morale qu'il leur adressait. De leur côté, les enfants, charmés par son incomparable douceur, étaient attirés vers ce bon Père par une espèce d'instinct, et s'estimaient heureux d'être bénis par lui. « Je ne pourrais, écrit une personne qui lui était unie par les liens du sang, je ne pourrais tarir en parlant de l'inépuisable bonté du P. Varin pour tous les enfants et les jeunes gens de sa famille ou pour ceux avec lesquels il avait des rapports. Il m'est resté un délicieux souvenir de toutes ses bontés pour moi. »

Le vénérable curé d'Ars dévoré par le zèle du salut des âmes (1).

Il est impossible de comprendre combien le curé d'Ars avait à cœur le salut des âmes. On peut dire qu'il gémissait continuellement sur leur perte. On lui a souvent entendu répéter avec un cœur pénétré :

« Quel dommage que les âmes, qui ont coûté tant de souffrances au bon Dieu, se perdent pour l'éternité! »

« Rien n'afflige tant le cœur de Jésus que de voir toutes ses souffrances perdues pour un si grand nombre... Prions donc pour la conversion des pécheurs : c'est la plus belle et la plus utile des prières, car les justes sont sur le chemin du ciel, les âmes du purgatoire sont sûres d'y entrer... mais les pauvres pécheurs! les pauvres pécheurs!... Il y en a quelques-uns qui sont en suspens. Un *Pater* et un *Ave* suffiraient pour faire pencher la balance... Que d'âmes nous pouvons convertir par nos prières! Celui qui tire une âme de l'enfer sauve cette âme et la sienne propre. Toutes les dévotions sont bonnes, mais il n'y en a pas de meilleure que celle-là. »

« Une fois saint François d'Assise priait dans les bois. « Seigneur, disait-il, ayez compassion des pauvres pécheurs! »

(1) *L'Esprit du curé d'Ars.*

Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « François, ta volonté est conforme à la mienne. Je suis prêt à t'accorder tout ce que tu me demanderas. »

« Sainte Colette demandait la conversion de mille pécheurs; puis, en y réfléchissant, elle s'effraya de ce grand nombre et s'accusa de témérité. La sainte Vierge lui apparut et lui montra la quantité d'âmes qu'elle avait converties par ses neuvaines... »

« On peut s'offrir en victime pendant huit ou quinze jours pour la conversion des pécheurs. On souffre le froid, la chaleur; on se prive de regarder quelque chose, d'aller voir une personne qui ferait plaisir; on fait une neuvaine, on entend la messe tous les jours de la semaine à cette intention, surtout dans les villes où on en a la facilité. Mais il y en a qui ne feraient pas cent pas pour aller à la messe. Ceux qui ont le bonheur de communier souvent peuvent faire une neuvaine de communions. Non-seulement on contribue à la gloire de Dieu par cette sainte pratique : mais on s'attire une grande abondance de grâces. »

« Vous avez tout fait », disait M. Vianney à un curé qui se plaignait à lui de ne pouvoir changer le cœur de ses paroissiens, « vous avez prié, vous avez pleuré, vous avez gémi, vous avez soupiré; mais avez-vous jeûné, avez-vous veillé; avez-vous couché sur la dure, vous êtes-vous donné la discipline? Tant que vous n'en serez pas venu là, ne croyez pas avoir tout fait! »

« Monsieur le curé », lui disait un jour son missionnaire, « si le bon Dieu vous proposait, ou de monter au ciel à l'instant même, ou de rester sur la terre pour travailler à la conversion des pécheurs, que feriez-vous? »

« — Je crois que je resterais.

« — Est-ce possible? Les saints sont si heureux dans le ciel! plus de tentations, plus de misères!... »

Avec un angélique sourire, il répondit :

« C'est vrai; mais les saints sont des *rentiers*. Ils ne peuvent plus comme nous glorifier Dieu par le travail, la souffrance et les sacrifices pour le salut des âmes.

« — Resteriez-vous sur la terre jusqu'à la fin du monde? »

« — Tout de même.

« — Dans ce cas, vous auriez bien du temps devant vous ;
« vous lèveriez-vous si matin ?

« — Oh ! oui, à minuit ! Je ne crains pas la peine... Je serais
« le plus heureux des hommes, n'était cette pensée qu'il faut
« paraître au tribunal de Dieu avec ma *pauvre vie* de curé. »
En disant cela il versait d'abondantes larmes.

Un soir le serviteur de Dieu paraissait plus accablé que de coutume ; il avait pensé défailir en faisant le court trajet de son confessionnal à la cure. Ses idées de fuite et de retraite lui revenaient, ce qui ne l'empêchait pas d'être gai, aimable et expansif autant et plus qu'à l'ordinaire. « Oh ! » dit-il en prenant les mains de son missionnaire, « si j'étais à votre place, je m'envolerais au ciel ! » Puis, avec une morne tristesse et d'un accent désolé :

« Que je suis à plaindre ! je ne connais personne de plus
« malheureux que moi !

« — Monsieur le curé, combien voudraient changer avec vous !

« — Mon ami, ils changeraient leur or contre du cuivre. »

« Mon Dieu ! » disait souvent M. Vianney, « que le temps
« me dure avec les pécheurs ! quand donc serai-je avec les
« saints !... Le bon Dieu est tant offensé sur la terre, qu'on
« serait tenté de demander la fin du monde !... S'il n'y avait
« pas quelques belles âmes pour reposer le cœur et consoler
« les yeux de tant de mal qu'on voit et qu'on entend, on ne
« pourrait pas se souffrir en cette vie... Quand on pense à l'in-
« gratitude des hommes envers le bon Dieu, on est tenté de
« s'en aller de l'autre côté des mers, pour ne pas la voir. C'est
« effrayant ! Encore si le bon Dieu n'était pas si bon !...

« O mon Dieu ! quelle honte nous aurons, quand le jour du
« dernier jugement nous fera voir toute notre ingratitude !
« Nous comprendrons alors... mais ce ne sera plus temps.
« Notre-Seigneur nous dira : « Pourquoi m'as-tu offensé ! »
« Et nous ne saurons que répondre.

« Non », ajoutait-il en pleurant, il n'y a rien au monde de
« si malheureux qu'un prêtre ! A quoi se passe sa vie ? A voir
« le bon Dieu offensé. Toujours son saint nom blasphémé ! tou-
« jours les commandements violés ! toujours son amour ou-
« tragé ! Le prêtre ne voit que cela... Il est continuellement

« comme saint Pierre au prétoire de Pilate, ayant sous les
« yeux Notre-Seigneur insulté, méprisé, raillé, couvert d'op-
« probres... Les uns lui crachent au visage, les autres lui don-
« nent des soufflets, d'autres lui mettent une couronne d'épines;
« d'autres frappent sur lui à grands coups. On le pousse, on le
« jette par terre, on le foule aux pieds, on lui perce le
« cœur... Ah! si j'avais su ce que c'était qu'un prêtre, au
« lieu d'aller au séminaire, je me serais bien vite sauvé à la
« Trappe. »

VIII

DE L'HUMILITÉ.

Parmi les vertus chrétiennes, il en est une que les saints Docteurs et les maîtres de la vie spirituelle ornent d'un concert unanime d'éloges et qu'ils recommandent de la manière la plus vive et la plus pressante à tous les chrétiens qui ont un zèle véritable pour leur salut, et plus instamment encore à ceux qui veulent gravir le sentier étroit et bordé de précipices de la perfection évangélique : c'est l'humilité. Ils l'appellent à l'envi le fondement et la base de toutes les vertus (*Saint Cyprien*) ; la maîtresse et la mère de la Sainteté (*S. Grégoire*) ; la première vertu du chrétien et celle qui conduit toutes les autres à sa suite, comme une brillante escorte (*S. Jérôme*) ; le germe et la racine de tout bien (*S. Grégoire*). Ils veulent nous faire comprendre par ce langage figuré que, comme on ne peut élever d'édifice solide si on ne l'asseoit sur une base immuable, comme on ne peut pénétrer dans les secrets de la science sans le secours d'un maître qui en ait exploré le labyrinthe, comme on ne peut embrasser les conséquences si l'on ne tient en main le principe, comme une tige ne peut s'embellir de fleurs et de fruits si elle n'est nourrie par une racine vigoureuse qui lui transmette les sucs abondants que ses rameaux vont puiser dans le sein de la terre ; de même le chrétien qui veut s'élever à la sainteté sans humilité, bâtit sur le sable ; qu'il se met en un danger évident de faire fausse route et de s'égarer ; qu'il manque de l'élément le plus nécessaire au succès du dessein généreux qu'il médite, et que l'œuvre de sanctification avortera comme ces plantes infortunées, qui n'étant pas fortement enracinées dans un sol fécond

se dessèchent et périssent aux premiers feux du soleil. Saint Augustin, en particulier, observe sagement que les vertus des anciens philosophes et de ces Romains, qui ont rempli l'univers de leur gloire, n'étaient que de fausses pierreries, non-seulement parce qu'elles n'étaient point vivifiées par la charité, sans laquelle rien ne peut mériter de récompense dans les cieux, mais encore parce qu'elles étaient dépourvues de cette humilité, vertu fondamentale dont ils ne connaissaient pas même le nom. « Vous aspirez à devenir grand, dit le saint Docteur, commencez par ce qu'il y a de moindre. Vous voulez élever bien haut votre édifice? Songez d'abord à lui donner le fondement de l'humilité. Plus l'édifice que vous méditez doit avoir de hauteur et de poids, plus il faudra donner de profondeur à ses fondements. » C'est là surtout la doctrine que l'Auteur et le Maître de toute sainteté nous a enseignée et recommandée, non moins par son exemple que par ses paroles.

Humilité de saint Liguori.

Aspirant à la plus sublime perfection, notre bienheureux voulut s'établir sur la véritable base : il fut humble, très-humble, et devint très-parfait. Dès sa jeunesse, lorsque les succès et sa naissance lui permettaient tant de gloire, sa modestie lui gagnait l'affection de tous. Il ne fut point séduit par les vanités du siècle, et il préféra généreusement l'abjection et l'obscurité de la maison du Seigneur. Et depuis, quel éloignement des honneurs et des louanges ! il se plaît au milieu de ce qu'il y a de plus humble et de plus bas parmi les hommes. Ses habits sont d'une pauvreté à le rendre la risée des autres. Avant même qu'il eût fondé sa congrégation, il se plaçait toujours le dernier parmi ses compagnons de mission. Une fois, tandis que ceux-ci étaient en voiture, il les suivait sur une bête de somme. Le peuple le prit pour le cuisinier, tellement que lorsque ces bonnes gens l'entendirent faire l'ouverture de la mission, ils se disaient les uns aux autres : « Mais si le cuisinier prêche si bien, que sera-ce des autres? »

Bien que recteur-majeur, il ne voulait, dans sa congrégation, aucune espèce de distinction ni de prééminence. Il ne pouvait souffrir qu'on lui rendît aucun honneur personnel.

Un libraire de Venise, qui imprimait ses ouvrages, lui demanda son portrait pour le mettre à la tête de la nouvelle édition; il frémit à cette proposition, et se laissant aller à un mouvement de vivacité qui trahissait les bas sentiments qu'il avait de lui-même : « Oui, dit-il, je lui enverrais le portrait d'un vil pécheur ! je n'ai fait des livres que pour la gloire de Dieu, et pour ce qui est de ma personne, on ne lui doit aucun honneur ; on fera bien de jeter mon corps à la voirie quand je serai mort. » Il s'affligeait réellement quand les examinateurs inséraient dans leur approbation quelques paroles flatteuses pour lui. « Il était question de l'ouvrage, disait-il, et non de la personne. »

Il avait fait une règle pour sa congrégation de n'accepter aucune dignité ecclésiastique, et on se souvient avec quelle humilité il redoutait lui-même l'épiscopat. Quand il fut évêque, il se servait, durant l'office, des coussins prescrits par le cérémonial, mais après la messe on le voyait, bien qu'en rochet et mosette, se mettre à genoux sur le parquet avec une simple chaise devant lui. Un jour à Naples, il se plaça de cette manière dans une église : un ecclésiastique, choqué de cette conduite comme d'un défaut de dignité, s'écria avec mépris : « Cet homme déshonore l'épiscopat. » Mais quelle fut sa confusion, quand il vit cet évêque en soutane et en camaïl de serge, cet évêque avili à ses yeux, recevoir, peu de temps après, les hommages d'une foule de seigneurs du premier rang, qui s'empressaient autour de lui pour avoir l'honneur de lui baiser la main !

Sa suite était des plus modestes dans ses visites pastorales. C'était souvent sans être accompagné qu'il se rendait de son palais à la cathédrale. Il ne permettait jamais qu'on lui donnât aucun titre honorifique autre que ceux que l'Eglise attribue aux évêques. Quelqu'un l'appela un jour : *Excellence*. « Ah ! quelle excellence, dit-il, que celle-là ! parlez donc comme l'Eglise. » Il s'opposa toujours à ce qu'on plaçât ses armes sur aucun des nombreux monuments, tels qu'églises, séminaires, couvents, qu'il avait fait élever à ses frais. On peut dire qu'il

mettait une sorte d'exagération dans tout ce qui était propre à détruire ou à empêcher la vaine gloire.

Comblé des dons de Dieu et environné de l'estime des hommes, le bienheureux Alphonse, après sa démission de son évêché, n'en fut que plus vil à ses yeux et plus jaloux du mépris du monde. Il se donnait comme un misérable digne de tous les opprobres, et c'est dans cette pensée qu'il demandait sans cesse que l'on priât Dieu et la Sainte Vierge, pour lui obtenir une bonne mort. Alors, plus encore qu'auparavant, il abhorrait les louanges. Une personne recommandable lui ayant dit qu'il avait sanctifié le diocèse de sainte Agathe, son front vénérable en fut couvert d'une vraie confusion : on le vit rougir. « Quoi donc, répondit-il, que pouvait faire un misérable pécheur comme moi? C'est Dieu seul qui a tout fait. » Il fit une réponse semblable au vicaire général de l'évêque de Nocera, qui lui tenait à peu près le même discours. Quand on annonçait la visite de quelque personnage d'un haut rang, il s'affligeait de cette marque de considération. « Eh! que veut-on de moi, disait-il? dites-lui que je suis un pauvre vieillard tombé dans l'enfance. » En effet, il recevait son monde de manière à justifier cette fausse opinion. Il imitait le silence de Notre-Seigneur devant Hérode, afin de recueillir le même mépris. C'est ainsi qu'il fut un des plus fidèles imitateurs de l'humilité d'un Dieu anéanti pour les hommes jusqu'à prendre la forme d'un esclave.

De la profonde humilité du Père Anchieta (1):

Le Docteur angélique enseigne que l'humilité est, dans l'édifice de la perfection chrétienne, le fondement et la base de toutes les autres vertus. Il ne faut donc point douter que le Père Anchieta n'ait été profondément humble, puisqu'il a porté à un degré héroïque les autres vertus, qui reposent sur l'humili-

(1) Missionnaire de la Compagnie de Jésus, décédé au Brésil, le 9 juin 1797, à l'âge de 64 ans.

lité. Autant il est facile d'être humble dans l'abjection, autant il est difficile de demeurer tel au milieu des grandeurs. Pour donner une juste idée de l'humilité profonde de ce grand serviteur de Dieu, il est donc nécessaire de montrer d'abord la haute estime qu'on avait de lui et le respect que lui portaient les ennemis mêmes de la foi, lesquels ne pouvaient s'empêcher d'admirer la pureté de sa vie, le nombre et la grandeur de ses miracles, et l'appelaient un homme descendu du ciel, l'ami de Dieu, le thaumaturge. Il fut le conseiller de tous les gouverneurs qui se succédèrent au Brésil, de son temps; et aucun d'eux n'entreprit une chose importante, soit dans la guerre, soit dans la paix, sans l'avoir consulté. Tous voulaient l'avoir pour arbitre, médiateur, et juge de leurs différends, et l'on regardait comme bien fait tout ce qu'il avait dit de faire.

Il ne sortait jamais, qu'il ne fût suivi d'une foule nombreuse. Les uns voulaient jouir de sa douce compagnie, les autres profiter de ses enseignements ou lui arracher quelques miracles. Les parents se jetaient à genoux quand il passait, tenant leurs enfants entre les bras, et le priaient de les bénir. Les malades se tenaient hors de leur maison, heureux, s'ils n'obtenaient pas la santé, de le voir du moins une fois encore avant de mourir. On se pressait autour de lui, afin de lui couper quelque morceau de ses habits que l'on conservait comme une précieuse relique. Le bruit de ses vertus s'était répandu dans l'Amérique tout entière, et de là en Europe. On le proclamait partout un des maîtres les plus consommés de la science de la perfection chrétienne, un apôtre, un prophète, un thaumaturge, par qui Dieu opérerait les miracles les plus éclatants, et qui commandait aux éléments, aux maladies et à la mort.

Et cependant, au milieu de ces honneurs et de cette gloire, le Père Anchieta eut toujours un profond mépris pour lui-même. Il n'aimait pas à traiter avec les grands du monde, et son plus grand bonheur était de se trouver avec les esclaves, les petits et les pauvres; de se mêler à eux, d'imiter leurs manières, afin d'être pris lui-même pour un d'entre eux. Ses vêtements étaient ceux d'un mendiant, tant ils étaient vieux, usés et rapiécés : son humilité ne connaissait en ce point d'autres limites que celles qui lui étaient imposées par les conve-

nances de son état. On le voyait souvent par les places publiques, portant des fardeaux pour le service des hôpitaux et des prisons. Là, aussi bien que sur mer, quand il voyageait, les offices les plus vils et les plus pénibles étaient toujours pour lui. La difformité de sa taille, suite d'une longue et douloureuse infirmité, était devenue pour lui une occasion de s'humilier, et il était le premier à plaisanter sur ce défaut naturel. Lorsqu'il fut choisi pour gouverner le collège de Bahia, plusieurs, suivant en cela moins la prudence de l'esprit que celle de la chair, écrivirent à Rome, prétendant que ce collège étant le premier de tous, il ne convenait pas d'en confier la direction au religieux qui semblait le plus méprisable. Mais ces réclamations, loin de faire impression sur le Père Mercuriano, général de la compagnie, le déterminèrent au contraire à donner au serviteur de Dieu un poste plus éminent, en le mettant à la tête de toute la province.

Ennemi de tous les témoignages d'estime et d'honneur, il ne souffrait pas même qu'on lui baisât la main. La louange le faisait rougir de telle sorte, qu'il était facile de voir combien elle lui déplaisait, et quelle basse opinion il avait de lui-même. Plus on le méprisait, plus on était aimé de lui. Comme il visitait son collège, en qualité de provincial, un frère, choqué de sa piteuse apparence, se dit avec mépris en lui-même : « N'y avait-il donc personne que l'on pût choisir pour provincial. » L'homme de Dieu connut par une lumière supérieure la pensée de ce frère, et le pressant sur son cœur, il lui dit à l'oreille : « Vous seul avez une juste opinion de moi. Sachez cependant que je suis bien plus mauvais encore que vous ne croyez. » Quelqu'un voulant élever un bâtiment, qui pouvait porter préjudice au collège du Saint-Esprit, le Père Anchieta, qui en était supérieur, s'y opposa avec quelque vivacité. Mais ce premier feu étant apaisé, il craignit d'être allé trop loin. « J'aurai, dit-il, scandalisé ce brave homme. Mais ce mal aura du moins le bon effet de me faire connaître pour ce que je suis » ; et tout aussitôt il alla se jeter aux pieds de celui qu'il craignait d'avoir offensé, et lui demanda pardon. Ce dernier, confus de cet acte d'humiliation, non-seulement renonça à son dessein, mais choisit à partir de ce moment le Père Anchieta pour directeur de sa conscience. — Comme on le pressait un jour de

se plaindre d'un tort qu'on lui avait fait : « Il est certain répondit-il, que ce tort offense plus la majesté divine que moi. Or, si le Saint des Saints le souffre, comment pourrais-je m'en plaindre, moi qui suis un néant et un misérable pécheur! »

Jusque dans la vieillesse, et après avoir rempli les postes les plus élevés, il s'accusait à genoux de ses fautes, à ses supérieurs, et leur demandait avec confusion une pénitence, afin qu'il pût, disait-il, se corriger une bonne fois, et ne plus déshonorer la religion. Un de ses plus grands soins fut toujours de cacher les miracles qu'il faisait chaque jour. Lorsqu'il ne pouvait le faire, à cause de leur éclat, il avait recours à mille industries pour les rabaisser, cherchant à persuader qu'ils étaient un effet de la nature ; c'est pour cela que lorsqu'il rendait aux malades la santé, il avait coutume de se servir d'une chose sans vertu ni valeur en soi, afin de laisser croire que c'était là ce qui avait produit la guérison, et d'échapper ainsi aux louanges. Comme on lui demandait, un jour, s'il était vrai que les animaux obéissaient à sa voix, et que les oiseaux venaient se poser sur ses mains : « Voici comment la chose est arrivée, dit-il. Un oiseau passant au dessus d'un vaisseau sur lequel j'étais, je tendis les bras, et il vint s'y poser, comme il aurait fait sur le premier morceau de bois venu. Voilà toute la merveille dont on a fait tant de bruit. »

Son humilité, toutefois, ne lui faisait point négliger les fonctions de son ministère : elle lui donnait, au contraire, plus de générosité et de courage pour opérer de grandes choses à la gloire de Dieu, et c'est là le plus haut degré que puisse atteindre cette vertu. L'homme, en effet, qui ne s'attribue rien à lui-même, mais rapporte tout à Dieu, l'engage en quelque sorte à mettre à son service son bras tout puissant. Il peut s'écrier alors avec l'Apôtre : « *Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis puissant* » ; c'est à dire, comme l'explique saint Augustin : « Plus je m'humilie sous la main de Dieu, plus je deviens fort en lui. » Si l'on considère, en effet, les fatigues que le Père Anchieta souffrit avec tant de constance, les immenses travaux qu'il entreprit pour la gloire de Dieu, sans jamais se laisser arrêter par aucun obstacle, on est obligé d'avouer qu'il en est peu qui l'aient égalé en ce point.

**Bonheur, dans les humiliations, du Vénérable
Père Antoine (1).**

Ce religieux, de l'ordre des Frères Prêcheurs, était si solidement humble, que l'on ne put surprendre jamais chez lui un geste, une parole ou une action tant soit peu contraire à cette vertu. Dans les divers emplois qu'il exerça, comme religieux, supérieur, directeur, prédicateur, etc., dans la prospérité et dans l'adversité, partout on put admirer en lui la plus rare humilité. Depuis son entrée en religion jusqu'à sa mort, il se considéra toujours comme le moindre de tous ses frères. Il demandait souvent au Maître des Novices la permission de déclarer ses fautes en public, afin de satisfaire la soif ardente qu'il éprouvait pour les humiliations. Ne pouvant résister aux instances réitérées qu'il faisait à ce sujet, le supérieur se vit contraint d'y accéder quelquefois, et pour mieux répondre aux pieux désirs d'Antoine, il ne négligea pas les occasions de l'humilier, de la manière souvent la plus sensible, aux yeux des autres; ce que ce fervent novice souffrait non-seulement avec patience, mais encore avec une joie indicible. Tout cela cependant n'était qu'un bien faible prélude de ce qu'il eut à endurer plus tard dans les travaux que son zèle lui fit entreprendre pour la gloire de Dieu et le salut du prochain; c'est là que, tant en public qu'en particulier, les injures et les mauvais traitements lui furent prodigués... On ne craignait pas de le traiter d'imposteur, d'ambitieux, de désobéissant, de téméraire, et de se moquer même de ses miracles. Antoine dévora toutes ces insultes avec la constance et la fermeté d'un véritable disciple de Celui qui s'est fait l'opprobre des hommes; bien plus, il montra une telle modération, qu'il força ceux qui l'avaient traité avec tant de mépris d'avouer ensuite que ce religieux était plutôt un ange qu'un homme. Ah! c'est qu'il avait appris de saint Anselme, que celui qui est vraiment humble, non-

(1) Voir *Vie du P. Antoine Lequieu du Saint-Sacrement*, né à Paris, mort en 1676.

seulement se méprise lui-même, mais encore est bien aise d'être repris et humilié par les autres. Ce qui rend, au reste, l'humilité de ce parfait religieux encore plus surprenante, ce n'est pas de s'être accrue parmi les injures et les affronts les plus sanglants, mais plutôt de ce qu'elle n'ait rien perdu au milieu des honneurs et des éclatants témoignages que l'on rendit plus tard à son rare mérite. Non, Antoine ne parut pas plus touché de la haute considération dont l'entourèrent les plus illustres personnages, qu'il ne l'avait été du mépris de ses adversaires, si ce n'est qu'en ces rencontres, il ne manquait jamais de protester de son néant et de sa misère, qui, à ses yeux, surpassait l'estime qu'on lui témoignait pour sa sainteté. Aussi, rien ne lui parut jamais plus insupportable que les honneurs que l'on voulait lui rendre. Il sera bon de l'entendre lui-même à ce sujet. Voici ce qu'il disait en parlant de l'union intime qu'il avait avec Dieu : « Par cette union, Dieu m'a fait de grandes grâces, je me suis senti dans un anéantissement total de moi-même ; mon âme se trouvant dans une certaine incapacité d'orgueil par la vue de mes misères, et du rien que j'étais devant Dieu, il me semble que lors même que je ressusciterais les morts, je n'aurais pas plus de vanité que si je ne faisais rien du tout ; au contraire, les applaudissements et les honneurs me couvrent d'une confusion étrange, et me sont insupportables ; sans mentir, je préférerais le mépris aux louanges. Oh ! comme l'union avec Dieu nous fait disparaître ! et si la Providence a voulu faire d'assez grandes choses par le moyen de ce serviteur inutile, n'est-ce pas afin que la gloire en revînt à Dieu seul ?... Cette union produisait en moi un si grand bonheur, que je n'en voyais pas d'autre en ce monde que de voir Dieu indépendant de tout, et moi dépendant de lui en tout. Par cette union je me tenais aussi au dessous de toutes les créatures ; car c'est l'effet ordinaire que produit l'union avec Dieu, qui est de nous établir dans le mépris de nous-mêmes, en même temps qu'elle nous inspire un désir très-ardent de nous rapprocher de Jésus dans la gloire, afin de l'aimer davantage ; ce qui nous fait chérir encore plus les humiliations, comme un des meilleurs moyens d'y arriver. »

Admirable humilité d'un gentilhomme.

« Ce n'est pas chose étonnante, dit saint Bernard, d'être humble dans l'abjection ; mais être humble au milieu des honneurs, c'est une vertu grande et rare. »

Ce fut la vertu des Saints que l'Église propose à notre imitation ; ce fut aussi celle de M. de Vidaud. On peut dire que le caractère distinctif et le cachet particulier de la perfection dans laquelle le serviteur de Dieu marchait à si grands pas, était l'assemblage de ces deux traits qui caractérisaient aussi le divin Maître, l'humilité et la charité. Toutes ses œuvres étaient empreintes de ce double sceau. On ne saurait convenablement exprimer avec quel soin il cherchait à dérober à la connaissance des hommes tout ce qui pouvait lui attirer de la considération et de l'estime. Impossible aussi de faire sentir jusqu'à quel point il avait foulé aux pieds, non seulement ce qui pouvait se ressentir de la gloire humaine, mais jusqu'aux convenances du rang et de la position sociale où la Providence l'avait placé, pour n'ambitionner et ne rechercher en toutes choses que la pauvreté et les humiliations de Jésus Christ. Ainsi il tenait si peu à ses titres de noblesse, qu'il ne les prenait que dans quelques actes authentiques où ils pouvaient être nécessaires à la validité, ou bien dans le cas où cette omission eût été blâmée de ses parents et leur eût fait quelque peine. Il ne les écrivait point dans les actes privés, où il mettait cependant tous ses prénoms et noms patronymiques, très-nombreux ; ces noms étaient précieux pour lui, parce qu'ils lui rappelaient des membres de sa famille auxquels il avait voué la plus constante affection, et plus encore parce qu'ils élevaient sa pensée jusque dans les cieus et lui montraient, dans cet heureux séjour, tout autant de modèles et de protecteurs qu'il avait de prénoms sur la terre. Dans ses lettres, ses écrits de piété, ses notes familières, il signait *G. Vidaud*, tout court, comme en font foi tant de précieux documents, émanés de lui, que nous avons eu le bonheur de recueillir.

Son intérieur témoignait l'humilité la plus profonde. Il mar-

chait habituellement le corps un peu incliné, les yeux baissés; son maintien était simple et modeste; tous ses sens parfaitement réglés : il était aisé de comprendre qu'anéanti devant Dieu et convaincu de son néant, il ne cherchait qu'à oublier les créatures et à s'en faire oublier.

Sa mise était pauvre, et, pour l'ordinaire, au dessous de ce qu'aurait exigé sa condition. Elle était décente cependant, parce que le serviteur de Dieu fuyait toute singularité. Il fallut pourtant que son directeur s'en mêlât, et lui fit une obligation de modérer en ce point l'amour qu'il avait pour l'abjection. Il eût craint aussi de chagriner ses proches et ses amis : quand il avait à traiter avec eux, ou qu'il leur rendait visite, il avait soin de se mettre à peu près selon son rang; encore fallait-il être indulgent et ne pas y regarder de trop près.

Il parlait peu et jamais de lui-même, à moins qu'il ne le jugeât nécessaire. Quand il parlait, son langage grave, modéré, se sentait du peu d'estime qu'il faisait de sa personne et portait l'empreinte de sa profonde humilité.

Il aimait à prendre la dernière place partout. A l'église surtout, il avait coutume de se confondre avec le commun des fidèles. C'eût été le chagriner que de détourner sur lui une attention qui devait se porter tout entière sur le Dieu anéanti dans son tabernacle, qu'il venait adorer.

Il se regardait réellement comme le dernier des hommes, comme un grand pécheur. « J'ai besoin, disait-il naïvement, des conseils et des avis de mon confesseur et de mon pasteur, afin d'être dirigé dans mes moindres actions et de faire moins de mal que je n'en fais. »

Si on lui demandait conseil, sa charité faisait une sorte de violence à son humilité; il répondait donc avec simplicité, brièveté et toujours avec une justesse de vue remarquable; et il terminait ordinairement en disant : « Voilà ce qui me semble bien, ce qu'il y aurait à faire dans le cas présent, selon ma manière de voir. Mais consultez ailleurs; je suis peu capable de vous éclairer par mes avis. »

Jamais M. de Vidaud n'examinait la conduite de personne; il ne portait aucun jugement sur le prochain. Il prenait en bonne part ce qu'il voyait, ce qu'il entendait, à moins que la chose ne fût évidemment mauvaise. Dans ce cas, il gémissait

devant le Seigneur de l'erreur de son frère, et celui-ci devenait pour lui l'objet de sa tendre sollicitude. Il cherchait par toutes les industries de sa charité à le ramener au devoir et à lui faire réparer, autant qu'il était en son pouvoir, la faute dont il s'était rendu coupable.

Plein d'égards et de respect pour les autres, auxquels il rendait toujours plus d'honneur qu'il ne leur en était dû, il n'en exigeait aucun pour lui-même; cherchant ordinairement, par sa mise simple et commune, à passer partout inaperçu, pour ne déranger personne et pour ne pas être exposé lui-même à perdre du temps en cérémonies, ou à en faire perdre aux autres.

Son humilité de cœur l'engageait à se faire comme le serviteur de tous ceux avec qui il avait quelque rapport; mais il ne mettait plus de bornes au désir qu'il avait de s'abaisser lorsqu'il traitait avec des personnes consacrées à Dieu. Combien de fois ne l'a-t-on pas vu se rendre à l'arrivée des voitures publiques, y recevoir des religieuses qui voyageaient, prendre leurs paquets et sacs de nuit, les placer sur ses épaules, quelques instances qu'on pût lui faire de ne pas agir ainsi? « J'ai tant de plaisir à vous obliger, disait-il; d'ailleurs, je suis si accoutumé au travail! » Il se fit ouvrier avec les ouvriers qui s'occupaient à restaurer l'église des Pénitents, à Avignon, ou à disposer son hôtel pour y recevoir les religieuses du Sacré-Cœur. A l'hôpital de Grenoble, et sans doute aussi dans les hôpitaux des différentes villes où il séjourna, les offices les plus bas, les plus dégoûtants étaient remplis avec allégresse par M. de Vidaud, à qui la foi montrait les membres souffrants du Sauveur dans ces pauvres infirmes qu'il servait de ses mains.

Une telle conduite était trop opposée aux idées et aux maximes du monde pour avoir son approbation. Aussi lui attira-t-elle plus d'une fois le blâme et les railleries de ceux qui ne comprenaient point et ne pratiquaient point l'Évangile. On l'accusait de faiblesse d'esprit et d'avoir une dévotion mal entendue. Son âme, affermie en Dieu, était insensible à tant de reproches et de sarcasmes qui ont duré presque autant que sa vie. Rien ne pouvait lui ravir la sérénité qui brillait constamment sur son visage : dans ces occasions, il ne savait que s'abîmer encore plus profondément dans son néant, prier pour ceux qui le raillaient et bénir ceux qui le poursuivaient de leurs ironies.

La simplicité, l'humilité du serviteur de Dieu étaient assez souvent cause de méprises involontaires, dont il n'avait pas l'air de s'apercevoir. En voici des exemples :

« Un religieux qui se trouvait au château de la Duchère, près de Lyon, voyant arriver un étranger couvert d'une lévite râpée, avec un pantalon commun et des souliers boueux, fut tenté, au premier moment, de le prendre pour un homme du peuple, un aventurier peut-être qui venait chercher fortune. Étonné cependant de la réception qu'on lui fait au château, des prévenances et des égards dont il est l'objet, il demande secrètement quel est ce nouveau personnage. On lui répond que c'est M. le marquis de Vidaud, que sa charité a fait connaître dans tout le Midi. Le bon religieux n'en revient pas. Il ne peut se lasser de contempler ce saint homme, de recueillir précieusement ses moindres paroles, et, rentrant en lui-même, il se confond en voyant un homme du monde si opulent, si vénéré partout, donnant, sans s'en douter, à ceux-là même qui avaient fait profession d'humilité et de pauvreté, de belles leçons de ces deux vertus.

« Un Père jésuite d'Avignon, nouvellement arrivé dans cette ville, avait été envoyé à la prison pour y remplir un ministère de charité. Il sort de la maison, après avoir pris les indications qu'il croyait suffisantes sur la route qu'il avait à tenir. Chemin faisant, il entre chez un libraire, et après avoir parlé d'affaires quelques instants, il prend la liberté de demander, pour plus de sûreté, un commis qui veuille bien l'accompagner jusqu'au lieu où il doit aller. Un homme d'un âge mûr, d'un costume extrêmement simple et négligé, qui se trouvait là, s'offre à lui servir de compagnon. Le Père, qui le prend pour un vieil ouvrier, accepte ses services et part avec lui. En route, il en reçoit des témoignages de respect, de bonté, de dévouement, tels que les manifesterait un homme de la classe la plus infime à un personnage respectable. Cependant, enchanté de la conversation pieuse de son guide, le Père, en revenant à sa résidence, repasse chez le libraire et lui demande le nom de l'ouvrier qui a bien voulu le conduire, voulant sans doute aussi l'en remercier ou le recommander à son maître. Quel n'est pas son étonnement quand il apprend que celui qui lui a rendu si obligeamment service n'est autre que M. le marquis de Vidaud !

« Dans une autre circonstance, le serviteur de Dieu envoyait une charretée de bois aux Pères jésuites. Un Père de la maison, qui ne connaissait l'auteur de ce don que de réputation, se trouvant dans la cour au moment où le bois entraît, et remarquant à côté du chariot un personnage d'un extérieur simple et négligé, crut au premier moment que c'était un homme d'affaires, un régisseur de M. de Vidaud. Il l'accoste et se répand en remerciements, qu'il le prie de vouloir bien transmettre à celui dont il gère les intérêts. Le prétendu régisseur, accueillant assez froidement ces remerciements, le Père y ajoute de magnifiques éloges de son maître. Celui-ci les entend plus froidement encore et n'y répond que par des monosyllabes insignifiants. Le Père s'étonne, se formalise de son peu de zèle et d'affection pour un homme si généreux. Il ne peut s'empêcher de dire au premier venu que M. de Vidaud a pris à son service un homme bien froid pour lui et bien loin d'avoir pour sa personne les sentiments que tant de cœurs reconnaissants lui ont voués. Son interlocuteur de sourire et de l'assurer tout bas que celui qu'il a pris pour un homme d'affaires n'est autre que M. de Vidaud lui-même. »

L'homme de Dieu était si pénétré de son néant et de sa misère, qu'il lui vint en pensée de regarder une infirmité qui l'obligea quelque temps à garder la chambre, non seulement comme un châtiment que la Providence lui infligeait pour ses péchés, mais encore comme une grâce et une attention miséricordieuse de sa part. Et en quel sens ? C'est qu'il était privé de participer, pendant ces temps d'épreuve, aux Sacrements qu'il avait coutume de recevoir si fréquemment. Comme il s'imaginait ne s'en approcher qu'avec des dispositions bien équivoques, avec beaucoup de lâcheté, par routine et sans fruit, il pensait que le Seigneur voulait sans doute, en le privant de ces moyens si efficaces de salut et de perfection, le faire rentrer en lui-même et diminuer la rigueur du compte terrible qu'il aurait à rendre un jour à sa justice, pour tant de communions stériles et peut-être criminelles dont il se serait rendu coupable en santé.

A l'exemple du divin Maître, M. de Vidaud aimait et caressait les petits enfants. Un d'eux auquel il donnait un jour des marques d'affection, lui dit avec la naïveté de cet âge : « On

dit, monsieur, que vous êtes un saint. — Hé! mon enfant, répondit-il, avec un accent touchant d'humilité, prie instamment le bon Dieu que je le devienne! »

Cette humilité si profondément gravée dans le cœur de M. de Vidaud détournait ses yeux de tout le bien qu'il faisait, pour les reporter et les fixer sur ses fautes et ses imperfections, qu'elle exagérait outre mesure. De là vient que, dans ses écrits spirituels, il emploie, en parlant de lui-même, de ses misères, des expressions qu'il faut bien se garder de prendre à la lettre, si l'on veut être juste. C'est, du reste, ce qui arrive à tous les saints. A peine ont-ils entrevu quelque chose de l'ineffable sainteté de Dieu, qu'éblouis de son éclat, ils n'aperçoivent que ténèbres, que confusion en eux-mêmes, et, leur bouche parlant de l'abondance du cœur, ils se déprécient, ils se calomnient avec une sincérité de conviction que ne peuvent comprendre ceux dont le regard ne s'est jamais élevé au delà de l'horizon de la nature.

Dispositions admirables de M. Olier dans les humiliations.

Une personne du peuple et d'un naturel extrêmement violent, abusant un jour de la douceur et de la charité dont M. Olier lui avait donné à elle-même les preuves les plus touchantes, l'outragea de paroles dans une grande assemblée et avec tant d'emportement, qu'il n'y eut personne qui n'en témoignât son indignation. M. Olier seul ne perdit rien du calme habituel de son âme, et ne se souvint des mépris qu'il venait de recevoir que pour rendre à cet homme toutes sortes de bons offices. Le premier fut de s'employer peu de temps après pour le délivrer des poursuites de la justice: il fit tant, par ses sollicitations et ses instances, qu'il obtint enfin la liberté de celui qui s'était montré si peu digne de tant de zèle.

A l'époque où les ennemis du bien le poursuivaient par des vexations continuelles, pour l'obliger à se démettre de la cure de Saint-Sulpice, et lui prodiguaient les mépris et les moqueries, il se trouva obligé de paraître à la cour d'un prince.

Celui-ci prit plaisir à en faire un sujet de risée. M. Olier reçut cette humiliation avec les sentiments de la plus vive reconnaissance et en s'unissant, durant ce temps, aux dispositions intérieures du Sauveur moqué devant la cour d'Hérode. « Je n'eusse jamais désiré un si grand honneur, écrivait-il; je bénis et je loue Dieu de tout mon cœur pour une telle grâce. Quant à la personne que vous savez, je ne pouvais pas lui avoir plus d'obligation: j'en porterai toujours la reconnaissance dans mon cœur, et je promets à Dieu que je prierai pour elle tous les jours de ma vie. »

Dans une autre occasion, l'on avait chargé l'homme de Dieu de la calomnie la plus flétrissante. Une personne qui le connaissait à fond, lui dit de faire connaître la vérité, comme il le pouvait facilement: « Oh! non, répondit M. Olier, buvons le calice de Jésus-Christ tel qu'il lui plaît de nous le donner: faisons un saint usage de la croix, et n'en descendons point jusqu'à ce que Jésus-Christ lui-même nous en détache. » Il demeura ainsi dans le silence, sans vouloir dire une seule parole pour sa justification.

(Vie de M. Olier.)

L'amour des humiliations.

La Mère Françoise de Bermond, dite de Jésus-Marie, fut choisie de Dieu pour établir en France l'ordre des Ursulines.

Cette âme privilégiée pratiquait toutes les vertus avec une grande perfection.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable en cette sainte femme, c'était l'humilité avec laquelle elle cachait les dons de Dieu, et ce qu'elle faisait pour lui. Elle avait pour cela tant d'adresse, que rien ne la distinguait à l'extérieur des autres religieuses. Quelquefois, lorsqu'elle revenait d'une extase, et qu'elle voyait une sœur auprès d'elle, elle lui disait: *Mon Dieu! ma sœur, vous êtes trop patiente; vous deviez vous en aller pendant mon sommeil, ou bien me réveiller.* Elle était insensible aux louanges, et les mépris la rendaient joyeuse. Une femme mal élevée vint au couvent faire grand bruit, et dire mille injures

contre la supérieure, parce qu'on n'avait pu recevoir sa fille parmi les externes. En ces occasions et autres semblables, elle embrassait ses sœurs avec tendresse, en disant : *Courage! c'est un bonheur que nous soyons ainsi traitées; connaissons par là que nous sommes servantes de Jésus-Christ.* Elle avait souffert bien d'autres mépris à Lyon : car lorsqu'elle sortait avec ses compagnes pour aller à l'église, le peuple se moquait d'elles. Les uns les prenaient pour des veuves, les autres, pour des filles repenties, quelques-uns même, pour des filles vivant mal. Une femme lui dit un jour avec emportement qu'elle avait bien fait de venir à Lyon pour se remettre en bon chemin : *Car nous savons, ajouta-t-elle, quelle vie vous avez menée à Avignon, où votre mari a été pendu. — Il est vrai,* repartit la Mère en riant, *que mon époux a été pendu sur la croix.* Elle reçut cette femme avec tant de bonté, qu'elle la rendit confuse. En toutes choses, grandes et petites, elle avait égard à l'humilité. Ainsi une sœur qui savait mieux écrire qu'elle, s'offrant d'écrire en son nom à une personne de qualité, elle n'y voulut pas consentir, disant qu'elle s'attirerait par là des louanges qui ne lui étaient pas dues, et qu'il était juste que cette personne vît qu'elle ne savait rien faire de bien. Elle traitait avec ses religieuses plutôt en égale qu'en supérieure; mais elle savait, quand il le fallait, prendre un maintien grave ou sévère qui les faisait trembler. Comme elle excellait en humilité, elle la désirait en ses filles, et surtout dans les supérieures. Une de ces dernières s'excusait à elle pour ne pas accepter cette charge, disant qu'elle n'était pas capable de commander aux autres. La Mère de Jésus-Marie lui répondit d'un ton sévère : *Aussi je n'entends pas que vous leur commandiez; mais vous les prierez : et elles seront si obéissantes, que vos prières leur tiendront lieu de commandement.*

Après que cette digne Mère eut demeuré quatre mois avec les Ursulines de Saint-Bonet, on la demanda à Grenoble. L'archevêque de Lyon lui ayant écrit à ce sujet, elle le supplia de la laisser à Saint-Bonet, parce que le monastère était pauvre, qu'elle y était méprisée, et qu'elle y avait du temps pour vaquer à l'oraison. Le prélat ne voulut pas la contraindre; elle continua de répandre dans cet humble couvent l'esprit dont elle était pénétrée, et le parfum de ses vertus. Aussi elle s'y

trouvait si heureuse, qu'elle disait ordinairement que Paris, lui était un enfer, Lyon un purgatoire, et Saint-Bonet un paradis. A la vérité, si les saints font ici-bas leur paradis par les souffrances, elle en eut en cette ville plus qu'ailleurs, et c'est pour cela qu'elle s'y plaisait tant. Le renvoi d'une fille de qualité lui en causa beaucoup ; car tous les habitants en furent irrités, et pendant un an il sembla que le couvent en dût périr. Un jour que tout y manquait à la fois, un mulet chargé de farine se présenta à la porte sans conducteur. Les religieuses prirent sa charge, puis il s'en alla. La supérieure ordonna des prières pour ses persécuteurs et ceux de ses filles, et elle fut la première à se macérer pour eux. Ce fut en ce lieu qu'elle mena durant six ans une vie plus angélique qu'humaine, cachée dans le secret de la face de Dieu, et accablée de persécutions, qui firent resplendir davantage sa sainteté.

Exemples de l'Humilité de saint Jean de Dieu.

L'exemple suivant est bien propre à confirmer ce qu'on lit dans l'Évangile, que *celui qui s'abaisse sera exalté*, et que *Dieu se plaît à élever les humbles* (Luc, xiv) ; car on n'eut jamais plus de soin d'éviter les louanges que n'en montra constamment saint Jean de Dieu. Lorsqu'on trouvait quelque chose à reprendre en ses actions, ou qu'on lui adressait un blâme, un reproche, une injure même, il l'acceptait volontiers ; il lui arrivait fréquemment de faire observer qu'il s'était trompé en quelque occasion, ou de rappeler les plus grandes fautes de sa vie, pour mieux persuader qu'il était incapable et indigne de faire quelque chose de bon.

Rien n'était plus ordinaire aux gens du monde, lorsqu'ils parlaient de lui, que de le nommer *le Saint*, mais il s'appelait habituellement lui-même *Jean le Pêcheur*, et il le faisait avec un ton de sincérité si vrai, que ce trait d'humilité devint héréditaire dans son ordre. Ceux qui le voyaient de plus près étaient également convaincus et édifiés du mépris qu'il faisait

de lui-même; ils ont aussi remarqué qu'il avait réellement horreur de la vaine gloire, en sorte que de tant d'actions extérieures dont il remplit toute sa vie, il n'y en eut aucune qui ne brillât du mérite le plus pur, étant toutes à l'abri du ver rongeur de la vanité.

Une des femmes que saint Jean de Dieu avait retirées du désordre, abusant de sa bonté, ne cessait de lui soutirer des secours, et pour peu de besoins qu'elle eût dans son ménage, car il lui avait procuré un mariage honnête, elle le pressait avec des importunités qui allaient jusqu'à l'impudence. Il donnait toujours sans jamais refuser. Cependant, un soir, n'ayant plus rien, pas même son habit, dont il s'était dépouillé, il lui dit de revenir le lendemain; mais cette femme, entrant en fureur comme si elle avait reçu le plus cruel affront, se mit à l'injurier comme un hypocrite et un faux dévot, et le suivit jusqu'à l'hôpital, en continuant de lui adresser tous les noms que sa méchanceté lui suggérait. Saint Jean de Dieu, se retournant, lui dit : « Je vous promets pour demain deux réaux, si vous voulez aller dire tout cela sur le marché. » Cette parole ne l'ayant pu faire taire : « Il faudra toujours que je vous pardonne tôt ou tard, dit-il alors, c'est pourquoi je vous pardonne tout dès ce moment. » Il rentra ensuite et la femme s'éloigna. C'était peu de temps avant la mort du Saint, et l'on remarqua que cet acte de patience et de douceur avait produit son effet : car cette misérable, se trouvant à ses funérailles avec plusieurs autres qu'il avait pareillement établies, elle éprouva des remords si violents, qu'elle criait de toutes ses forces dans les rues et sur les marchés, en s'accusant elle-même et publiant les vertus et les aumônes de son bienfaiteur, jusque-là qu'elle arrachait des larmes à ceux qui l'entendaient.

Saint Jean de Dieu s'était accoutumé à ne se troubler jamais de rien. Il paraissait en toutes circonstances, et particulièrement dans les accidents inopinés et fâcheux, comme un homme aguerri à tous les hasards, et d'un calme à toute épreuve. Il était d'un caractère toujours égal, parce qu'il était humble; jamais on ne lui entendit proférer une parole de colère ou de vivacité; au contraire, s'il survenait quelque occasion difficile où il se voyait accablé d'injures et de mauvais traitements, il montrait un visage joyeux, comme un homme qui reçoit un

bienfait et qui en éprouve intérieurement une vive satisfaction. C'était l'effet de la soumission continuelle qu'il avait à la volonté de Dieu ; car comme il ne cherchait qu'à l'accomplir en toutes choses, il était bien aise d'en trouver l'occasion, et il eût craint de désobéir à Dieu même, en se livrant à l'impatience. D'ailleurs, la pensée habituelle de la passion du Sauveur avait tellement mortifié en lui le désir de se faire valoir, ou de se justifier aux yeux des hommes, qu'il n'avait plus d'autre attrait que de *se glorifier dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (GALAT., VI, 14). Quelques traits de sa vie le démontrent évidemment.

— Un jour que saint Jean de Dieu était sorti de grand matin pour aller mendier des provisions, il traversait la grande rue Gomelez, déjà remplie de monde, quand tout à coup il se vit en face d'un grand seigneur qui se dirigeait vers l'Alhambra et montait la rue à pied ; car à Grenade, où les principales rues sont voûtées à cause des aqueducs, les carrosses sont défendus. Il ne put si bien se mettre de côté, poussé qu'il était par la foule, qu'un large panier qu'il avait au bras n'accrochât, malgré lui, le manteau du gentilhomme et ne l'enlevât de l'épaule. Le fier Espagnol, l'apostrophant en colère : « Imbécile, lui dit-il, prends donc garde où tu marches. — Pardon, mon frère, répond le Saint, je ne l'ai pas fait exprès. » Il avait l'habitude de parler ainsi à tout le monde. Mais le gentilhomme, piqué au vif de s'entendre traiter si familièrement par un misérable inconnu, ne sut plus se contenir et lui donna un soufflet. « Ah ! je l'ai bien mérité, dit Jean, et vous pouvez m'en donner un second. » Le noble seigneur, plus indigné encore de ne recevoir aucune excuse, fait signe aux valets qu'il avait à sa suite de le débarrasser de cet homme grossier, et de le châtier d'importance. Ce fut aussitôt une scène de coups de canne et de coups de poing, qui arrêta tous les passants. Au bruit qui se faisait, Jean de Torrè, homme honorable du voisinage, accourut, et voyant ce qui se passait : *Eh bien ! frère Jean de Dieu, s'écrie-t-il, qu'est-ce donc qu'il y a ?* Au nom du Saint, le gentilhomme se retourne stupéfait et consterné ; il s'avance pour se jeter à ses pieds : « Est-ce donc vous, dit-il, dont on parle dans tout le monde avec tant d'éloges ? » Le Saint

le relève avec empressement; enfin ils s'embrassèrent, en se demandant pardon comme à l'envi, et se séparèrent. Le gentleman le fit inviter, peu de temps après, à venir dîner chez lui; mais il ne put l'obtenir, sans doute parce que le Saint prévoyait qu'il y serait reçu avec honneur. Il répondit donc que les soins de l'hôpital ne lui en donnaient pas le temps. Mais cela ne put empêcher ce généreux seigneur de lui envoyer cinquante écus d'or.

— Un autre jour qu'il était allé au vieux palais de l'inquisition pour y recueillir des aumônes, saint Jean de Dieu passait dans une cour près d'un bassin de fontaine, quand un jeune domestique, l'accostant sans faire semblant de rien, le poussa si brusquement qu'il le renversa dans l'eau; car cette sorte de gens, en voyant le saint, le prenaient toujours pour un fou. Pour lui, il sortit du bassin, et se remit comme il put, sans se plaindre, sans donner le moindre signe d'émotion, ayant au contraire un air gai, reconnaissant même envers ce garçon. Il continua sa ronde comme s'il ne lui était rien arrivé; ce qui surprit tous ceux qui le virent, et leur inspira le plus grand respect pour sa personne.

— L'indifférence de saint Jean de Dieu au mépris savait prendre, au besoin, le plus noble caractère. Parcourant un jour l'Albaïzin, c'est à dire le quartier habité par les Maures, il y fut l'objet de beaucoup d'avanies et d'insultes. Il les endurait sans mot dire, quand un des plus insolents de cette populace, s'approchant de lui, l'apostropha ainsi : « Dis-nous donc, chrétien, quels miracles a faits Jésus-Christ? » Le saint lui répondit avec une fermeté pleine de modestie : « Ce n'est pas un petit miracle que, parmi les outrages dont vous m'accablez, il me donne la force de vous souffrir, et que par amour pour sa loi, je ne fasse ici rien d'indigne du nom chrétien. »

— Allant, un matin, chez le chevalier don Antonio Zavan, saint Jean de Dieu fut bientôt assailli par un groupe de pauvres, et vexé outre mesure par l'un d'eux, plus exigeant que les autres. Il leur distribua un réal (soit vingt-cinq centimes) à chacun; mais l'insolent, qui prétendait avoir davantage, éclata en injures contre le saint, le traitant de voleur de l'ar-

gent qu'il recevait pour les pauvres ; et il en vint jusqu'à lui donner un soufflet, parce qu'il savait que cet excès était un moyen de le rendre plus généreux. Mais les autres pauvres se jetèrent sur ce misérable, et les domestiques même accoururent pour l'arrêter. Jean, prenant sa défense, eut bien de la peine à le dégager. Il y parvint néanmoins, et, grâce à lui, le coupable put s'enfuir à toutes jambes. Le chevalier, qui avait tout vu, descendit dans sa cour vers le saint ; il lui témoigna, en l'embrassant, ses regrets qu'un pareil outrage lui fût arrivé dans sa maison, et le retint à dîner.

— Un homme d'assez bonne mine alla s'offrir à l'hôpital pour devenir compagnon du saint. Jean, qui était plein de tact, n'eut pas de peine à reconnaître que le sujet ne lui convenait pas. Il le lui dit avec bonté ; mais il ne put empêcher que cet homme n'entrât en colère et ne fit un vacarme qui attira beaucoup de monde. Il s'éloigna cependant, mais ramassant une pierre, il la lança de toute sa force au visage du saint, et disparut. Jean, tout étourdi, retint ceux qui voulaient le poursuivre, et leur dit entre autres choses : *N'est-il pas juste que je lui pardonne cette unique offense, quand j'en ai tant devant Dieu qui ont besoin d'être pardonnées ?*

Il faut rapporter à Dieu le bien que nous faisons.

Dans ses Annales, Marc Battaglini, évêque de Nocera et puis de Césène, raconte, au sujet du roi de Pologne Jean Sobieski, une action singulièrement édifiante et digne d'une grande admiration. Après que cet illustre guerrier eut défait les armées ottomanes qui assiégeaient avec de nombreux bataillons Vienne en Autriche, il entra en triomphateur dans cette ville à la tête de ses troupes victorieuses, au milieu des applaudissements de toute la population. Mais avant d'entrer dans le palais qui lui était destiné, il se rendit à l'église impériale des Carmes-Déchaussés. Là il ordonna que l'on chantât l'hymne d'actions de grâces à Dieu pour le remercier de la victoire qu'il venait de

remporter. Mais, comme il ne s'y trouva pas en ce moment de chantre pour entonner cette hymne de triomphe, le roi, impatient de rendre à Dieu les louanges qu'on accordait à son brillant exploit, entonna lui-même le *Te Deum* et en poursuivit le chant alternativement avec le peuple. Le prêtre lui demandant par quelle oraison il fallait terminer ce chant de joie, lui-même voulut en chanter la conclusion par ces paroles du Prophète : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* : « Qu'elle soit tout entière à vous, et non point à nous, toute la gloire de cet illustre triomphe. » Ce prince, non moins religieux que vaillant, ne se proposait, dans la guerre qu'il avait entreprise contre ces barbares, que la gloire de Dieu. Il ne lui fut donc pas difficile, à la fin de son entreprise, de faire abnégation de celle qui lui revenait avec tant d'éclat ; mais, par un témoignage public et solennel, il la rapporta tout entière à Dieu. Si, au contraire, ce roi de Pologne, en prenant les armes contre les ennemis du nom chrétien, au lieu de la gloire qui devait revenir à Dieu de leur défaite, se fût proposé de se rendre lui-même célèbre dans tout l'univers par cet exploit militaire et d'immortaliser son nom jusqu'à la postérité la plus reculée, il est certain qu'après l'heureux succès de ses armes, au lieu d'en rendre gloire à Dieu, il aurait pris exclusivement pour lui avec une grande complaisance d'amour-propre les honneurs, les louanges, les applaudissements, les acclamations populaires qui retentissaient autour de sa personne. Nous devons donc apprendre de la conduite que tint cet illustre prince dans une action si éclatante, de quelle manière nous devons nous comporter nous-mêmes dans nos actions, de si mince valeur, afin que si elles sont accompagnées de louange et d'approbation, nous ne donnions point accès à une vaine complaisance dans notre cœur. Au moment où nous débutons dans quelques œuvres, prenons Dieu pour la fin que nous nous proposons, ne le perdons jamais de vue et protestons avec une affection sincère que nous n'envisageons que sa gloire, sa volonté sainte, le désir de lui plaire. Il est en même temps convenable que nous agissions de même dans toutes nos actions, afin qu'en imprimant profondément dans notre cœur, par le moyen de cette direction pieuse de nos intentions, un désir de travailler pour la gloire de Dieu, nous puissions en

extirper cette inclination naturelle qui nous porte à rechercher notre propre gloire.

Combien saint Hilarion redoutait la vaine gloire.

Saint Hilarion s'était élevé à un haut degré de perfection, selon ce qu'en rapporte saint Jérôme. Ce saint abbé, parvenu à l'âge de soixante ans, à la vue du grand monastère qu'il avait fondé et du nombre immense de religieux qui l'habitaient en y observant avec zèle les prescriptions les plus austères; à la vue des populations qui accouraient de toutes parts, soit pour obtenir la guérison de leurs maladies, soit pour implorer leur délivrance des possessions diaboliques, soit seulement pour recevoir la bénédiction du saint abbé; Hilarion, dis-je, non-seulement ne se félicitait pas au fond de son cœur de ces louanges que lui prodiguaient les peuples avec une si grande largesse, mais ne faisait que s'en plaindre amèrement. Comme on lui demandait pourquoi il versait tant de larmes et se répandait en plaintes si déchirantes, il répondait : « C'est parce que le monde se figure qu'il y a en moi quelque chose de bon, et parce que je crains que Dieu ne me récompense dès cette vie de quelques œuvres faites pour son honneur, et parce qu'enfin au milieu de cet immense concours de peuple qui m'entourne, il ne m'est point possible de savourer les délices de la solitude. » Voilà des preuves certaines qu'au milieu des applaudissements, des hommages, des marques de haute considération dont Hilarion était l'objet, rien ne pouvait émouvoir son amour-propre; il ne s'attachait à rien de tout cela, mais il rapportait tout à Dieu et en demeurait lui-même entièrement dépouillé, comme si ces honneurs ne le regardaient pas personnellement. Mais ce qu'ajoute saint Jérôme mérite une attention toute particulière. Que d'autres admirent, s'ils veulent, dit-il, les grands miracles d'Hilarion, sa prodigieuse austérité, sa profonde humilité, sa science admirable des choses divines, quant à moi je n'en suis pas émerveillé. Une seule chose me jette dans l'étonnement, c'est qu'il ait pu, avec un courage si héroïque, fouler aux pieds cette grande gloire, ces insignes

bonheurs qu'il recevait de toutes ces populations qui lui en payaient le tribut. Car enfin ce n'étaient pas seulement des gens du peuple qui couraient se jeter à ses pieds, mais la porte de sa cellule était assiégée par des clercs, des prêtres, des évêques, des foules innombrables de moines. On y voyait des dames, des gentilshommes, des gouverneurs de province, des personnages illustres et puissants qui venaient recueillir un peu d'huile ou un morceau de pain qu'Hilarion avait bénits de ses saintes mains. Et pourtant de si grands honneurs ne furent point capables d'ébranler l'âme du saint vieillard et d'y faire surgir le moindre sentiment de vaine complaisance ; au contraire, tous ces hommages le plongeaient dans l'affliction et la douleur de ce qu'il n'était pas resté complètement oublié, ignoré, méconnu au fond de sa chère solitude.

On doit éviter de dire du mal de soi-même.

L'abbé Sérapion reçut la visite d'un moine qui, à chaque parole, s'appelait pécheur et indigne de l'habit religieux qu'il portait.

Le saint abbé voulait lui laver les pieds, comme il en avait la coutume à l'égard des moines qui n'appartenaient point à sa communauté. Ce moine ne voulut point le lui permettre, protestant qu'il méritait plutôt d'être foulé aux pieds par tout le monde.

L'ayant donc fait asseoir à table, l'abbé Sérapion lui offrit quelque nourriture. Or, pendant que le moine se restaurait, l'abbé commença à lui adresser quelques paroles pleines de douceur et inspirées par une sincère charité : « Mon fils, lui dit-il, si vous voulez avancer dans la perfection religieuse, restez tranquille dans votre cellule, veillez sur vous et vaequez à vos travaux manuels. Tous ces voyages que vous faites d'un monastère à un autre, tant de courses dans le désert, ne sauraient contribuer à vos progrès spirituels. Dieu ne se trouve pas plus facilement en quelque lieu que ce soit que dans votre cellule. »

Le moine, en entendant ces paroles, en fut tellement troublé au fond de son cœur, qu'il ne put s'empêcher de manifester son agitation.

L'abbé Sérapion s'en étant aperçu : « Mon frère, lui dit-il, qu'est-ce donc que je vois ? Tout à l'heure vous vous êtes déclaré un grand pécheur, indigne de cette terre qui vous porte et de l'air que vous respirez, et en ce moment, à l'occasion d'une charitable réprimande que je vous fais au sujet de vos imperfections, vous me semblez tout troublé ? Vous vous méprenez, mon bon frère. Si vous désirez pratiquer l'humilité, vous ne devez pas dénoncer vos propres défauts, vous devez attendre que d'autres vous les reprochent ; et quand cela arrive, votre devoir est de recevoir ces reproches avec calme, et même de vous en réjouir au fond de votre cœur. »

Le moine, à cette seconde réprimande, ouvrit les yeux et distingua de la fausse humilité celle qui en a tous les caractères et à laquelle est réservée la victoire sur toute vanité. Il se mit donc à demander pardon à l'abbé et s'en retourna pour vivre dans la solitude de sa cellule.

**Il ne faut pas omettre de faire le bien par crainte
de la vaine gloire.**

Un certain moine alla visiter le saint abbé Pasteur et lui dit qu'il s'abstenait de faire des œuvres de charité parce qu'elles étaient souillées de vaines complaisances. L'abbé le reprit de cela, et pour le bien convaincre de son erreur, il lui proposa la parabole suivante : « Dans un même village habitaient deux cultivateurs, l'un paresseux et l'autre diligent. Le premier ne se mit pas en peine d'ensemencer ses champs. Le second les sema au contraire dans la saison convenable. Le premier ne récolta rien ; le second recueillit peu de blé mêlé d'ivraie. Lequel des deux vous semble avoir agi plus sagement ? C'est le second, reprit le moine, car il vaut mieux recueillir peu que rien du tout. Eh bien ! reprit l'abbé Pasteur, c'est tout comme si vous négligiez de faire quelque bien, par la crainte de la

vaine gloire, vous ne recueilleriez ainsi aucun mérite, tandis que si vous persévérez à faire le bien, quoique ce bien soit mêlé avec l'ivraie de la vaine gloire, vous ne laisserez pas de vous enrichir de quelque mérite pour le ciel.

Je joins à ce qu'on vient de lire, que si une personne qui suit la voie de la perfection repousse tous les sentiments de vanité, en renouvelant l'intention droite qui la fait agir, il ne se mêlera aucun grain d'ivraie à la récolte des mérites du bien qu'elle fera. Bien mieux encore, sa récolte sera pleine et abondante pour conquérir la gloire du ciel. Il ne faut donc plus, par de semblables motifs de crainte, se dispenser de faire de bonnes œuvres; mais en foulant aux pieds toutes ces appréhensions mal fondées, on doit agir avec une liberté complète d'esprit.

Humilité de sainte Claire.

Bien loin de s'élever à cause de sa dignité, elle ne s'en servit que pour s'humilier davantage. Elle était la première à pratiquer les exercices de mortification et de pénitence. Les emplois les plus bas étaient ceux qui lui semblaient les plus agréables. Elle donnait elle-même à laver à ses sœurs, et souvent lorsqu'elles étaient à table elle demeurait debout et les servait. Elle lavait aussi les pieds des filles de service qui venaient du dehors, et quelque sales qu'ils fussent, elle les baisait avec respect dans un profond anéantissement d'elle-même. Rien n'est si dégoûtant ni si contraire à la délicatesse des jeunes filles, que les ministères qu'il faut rendre aux malades dans les infirmeries; mais elle ne croyait pas que sa dignité de supérieure l'en dût exempter, et si elle députait quelques sœurs pour en avoir la charge, c'était à condition que souvent elles lui laissassent faire ce qui était plus difficile et dont les autres auraient eu plus d'aversion.

Il faut tout attribuer à la grâce de Dieu.

Un compagnon du séraphique saint François d'Assise découvrit dans une vision la place destinée à cet illustre patriarche, placé au dessus des séraphins dans le ciel. Quelques moments après, il demanda au saint ce qu'il pensait de lui-même, et l'humble serviteur de Dieu répondit : « Mon cher frère ! je ne crois pas que la terre porte un plus grand pécheur que moi. » — « Comment donc, Père bien-aimé », dit le compagnon, « pouvez-vous dire quelque chose de semblable sur votre compte sans blesser la vérité, puisqu'il y a des voleurs, des fornicateurs, des assassins et d'autres criminels qui, sans comparaison, ont commis des fautes bien plus graves que vous ? » Alors François lui répondit par ces paroles remarquables : « Ce que je sais très-bien, c'est que si ces personnes dont vous parlez eussent reçu de Dieu d'aussi grandes grâces que moi, il n'y a pas de doute qu'elles n'y eussent mieux coopéré que je ne l'ai fait et s'en seraient montrées plus reconnaissantes envers Dieu. Aussi je crois certainement que si Dieu retirait un moment sa main protectrice de dessus moi, je m'enfoncerais dans les crimes les plus honteux et je deviendrais le plus méchant des hommes. »

(*Le Messager de Jéricho.*)

Le solitaire orgueilleux.

Nous lisons dans la Vie de saint Pacôme et de saint Palémon, qu'un solitaire était favorisé du don des miracles et allait jusqu'à marcher sur les charbons ardents. Mais ces faveurs extraordinaires lui inspirèrent tant d'orgueil, qu'il méprisa ses compagnons du désert et se regarda lui-même comme un grand saint. Saint Palémon lui reprocha souvent en termes sévères sa ridicule vanité et l'engagea à devenir humble. Mais tous ses avis paternels demeurèrent vains ; le solitaire ne fit que devenir plus orgueilleux, et finit par tomber dans des péchés infâmes, auxquels succéda une mort misérable.

Le fils de l'armurier.

Wolfgang Tiefstadt, fils d'un armurier, avait appris l'état de son père. Plus tard il devint un guerrier distingué, et pour le récompenser de ses actions d'éclat et de ses loyaux services, l'Électeur de Saxe le nomma chevalier et lui fit don de magnifiques domaines. Un jour il invita à dîner l'Électeur lui-même, qui accepta l'invitation. Comme Wolfgang se tenait debout à table pour faire les honneurs à son illustre convive, celui-ci lui ordonna de venir se mettre à côté de lui. Mais Wolfgang répondit : « Je prie Votre Altesse de m'excuser et de m'accorder une grâce ; j'ai ici dans ma demeure mon vieux père, auquel, après Dieu, je dois la vie, mon état et tout mon bonheur ; c'est à lui que revient l'honneur de s'asseoir à table à côté de Votre Altesse. » — « Allez le chercher », dit l'Électeur. Le vieux armurier dut se mettre à côté de lui et ne partit pas sans avoir été comblé de bienfaits. L'Électeur n'en eut que plus d'estime pour le fils qui remplissait si fidèlement le quatrième commandement.

Humilité de Fénelon.

Le saint prélat haïssait l'orgueil et la vanité dans les grandes places ; il détestait la présomption et la vaine suffisance dans les conditions médiocres : occupé de la grandeur de Dieu seul, le reste disparaissait à ses yeux, comme de petits riens qui tenteraient injustement de s'approprier une gloire qui n'est due qu'au Souverain Etre. Il voyait d'ailleurs, par la lumière de la foi, que le chrétien doit prendre le modèle de son humilité sur celle de Jésus-Christ même ; d'où il concluait, pour lui en particulier, l'obligation indispensable de pousser cette salutaire imitation jusqu'à s'anéantir, s'il eût été possible, en agréant de bon cœur de devenir l'objet, je ne dis pas seulement de l'indifférence ou de l'oubli, mais du mépris de tous les hommes.

« Quelle honte, s'écriait-il, que des chrétiens soient orgueilleux ! En vérité, y pensent-ils de se glorifier, ayant pour objet de leur foi Jésus anéanti pour la gloire de son Père ? Pour moi, ajoutait-il, à quelque prix que ce soit, je veux vivre dans l'humilité ; et j'espère, avec l'aide de Dieu, de me rendre si petit, qu'à mes yeux, il n'y aura rien au monde de plus vil que moi. » Et qu'on ne croie pas que ces maximes demeuraient oisives dans l'âme du saint prélat. Chez lui, le cœur, de concert avec l'esprit, se peignait au naturel dans sa conduite, expression fidèle de ses sentiments.

Rempli de très-bas sentiments de lui-même, il trouvait, dans l'exercice de la plus profonde humilité, une certaine vérité majestueuse dont il faisait ses délices. Peu lui importait qu'on le mésestimât, ou même qu'on le méprisât. Que dis-je ? il allait courageusement au devant de ce qui pouvait le rabaisser ; et sans attendre que l'humiliation vînt le déprimer, déjà il se mettait autant et même plus bas qu'elle n'eût pu le réduire.

Un roi à genoux faisant sa coule à un pauvre moine.

Voici un extrait charmant emprunté au IV^e volume des *Moines d'Occident*. On y verra combien la religion chrétienne avait adouci les mœurs des Anglo-Saxons, grâce à leurs rapports avec les moines celtiques. — La scène que nous allons raconter se passait au milieu du VII^e siècle :

En apprenant la mort d'Oswald, roi en Deïra, son fils Oswin revendiqua son droit de succession. Les anciens sujets de son père et de son grand-oncle le reçurent avec bonheur. Les chefs de la noblesse, réunis en assemblée, reconnurent son droit héréditaire et le proclamèrent roi des Deïriens. Pendant sept ans il les gouverna à la satisfaction de tous. Il était encore tout jeune, d'une haute taille, d'une beauté et d'une grâce remarquables, ce qui ne laissait pas que d'être une grande qualité dans un temps et chez un peuple infiniment sensible aux avantages extérieurs. Mais il avait de plus toutes les vertus qui constituaient alors des titres à la sainteté. On vantait son ex-

trême douceur, sa charité, et surtout son humilité; il était en outre si affable, si courtois, si généreux, que les plus nobles seigneurs de tous les pays northumbriens sollicitaient à l'envi l'honneur de le servir parmi ces officiers de sa maison, que les historiens latins qualifient, en Angleterre comme ailleurs, du nom de *ministeriales*.

Bien qu'Oswin eût été exilé, non pas en Écosse, comme ses cousins et ses rivaux Oswald et Oswy, mais chez les Saxons du Wessex, et qu'il n'eût ainsi eu aucun contact avec les moines celtiques, il était déjà chrétien quand il vint à Northumbrie, et n'hésita pas à reconnaître l'autorité épiscopale d'Aïdan. Pendant tout ce règne, le moine d'Yona, devenu évêque de Lindisfarne, continua de parcourir les deux royaumes qui formaient son immense diocèse, ne se bornant pas à prêcher dans les nouvelles églises, mais allant de maison en maison pour arroser auprès du foyer domestique les semences de la foi naissante. Il aimait surtout à s'arrêter sous le toit hospitalier du jeune roi de la Deïra, et il vécut toujours avec lui dans une union aussi tendre et aussi complète qu'avec le roi Oswald.

On a souvent raconté, d'après Bède, une anecdote qui révèle à la fois la douce intimité de leurs rapports et la noble délicatesse de leurs âmes. Aïdan faisait toutes ses courses apostoliques à pied; mais le roi voulut au moins qu'il eût un cheval pour traverser les rivières ou pour d'autres cas extraordinaires, et il lui donna son meilleur cheval magnifiquement harnaché. L'évêque l'accepta et s'en servit; mais ce moine, que Bède appelle le père et l'adorateur des pauvres, ayant bientôt rencontré un homme qui demandait l'aumône, sauta à bas du coursier royal et le donna tout harnaché au mendiant. Le roi en fut aussitôt informé, et comme ils allaient dîner ensemble, il dit à Aïdan : « Seigneur évêque, quelle idée avez-vous eue de donner mon cheval à ce pauvre? N'avais-je pas beaucoup d'autres chevaux de moindre valeur et toute sorte d'autres biens pour en faire l'aumône, sans qu'il vous fallût aller donner ce cheval que j'avais exprès choisi pour votre service particulier? » — « Que dites-vous là? » lui répondit Aïdan. « O roi! ce cheval, qui est le fils d'une jument, vous est-il donc plus cher que cet homme, qui est le fils de Dieu? » Sur quoi ils entrèrent dans la salle du festin. Oswin, qui revenait de la chasse,

s'approcha du feu avec ses officiers avant de se mettre à table, et, tout en se chauffant, il méditait la parole de l'évêque; puis tout à coup ôtant son épée, il alla se prosterner aux pieds du saint, en le priant de lui pardonner. « Jamais plus, dit-il, je n'en parlerai, et jamais plus il ne m'arrivera de regretter ce que vous donnerez de mon bien aux enfants de Dieu. » Après quoi, rassuré par les douces paroles de l'évêque, il commença tout joyeux à manger. Mais l'évêque, au contraire, devint tout triste et se mit à pleurer : et comme un de ses prêtres lui demandait la cause de sa tristesse, il répondit en langue celtique, que ni Oswin ni les siens n'entendaient : « Je connais maintenant que le roi vivra peu ; car, jusqu'ici, je n'avais jamais vu de roi si humble, et cette nation n'est pas digne d'un tel prince. »

« Ce petit récit, dit avec raison Ozanam, forme un tableau achevé; il montre, en des temps si barbares, une douceur de sentiments, une délicatesse de conscience, une politesse de mœurs qui, mieux encore que la science, est le signe de la civilisation chrétienne. »

Humilité admirable du président Favre.

Le président Favre, ami de saint François de Sales, quoique doué de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, était d'une humilité exemplaire.

Lorsqu'il allait à l'église et que ce n'était pas dans les cérémonies où il était obligé de paraître selon sa dignité, il se mettait habituellement au milieu du peuple; et c'était le mortifier que de faire attention à lui, de lui porter des carreaux pour mettre sous ses genoux, ou de lui rendre les autres honneurs qu'on est dans l'usage de rendre aux gouverneurs des provinces.

Il se confessait à son tour, après ceux qui étaient avant lui, et ne voulait pas que personne lui cédât sa place.

Jamais il ne témoignait avoir mauvaise opinion de la capacité des autres, principalement des prédicateurs. Lorsque, dans le sénat, il se croyait obligé de prendre un avis contraire aux

sentiments de ceux qui avaient opiné avant lui, il se servait de termes si obligeants et si honnêtes, et il trouvait moyen de louer tant de choses dans les autres, que personne ne pouvait s'en plaindre.

Il ne pouvait souffrir qu'on tournât en ridicule le sentiment de qui que ce fût ; mais il voulait qu'on parlât honnêtement de chacun, surtout dans le sénat.

Un de ses condisciples, M. Guérin, premier président du parlement de Grenoble, alla exprès pour le voir à Chambéry. Il lui parla du succès avantageux de ses ouvrages et du cours qu'ils avaient en France, où ils étaient cités avec éloge dans tous les tribunaux de la justice. Ce grand homme, dont la modestie ne pouvait souffrir les louanges, le pria instamment de ne point lui tenir de semblables discours, mais de s'entretenir avec lui sur la vie qu'il fallait mener pour se préparer à la mort.

Dans une autre circonstance, saint François de Sales lui-même mit à une rude épreuve la délicatesse de sa modestie, en présence du P. Raynaud, jésuite. Le saint évêque, dînant avec le président Favre, reçut une lettre qu'il lut d'abord en particulier, et ensuite tout haut. Elle contenait qu'à l'ouverture de la Saint-Martin, faite au parlement de Paris par le premier président de Verdun, ce magistrat avait fait l'éloge des hommes doctes, et ensuite avait proposé pour modèle le président Favre, comme l'oracle de la jurisprudence, disant que ses définitions devaient désormais passer pour des décisions de droit, et que l'avocat général avait relevé aussi son mérite et sa capacité, et avait même dit, en adressant la parole aux avocats, qu'il s'étonnait de voir que, quand ils citaient à l'audience un si grand personnage, ils ne missent pas la main à leur bonnet, en signe de respect ; qu'il les invitait à en user ainsi ; que dans les parlements éloignés, comme ceux de Bordeaux et de Toulouse, on avait une grande vénération pour un si fameux jurisconsulte, quoiqu'il n'y fût jamais venu, et qu'on devait bien plus en témoigner à Paris, où se trouvaient ses compagnons d'étude et tant d'amis qu'il s'était faits à la Cour et au Palais pendant ses trois voyages ; que c'était un des premiers magistrats du monde, un homme incomparable et au dessus de tous les éloges. Le président Favre, dont la modestie surpassait le

mérite, ayant entendu, non sans peine, la lecture de cette lettre, leva les yeux au ciel, et dit qu'il était indigne des honneurs qu'on lui rendait. Il pria son cher frère saint François de Sales, de l'aider à rendre à Dieu les actions de grâces qu'il lui devait pour les faveurs dont le ciel le gratifiait à tout moment.

Dans une lettre que le président Favre écrivait à saint François de Sales, au sujet de quelque chagrin qu'il avait reçu de plusieurs personnes de la province, il s'appliquait ces paroles du Prophète royal : *Il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne à faire vos volontés infiniment justes.* Ensuite il ajoutait : « Voilà ce que je dis, mon cher frère, et dont je me sers comme d'un excellent remède contre les persécutions de ceux que vous savez. En vérité, mon cœur se réjouit en Notre-Seigneur de ce que, par les traverses de ceux de mon pays, j'ai sujet de réprimer la vaine gloire que mes ouvrages et une certaine réputation m'attirent dans les pays étrangers. »

Il finit en disant : « J'ajoute à cela, mon cher frère, dans une entière tranquillité d'esprit, ce que je vous ai entendu dire quelquefois, qu'après tout nous ne sommes dans ce monde que ce que nous sommes devant Dieu, en la présence duquel ni les louanges des absents, ni le blâme des présents ne nous élèvent ni ne nous abaissent. Soyons donc indifférents à l'un et à l'autre ; ayons toujours un esprit de sainteté et de justice dans toutes nos actions. Vous possédez la sainteté, mon cher frère, obtenez pour moi la justice. »

L'humilité de ce grand homme paraissait dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles. C'était son vrai caractère ; jamais de regard dédaigneux, jamais le moindre air de fierté et de mépris pour les personnes de la plus basse condition, et l'on ne vit jamais dans sa conduite aucune apparence de vanité. Il avait toujours le secret d'associer ces deux choses presque incompatibles : un mérite éclatant et une grande humilité ; il était si éloigné de la vaine gloire, qu'il n'estimait en lui rien de grand que les grâces dont Dieu le comblait ; c'est pourquoi il s'humiliait dans son cœur, et s'abaissait au dessous des hommes, nonobstant toute sa grande capacité et sa grande réputation, qu'il ne pouvait ignorer. Ceux qui l'ont connu ont

dit de lui qu'il avait plus de peine à tenir son rang et à faire valoir son autorité qu'à s'humilier.

Son humeur humble faisait qu'il n'était pas jaloux de ses sentimens; il parlait avec tant de douceur et d'honnêteté à ceux qui enviaient son élévation et l'honneur que ses livres lui attiraient, que les plus difficiles étaient souvent forcés d'avouer qu'ils n'avaient aucun sujet de s'en plaindre.

Lorsqu'il fit le codicille qui suivit son testament, et que le notaire relisait ses qualités de premier président, de gouverneur, de baron, etc., il témoigna son mépris pour la gloire du monde, en disant : « Qu'on ne me parle plus de tout ce vain attirail de qualités passagères et momentanées; ce qu'il y a de constant, c'est que je suis un misérable criminel devant Dieu. » Aussi, pour exprimer la modestie et l'humilité de ce grand homme que Charles-Emmanuel, duc de Savoie, avait comblé d'honneurs et de grâces, on fit une devise où l'on représenta l'Océan, où les rivières se déchargent, avec cette légende : *J'augmente et n'enfle pas. — Cresco, non tumeo,*

IX

DE LA DOUCEUR ET DE LA PATIENCE.

La douceur et la patience sont des filles de l'humilité. *Apprenez de moi*, dit le Sauveur, *que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes*, c'est à dire que vous ne perdrez pas la paix au milieu des injures et des contradictions, bien convaincus que l'on ne vous doit rien.

Quelle est, demande saint Jean Climaque, cette douceur évangélique, cette douceur, qui fut propre aux Apôtres, cette douceur victorieuse du monde et de ses erreurs, cette douceur enfin à laquelle l'Évangile attache pour récompense l'empire de la terre, c'est à dire la domination des esprits, et la conquête des cœurs? C'est, répond ce Père, une douceur plus qu'humaine, une douceur toute divine et semblable à celle du Sauveur; aussi ce divin pasteur de nos âmes a dit, en instruisant ses apôtres et ses disciples : « Apprenez, non pas des hommes, non pas même des anges, mais de moi, qui suis votre Sauveur et votre Dieu, apprenez la douceur. » Pouvait-il leur marquer d'une manière plus simple et plus précise que cette qualité, qu'il leur donnait pour caractère, n'avait rien de naturel ni d'humain, puisqu'il la leur donnait comme l'abrégé de ses leçons et le précis de ses exemples? Aussi, saint Jean Chrysostôme nous dit-il qu'il n'y a rien de plus violent ni de plus fort que cette bonté pastorale, et cette douceur apostolique qui a soumis l'univers au joug de Jésus-Christ.

La douceur, ou la mansuétude, n'est pas une passion, mais une vertu qui comprime ou modère la colère, lorsque nous nous sentons irrités contre ceux de qui nous avons reçu quelque injure. Elle est différente de la clémence, en ce que celle-ci

consiste proprement à adoucir le châtement que mérite un criminel, ou celui qui nous a offensés injustement; au lieu que la mansuétude, ou la douceur, apaise ou réprime entièrement la colère : ces deux vertus, douceur et clémence, sont différentes dans leur objet et dans leur effet, quoiqu'il ne soit pas rare qu'on les confonde. La douceur est le fruit précieux d'une invincible patience, d'une profonde humilité, d'une mortification continuelle de nos passions. Cette aimable vertu retient ces mêmes passions si parfaitement assujetties à la raison, qu'elle ne leur permet pas le moindre mouvement déréglé; elle est à l'épreuve de tous les maux, de tous les outrages, de tous les accidents de cette vie : c'est une vertu qui renferme ou suppose presque toutes les autres. Elle n'est ni l'effet d'un esprit plus lent à concevoir, ni celui d'un naturel heureux, ni celui d'une bonne éducation ou d'une honnêteté naturelle, quoiqu'il y ait des caractères doués de grandes dispositions pour l'acquérir; c'est une effusion du Saint-Esprit dans nos âmes. Il n'y a qu'un enfant de la vérité, qu'un disciple de Jésus-Christ qui puisse posséder cette vertu, et l'on n'est pas véritablement chrétien, quand on renonce aux biens dont elle nous fait jouir.

Un serviteur de Dieu, qui était naturellement porté à la colère, adressait souvent à Jésus-Christ cette prière : « Seigneur, enseignez-moi que vous êtes doux : *Doce me quia mitis es.* » Dans le temps qu'il se sentait ému, il ne cessait de répéter ces paroles : « *Beati mites*, heureux ceux qui sont doux ! » et quand il se reprochait quelque faute sur ce sujet, il se hâtait de faire un acte de contrition, donnait l'aumône à deux pauvres et pratiquait pendant le jour un plus grand nombre d'actes de douceur.

Caractères ou marques de la douceur chrétienne.

Nous ne pouvons mieux caractériser cette vertu qu'en rapportant les propres paroles de saint François de Sales. « Qui-conque possède la douceur chrétienne, dit-il, a un cœur tendre pour tout le monde; il est porté à pardonner et à excuser les fragilités des autres. Il témoigne la bonté de son cœur par une

douce affabilité qui influe sur ses paroles et sur ses actions, et lui fait trouver tout agréable ; il s'interdit tout discours sec, brusque, impérieux. Une aimable sérénité est toujours peinte sur son visage ; il ne ressemble point à ces gens qui ne lancent que des regards furieux, qui ne savent que refuser, ou qui accordent de si mauvaise grâce qu'ils perdent tout le mérite du bienfait. »

Le saint fait ici son propre portrait sans s'en douter, car personne ne fut plus fidèle que lui à pratiquer ces règles, et à retracer dans toute sa conduite les caractères qu'il donne ici à la douceur. Tout le monde sait que la douceur fut la vertu dominante de saint François de Sales.

Quand les apostats et les pécheurs les plus abandonnés avaient recours à lui, il leur ouvrait son cœur avec une tendresse inexprimable, et les recevait comme le père de l'enfant prodigue reçut son fils « Venez, disait-il, mes chers enfants ; venez que je vous embrasse et que je vous mette dans mon cœur. Dieu et moi nous vous assisterons. Je ne vous demande qu'une chose, qui est de ne point vous désespérer ; je me charge de tout le reste. » Il les regardait avec des yeux qui annonçaient la sincérité de ses sentiments ; il leur ouvrait sa bourse, son cœur et toutes ses entrailles. Quand on blâmait son indulgence pour les pécheurs, et qu'on lui représentait qu'il les excitait à pécher par l'impunité, il répondait : « Ne voyez-vous pas que ce sont mes brebis ? Notre-Seigneur leur a donné tout son sang ; comment leur refuserais-je mes larmes ? Ces loups se changeront en agneaux ; un jour viendra qu'ils seront plus saints que tous tant que nous sommes. Si Saul eût été rejeté, jamais on n'aurait eu saint Paul. »

Il en est qui paraissent doux, tant que tout leur prospère et va à leur gré ; mais à la moindre adversité, à la plus légère contradiction, leur douceur disparaît, et ils s'enflamment ; on peut les comparer à des charbons cachés sous la cendre. Leur douceur n'est pas celle que le Seigneur demande pour que nous lui soyons semblables (S. BERNARD).

Saint François de Sales prêchant à Annecy, deux avocats lui firent présenter, pendant le sermon, un papier qui renfermait toutes sortes d'injures. Le saint le prit, interrompit son instruction pour le lire, pensant qu'il contenait quelque avis à

donner au peuple ; l'ayant lu en silence, il poursuivit sans être ému ; mais étant descendu de chaire et ayant pris un peu de repos, il s'informa du clerc quels étaient ceux qui lui avaient remis ce billet. Dès qu'il en fut instruit, il alla chez eux, et, sans parler ni à l'un ni à l'autre de l'écrit injurieux, il les pria de lui dire en quoi il leur avait déplu : ils le lui dirent. Le saint les assura que son intention n'avait pas été de les contrister ; et, s'étant mis à genoux devant eux, il leur demanda pardon. Ces messieurs furent aussi confus de voir le saint à leurs genoux qu'ils avaient été irrités ; ils lui demandèrent pardon à leur tour, et vécurent depuis ce moment avec lui dans la meilleure intelligence ; ils ne pouvaient cesser d'admirer une vertu si héroïque et si chrétienne.

Au sujet de cette multiplicité d'affaires et de cette affluence du monde, qui sont si propres à déconcerter les supérieurs, en ne leur laissant pas un moment pour respirer, le même saint disait : « Dieu sonde nos cœurs, afin de voir s'ils sont à l'épreuve et armés de toutes pièces. Je me suis quelquefois trouvé dans ce cas ; mais j'ai fait un pacte avec mon cœur et avec ma langue, pour les contenir dans les règles du devoir. Toutes ces personnes qui arrivent coup sur coup, sont des enfants qui courent dans le sein de leur père ; jamais une poule ne se fâche quand ses poussins se jettent tous à la fois sous ses ailes ; au contraire, elle les étend le plus qu'elle peut, afin de les couvrir tous. Il me semble que mon cœur se dilate à mesure que le nombre de ces bonnes gens s'accroît. »

Sainte Françoise de Chantal qui, mieux que personne, avait connu le saint évêque de Genève, fait de sa douceur le portrait suivant : « La paix de son cœur était divine et imperturbable. On ne l'a jamais vu se troubler ni rien perdre de sa modestie ordinaire. On n'a jamais vu sa patience ébranlée, ni son âme altérée contre qui que ce soit. Jamais on n'a vu un esprit si doux, si humble et si débonnaire, si gracieux et si affable que le sien. »

C'est surtout la conduite qu'on tient dans les contradictions, les souffrances et les mépris, qui montre si ceux qui vivent dans l'Église de Dieu sont de la paille ou du grain. Ceux qui, dans ces circonstances, ont de la patience et du courage sont le grain ; les autres sont la paille, et une paille d'autant plus

légère qu'ils s'élèvent plus haut et manifestent davantage leur orgueil. (S. AUGUSTIN.)

Un gentilhomme de distinction vint demander à saint François de Sales un bénéfice vacant pour un ecclésiastique qu'il protégeait. La réponse du saint fut qu'il ne pouvait lui accorder ce qu'il souhaitait, qu'ayant mis tous les bénéfices au concours, il s'était volontairement lié les mains. Ce seigneur, croyant que c'était un prétexte, s'emporta vivement, l'accusa de duplicité et d'hypocrisie; il alla même jusqu'à se répandre en menaces et à vomir contre lui toutes sortes d'injures. Le saint, voyant qu'il ne pouvait l'apaiser par ses paroles, l'écouta tranquillement sans l'interrompre. Il disait ensuite à une personne qui lui demandait comment il avait pu se contenir, et s'il n'avait éprouvé au fond de son âme quelque ressentiment : « Ce n'est pas lui qui parlait, mais sa passion; vous verrez qu'avec le temps, mon silence sera cause qu'il reviendra; et nous n'en serons que meilleurs amis. Tandis qu'il me parlait avec tant de feu, ajouta le saint, je m'occupais de ses bonnes qualités qui me le rendent très-cher. » Celui qui avait offensé le saint évêque ne tarda pas à venir lui faire des excuses, et l'amitié qu'il y eut toujours dès lors entre eux fut très-étroite.

Modèles de douceur évangélique.

C'est par la patience et la cordialité que saint Vincent de Paul, à qui on pouvait bien donner le nom d'ange de paix, a réussi dans tant d'affaires dont on le chargea. Il recommandait la pratique de la douceur et de l'affabilité; ces vertus ouvrent le cœur, disait-il, tandis que la sévérité le serre; il ajoutait : « M. l'évêque de Genève a converti plus d'âmes par sa douceur que par son érudition », et il rapportait ce que le cardinal du Perron avait coutume de dire : « Je suis bien assuré de convaincre les hérétiques; mais pour les convertir, il faut les envoyer à M. de Sales. »

— Philippe II, roi d'Espagne, ayant passé plusieurs heures

de la nuit à écrire au Pape une longue lettre, la donna à son secrétaire pour la plier et la cacheter. Celui-ci, qui était à demi endormi, voulant mettre de la poussière sur l'écriture, se trompa ; il prit la boîte où était l'encre au lieu de prendre celle qui renfermait la poussière, et couvrit d'encre tout le papier. S'apercevant aussitôt de ce qu'il avait fait, il était inconsolable. Alors le roi, sans se troubler, dit : « Le mal n'est pas bien grand, il y a là une autre feuille de papier. » Il la prit, et employa le reste de la nuit à faire une seconde lettre, sans témoigner à son secrétaire le moindre mécontentement.

— Saint Remi, ayant prévu qu'il y aurait une grande disette, avait fait remplir une maison de grains pour pouvoir en soulager son peuple ; des personnes malintentionnées y mirent le feu ; on vint le dire au saint évêque ; il accourut vers la maison qui brûlait ; mais voyant qu'il ne pouvait apporter aucun remède à l'incendie, il s'approcha du feu avec un visage tranquille, et se chauffant parce qu'il faisait froid, il dit : « Le feu est bon en tout temps. »

— Saint Charles Borromée (an 1584), cardinal et archevêque de Milan, fut, dès son enfance, si bien exercé à la pratique de la douceur, que cette vertu devenant dominante en lui, formait pour ainsi dire, son caractère. Il était tellement maître de lui-même, qu'il ne se mettait jamais en colère contre les jeunes gens de son âge. Cette vertu s'était depuis perfectionnée de jour en jour. Les injures les plus atroces, les accusations les plus calomnieuses envoyées contre lui au roi d'Espagne, divers traits de l'ingratitude la plus noire ne furent point capables de troubler la paix de son âme. On publia des libelles diffamatoires pour flétrir sa réputation ; il les brûla sans les lire et sans en rechercher les auteurs. Il garda constamment dans sa maison un prêtre qui saisissait toutes les occasions de critiquer sa conduite. Il lui témoignait même beaucoup d'égards, et il lui assura une pension par son testament. Il refusait avec fermeté ce qui paraissait injuste ou contraire aux règles ; mais il accompagnait ce refus de tant de douceur, qu'on finissait par être de son avis.

— Saint Etienne (an 1124), prêtre, fondateur de l'ordre de

Grandmont, aimait ses disciples comme ses enfants, et les gouvernait avec une sagesse admirable qui proportionnait toujours les mortifications aux forces du tempérament. Dur à lui-même, il n'avait que de la douceur pour les autres. Il était cependant ferme sur l'accomplissement des devoirs essentiels à la vie solitaire, tels que le silence, la pauvreté et le renoncement à soi-même.

— Sainte Opportune (an 770), abbesse de Montreuil en Normandie, redoubla de ferveur dans tous ses exercices, dès qu'elle se vit élue supérieure, persuadée qu'en cette qualité, elle devait l'exemple à ses sœurs. Souvent elle passait toute la nuit en prière. Elle portait le même habit en hiver et en été. Ses jeûnes étaient très-rigoureux ; elle ne prenait aucune nourriture les mercredis et les vendredis ; les autres jours de la semaine elle ne faisait qu'un repas sur le soir ; encore ne mangeait-elle que du pain d'orge et des légumes, excepté le dimanche qu'elle mangeait un peu de poisson. Mais cette dureté qu'elle avait pour elle-même ne prenait rien sur la douceur qu'elle avait pour les autres. Toutes les sœurs trouvaient en elle une mère tendre et compatissante.

Saint Félix de Cantalice doux et humble de cœur.

Saint Félix de Cantalice (an 1587), religieux convers capucin, était envers lui-même d'une sévérité si inflexible, qu'il ne voulait s'accorder ni repos, ni soulagement, ni satisfaction en quoi que ce fût.

Mais autant il était dur et inexorable envers lui-même, autant il était tendre et compatissant envers les autres. Devenu frère quêteur du monastère, il obtint de ses supérieurs la permission de faire aux pauvres tout le bien qu'il pourrait. Dès lors fidèle imitateur de Jésus-Christ, qui oubliait les douleurs de sa passion pour consoler les saintes femmes de Jérusalem, saint Félix semblait aussi oublier ses souffrances pour ne songer

qu'aux besoins spirituels et corporels du prochain. Peu de malheureux qui échappassent à son zèle, peu de familles désolées, peu de filles en danger pour qui la charité du frère Félix ne fût une ressource. Il passait tous les dimanches et les fêtes dans les hôpitaux pour assister les malades, et leur rendre des services dont le nom seul révolte notre fausse délicatesse. Dans la semaine, il visitait, le jour, les malades qui étaient dans le couvent. Nulle de ses visites de charité ne se terminait sans quelque aumône, quelque rafraîchissement, et afin de fournir aux besoins de tous, il quêta, non-seulement pour ses frères, mais encore pour les pauvres malades et les pauvres honteux.

Ce qui caractérisait surtout sa charité, c'est qu'il traitait tout le monde avec une douceur et une politesse dont on s'étonnait, quand on se rappelait qu'il avait été élevé dans le labourage et à la suite des troupeaux. Quand on l'insultait, il avait coutume de répondre : « Dieu veuille faire de vous un saint ! » Les hommes les plus dignes de réprimande n'entendaient sortir de sa bouche que des paroles de douceur et de miséricorde. C'étaient des prières qu'il leur faisait plutôt que des avis qu'il leur donnait. Aussi les pécheurs ne pouvaient-ils entendre ses exhortations sans être attendris. Ayant un jour appris les mauvaises dispositions où étaient certains jeunes gens, il va les trouver, et se mettant à genoux à leurs pieds. « Je vous supplie, leur dit-il en pleurant, d'avoir pitié de votre âme. » Ce seul mot éteignit, pour ainsi dire, leurs passions criminelles et les convertit.

Modèles que saint François de Sales s'est proposés.

Pour devenir un saint, François de Sales interrogea ceux qui l'avaient précédé. Que lui avait enseigné à imiter la conduite de saint Vincent Ferrier ? Jamais on ne le vit se mettre en colère, ni même se troubler, quelque injure qu'on lui dit, quelque mauvais traitement qu'on lui fit éprouver. Quelle leçon lui avait laissée un François Xavier ? Bien des personnes allaient rendre visite à l'apôtre des Indes, uniquement dans l'inten-

tion d'être témoins de son admirable douceur. Quel exemple lui avait fourni saint Ignace de Loyola? Passant avec un de ses confrères près de quelques moissonneurs, ceux-ci s'amusaient à le tourner en dérision, et à lui dire des injures; le saint s'arrêta, et les regarda avec un visage riant, jusqu'à ce qu'ils eussent mis fin à ce criminel amusement; avant de s'éloigner d'eux, il leur donna sa bénédiction, ce qui les déconcerta, et les jeta tellement dans l'admiration, qu'ils s'écrièrent tous: « c'est un saint, il faut que ce soit un saint. » Que d'instructions touchantes il avait puisées chez les anciens solitaires! — L'abbé *Servius* ayant répondu avec beaucoup de douceur à un homme qui, sans aucune raison, l'avait indignement traité, le coupable, vaincu par une douceur si héroïque, fut confus de sa faute, se jeta aux genoux de l'abbé, lui demanda pardon, et le supplia de lui accorder la grâce d'entrer dans un monastère, il l'obtint. — Saint *Macaire* allant en Nitrie, accompagné de l'un de ses disciples, était précédé par quelqu'un qui, voyant venir à lui un paysan chargé d'un pesant fardeau, l'insulta: cet homme outragé, ne se possédant pas de colère, se déchargea du bois qu'il portait, courut sur celui de qui il avait reçu une injure, et le frappa à coups de bâton si rudement, qu'il le laissa mort sur la place. S'étant vengé, il reprit ensuite son fardeau et continua son chemin, en courant de toutes ses forces; saint *Macaire* le voyant près de lui: « Que Dieu vous garde, lui dit-il, et qu'il vous sauve. » Cet homme, jusqu'alors si furieux: s'arrêta, et le saint continuant de lui parler avec beaucoup de douceur et de bonté, il rentre en lui-même, et lui répond: « Je vous reconnais pour être un vrai serviteur de Dieu; je ne vous abandonnerai point que vous ne m'ayez mis dans la voie de la pénitence. »

L'ange de Genève avait sans doute consulté celui de Clairvaux. Ce dernier s'était d'abord comporté, à l'égard de ses moines, avec beaucoup de sévérité, et quoiqu'ils eussent pour lui la plus haute estime, à cause de sa vertu, ni lui, ni eux n'avaient sujet d'être contents les uns de l'autre. Le Seigneur fit connaître au saint qu'il devait agir avec douceur. Bernard changea de manière, et bientôt gagna leur affection: ils obéissaient en tout avec la plus parfaite exactitude. Le digne évêque de Genève aurait-il négligé d'étudier le célèbre saint *Dosithee*!

Le fervent solitaire parlait à tout le monde avec beaucoup de douceur et de charité; il prenait garde qu'il ne lui échappât quelque parole vive ou peu mesurée; mais comme sa charge d'infirmier le mettait en rapport avec plusieurs sortes de personnes, et qu'il avait de justes reproches à faire à la négligence de ses inférieurs, il lui arrivait quelquefois d'élever la voix un peu plus qu'à l'ordinaire, et de dire quelques paroles un peu rudes; mais alors il en ressentait tant de confusion, que, se retirant dans sa cellule, il s'y prosternait et pleurait si amèrement, que son maître, saint Dorothee, allait souvent le trouver et s'informer du sujet d'une si vive douleur : « Mon Père, répondait-il, baigné de larmes, j'ai parlé avec mépris à mon frère. » Alors saint Dorothee le reprenant sévèrement de sa faute, lui disait : « Eh quoi! est-ce donc là l'humilité que vous devez avoir? Vous avez offensé votre frère, et vous ne mourez point de honte! Après l'avoir ainsi réprimandé : « Eh bien! poursuivait-il, levez-vous, Dieu vous a pardonné; songeons à commencer une nouvelle vie. » Le saint disciple se levait à ces mots, avec la même joie que si son pardon lui eût été prononcé de la bouche de Dieu même, et prenait aussitôt une ferme résolution de ne parler jamais rudement à qui que ce fût. François de Sales avait lu sans doute dans les ouvrages que nous a laissés saint Athanase, qu'on voyait en tout temps saint Antoine d'une humeur si égale, si doux, si content, que chaque jour semblait être pour lui le jour de Pâques; si quelque étranger, venant dans le désert pour le voir, l'eût trouvé confondu parmi un grand nombre de moines, il l'eût distingué aussitôt de tous les autres à l'air de joie et de bonté qui éclatait sur sa physionomie. Cette joie avait pour cause, continue saint Athanase, sa ferme espérance de l'éternelle félicité. Son esprit était toujours occupé des choses éternelles, et il ne pouvait y penser sans être pénétré d'une sainte joie. L'abbé *Agathon* disait qu'il ne s'était jamais couché pour accorder à son corps un léger repos, sans avoir mis son cœur en paix, afin d'accomplir ce précepte que le Seigneur nous donne par le Prophète : *Cherchez la paix, et poursuivez-la*. Un des pères du désert, interrogé sur les moyens qu'il avait pris pour avoir en tout temps un extérieur affable et une humeur égale, répondit : « Je considère souvent mon ange gardien qui est toujours à mes côtés, m'assistant dans

mes besoins, m'inspirant, dans les diverses circonstances, ce que je dois dire et ce que je dois faire, et écrivant, après chacune de mes actions, la manière dont je l'ai faite; cette pensée me pénètre pour lui d'un religieux respect, et par là je suis toujours attentif à ne rien dire, à ne rien faire qui puisse lui déplaire. »

Sept solitaires d'Égypte s'étant retirés auprès d'un temple d'idoles abandonné, l'abbé Nub, l'un de ces hommes de Dieu, jetait tous les matins des pierres à une idole, et lui disait tous les soirs : « Pardonnez-moi. » Au terme de sept jours, l'abbé Poëmen lui demanda la raison de cette conduite. « Lorsque j'ai jeté des pierres à cette idole, répondit-il, a-t-elle proféré une seule parole de colère ? et quand je lui ai demandé pardon, en a-t-elle tiré vanité ? Mes frères, continua l'abbé Nub, nous sommes sept : si vous voulez que nous demeurions ensemble, il faut que nul de nous ne se fâche des reproches, et que nul ne s'enfle de vanité lorsqu'on lui demandera pardon. » Tous en convinrent, et ils vécurent longtemps ensemble dans une douce et sainte union.

Un saint vieillard disait : « Lorsque quelqu'un parle en votre présence, soit de la sainte Ecriture, soit de quelque autre sujet, ne contestez jamais avec lui ; mais si ce qu'il dit est bon, approuvez-le ; et s'il ne vous paraît pas tel, contentez-vous de lui dire : Vous avez sans doute quelque raison que je ne connais pas, qui vous fait parler ainsi. Par ce moyen, vous demeurerez toujours dans la paix, vous ne vous ferez point d'ennemis ; au lieu que si vous voulez soutenir par la dispute votre opinion, vous romprez la concorde, et vous oublierez qu'il est dit : *Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils posséderont la terre !* »

**Sainte Françoise de Chantal, imitatrice de la douceur
de saint François de Sales.**

Attentive à se former sur ses leçons et ses exemples, à quels sacrifices ne s'était pas soumise sainte Françoise de Chantal, pendant sept ans qu'elle demeura chez son beau-père ? Elle

voulait gagner le cœur d'une servante qui la méprisait et l'outrageait presque continuellement ; elle cherchait à lui complaire en tout ce qu'elle imaginait pouvoir lui être agréable : on voyait la baronne de Chantal habiller et peigner les enfants de cette femme, dont l'insolence envers sa maîtresse croissait à proportion que celle-ci lui montrait plus de cordialité et lui rendait plus de services. Quelqu'un lui dit un jour : « Vous perdez le temps, si vous prétendez la gagner en agissant ainsi. — Cela serait peut-être vrai, lui répondit-elle, si je n'avais en vue que cette femme ; mais jamais les peines ne sont perdues avec Dieu, et moins les hommes en sont reconnaissants, plus Dieu les récompense magnifiquement. « Un autre lui disant qu'à sa place, après la mort de son beau-père, il précipiterait cette mauvaise créature toute vivante dans une fosse, elle dit : « Je m'armerais alors pour sa défense ; puisque Dieu se sert d'elle pour me charger d'une croix, pourquoi lui voudrais-je du mal ? » Lorsqu'on blâmait son beau-père de ce qu'il ne lui donnait pas le gouvernement de la maison, préférablement à cette servante : « Dieu l'a réglé ainsi pour mon avantage, disait-elle, afin que je puisse donner plus de temps aux exercices de piété. »

Insultée de la manière la plus violente par un jeune homme, au désespoir qu'elle eût reçu dans sa communauté une demoiselle qu'il voulait épouser, la digne fille de saint François de Sales dit à l'une de ses compagnes : « Je n'ai jamais entendu un panégyrique qui m'ait été plus agréable. » Quand cette sainte demandait à ses filles quelque léger service, elle le faisait avec une si profonde humilité, qu'elles étaient confuses de voir jusqu'à quel point elle s'abaissait ; et lorsqu'elle exigeait ce qui était de devoir, elle y mettait tant de douceur, qu'on n'eût pu avoir un cœur susceptible de sentiment, et refuser de lui obéir à l'instant même avec ponctualité.

« Plus j'avance en âge, écrivait-elle à une supérieure de son ordre, plus je suis convaincue que la douceur nous est nécessaire pour gagner les cœurs et y maintenir notre ascendant, afin de rendre à Dieu ce qui lui est dû : si j'ai été utile à la sanctification de quelques âmes, je dois ces succès à une douce et humble charité, et sans employer d'autre autorité que celle d'une prière affectueuse. » La sainte écrivait encore : « Notre

bienheureux père disait qu'il faut supporter le prochain jusqu'à la niaiserie, c'est à dire, qu'il faut supporter mille fâcheuses humeurs, certaines importunités, dont le seul inconvénient est de nous ennuyer, les légères omissions d'égards, les faiblesses d'un esprit un peu déraisonnable, ses inconsidérations, ses défauts. Le prochain est ingrat; mais ne laissons pas de l'aimer, pour imiter la bénignité du Père céleste, qui veut que la vraie mesure de la charité chrétienne soit en ces paroles : Fais à ton prochain ce que tu voudrais qu'il te fit. Qui ne vit pas conformément à cette règle, ne vit pas dans la justice, et met son salut en danger. Je me souviens, continue-t-elle, que notre bienheureux père disait une chose fort utile à se rappeler : qu'il n'y a personne, si dénué qu'il soit de qualités estimables, en qui on ne puisse reconnaître quelque mérite. C'était sur ce principe qu'il fondait son affection envers le prochain; et quand on lui en disait du mal, il l'excusait, en faisant valoir ce qu'il y avait aperçu de louable. »

Dans la crainte qu'on n'oubliât ce que la charité exige de tous les chrétiens, elle fit écrire sur la muraille de son monastère, au lieu le plus fréquenté, ce que saint Paul dit de cette divine vertu : « Qu'elle est patiente, qu'elle est douce, qu'elle n'est ni ennuyeuse ni vindicative, qu'elle ne cherche point ses propres intérêts, etc. » Je ne veux, disait-elle, parler à nos sœurs que de charité et d'amour, parce que les choses dites les dernières demeurent plus avant gravées dans les cœurs. Hélas! mes chères sœurs, tout le bien de notre pauvre institut dépend de la mutuelle union: et je vous assure qu'on me ferait mourir de regret, et que le cœur me sécherait, si je n'y voyais régner ce lien des cœurs et des esprits. » Ces sentiments sont le testament de la sainte fille de l'évêque de Genève.

La Motte d'Orléans, évêque d'Amiens.

Avant son épiscopat, pieux et sage administrateur du diocèse de Sénez, l'abbé de la Motte fit briller en sa personne toutes les vertus du sanctuaire; mais de toutes celles qui honorèrent

son ministère, il n'y en eut peut-être aucune qui eu assurât mieux le succès que sa douceur. Elle était à toute épreuve; mille traits héroïques de cette vertu le firent souvent admirer, et placer à côté du saint évêque de Genève. Un jour qu'il assistait à un sermon, le prédicateur, qui tenait de lui le pouvoir de monter en chaire, porta l'audace et le fanatisme de la haine jusqu'à le dépeindre sous les couleurs les plus odieuses, et jusqu'à déclamer avec emportement contre son administration. Tous les yeux, alors fixés sur l'abbé de la Motte, semblaient interroger ses sentiments et l'exciter à la vengeance; mais seul tranquille au milieu de l'auditoire indigné, il ne manifesta pas la moindre émotion. On s'attendait cependant qu'à la fin du sermon, il prononcerait contre l'insolent orateur un interdit aussi public que l'avait été l'abus que celui-ci avait fait de son ministère. Bien des gens même ne croyaient pas que le grand-vicaire du concile d'Embrun pût garder le silence en cette rencontre, sans manquer à ce qu'il devait à l'autorité dont il était revêtu; mais l'abbé de la Motte, persuadé, au contraire, qu'une grande modération affermit l'autorité, loin de la compromettre, ne dit pas un mot, ne se permit pas un seul geste. Le sermon fini, on le vit se rendre à la chambre où s'était retiré le prédicateur; tout le monde en fut édifié, dans la pensée qu'il se contentait de punir en secret une offense publique. Mais l'édification fut bien plus grande pour ceux qui l'avaient accompagné, lorsqu'au lieu de l'entendre prononcer un interdit, ils le virent aborder le prédicateur d'un air riant et gracieux, lui tendre la main, et pour tout reproche, lui dire en l'embrassant : « Quel zèle, mon cher abbé, quel feu vous mettez dans vos sermons ! » C'est ainsi qu'il combattait ses ennemis, et il est bien peu d'adversaires, sans doute, qui résistent à de pareilles armes.

Exemples de douceur.

Un jour, un insolent donna un soufflet au célèbre *Abou-Hanifah*, fameux docteur musulman et chef de la secte des Hanifites : « Je pourrais, lui dit cet homme si maître de lui-même,

vous rendre injure pour injure, mais je ne le veux point ; je pourrais vous accuser devant le calife, mais je ne suis point délateur ; je pourrais, dans mes prières à Dieu, me plaindre de l'outrage que vous m'avez fait, mais je m'en garderai bien ; enfin, je pourrais demander qu'au jour du jugement Dieu me vengeât, mais à Dieu ne plaise que je conçoive cette pensée ! au contraire, si ce terrible jour arrivait dans ce moment, et que mon intercession pût vous être utile, je ne voudrais entrer en paradis qu'avec vous. » Exemple admirable d'une âme calme, tranquille et disposée au pardon.

On disait un jour au *Tasse*, l'un des plus grands poètes de l'Italie, qu'il avait une belle occasion de se venger d'un homme qui, par haine et par jalousie, lui avait rendu mille mauvais services. « Ce n'est pas le bien, répondit-il, ce n'est pas la vie ou l'honneur que je désire ôter à cet envieux, mais uniquement sa mauvaise volonté. »

Le pape Innocent VII employait à l'ornement de sa chapelle du Vatican un peintre célèbre, nommé André Mantinée ; cet habile ouvrier s'y portait d'affection et y consacrait ses rares talents, espérant que le Souverain Pontife, qui lui confiait ce travail, récompenserait honorablement ses travaux. Cependant, comme il sentait augmenter tous les jours son ouvrage, et qu'il n'en voyait point venir la récompense qu'il attendait, le dépit le saisit, et dans sa colère il prit la résolution de se venger par quelque trait de son art. Le pape lui avait commandé de peindre les sept péchés capitaux ; lui, au lieu de prendre ses dimensions pour sept places, en ménagea une huitième, où il dit qu'il voulait peindre un monstre horrible. Innocent lui demanda quel était donc ce monstre qu'il avait en vue et pour lequel il laissait cette huitième place : « Je veux peindre l'ingratitude, dit le peintre ; je ne connais point de monstre si affreux, c'est le plus capital des vices. » Le pape, comprenant fort bien ce qu'il voulait dire, se mit à sourire et lui dit : « Seigneur Mantinée, je consens que vous peigniez l'ingratitude aussi affreuse qu'il vous plaira, mais à condition que vous placiez vis-à-vis la patience, qui est la plus héroïque des vertus. Vous ne l'avez pas encore bien connue, n'ayant pu attendre patiemment les

biens que j'ai résolu de vous procurer. » Et sur l'heure il lui fit une gratification fort honorable et fort abondante.

On apporta un matin au célèbre abbé de Rancé, réformateur de la Trappe, une des plus sanglantes satires qu'on eût faites contre lui; il était alors accompagné de quelques personnes; il lut cet écrit tout entier avec aussi peu d'émotion que s'il n'avait point été dirigé contre lui. Il loua même ce qu'il pouvait avoir de bon, soit pour le style, soit pour le tour. Ayant achevé de le lire, il se leva, et regardant en souriant ceux qui étaient présents : « Voilà, dit-il, une excellente préparation pour aller dire la messe. » Il la dit à l'heure même, sans autres précautions, bien persuadé qu'il ne pouvait rien accomplir de plus agréable au Dieu de paix, que de lui sacrifier le ressentiment d'un outrage aussi public.

Les habitants de *Valpuisau* ayant à toute force voulu plaider contre saint Vincent de Paul, au sujet d'une petite ferme qu'il faisait valoir, il ne les recevait pas moins bien quand ils venaient à Paris, que s'ils lui eussent été associés en cause; il les logeait, les faisait manger à côté de lui dans le réfectoire, et leur donnait de l'argent pour leur voyage. Lorsque le procès fut sur le point d'être jugé, il leur en fit donner avis, afin que s'ils avaient quelque chose de nouveau à produire, ils pussent le faire à temps. Ils se rendirent d'abord chez lui comme chez un protecteur déclaré : ils les conduisit lui-même chez le rapporteur. Malgré tous ces bons offices, ils furent condamnés; mais le saint paya les frais du procès. Le soir même il leur donna à souper, les logea, et ne les renvoya le lendemain qu'après leur avoir fourni de quoi s'en retourner. Quand lui ou les siens avaient perdu un procès, il était à l'extérieur plus tranquille que s'il l'eût gagné. « Vive la justice, monsieur, écrivait-il à un de ses prêtres qui venait d'en perdre un très-important, il faut croire qu'elle se trouve dans la perte du bien qui vient de vous être enlevé. Le même Dieu qui vous l'avait donné, vous l'a ôté; que son saint nom soit béni. Le bien est mal, quand il est où Dieu ne le veut pas, etc. »

Le marquis Vivaldi, exilé de Rome pour avoir été un des ennemis les plus déclarés du gouvernement, ayant néanmoins

obtenu son retour du pape Pie VI, osa paraître en sa présence, et lui dire : « Tyran, ton règne est fini. — Si j'eusse été tyran, répondit Pie VI, vous ne seriez plus. »

Saint Elzéar, comte d'Arian, en Provence, étant interrogé par sainte Delphine, son épouse, d'où venait que quelque chose qu'on lui dit, et quelque injure qu'on lui pût faire, il ne se troublait ni ne se fâchait jamais, répondit qu'il se mettait devant les yeux tous les outrages que Jésus-Christ a soufferts durant sa Passion, et qu'au même instant sa colère était apaisée. Voyez, chrétiens, quelle est la vertu et l'efficacité de ce remède contre les premiers mouvements de nos plus violentes passions.

Excellence de la patience.

La patience ne s'exerce pas seulement dans les grandes épreuves, elle nous demande encore le sacrifice de notre volonté dans une multitude de petites occurrences qui nous viennent de partout, nous surprennent à l'improviste, nous assaillent sans cesse : c'est la nature de cette circonstance, c'est le temps ou le lieu où elle arrive ; c'est un ordre donné et qui a été mal exécuté ; c'est une parole mal entendue, un mot mal compris ; c'est un devoir à remplir et qui toujours se présente à heure inopportune ; c'est une erreur, un oubli, une incommodité ; c'est un travail tout à refaire ; c'est une porte laissée ouverte ; c'est un repos que l'on ne peut goûter ; c'est la loquacité de celui-ci, peut-être le silence de celui-là ; c'est jusqu'à la patience des autres qui, peut-être, exerce notre patience, ou notre propre impatience qui nous impatiente nous-mêmes. L'intérieur de la famille fourmille surtout de ces petites épreuves, pauvres riens à peine aperçus et qui, comme le moucheron qui lasse de son trait acéré le courage du lion, fournissent souvent les plus sérieuses épreuves aux plus fortes patiences... Hélas ! nos grandes vertus elles-mêmes sont encore si fragiles ! il ne faut qu'un mot pour faire faiblir la patience... O mon Dieu ! ne nous impatientons-nous pas souvent jusqu'en séchant les larmes d'un frère, jusqu'en soulageant une infortune, jusqu'au

chevet d'un pauvre malade qui, pour premier soin, nous réclame notre patience?...

Sans doute, l'exercice de la patience exige plus ou moins d'efforts, suivant la nature des caractères et la constitution des tempéraments, mais il n'y a pas de vertus sans efforts. Nous traitons d'une vertu, et d'une vertu chrétienne qui est un des *fruits de l'Esprit saint*. Il faut donc lui supposer sa lutte ; il en est grand nombre pour lesquels l'exercice de la patience devient même une lutte terrible, incessante, et par conséquent on ne peut plus méritoire.

Et néanmoins, cette vertu si nécessaire pour vivre avec les hommes, et si précieuse pour vivre avec Dieu, est bien, de toutes peut-être, la moins exigeante et la plus accessible. Il ne faut, pour la pratiquer, ni de grands talents, ni des travaux héroïques, ni le jeûne, ni la haire, ni le désert et ses sublimes oraisons ; il ne faut souvent que se taire, souvent n'attendre que quelques minutes, souvent ne marcher qu'au lieu de courir ; il faut humblement, intérieurement se soumettre en toutes choses, dans les grandes et petites épreuves, à la volonté toujours sainte, toujours adorable, toujours remplie d'amour d'un Dieu qui nous donne lui-même un si merveilleux exemple de patience en supportant toujours nos chutes et rechutes, nos ingratitude d'aujourd'hui se renouant sans cesse aux ingratitude d'hier.

Voyez encore que d'attraits dans la patience : elle est ennemie des petites antipathies, de l'esprit de critique, de la plainte, de la bouderie et de la mauvaise humeur ; elle est sans froideur, sans irritation, sans dureté ; elle ne s'offense pas, ne s'emporte pas, ne s'opiniâtre point ; elle est douce, affable, prévenante, amie du calme, de la paix, de la modération ; on la voit toujours sereine, gracieuse, pleine de support, d'indulgence ; on peut dire d'elle ce qu'on a dit de la charité : Elle est le parfum, elle est le charme, elle est la beauté de la sainteté... et en nous faisant aimer de Dieu, elle nous fait de plus chérir des hommes, elle nous concilie leur estime ; car la patience, c'est en toutes choses du génie : on fait toujours bien ce que l'on fait patiemment.

L'or de la patience.

Un roi tenait en prison deux de ses sujets qui lui devaient chacun une grosse somme d'argent ; les voyant incapables de payer leurs dettes parce qu'ils ne possédaient rien, il alla à la prison, et jeta à la tête de chacun d'eux une bourse pleine d'or ; le coup qu'ils en reçurent les fit beaucoup souffrir l'un et l'autre, mais ils ne se comportèrent pas tous deux de la même manière. Il y en eut un qui fut saisi de colère d'avoir été ainsi frappé, en témoignage de mécontentement, et ne fit aucun cas de la bourse ; mais l'autre, plus raisonnable, prit la bourse qu'on lui avait jetée, en rendit grâces au roi, et se servit de l'argent qu'elle renfermait pour payer ce qu'il lui devait, et se délivra, par ce moyen, de la prison. Nous sommes dans le cas de ces prisonniers, a dit un saint. Nous avons tous contracté de grosses dettes envers Dieu, soit pour tant de bienfaits dont nous avons été comblés, soit pour tant de péchés dont nous nous sommes rendus coupables. Touché de compassion sur notre état, il nous envoie l'or de la patience dans la bourse des tribulations ; ceux qui supportent les tribulations avec patience satisfont à Dieu avec cet or inappréciable, et deviennent ses amis, tandis que ceux qui murmurent et s'impatientent, au lieu de remercier le Seigneur, ne font autre chose qu'augmenter leurs dettes et devenir de plus en plus ses ennemis.

Il faut savoir supporter les défauts du prochain.

Gardez-vous de vous troubler et de vous impatienter à l'occasion des défauts des autres. Si vous aperceviez quelqu'un allant se jeter dans la rivière, seriez-vous sage, par la raison qu'il s'y jetterait, de vous y précipiter vous-même ? (SAINT BONAVENTURE.)

« Ne soyez pas étonné de ce que j'ai gardé le silence tandis qu'on m'outrageait, disait un pieux cardinal : je me sentais

ému, j'ai voulu donner à la raison le temps de se rendre maîtresse de la passion, de peur de tomber moi-même dans la faute dans laquelle l'autre était tombé. »

— On représentait à saint François de Sales qu'il avait usé d'une trop grande douceur envers un jeune homme incorrigible, incapable d'entendre raison; il répondit : « Que voulez-vous que je fasse? j'ai fait mon possible pour m'armer d'une colère qui ne fût pas un péché, et pour cela j'ai pris mon cœur entre mes deux mains, mais je n'ai pas eu la force de le lui jeter au visage; et de plus, à dire vrai, j'ai craint de dissiper, en un quart d'heure, une cuillerée de douceur que j'ai travaillé pendant vingt-deux ans avec tant de peine à ramasser dans le vase de mon cœur. En voulant empêcher, par la rigueur, ce jeune homme de faire naufrage, je me serais peut-être noyé avec lui. »

Ceux qui sont chargés du soin des autres doivent se comporter à leur égard comme Dieu et les saints anges, c'est à dire s'insinuer, avertir, prier; ils doivent frapper à la porte des cœurs comme l'Époux; et si on refuse de l'ouvrir, supporter patiemment cette résistance. Les anges aident, autant qu'ils le peuvent, ceux qui sont commis à leur garde, et n'abandonnent point ceux qui sont obstinés. (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

Ce saint disait que les directeurs des âmes doivent imiter Jacob, qui réglait sa marche sur celle de ses enfants qui étaient petits, et même sur celle de ses agneaux.

« Ceux qu'il faut traiter avec une douceur spéciale, disait saint Vincent de Paul, ce sont les esprits difficiles. » Il les charmait tellement par sa douceur, qu'il les réduisait au point où il les voulait.

Saint Macaire allant en Neustrie, accompagné d'un de ses disciples, était précédé de quelqu'un qui, voyant venir à lui un païen, chargé d'un pesant fardeau, l'insulta; cet homme qui avait été insulté, ne se possédant pas de colère, se déchargea du bois qu'il portait, courut sur celui de qui il avait reçu une injure, et le frappa à coups de bâton, si rudement, qu'il le laissa mort sur la place. S'étant vengé, il reprit son fardeau et continua son chemin, en courant autant qu'il pouvait. Saint

Macaire, le voyant proche de lui, lui dit : « Que Dieu vous garde et qu'il vous sauve ! » Cet homme, qui avait été si furieux, s'arrêta, et le saint continuant de lui parler avec beaucoup de douceur et de bonté, il rentre en lui-même et lui répond : « Je connais que vous êtes un vrai serviteur de Dieu : je ne vous abandonnerai point que vous ne m'avez fait faire pénitence. »

Saint Vincent de Paul écrivait ainsi à un supérieur d'une des maisons de la congrégation, qui s'était plaint avec vivacité d'un prêtre qui travaillait sous lui : « Il convient de supporter avec douceur le prêtre dont vous me parlez. Vous n'avez peut-être pas les défauts qu'il a, mais vous en avez d'autres. Si vous n'aviez pas cela à souffrir, vous n'auriez guère de quoi exercer votre charité ; d'ailleurs, votre conduite n'aurait pas grande ressemblance avec celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a voulu avoir des disciples très-grossiers et sujets à bien des fautes ; il a agi ainsi pour nous apprendre à pratiquer l'affabilité et la patience, et pour nous enseigner comment doivent se conduire ceux qui sont chargés de l'office de supérieurs. »

Jean et le vieillard infirme.

Le père du désert, Jean de Thèbes, un disciple d'Amon, servit pendant douze ans, comme on peut le lire dans le *Pré spirituel*, un vieillard infirme. Bien qu'il fit son devoir d'une manière aussi assidue qu'irréprochable, et que tous les jours il s'imposât des sacrifices extraordinaires, il n'entendait jamais sortir de la bouche du vieillard une parole aimable ou obligeante ; mais, au contraire, il fut constamment traité avec dureté. Néanmoins, Jean ne tint aucun compte de cette conduite, car il ne rendait ces services et n'agissait que pour l'amour de Dieu. Lorsque le vieillard vit sa dernière heure s'approcher et rangés autour de lui un grand nombre d'anachorètes, qui étaient venus le voir, il appela auprès de lui son modeste et patient disciple, et lui prenant la main, il lui répéta trois fois : « Res-

tez auprès de Dieu. » Cela signifie : « Faites encore désormais toutes les œuvres de charité pour l'amour de Dieu, et ne cherchez votre consolation que dans son amour et non chez les hommes. » Après cela, il le recommanda aux pères comme un homme d'une patience exemplaire et le leur confia comme un fils, en disant : « Ce n'est pas un homme, mais un ange ; car, bien que, pendant les douze ans qu'il m'a soigné dans ma maladie, il n'ait entendu de ma bouche aucune parole affable, néanmoins il n'a cessé de me servir tout le temps de bon cœur et avec un zèle plein de dévouement. »

Modèles de patience dans les épreuves.

Saint Euloge (an 859), prêtre de Cordoue, fut martyrisé pour avoir combattu le mahométisme. Pendant qu'on le conduisait au supplice, un musulman lui appliqua un soufflet pour avoir parlé contre Mahomet. Le saint tendit l'autre joue, et en reçut patiemment un second.

— Lorsqu'on se fut saisi de saint Polycarpe (an 166), évêque de Smyrne, on le conduisit au lieu du supplice sur un chariot, où étaient des gens qui le sollicitaient à sacrifier aux dieux pour se sauver la vie ; et comme il eut répondu qu'il n'abandonnerait jamais Jésus-Christ, on l'accabla d'injures, et on le poussa si rudement hors du chariot, qu'il tomba et se blessa une jambe. Mais le saint ne s'en émut point ; il marcha gaieusement comme s'il n'eût rien souffert, et se laissa conduire à l'amphithéâtre.

— Saint Hommebon (an 1197), marchand de la ville de Crémone, en Italie, ne laissait échapper aucune des occasions de pratiquer toutes les vertus chrétiennes, principalement la patience. Les contradictions qu'il avait à essayer ne troublaient point la tranquillité de son âme ; il les supportait avec douceur et avec humilité ; il ne répondait aux injures que par le silence ou des représentations pleines de bonté, auxquelles on ne résistait point. Il était si parfaitement mort à lui-même qu'on disait dans Crémone qu'il était né sans passions.

— Saint Henri de Trévise (an 1315) était pauvre et ne subsistait que du fruit de son travail ; mais sa patience ne souffrit jamais de cette nécessité, et sa douceur avait quelque chose d'étonnant. On ne l'entendit jamais se plaindre ni murmurer dans la maladie et les afflictions. Sa tranquillité le faisait chérir de tout le monde. On eût dit qu'il ne ressentait point les injures et les affronts. Lorsque les enfants ou d'autres personnes le raillaient ou l'insultaient, il leur répondait par des paroles de bénédiction et priait pour eux.

— Lorsque saint Bernard (an 1153) était abbé de Clairvaux, il y avait dans ce monastère un frère convers qui avait si bien dominé dans son cœur le penchant à la colère, qu'il éprouvait une affection sensible pour tous ceux dont il recevait des injures. Sa coutume était de réciter l'Oraison dominicale pour celui qui lui avait fait un affront, ou qui lui parlait durement, ou qui l'accusait de quelque faute au chapitre, pratique qui, depuis, a passé en règle dans l'ordre.

— Sainte Catherine de Sienne (an 1380), religieuse du tiers-ordre de Saint-Dominique, servait une vieille femme nommée Tocca, qui était tout infectée de la lèpre. Cette malheureuse n'avait aucune reconnaissance pour sa bienfaitrice ; elle l'accablait même de reproches et d'injures. Une conduite si indigne ne fit aucune impression sur la sainte, et elle ne s'en vengea que par un redoublement de patience et de douceur, parce que, guidée par l'esprit de la foi, elle ne voyait que Jésus-Christ dans la personne des pauvres et des malades.

La même sainte soignait une autre femme, dont le sein était rongé par un horrible cancer, et qui était abandonnée de tout le monde. Elle fut encore plus mal récompensée de ses peines. La malade ne se contenta pas de la maltraiter de paroles, elle porta la noirceur jusqu'à répandre contre elle des calomnies atroces qu'elle réussit à faire accréditer. Catherine souffrit avec patience la flétrissure imprimée à sa réputation, et continua à faire ce qu'elle avait commencé, laissant à Dieu la justification de son innocence. Son humilité et ses prières fléchirent le Ciel en faveur de sa calomniatrice ; elle se convertit et rétracta publiquement les horreurs qu'elle avait avancées.

— Sainte Pétronille (1^{er} siècle) souhaitait passionnément de souffrir pour Dieu, qui avait tant souffert pour elle ; l'objet de ses désirs et de ses prières était la croix. Elle fut libéralement exaucée ; une paralysie presque universelle l'attacha immuablement au lit, qui fut bientôt pour elle une dure croix. On ne vit jamais une patience plus héroïque et plus chrétienne ; une jeune fille d'une rare beauté, d'un esprit vif, tourmenté par tout le corps de douleurs aiguës, percluse de tous ses membres, et par-là même privée du moindre soulagement, sans qu'on pût apercevoir la moindre inquiétude dans un exercice si dur, sans qu'il lui échappât le moindre signe d'impatience ; un front toujours serein, un visage toujours riant, un air toujours égal, une modestie, une douceur inaltérables. On regardait la jeune Pétronille comme un miracle permanent de patience et de vertu. On l'admirait, on la proposait aux fidèles comme un modèle de la perfection chrétienne.

Toutes ces vertus étaient les effets de sa charité et de sa foi ; son ardent amour pour Jésus-Christ la faisait soupirer sans cesse après le martyr ; et le désir de donner son sang pour sa religion lui faisait trouver doux tout ce qu'elle souffrait. Sa tendre dévotion envers la Mère de Dieu répondait parfaitement à toutes ses autres vertus ; et l'on peut dire que toute la perfection chrétienne se rendait sensible dans cette bienheureuse fille. Ces effets merveilleux étaient sans doute les fruits d'un amour très-parfait, auquel toutes les âmes ne peuvent pas atteindre ; mais toutes peuvent aimer Jésus-Christ dans un degré suffisant pour vouloir tout souffrir plutôt que de se séparer de lui par le péché mortel.

Une généreuse épouse de Jésus crucifié.

Sainte Madeleine de Pazzi (an 1687) ne trouvait, dès sa jeunesse, du bonheur qu'à souffrir pour l'amour de son Dieu. Mais lorsqu'elle eut fait vœu de chasteté, la qualité d'épouse de Jésus-Christ, qu'elle venait d'acquérir par ce saint engagement, l'enflamma tellement du désir de souffrir pour Jésus-

Christ et avec Jésus-Christ, qu'elle en perdait quelquefois la connaissance. La divine sagesse lui fournit l'occasion et le moyen de satisfaire ce saint désir dans les peines corporelles et spirituelles dont elle permit qu'elle fut affligée presque toute sa vie. Après plusieurs graves maladies, elle eut des infirmités très-douloureuses qui ne la quittèrent plus. De violents maux de tête et de poitrine, accompagnés de fièvre et de crachements de sang, lui causèrent des souffrances inexprimables. Une humeur scorbutique lui fit tomber toutes les dents, et sa dernière maladie mit le comble à ses douleurs, qui devinrent excessives et universelles, sans qu'elle pût recevoir aucun soulagement; en sorte qu'on ne comprenait pas comment un corps si faible et si délicat pouvait résister à tant de maux. A toutes ces peines du corps se joignirent celles de l'âme; et l'on conçoit qu'il en eût fallu bien moins pour décourager une âme moins forte; mais la Sainte, persuadée que l'amour ne se manifeste jamais mieux que dans les souffrances, se sentait de jour en jour plus animée d'une ardeur insatiable pour toutes sortes de croix; elle y trouvait sa joie et son bonheur; et la plus grande de toutes les douleurs pour elle eût été de n'avoir plus de douleurs : « J'espère, disait-elle, qu'à l'exemple de mon divin Sauveur, j'expirerai sur la croix. Vous avez bonne grâce de vouloir que j'en descende, disait-elle à ses sœurs qui employaient tous les moyens de la soulager : ceux qui se rappellent les souffrances de Jésus-Christ, et qui offrent les leurs à Dieu en union avec celles du Sauveur, ne trouvent rien que de doux et d'aimable dans tout ce qu'ils souffrent. »

Patience héroïque de la Bienheureuse Françoise d'Amboise.

Née en 1427, morte en 1485, elle fut duchesse de Bretagne de 1450 à 1457. Quelque temps après la mort de son mari, le duc Pierre II, elle introduisit en Bretagne les religieuses Carmélites, prit le voile dans le premier couvent de cet ordre qu'elle y avait fondé, et mourut enfin dans celui des Couëts,

près de Nantes, sous la bure du Carmel. Dans le monde comme dans le cloître, elle donna l'exemple de toutes les vertus, et toujours précisément de celles que réclamaient les diverses positions où elle se trouva (1).

De perfides amis, obéissant peut-être à des ordres reçus ou à des insinuations tombées d'en haut, s'emparèrent de l'oreille de Pierre, et tantôt par des éloges exagérés de la beauté de sa femme et des succès qu'elle avait eus à la cour, où tant d'hommages étaient venus la trouver, ce qu'on avait fort remarqué; tantôt par un tendre intérêt pour lui-même, par des protestations outrées de dévouement à sa personne, par une touchante sollicitude pour son bonheur, parvinrent à éveiller ses inquiétudes; ce qui est le moins vraisemblable est précisément ce que nous accueillons le plus volontiers dans les mauvaises dispositions de notre âme. Si ce fut un calcul pour éloigner Pierre et Françoise de la cour, et les tenir confinés à Guingamp, il réussit.

La tristesse se repandit comme un voile sur ce château si saintement joyeux naguère. Les chasses cessèrent, les chevaliers, devenus suspects, furent congédiés, les châtelaines discrètes n'osèrent plus descendre vers Guingamp; là où tout s'épanouissait sous le regard du Dieu de paix, tout devint glacé au souffle de l'impur démon. Pierre, sombre, irrité, malheureux, inquiet, mécontent, examinait tout avec la préoccupation et le désir secret, peut-être inavoué, de trouver le mal partout. Affamé de querelles, il eût souhaité en trouver les occasions ou les prétextes. Il se défiait de chacun, se croyait entouré d'ennemis, ou plutôt voulait le croire; on s'entendait pour le tromper! Il haïssait tout le monde, et, par dessus tout, il se persuadait qu'il haïssait Françoise, dont l'air toujours calme, toujours modeste, l'irritait. Il eût voulu la trouver en faute; il se disait qu'il la fuirait, qu'il la fuyait, et néanmoins il avait sans cesse l'esprit occupé d'elle.

Et cependant, que faisait la princesse dans cette angoisse? Elle redoublait de ferveur en ses prières, puis, ainsi fortifiée, elle s'adressait à son mari et s'efforçait de le calmer par de

(1) Pie IX a dernièrement autorisé le culte public que l'on rend en Bretagne à la Bienheureuse Françoise.

douces paroles. Elle lui disait combien elle l'aimait, combien elle était triste de le voir ainsi malheureux ; elle l'assurait, qu'après Dieu, son cœur n'était occupé que de lui, et qu'elle préférerait mille fois mourir plutôt que de le peiner en la plus petite chose. Mais ces discours irritaient d'autant plus le prince qu'ils lui montraient la grande vertu de sa femme, et la supériorité qu'elle avait sur lui. — Cette vue l'humiliait, et, le démon se servant de l'orgueil, le conduisit aux plus lamentables extrémités.

Voyant que ses discours et ses soins ne produisaient aucun bien, la bienheureuse affligée remit tout aux mains de Dieu, et se retirant en ses appartements, elle se condamna à la solitude la plus absolue, priant et travaillant avec ses femmes. Quand le chagrin pressait trop son cœur, elle reprenait ce luth, dont, on le sait, elle tirait des accords si mélodieux, et elle chantait, seule ou avec ses compagnes de retraite, tantôt les cantiques sacrés où le Roi-Prophète exhale ses douleurs et ses espérances, tantôt des airs pieux en langue vulgaire que la défunte duchesse Jeanne lui avait appris aux jours si différents de son enfance heureuse. Mais, dans son égoïsme farouche, Pierre voulait que chacun fût comme lui, triste et sombre. Or il arriva qu'un jour, comme Françoise était dans la haute salle du château, occupée avec ses femmes et qu'elles chantaient, Pierre, du cabinet où il était enfermé, les entendit. Soudain, il bondit comme un furieux, et ouvrant avec fracas la porte, il s'avance le poing fermé et la bouche pleine d'injures et de menaces. Il allait frapper, et le scandale éclatait en public lorsque Françoise plus sensible à l'honneur de Dieu, et au péché que commettait son mari, qu'à sa propre dignité suivant le monde, se mit humblement à ses genoux, et lui dit, les yeux pleins de larmes :

« Monseigneur et mari, différez un petit, et quand nous serons en la chambre, vous pourrez faire punition s'il y a cause. »

Pierre la voyant en cette position se retint et lui ordonna de rentrer chez elle.

Hélas ! il nous faut continuer : le prince peu après revint la main armée de verges « fraîchement cueillies », nous dit le pieux Albert de Morlaix, dont nous suivons le naïf et véridique

récit ; il la frappa sur la face à plusieurs reprises, et lui arrachant ses vêtements, il la fouetta par tout le corps avec une cruauté si barbare qu'elle tomba bientôt demi-noyée dans son sang. Durant le cruel supplice, aucune plainte ne sortait de ses lèvres, Françoise disait seulement :

« Oh ! mon ami, croyez que j'aimerais mieux mourir que d'offenser mon Dieu, ni vous ! Mes péchés méritent plus rude châtement que celui-ci ! Mon cher ami, Dieu nous veuille pardonner ! »

Pierre, complètement aveuglé, ne comprenait plus rien ; aussi, loin d'être touché par une douceur si angélique, continua-t-il plus que jamais dans cette voie misérable. S'ingéniant à la tourmenter en son âme comme il l'avait fait pour son corps, il chassa honteusement ce pieux troupeau de jeunes filles que Françoise avait groupé autour d'elle, il lui enleva tous ses domestiques et jusqu'à cette bonne et dévouée gouvernante que sa mère lui avait donnée lorsque, fuyant les persécutions dont fut environné son berceau, elle dut se réfugier près de Jean V ; de telle sorte que cette princesse infortunée se vit, au sein d'une grandeur qui pouvait paraître enviable, réduite au plus triste dénûment.

Le renvoi de la gouvernante fut pour la bienheureuse le dernier coup. C'était une rupture complète avec ses souvenirs les plus doux ; pis que cela, c'était l'isolément, presque l'abandon de Dieu, et comme les angoisses d'un purgatoire, car cette pieuse femme, après l'avoir soignée tout enfant, était devenue avec le temps la confidente de ses pensées et quasi son guide spirituel. Quel que fût donc son courage, Françoise ne put résister à ce surcroît, et la Bretagne apprit bientôt, avec les tristes scènes du château de Guingamp, la maladie sérieuse qui mettait en danger les jours de la châtelaine.

Françoise était aimée ; on la plaignit, on s'enquit avec soin de son sort, on fit des vœux pour elle, mais on en demeura là ; nul ne tenta de pénétrer dans la château, nul n'osa encourir l'inimitié ou seulement le déplaisir d'un prince qui pouvait être appelé à régner ; on ménageait ses intérêts et l'avenir ; les amis vrais et courageux n'étaient pas plus communs, en ce temps, qu'ils ne le sont aujourd'hui.

La pauvre femme fût ainsi morte inconsolée sans la bonne

gouvernante, qui trouva dans son cœur la force d'affronter ce prince furieux. Vingt fois repoussée, elle revint à la charge vingt fois, si bien qu'elle put enfin pénétrer dans le réduit où se mourait Françoise. S'approchant de ce lit de douleur, elle s'agenouilla sans bruit et en pleurant au chevet, et plaçant sa bouche près de l'oreille de la martyre, elle murmurait à voix basse :

« Hélas ! madame et bonne maîtresse ! si votre cœur pouvait parler, il me ferait connaître qu'on vous persécute à tort et sans cause ! »

La bienheureuse, reconnaissant cette voie d'une amie fidèle, ouvrit les yeux et les portant au ciel répondit par un acte d'amour :

« Ce monde n'est point un lieu de félicité, mais de travaux et de calamités, auquel notre Sauveur Jésus-Christ a tant souffert d'opprobres, de travaux et tourments, étant mort honteusement pour notre salut ; et ceux qui sont ses amis participent de ses peines et passions. Mon Seigneur Jésus-Christ ! C'est mon amour ! c'est ma patience ! qui par sa grâce m'a donné de son vin d'amertume, duquel le saint nom soit béni à jamais ! »

Une résignation si grande obtint du ciel la fin de cette persécution, et ce qui aux yeux de Françoise valait encore mieux, la conversion de son mari. On osa enfin parler à ce prince. Qui ? Mais d'abord l'intrépide et dévouée gouvernante, et, poussés par elle, les seigneurs et les barons des entours. Pierre comprit l'indignité de sa conduite et le scandale qui en était résulté. Il comprit surtout que ses regrets ne pouvaient demeurer stériles, qu'il avait un grand exemple à donner, qu'une faute publique devait être publiquement réparée. Il entra donc tête nue dans la chambre de sa femme, et tombant à genoux près du lit, les yeux mouillés de pleurs, il reconnut ses torts et en vrai chrétien demanda pardon. Françoise ne le laissa pas achever ; elle voulut qu'il se relevât, et elle lui dit en l'embrasant :

« Monseigneur mon ami, je vous le pardonne de bon cœur, ne pleurez pas, car je sais bien que cette malice n'est point venue de vous, mais de l'ennemi de la nature qui est envieux de notre bien et de la félicité à laquelle nous tendons : Il n'est point honteux de semer noises, divisions et autres maux, étant

son office de nous empêcher de bien faire et nous attirer à mal : Je vous assure, monseigneur mon ami, que moi, votre petite servante, n'ai offensé envers vous, et jamais je n'ai parlé à homme seule. Je vous prie ne me croyez pas être du nombre de celles qui se gouvernent mal, et ayez meilleure opinion de moi. »

Cette douceur, cet oubli si délicat des maux dont elle souffrait, pénétrèrent de douleur l'âme du pauvre prince ; il pleura amèrement, et se courrouçant saintement contre lui-même il se condamna au jeûne, se revêtit d'une haire et d'un cilice et fit de rudes pénitences jusqu'à la fin de ses jours.

Quant à Françoise, tout heureuse de cette conversion, elle en remercia Dieu ; bientôt elle fut complètement remise, et l'on partit pour Nantes, où le duc François tenait sa cour. (1447).

Sentiments admirables du vénéré curé d'Ars.

Rien ne devait manquer à M. Vianney pour faire de sa vie un continuel martyre ; s'il produisait un bien immense dans les âmes, les contradictions lui arrivaient de toutes parts pour empoisonner les jouissances les plus saintes. Ne travaillant point pour les hommes, il s'inquiétait fort peu de leur malice et savait tirer un bon parti des injures dont il était abreuvé : tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu.

Il fut traité d'hypocrite, d'illuminé, d'extravagant, de fanatique, par les gens sensés eux-mêmes, trompés à son endroit par de faux rapports. Les bons, comme les méchants, le persécutaient ; les premiers par erreur involontaire, les seconds par dépit. Il disait dans ces épreuves : « Il faut demander l'amour des croix ; alors elles deviennent douces. J'en ai fait l'expérience pendant quatre ou cinq ans. J'ai été bien calomnié, bien contredit. Oh ! j'avais des croix, presque plus que je n'en pouvais porter ! Je me mis à demander l'amour des croix, alors je fus heureux ; elles viennent de Dieu. C'est toujours Dieu qui nous donne ce moyen de lui prouver notre amour. Oh ! quand le jour du jugement viendra, que nous serons heureux de

nos malheurs, fiers de nos humiliations et riches de nos sacrifices! » Calme au milieu de la tempête, il n'essaya point de lui résister et de détromper ses ennemis. Il n'échappa point à la plus cruelle des injustices humaines, à la calomnie, cette arme d'autant plus dangereuse qu'elle frappe dans l'ombre et porte des coups invisibles. On a peine à le croire, ses mœurs irréprochables furent attaquées dans d'infâmes libelles, dans des lettres anonymes, dans des écrits collés sur les murs du presbytère.

Il est tout naturel qu'un chrétien se résigne aux malheurs qui le frappent, mais il faut un héroïsme bien rare pour croire qu'en nous calomniant les impies nous estiment à notre juste valeur. Le curé d'Ars faisait plus encore : « Je serais fâché que le bon Dieu fût offensé, mais, d'un autre côté, je me réjouis dans le Seigneur de tout ce qu'il permet qu'on dise contre moi, parce que les condamnations du monde sont des bénédictions de Dieu. J'avais peur d'être hypocrite, quand je voyais qu'on faisait cas de moi ; je suis bien content que cette estime si mal fondée se tourne en mépris... Quand on aura tout dit, il n'y aura plus rien à dire, et l'on se taira... Que j'étais content de me voir foulé aux pieds de tout le monde comme la boue des chemins ! Je me disais : Bon ! c'est cette fois que ton évêque va te traiter comme tu le mérites. C'est impossible qu'il ne te fasse pas mettre à la porte à coups de bâton. Et cette pensée me consolait, elle soutenait mon courage... Il y en a qui me mettent à ma place et m'apprécient pour ce que je vaudrais. Combien je leur ai d'obligation, car ce sont eux qui m'aident à me connaître. » Pour parler de la sorte, il faut être un saint, car il n'y a que les saints qui ne se plaignent jamais.

X

DE L'OBÉISSANCE.

Maximes sur l'obéissance.

L'obéissance est le précis de toutes les vertus et la voie sûre du paradis.

L'obéissance est la voie sûre pour connaître la volonté de Dieu, soit celle qu'il nous déclare par ses conseils, soit celle qu'il nous indique par ses inspirations secrètes, qui nous portent à la plus haute perfection. C'est ainsi qu'en obéissant on fait ce que dit l'Apôtre : *Ut probetis quæ sit voluntas Dei, bona, beneplacens et perfecta.*

L'obéissance est une forteresse où le démon n'a point d'accès. Il ne saurait avoir d'empire sur une âme qui y est retirée : elle y est en sûreté contre tous ses ennemis.

L'obéissance est un des plus rudes martyres, mais des plus aimables qu'une âme puisse souffrir en cette vie. Il est rude, parce qu'il faut se faire une continuelle violence ; mais il est aimable, parce qu'il nous rend parfaitement conformes à Jésus-Christ qui, selon l'Apôtre, ne s'est jamais plu en rien que dans l'obéissance.

Je ne sais ce que pourront répondre au jour du jugement les propriétaires de leur volonté, lorsque Notre-Seigneur, leur reprochant leur conduite, leur fera voir la sienne si soumise. Quelle épouvantable confusion à une âme qui n'aura point voulu se rendre obéissante !

Que l'obéissance est aimable, qui rend hommage à l'indépendance de Dieu, et à la dépendance de Jésus et de Marie !

Qui pourra s'exempter de pratiquer cette vertu, après l'exemple de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge et de tous les Saints ?

Une âme parfaitement obéissante est le lieu des délices de Notre-Seigneur, et le sujet de ses grandes complaisances. Car comme elle n'a plus de propre volonté, il n'y trouve plus d'obstacle à ses desseins. Le moyen donc qu'il ne s'y plaise, la trouvant si soumise, et s'y voyant absolument le maître ?

Qu'heureuse est l'âme parfaitement obéissante ! Elle est libre et dégagée de tout, parce qu'elle n'a à cœur que la volonté de Dieu. Tout lui est égal, tout lui est indifférent, tout lui est bon. Qu'on la tourne d'un côté ou d'un autre, elle est toujours également contente, parce qu'elle voit la volonté de Dieu en tout ce qu'on lui dit.

Il vaut mieux ne rien faire par obéissance et dans l'ordre de Dieu, que de tout entreprendre par sa propre volonté. La sainte Vierge avait un désir immense de faire honorer son Fils, et elle aurait été ravie de se transporter par tout le monde pour y porter sa gloire ; et toutefois elle demeure renfermée toute sa vie dans sa petite maison, parce qu'elle sait que la soumission aux ordres de Dieu et à sa très-sainte volonté l'honore davantage que si elle travaillait à convertir tout le monde.

Notre-Seigneur aime mieux une action faite par obéissance, que cent mille faites par notre propre volonté.

Si vous voulez être bientôt parfait, rendez-vous parfaitement obéissant.

Il en est du progrès que fait une personne obéissante, comme de celui qui s'embarque dans un vaisseau, et qui, ayant un bon pilote et le vent favorable, avance en peu de temps et arrive au port sans aucune peine. Ainsi le souffle du Saint-Esprit et la conduite du Directeur portent une personne, en peu de temps et sans peine, au port de la perfection.

Comme la désobéissance a été cause de notre perte en Adam, l'obéissance est la source de notre bonheur en Jésus-Christ. C'est à elle que Notre-Seigneur attribue la gloire que son Père lui donne, et c'est à elle pareillement qu'il attache la récompense qu'il nous promet.

Accoutumons-nous à faire toujours la volonté des autres, et nous ferons aisément la volonté de Dieu.

Le moyen de faire toujours la volonté de Dieu est de ne faire jamais la nôtre.

Celui qui est fidèle à obéir en toutes choses devient, en quelque manière, impeccable. Car comment pécherait-il en obéissant, puisqu'en obéissant, il fait toujours la volonté de Dieu.

Puisque Notre-Seigneur dit que celui qui écoute les Pasteurs et les Directeurs l'écoute lui-même, nous devons les suivre avec d'autant plus de confiance que nous sommes assurés que Notre-Seigneur nous parlera par eux, et nous fera connaître par eux ses volontés.

Pourquoi ne captiverions-nous pas notre entendement sous le joug de l'obéissance aussi bien que sous celui de la foi, puisque la parole de Dieu est garante de l'une aussi bien que de l'autre?

Une âme obéissante et qui, par l'anéantissement de sa propre volonté, se trouve morte à elle-même, et vivante seulement dans la volonté de Dieu, obtient mille fois plus de grâces à l'Église, et même en reçoit plus pour elle, qu'une centaine de prédicateurs établis en eux-mêmes, et se conduisant par leur propre volonté.

Quand nous obéissons à quelque Supérieur, il faut toujours avoir devant les yeux de la foi l'Esprit divin qui nous est représenté par la créature qui nous parle et nous gouverne.

Il ne faut point entendre autre chose que la voix de Dieu, quand nous entendons quelque commandement que l'on nous fait ou quelque règlement qui nous appelle.

On trouve présentement peu de personnes obéissantes, parce qu'on en trouve très-peu parfaitement mortes à elles-mêmes.

Il faut nous estimer indignes que Dieu nous conduise par lui-même, ou nous instruisse par le ministère de ses Anges; mais il faut estimer un souverain bonheur de ce qu'il veut se cacher sous un homme pour nous conduire.

Une âme bien pénétrée de la vue de Jésus obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix, ne trouvera jamais de commandements rudes, et ne demandera jamais qu'on les lui adoucisse.

L'obéissance vaut mieux que les extases.

On lit dans la Vie de sainte Madeleine de Pazzi :

Cette fidèle épouse de Jésus préférait l'obéissance à tous les ravissements et les autres faveurs dont Dieu se plaisait à la combler.

Lorsque l'archevêque de Florence, qui fut depuis le pape Léon V, vint au monastère pour l'élection d'une prieure, ayant entendu dire qu'elle n'avait fait que trois repas en quinze jours, il lui défendit de passer désormais plus de vingt-quatre heures sans rien prendre. Elle s'en souvint si bien, que six mois après, dans une extase qui durait depuis dix-huit heures, elle dit à Jésus : « Abrégez le temps, ô Verbe ! à cause de l'obéissance. » Elle revint en effet avant l'expiration des vingt-quatre heures, et prit un peu de pain et d'eau. Si la mère prieure lui commandait quelque chose pendant ses ravissements, quoique insensible à toute autre chose, elle l'entendait et exécutait sa volonté. Un jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, étant élevée à une haute contemplation, elle revint à la voix de sa Mère, qui l'envoyait servir à table, remplit son ministère, et retourna ensuite à sa contemplation.

Cette sainte Mère faisait tant de cas du mérite de l'obéissance, que non contente d'être soumise à ses supérieures, elle obéissait volontiers à ses égales. Ainsi, par exemple, elle n'aurait pas fait une action, même prescrite par la règle, sans en demander la permission à la Mère Marie-Pacifique de Tonaglia. Lorsque cette sœur était absente, elle s'adressait à une autre, et même à ses inférieures, quand ses sœurs venaient à lui manquer. Un jour où elle n'avait pu trouver l'occasion de soumettre sa volonté à celle de quelque autre personne lui paraissait un jour perdu. Lorsque dans ses maladies, insatiable de souffrances, elle ne voulait pas prendre une nourriture plus délicate, ou quelque médicament capable de la rafraîchir ou de la soulager, il suffisait de prononcer le nom d'obéissance, pour obtenir aussitôt son consentement. Elle préférait les moindres œuvres faites par obéissance à celles d'une plus haute perfection, même aux contemplations les plus sublimes,

auxquelles elle se serait portée d'elle-même. Aussi préférerait-elle la vie cénobitique à celle que l'on mène au désert. « Quoique la vie érémitique, disait-elle, soit d'une perfection supérieure, cependant j'aime mieux vivre en communauté, parce que, dans nos monastères, nous trouvons des occasions continuelles de mourir à nous-mêmes, par la mortification de notre propre volonté. »

On peut juger de là quel était son zèle pour faire estimer aux autres cette précieuse vertu d'obéissance. Elle en parlait sans cesse à ses sœurs, et principalement à ses novices, avec la plus touchante affection, tantôt pour leur en faire remarquer la grandeur et la perfection, tantôt pour leur faire mieux sentir combien Dieu l'avait pour agréable. Quant aux moyens de l'acquérir, elle les indiquait par ses exemples autant que par ses paroles. Elle dit un jour à une de ses filles : « Si vous désirez vous enrichir promptement et en secret de beaucoup de vertus, ne négligez pas le bon et salutaire exercice de l'obéissance ; car je sais par expérience que pour faire mourir la nature et vivre spirituellement, il n'y a pas de moyen plus efficace que celui-là. » Elle disait, dans une autre occasion : « La véritable obéissance ne souffre la volonté propre en aucune chose, quelque sainte qu'elle soit ; elle est pleine de vénération pour les supérieurs ; elle fait aveuglément ce qu'on lui prescrit ; elle se plie avec simplicité, non-seulement aux volontés des personnes qui ont droit d'en avoir, mais encore à celles des égales et des inférieures. L'amour-propre, au contraire, ne sait pas obéir, quand on lui défend des choses qui lui semblent bonnes, comme les pénitences et les austérités. Il se met à l'aise avec les supérieurs ; il examine ce qu'on lui prescrit, et n'obéit qu'aux personnes qui ont droit de lui commander. » Elle disait enfin que la vertu qui a procuré tant de gloire à Jésus, a été l'obéissance ; que s'il est élevé au plus haut des cieux, c'est, comme l'enseigne le grand Apôtre, pour avoir été obéissant jusqu'à la mort de la croix. Je ne saurais me résoudre à passer sous silence quelques avertissements qu'elle a laissés par écrit, sur cette résignation de la volonté propre à celle de Dieu et des supérieurs.

I. Une âme peut en quelque sorte acquitter ses dettes envers Dieu, si elle fait un entier holocauste d'elle-même à sa divine

Majesté, se remettant librement entre les mains de son bon plaisir, quelque part qu'il le veuille, au ciel, sur la terre ou dans les enfers (quoique Dieu ne puisse exiger ce dernier sacrifice d'une âme juste), trouvant enfin une égale complaisance en toutes choses, pourvu qu'elle accomplisse cette toute aimable volonté de Dieu.

II. Une âme qui reçoit tous les jours le très-saint Sacrement devrait être tellement résignée à la volonté de Dieu, et dans un état si complet d'indifférence, qu'elle ne pût plus distinguer ce qui est ou ce qui n'est pas de son goût.

III. Une âme religieuse, qui désire faire de grands progrès dans la perfection, doit être profondément persuadée que les supérieurs tiennent la place de Dieu, que tout ce qu'ils ordonnent, c'est Dieu qui l'ordonne. Une âme ainsi affectée, ajoutait-elle, profitera grandement dans les vertus solides, et obtiendra de sa foi cinq fruits excellents :

1. En considération de cette foi vive, Dieu se communiquera davantage tant au supérieur qu'au sujet.

2. Tout précepte de l'obéissance sera également bien reçu, qu'il soit agréable ou désagréable.

3. Son cœur jouira d'une douce paix et d'une incroyable satisfaction.

4. Ses prières seront plus profitables à l'Église, parce que Jésus a un tel amour pour les âmes obéissantes, qu'elles ne sont pas plus promptes à le servir qu'il ne l'est à les exaucer.

5. Jésus se fera de tous ses actes d'obéissance une couronne qui l'honorera et le glorifiera comme les rois de la terre sont honorés et glorifiés par la couronne qui orne leur tête.

Excellence de l'obéissance démontrée par l'exemple des Saints.

Tout le bien des créatures consiste dans l'accomplissement de la volonté divine, et on n'exécute jamais mieux ce que veut le Seigneur, qu'en pratiquant l'obéissance dans laquelle se trouve l'anéantissement de l'amour-propre et la vraie liberté

des enfants de Dieu, et c'est la raison pour laquelle les âmes bien vertueuses aiment tant à obéir. (SAINT VINCENT DE PAUL.)

Sainte Madeleine de Pazzi était si affectionnée à l'obéissance, sachant que cette vertu la préservait du danger de faire sa propre volonté, que si, dans le temps même qu'elle était affligée de quelque grande tentation ou qu'elle était bien malade, on lui commandait quelque chose, elle manifestait à l'instant même, par un visage riant, la joie qu'elle ressentait d'avoir une occasion d'obéir.

— L'obéissance est l'abrégé de la perfection et de toute la vie spirituelle. C'est le moyen le moins pénible, le moins dangereux, le plus sûr et le plus court pour s'enrichir dans toutes sortes de vertus et pour arriver à la fin de notre désir, qui est la vie éternelle. (LE PÈRE ALVAREZ.)

Sainte Madeleine de Pazzi disait, au lit de la mort, lorsqu'elle se rappelait ce qui lui était arrivé dans le cours de sa vie, que rien ne la tranquillisait plus que la certitude qu'elle avait de ne s'être laissé guider en rien par sa volonté et son propre jugement, et d'avoir toujours suivi la volonté et le jugement de ses supérieurs et directeurs.

— L'obéissance est sans doute plus méritoire que toutes les austérités. Quelle austérité plus grande que de tenir sa volonté continuellement soumise et obéissante? (SAINTE CATHERINE DE POLOGNE.)

Le premier jour que sainte Madeleine de Pazzi fut revêtue de l'habit religieux, elle se prosterna humblement aux pieds de sa maîtresse; et, se résignant entièrement à sa volonté, elle lui dit : « Je serai désormais entre vos mains comme une morte; ainsi faites de moi tout ce qu'il vous plaira, je ne vous résisterai jamais en rien; je vous supplie de ne pas craindre de m'humilier et de me mortifier. » Cette sainte exécuta ce qu'elle promit; elle fut toujours tellement morte à sa volonté, qu'on pouvait dire qu'elle n'en avait point.

Saint Dosithée ne pouvant, à cause de ses infirmités, pratiquer de grandes austérités et suivre les exercices communs des anachorètes avec qui il vivait, travailla à se sanctifier par la pratique de l'obéissance; il fit de si grands progrès dans la perfection par ce moyen, pendant les cinq ans qu'il vécut en-

core, que le Seigneur fit connaître qu'il avait obtenu dans le ciel une couronne semblable à celle du grand saint Antoine. Ce qui peut rendre ceci étonnant, c'est qu'on ne connaît pas le mérite de l'obéissance.

— Une simple goutte de parfaite obéissance vaut un million de fois plus qu'un vase entier de la plus sublime contemplation. (SAINTE MADELEINE DE PAZZI.)

Saint Félix, capucin, se montrait toujours prêt à exécuter avec amour les ordres de ses supérieurs, quels qu'ils fussent : le moindre signe de leur volonté lui suffisait pour obéir à l'instant même. Il portait si loin l'amour de l'obéissance, que ses supérieurs étaient obligés de ne pas manifester en sa présence leurs différentes inclinations, de peur que le saint ne les regardât comme un commandement et ne se hâtât de les exécuter.

— Il y a plus de mérite à lever une paille par obéissance, qu'à prêcher, qu'à jeûner, qu'à châtier son corps jusqu'à l'ensanglanter, si on suit en cela sa volonté propre. (RODRIGUEZ.)

Sainte Françoise, récitant l'office de la Vierge, interrompit trois fois la même antienne pour répondre à son mari qui l'appelait ; le Seigneur manifesta, d'une manière éclatante, que son obéissance lui avait été très-agréable.

Une sainte religieuse, dans le dessein de s'animer à agir toujours par obéissance, regardait souvent son crucifix, le baisait amoureusement, en disant à son Sauveur : Vous avez été obéissant jusqu'à la mort.

— L'obéissance est une pénitence de la raison ; c'est ce qui rend ce sacrifice plus agréable que tous ceux des pénitences corporelles. Dieu aime mieux en vous le moindre degré d'obéissance que tous les services que vous pouvez lui rendre. (SAINT JEAN DE LA CROIX.)

Ce saint, ayant fait son cours de théologie, reprit la vie conventuelle. Son directeur crut apercevoir que la science qu'il avait acquise lui avait enflé le cœur ; afin de l'humilier, il lui donna un catéchisme et lui interdit la lecture de tout autre livre ; il lui commanda même de poser sur toutes les syllabes, ainsi que font les enfants. Jean de la Croix se soumit ; il ne lut, pendant un temps considérable, aucun autre livre, et il le lut

toujours de la manière qu'on lui avait ordonné de le lire, dans le dessein de pratiquer l'obéissance. Ce fut par ce moyen qu'il acquit, dans un si haut degré, cette vertu et toutes les autres.

— Il paraît clair que celui qui se sent porté à faire certain bien succombe à une tentation lorsqu'il agit contre l'obéissance, parce que, quand Dieu répand dans un cœur des inspirations, la première qu'il y répand, c'est celle de l'obéissance. (SAINTE THÉRÈSE.)

Une religieuse écrivit à saint François de Sales qu'elle ne faisait qu'avec beaucoup de peine certaines choses qu'elle était obligée de faire par obéissance, et qu'elle était persuadée qu'elle ferait mieux d'agir autrement. Le saint lui répondit : « Vouloir vivre selon sa propre volonté, pour faire mieux celle de Dieu, quelle chimère ! Comment une inclination si déréglée pourrait-elle être une inspiration de Dieu ? Quelle contradiction ! En vit-on jamais de semblable ? »

— Sainte Thérèse remerciait souvent le Seigneur du désir qu'il lui avait donné d'être bien obéissante ; l'obéissance est la vertu dont la pratique lui fit éprouver plus de consolations.

Sainte Madeleine de Pazzi trouvait tant de délices à obéir, qu'elle appréhendait que le goût qu'elle éprouvait en obéissant ne lui ravît le mérite de l'obéissance. Non contente d'être toujours très-soumise à sa supérieure, elle se soumettait encore à ses compagnes, et même à celles qui lui étaient inférieures. Il y en avait une à qui elle demandait permission pour les plus petites choses.

— Le démon, sachant qu'il n'y a point de voie qui conduise plus promptement au sommet de la perfection que celle de l'obéissance, détourne plusieurs de la pratique de cette vertu, sous la spécieuse apparence du bien. (SAINTE THÉRÈSE.)

Sainte Brigitte avait un très-grand attrait pour les pénitences corporelles et s'y livrait avec trop d'empressement. Son directeur s'en aperçut et voulut la corriger de ce défaut ; en conséquence, il lui retrancha une partie des mortifications qu'elle avait coutume de faire ; la sainte obéit, mais ce ne fut pas sans ressentir de la peine, appréhendant de devenir immortifiée. Le Seigneur l'instruisit et la consola en lui faisant

entendre ceci : De deux personnes qui désirent jeûner, si l'une, qui est libre de le faire, jeûne, et l'autre ne jeûne pas, malgré le désir qu'elle en a, parce qu'étant sous l'obéissance, on lui défend de jeûner, la première reçoit une récompense, et la seconde en reçoit deux ; cette dernière est récompensée pour le désir qu'elle a eu de jeûner, et elle l'est encore pour avoir obéi.

Les qualités de l'obéissance.

Pour avoir une obéissance entière, il faut la montrer en trois choses : dans l'exécution, dans la volonté et dans le jugement. Dans l'exécution, en exécutant promptement, joyeusement et ponctuellement ce que le supérieur ordonne ; dans la volonté, en ne voulant que ce que le supérieur veut ; dans le jugement, étant du même sentiment que le supérieur. (SAINT IGNACE DE LOYOLA.)

Sainte Madeleine de Pazzi obéissait sans raisonner. Toutes les fois qu'on lui ordonnait quelque chose, elle disait : « La supérieure a raison : je veux ce qu'elle veut » ; et elle le faisait aussitôt avec joie. Le Seigneur lui ayant inspiré de faire certaines mortifications, elle en parla à sa supérieure, qui ne le lui permit pas d'abord ; tant qu'elle n'eut pas la permission, elle s'en abstint, se défiant de son propre jugement, et même des révélations qu'elle avait eues.

« J'admire le petit enfant de Bethléem, disait saint François de Sales, il était si savant, il avait un si grand pouvoir, et néanmoins on lui faisait tout ce qu'on voulait sans qu'il dit aucune parole. »

— Celui qui est véritablement obéissant ne distingue pas une chose d'une autre chose, un emploi d'un autre emploi, il ne désire rien autre chose que d'exécuter fidèlement ce qui lui a été ordonné. (SAINT BERNARD.)

Saint Jérôme, visitant les moines du désert, en trouva un qui, pendant huit ans consécutifs, avait porté sur ses épaules, deux fois le jour, une grosse pierre à une distance considérable pour obéir à son supérieur, qui le lui avait commandé. Lui ayant demandé s'il ne lui en avait pas beaucoup coûté

d'obéir, ce moine lui répondit qu'il avait toujours fait cela avec autant de plaisir que si on lui eût commandé de faire la chose la plus relevée et la plus importante. « Voilà, concluait le saint, voilà ceux qui font des progrès dans la perfection, parce qu'ils se nourrissent toujours de l'accomplissement de la volonté de Dieu. Ce qu'il me dit, continue saint Jérôme, me toucha tellement, que je commençai dès lors à vivre en moine. »

— On a la vraie obéissance lorsqu'on exécute joyeusement et sans répugnance quelque chose de commandé qui est contre son inclination naturelle et son propre avantage. (RODRIGUEZ.)

On chargea le bienheureux Berchmans de servir habituellement une longue messe qu'on disait à une heure très-incommode, parce que c'était pendant l'étude; il accepta avec joie la commission qu'on lui donna, et la servit pendant plusieurs mois, sans dire une parole qui manifestât du mécontentement, et sans chercher à se décharger de l'emploi qui lui avait été assigné par la Providence.

— Pour être vraiment obéissant, il ne suffit pas de faire ce qui est commandé, il faut de plus obéir sans hésiter et sans discourir. Tenez pour certain que ce qui vous est commandé est ce que vous pouvez faire de meilleur et de plus parfait, quoique la chose ne vous paraisse pas telle. (SAINT PHILIPPE DE NÉRI.)

Le père Alvarez obéissait toujours avec joie; il savait par expérience qu'il est très-avantageux d'exécuter les ordres qui ne paraissent pas être dictés par la prudence humaine. Il disait : « Que fit Jésus-Christ pour guérir l'aveugle-né? Il prit de la boue dont il lui frotta les yeux, et lui dit d'aller se laver dans la piscine de Siloé. Cet aveugle ne pouvait-il pas dire : Quel remède! il est plus propre à faire perdre la vue à celui qui l'aurait, qu'à la rendre à celui qui en est privé; mais il ne raisonna pas ainsi; il se hâta de faire ce qui lui avait été commandé, et parce qu'il obéit sans raisonner, il fut guéri. »

— Gardez-vous d'examiner et de juger les ordres de vos supérieurs; ce n'est pas là l'affaire de celui qui doit être soumis, mais du supérieur. (SAINT JÉRÔME.)

On disait au bienheureux Berchmans qu'il n'y avait pas de prudence à faire une chose qu'on lui avait dit de faire, qu'il en deviendrait malade ; il répondit avec gaieté à celui qui lui parlait ainsi : « Mon frère, je dois laisser la prudence à celui qui me commande ; pour moi, je ne suis tenu qu'à obéir. »

— Celui qui n'a pas la vertu d'obéissance ne mérite pas le nom de religieux. Pourquoi celui qui est obligé par vœu à l'obéissance, et qui y manque, est-il entré dans la religion ? (SAINTE THÉRÈSE.)

Sainte Jeanne-Françoise permit à une religieuse de se servir, dans un pressant besoin, d'un argent que saint François de Sales avait donné ordre de n'employer qu'au soulagement des infirmes ; elle espérait, avec fondement, de pouvoir remettre la même somme des deniers qu'une personne avait promis de donner au monastère ; mais la sainte ne tarda pas d'avoir de très-grandes peines au sujet de cette permission ; appréhendant d'avoir manqué à l'obéissance, elle se hâta d'en écrire au saint, qui se rendit au plus tôt au monastère ; dès qu'il fut près d'elle, elle se prosterna à ses pieds, s'accusant avec larmes de la faute que sa conscience lui reprochait ; et dans la suite elle ne pouvait y penser sans pleurer, comme elle l'attesta elle-même.

— L'obéissance ne consiste pas seulement à faire actuellement ce qui est ordonné, mais encore à être dans une disposition continuelle de faire tout ce qui peut être ordonné dans quelque occasion que ce soit. (SAINT VINCENT DE PAUL.)

Saint François Xavier était dans cette admirable disposition. il disait que quoique Dieu se servit de lui efficacement pour la conversion des infidèles, il ne faudrait qu'une seule lettre de saint Ignace, son supérieur, pour le déterminer à revenir aussitôt en Italie, fallût-il quitter une mission commencée de laquelle il attendait les plus grands fruits.

Le parfait obéissant.

On lit dans la Vie du bienheureux Alphonse Rodriguez :

« Les lumières qu'Alphonse avait reçues du ciel lui faisaient voir clairement qu'en matière d'obéissance, il ne suffit pas de se conformer extérieurement aux ordres des supérieurs, si la volonté et le jugement ne se soumettent aussi. Il disait que Dieu réproche une certaine obéissance raisonneuse qui n'en mérite pas le nom, puisqu'elle ne plie que par une sorte de nécessité, et qu'elle a toujours le murmure à la bouche. « Ce n'est point ainsi, ajoutait-il, qu'Abraham obéit à Dieu, et son sacrifice fut parfait, parce qu'il immola sa propre raison à l'accomplissement de la volonté divine, et qu'en obéissant il crut contre toute espérance. » Aussi distinguait-il avec son saint fondateur une sorte d'obéissance qu'il appelait de foi, parce qu'elle fait apercevoir le commandement de Dieu dans celui du supérieur, se fondant sur ces paroles de Jésus-Christ : « Celui qui vous écoute m'écoute. » Il n'y a de sagesse et de prudence, disait-il encore, que dans cette soumission aveugle qui ne peut égarer, puisqu'on y suit l'exemple de celui qui fut obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. Quelle consolation pour un religieux qui aura pratiqué toute sa vie cette obéissance si méritoire ! Mais aussi, quelle confusion pour celui qui n'aurait pas réglé toutes ses actions sur de tels principes ! Dieu, s'adressant à cette âme quand elle paraîtra devant son tribunal, lui fera entendre ces reproches foudroyants : Répondez, à qui avez-vous fait vœu d'obéir en entrant en religion ? à moi ou aux hommes ? et si c'est à moi que vous aviez promis d'obéir, pourquoi avez-vous fait la volonté des hommes au lieu de faire la mienne ? L'effet de l'obéissance aveugle (c'est toujours Alphonse qui parle) est de mettre la volonté de l'homme à la disposition de la volonté divine, en sorte qu'on ne puisse plus faire et désirer que ce qui est conforme au bon plaisir de Dieu : c'est en cela que consiste la perfection, et Dieu communique à ceux qui obéissent de cette manière une lumière toute céleste, qui leur fait voir clairement Dieu qui commande dans le supérieur, en sorte que tout l'univers

essayerait vainement de les amener à désobéir. Telle est, conclut Alphonse, l'obéissance des anges dans le ciel.

Le saint frère agit constamment d'après ces maximes que lui avait enseignées l'esprit de Dieu. Un jour le sacristain le pressant de descendre, sans permission, dans une tribune pour complaire à des étrangers de distinction qui demandaient à le voir, Alphonse répondit en élevant la voix : « C'est inutilement, mon frère, que vous insistez, car quand le ciel et la terre s'uniraient ensemble, ils ne me feraient pas violer la moindre de mes règles. » Toutes les fois qu'il recevait un ordre, de quelque part qu'il vînt, il disait intérieurement à Dieu : « Oui, mon Seigneur, je vais accomplir fidèlement ce que vous me commandez » ; et il se portait ensuite avec autant d'empressement à obéir que s'il avait eu la majesté divine présente devant les yeux, et que le souverain Maître lui eût manifesté immédiatement sa volonté. Dès lors il ne calculait plus rien et ne songeait pas même aux difficultés, prenant les paroles du commandement dans toute l'étendue du sens qui se présentait à son esprit. Aussi, disait-on communément dans la maison que les supérieurs devaient bien prendre garde à ce qu'ils lui ordonnaient, parce qu'Alphonse exécuterait tout à la lettre et sans la moindre omission ; et en effet il répétait souvent que commander avec prudence et discrétion, c'était le devoir du supérieur ; mais qu'obéir avec ponctualité, c'était celui de l'inférieur. Voici quelques exemples plus remarquables de la simplicité et de l'exactitude avec lesquelles il obéissait.

Un prêtre qui connaissait Alphonse vint au collège pour le voir ; le recteur faisant appeler le bon frère : « Allez dire deux mots au seigneur don Jean Pascal qui vous demande. » Telles furent ses paroles. Alphonse descend au parloir, et après avoir dit à l'ecclésiastique qui l'attendait, *Deo gratias*, il lui fait une profonde révérence et se retire. Le prêtre avait de la vertu : il fut étonné d'abord d'une si courte conversation ; mais quand on lui eut expliqué pourquoi Alphonse avait disparu si promptement, quoiqu'il ne pût s'empêcher de sourire, il admira la ponctualité du saint homme, et se retira très-édifié.

Le recteur du collège voulut éprouver jusqu'où l'obéissance d'Alphonse pouvait s'étendre dans les choses les plus difficiles ; il le fait venir, et, prenant un ton sérieux : « Vous êtes devenu

inutile et à charge au collège; lui dit-il, vous devez donc en sortir puisqu'il est injuste que la maison garde plus longtemps un homme qui ne lui rend aucun service. » Alphonse, sans faire paraître la moindre émotion, sans répliquer un seul mot, s'incline respectueusement, va prendre son manteau, se rend à la porte et prie qu'on lui ouvre, « parce que, dit-il, j'ai reçu l'ordre de sortir du collège. » Le frère portier avait appris d'avance du recteur ce qu'il avait à répondre; il se contenta de lui dire : « Je ne vous ouvrirai pas; retournez dans votre chambre, et occupez-vous comme à l'ordinaire. »

Lorsqu'on sut dans la maison ce qui s'était passé, tout le monde fut extrêmement touché de la promptitude d'une si généreuse obéissance, et l'on ne pouvait assez admirer qu'un vieillard accablé d'infirmités, sur une seule parole du supérieur, se disposât sans répliquer à obéir, lorsqu'il s'agissait de s'exposer au dénûment le plus absolu.

Ce ne fut pas le seul trait de ce genre qui fit éclater la parfaite obéissance du saint religieux : le recteur lui dit un jour : « Allez vous embarquer », sans rien ajouter davantage. Alphonse ne rentre pas même dans sa chambre, et se met en devoir d'aller droit au port. Un frère envoyé après lui le rappelle, prétextant que le père recteur a quelque chose à lui communiquer. Dès que celui-ci aperçut Alphonse : « Où alliez-vous donc? lui demanda-t-il, et sur quel vaisseau vouliez-vous vous embarquer; puisqu'il n'y en a point maintenant dans le port? » Alphonse se contenta de répondre : « J'allais obéir. »

Le même recteur, qui était le P. Gabriel Alvarez, lui ordonna une autre fois de partir pour les Indes. « Où voulez-vous donc aller? demanda le portier à Alphonse qui se présentait pour sortir. — Aux Indes, répondit le bon frère, comme me l'a ordonné le P. recteur. — Je ne vous ouvrirai pas, reprit l'autre, si je ne vois la permission par écrit. » Et de ce pas il alla rapporter au supérieur qu'Alphonse était à la porte, disant qu'il voulait aller aux Indes. « C'est bien, dit le Père, envoyez-le-moi. » Alphonse revient.

« De quelle manière auriez-vous passé aux Indes? demanda le P. Alvarez. — J'allais au port, répond l'homme d'obéissance, et si j'y avais trouvé un vaisseau prêt à partir pour cette des-

tion, je m'y serais embarqué, sinon j'aurais essayé d'entrer dans la mer, et s'il m'avait paru impossible d'avancer plus loin, alors je serais retourné sur mes pas, content d'avoir fait tout ce qui dépendait de moi pour obéir. »

Alphonse, au reste, dans cette circonstance ne fit que mettre en pratique ce que saint Ignace dit de lui-même, que sur un ordre du pape il serait allé au port d'Ostie, et que faute de navire en état de mettre à la voile, il se serait jeté dans une barque sans gouvernail, sans pilote et sans provisions. « Parce que, ajouta-t-il, la prudence est la vertu non de celui qui obéit, mais de celui qui commande. »

On ne doit pas être étonné, d'après ce qu'on vient de lire, qu'un saint chartreux, le P. don Vincent Maz, après avoir entretenu quelque temps Alphonse, ait assuré à quelques-uns des religieux du collège qu'il n'avait jamais vu un homme aussi admirable par son obéissance, « en sorte, ajouta-t-il, que si ses supérieurs lui ordonnaient d'aller par mer à Barcelone en marchant sur les eaux, je suis sûr que la foi et la simplicité du bon religieux engageraient le Seigneur à faire un miracle pour lui donner le moyen d'obéir. »

L'obéissance vaut mieux que le sacrifice.

Dans une vision, un Père du désert aperçut dans le ciel quatre rangs ou chœurs. Dans le rang inférieur il voyait ceux qui autrefois avaient été malades, et remerciaient encore Dieu de leurs souffrances passées. Dans une autre classe il découvrait ceux qui avaient exercé l'hospitalité et avaient servi les étrangers avec dévouement. Dans la troisième se trouvaient les solitaires qui s'étaient séparés entièrement du monde; enfin le quatrième chœur était formé de ceux qui pour plaire à Dieu s'étaient soumis en toute obéissance à des supérieurs et à des directeurs spirituels. Ceux-ci se distinguaient par une beauté et une gloire toute spéciale, et quand le Père eut demandé à son conducteur la raison de cette distinction, il lui fut répondu : « Tous les autres, pour le bien qu'ils ont fait, jouissent déjà

d'une certaine paix, par suite de leur propre volonté; mais les âmes obéissantes renoncèrent à leur volonté propre, pour s'attacher entièrement à la volonté de Dieu tout-puissant et à celle des directeurs spirituels, voilà pourquoi ils jouissent d'une gloire plus grande. » — Aussi quelques anciens Pères du désert avaient coutume de dire : « Si vous voyez un jeune homme monter au ciel de sa propre volonté, retenez-le par les pieds, retirez-le sur la terre, ce qui lui sera plus avantageux. »

(*S. Chrys. expliqué par Hagelsperger.*)

Obéissance de la V. Marguerite du Saint-Sacrement.

Plusieurs ont déposé, après la mort de Marguerite, qu'ayant reçu l'ordre de prendre et de porter tout de suite des charbons enflammés dans la chapelle pour y allumer des cierges, sans qu'on lui donnât aucun instrument pour les saisir, Marguerite, sans s'arrêter à la pensée qu'elle pouvait se brûler, en prit deux dans sa main et se mit en devoir de les porter. Les sœurs présentes l'avertissent qu'elle va se brûler. « Ils ne sont pas chauds », dit-elle, et, par une permission particulière de Dieu, qui aimait cette simplicité, elle les porta, sans recevoir aucune brûlure, jusqu'au lieu désigné.

Une épreuve plus rude que les précédentes, et qui suffirait pour prouver la perfection de l'esprit de soumission de notre jeune novice, fut celle qui lui fut fréquemment imposée par la privation de la sainte communion, toujours attendue et désirée par Marguerite avec une ardeur inexprimable. Lorsqu'elle y était le mieux préparée, sa maîtresse la lui interdisait, et en même temps la faisait interroger, afin de savoir si elle se plaindrait de cette privation, si cruelle pour une âme qui aimait avec tant de force; mais on ne put jamais obtenir que des réponses comme celles-ci : « Ma Mère sait mieux que moi ce qui est nécessaire à mon salut; c'est le saint enfant Jésus qui la conduit; il voit que je ne suis pas digne de le recevoir. Réjouissons-nous donc de ce qu'il ne sera pas aujourd'hui déshonoré et humilié en moi, qui fais un si mauvais usage de sa grâce. »

Cette sérénité, cette calme soumission dans un sacrifice incomparable ne cessèrent jamais.

Pendant une de ses longues et cruelles maladies, Marguerite eut à souffrir des vomissements qui durèrent cinquante jours et la privèrent tout ce temps de recevoir le céleste pain des voyageurs. La prieure s'en afflige et lui communique la peine qu'elle en ressent.

« Ma Mère, répond avec sa douceur habituelle Marguerite, « ma Mère, n'est-ce pas trop de grâces que le saint enfant Jésus me fait de me donner ce peu de mal à souffrir pour lui? « Ne serait-ce pas trop de biens que d'avoir la grâce de souffrir « et celle de communier? »

« Ah! ma fille, reprend la prieure, le médecin craint bien « que cet état ne se prolonge encore longtemps. Serez-vous « tout ce temps privée du bonheur de communier? »

« Pourquoi pas? continue la malade avec la même sérénité; « il faut alors tirer de la privation ce que nous ne pouvons « puiser à cette source de tous les biens. Il me semble que je « ne désire en tout ceci que la volonté de Dieu! »

L'humble soumission de la novice fut pour Marguerite le germe d'un admirable acquiescement à la volonté de Dieu, qui ne se démentit jamais. Ne s'inquiétant d'aucun accident de la terre, ne voulant que ce qui lui était donné par la Providence, elle était toujours prête à quitter Dieu pour Dieu dans l'obéissance, et à se nourrir de la croix, lorsqu'elle ne pouvait se nourrir du crucifié.

Humble obéissance du Bienheureux P. Claver.

Persuadé que la perfection de l'homme consiste à faire la volonté de Dieu, et que le bonheur du religieux est d'être sûr de la faire toujours, s'il le veut, le P. Claver porta l'obéissance propre de son état à un point où il est bien rare et bien difficile d'atteindre. Voici ce qu'on a trouvé de lui sur cet article, dans quelques notes écrites de sa main : « Dans la religion il n'y a « point de route plus courte, pour arriver à la perfection, que

« celle de l'obéissance aux supérieurs : ainsi je m'en rapporte
 « plus à une seule de leurs paroles qu'à cent révélations parti-
 « culières. Quand le supérieur m'ordonnera quelque chose de
 « difficile, j'élèverai mon cœur à Dieu ; je me représenterai
 « que lui-même me le commande, et, sans rien répliquer, je
 « lui obéirai avec la promptitude des anges, en le remerciant
 « de ce qu'il daigne se servir de moi pour exécuter ses
 « volontés. »

Il agissait conformément à ces grands principes, et le respect qu'il portait à ceux qui avaient autorité sur lui était pareil à celui qu'il avait pour Dieu même. Ses amis les plus intimes et les plus familiers n'étaient plus pour lui que des objets de vénération, dès qu'ils devenaient ses supérieurs. Dans eux il n'envisageait que celui dont ils tenaient la place ; et, comme tout supérieur, quel qu'il pût être, était égal pour lui à cet égard, on peut dire que par là il n'en changeait jamais. Il ne paraissait devant eux que comme le dernier des novices, dans la posture la plus respectueuse, le bonnet à la main, les yeux baissés, l'esprit attentif au moindre signe de leur volonté ; sans que ni difficulté, ni péril même fût capable de le faire balancer un moment, dès qu'il l'avait aperçu. De là venait qu'ils ne manquaient pas de se décharger sur lui, le plus qu'ils pouvaient, de ce qu'il y avait de plus pénible, sûrs de ne jamais trouver la moindre opposition, et ravis de se délivrer de l'embarras qu'il y a souvent à commander aussi bien qu'à trouver toujours des gens disposés à obéir. Au reste, son obéissance et son respect ne se réduisaient pas à exécuter ainsi les ordres de ses supérieurs, tout son cœur leur était ouvert, et il leur faisait un détail exact de ses oraisons, de ses pénitences, des moindres mouvements de son âme, en les suppliant de le conduire, et de le réformer de la manière qu'ils le jugeraient à propos. Lui qui était en cela un si grand maître pour les autres, il ne croyait pas pouvoir rien décider comme il faut pour lui, et il avait alors pour maxime que, comme jamais on ne se voit bien soi-même, jamais aussi on ne se juge bien soi-même, et qu'ainsi on avait besoin du jugement comme des yeux d'autrui.

Pour se mieux assurer de la parfaite obéissance du P. Claver, les supérieurs voulurent quelquefois la mettre aux plus fortes épreuves. Un jour, après lui avoir fait une très-sévère répri-

mande pour une bagatelle, on lui commanda de demeurer à genoux, jusqu'à ce qu'on lui donnât d'autres ordres. Quoiqu'il fût déjà fort âgé et fort infirme, il y resta près d'une heure, témoignant beaucoup de joie de cette mortification, et déterminé à y rester un jour entier, jusqu'à ce qu'on changeât sa pénitence.

Le supérieur lui ayant ordonné de changer absolument de méthode dans l'instruction des nègres, et d'abandonner même certaines pratiques dont il avait jusqu'alors recueilli un très-grand fruit, il obéit sur-le-champ, et sans rien dire que ces paroles, aussi propres à marquer son humilité que son obéissance : *Il faut que je sois bien misérable de ne pouvoir faire un peu de bien sans occasionner beaucoup de mal, et sans troubler toute la maison; mais c'est le propre d'un ignorant, d'un indiscret et d'un pécheur comme moi.*

Une autre fois, étant allé faire mission à Tolu, bourg assez éloigné de Carthagène, et où il avait déjà publié les indulgences ordinaires, il reçut une lettre de son recteur, qui lui mandait de revenir au collège. Le curé du lieu, les officiers et les soldats, affligés de le perdre, firent tous leurs efforts pour l'arrêter quelques jours, jusqu'à ce qu'ils eussent écrit au recteur; ils lui représentèrent que la désolation de tout le peuple, la perte de tant d'âmes qui paraissaient bien disposées à profiter de ses travaux, le temps qui était alors extrêmement pluvieux, et les mauvais chemins, seraient des excuses suffisantes, et des raisons auxquelles son supérieur ne résisterait pas. Mais, quoiqu'on pût lui dire, et quelque douleur qu'il eût lui-même de voir ses travaux inutiles, et tant de fruits perdus, il n'écouta rien, il se mit en chemin, et se rendit à Carthagène pour le jour indiqué. Il semble que Dieu voulut récompenser son obéissance par une protection particulière; car, dès qu'il fut en chemin, la pluie, qui jusque-là avait été continuelle et abondante, cessa tout à coup.

Ce n'était pas seulement aux supérieurs mêmes, c'était à tous les officiers de la maison qu'il obéissait, comme à Dieu, dans tout ce qui regardait leur office. S'il entrait dans la cuisine pour y rendre quelque service, il se découvrait, et les yeux baissés, il priait humblement le cuisinier de lui dire ce qu'il voulait qu'il fit. Quand il était chargé de préparer le réfectoire,

il n'arrangeait pas la moindre chose sans l'ordre de celui qui en avait soin. Au premier signal que donnait le portier, il accourait en lui disant : *que m'ordonnez-vous, mon frère?* Le sacristain, sûr de le trouver toujours à ses ordres, avait recours à lui pour tout ce qui demandait le ministère d'un prêtre. Quand il sortait en ville, il n'avait point d'autre volonté que celle de son compagnon, qui déterminait à son gré, et le chemin qu'il fallait prendre, et la manière d'aller. S'il entrait dans le quartier des novices, il demandait les ordres de celui qui y présidait, et le respectait alors comme son supérieur. Enfin, sa passion d'obéir, si on peut employer ce terme, était si forte, que quand il était obligé d'aller en mission sans autre compagnon qu'un nègre qui lui servait d'interprète, ne pouvant se résoudre à se gouverner lui-même, il donnait à cet esclave toute autorité sur lui, pour avoir le mérite de l'obéissance : c'était lui qui réglait l'ordre de la marche, le repos qu'il fallait prendre, les habitations où l'on devait aller, et quand on appelait le Père en quelque endroit, il renvoyait toujours à tout ce que son compagnon en déciderait.

Obéissance aveugle du P. A. Lequieu.

Le P. Antoine excella véritablement dans cette vertu ; car il se fit remarquer par la plus exacte obéissance envers ses supérieurs ; il était entre leurs mains comme un roseau flexible, prêt à obéir au premier signe de leur volonté, de la meilleure grâce possible, au point que parfois ils se plaisaient à lui commander quelque chose pour avoir le plaisir de le voir obéir, et multiplier par là ses mérites ; chaque fois qu'un ordre était donné aux novices, c'était toujours Antoine qui s'offrait le premier pour l'exécuter. Il obéissait indifféremment à tous les préposés au commandement, sans examiner ceux qui en étaient plus ou moins dignes ; car il disait souvent à ses frères que la noblesse et l'excellence de la vertu d'obéissance consistaient à obéir aux supérieurs comme à Dieu même ; il ajoutait qu'obéir d'une autre manière, ce n'était pas être religieux, mais esclave,

et que Dieu permettait que celui qui obéirait ainsi aurait beaucoup à souffrir de la part de son supérieur, lors même qu'il serait saint; tandis que celui qui, oubliant l'homme, obéit comme à Dieu même, ne trouvera jamais qu'un ange et un agneau dans son supérieur, lors même qu'il n'aurait point de vertu. C'est d'après ces principes que ce parfait religieux réglait sa conduite envers ses chefs; il ne savait mettre aucune différence entre ceux qui étaient doux, faciles à contenter, et ceux qui manquaient de ces qualités si nécessaires au gouvernement d'une communauté; toujours également prêt à obéir aux ordres donnés avec déférence, ou avec rudesse, il les exécutait sans raisonner, ni discuter. Un clin d'œil, le plus léger signe suffisait pour faire voler le P. Antoine où l'appelait l'obéissance, et non-seulement il obéissait avec cette promptitude intérieure et extérieure d'une volonté ensevelie dans l'obéissance, pour me servir de l'expression d'un grand serviteur de Dieu, mais il soumettait aussi son jugement entièrement et sans réserve, vérifiant à la lettre cette maxime de saint Grégoire, qui dit que celui qui a le véritable esprit d'obéissance, n'a pas celui de discernement, parce qu'il n'estime rien de bon comme d'obéir. Aussi le P. Antoine avait-il marqué comme une faute considérable, dans son journal quotidien, de s'être plaint quelquefois, pendant la première année de son noviciat, de ce que ses supérieurs n'avaient pas voulu lui permettre de se mortifier toutes les fois qu'il le leur avait demandé.

Il serait trop long de raconter ici tous les sacrifices que notre saint religieux s'imposa par la pratique de cette obéissance, qu'il observa si fidèlement jusqu'à sa mort, qu'il ne se permit pas, dans l'âge le plus avancé, les moindres dispenses, sans réclamer et le plus souvent attendre un ordre spécial de ses supérieurs; ses nombreuses infirmités ne lui servirent pas non plus d'excuse pour se dispenser d'observer les moindres règles de la communauté. Enfin, il en était venu au point d'obéir même à ses égaux et à ses inférieurs, chaque fois qu'il n'y voyait aucun inconvénient, préférant toujours leur volonté à la sienne, à laquelle il paraissait totalement mort.

Admirable obéissance du R. P. Varin.

Sa manière de traiter avec les supérieurs, selon la différence de leur position, indiquait que les égards et les prévenances dont ils étaient l'objet de sa part s'adressaient non à la personne, mais à la charge. Son exactitude à demander les moindres permissions, même dans l'âge le plus avancé, ne laissa jamais rien à désirer. Il fallait employer mille instances pour lui faire accepter une image, et s'il finissait par la recevoir pour ne pas contrister la personne qui la lui offrait, il plaçait l'image entre son bréviaire et la couverture, jusqu'à ce qu'il eût demandé et obtenu la permission. Ainsi pratiquait-il tout à la fois deux vertus bien chères à son cœur, l'obéissance et la pauvreté.

Voici encore un trait où l'obéissance du P. Varin ne brille pas moins que son amour pour la pauvreté. A la suite d'une grande maladie, il n'avait, pour se garantir d'un froid très-rigoureux, qu'un grand collet de drap tout usé. Des personnes charitables lui firent confectionner secrètement une espèce de douillette en laine noire et ouatée, et chargèrent une autre personne de substituer dans un voyage, le plus adroitement possible, la douillette au vieux collet. Malgré toute son adresse, elle ne put opérer la substitution ni faire agréer l'échange. En vain essayait-elle de démontrer que l'étoffe était grossière et la doublure des plus communes. « Fi donc, fi donc, s'écria le bon Père; vous oubliez que je suis religieux, et vous voulez m'affubler d'une douillette comme un évêque, allez à d'autres; mais ne me faites plus une semblable insulte, et dites à la bienfaitrice que je ne me serais jamais attendu à pareil procédé de sa part. »

Ne considérant que Dieu dans la personne de ses supérieurs, il n'attendait pas l'expression de leur volonté; un simple désir de leur part suffisait pour obtenir son assentiment et la plus entière soumission, quelles que pussent être d'ailleurs les répugnances de la nature. On l'a vu plus d'une fois accepter de la meilleure grâce certains sacrifices qui pouvaient paraître pénibles, surtout à un vieillard; quelques personnes même s'ima-

ginaient qu'il y trouvait une satisfaction naturelle. « Vous êtes bien heureux, mon Père, lui dit un jour une d'entre elles qui avait part au sacrifice et qui s'y résignait moins généreusement ; quoi qu'il vous arrive, vous êtes toujours content. — Content !... content, reprit-il alors, oui, mais c'est dans la fine pointe de l'esprit. » La vertu ne consiste donc pas à ne pas sentir les oppositions de la nature, mais à savoir en triompher généreusement.

Avec de telles dispositions de cœur, on conçoit que le refus d'une permission demandée et même désirée le trouvait prêt à acquiescer au bon plaisir de Dieu manifesté par la voix de l'obéissance. En 1848 ou 1849, étant absent de Paris, il avait jugé qu'il était convenable de faire un voyage de vingt-quatre heures pour consoler un ami malheureux et lui rendre un service que lui seul semblait pouvoir lui rendre. Se croyant assuré d'en obtenir la permission, il avait annoncé à son ami le jour de son arrivée, afin qu'il vînt à sa rencontre. Cependant le supérieur, plus jeune de trente ans que le P. Varin, ne jugea pas à propos, pour des raisons graves, d'accorder cette permission. Le saint vieillard, qui ne s'attendait nullement à ce refus, et qui, depuis deux jours, était tout préoccupé de l'absence projetée, se fit relire deux fois de suite la réponse de son supérieur. Puis, sans marquer la plus légère émotion, il dicta la lettre suivante pour son ami malheureux : « Mon bien cher ami, celui qui a grâce et lumière pour me conduire dans les voies du Seigneur, croit que, vu ma profession, il est plus prudent et plus sage de ne pas faire pour vous le voyage que je vous avais promis, et notre bon Maître m'a fait entrer pleinement dans les raisons que mon supérieur a eu l'extrême bienveillance de me présenter. Je n'en prierai qu'avec plus d'affection le bon Maître de vous consoler dans vos peines et de vous faire jouir d'une douce paix dans un tendre abandon. — Bien cordialement tout vôtre en Notre-Seigneur. »

Malgré tant de liens qui semblaient devoir attacher le P. Varin à la ville de Paris, où existaient des œuvres dont il était l'âme, plus d'une fois il a répété au P. Renault, son provincial : « Mon révérend Père, je suis à votre disposition : parlez, et je quitte Paris ; rien qui m'arrête : l'obéissance est tout pour moi. » Et lorsque celui-ci eut cessé d'être son supérieur :

« Croyez-vous, lui demanda-t-il par forme de conseil, croyez-vous qu'il y aurait plus de gloire à Dieu si je quittais Paris? »

Dans ses dernières années surtout, il sembla s'être attaché à pratiquer de plus en plus une indifférence entière relativement à toutes les dispositions que ses supérieurs pourraient prendre à son égard. Il ne voulait pas même permettre que l'on désirât quoi que ce fût pour lui : « Oh ! je me suis tout à fait débarrassé de moi, disait-il, et je m'en trouve très-bien. Dieu merci, je ne veux plus que la volonté du bon Maître. » Il exprimait cette disposition par son mot favori : *Ita, Pater*, et il ne cessait de recommander aux personnes qu'il dirigeait d'entrer dans cet esprit, si elles voulaient faire de grands progrès dans la vertu. « Que j'aime, écrivait-il à madame de Chevroz, le 20 mars 1837, en apprenant la mort d'une jeune personne qui leur était chère à l'un et à l'autre, que j'aime à me rappeler ces paroles du saint roi David : « Je bénirai le Seigneur en tout temps ; sa louange sera toujours dans ma bouche ! » Je me souviens en même temps de la promesse que j'ai si souvent faite et renouvelée, de dire tout comme lui et en tout temps, et tu sais quelle est la louange qui est la plus agréable au cœur de notre bon Maître, c'est lorsque, profondément affligé, on ne laisse pas de dire qu'il est bon, et que, pénétré de ce sentiment, on ne cesse pas, dans tout ce qui peut nous arriver de dire : *Oui, mon Jésus, oui, mon bon Maître!* Oh ! ma bonne amie, après avoir pris l'habitude de le dire, *oui*, tous les jours de notre vie, avec quelle douce consolation le dirons-nous au moment de la mort, quand le bon Maître nous appellera et nous dira : Venez vous réunir à moi, le temps de votre exil est passé ; venez régner avec moi, et pour toujours. Comme de bon cœur alors nous répondrons : *Oui!* D'après les quelques lignes que j'ai reçues de ta main, j'ai vu que tu disais aussi entre les bras de la croix : *Dieu est bon*, et que tu comprenais qu'on peut toujours lui dire avec toute confiance : *Oui*. Oh ! l'heureux moyen, et moyen infallible pour que lui-même nous dise toujours *oui*, quand nous lui demanderons quelque chose ! Quand nous lui dirons : Seigneur, donnez-moi cela pour votre gloire, à son tour il nous dira *oui* ; et enfin quand nous lui dirons : Donnez-moi le ciel, donnez-vous vous-même à moi pour l'éternité, il dira encore *oui*. O l'heureuse parole ! Ma bonne

amie, toujours courage et confiance en disant toujours : Que Dieu est bon ! Nous le répéterons pendant l'éternité, dans des transports de joie, de reconnaissance et d'amour. »

La régularité est un des fruits de l'obéissance. Nous nous reprocherions d'omettre un trait remarquable de son amour pour cette vertu. L'état de sa santé toujours chancelante l'avait depuis longtemps obligé de prolonger le repos de la nuit au delà de quatre heures, quand, à l'âge de soixante-dix ans, il essaya de reprendre l'heure de la communauté. Quoique d'abord il en souffrit beaucoup, il tint bon et parvint à se conformer à ce point de la règle. Une personne amie lui témoignant que, vu son âge, ce repos du matin un peu plus prolongé lui était nécessaire : « Que dites-vous ? reprit-il avec vivacité ; il faut au moins bien finir. »

Au reste, le fait suivant suffirait seul pour montrer avec quelle énergie de volonté il savait se commander à lui-même. Les habitudes sont une seconde nature ; mais entre toutes, celle du tabac devient, dit-on, après un certain temps, un véritable besoin. Le P. Varin l'avait contractée depuis vingt-cinq ans. Elle adoucissait les insomnies auxquelles il était sujet ; néanmoins, dans un âge déjà avancé, il prit la résolution de n'en plus user désormais. Il se fixa pour rompre avec l'habitude le terme de huit jours. Ce délai si court lui parut encore trop long. Dès le lendemain même, il cessa complètement. Cette brusque interruption lui fut très-pénible. Surtout dans les premiers temps, il ne pouvait voir une tabatière sans se sentir pressé de l'ouvrir. Il résista cependant, et dans la suite il disait agréablement : « Vraiment ma pauvre tête ne s'en trouve pas plus mal. »

(*Vie du P. Varin*, par le Père GUIDÉE.)

XI

LA CHASTETÉ.

La chasteté, dit saint François de Sales, est la blanche vertu de l'âme et du corps. Elle rend, dès ici-bas, les hommes mortels semblables aux esprits bienheureux. C'est ce que nous fait connaître assez clairement saint Paul, écrivant aux Thessaloniens : « La volonté de Dieu est que vous soyez saints ; que vous vous absteniez de la fornication ; que chacun de vous sache conserver le vase de son corps saintement et honnêtement, et non point en suivant les mouvements de la concupiscence, comme les païens qui ne connaissent point Dieu. »

« Vous voyez, dit Cassien, quelles louanges on accorde à cette vertu, puisqu'on l'appelle l'honneur et la sanctification de notre corps. Au contraire, celui qui se laisse entraîner à ses passions est dans l'impureté, et l'ignominie est bien loin de la sainteté. »

La chasteté est aussi l'honneur de notre âme, car, étant un pur esprit, elle reçoit de la dignité d'un corps chaste, comme d'une demeure plus convenable et plus illustre. Elle qui, par l'incontinence du corps, habite dans la terre ou plutôt dans la boue, place, par la chasteté, sa demeure dans le ciel. De là vient que saint Ambroise dit : « Si la patrie se trouve dans le lieu de la naissance, certes la patrie de la chasteté est dans le ciel ; c'est pourquoi elle est étrangère ici-bas et citoyenne du ciel. »

Sainte Claire de Montfalcone.

On demanda un jour à la bienheureuse Claire de Montfalcone pourquoi elle ne regardait pas les personnes avec qui elle parlait. « A quoi bon », répondit-elle, « puisqu'on ne parle qu'avec la langue. Les yeux de David n'auraient pas versé tant de larmes, s'il avait su maîtriser ses regards. »

Sa pureté était plus angélique qu'humaine, et elle vivait dans la chair comme si elle n'avait point eu de chair. N'ayant encore que onze ans, elle se découvrit un peu, en dormant, par mégarde et sans y avoir contribué de sa volonté ; sa sœur l'en reprit comme d'une grande faute, et elle en fit une longue et rude pénitence, comme d'un péché très-énorme. Depuis ce temps-là, elle se composait tellement pour dormir, qu'elle ne pouvait se découvrir, et qu'aucun de ses membres ne pouvait toucher l'autre nu. Elle ne souffrait point non plus que personne, ni même ses filles, la touchassent en la moindre partie de son corps. Enfin, c'était pour la conservation d'une vertu qui lui était si chère, qu'elle était si rude à son propre corps, et qu'elle s'accabla de tant d'austérités et de pénitences.

L'amour de la pureté.

On lit dans la Vie de saint Joseph Cupertino :

Sachant que la pureté n'est point un fruit de la terre, et que cette vertu vient du ciel, c'est à Dieu que Joseph la demandait. Et comme Dieu ne manque jamais aux serviteurs fidèles, Joseph, à l'exemple des trois enfants de Babylone, marchait parmi les flammes, louant et bénissant le Seigneur, et le feu ne le touchait point. « Il posséda la vertu de chasteté à un degré si éminent, disent les actes du procès de canonisation, que ses confesseurs de diverses époques ont affirmé n'avoir découvert en lui aucune ombre d'impureté. Ils l'ont connu si pur de corps et d'esprit, qu'ils voient en lui, disent-ils, moins une créature humaine qu'une créature angélique. » Les témoignages sont

unanimement au sujet de l'immaculée pureté du saint ; il serait trop long de les rapporter tous. Admirable don de la grâce qui fit cheminer le serviteur de Dieu par le feu et par l'eau, *per ignem et aquam*. Épris de cette belle vertu qui classe l'homme parmi les anges, Joseph recommandait et préconisait la chasteté comme utile, comme nécessaire, comme honorable. Autant il la cultivait en lui, autant il s'étudiait à en inspirer l'amour aux autres. « Une âme chaste, disait-il, ressemble à un vase de cristal pur et poli, plein d'une eau fraîche et limpide, qui réjouit l'œil dans les ardeurs de l'été. Rien de plus agréable que cette eau ; mais qu'une goutte d'huile y tombe, elle perd sa limpidité et déplaît. »

Un jeune homme angélique.

Dès que saint Stanislas Kostka eut atteint l'âge de raison, il donna à Dieu son cœur sans partage. Par l'abondance des grâces qu'attira cette pieuse consécration, il s'éleva à un tel degré de perfection, que son père et sa mère le regardaient comme un ange, et lui en donnaient habituellement le nom. Il en avait la figure aussi bien que l'innocence, la douceur et l'amabilité ; mais sa beauté, comme saint Ambroise le dit de la plus pure des vierges, n'inspirait que le respect et le désir d'être chaste. Sa pudeur était si délicate, qu'il ne fallait qu'une parole tant soit peu libre pour le faire évanouir ; en sorte que son père, qui l'aimait tendrement, avait grand soin de détourner de sa présence tous les entretiens peu réservés. Quand il ne pouvait pas faire autrement, il priait sans détour ceux qui les commençaient d'avoir pitié du petit Stanislas.

Ce jeune saint mérita, par sa grande pureté de l'âme et du corps, de jouir, dès cette vie, de l'insigne bonheur de voir Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi, durant une cruelle maladie qu'il éprouva, la sainte Vierge Marie lui apparut tenant l'enfant Jésus, qu'elle lui remit entre les bras. Stanislas était trop pur pour rester longtemps sur cette terre d'exil. A peine âgé de dix-neuf ans, il fut appelé à la claire vision de Dieu dans le ciel.

La bouche parle de l'abondance du cœur.

On lit dans la Vie de saint Camille de Lellis :

On a coutume de parler souvent de ce que l'on aime d'un amour de prédilection ; c'est ainsi que Camille, épris des charmes et de la beauté de cette vertu qui rend l'homme semblable aux anges, en faisait le sujet ordinaire de ses entretiens, et en louait le prix inestimable avec tant d'animation, que son visage s'enflammait et devenait tout radieux ; « Mes Frères, disait-il en instruisant ses Novices, soyons prêts à repousser les tentations, éloignons de notre esprit les pensées mauvaises comme on éloigne de la chair vive un fer embrasé ; dans ces circonstances, appelez à votre aide les pensées de la mort et de l'enfer, et surtout le souvenir de la Passion de Jésus-Christ, en lui disant du fond de vos cœurs : Mon Dieu, *pénétrez mes sens de la crainte salutaire de vos jugements* : Sauvez-moi et cachez-moi dans vos plaies sacrées pleines de sang et d'amour. »

C'était une de ses maximes que, dans une matière aussi délicate que la chasteté, il n'est pas d'occasion, si insignifiante qu'elle soit, qui ne doive être regardée comme d'une grande importance, puisque les plus vastes et les plus terribles incendies ne commencent pas par une grande flamme, mais par une faible étincelle. C'est pourquoi il ne se contentait pas de fuir la vue et la présence des personnes de sexe différent, mais il disait que l'on doit fuir avec le plus grand soin même leur ombre. Il arriva une fois, entre autres, qu'une dame, bienfaitrice de l'Ordre, le fit appeler chez elle pour s'entretenir longuement avec lui sur ses travaux ; il s'y rendit, et se disposant à s'asseoir, celle-ci se rapprochait de lui plus qu'il ne fallait, soit pour être mieux entendue, soit par habitude, comme font ordinairement certaines personnes. Mais plus la dame s'approchait, plus notre Saint s'éloignait ; ils continuèrent quelque temps ces mouvements opposés, elle se rapprochant, lui se retirant, de telle sorte qu'à la fin ils se trouvèrent avec leurs chaises au milieu de la salle.

Il ne restait jamais seul avec une femme, quelque vertueuse et sainte qu'elle pût être, et il n'était sorte d'industrie à laquelle il n'eût recours pour éviter qu'on lui baisât les mains. Une dame attendait, à la porte de notre établissement à Rome, que Camille fût de retour, pour pouvoir lui baiser les mains et recevoir sa bénédiction. Notre Saint arriva, et la bonne femme s'étant présentée devant lui d'une manière très-dévotement et très-respectueuse, lui manifesta son désir ; mais lui, qui ne trouvait rien de plus ennuyeux et de plus désagréable, refusant de lui complaire, secouait violemment le cordon de la sonnette, afin que le portier se hâtât de lui ouvrir ; il entra précipitamment dans le monastère, et le visage recouvert de sa main gauche, de la droite il fit signe de la bénir, en disant : « Dieu vous bénisse, allez en paix », et en prononçant ces mots, il ferma aussitôt la porte pour ne pas la voir.

Ces précautions qu'il prenait pour conserver la sainte vertu, étaient d'autant plus admirables en lui que la perfection sublime à laquelle il était arrivé le rendait moins sujet que bien d'autres aux tentations. Il fuyait les lieux où l'on chantait et où l'on dansait, et, s'il ne pouvait s'en éloigner, il secouait la tête, toussait, crachait et faisait du bruit, autant qu'il pouvait le faire sans blesser les convenances, afin que les sons et les chants n'arrivassent pas jusques à ses oreilles. Il advint un jour que, retournant de Venise à Milan, il passa par un village où quelques paysans exécutaient, au son de la cornemuse, une certaine ronde usitée dans le pays. Le cocher curieux de voir danser ces femmes, s'arrêta un peu ; comme Camille voyageait les portières fermées, il ne s'était pas d'abord aperçu de la cause de ce retard, et s'imaginant que c'était pour de bonnes raisons, il ne dit mot. Cependant, en entendant la cornemuse, il soupçonna ce que c'était, et jetant un regard furtif à travers une fissure de la portière, il vit le conducteur sur le point de se mêler à la ronde pour participer aux plaisirs de la fête. Le bon Père se sentit alors enflammé d'un zèle si ardent, qu'il lui adressa les plus violents reproches, en présence de tout le monde, le contraignant de continuer sa route. Il avait une grande véhémence quand il parlait contre le vice d'impureté, et il en avait tant d'horreur que ses paroles empruntant une force merveilleuse, pénétraient profondément, comme autant

de traits brûlants, dans les cœurs des coupables, et rien ne pouvait l'empêcher de les reprendre, ni la noblesse, ni la puissance, ni le danger même de perdre la vie. Il montrait la même sévérité contre la vanité, l'air mondain, l'extérieur peu modeste qu'il apercevait, soit dans les femmes, soit dans les hommes; et il reprit très-vivement un jour un jeune homme, son parent, qui cultivait avec le plus grand soin sa belle chevelure, et ne pensait qu'à orner son corps, devenu son idole, et les graves réprimandes du Saint ne furent pas également épargnées au père complaisant et léger, qui tolérait les allures efféminées de son fils.

La Vénération Agnès de Jésus (de Langeac).

La Mère Agnès a passé toute sa vie dans une pureté admirable. C'était une fontaine scellée, dont les eaux ne se troublèrent jamais par aucun mouvement contraire à la pudeur.

Voici, en premier lieu, des pratiques de cette pudeur virginale, que nous ne pourrions omettre sans faire tort aux bonnes âmes que Dieu veut amener au bien par la lecture de ces pratiques.

Cette belle et admirable vertu est mise ici avant toutes les autres, parce qu'elle fait l'état et comme l'essence de la Mère Agnès, en l'établissant vierge de Jésus-Christ.

Elle était si pudique qu'elle avait crainte de ses propres yeux.

Agissant par l'instinct puissant de sa grâce de pudeur, non-seulement elle ne paraissait jamais au parloir devant des personnes de différent sexe que le visage tout couvert de son voile; mais son affection à se cacher était si grande, qu'étant supérieure elle fit faire des guimpes exprès, qui lui couvraient presque toute la face. Comme M^{me} la marquise de Langeac la fut venue voir, elle lui demanda, tout étonnée de cette nouveauté, pourquoi elle était si mal ajustée. « Madame, il faut se préparer à la mort », répondit-elle. Bonne préparation, en effet, que de se cacher aux créatures! Ses filles suivirent son exemple, et mirent ainsi en pratique l'enseignement qu'elle

leur donnait souvent : « Que ce qui est consacré à Dieu doit être tout à Dieu et caché au monde. » Et connaissant que quelques-unes avaient peine à prendre cette réforme, elle y persista pourtant, et dit fervemment devant toutes :

« Qui m'aime, me suive ! »

Cette même attention à n'être point vue à découvert parut encore d'une manière bien admirable dans les rencontres que nous allons rapporter.

Il lui vint à une cuisse une tumeur fort enflammée, dont il sortit du pus en abondance. Dans cet accident, sa pudeur la fit recourir à son divin Époux, qu'elle supplia très-instamment de la guérir lui-même, et de ne pas permettre que son mal parût aux yeux des chirurgiens. Et Notre-Seigneur, qui se plaît extrêmement à la pudicité, l'exauça parfaitement.

Une autre fois, se prosternant par terre devant Dieu, dans la cellule de bois qu'elle avait fait faire au jardin, elle s'enfonça bien avant une épine dans le sein, d'où l'ayant tirée, non sans grande quantité de sang, elle s'affligea beaucoup par l'appréhension qui lui vint d'être obligée de faire voir cette plaie à quelque homme pour la guérir. Cette peine la porta à conjurer Notre-Seigneur, avec beaucoup de larmes, de la dispenser d'un moyen si affligeant pour sa pudeur. En même temps elle entendit une voix qui lui dit : « Aie confiance en ton Époux, et il te guérira. » Aussitôt que, pour obéir à cet avis du Ciel, elle se fut abandonnée à ce divin médecin, sa douleur cessa et sa plaie se ferma tout d'un coup.

Il ne faut pas s'étonner si elle voulait si fort que son corps virginal fût entièrement caché en tout temps aux yeux des hommes, puisqu'elle le cachait très-exactement à ses propres yeux. Son divin Époux lui avait imprimé ses sacrés stigmates au côté et aux pieds. Et comme il sortit beaucoup de sang de la plaie du côté, elle ne la regarda jamais, non plus que les plaies des pieds qui lui faisaient une grande douleur, se contentant d'y mettre quelque linge pour en étancher le sang.

Vertu héroïque.

En Tyrol se trouve, perché sur un rocher à pic, un couvent de religieuses, où, aujourd'hui encore, vivent des vierges consacrées à Dieu sous la règle de Saint-Benoît. A l'époque où des bandes de brigands français infestaient le Tyrol, et où l'innocence des vierges était aussi peu à l'abri de leur brutalité que les biens et les richesses l'étaient de leur insatiable cupidité, le couvent, sans défense, fut également visité par ces oiseaux de proie et indignement pillé. L'un d'eux aperçut une religieuse ; animé d'une ardeur impudique, il se mit à poursuivre la timide colombe. Celle-ci s'enfuit du premier étage aux étages supérieurs ; le brigand la suit ; mais elle s'élançe sur le toit ; le monstre la poursuit toujours. Arrivée là à une hauteur effrayante, au bord de l'enceinte taillée dans le roc, qui se penche menaçant au dessus de l'abîme, serrée de près par son persécuteur et tremblante de crainte, elle prend une résolution héroïque ; pleine de foi et de confiance en Jésus-Christ, à qui elle voulait garder sa virginité, après avoir fait le signe de la croix, elle se précipite dans le gouffre béant, et, quelques semaines après, on retrouva les restes de son corps fracassé. — Jeunes filles, ceci s'adresse à vous. La chasteté ne s'achète pas trop cher au prix de la mort ; et s'il n'y a pas d'autre moyen de sauver notre chasteté, eh bien ! à l'exemple de cette vierge héroïque, après avoir fait le signe de la croix, précipitons-nous dans l'abîme et teignons de notre sang les pierres du rocher. (BEDE WEBER, *Serm. au peuple de Tyrol.*)

Prière admirable de sainte Colette.

Colette Boilet, fille d'un charpentier, naquit en 1380, à Corbie en Picardie. Elle reçut au baptême le nom de Colette ; c'est à dire de petite Nicole, à cause de la dévotion que ses parents avaient à saint Nicolas.

Colette manifesta de bonne heure pour la vertu les plus heureuses dispositions. Quand elle grandit, elle acquit une beauté remarquable. Alarmée du péril auquel cette beauté l'exposait, elle pria Dieu de la lui ôter, et cette prière admirable, que les femmes mondaines comprennent si peu, fut exaucée. La jeune sainte devint en peu de temps si maigre et si pâle, qu'elle était à peine reconnaissable ; elle conserva pourtant dans ses traits une expression de douceur et de modestie, qui édifiait toutes les personnes qui l'approchaient.

Après la mort de ses parents, Colette distribua aux pauvres le peu de biens qu'ils avaient laissé, et se voua à la vie religieuse. Elle prit d'abord l'habit du tiers-ordre de saint François, dit des *Pénitents*. Mais ensuite, elle entra dans un monastère d'Urbanistes, et se sentit appelée à rétablir parmi les religieuses de ce nom la règle primitive de sainte Claire, qui n'était guère plus observée nulle part.

Ce pieux dessein fut approuvé par l'autorité ecclésiastique. La sainte se mit alors à parcourir plusieurs diocèses de France et de Savoie, et parvint à établir dans plusieurs maisons sa réforme, qui fut introduite aussi bientôt après en Flandre et en Espagne. Elle eut en outre la consolation de fonder dix-sept nouveaux couvents (1). Les religieuses qui adoptèrent cette réforme de la sainte furent appelées *pauvres Clarisses*, pour les distinguer des Urbanistes.

Chasteté du V. Barthélemy d'Holzhauser.

La pureté et l'humilité sont sœurs, Barthélemy n'était pas moins chaste de corps qu'humble de cœur et d'esprit. « Il fut

(1) Sainte Colette donnait à toutes ses religieuses les exemples les plus édifiants et les plus sages leçons. Elle leur inculquait surtout fortement la nécessité de mortifier sa volonté. « Jésus-Christ, disait-elle, n'ayant jamais fait que la volonté de son Père depuis le premier instant de sa vie jusqu'à son dernier soupir, comment voudrions-nous faire la nôtre ? Quiconque est opiniâtrement attaché à son sentiment propre, marche dans la voie de l'enfer. »

La sainte mourut à Gand, le 6 mars 1447, dans la soixantième an-

dès sa jeunesse un des plus grands amateurs de la chasteté », dit le Père Lyprand, qui l'avait parfaitement connu durant ses études ; et l'on ne doute pas qu'il avait eu le bonheur de conserver intacte, depuis son enfance jusqu'à sa mort, la fleur délicate de cette aimable vertu. C'est ce qu'il dut sans doute à une protection spéciale de Notre-Seigneur et de la très-sainte Vierge ; mais il fut aussi redevable à l'énergique volonté avec laquelle, coopérant à la grâce, il sut combattre vaillamment toutes les tentations impures par lesquelles Dieu permit qu'il fût éprouvé dans ses jeunes années, et encore à cette prudente et humble circonspection qu'il apporta toute sa vie à éviter jusqu'aux moindres occasions où cette vertu aurait pu recevoir en lui quelque atteinte.

Mais le saint prêtre n'était pas seulement la gloire de la chasteté. Il désirait passionnément voir fleurir dans tout le clergé la perfection de cette angélique vertu, dont, pendant plus d'un siècle, le voisinage des hérétiques et la malheureuse influence de leurs exemples avaient beaucoup diminué l'amour, en Allemagne parmi les catholiques eux-mêmes. Il ne cessa de déployer tant qu'il vécut le zèle le plus ardent pour obtenir un si précieux résultat ; et ce fut, comme on l'a dit, l'un des motifs qui le portèrent à établir l'Institut des *Clercs séculiers vivant en communauté*, et à destiner une partie des prêtres de cet Institut à l'éducation de la jeunesse ecclésiastique dans les séminaires. La continence lui paraissait si essentielle à l'état clérical, qu'il la regardait comme l'âme de ce saint état : « De même, disait-il, que le corps ne peut vivre sans l'âme, ainsi les cleres promus aux ordres sacrés ne sauraient conserver l'esprit et la vie propre de leur sublime vocation sans la chasteté. Les prêtres sont comme des temples vivants de Jésus-Christ et des sanctuaires du Saint-Esprit ; il faut que ces temples et ces sanctuaires soient purs, sans tache, et sans aucune ombre d'impureté. »

née de son âge. Peu de temps après, elle fut honorée dans l'ordre de saint François, mais elle n'a été canonisée que par Pie VII le 24 mai 1807.

Moyen d'acquérir la chasteté.

Saint Cyprien définit la virginité, en disant que c'est le triomphe des voluptés, et une enfance persévérante : *Virginitas est perseverans infantia, voluptatum triumphus*. Ces deux conditions se trouvent réunies dans la personne du P. Antoine Lequieu d'une manière remarquable, puisqu'il joignit la pureté d'un enfant au courage d'un conquérant qui triomphe de toutes les voluptés. La virginité fut pour lui une fleur précieuse qu'il conserva soigneusement, ce dont sans doute il a été glorieusement récompensé par Celui qui se plaît parmi les lis de l'innocence et de la pureté. Cependant Dieu, qui aime à purifier la vertu des saints par la tribulation, qui est le caractère particulier de ceux qu'il destine à sa gloire éternelle, permit à l'esprit impur d'attaquer Antoine de la manière la plus violente. Au sortir de son noviciat, il eut à soutenir les plus rudes assauts de la part de son ennemi qui, l'attaquant avec une importunité sans égale le jour et la nuit, effrayait cette âme si pure par les plus sales représentations. Ses tentations étaient parfois si violentes, qu'elles le forçaient de quitter son lit pour mieux y résister. La constance invincible qu'il y opposait était si forte, qu'il lui semblait endurer un purgatoire anticipé; ce qui augmentait si fort ses peines était la crainte d'avoir consenti à ces horribles tentations; ses appréhensions étaient si vives, qu'elles l'affligeaient plus cruellement que si on eût déchiré tous les membres de son corps. Cependant tant de tribulations ne purent lui faire négliger ni ses pratiques de piété, ni les emplois laborieux qu'il exerça successivement pour le salut de ses frères; il y joignit seulement les jeûnes, les veilles, et toutes sortes de mortifications; car, il jeûna pendant cinq ans au pain et à l'eau, sachant que ce n'est que par l'austérité et la prière que l'on peut venir à bout de ces sortes de démons. Mais ce fut surtout à la sainte Vierge qu'il recourut continuellement pour remporter la victoire sur son terrible ennemi; il ne craignait pas de faire souvent deux lieues à pieds nus, pour invoquer cette bonne Mère dans une chapelle plus spéciale-

ment consacrée en son honneur, de plus, il jeûnait tous les samedis au pain et à l'eau.

C'est à ces pratiques, jointes à bien d'autres, que notre bienheureux dut la protection toute spéciale de la Reine du ciel ; aussi le voit-on souvent, dans ses Mémoires, remercier le Seigneur de toutes les grâces et de tous les secours obtenus par l'entremise de Marie, pour le délivrer de toutes ces tentations diaboliques. Il paraît, au reste, que la Providence permit ces tentations à l'égard de son serviteur, afin de faire un peu contrepoids à la multitude des faveurs célestes dont il était comblé. Mais, ce qui n'est pas moins admirable que ce que nous avons rapporté jusqu'ici, c'est que lorsque Antoine fut délivré de ces cruels assauts, il n'en demeura pas moins vigilant, et ne se donna jamais de liberté le reste de sa vie, se défiant sans cesse de lui-même, ainsi que des ruses de son perfide ennemi, dont il savait que les retours sont bien plus à craindre que les premières attaques. Il avait surtout un éloignement extrême pour les femmes, il ne leur parlait jamais que par nécessité, pour le bien de leur âme, toujours brièvement. Il traitait ses pénitentes avec une grande sévérité ; il se méfiait surtout de celles qui avaient l'esprit subtil, l'humeur enjouée et ne les regardait jamais. Le cardinal Grimaldi disait à ce sujet : « Le P. Antoine est un beau modèle dont on ne fera jamais de copie. » Comme on le pressait beaucoup, un jour, de jeter les yeux sur un admirable tableau d'une déesse, il ne voulut jamais y consentir, et comme on voulut en connaître les motifs, il ne répondit que ces mots : « *Ne ista imago remaneret in meo capite.* » Recueillez précieusement cette leçon, jeunesse imprudente, elle est donnée par un vieillard de soixante et seize années, cassé par la vieillesse, consumé de travaux, épuisé par ses austérités, cependant si réservé que non-seulement il ne se permet pas de regarder les femmes, mais n'ose pas même lever les yeux sur un portrait, dans la crainte de flétrir en lui la riche fleur de pureté !... Qu'ajouterons-nous après de pareils traits ? Cependant le nombre de ceux que nous laissons est bien considérable. Mais nous croyons en avoir assez dit pour prouver jusqu'où le P. Antoine a poussé l'amour de la chasteté. Il en portait même des preuves extérieures et sensibles, puisque ceux qui l'ont connu ont assuré, qu'en conversant avec lui on sentait

s'exhaler de sa bouche une odeur douce qui le faisait aimer d'un amour chaste et respecter comme un homme vraiment évangélique.

Le modèle des Femmes.

Rebecca est pour toutes les âmes pures et virginales un miroir vivant dans lequel elles peuvent se regarder fréquemment et où elles apprendront ce qu'elles ont à faire, si elles veulent conserver fidèlement la chasteté. — Rebecca n'est pas oisive, au contraire, elle est active et elle porte une cruche. Après avoir puisé de l'eau, elle retourne, ne s'arrête pas dans les places publiques, et bien qu'elle remarque le serviteur d'Abraham, elle ne le regarde pas indiscretement, et ne lui parle pas; et lorsque le serviteur lui demande à boire, elle le satisfait aussitôt et lui parle amicalement et modestement. Quoiqu'elle entende qu'il est le serviteur d'Abraham, elle ne le conduit pas cependant dans sa maison, mais elle en informe d'abord sa mère. Elle ne s'enquiert pas curieusement du motif qui l'a amené. Elle obéit à ses parents lorsque ceux-ci désirent qu'elle aille s'unir à Isaac, quelle que soit la peine qu'elle éprouve à les quitter. (*Cornelius a Lapide.*)

Saint Vincent de Paul, modèle des prêtres.

La chasteté est fille de la mortification. Par la mortification, en effet, la chair est tellement réduite, que le corps est comme n'étant plus, et que sur les ruines des sens croît la pureté, semblable à une fleur céleste. C'est la vie des anges sous une enveloppe matérielle. Telle était en saint Vincent de Paul la pudeur, qui de son cœur rejaillissait sur son visage, et passait dans toutes ses paroles et toute sa conduite. Qu'il parlât ou qu'il écrivit, son langage était toujours charitable; mais jamais, s'il s'adressait à une femme, séculière ou religieuse, de parole

trop molle et trop tendre. Il évitait même de se servir de tous les termes qui, bien qu'honnêtes, pouvaient donner la moindre pensée. Le mot de chasteté était trop expressif pour lui, comme amenant l'idée de son contraire, et il lui préférait le terme général de pureté. S'il avait à parler de quelque femme débauchée, il ne désignait son crime que par les expressions vagues de faiblesse et de malheur, pour écarter toute impure imagination, et il ne l'appelait elle-même que pauvre créature.

Pur comme un ange, tellement confirmé en grâce qu'il ne ressentait plus l'aiguillon de la chair, il usait néanmoins de toutes les précautions d'un homme livré encore aux assauts de la nature corrompue. Nous avons dit sa mortification. Qui dira la retenue de ses sens, particulièrement de ses yeux, qu'il n'arrêta jamais sur aucune femme ! Avec aucune il ne conférait tête à tête, en secret, mais toujours devant témoin et la porte de l'appartement ouverte. Quelle que fût la condition de la personne qui lui voulait parler, il ne se rendait à l'entretien qu'accompagné d'un Frère qui avait ordre de ne pas le perdre de vue. Un jour, la maréchale de Schomberg étant venue au parloir de Saint-Lazare, et le Frère s'étant retiré par respect et par discrétion, en tirant la porte sur lui : « Que faites-vous, mon Frère ? lui dit Vincent. Vous savez bien que votre devoir est de tenir la porte ouverte et d'avoir les yeux sur moi ! »

Ainsi faisait-il avec les Dames et même avec les Filles de la Charité : jamais il ne visitait les unes ni les autres sans nécessité. « Je dois aller tantôt à la chapelle, écrivit-il un jour à mademoiselle Le Gras. S'il est besoin que j'aille chez vous, vous me le manderez, s'il vous plaît ; je suis bien aise de n'y aller point autrement, selon la résolution que nous en avons prise dès le commencement. » Et une autre fois : « Si vous désirez que j'aie le bien de vous voir en votre maladie, mandez-le-moi ; je me suis imposé la loi de ne vous point aller voir sans être mandé pour chose nécessaire ou fort utile. »

Quand il était obligé de conférer avec mademoiselle Le Gras ou avec ses Filles, il usait des mêmes règles de prudence qu'avec les personnes du monde.

La pureté de saint Vincent de Paul, comme toutes les vertus chrétiennes, était expansive et conquérante. Une de ses dévotions était de tirer du péril les filles et les femmes qu'il y sa-

vait exposées. Ainsi il fit venir de Lorraine à Paris une quantité de jeunes filles dont la vertu était livrée en même temps à la tentation de la faim, mauvaise conseillère, et à la brutalité de soldats sans discipline. Il les mit chez mademoiselle Le Gras qui, avec le concours des Dames de la Charité, réussit à les placer toutes dans les meilleures familles de Paris, les unes comme demoiselles de compagnie, les autres comme femmes de peine, chacune suivant sa condition.

Il n'avait pas moins de dévotion pour arracher au vice les femmes qui y étaient tombées. Il favorisa toutes les maisons de repentir qui s'ouvrirent de son temps, et notamment la Madeleine, où il envoya des Filles de la Visitation, dont la douceur et la charité semblaient les vertus propres à gagner les pauvres pénitentes. Il forma lui-même, sur la fin de sa vie, le projet d'un vaste hôpital pour les filles et les femmes abandonnées, et surtout pour celles qui font un infâme trafic de leur honneur. Il eut sur ce sujet de nombreuses et longues conférences avec des personnes de piété, et, malgré les difficultés d'une semblable entreprise, il l'eût sans doute conduite à exécution, si la mort ne l'eût prévenu. D'autres héritèrent de sa pensée et la réalisèrent sous diverses formes.

Avec un tel amour de la pureté, que ne dût-il pas faire pour y gagner et pour y maintenir ses enfants ! « Ce n'est pas assez aux missionnaires, disait-il, d'exceller en cette vertu ; mais ils doivent encore faire tout leur possible et se comporter de telle sorte que personne n'ait sujet de concevoir à leur égard le moindre soupçon du vice contraire, parce que ce soupçon, quoique très mal fondé, nuisant à leur réputation, serait plus préjudiciable à leurs saints emplois que tous les autres crimes qu'on pourrait faussement leur imputer. D'après cela, ne nous contentons pas d'user des moyens ordinaires pour prévenir ce mal, mais employons-y les extraordinaires, si besoin est, comme de s'abstenir parfois de faire des actions qui seraient licites, et même bonnes et saintes, telles que d'aller visiter les pauvres malades, lorsque, au jugement de ceux qui nous conduisent, ces choses pourraient donner lieu à quelques soupçons. »

(Vertus et doctrine de saint Vincent de Paul.)

Modestie du Bienheureux Berchmans.

Se rencontrait-il avec une personne inconnue, Berchmans levait un instant les yeux pour voir à qui il adressait la parole, puis, pendant toute la conversation, il les tenait modestement baissés. Quand il se rendait à la chambre de son professeur, qu'il connaissait suffisamment, il ne les levait jamais. Il était si parfaitement maître de ses yeux, qu'il ne s'en servait, même dans des cas imprévus, où il est si facile de s'oublier, que quand les convenances ou la nécessité l'exigeaient. Ainsi, il arriva plus d'une fois que les élèves externes qui fréquentaient les cours de philosophie au Collège romain, se donnèrent le mot pour faire du bruit tous ensemble, dans le but d'attirer les regards du bienheureux ; ils ne réussirent jamais à prendre sa modestie en défaut.

Sévère sur ses yeux quand il se trouvait avec ses frères, Berchmans l'était bien plus encore avec les personnes étrangères à la maison. Il ne les regardait jamais, ni hommes, ni femmes, mais tenait toujours les paupières baissées de telle manière qu'aucun ne sût dire de quelle couleur étaient ses yeux ; détail qui n'aurait rien de surprenant, si nous ne savions d'ailleurs que, par une espèce de plaisanterie, plusieurs personnes qui traitaient parfois avec lui s'étaient appliquées, pendant un temps considérable, à découvrir ce mystère.

Son compagnon de chambre ne put s'empêcher un jour de lui demander comment il s'y prenait pour garder ce continuel recueillement d'esprit. « La garde du cœur, répondit le bienheureux, m'aide beaucoup à cet effet, et comme elle ne peut s'obtenir qu'en imposant un frein à ses regards, il faut y ajouter la mortification des yeux. »

Oui, c'était bien là le secret de Berchmans : la garde du cœur par la mortification des yeux, non-seulement dans les circonstances plus ou moins dangereuses, mais dans les autres mêmes, quelque indifférentes qu'elles parussent. Car qui ne sait, par sa propre expérience, que les spectacles extraordinaires, où les yeux trouvent à satisfaire une curiosité toute

naturelle, et qui n'ont même rien d'illicite, ne laissent pas, surtout dans un jeune homme, de dissiper l'esprit, et par suite d'émanciper le cœur. Berchmans se tenait en garde contre ce danger. qu'on n'aperçoit ni ne redoute d'ordinaire, mais qu'un instinct surnaturel, apanage exclusif des saints, lui avait révélé.

On donnait un jour, au Collège des nobles, à Rome, une pièce intitulée *Flavia*, que deux ambassadeurs auprès du Saint-Siège avaient bien voulu honorer de leur présence. Le bienheureux s'y rendit comme tous ses frères; mais, en entrant dans la salle, il se choisit la place la plus humble, et de toute la séance il ne leva pas une seule fois le regard vers le théâtre. Un des gentilshommes qui formaient la suite des illustres personnages, l'ayant remarqué, resta sous le charme, on ne sait s'il faut dire de sa douceur ou de sa gravité, et dit au Père Octave Falconi, son voisin : « Il faut que ce jeune Père soit un ange. — Votre remarque, Monsieur, répondit le religieux, me prouve une fois de plus que la vertu se trahit toujours, malgré les précautions dont elle s'enveloppe. Ce jeune Père est en effet le modèle de la maison. »

Qui ne connaît les admirables *villas*, les splendides jardins qui entourent la Ville éternelle comme d'une riche ceinture? On ne revient pas de Rome sans avoir vu et revu ces prodiges de l'art, riants embellissements d'une belle nature, et qui semblent parfois lutter de grâce avec elle. Berchmans, cependant, ne voulut jamais aller voir une seule de ces merveilles, pas même cette incomparable *villa* Borghèse, alors à peine achevée sur les dessins d'un de ses compatriotes.

De tout temps, Rome fut par excellence la cité des cortèges, des entrées pompeuses, des solennités les plus imposantes. Berchmans ne vit en tout qu'une procession du très-saint Sacrement, où le Souverain Pontife en personne offrait à l'adoration des fidèles le Dieu caché de nos autels. Pour le reste, entrées de cardinaux, de princes, de légats, tout lui était indifférent. Il ne se fût pas détourné de sa route pour en être témoin, et s'il arrivait qu'il les rencontrât sur son passage, il ne levait pas plus les yeux que s'il se fût trouvé dans une ville sans habitants.

Ceux de ses frères qui étaient assis au réfectoire en face de

lui se plaisaient à le contempler, croyant voir reluire en lui la modestie de la sainte Vierge. En arrêtant leurs regards sur lui, ils se disaient souvent : « Heureux jeune homme ! vous êtes venu dans ce collège comme un ange du ciel pour stimuler notre tiédeur par votre exemple » ; et des larmes mouillaient leurs yeux, et un amour toujours plus vif, s'allumait dans leur cœur pour l'angélique vertu.

Faut-il s'étonner de faveurs si extraordinaires accordées à Berchmans ? Ne peut-on pas soupçonner dans les témoignages qui les constatent quelque pieuse exagération ? On serait tenté de le dire, si le Bienheureux ne nous eût laissé dans ses écrits l'explication de ce mystère. « La sainte Vierge, dit-il, chassait par son seul aspect les pensées impures dont les autres étaient travaillés. Demande-lui que toi aussi, par ta conversation, tu puisses inspirer aux autres l'amour de la chasteté. » Comment Marie aurait-elle pu résister à une prière si confiante ? Quelle est la mère qui n'aime à se voir revivre dans son enfant ?

XII

LA MORTIFICATION.

C'est l'erreur commune des gens du siècle, de penser qu'on doit reléguer dans les cloîtres toute espèce de mortifications. Il n'est pas juste, en effet, que ceux qui vivent dans une plus grande innocence de mœurs s'adonnent plutôt à la pénitence que les coupables dont elle devrait être le partage. Certes, ce n'est pas seulement aux religieux, mais à tous les chrétiens, que s'adresse Jésus-Christ, quand il dit : « Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même ; qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » Il est donc certain que la mortification doit être le partage de tous ceux qui désirent travailler à leur perfection et à leur salut.

On distingue deux sortes de mortification, l'une absolument nécessaire, et elle est de précepte ; l'autre simplement utile, et elle n'est que de conseil. C'est de la première qu'a voulu parler Jésus-Christ, en disant : « Si votre œil vous est une occasion de chute, arrachez-le, et jetez-le loin de vous. » Et elle consiste à renoncer pleinement à tout ce qui peut conduire au péché, soit mortel, soit véniel. C'est de la seconde qu'il a été dit : « Qui peut comprendre cela, le comprenne. »

Considérez la cause la plus ordinaire de vos chutes. Sont-ce vos amis ? est-ce l'amour-propre, l'ambition, la volupté, etc. ? Voilà ce qu'il vous faut retrancher entièrement. Car « si quelqu'un, a dit la Vérité éternelle, vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre personne, il ne peut être mon disciple. »

Mais après avoir éloigné les occasions de pécher, il reste encore, pour celui qui aspire à la perfection, quelque chose de

plus grand à entreprendre. Il ne se trouve personne qui n'ait quelque inclination désordonnée. Les uns sont trop avides d'honneurs; les autres flattent trop leur corps; ceux-ci sont trop portés au jeu; ceux-là aiment les entretiens trop libres. Celui qui nourrira de pareilles inclinations ne pourra jamais être bien agréable à Dieu, qu'en les soumettant à des règles très-sévères. Bien que ces inclinations ne soient pas des péchés manifestes, elles exposent cependant à un danger imminent de pécher. Prenez donc aujourd'hui la ferme résolution de vous appliquer à mortifier vos sens, vos inclinations, votre vanité, vos désirs et votre curiosité; car ceux qui se négligeraient sur cet article ne pourront jamais parvenir à purifier parfaitement leur cœur.

Nous ne dirons rien de particulier sur les mortifications corporelles; chacun doit consulter ses forces et le besoin qu'il peut en avoir. Ce que nous pouvons assurer, en général, c'est qu'on peut beaucoup plus supporter de mortifications que ne le pense notre nature, trop habile à se flatter elle-même.

Cependant, pour ne pas excéder les bornes de la prudence, ayez soin de consulter le directeur de votre conscience, et subissez avec courage toutes les pénitences qu'il aura jugées nécessaires ou utiles pour vous faire acquérir la perfection.

Le véritable esprit du christianisme donne plus de penchant pour les afflictions, les aridités spirituelles et les dégoûts, que pour certaines communications qui sont si douces; c'est là suivre Jésus-Christ et se renoncer soi-même; voilà ce que Jésus-Christ nous a tant inculqué. (SAINT JEAN DE LA CROIX.)

Notre-Seigneur ayant donné à sainte Catherine de Sienne le choix de deux couronnes, dont l'une était d'or et l'autre était d'épines, elle choisit, sans hésiter, celle qui était d'épines, et, dès ce moment, elle eut un si grand amour pour les afflictions, qu'elle disait: « Rien ne m'est si agréable que les croix. Si Dieu me donnait le choix d'aller actuellement en paradis, ou de demeurer plus longtemps ici-bas pour souffrir, je choiserais de rester encore sur la terre; je sais que c'est surtout par le moyen des souffrances que s'acquiert la gloire du ciel. »

Nécessité de la mortification.

Le premier pas que doit faire celui qui veut suivre Jésus-Christ, selon qu'il l'a dit, c'est de renoncer à soi-même, c'est à dire à ses sens, à ses passions, à sa volonté, à son jugement et à tous les mouvements de la nature. Tous ces sacrifices sont agréables à Dieu, et ils sont nécessaires. Celui qui, ayant déjà un pied dans le ciel, viendra à manquer à cet exercice, dans le temps qu'il voudra y placer l'autre pied, sera en danger de se perdre.

(SAINT VINCENT DE PAUL.)

Saint Vincent de Paul excella en la vertu de mortification ; il s'y exerça jusqu'à son dernier soupir, et devint par là tellement maître de ses passions, qu'il paraissait n'en point avoir.

Au rapport de saint Jean Climaque, les solitaires qui étaient les plus avancés dans la perfection n'avaient garde d'abandonner la mortification, de peur que les vertus qu'ils avaient acquises ne les abandonnassent ; ils disaient qu'il en était d'eux comme de la terre : quelque grasse et fertile qu'elle soit, si on cesse de la cultiver, elle ne produit autre chose que des épines et de mauvaises herbes.

Nous devons mesurer notre avancement dans la vie spirituelle par le progrès que nous faisons dans la vertu de mortification ; tenons pour certain qu'à proportion que nous aurons plus de zèle pour nous mortifier, nous deviendrons plus parfaits.

(SAINT JÉRÔME.)

Lorsque saint François de Borgia entendait dire de quelqu'un que c'était un saint, il avait coutume de dire : « Il sera un saint s'il se mortifie constamment. » Ce fut surtout par la pratique de la mortification qu'il se sanctifia ; il regardait comme perdus et mal employés les jours où il n'avait fait aucune mortification, soit corporelle, soit spirituelle.

« Pourquoi, demandait un jeune anachorète à un saint vieillard, parmi tant de personnes qui tendent à la perfection, en est-il si peu qui deviennent parfaites ? — C'est, répondit celui-ci, que, pour être parfait, il faut mourir réellement à ses inclinations, et qu'il en est bien peu qui fassent ce grand sacrifice. »

Comment on doit souffrir.

« Mes sœurs, sachez souffrir quelque chose pour l'amour de Notre-Seigneur, sans que l'on s'en aperçoive », disait sainte Thérèse.

Le P. Dupont, méditant, le Vendredi-Saint, sur les douleurs de Jésus-Christ crucifié, demanda à Notre-Seigneur, comme une grande grâce, qu'il le rendit participant de ses souffrances ; sa prière fut exaucée, il éprouva tout le reste de sa vie des douleurs affreuses. Un jour qu'un religieux de la compagnie lui demandait dans quel état il se trouvait, il répondit : Oh ! que Dieu châtie bien ce pécheur ! Sachez que si on excepte la tête, il n'est aucun de mes membres qui n'ait son mal particulier. Il se repentit presque aussitôt d'avoir parlé ainsi, et il fit vœu de ne jamais dire ce qu'il souffrait, lorsqu'il pourrait le cacher sans déplaire à Dieu.

Saint Philippe de Néri, étant souvent accablé d'infirmités, paraissait toujours très-content ; il ne parlait jamais de son mal à d'autres qu'aux médecins ; on ne lui voyait donner aucun signe de douleur.

« Si nous regardions les tribulations d'un œil chrétien, que nous nous estimerions heureux d'être calomniés et de passer pour vicieux ! N'est-ce pas un avantage d'être persécuté en faisant le bien, puisque Jésus-Christ appelle bienheureux ceux qui souffrent pour la justice ? » (SAINT VINCENT DE PAUL.)

Sainte Thérèse ne cessait de louer et de bénir Dieu toutes les fois qu'il lui fournissait une occasion d'exercer la patience. Revenant un jour du parloir avec une grande sérénité de visage et le cœur inondé de joie, parce qu'on lui avait fait beaucoup de reproches et de grandes menaces, une des religieuses, qui avait entendu ce qu'on lui avait dit, lui demanda ce qui la rendait si contente. « Dieu soit béni ! répondit-elle, on m'a dit des choses qui m'ont fait grand plaisir, Dieu soit béni ! » Elle se comportait toujours ainsi ; ses religieuses le savaient : ce qui faisait que, quand elles la voyaient venir du parloir

avec un visage plus riant, louant et bénissant Dieu, elles disaient entre elles : « Notre mère vient d'essuyer quelque rude épreuve. »

Quand il nous arrivera d'endurer des douleurs ou de souffrir des mauvais traitements, rappelons-nous ce que notre Sauveur a souffert, et à l'instant même ce que nous souffrirons nous deviendra supportable et même doux ; tout ce qu'il y a de plus dur nous paraîtra être des fleurs et non des épines.

(SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

Sainte Lidwine fut accablée de grandes infirmités pendant trente-huit ans ; cependant on ne la vit jamais de mauvaise humeur, elle était toujours contente, parce qu'elle ne perdait point de vue les souffrances de Jésus-Christ. Pour y penser sans cesse, elle ne détournait presque pas les yeux de dessus l'image de son Sauveur attaché à la croix.

Les douceurs de la mortification.

Sainte Angèle de Foligno raconte dans sa Vie, écrite par ordre de son confesseur, un acte héroïque de mortification plus admirable qu'imitable.

« Le Jeudi-Saint je dis à ma compagne : Il faut que nous cherchions Jésus-Christ ; allons à l'hôpital, peut-être le trouverons-nous parmi les pauvres malades. Ne voulant pas y aller les mains vides, nous prîmes celles de nos coiffures dont nous pouvions absolument nous passer. Arrivées à l'hospice, nous priâmes une servante d'aller les vendre et d'acheter quelques aliments convenables aux malades que nous allions visiter. Elle refusa d'abord par délicatesse, ne voulant pas contribuer à nous dépouiller de ces choses dont elle jugeait que nous avions besoin. Cependant, vaincue par nos instances, elle alla les vendre, et acheta quelques petits poissons. Lorsqu'ils furent apprêtés nous les offrîmes à nos malades avec des morceaux de pain mendiés pour nous-mêmes et dont nous leur faisons bien volontiers le sacrifice. Après le repas nous la-

vâmes les pieds des femmes et les mains des hommes. Parmi ceux-ci était un lépreux dont les mains, couvertes de gale, répandaient une odeur fétide dont l'eau fut tout infectée. Nous en bûmes cependant l'une et l'autre un peu, et ce breuvage si dégoûtant pour la nature répandit dans nos cœurs une suavité délicieuse. Jamais liqueur ne m'avait procuré une pareille jouissance ; aussi je n'en voulus rien perdre. Il restait dans mon gosier un morceau de peau écailleuse qui avait peine à passer. Au lieu de le rejeter, je voulus qu'il continuât sa route, et après beaucoup d'efforts je parvins à l'avalier. Cela me valut un surcroît de joie inexprimable. C'est pourquoi je dis que dans les mortifications que l'on s'impose pour Dieu, si les commencements sont pénibles, on finit néanmoins par y trouver de grandes consolations. »

Si l'homme connaissait de quelle manière le Seigneur récompensera en l'autre monde le bien qu'on aura fait ici-bas, son entendement, sa mémoire et sa volonté ne seraient occupés qu'à faire de bonnes œuvres, quelque peine qu'il dût endurer pour cela.

(SAINTE CATHERINE DE GÈNES.)

Une personne qui avait fait pour Dieu de grands sacrifices, éprouva bientôt des consolations inexprimables. Elle s'écriait : « Si le Seigneur est si doux pour les mortels qui font quelque chose pour son amour, quel doit être le bonheur des saints dans le paradis ! »

Saint François d'Assise disait dans le temps qu'il souffrait beaucoup : « Le bien que je désire et que j'attends avec confiance est si grand que les tourments sont pour moi des délices. »

Les saints qui sont dans le ciel consentiraient volontiers, s'il leur était possible, de souffrir horriblement jusqu'au jour du jugement, pour pouvoir se procurer la récompense d'un *Ave Maria* récité avec dévotion.

Comment on dompte la chair.

La mortification de M. Vianney ressort de toute sa vie. Elle l'empêchait de sentir une fleur, de boire pendant la chaude saison, de chasser une mouche importune, de s'asseoir, de s'appuyer, de s'approcher du feu pendant l'hiver, de donner plus de trois heures au repos de la nuit, de manger autre chose que du pain noir, un peu de lait ou quelques pommes de terre. « Le matin, je suis obligé de me donner deux ou trois coups de discipline pour faire marcher mon cadavre, avoua-t-il confidentiellement. Ça réveille les fibres. N'avez-vous pas vu des meneurs d'ours ? Vous savez comme ils apprivoisent ces méchantes bêtes ; c'est en leur donnant de grands coups de bâton. C'est ainsi qu'on dompte son cadavre et qu'on apprivoise le vieil Adam... Dans cette voie il n'y a que le premier pas qui coûte. La mortification a un baume et des saveurs dont on ne peut plus se passer quand on les a une fois connus ; on veut épuiser la coupe et aller jusqu'au bout. »

Mortification des passions.

Celui qui veut avancer dans la perfection doit apporter un soin tout particulier à ne point se laisser dominer par ses passions, qui détruisent d'une main l'édifice qu'il élève de l'autre. Afin d'en être bien maître, il faut commencer à leur résister de très-bonne heure, parce que quand elles se sont fortifiées et bien enracinées, il n'y a presque plus de remède.

(SAINT VINCENT DE PAUL.)

Un saint anachorète, se trouvant avec un de ses disciples dans une forêt de cyprès, lui commanda d'en arracher quatre, les lui désignant du doigt l'un après l'autre. Le premier sortait à peine de terre ; il l'arracha, d'une main, avec la plus grande facilité. Le second commençait à jeter ses racines ; il l'arracha pareillement d'une seule main, mais ce ne fut pas sans peine. Il fut obligé de mettre les deux mains et d'employer, à différentes reprises, toutes ses forces pour avoir le

troisième qui était déjà comme un petit arbre. Venant enfin au quatrième qui était un arbre fait, ce fut inutilement qu'il s'épuisa en efforts et en industrie. Le saint vieillard prit de là occasion d'instruire son disciple sur la nécessité de combattre ses passions dès leur naissance. « Mon fils, lui dit-il, avec un peu de vigilance et quelques mortifications, on vient à bout de réprimer ses passions et d'en triompher quand elles ne font que naître ; mais lorsqu'elles ont jeté dans l'âme de profondes racines, rien n'est plus difficile, la chose est même impossible sans un miracle du Dieu tout-puissant.

On profite plus dans un seul mois en mortifiant ses passions, qu'on ne profite en pratiquant pendant plusieurs années d'austères mortifications auxquelles l'amour-propre a souvent beaucoup de part.

(SAINT JEAN DE LA CROIX.)

Sainte Madeleine de Pazzi, dans le temps qu'elle était maîtresse des novices, leur parlait souvent de la nécessité de contrarier ses inclinations naturelles si on voulait avancer dans la vertu, et elle saisissait les occasions de les sanctifier par cette voie. Elle appliquait à des exercices laborieux celles qui avaient beaucoup de goût pour la prière, et elle faisait faire beaucoup d'exercices de piété à celles qui étaient portées à travailler beaucoup. Elle procurait de grandes humiliations à celles en qui elle reconnaissait de la répugnance à être humiliées ; s'apercevant qu'une d'entre elles avait de l'attachement à un petit livre de prières écrit de sa main, elle le lui fit jeter au feu. Les novices, convaincues que leur maîtresse n'agissait ainsi que pour leur bien, obéissaient et faisaient de grands progrès dans la perfection.

Un seigneur qui était très-chéri de son prince, en reçut une lettre dans le temps qu'il vaquait, dans une maison religieuse, aux exercices d'une retraite ; il se sentit vivement pressé de faire à Dieu le sacrifice de la satisfaction qu'il devait avoir à lire cette lettre, tant que la retraite durerait, et il obéit à la grâce. Que ce sacrifice dut être agréable à Dieu et lui attirer de bénédictions !

Il faut surtout travailler à mortifier et à déraciner sa passion dominante ; j'entends par là cette affection, cette inclination,

ce vice, ou cette mauvaise habitude qui règne en nous et qui nous enchaîne au mal. Le roi pris, la bataille est gagnée.

(RODRIGUEZ.)

Saint Ignace disait souvent à un novice, qui était d'une vivacité extrême et d'un caractère bouillant : « Mon fils, triomphez de votre naturel, et vous aurez dans le ciel une couronne plus resplendissante que beaucoup d'autres qui sont doux par caractère. » Un jour que le maître des novices se plaignait de lui comme d'un jeune homme intraitable, le saint lui répondit : « Je pense que celui dont vous vous plaignez a fait plus de progrès en vertu en peu de mois, qu'un tel, que vous louez beaucoup, n'en a fait dans un an. »

On aurait dit que saint François de Sales était naturellement d'un caractère doux ; c'est par vertu qu'il acquit cette douceur admirable avec laquelle il ravissait tous les cœurs ; la colère, selon qu'il le disait, était la passion qu'il lui coûta le plus de vaincre.

Notre principale affaire doit être de nous vaincre nous-mêmes et de nous perfectionner de jour en jour dans ce renoncement. Il est surtout nécessaire de nous appliquer à être victorieux dans les petites tentations, telles que sont les vivacités, les soupçons, les jalousies, la lâcheté, la vanité : en agissant ainsi, nous obtiendrons la force nécessaire pour résister aux plus grandes tentations. (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

On demandait à un excellent chrétien dont la patience était admirable, comment il pouvait supporter, sans se plaindre, tant d'outrages qu'il recevait chaque jour de la part d'un grand nombre de jeunes gens pour qui il était continuellement un objet de dérision ; il répondit : « Il me vient dans l'esprit de les mortifier par mes paroles. Ce qui me retient, c'est que je me dis alors à moi-même : Si je ne puis souffrir si peu de chose, comment pourrai-je être patient dans les circonstances où j'aurai beaucoup à souffrir? »

Celui qui ne sait pas se vaincre dans les petites choses ne pourra le faire dans les grandes. Saint François Xavier répétait souvent cette maxime.

Apprenez en quoi consiste le plus haut degré de l'abnégation

de la volonté propre ; c'est à consentir à faire les choses permises que les autres veulent, sans y apporter aucune résistance. (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

Saint Basile, visitant les monastères qui étaient dans son diocèse, demanda à l'abbé d'un de ces monastères si, parmi ses moines, il s'en trouvait quelqu'un en qui on aperçût plus clairement qu'il était du nombre des prédestinés. L'abbé lui en présenta un dont la simplicité était admirable. Le saint ordonna à ce moine d'aller chercher de l'eau ; dès qu'il en eut apporté, « Asseyez-vous, lui dit le saint, ceci est pour vous laver les pieds. » Il consentit, sans faire la moindre résistance, de voir le grand Basile exercer à son égard cette œuvre d'humilité. « Voilà, dit ensuite le saint, un homme qui est véritablement mort à sa volonté et à son propre jugement. C'est avec raison qu'on le regarde comme un prédestiné. » Le lendemain, voyant que ce religieux entrait dans la sacristie, il le fit approcher de l'autel et l'ordonna prêtre : ce fut un saint prêtre.

S'il y avait quelque communauté où il ne se trouvât aucun religieux difficile à supporter et d'un mauvais caractère, il faudrait en chercher quelqu'un d'ailleurs, et le payer au poids de l'or à cause du grand bien qui provient de ce mal, lorsqu'on sait supporter ses défauts et faire un bon usage des croix qu'il occasionne. (SAINT BERNARD.)

Saint Philippe de Néri, demeurant à Rome dans la maison de Saint-Jérôme de la Charité, était abhorré des employés subalternes, qui ne laissaient passer aucun jour sans l'inquiéter et lui donner toutes sortes de marques de mépris, afin de l'engager à aller exercer les fonctions du ministère dans une autre église. Le saint ne se plaignit jamais d'eux aux supérieurs de la maison. Au lieu de leur témoigner du mécontentement, il les traitait avec respect et leur rendait tous les services qui dépendaient de lui : « Je ne veux pas fuir la croix que Dieu m'envoie », disait-il à ses amis qui l'invitaient à quitter ce lieu. Cependant, voyant qu'il ne pouvait les gagner par sa charité et son humilité, et que, loin de les adoucir, ils devenaient plus intraitables, il s'adressa à Jésus-Christ, en fixant les yeux sur une croix : « O mon bon Jésus ! pourquoi ne m'écoutez-

vous pas ? Il y a si longtemps que je vous demande avec tant d'instance, la patience ; pourquoi ne m'avez-vous pas exaucé ? Il lui sembla alors entendre au dedans de lui-même Jésus-Christ qui lui disait : « Ne me demandes-tu pas la patience ? je te la donnerai, mais je veux que tu l'acquiesces par ce moyen. » Ce lieu où il trouvait tant à souffrir fut pour lui un lieu de délices ; il y demeura trente ans, et n'en sortit que par l'ordre du Souverain-Pontife, pour aller demeurer dans la maison des Oratoriens, dont il était l'instituteur.

Le plus grand don qu'on puisse recevoir de Dieu en ce monde, c'est de savoir, de vouloir et de pouvoir se vaincre soi-même, en renonçant à sa volonté propre.

(SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.)

L'abbé Pasteur avait coutume de dire que notre volonté était un mur de fer qui nous éloigne et nous sépare de Dieu.

La bienheureuse Colette estimait plus l'abnégation de sa volonté propre que le renoncement à toutes les richesses du monde.

Tous les maux naissent d'une seule racine, disait saint Bernard : c'est de la volonté propre.

— Le duc de Rivière, étant en prison, malgré tout son courage, ne trouvait que dans la religion les forces dont il avait besoin pour supporter la violence de son malheur. Voici quelle était sa prière habituelle :

« Mon Dieu, disait-il, vous élevez, vous abaissez, quand il vous plaît et toujours selon les lois de votre sagesse. Je vous remercie de mes disgrâces, je vous remercie de vos faveurs : ce sont également des bienfaits. Que je n'en use que pour votre gloire, Seigneur ; et, par pitié, rendez-moi les revers, si jamais je vous oublie dans la prospérité. »

Le moyen de faire mourir sa sensualité, c'est de s'interdire les plaisirs qui flattent les sens. Le moyen de mourir à son jugement et à sa volonté, c'est de se soumettre en tout à l'avis des autres. Le moyen de mourir à son amour-propre et à l'estime des créatures, c'est de faire continuellement des actes d'humilité. Celui qui ne parviendra pas à mourir ainsi, ne sera jamais un vrai serviteur de Dieu ; Dieu ne vivra jamais parfaitement en lui.

(SAINTE MADELEINE DE PAZZI.)

Saint Philippe de Néri faisait continuellement la guerre à ces trois grands ennemis de l'homme. Il mortifiait sa chair en combattant ses désirs déréglés et en la châtiant par des instruments de pénitence et des jeûnes rigoureux. Il mortifiait son jugement et sa volonté en bénissant Dieu dans tout ce qu'il avait à souffrir de la part de Dieu ou des hommes, en suivant le sentiment des autres plutôt que le sien propre, dans tout ce qui était permis, et en pratiquant l'obéissance autant qu'il le pouvait.

Il mortifiait le penchant naturel qui porte à être estimé et loué, en réfléchissant sans cesse sur ses misères et sur ses péchés, et se mettant par la pensée aux pieds de toutes les créatures, en se réjouissant lorsqu'il était méprisé, et il cherchait même quelquefois l'occasion de l'être. Une mortification universelle a été la voie par laquelle les saints qui jouissent de la gloire sont venus à bout de ravir le ciel.

Saint Vincent de Paul ne se déterminait jamais dans aucune entreprise, dans aucune affaire, quelque avantageuse qu'elle lui parût, dans le temps qu'il sentait que l'inclination qu'il avait qu'elle réussit était naturelle : « Ce n'est pas encore le temps de se déterminer, disait-il, recommandons cette affaire à Dieu. »

Saint François de Sales se trouvant avec sainte Chantal, qu'il n'avait pu voir depuis trois ans et demi, lui dit : « Mère, nous avons quelques heures pour nous entretenir, qui de nous deux commencera à parler ! — C'est moi, répondit-elle avec un peu d'ardeur, mon âme a certainement bien besoin d'une revue. » Alors le saint voulant corriger cet empressement lui répliqua, avec une gravité sérieuse, mais en même temps pleine de douceur : « Eh quoi ! ô mère ! vous nourrissez encore en vous des désirs ? vous avez encore une volonté ? Je croyais vous trouver tout angélique ; différons donc de parler de ce qui vous regarde jusqu'à ce que nous soyons à Annecy ; parlons maintenant des affaires de notre congrégation. » Elle fit disparaître le papier écrit qu'elle tenait déjà à la main, et s'entretint avec la plus grande tranquillité des affaires dont il devait être question.

Mortification des inclinations.

Plus on mortifie ses inclinations naturelles, plus on se rend capable de recevoir les inspirations divines, plus on fait des progrès dans la vertu. (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

On dit de plusieurs saints et de plusieurs saintes, qu'éprouvant une répugnance extrême pour avoir soin de certains malades dont le corps était couvert d'horribles plaies, ils triomphèrent de cette aversion naturelle en appliquant leurs lèvres, en esprit de pénitence, sur ces plaies qui leur faisaient tant d'horreur. Le Seigneur récompensa une action si héroïque par une chaîne de grâces de prédilection avec le secours desquelles ils parvinrent à une sainteté éminente.

« Ne tiens-tu à rien ? » se demandait un gentilhomme qui, après bien des égarements, s'était véritablement converti. Il reconnut qu'il était attaché à son épée : ce qui la lui rendait chère, c'est qu'elle lui avait servi à l'armée pour faire des actions de valeur, et dans des combats particuliers pour satisfaire sa vengeance. « Quoi, s'écria-t-il, une épée t'empêchera d'être tout à ton Dieu ? » A l'instant même il la tire de son fourreau et en brise la lame. Ce sacrifice attira sur lui les plus abondantes bénédictions.

Mortifiez votre volonté de telle manière que, s'il est possible, vous ne la satisfassiez jamais. Désirez qu'on la contrarie, et réjouissez-vous lorsque cela arrive. Suivez plutôt la volonté des autres que la vôtre, quand même il vous semblerait que votre sentiment dût être préféré à celui des autres.

(SAINT VINCENT FERRIER.)

C'est ainsi que se comporta sainte Catherine de Gênes. Elle se félicitait que le sentiment des autres prévalût sur le sien. Il lui suffisait même qu'elle se sentit portée naturellement à quelque chose, pour faire tout le contraire.

Le père Sanchez avait coutume, toutes les fois qu'il allait demander quelque permission à son supérieur, de prier Dieu qu'on la lui refusât, si la chose qu'il demandait ne devait pas lui être agréable.

Ne laissez pas passer un jour sans fouler aux pieds votre volonté. Le jour où vous n'aurez pas été fidèle à cet ayis sera un jour où vous n'aurez pas été religieux.

(SAINT JEAN CLIMAQUE.)

Sainte Madeleine de Pazzi regardait comme perdus les jours où elle n'avait pas contrarié et rompu en quelque manière sa volonté.

Le Seigneur fit entendre ces paroles à sainte Catherine de Sienne : « Pense à moi, et je penserai à toi ; pense à faire ma volonté, et je penserai à te faire du bien. »

Mortification intérieure du V. Benoît-Joseph Labre.

La mortification intérieure pratiquée par Benoît ne fut pas au dessous de celle par laquelle il savait si bien *châtier et réduire en servitude ce corps de mort* ; car s'il avait un châtiment pour chacun de ses sens, il avait une servitude pour chacune de ses facultés. L'asservissement de la volonté forme la vertu d'obéissance, qui demande un chapitre à part. Nous ne dirons qu'un mot des autres puissances. L'intellect a sa passion, qui n'est autre que le désir déréglé de savoir ou une curiosité intempérante, passion difficile à réprimer sans une continuelle violence exercée sur soi-même, comme étant la source de tant de pensées vaines, dangereuses ou coupables, qui détournent l'esprit de la seule connaissance absolument nécessaire. Mais Benoît, qui ne manquait pas de pénétration, n'occupa jamais son intelligence qu'à la science de Dieu et au salut de son âme. Il ne voulut connaître que Jésus, et Jésus crucifié. Pour cela il dut encore faire violence à sa mémoire pour en exclure le souvenir de ses parents et de sa patrie, autrement que devant Dieu et selon Dieu, rempli comme il l'était de cette sentence : *Celui qui ne hait pas son père et sa mère n'est pas digne de moi.*

Quant aux affections du cœur, toute sa vie ne fut qu'un continuel renoncement à tout ce qui peut solliciter notre amour sur cette terre en vertu de cet axiome : *Celui qui aime son*

âme la perdra; et celui qui la hait dans ce monde la conserve pour la vie éternelle. Son cœur ne tenait à rien de caduc et de périssable, sans en excepter son être propre. Cette âme vraiment céleste se haïssait d'une haine implacable, et la guerre qu'elle avait déclarée à l'amour-propre ne finit qu'avec sa vie. En un mot, il fut un parfait observateur de cette condition imposée au vrai disciple de Jésus-Christ : *Celui qui veut marcher à ma suite, qu'il se renonce lui-même.* L'abnégation ne fut jamais plus complète, même pour le choix des pratiques saintes et des moyens de salut, qu'il subordonnait en tout à la volonté de Dieu. Uniquement attentif aux indices de cette volonté, comme le piloté à l'aiguille de la boussole, il était indifférent sur la voie par où il devait se diriger et toujours prompt à s'y élancer à quelque prix que ce fût. Le ciel n'avait qu'à s'expliquer; s'il demandait un sacrifice, le sacrificateur et la victime étaient prêts à toute heure et en tout lieu.

Mortification des sens du B. Benoit-Joseph Labre.

On sait combien il est difficile à un voyageur de contenir ses yeux, perpétuellement sollicités par la nouveauté ou la rareté des objets. Parcourir une multitude de contrées diverses, offrant les aspects les plus variés; traverser un grand nombre de villes renfermant les monuments les plus divers et les costumes les plus originaux; habiter plusieurs années Rome où se trouvent tant d'édifices intéressant à la fois l'art, l'histoire et la piété, et cependant n'ouvrir les yeux que pour éviter de rien regarder, cela paraît presque impossible. C'est pourtant ce que fit le Serviteur de Dieu d'une manière absolue pendant toute la durée de ses pèlerinages. Comme certains patriarches et prophètes, il vécut étranger au monde entier dans le pays où le conduisait une vocation spéciale. Il n'était point guidé par la curiosité, le caprice ou le goût; mais porté par l'esprit de Dieu, il allait où le portait le souffle de son guide. Uniquement occupé d'exécuter l'ordre de Dieu, il ne voyait rien et ne voulait rien voir; il marchait directement et exclusivement à son but. A bien considérer la chose, il ne paraît guère possible,

sans un prodige de la grâce, d'exercer une garde aussi rigoureuse du sens de la vue.

Jamais non plus Benoît ne prêta l'oreille volontairement à aucun discours vain ou curieux, ou privé d'édification; jamais il n'accorda au sens de l'ouïe le plaisir d'écouter aucun chant ni aucun son d'instrument. Jamais il ne connut les senteurs qui flattent l'odorat; mais au contraire, s'il lui arrivait d'être molesté par des odeurs désagréables, il ne faisait rien pour les éloigner ou pour s'en délivrer : c'était là sa sensualité. — Voici la retenue qu'il sut imposer à sa langue. Il en était venu à ne jamais parler le premier à qui que ce fût, sinon par pure nécessité ou par motif de charité, et de ne répondre le plus souvent que par un simple signe. Il accomplissait à la lettre le conseil de l'Esprit-Saint : « Mettez à votre bouche portes et serrures. » Au milieu du tumulte du monde son silence était perpétuel, comme aussi perpétuel était son entretien avec Dieu. Des mois entiers se passaient sans qu'il proférât une parole, et il mériterait tout aussi bien la qualification de silencieux que saint Jean connu sous ce nom.

Quant au sens du toucher répandu par tout le corps, c'était pour lui le grand moyen de pénitence de tous les instants. Il portait littéralement dans ses membres la mortification de Jésus-Christ en tout temps et en tout lieu, et ne vivait que pour crucifier sa chair avec toutes les concupiscences.

L'abbé Agathon porte un caillou dans sa bouche l'espace de trois ans pour apprendre à se taire.

Une des choses qui nous tient éloignés de la perfection, c'est sans doute notre langue, puisque, quand on arrive au point de ne pas pécher en parlant, on est parfait, selon le témoignage de l'Esprit-Saint. C'est pourquoi, parlez peu et bien : parlez peu, et que ce soit avec simplicité, avec charité et d'une manière à rendre la vertu aimable. (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

Saint Agathon, abbé désirant acquérir une grande discrétion dans ses paroles, porta continuellement dans sa bouche, durant

l'espace de trois ans, un petit caillou qui l'empêchait de parler trop vite, alors même qu'il se sentait pressé de le faire. Il avait retenu ce verset du livre des Proverbes : Celui qui garde sa langue, garde son âme, et celui qui est inconsidéré dans ses paroles en sentira les suites fâcheuses.

**Comment le saint abbé Pambo apprit à garder
le silence.**

Le saint abbé Pambo, homme d'une grande simplicité, vint trouver un docteur pour le prier de lui apprendre un psaume. Après avoir entendu le premier verset du psaume 38, ainsi conçu :

J'ai dit : Je garderai mes roies, afin de ne pas pécher dans ma langue.

il ne voulut pas entendre le second verset, disant : Si je puis mettre en pratique le conseil que renferme le premier, je m'estimerai très-heureux et bien près de la perfection. Et comme le maître qui lui avait appris ce verset, lui reprochait de n'être pas venu le trouver une seule fois pendant les six mois qui s'étaient écoulés depuis sa dernière visite : « Je ne suis pas revenu vers vous, lui répondit-il, parce que je n'ai pas encore mis parfaitement en pratique la leçon renfermée dans le verset que vous m'avez appris. » Et comme il était arrivé à un âge fort avancé, interrogé un jour par un de ses disciples s'il était parvenu à suivre fidèlement la règle de conduite renfermée dans le verset : Il m'a fallu, dit-il, quarante-neuf ans pour l'accomplir avec plus d'exactitude. (*Socrat. L. IV. Eccl. hist. C. 23.*)

« Ce n'est pas une prudence médiocre, dit l'auteur de l'*Imitation*, que de savoir se taire au temps mauvais, et de se tourner vers Dieu intérieurement, sans se troubler des jugements humains. »

Discrétion dans les paroles.

La perfection de la prudence du Bienheureux Benoît-Joseph Labre paraît surtout dans la sagesse de ses paroles, auxquelles peut s'appliquer en toute vérité l'axiome proposé par saint Jacques l'Apôtre : « Si quelqu'un ne pèche jamais en parlant, c'est un homme parfait. » Quoi de plus rare que la mesure toujours exacte du langage, même dans les hommes les plus consommés en expérience ? Et quel fonds de bon sens ne faut-il pas pour ne jamais rien dire qui ne soit à propos ? Or cette qualité, Benoît la posséda dès le plus bas âge. Toutes ses paroles, avant de se produire au dehors, passaient, selon l'avis de saint Bernard, sous la lime de la réflexion, ce qui excitait déjà l'admiration et leur donnait une certaine autorité. Jamais il n'en prononça une seule vaine, maligne ou bouffonne ; il avait mis à sa bouche une garde très-sévère, évitait avec le plus grand soin toute superfluité de langage, et se restreignait rigoureusement à ce qui était strictement nécessaire. Quand on l'interrogeait utilement, sa réponse était courte et concise ; pour peu que la question fût de quelque importance, il ne précipitait point la réplique ; mais il faisait une pause, levait les yeux au ciel pour invoquer l'Ange du grand conseil, puis donnait brièvement la réponse convenable.

Mortification des yeux chez le B. Berchmans.

Le 9 février 1621, le cardinal Alexandre Ludovisio succédait au pape Paul V, sous le nom de Grégoire XV. Rien au monde n'est plus grand, plus solennel, plus imposant que l'intronisation d'un Pontife de l'Église universelle. Ce jour-là Rome est sur pied, et les immenses nefs de la basilique de Saint-Pierre sont trop étroites pour contenir les flots de spectateurs accourus à cette auguste cérémonie. Riches et pauvres, hommes et femmes, prêtres et laïcs, tout se mêle, tout se confond, tout se presse ; une seule pensée occupe tout ce peuple : voir son nou-

veau souverain, contempler le nouveau Père de la chrétienté. Des extrémités de l'Italie, des pays étrangers même, on accourt à Rome, on se cherche des protections ; on mendie une place, si étroite soit-elle, dans cette vaste assemblée, et l'on retourne chez soi heureux et satisfait d'avoir pu jouir quelques instants d'un spectacle si grandiose. Cette cérémonie si rare et si imposante, qui remue profondément la ville des Pontifes et toute la péninsule, ne put pas arracher Berchmans aux modestes travaux de sa cellule. On eut beau lui en faire les plus séduisantes descriptions, il persista à répondre en souriant : « Depuis que j'é suis à Rome j'ai vu une procession ; cela me suffit amplement. »

Trois mois plus tard, le 9 mai de la même année, Grégoire XV allait en grande pompe prendre possession de la basilique de Latran, la mère de toutes les églises. Selon l'usage, tous les jésuites de Rome l'attendaient à genoux, devant la maison professe du Gesù, pour témoigner de leur respect et de leur soumission à sa personne sacrée. Le bienheureux s'y trouva avec ses frères ; mais quand il retourna au collège, interrogé par Nicolas Radkaïs, ce jeune jésuite hongrois qui avait le bonheur d'être un de ses confidants les plus intimes, sur ce qu'il pensait de cette magnifique cavalcade : « A vrai dire, répondit-il, je n'ai rien pu voir du tout ; j'étais complètement offusqué par la foule, et j'en ai profité pour prier plus à mon aise. »

Lors de son voyage à Rome, étant arrivé à Milan avec d'autres Pères étrangers, on voulut les mener tous ensemble au château ducal pour leur en faire admirer la somptueuse structure et les inestimables trésors. Pour ne pas mortifier ses compagnons, le bienheureux accepta l'offre gracieuse qu'on lui faisait, quoiqu'il eût volontiers renoncé à cette visite, qui d'ailleurs ne profita en rien à sa curiosité ; car il avoua plus tard à un de ses compagnons de Rome qu'il n'avait absolument rien voulu regarder.

A cette garde sévère des yeux Berchmans joignait une modestie extraordinaire dans son maintien, dans ses paroles, dans sa démarche, en un mot, dans toute sa manière d'être et d'agir.

Parmi ses frères, les uns disaient : que si les règles de la

modestie, tracées de la main d'Ignace, venaient à se perdre par malheur, on les retrouverait dans la personne du bienheureux. D'autres assuraient que si un ange du ciel se fût revêtu de la chair humaine, il n'aurait pas pu régler les mouvements de son corps avec plus de circonspection. Tous étaient unanimes à dire qu'il n'était pas possible que saint Louis de Gonzague eût été plus modeste, puisqu'ils ne voyaient pas ce qu'on aurait pu ajouter à la modestie de Berchmans. Les élèves externes qui assistaient aux leçons de philosophie ne l'appelaient que le Père Modeste ou le Père Modestissime; et la classe finie, ils s'arrêtaient très-souvent dans la cour pour le voir retourner à sa chambre. A ne considérer ce détail qu'en lui-même, on pourrait n'y voir qu'un badinage de jeunes gens; mais quand on sait d'ailleurs qu'en diverses circonstances ils recoururent à l'entremise des autres Pères pour se recommander aux prières du bienheureux, on est obligé d'admettre que la vénération seule leur faisait trouver tant de charme à arrêter leurs regards sur leur saint condisciple.

Lorsqu'un mois environ avant sa mort, Berchmans eut à défendre des thèses publiques sur l'ensemble de la philosophie, ces mêmes élèves n'étaient pas encore entrés dans l'auditoire de théologie où se tenait la séance, qu'en voyant le bienheureux sur l'estrade, ils se dirent les uns aux autres : « Arrivez, arrivez; c'est le Père Modeste qui va défendre les thèses; nous pourrons pendant deux heures nous donner le plaisir de le contempler tout à l'aise. »

« Rien n'était moins extraordinaire, dit le Père Horace Grassi, que de voir les personnes s'arrêter dans les rues pour suivre du regard ce parfait modèle de la vraie modestie. »

Les dimanches et les jours de fête, le saint scolastique assistait d'ordinaire, dans l'église du Gesù, à l'explication de la sainte Écriture. Dès qu'il était entré, il allait s'agenouiller dans un coin de l'église, autant que possible derrière un mur ou une colonne, pour n'être pas distrait, et restait dans cette humble posture, le corps immobile et les yeux fixés en terre, ou sur un livre de prières qu'il avait composé lui-même, jusqu'à ce que le chant des Vêpres fût entièrement terminé. Un noble Génois, qui l'avait souvent observé avec beaucoup d'édification, rendant un jour visite au Père Ignace Lomellino, son

compatriote : « Devineriez-vous bien, mon Père, lui dit-il, ce qui m'attire habituellement à votre église ? — Je pense, Monsieur, que c'est le chant des Vêpres, lui répondit le jésuite. — Hé bien ! non, reprit le gentilhomme, je viens à votre église pour contempler un de vos plus jeunes Pères, que je vois ici à chaque fête, et qui à peine entré se met à prier avec beaucoup de calme et de modestie, sans jamais lever les yeux. J'ai dans l'idée que c'est un saint. Pendant que les uns ne font attention qu'à la musique, que les autres regardent çà et là, que d'autres causent et badinent entre eux, je vois ce seul jeune homme priant, recueilli, immobile, et voilà pourquoi, je le répète, j'ai dans l'idée que c'est un saint. »

Malgré la facilité qu'il avait acquise pour l'observation des règles de la modestie, Berchmans continuait à exercer sur lui-même la surveillance la plus sévère, sans jamais rien se pardonner. « Mon frère, dit-il un jour à un de ses compagnons, le Père Alexandre Gottofredi, je crains qu'en marchant je ne baisse un peu trop la tête; je vous prie de vouloir y faire attention et de m'en avertir quand vous le remarquerez; car, ajouta-t-il immédiatement, je suis bien décidé à m'en corriger. »

« La modestie, dit-il dans ses notes, est une vertu qui soumet tous les mouvements, tant de l'âme que du corps, aux exigences de l'honnêteté et de la décence. Les actes de cette vertu sont renfermés dans les règles de la modestie que nous a laissées saint Ignace. »

Enfance de la Révérende Mère Marguerite du Saint-Sacrement, fille de M. le premier président de Dijon, nommée de la Berchère (1).

Le Saint-Esprit se plut à diriger les premiers pas de son enfance, et lui apprit à pratiquer la vertu dans un âge qui n'est pas ordinairement capable de la connaître. Elle n'avait encore

(1) Décédée au Carmel, le 22 septembre 1680, âgée de 52 ans.

que cinq ans, lorsque sa gouvernante, sur une demande qu'elle lui adressait, se mit de mauvaise humeur, et lui commanda de faire une chose insensée. La petite demoiselle obéit. Cette simplicité angélique excita de nouveau la colère de cette femme qui la maltraita pendant quelque temps, sans que cette aimable enfant en fit jamais la moindre plainte. Elle était sans volonté; on consultait en vain ses penchants; jamais on ne put remarquer qu'elle eût plus d'inclination pour une chose que pour une autre; mais on discernait déjà son attrait pour une vie humble et cachée. Elle n'avait pas encore sept ans, qu'entrant un jour dans le monastère de Dijon, selon l'usage qui donnait alors cette liberté aux enfants, on la mena se promener dans le jardin et les ermitages. Elle remarqua un tableau où le saint Enfant Jésus est représenté tenant un balai et balayant la maison. Après l'avoir considéré quelque temps, elle lui fit une profonde révérence et lui dit : *Monseigneur, la petite Marguerite balaiera bien*. Dès qu'elle fut de retour dans la maison de M. le président, animée du désir d'honorer le saint Enfant Jésus, elle se mit à balayer de toutes ses petites forces; on lui ôta son balai, mais elle s'en faisait de tout ce qu'elle pouvait rencontrer, et s'y fatiguait si bien qu'on fut obligé de lui défendre cet exercice. Elle s'en abstint, et préféra l'obéissance à sa dévotion. Dès lors elle cherchait la solitude, et pratiquait l'humilité d'une manière surprenante pour un enfant de son âge. Un jour qu'une pauvre femme la pria de lui donner de l'eau rose, cette chère enfant, considérant la sainte Vierge en la personne de cette femme pauvre, lui dit : « Volontiers; mais vous me permettrez donc de vous baiser les pieds. » La pauvre femme refusa d'accepter la condition; mais vaincue par les instances de cette jeune enfant et admirant son humilité qui la portait à une action si extraordinaire, elle se rendit et la laissa faire. (*Chronique des Carmélites.*)

Mortification de saint Vincent de Paul.

La mortification intérieure paraît d'abord dans la réforme qu'il fit de son tempérament. On a beau combattre la nature

elle revient presque toujours. Si on la réprime dans les occasions prévues, elle se décèle dans les occasions subites. Il est peu d'hommes qui, en étudiant un autre homme, n'y découvrent au moins à la longue ce qu'ils n'y avaient pas d'abord aperçu. Vincent avait naturellement l'air sévère, et un peu dur; cependant il sut si bien se contraindre, qu'il a toujours été regardé par tous ceux qui l'ont connu comme un modèle de douceur et d'affabilité. Il regardait lui-même ce changement comme une espèce de miracle; et il l'attribuait à la piété de ceux qui l'avaient averti de prendre un visage moins sombre et moins austère. Il combattait si puissamment l'amour-propre, qu'à ne juger de lui que par les apparences, on eût douté si de ce côté-là il était enfant d'Adam. Il ne taisait rien de ce qui pouvait le faire mépriser, il supprimait tout ce qui pouvait tourner à sa gloire. M. Daulier, secrétaire du roi, avait été esclave à Alger, et il savait que Vincent l'avait été à Tunis. Comme il contait volontiers ses aventures au Saint, il aurait été charmé que le Saint lui eût conté les siennes. Il le mettait exprès sur les voies pour le faire parler; mais il avoue dans sa déposition, que jamais il n'a pu tirer un mot sur cette matière. Vingt fois il a eu occasion d'en dire quelque chose dans les assemblées des dames auxquelles il présidait; vingt fois il a gardé le silence.

L'espèce d'indifférence qu'il parut avoir pour ses parents, était en lui l'effet de la plus vive et de la plus continuelle mortification. « Pensez-vous, disait-il à quelqu'un qui le pressait de leur faire du bien, pensez-vous que je n'aime pas mes parents? J'ai pour eux tous les sentiments de tendresse et d'affection qu'un autre peut avoir pour les siens; et cet amour naturel me sollicite assez de les assister; mais je dois agir selon les mouvements de la grâce, et non selon ceux de la nature; et penser aux pauvres plus abandonnés, sans m'arrêter aux liens de l'amitié, ni de la parenté. Je dois imiter ce fils si saint et si tendre, qui dans une occasion publique, sembla ne connaître ni mère, ni frères, et regarder dans l'emploi de mes aumônes, comme mes parents les plus proches, non pas ceux qui le sont en effet, mais ceux qui ont plus besoin d'être soulagés. Hélas! mes parents ne sont-ils pas bien heureux? Et peuvent-ils être mieux que dans un état où ils exécutent

la sentence de Dieu, qui porte que l'homme doit gagner son pain à la sueur de son visage. »

Ces principes, si durs à un cœur comme le sien, le Saint les suivit lors même qu'il eût pu absolument s'en écarter. Un de ses amis lui donna, vers l'année 1650, cent pistoles pour ses parents. L'homme de Dieu ne les refusa pas, mais il dit au bienfaiteur que sa famille pouvait vivre comme elle avait vécu jusque-là; que ce nouveau secours ne servirait pas à la rendre plus vertueuse; qu'il croyait qu'une bonne mission faite à leur paroisse vaudrait mieux devant Dieu et devant les hommes. Cet ami se rendit à ses raisons; mais le Saint ne trouva pas l'occasion d'exécuter ce projet : les guerres civiles qui survinrent, désolèrent la Guienne : les parents de Vincent de Paul furent des plus maltraités; on leur enleva tout, et quelques-uns même y perdirent la vie. Le saint homme reconnut alors que c'était par une spéciale disposition de la Providence, qu'il n'avait pu envoyer des missionnaires à Foy. Il bénit Dieu d'une protection si visible. Il fit partir en diligence le secours que le ciel avait préparé à sa famille.

Voilà le seul bien qu'ait fait à ses parents un homme à qui il eût été facile de les mettre à leur aise, et que son penchant portait au moins à les tirer de la misère. Qu'il faut être mort aux siens et à soi-même, pour embrasser un système si rigoureux, et ne s'en départir jamais!

Faudrait-il d'autre preuve de la mortification intérieure de notre saint, que sa parfaite égalité d'esprit? Il la posséda dans un si haut degré, qu'il fit par le mouvement de la grâce, par le calme de ses passions, par la plus exacte conformité aux volontés de Dieu, ce que le plus sage des stoïciens ne fit jamais que par ostentation. Son histoire en fournit des preuves, qu'on aurait peine à trouver dans la vie des plus grands saints. On l'y voit tranquille dans les troubles de la guerre, comme dans le sein de la paix; dans les maladies, comme dans la meilleure santé; dans les bons succès, comme dans les plus fâcheux événements. Pour en venir là, il faut, en quelque sorte, ne vivre plus, ou ne vivre, comme saint Paul, que de la vie de Jésus-Christ. Il faut avoir enseveli le vieil homme avec tous les désirs; il faut ne connaître plus inclination ni pen-

chant. Il pouvait encore en avoir; il était même impossible qu'il n'en eût point. « Mais, dit M. Almeras, son successeur, il « en était si maître, que quelque temps que j'aie mis à l'é-
« tudier, je n'ai jamais pu en rien découvrir. »

Il n'en a pas été ainsi de sa mortification extérieure : quelque précaution qu'il ait prise pour en cacher une partie et pour déguiser l'autre, on l'a assez connu pour le juger digne d'avoir une place distinguée parmi les illustres pénitents. Voici ce que nous en apprend le procès-verbal de sa canonisation. Vincent ne se couchait guère que vers minuit, à cause des grandes affaires dont il était accablé. Une méchante paillasse faisait tout son lit. Sain ou malade, il se levait régulièrement à quatre heures du matin. A son réveil, il prenait la discipline. Un frère, dont la chambre était contiguë à la sienne, a assuré qu'il n'y manqua jamais pendant douze ans qu'il fut son voisin. Il joignait d'autres austérités à celle-là, pour demander à Dieu des grâces particulières, ou pour fléchir sa colère dans le temps des calamités publiques. Le cilice, les bracelets, les ceintures à pointes étaient encore des instruments dont l'usage lui était familier. La haire par laquelle il les remplaçait de temps en temps, et qui subsiste encore aujourd'hui, fait trembler ceux qui sont le plus faits à la mortification. Du reste, ce n'est que par hasard qu'on a découvert le degré et la mesure de sa pénitence, parce qu'il était aussi soigneux de la cacher, qu'il était ardent à la pratiquer.

Chaque jour, et pendant les hivers les plus rigoureux, il donnait tous les matins plus de trois heures à l'oraison, à la préparation de la messe et à l'action de grâces. Il se tenait à genoux sur le pavé sans avoir jamais permis qu'on le couvrit d'une natte dans l'endroit où il avait coutume de se placer. Ennemi, et presque meurtrier de son corps, malgré l'enflure de ses jambes et une fièvre quarte, qui lui revenait deux fois par an, il travaillait aussi exactement que s'il eût joui de la meilleure santé. Outre les jeûnes prescrits par l'Église, et dont il ne se dispensa jamais, il jeûnait ordinairement deux fois la semaine, et ses infirmités ni sa vieillesse ne purent lui en faire perdre l'habitude. Sa nourriture fut toujours des plus communes. Point de différence entre lui et le dernier des siens, ni pour la quantité, ni pour la qualité des viandes. Ce

qu'il y avait de moins ragoûtant dans sa portion était toujours ce qu'il en choisissait ; et dans la crainte de flatter la sensualité qui se glisse partout, il jetait de temps à autre sur les aliments une poudre amère qui les rendait désagréables. Quelque part qu'il se trouvât, il buvait et mangeait fort peu. Ce n'est pas qu'il manquât d'appétit ; mais c'est qu'il s'était fait un plan de ne le contenter jamais. Quand il se trouvait à la seconde table, il se mettait avec les domestiques pour être servi, comme eux, des restes de la première. S'il arrivait après que tout était desservi, et qu'on eût levé son vin, il n'en demandait jamais, et il se contentait d'eau pure ; cependant personne n'avait plus besoin que lui de prendre des forces. Quelque tard qu'il rentrât pour dîner, fût-ce à deux ou trois heures après midi, il était toujours à jeûn.

A l'âge de soixante ans passés, il jeûnait le carême plus rigoureusement qu'un homme robuste à la fleur de son âge. La morue, le hareng et les autres salines étaient sa nourriture, comme elles étaient celles de la communauté. On l'a voulu tromper, en lui servant, à la seconde table, du poisson frais au lieu du poisson salé qu'on avait servi à ses frères, mais cet innocent artifice fut bientôt découvert par un homme que son amour pour la mortification rendait vigilant. Il s'informait de ce qu'on avait donné aux autres, et il fallait le traiter comme eux, autrement il n'eût rien pris du tout. Le soir, un morceau de pain, une pomme et de l'eau rougie faisaient sa collation. Quelquefois, et lors même que ce n'était ni jeûne, ni abstinence, s'il arrivait de ville un peu tard, il se retirait chez lui sans manger. Enfin, il était si dur à lui-même, que le cardinal de la Rochefoucault, qui en fut averti, le pria de modérer ses austérités et de ménager, pour le bien de l'Église, des jours dont Dieu voulait tirer sa gloire.

Ce qui récréait les autres hommes devenait pour lui, par le sacrifice qu'il en faisait, un sujet de mortification. Un voyageur qui parcourt les campagnes se fait un plaisir d'en contempler la beauté et les nuances. Vincent connaissait des joies plus pures, il jetait les yeux sur un petit crucifix qu'il portait entre ses mains. L'image de son Sauveur faisait toute sa consolation. Il n'en voulait point d'autre. On ne l'a jamais vu cueillir, ni sentir une fleur : la nature y eût un peu trouvé son

compte, et il avait fait une espèce de vœu de ne lui rien accorder. A l'égard des mauvaises odeurs qu'on respire dans les hôpitaux ou chez les pauvres malades, on aurait cru qu'elles étaient pour lui des lis et des roses. Comme il n'employait sa langue qu'à recommander la vertu, combattre le vice, aussi n'ouvrait-il les oreilles qu'aux discours qui tendaient au bien. Sa règle était de les fermer aux vaines curiosités, aux nouvelles inutiles, et beaucoup plus à celles qui pouvaient donner atteinte à la charité, aussi bien qu'aux louanges qu'on ne pouvait lui refuser. Il n'en était pas ainsi des paroles injurieuses que la vengeance et le dépit lui prodiguèrent de temps en temps. Les expressions les plus humiliantes ne lui ont jamais fait perdre l'équilibre de son âme. La seule peine qu'il en eût, c'est que Dieu y était offensé.

Pour ce qui est du goût, il l'avait assujetti jusqu'à lui ôter tout sentiment. Le froid et le chaud, le bon et le mauvais étaient pour lui des choses tout à fait indifférentes. Il est peu de personnes dont on ne puisse dire qu'elles aiment mieux tel genre d'aliments qu'un autre. Vincent, quelque étude qu'aient faite de son appétit des enfants qui eussent été ravis de le conserver, ne laissa jamais rien entrevoir de ce côté-là. Il prenait à longs traits, et à différentes reprises, les médecines les plus amères et les plus dégoûtantes. Il ne mangeait que parce qu'il est ordonné à l'homme de ne pas se laisser mourir de faim.

Amour de saint François de Sales pour la mortification.

La mortification du corps n'est pas celle que saint François de Sales estimait le plus ; néanmoins le Saint-Esprit lui en inspira la pratique dès sa première jeunesse, et sous ce rapport même il mérite d'être proposé pour modèle.

On sait que, pendant ses études à Padoue, il employait pour se mortifier divers instruments de pénitence, la discipline en particulier. Plusieurs années auparavant, au collège de Clermont, il avait déjà pour règle de jeûner et de porter le cilice trois fois la semaine, le mercredi, le vendredi et le samedi. Il a

pu changer ses pratiques, mais il n'a pas changé de principes en avançant en âge.

Tandis qu'il prêchait dans le Chablais, en l'année 1594, il ne laissa pas, malgré ses travaux, de jeûner tout le carême, et il s'affaiblit tellement par ses pénitences, que son évêque fut obligé de mettre un frein à sa ferveur en lui imposant des ménagements. C'est à cette époque qu'il écrivait lui-même à son digne prélat : « Si vous voulez savoir, comme il est juste que vous le sachiez, ce que nous avons fait jusqu'ici et ce que nous faisons, vous en trouverez le tableau dans les Épîtres de saint Paul. »

Dans le règlement qu'il se traça avant de recevoir la consécration épiscopale, on lit « qu'il jeûnera toutes les veilles des fêtes de Notre-Damé, et tous les jours de vendredi et de samedi, outre les jours de jeûne prescrits par l'Église. »

Devenu évêque, il continua, dit Charles-Auguste, de vivre aussi austèrement qu'auparavant. Il se donnait souvent la discipline jusqu'au sang, au témoignage de son confesseur, et le Jeudi-Saint de chaque année, on le remarquait, les pieds nus et couvert d'un sac, dans la procession des pénitents de la Sainte-Croix. Il a même été longtemps qu'il ne faisait qu'un repas dans le jour, partie par abstinence, partie pour avoir plus de temps et pouvoir s'acquitter des services que lui demandaient une multitude de personnes qui s'adressaient à lui.

Dans les dernières années de sa vie, ses infirmités et les représentations de ses amis le firent renoncer aux jeûnes de surrogation. « Nous vivons de règle quant au manger, disait-il à sainte Chantal; et je n'écris plus le soir, parce que mes yeux ne le peuvent plus porter, ni certes mon estomac. Il ne tiendra pas à moi que je sois longuement vieux. »

Mais, pour les jeûnes de précepte, ni les prédications, ni les travaux du cabinet, ni les fatigues du saint tribunal, ne lui parurent jamais une raison de s'en dispenser. Son ardeur pour la pénitence sembla même augmenter à mesure que ses forces diminuèrent, et Dieu se plut à l'accroître par ses faveurs.

Un jour qu'il était en oraison chez les Cordeliers, saint Antoine de Padoue, en l'honneur duquel il venait de célébrer la Messe, lui apparut et lui dit : « Tu voudrais, pour l'amour de

Jésus, que les hommes te fissent souffrir le martyr comme je l'ai souffert. C'est une grâce que tu n'obtiendras pas. Dieu veut que tu sois toi-même l'instrument de ton propre martyr. »

Depuis ce temps-là, saint François de Sales s'appliqua de toutes ses forces à la mortification, et il prit pour maxime de vivre en ce monde comme s'il avait eu l'esprit au ciel et le corps au tombeau.

Mais le genre de mortification auquel il s'adonnait davantage, c'était celui qui a pour objet de réprimer les passions et la volonté propre.

« Peu importe au démon, disait-il à une de ses pénitentes, que vous déchiriez votre corps, si vous suivez votre propre volonté. Le démon ne craint pas l'austérité, mais l'obéissance. Aucune austérité ne vaut le sacrifice de notre volonté. »

« Longtemps, dit sainte Chantal, ce saint eut à lutter contre des passions ; mais à force de générosité il en triompha tellement, qu'elles lui obéissaient comme des esclaves, et à la fin il n'en paraissait presque aucune trace. »

Il disait lui-même : « Tous les jours j'apprends à ne pas faire ma propre volonté et à faire ce que je ne veux pas. Je ne fais presque jamais ce que je veux. J'ai plutôt fini de condescendre à la volonté d'autrui que de réduire les autres à la mienne. »

Loin de négliger les petites occasions de se mortifier qui se présentent d'elles-mêmes, c'étaient celles qu'il préférait. « Ou il y a moins de notre choix, disait-il, il y a plus du bon plaisir de Dieu. » Aussi ne passait-il aucune heure sans pratiquer la mortification intérieure, profitant de tout pour cela, des dérangements qui lui survenaient dans les plus importantes affaires, des contrariétés et des peines qu'il rencontrait à chaque instant ; et jamais il ne se plaignait, parce qu'il regardait en tout la conduite de la divine Providence, aux dispositions de laquelle il s'était totalement abandonné. Bref, il se mortifiait autant qu'il pouvait, selon les rencontres, mais d'une manière si discrète qu'on avait peine à s'en apercevoir, à moins qu'on ne le regardât de près et qu'on eût une attention particulière à remarquer sa vertu.

Aux termes de son règlement, sa table devait être modeste, et, selon l'expression du concile de Trente, frugale, mais tou-

tefois propre et nette. Il récitait ou faisait réciter à haute voix les prières avant et après le repas, telles qu'elles sont dans le bréviaire. On lisait un livre de piété pendant quelque temps, et le reste était employé en discours agréables et honnêtes.

Au sujet des aliments, il recommandait souvent d'avoir grand respect pour cette parole de Notre-Seigneur : *Mangez tout ce qui sera mis devant vous*. Il disait que la vraie pratique de ce conseil consiste à manger indifféremment ce qui nous est présenté, sans faire aucun choix ; que c'est la meilleure règle à suivre dans les repas ; que par ce moyen on ne fait pas paraître de mortification, et que pourtant ce n'est pas peu se mortifier que de tourner ainsi son goût à toute main, et de refuser à ses appétits ce qu'ils désirent.

Cela ne l'empêchait pas, d'ailleurs, de s'imposer certaines privations, de ne boire que fort peu de vin, suivant l'avis de l'Apôtre, et toujours en le mélangeant avec beaucoup d'eau ; d'avertir ses curés, au commencement des visites pastorales, qu'on ne devait lui servir rien d'extraordinaire, ni faire aucune dépense pour le recevoir, et d'assurer en toute occasion que quelque chose qu'on lui donnât, c'était toujours trop. Il aimait en effet la nourriture des pauvres. Il prenait, tant que la simplicité le lui permettait, les aliments les plus communs ; et quand on lui en faisait un reproche, il répondait doucement qu'il avait l'estomac rustique et que les viandes grossières lui étaient meilleures.

Il eût regardé comme une sorte d'inconvenance, non-seulement de prendre, mais de demander un mets éloigné, en laissant celui qui était le plus proche, disant qu'un tel discernement indiquait un esprit attentif aux plats et aux sauces.

Il pratiquait si bien ce principe, qu'un jour, au rapport de la Mère de Chaugy, il mangea, sans en rien dire, un œuf tout pourri qu'on lui avait servi ; et, quand on s'en aperçut et qu'on lui témoigna de la peine de cette méprise : « Ce n'est rien, » répondit-il doucement ; nous en avons si souvent mangé de bons, pourquoi n'en mangerions-nous pas de mauvais, quand Dieu permet qu'il nous en soit présenté ? »

Dans ses voyages, il bravait gaiement la pluie, la neige, les vents, les injures de l'air, et, dans les hôtelleries, il souffrait sans aucune plainte d'être mal logé, mal nourri, et de man-

quer de beaucoup de choses, répétant gracieusement cette parole qui lui était familière : « Je ne me trouve jamais mieux que quand je ne suis guère bien. »

C'est suivant cette maxime qu'il s'était logé à Annecy. Il avait un hôtel fort convenable, à cela près qu'il n'en était que le locataire. Son appartement était très-agréable; mais il s'avisait de se choisir pour la nuit un petit cabinet étroit et obscur. Il appelait cette chambre, la chambre de François, et celle où il recevait le monde, la chambre de l'évêque. « Ainsi, disait-il, l'évêque de Genève sera à sa place pendant le jour, et François de Sales à la sienne durant la nuit. »

On remarqua encore que presque jamais il ne se chauffait, qu'il souffrait, sans se plaindre, les grandes chaleurs et les grands froids, et que jamais on ne lui voyait ni faire un mouvement ni prendre une attitude qu'on pût dire inspirée par l'amour de ses aises, jusque-là qu'il souffrait quelquefois la piqure des mouches et des taons, qui enfonçaient leur aiguillon dans sa tête ou sur son visage, sans rien faire pour les éloigner.

Il recommandait de ne pas attendre les grandes occasions pour montrer du courage, de faire profit des moindres peines, et de compenser par la générosité et la promptitude ce qui pouvait manquer à la grandeur des épreuves.

« Généralement, dit-il, nous n'aimons guère nos croix, à moins qu'elles ne soient brillantes, emperlées et émaillées. Cependant elles sont toutes d'or, pourvu qu'on les regarde du biais qu'il faut. »

Une de ses pénitentes lui ayant écrit qu'elle avait coutume, pour être délivrée de ses maux de tête, de réciter un *Pater* en l'honneur de la couronne d'épines de Notre-Seigneur, il lui répond que cela n'est pas défendu. « Mais, mon Dieu, ajoutait-il, non, je n'aurais jamais le courage de prier Notre-Seigneur, par le mal qu'il a eu à la tête, d'exempter la mienne de toute douleur. Je préférerais recourir au couronnement de Notre-Seigneur pour obtenir une couronne de patience autour de mon mal de tête. »

Du reste, sa patience dans les maladies était incroyable. Il était toujours doux, paisible et même gracieux pour ceux qui le servaient. « Jamais il ne se plaignait, dit sainte Chantal, ni

ne faisait mine ou grimace, mais il supportait son mal et recevait les remèdes qui lui étaient offerts sans témoigner aucun désagrément ni chagrin. »

il supporta avec la même constance les infirmités de l'âge, que ses travaux avancèrent. S'il en parlait quelquefois, c'était pour s'en humilier, et autant qu'il le fallait pour donner l'explication de sa conduite. « Je suis chargé d'années, écrivait-il à un ami, en 1621, et pour le dire à vous, d'incommodités qui m'empêchent de pouvoir ce que je veux. » Hors de là, il souffrait en silence. « Qui se plaint pêche », disait-il quelquefois. Et quand on lui reprochait de se négliger et de ne pas demander les soulagemens qui lui étaient nécessaires : « Aussi bien faut-il mourir, répondait-il ; dix ans de plus ou de moins, ce n'est rien. »

Courage héroïque d'un homme du monde.

M. de Vidaud a excellé dans la pratique de la mortification. Le respectable P. Gloriot, qui l'avait connu et pratiqué à différentes époques de sa vie, avait été frappé de son attrait pour les austérités ; il en fait même le caractère éminent de sa sainteté ; il atteste que le saint homme était toujours le même, que les années ne faisaient qu'accroître ses mérites, sans altérer sa ferveur ; que la pénitence était sa compagne inséparable, dans ses voyages, comme durant le séjour qu'il faisait dans les villes, et que ses saintes rigueurs épuisaient visiblement une santé forte par elle-même et capable de soutenir, sans ployer, le faix des plus rudes travaux.

La mortification, nous dit un autre témoin qui l'avait encore vu et étudié de plus près, s'était pour ainsi dire, convertie pour lui en seconde nature. Il traitait son corps comme un ennemi, pour être entièrement du nombre de ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, et qui, selon le langage énergique de l'Apôtre, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences. Jamais il ne lui accordait de trêve. Les jeûnes et les veilles étaient ses festins et son repos, sans parler de tant d'autres pénitences et macérations qu'il ca-

chait avec tout le soin possible aux yeux de ceux qui l'entouraient. Tout respirait en lui la mortification. Son vêtement pauvre et usé le faisait confondre avec les gens du peuple ; l'ameublement de sa chambre était celui d'un chrétien pieux, mort au monde et à ses exigences si multipliées ; il s'y trouvait, entre autres meubles, un lit tel qu'un domestique, dans une maison opulente, n'en aurait pas voulu pour lui-même ; ses repas étaient pour lui un continuel exercice de pénitence, tant par les privations qu'il s'imposait, que par la qualité des aliments dont il usait de préférence. Que de fois ne se contentait-il pas du pain de ses serviteurs et de pommes de terre cuites à l'eau ! Jamais il ne satisfaisait son appétit ; on peut même assurer qu'il souffrait constamment la faim, et cependant des repas copieux et substantiels eussent été pour lui un besoin, comme une jouissance. Que de fois n'a-t-il pas traversé la ville d'Avignon, chargé d'un pesant havre-sac, pour se rendre dans ses terres à pied ! Le pain blanc qu'une main prévoyante y avait inséré pour sa nourriture, il l'échangeait, à l'aide de quelque prétexte que lui fournissait son abnégation, contre le pain bis de ses fermiers. Chemin faisant, s'il était pressé par la soif, il puisait dans le creux de sa main l'eau qui découlait des sources ouvertes aux passants, tandis que, par l'effet de son attentive et charitable prévoyance, d'autres buvaient son vin dans ses châteaux.

Il allait jusqu'à se reprocher le plaisir de se chauffer, lui qui mettait si volontiers ses forêts à la disposition des pauvres. Ainsi, dans un hiver rigoureux, eut-il une oreille gelée, durant la nuit de Noël, qu'il passa en partie dans sa chambre, ou plutôt dans le galetas qu'il occupait. Le lendemain, une personne de sa maison, qui s'en aperçut, le pressant d'employer quelques remèdes pour guérir le mal, il répondit avec sa bonté ordinaire, mais en faisant entendre qu'on s'alarmait mal à propos, et il parla d'autre chose.

Un exercice de piété, un acte de charité à pratiquer lui faisait bien des fois oublier le soin à peine suffisant qu'il donnait à son corps, ou le portait à renchérir encore sur la rigueur dont il usait envers lui-même. Ainsi, les jours de fête devenaient souvent pour lui des jours de jeûne. Soit à cause de la longueur des offices, soit que sa ferveur lui fit prolonger son

action de grâces outre mesure, il oubliait de déjeuner et passait à l'église toute la matinée. Une année, le jour de Noël, il resta dans l'église depuis dix heures du soir jusqu'à onze heures ou midi du lendemain; aucune instance ne put le déterminer à quitter un moment le lieu saint, pour prendre au moins un bouillon, dans ce long intervalle.

Un de ses cousins étant venu le visiter, M. de Vidaud se mit en frais, selon son ordinaire, pour bien le recevoir. « Vous accepterez bien ma chambre? lui dit-il avec bonté. — Et où logerez-vous vous-même? répond celui-ci. — N'en soyez point en peine, dit le saint homme en souriant. » Son parent, bien persuadé que M. de Vidaud n'en était pas réduit à n'avoir qu'une seule pièce disponible, accepta son offre en toute confiance. Quelle ne dut pas être sa surprise le lendemain, quand il s'aperçut que cet homme, si mort à lui-même, s'était logé dans le coin d'un grenier!

Le lit, dans cette circonstance dut être préparé avec plus de soin que quand il servait à l'humble M. de Vidaud. Et encore le serviteur de Dieu le trouvait-il trop délicat, au gré de son amour pour la mortification. Il passait une partie de ses nuits en oraison; le peu de sommeil qu'il accordait à la nature affaiblie, il le prenait bien souvent sur le plancher ou sur des fagots.

Il mettait tous ses soins à cacher ses austérités sous le voile d'une grande simplicité. Ses manières étaient si douces, si compatissantes, qu'on ne se serait jamais douté qu'il menât une vie si pénitente. Toutefois la pâleur de son visage, ses traits altérés, faisaient assez comprendre à ceux qui l'observaient de près, qu'il était couvert d'instruments de pénitence, et qu'il joignait cette souffrance plus habituelle à toutes celles qu'il savait s'imposer avec tant d'adresse.

Sa dernière maladie fit connaître la constance avec laquelle il avait pratiqué cette vertu. Les médecins ayant prescrit l'application des sangsues, on remarqua que la peau de ses reins s'était endurcie par l'usage du cilice. Et, après sa mort, on trouva parmi ses effets de semblables instruments de pénitence entièrement usés par l'emploi fréquent qu'il en avait fait.

Il avait déjà en lui-même le germe de la maladie à laquelle il succomba, lorsqu'il assistait pieusement à l'exercice du

chemin de la croix qui se faisait à la cathédrale de Grenoble. Il suivait les stations, à genoux sur le pavé. On voulut lui faire prendre une chaise qu'il repoussa, en disant qu'il y aurait trop de honte pour lui à suivre ainsi le Sauveur dans ses stations du Calvaire.

La mortification de son âme et de ses passions allait de pair en lui avec cette mortification extérieure, ou plutôt elle en était l'heureuse conséquence et le fruit le plus précieux. Il avait acquis sur lui-même l'empire le plus complet, et cette admirable égalité d'humeur qui fait le vrai sage du Christianisme. Impossible de découvrir en lui aucun sentiment de curiosité, aucun empressement naturel, aucun mouvement brusque ou trop prompt, la moindre parole indiscreète ou légère. Son air habituel respirait la paix, la douceur, et montrait à découvert le progrès qu'il avait fait à l'école du divin Maître, dans cette mortification du cœur, sans laquelle l'austérité extérieure ne serait qu'illusion et aliment d'une pitoyable vanité.

Qu'on ne pense pas toutefois que ce héros chrétien pratiquât, sans combat et sans violence, ce qu'il y a de plus parfait dans les vertus évangéliques. Il luttait sans cesse contre la vivacité de son énergique nature, contre un caractère qui n'était conduit et dompté que par la grâce.

Mortification dans les repas.

On lit dans la *Vie du Bienheureux B.-J. Labre* :

La tempérance, si nous voulions la considérer dans toute son étendue, comprendrait non-seulement l'abstinence qui règle l'usage du manger, et la sobriété qui tempère celui du boire, mais encore la modération dans l'usage de toute chose. Quoique à vrai dire, comment exposer la tempérance dans les repas, à l'égard d'un homme qui, depuis l'instant où il fut livré à lui-même, ne fit jamais, à proprement parler, un seul repas? Après avoir lu sa vie, on voit qu'il ne peut être question de tempérance proprement dite que pendant les années de sa jeunesse, où il préludait à des austérités futures. Alors même il ne prenait de nourriture et de boisson qu'autant qu'il en fallait

pour entretenir la vie, mais non pour satisfaire la faim et la soif, encore moins pour flatter le goût et contenter l'appétit, en sorte qu'il accomplissait facilement ce que saint Augustin déclare si difficile pour le commun des hommes, en disant : « Qui est-ce, ô mon Dieu, qui ne se laisse pas un peu entraîner au delà des bornes de la nécessité ? S'il s'en trouve quelqu'un, celui-là est véritablement grand, qu'il glorifie votre nom. » Plus tard, ce n'est plus seulement la tempérance qui règle Benoît dans le vivre : c'est une vertu bien plus grande, qui appartient aux conseils évangéliques; celle qui se fait, selon l'expression de saint Jérôme, du jeûne un jeu, de l'abstinence sa refection.

Nous ne pouvons nous refuser néanmoins à transcrire ici une partie de ce qu'écrivit à ce sujet Marconi : « Toute sa nourriture la plus recherchée se réduisait à une soupe et quelque morceau de pain, et sa boisson constante à l'eau, qu'il humait de la fontaine la plus voisine. Encore y a-t-il beaucoup à redire et à diminuer sur ce régime. D'abord il ne mangeait pas de toute espèce de soupe et ne la recevait pas de toute main ; jusqu'à la dernière année, il avait fait et observé diverses exclusions, qui à la longue s'étaient tellement multipliées, qu'elles équivalaient à une abstention générale. C'est pourquoi j'ai cru devoir l'obliger à revenir sur cette détermination, et son obéissance égalant sa tempérance, il reprit l'usage de toute espèce de soupe. Toutefois, préserve le ciel que jamais il touchât à celles qui lui étaient le moins suspectes de quelques atomes de gras, dans les jours d'abstinence ecclésiastique ! »

Esprit de pauvreté de Fénelon.

Fénelon avait un grand attrait pour la pauvreté évangélique; il était fidèle à cette vertu, non-seulement de cœur et d'affection, mais réellement et de fait, autant qu'il lui était possible. Il n'attendait pas pour cela qu'il s'en présentât des occasions remarquables; il est rare, en effet, qu'il s'en offre de pareilles à une personne élevée en aussi grande dignité;

toute la vie pourrait bien se passer sans qu'il en fût question d'aucune de cette espèce. Le plus sûr était, selon lui, de mettre d'abord en œuvre ce qui tombe sous la main, et de chercher, du moins par une médiocrité générale, à approcher de la pauvreté, si l'on ne peut la pratiquer à la rigueur. Dans cet esprit, il se contentait d'un très-petit nombre d'habits; encore voulait-il qu'ils fussent des étoffes les plus simples. Il observait la même règle pour ses habillements d'église; et pour n'en donner ici qu'un exemple en passant, il ne souffrait à ses aubes et rochets ordinaires ni dentelles ni aucune autre superfluité pareille, voulant par ce retranchement, rendre comme il pouvait, quelque hommage à la pratique de la pauvreté. Voici à ce sujet le témoignage d'un de ses amis :

« Un jour qu'il me montrait une magnifique croix pectorale, enrichie d'émeraudes, qui lui avait été donnée par M. l'Électeur de Cologne, je lui dis avec une ingénuité que ses bontés singulières pour moi autorisaient : « Monseigneur, vous devriez porter cette croix-là, car elle est infiniment plus belle que la vôtre. » Le saint prélat, souriant de ma naïveté, me répondit : « Non, mon enfant, cela ne se peut; car si j'ai cru devoir accepter cette riche croix, par respect pour la personne éminente de qui je la tiens, ç'a été, dans le fond de mon cœur, à condition de n'en faire usage de ma vie. Les saints prélats qu'on nous propose pour modèles en auraient-ils voulu porter de semblables? Ils s'en seraient bien gardés. A Dieu ne plaise donc que la croix qui m'avertit de la pauvreté et de la nudité de Jésus-Christ, trouve en moi un embellissement fastueux, qui la fasse méconnaître jusque sur ma poitrine! »

S'il était réservé sur ce qui avait rapport directement à sa personne, on ne s'étonnera pas qu'il se fût fait une loi de ne souffrir dans son palais aucun meuble qui sentît le faste. Non, je le répète avec assurance, il ne se trouvait rien chez lui qui sentît la pompe mondaine, rien de recherché ni de superflu. Il convenait à la place qu'il occupait dans l'Église et au rang que sa dignité lui donnait dans le monde, que son appartement fût meublé d'une certaine façon : en tolérant sur cela ce qu'il ne pouvait absolument empêcher, il en souffrait plus que je ne le puis dire. Pour dédommager d'autre part son attrait pour la pauvreté évangélique, il avait fait pratiquer, à

côté de son grand appartement, un petite cellule où, pour tout ajustement, il y avait quelques meubles d'une simple serge. C'était là son habitation délicieuse, qu'il préférait à la magnificence des plus superbes palais.

C'est par ce même amour de la pauvreté que le saint prélat avait renoncé de tout son cœur à l'argent et au soin des affaires temporelles, pour vaquer plus librement à l'œuvre de Dieu, dépris de tout intérêt sensible. Attentif à ce que sa maison fût dans un bon ordre, soigneux que ses revenus fussent administrés, selon l'esprit des saints Canons, dans la plus exacte régularité ecclésiastique, il ne tenait pour lui à rien davantage. Ces paroles de l'Apôtre : *Dieu a choisi les pauvres pour les rendre riches dans la foi, et les faire héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment*, lui avaient fait une si forte impression, qu'il ne faisait nul cas des biens, et même qu'il regardait l'argent comme de la boue : aussi n'en portait-il jamais sur lui, à moins que ce ne fût en voyage, par pure nécessité. Il arriva, dans une circonstance, que son intendant lui apporta dans sa chambre une certaine somme, prétendant qu'il la devait garder pour les raisons qu'il lui alléguait. Ce bon prélat s'en défendit tant qu'il put, soutenant de son côté qu'il n'en avait point affaire, mais qu'il aurait recours à lui en cas de besoin. Obligé, malgré sa répugnance, de céder aux instances réitérées qui lui furent faites, il accepta enfin la somme, triste et bien fâché : mais en revanche, elle ne demeura pas longtemps entre ses mains tout entière ; il commença par en prélever la meilleure partie, qu'il fit distribuer à des pauvres honneux : pour le reste, il n'en fut non plus question, que d'un objet de malédiction qu'il détestait, et auquel il ne voulut plus toucher du tout. (J'ai su cette particularité du saint prélat lui-même, qui m'en fit la confidence dans un de ces précieux moments où il avait la bonté de s'entretenir avec moi à cœur ouvert.)

L'oubli de soi-même mène à grands pas à la perfection, si ce n'est la perfection même. Que peut-on, en effet, ajouter de plus au sacrifice de s'être renoncé et de s'être quitté pour Dieu ? *Adhuc autem et animam suam* ? Ce pas fait une bonne fois, tout le reste ne coûte plus rien. Notre saint prélat l'avait franchi avec courage, ce pas si difficile à l'amour-propre. Cru-

cifié au monde, mort aux dignités, insensible aux faux biens du siècle, dépris des joies les plus innocentes, il ne vivait plus à lui, mais à Jésus-Christ. A son exemple, il ne pouvait se rassasier d'anéantissement et de souffrances. Souffrir lui paraissait un pain savoureux dont sa faim ne se rassasiait point. Qu'on lui applaudît ou qu'on le contredît; que la Providence l'éprouvât par des malheurs et par des disgrâces, ce semble, accablantes, il voulait tout ce qui lui arrivait, et ne voulait rien de ce qui lui manquait. On aurait dit qu'il ne s'agissait pas de lui. La pratique des vertus les plus difficiles, la perfection la plus héroïque, loin de surcharger ce saint prélat, lui faisait trouver le joug du Seigneur moins pesant et plus aimable.

Mortification de Fénelon.

Ce saint prélat, attentif à ne pas se mortifier à sa guise, ne pouvait se lasser de se laisser mortifier de moment à autre, selon les desseins de Dieu. Ce n'est pas que dans le fond, il ne fût très-dur à lui-même; mais c'est qu'il s'observait de si près pour ne rien donner à l'amour-propre, qu'on ne remarquait, pour ainsi dire, en lui qu'une vie unie, et en apparence toute commune. Loin de se plaindre, il était toujours bien, toujours commodément, toujours à son aise; dans le chaud comme dans le froid, pendant les plus beaux jours de l'été comme durant l'affreux hiver, il trouvait toujours moyen de souffrir sans se plaindre. Il dormait très-peu; en un mot, nulle partie de sa vie n'était exempte de mortification; imitation aussi sincère que continuelle du grand Apôtre : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.*

Un régime sévère qu'on se fait une loi étroite de garder, et qu'on observe journallement, sans s'en écarter le moins du monde, devient, par cette continuité, un assujettissement qui vaut lui seul une bonne pénitence : j'en atteste l'expérience. On voit, en effet, tous les jours, qu'on craint moins de souffrir et d'être malade, que d'être toujours obligé de combattre ses goûts.

L'archevêque de Cambrai n'était arrivé à cette grande mortification des sens que par une mortification intérieure très-parfaite. Sa plus grande appréhension était, disait-il, de ne pas résister assez à son propre esprit. Il mettait toute sa joie à combattre incessamment sa volonté, son application à contredire son humeur, afin d'être en toutes choses souple sous la main de Dieu. De là l'égalité de son esprit, ses manières enjouées, sa complaisance, son affabilité, et par-dessus tout, une attention extraordinaire à ne marquer nulle peine d'être importuné, interrompu, détourné, même au plus fort de ses occupations. Heureux d'avoir su mettre ainsi à profit toutes les occasions de se faire violence, il recueille maintenant avec une joie ineffable la moisson d'une félicité éternelle. *Violenti rapiunt regnum colorum.*

Sainte Paule.

Le dernier historien de sainte Paule a fait un bel éloge de la vertu de cette illustre dame romaine, ainsi que de sa fille Eustochium. Voici comment il s'exprime :

« En même temps que ces deux saintes femmes menaient dans leur monastère cette vie studieuse et féconde, si différente de la vie frivole et stérile des patriciennes de Rome, elles pratiquaient avec une ardeur dont saint Jérôme lui-même était étonné, les plus austères vertus monastiques. Paula ne buvait jamais ni vin ni liqueur quelconque, seulement de l'eau, ne mangeait que du pain et des légumes cuits dans l'eau, et ne consentait qu'avec peine, les jours de fête, à y mêler un peu d'huile. Les œufs, le miel, les petits poissons, toutes ces choses dont l'usage pour beaucoup de gens constituerait une sérieuse abstinence, elle n'en goûtait jamais. Sa santé ne résistait pas à ce régime, et s'affaiblissait graduellement ; mais son courage était plus fort que ses forces, et la souffrance même ne l'amenait pas à modérer ses austérités. Son lit, c'était des cilices étendus sur la terre nue, et elle ne voulut jamais, même quand elle était malade et que la fièvre la dévorait, d'autre couche pour prendre son repos ; « si on peut appeler re-

pos, dit saint Jérôme, des nuits passées presque tout entières à prier. » Et dans ces prières, prolongées si longtemps, ses yeux laissaient échapper des fontaines de larmes, et ces larmes au souvenir des plus légères fautes, coulaient si abondantes, qu'on l'eût crue coupable des plus grands péchés. Saint Jérôme essayait en vain de les arrêter. « Nous lui disions souvent, écrit-il : Mais ménagez donc vos yeux, et conservez-les pour lire les Saintes Ecritures. — Ah ! que dites-vous ? répondait-elle ; il faut défigurer ce visage, que j'ai si souvent, contrairement à la loi de Dieu, couvert de fard et de céruse. Il faut mater ce corps, que j'ai nourri dans les délices. Il faut noyer ces longs rires d'autrefois dans des pleurs éternels. Il faut remplacer les linges délicats et les robes de soie par le dur cilice. J'ai trop longtemps voulu plaire au monde ; je veux maintenant plaire à Dieu. »

« Il y avait un autre point encore où Jérôme essayait inutilement de modérer l'ardeur de Paula, c'était dans les pieuses prodigalités de la charité. Après la mort de cette sainte femme, il se le reprochait ; mais alors, devant les charges considérables et chaque jour croissantes des monastères, il croyait devoir tempérer le zèle de Paula par des conseils de prudence. Non pas que Paula en manquât réellement ; au contraire ; elle avait, nous dit saint Jérôme, une industrie merveilleuse à multiplier ses aumônes par son habileté à les distribuer ; mais ses ressources étaient bornées, et sa charité ne l'était pas : elle ne savait ce que c'était de s'arrêter ou de refuser une demande. La voyant donc jeter sans compter, les secours en vêtements, en nourriture, en argent, aux indigents non-seulement de Bethléem, mais de toute la contrée, ouvrir son hospice à tous les pèlerins sans exception, épuiser, avec ses propres ressources, tout le patrimoine même d'Eustochium, Jérôme croyait devoir intervenir et modérer ces aumônes immesurées. Et il essayait de le faire à l'aide des paroles de l'Evangile et des Apôtres, et il établissait alors entre eux des dialogues comme celui-ci :

« Notre Seigneur, disait Jérôme, a dit dans l'Evangile : *Avez-vous deux tuniques ? donnez-en une à celui qui n'en a pas.* Il n'a pas dit de les donner toutes les deux. Et c'est pourquoi l'Apôtre a écrit de son côté : *Vous n'êtes pas obligé, pour*

soulager les autres, de vous jeter vous-mêmes dans la gêne ; mais l'égalité de la charité la voici : C'est que votre abondance soutienne leur indigence, et que votre indigence soit à son tour soutenue par leur abondance. Il joignait à ces autorités les meilleurs raisonnements : « Ce que vous êtes si heureuse de faire, il faut, disait-il, vous ménager les moyens de le faire toujours. »

Paula écoutait ces paroles avec respect, et cependant elle trouvait toujours une réponse réservée et courte, mais péremptoire à ces difficultés. « Vous craignez, lui disait-elle, que mes ressources ne s'épuisent. Non, non, j'aurai toujours assez de crédit ; et si je demande, moi, je trouverai facilement qui me donnera. Mais ces malheureux, si je leur manque, que deviendront-ils ? » Et aux textes cités par saint Jérôme, elle opposait avec douceur les belles paroles des Livres Saints sur l'aumône : « Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône éteint le péché. » — « Faites l'aumône, et ce feu de la charité purifiera tous vos péchés. » — « Faites-vous, avec l'argent d'iniquité, des amis qui vous recevront un jour dans les tabernacles éternels. » Elle se plaisait à redire ces paroles qui lui paraissaient plus claires et plus décisives que les plus beaux raisonnements. Puis, s'élevant à la hauteur des grandes idées chrétiennes, elle parlait avec une foi si vive, et de l'amour de Dieu qui regarde comme fait à lui-même ce qu'on fait aux pauvres, et du bonheur de ressembler par une pauvreté réelle et un dépouillement effectif, à Jésus-Christ, que saint Jérôme n'avait plus le courage d'insister, et, vaincu par l'admiration, la laissait à ses inspirations héroïques. » (*Histoire de sainte Paule*, par l'abbé J. LAGRANGE.)

Il faut accepter les maladies en esprit de pénitence.

Il en est généralement des maladies comme des tentations ; Dieu ne permet pas que nous en soyons accablés au point de ne pouvoir y résister ; et si elles paraissent quelquefois au dessus de nos forces, c'est moins à leur violence qu'il faut l'attribuer qu'à notre défaut de vertu. Nous en avons la preuve

dans la conduite des saints, qui, au milieu des maux les plus aigus, montraient une patience admirable ; et loin de se plaindre, ils en remerciaient la Bonté divine, comme d'une faveur toute spéciale. Un jour que saint François d'Assise souffrait extrêmement, celui qui l'assistait lui adressa ces paroles : « Mon Père, priez Dieu de calmer vos douleurs, et de ne pas appesantir son bras sur vous. » A ces mots, le saint descendit du lit, se mit à genoux, et fit la prière suivante : « Je vous rends grâces, Seigneur, des maux que je souffre ; puissé-je souffrir mille fois davantage, si c'est votre volonté. Je me réjouirai de vous voir affliger ce misérable corps, sans l'épargner ; car quelle plus douce consolation puis-je avoir, que l'avantage de savoir que votre volonté s'accomplit. » Puis il dit à son confrère : « Si je ne savais pas que vous avez parlé avec simplicité, je ne voudrais plus vous voir. » On peut donc regarder ordinairement comme une imperfection, la demande qu'on ferait d'être soulagé dans ses souffrances, quelque pénibles qu'elles fussent, plutôt que de solliciter la grâce de les supporter avec patience. Bien plus, on irait évidemment contre ses véritables intérêts, puisqu'en souffrant moins, on perd, avec le mérite, l'occasion de satisfaire, ici-bas, à la justice divine, pour la peine due à ses péchés, qu'il faudra expier dans l'autre monde, par des supplices incomparablement plus effroyables que tous les martyres qu'il soit possible d'imaginer en ce monde.

A l'appui de cette vérité, voici un fait rapporté par saint Antonin, dans la *Somme théologique* :

Un homme, après avoir mené une vie fort chrétienne, fut attaqué d'une maladie si violente, qu'après deux ans de cruelles douleurs, ne pouvant plus y tenir, il demanda à Dieu de l'en délivrer en le retirant de ce monde. Son ange gardien lui apparut alors, et lui dit : « Le Seigneur a entendu votre prière, et il est disposé à l'exaucer. Cependant il vous donne à choisir entre la continuation de vos mêmes souffrances, encore deux ans, et trois jours de purgatoire. » Le pauvre infirme n'hésite pas à préférer le purgatoire, où son âme est bientôt transportée. Peu de temps après, son bon ange se présente à elle, pour la consoler ; mais celle-ci de se plaindre qu'on l'a abandonnée, depuis plusieurs années, aux plus affreux tour-

ments. — Que dites-vous ? lui répond le messager céleste ; il y a à peine une heure que vous avez quitté la terre ; votre corps est encore chaud sur son lit de mort, et vous parlez d'années ? Néanmoins, Dieu veut bien, dans sa miséricorde, adoucir les rigueurs de sa justice à votre égard, en vous permettant de retourner au monde, pour vivre, si vous l'aimez mieux, encore dans les mêmes douleurs que vous trouviez tout à l'heure intolérables. » Ce que cette bonne âme s'empressa d'accepter ; et, revenu à la vie, le malade reprit ses infirmités, qu'il supporta, jusqu'à la fin de ses jours, dans les sentiments de la plus parfaite patience, racontant aux personnes qui l'approchaient les horribles peines réservées dans l'autre vie, selon l'expérience qu'il venait d'en faire, à ceux qui n'auront pas été purifiés dans celle-ci par la pénitence.

**Mortifications héroïques de la Bienheureuse Colombe
de Riéti (1).**

Celui qui, faisant peu de cas des mortifications extérieures, dit que les intérieures sont plus parfaites, montre clairement qu'il n'est nullement mortifié ; qu'il ne l'est ni extérieurement, ni intérieurement.

(SAINT VINCENT DE PAUL.)

Saint Vincent de Paul regardait son corps comme son plus grand ennemi ; il le traitait d'une manière très-sévère. Il couchait sur une simple paille, et se levait toujours à l'heure fixée pour la communauté, quoique ses affaires ou ses infirmités ne lui eussent pas permis de reposer deux heures. Accablé de sommeil pendant la journée, il l'éloignait de ses yeux en se mettant dans une situation gênante. Pendant l'hiver il ne se chauffait presque pas. En un mot, il était très-attentif à ne laisser échapper aucune occasion de se mortifier.

Dès sa plus tendre enfance, on vit la bienheureuse Colombe, conduite par un secret instinct de Dieu, manifester de la répugnance pour les sensualités du monde, et déclarer la guerre à son corps encore innocent. Ce fut aussi dès le berceau qu'elle

(1) *Actes des Saints.*

commença à pré luder à ses rigoureuses abstinences. Ainsi, chaque vendredi, elle ne voulait prendre qu'une seule fois dans le jour le lait de sa mère, et cela vers l'heure de midi. Au lieu de se débattre avec violence, au lieu de pleurer et de crier, comme les autres enfants, elle gardait un continuel silence, et demeurait paisible sur sa petite couche, offrant à ceux qui l'approchaient le sourire de l'innocence et l'expression douce et gracieuse d'un ange du ciel. Quel était l'étonnement de sa mère, lorsqu'après l'avoir couchée dans son berceau, enveloppée de langes, elle la retrouvait couchée par terre, où elle dormait dans un état de dépouillement presque complet.

A l'âge de trois ans, pour ne pas jouir de la mollesse de son lit, elle le parsemait de petits morceaux de bois et quelquefois d'épines, à l'insu de sa mère, ce qu'elle faisait avec encore plus de liberté, dans la maison d'une veuve où on l'envoyait assez souvent passer la nuit. Une année plus tard, elle prit l'habitude de jeûner au pain et à l'eau, le vendredi de chaque semaine, ce qu'elle faisait encore en d'autres jours, selon l'attrait que lui en donnait l'Esprit-Saint. Elle ne voulait point avoir de chaussure. Cependant on lui en mettait toujours; mais elle l'ôtait aussitôt qu'elle le pouvait sans être aperçue.

L'année suivante, qui fut la cinquième de sa vie, ayant trouvé sous sa main des morceaux de tamis en crin, elle en fit un cilice dont elle couvrit sa chair délicate, et une ceinture qu'elle attacha autour de ses reins. (Les religieuses du monastère de Sainte-Agnès, à Riéti, en conservent un morceau comme une précieuse relique.) Sa mère l'ayant surprise un jour, lorsqu'elle cousait les morceaux de ce dur tissu, elle lui demanda ce qu'elle voulait en faire. La question était embarrassante; mais la spirituelle enfant trouva moyen d'y répondre sans mentir, ce qu'elle n'eût pas fait pour tout au monde, et sans dévoiler son secret. Je fais cela pour la maison, dit-elle à sa mère; et elle disait vrai, puisqu'elle était de la maison.

Elle avait un petit frère de deux ans plus jeune qu'elle, qui, attentif à tout ce qu'il lui voyait faire, ne manquait pas de l'imiter. Souvent aussi elle était la première à l'associer à ses œuvres de dévotion et de pénitence.

Lorsque leurs parents donnaient à Colombe quelques friandises, elle les recevait d'un air joyeux et reconnaissant, qui faisait croire qu'elle allait les manger; puis elle prenait ses mesures pour les passer en cachette à son frère. Cela n'empêchait pas qu'elle ne l'associât aussi à ses mortifications. Ainsi le père ayant apporté de la ville des rubans dont il leur fit cadeau, ils en firent un fouet pour se donner la discipline. Oh! combien Dieu se montre admirable dans la conduite de ses saints!

Ayant entendu parler du petit Office de la sainte Vierge, elle fit si bien qu'elle parvint à s'en procurer un exemplaire; et, quand elle l'eut, elle ne le quitta plus qu'elle ne fût en état de le réciter couramment. A ces pratiques de dévotion, cette tendre enfant joignait des mortifications difficiles à croire. Qui croirait, par exemple, qu'elle portait sur la chair une chemise de laine, et qu'une ceinture de corde, parsemée de gros nœuds, serrait fortement ses reins? qui croirait qu'elle observait les jeûnes de l'Avent, du Carême, des Quatre-Temps et des veilles de fêtes? Cependant rien n'est plus vrai. Mais cela ne lui suffisait pas encore; s'étant fait instruire des règles du couvent qu'elle fréquentait, elle se mit à en observer toutes les pratiques, sans se laisser rebuter par l'assujettissement continué auquel elles la condamnaient. Elle y prit au contraire tant de goût, que le désir lui vint de se faire religieuse; en sorte qu'elle fit les plus vives instances pour obtenir le saint habit. Le confesseur de la maison, ravi de voir de telles opérations de la grâce dans une enfant d'un âge si tendre, la prit sous sa protection et cultiva son âme avec le plus grand soin. Lui ayant un jour fait don d'un chapelet à gros grains, elle s'en fit une discipline dont elle usa avec si peu de discrétion, que son corps en fut tout meurtri. L'excès de la douleur qui en résulta l'ayant forcée à faire au père l'aveu de sa pieuse cruauté, il lui fit donner, par une religieuse, une discipline armée de pointes, afin que les piqûres fissent sortir le sang qui, en se corrompant sous la peau, eût certainement produit de fâcheux résultats. Le moyen lui plut beaucoup, parce qu'elle ne craignait rien tant que de se voir dans la nécessité de dévoiler son secret à sa mère. J'abrège sur cet article pour ne pas prolonger ce chapitre.

Plus l'âme s'approche de Jésus crucifié, plus elle se sent portée aux austérités de la pénitence. Aussi celles que la bienheureuse avait exercées jusque-là sur elle-même ne lui suffirent plus. Elle se fit une discipline formée de cinq chaînettes de fer, et, à l'imitation de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne, elle s'en servit pour flageller son corps trois fois par nuit : la première, pour ses propres péchés ; la deuxième, pour les pécheurs encore vivants ; et la troisième, pour les âmes du purgatoire. A force d'instance, elle obtint de son père spirituel un autre instrument de pénitence ; c'était une ceinture de fer, large de quatre doigts et armée de deux rangs de pointes, qu'elle porta désormais sur ses reins. Elle y ajouta un rude cilice, et donna beaucoup plus de temps qu'elle ne faisait auparavant au saint exercice de l'oraison ; ce qui lui valut de fréquentes extases, accompagnées de suspensions admirables. Elle passait les nuits presque entières sans dormir ; mais, en retour, les saints venaient la visiter, et souvent Dieu lui accordait, pour son instruction, des visions célestes. Toujours parfaitement soumise à ses parents, elle acceptait de bon cœur les travaux dont ils la chargeaient, et y ajoutait tous les bons offices qu'elle pouvait leur rendre. Il eût été difficile de rencontrer un caractère plus doux et une humeur plus agréable. Elle parlait volontiers de Dieu, lorsqu'on paraissait le désirer, et écoutait plus volontiers encore les choses édifiantes qu'on voulait bien lui dire. Puis, repassant tout cela dans son esprit, elle en prenait occasion de louer le Seigneur.

Plus tard, environnée de pièges, Colombe, voulant se prémunir contre ces dangereuses tentations, crut devoir affaiblir son corps par des jeûnes plus multipliés et plus sévères. Outre ceux que l'Église prescrit à ses enfants, elle prit l'usage de faire chaque année cinq carêmes : le premier commençant à la Toussaint et finissant à Noël ; le deuxième s'étendant de la Septuagésime jusqu'à Pâques ; le troisième des Rogations à la Pentecôte ; le quatrième de la Sainte-Trinité à l'Octave du Saint-Sacrement ; et le cinquième de la fête de saint Dominique à l'Assomption de la très-sainte Vierge. Elle y joignit encore les vendredis et les samedis du reste de l'année ; de sorte que sa vie ne fut plus qu'une perpétuelle abstinence.

Cela même ne lui suffit pas. Elle s'abstint désormais du peu de pain qu'elle mangeait, y substituant quelques mauvais fruits et dans une très-petite quantité : en sorte que ses parents ne comprenaient pas comment elle pouvait vivre.

Les pénitences du Père Lacordaire.

Nous sommes de ceux qui pensent que le Père Lacordaire gagnerait beaucoup à être connu. Nous ne voulons pas dire pour cela que tout ait été également admirable dans sa conduite. Quand il touchait à la politique, il était très-exposé à laisser trop voir les défauts de ses qualités. Il croyait les hommes de nos jours meilleurs qu'ils ne le sont : voilà pourquoi les idées libérales et démocratiques l'emportaient quelquefois dans le pays des rêves et des utopies impossibles. D'ailleurs, quel est l'homme qui soit parfait en ce monde? Saint François de Sales se plaint, dans ses écrits, de ce qu'on n'a parlé dans la Vie des Saints que de leurs vertus, sans rien dire de leurs défauts. On dirait que M. de Montalembert s'est appliqué, dans sa notice sur son illustre ami, à ne montrer que le côté défectueux de cette nature si riche; et après avoir lu ce travail, écrit *ab irato*, on est peu édifié. Il n'en est pas de même de la *Vie intime et religieuse du Père Lacordaire*, publiée récemment par le Père Chocarne, dominicain (1). Quoique cette vie, nous allons dire cette *apologie*, soit écrite par un ami dévoué, elle ne laisse pas que d'être fort édifiante, surtout dans certains chapitres où l'auteur traite plus spécialement des vertus de celui dont il fut le disciple.

Nous sommes trop près de cette brillante personnalité pour pouvoir la juger comme il faut. Quoiqu'il en soit, nous nous ré-

(1) Nous regrettons de voir en tête de cette *Vie* une lettre de M. de Montalembert, toujours à cheval, même après l'Encyclique *Quanta cura*, sur les principes et les conquêtes de 89 : comme si avant cette époque, qui commence une ère de ruines et de sang, nous étions assis dans les ténèbres de la mort!

jouissons en voyant mettre au jour des matériaux pleins d'intérêt, qui pourront servir plus tard à des esprits plus calmes et plus désintéressés pour faire une histoire impartiale de ce célèbre orateur qui occupe une si grande place dans l'histoire religieuse de la première moitié du XIX^e siècle.

En attendant, voici un chapitre qui édifiera nos lecteurs :

L'amour pour Jésus crucifié fut le principe des vertus du P. Lacordaire, le ressort caché de ses plus héroïques déterminations, l'explication de toute sa vie. A quelle heure de son existence cette vue du Christ en croix s'est-elle imprimée en traits de feu dans son cœur ? Je ne sais. Seulement, chose étrange, même avant sa conversion, cette idée de la croix du Fils de Dieu semble déjà le poursuivre. Le 15 mars 1824, n'ayant pas encore la foi, il écrit : *Je veux être attaché vif à une croix de bois*, si je n'ai pas pensé sérieusement à me faire curé de village ! » Il a raconté souvent lui-même que dès les premiers jours de sa conversion, cette vision du Fils de Dieu soumis, par amour pour nous, au supplice infamant de la croix ne lui laissait aucun repos ; il souhaitait pâtir, comme son Maître, en public ; il ne rêvait que fouets et potence : cette idée le poursuivait dans les rues, chez lui, partout ; et très-souvent, au souvenir de ses péchés, il lui venait en pensée de prier un petit Savoyard de le flageller aux yeux de tous pour de l'argent. Un Dieu et une croix ! Ce fut, en effet, entre tous les dogmes du Christianisme, le trait qui porta coup et pénétra plus avant dans cette fière et ombrageuse nature. Cette croix divine, illuminée d'un rayon d'en haut, fut pour lui comme une sorte de révélation. Son intelligence en fut épouvantée, et son cœur encore plus profondément attendri. A travers les plaies de l'Homme de douleurs, il comprit le mystère de la force et de l'amour ; il vit le remède à toutes nos misères dans l'humiliation et la souffrance, dans la peine de l'esprit et dans celle du corps. Tout son être fut inondé de cette lumière, et n'en perdit plus jamais l'impression. Il se fit religieux pour suivre de plus près ce Maître adoré dans ses anéantissements ; il choisit un ordre où les pénitences corporelles fussent en usage pour s'animer par l'exemple de ses Frères et obtenir d'eux un service qu'il ne pouvait demander à des étrangers, et Dieu seul sait

jusqu'à quel excès il a poussé, pendant toute sa vie, l'héroïque imitation de la passion du Sauveur.

Nous nous sommes longtemps demandé comment nous dirions ce que nous en savons. Fallait-il laisser entrevoir la vérité plutôt que de la raconter en détail ? Fallait-il voiler le récit sous le nuage transparent des voiles et des figures, de peur de heurter les esprits délicats et les âmes timorées ? ou bien fallait-il dire simplement, carrément et franchement la vérité à tous risques et périls ? Ce dernier procédé nous a paru préférable ; plus digne de l'homme dont nous racontons les vertus, et des saintes choses dont il a rempli sa vie. Ce qu'il a eu le courage de faire, pourquoi n'aurions-nous pas le courage de le dire, et le public celui de l'entendre ?

Il eut donc pour la croix un amour exclusif, passionné ; non pas un amour platonique, mais une ardeur qui le sollicitait à imiter le modèle exposé sur le Calvaire. Toute sa mystique se réduisait à ce principe bien simple : souffrir ; souffrir par justice, pour expier ; souffrir par amour, pour prouver. Tous ses procédés étaient là, procédés d'action beaucoup plus que de paroles. Il n'avait pas reçu le don d'une contemplation silencieuse et tranquille aux pieds de Jésus-Christ, mais celui de prouver son amour par des actes généreux. Son action de grâces après la messe était courte ; il y éprouvait le plus souvent de très-vifs élans d'amour de Dieu, qu'il allait apaiser dans la cellule d'un de ses religieux. On le voyait entrer le visage encore rayonnant des saintes joies de l'autel, se mettre à genoux devant le religieux, lui baiser humblement les pieds, et lui demander de vouloir bien lui rendre le service de le châtier pour Dieu. Il se découvrait les épaules, et il fallait, bon gré, mal gré, lui donner une forte discipline. Il se relevait tout meurtri, restait longtemps les lèvres collées sur les pieds de celui qui l'avait frappé, lui exprimant sa reconnaissance dans les termes les plus vifs, et se retirait la joie au front et dans le cœur. D'autres fois, après la discipline, il priait le religieux de se remettre à sa table de travail, et s'étendant par terre sous ses pieds, demeurait là pendant un quart d'heure ou une demi-heure, achevant sa prière en silence et se délectant en Dieu de sentir sa tête sous le pied qui l'humiliait. Ces pénitences se renouvelaient très-souvent, et ceux qui étaient choisis pour les

exécuter ne s'y résignaient pas sans peine. C'était un vrai supplice, surtout dans les commencements ; ils eussent volontiers changé les rôles. Mais on s'y habitua peu à peu, et le Père en profitait pour exiger davantage et se faire traiter selon ses goûts. On devait alors lui donner des soufflets, lui cracher au visage, lui parler comme à un esclave : « Va me cirer mes souliers ; apporte-moi tel objet, va-t'en misérable ! » et il fallait le chasser comme un chien. Il cherchait, pour lui rendre ces offices, des religieux qui fussent moins intimidés avec lui ; il revenait de préférence à ceux qui le ménageaient moins. Cette ardeur pour ces sortes de supplices paraissait d'autant plus extraordinaire, que sa complexion extrêmement délicate et sensible les lui rendait plus insupportables. Il frémissait sous les moindres coups ; mais son âme, toujours plus forte, suppliait qu'on n'y eût point d'égard, et il fallait obéir. Souvent, lorsqu'on le voyait ainsi par terre, brisé de douleur et accablé de confusion, on tombait à genoux devant lui, les yeux pleins de larmes, lui demandant pardon de l'avoir fait tant souffrir, et le priant de ne plus l'exiger. « Ah ! répondait-il, tout ceci n'est rien ; vous, lorsque vous me voyez trop souffrir, vous vous arrêtez ; mais lorsque Jésus-Christ se tordait sous les coups, ses bourreaux frappaient plus fort. »

Il avait horreur de l'ostentation ; il ne prenait des témoins de ses austérités que pour ajouter l'humiliation à la douleur : et toutefois, son désir d'être humilié publiquement l'eût souvent emporté sur sa réserve naturelle, si son directeur spirituel l'eût laissé libre. On lui permettait rarement les pénitences publiques. Une fois cependant, au couvent de Chalais, après avoir fait aux Frères réunis au chapitre une touchante allocution sur l'humilité, il se sentit irrésistiblement porté à joindre l'exemple au précepte, et demanda aux Frères de le traiter avec sévérité, comme il le méritait. Il descendit de son siège, se mit les épaules à nu, et se prosternant devant les Frères, il reçut de chacun d'eux vingt-cinq coups de discipline. La communauté était nombreuse, et le supplice dura longtemps ; tous, Frères convers, Novices et Pères, profondément émus et attendris, assistaient à ce spectacle. Lorsque le Père se releva, il était pâle et brisé. Je laisse à penser ce que de pareilles scènes ajoutaient de vénération à l'amour qu'on lui portait.

Sa charge de provincial l'obligeait à de fréquents voyages. A peine arrivé dans un couvent, surtout dans les maisons du noviciat, il allait tout d'abord à ses pénitences favorites : c'était une habitude prise. Il en variait les formes avec une merveilleuse fécondité d'imagination, mais n'y manquait jamais. Il serait impossible de redire en détail les incroyables industries, les mille inventions de son amour de la croix. Nous ne ferons que les indiquer, en choisissant çà et là quelques traits.

La salle du chapitre du couvent de Flavigny était soutenue par une colonne en bois. Il en fit sa colonne de flagellation. Un de ses premiers soins, lorsqu'il arrivait dans ce couvent, était d'aller se confesser au maître des novices, et de lui demander la permission de faire quelques pénitences. On lui envoyait alors deux novices : il se faisait lier par eux à la colonne du chapitre, les mains derrière le dos et les épaules nues, et ordonnait qu'on le flagellât durement. Les novices, on le comprend, étaient d'assez mauvais exécuteurs ; mais ils n'y gagnaient rien ; il les conjurait d'être sans pitié pour lui, et restait attaché jusqu'à ce qu'il eût obtenu ce qu'il désirait. Il aimait ce genre de supplice, qui lui rappelait plus vivement les tortures de son divin Maître, et y revenait souvent.

Il y avait à Paris, sous l'ancienne église des Carmes, alors desservie par nos Pères, une sorte de crypte ou chapelle souterraine, qui lui parut admirablement propre aux mystères de la souffrance. Sur un long corridor s'étendaient deux rangées de caveaux, remplis d'ossements et de têtes de mort, et, à l'extrémité de ce corridor, une salle plus vaste avec des emblèmes funèbres : elle servait de chapelle où l'on disait la messe pour les défunts. Dans ces mêmes caveaux, sur cette poussière autrefois réservée aux sépultures illustres, avaient dormi les victimes plus illustres encore des massacres de septembre 1792, et plusieurs salles du couvent conservaient sur les murs la trace du sang de ces martyrs. Nul lieu ne pouvait être plus propre à la pénitence. Le Père Lacordaire avait rêvé de le transformer en calvaire. Il voulait y planter une grande croix avec tous les instruments et les souvenirs de la Passion. Mais cette crypte ne nous appartenant pas, il oublia ce projet, et se contenta d'y descendre de temps en temps, surtout pendant le carême et la semaine sainte, et de s'y exercer, seul ou

avec un religieux, à faire de son corps une victime d'amour. Un jour de Vendredi-Saint il se fabriqua lui-même une croix, la fit dresser dans cette chapelle souterraine, s'y fit attacher avec des cordes, et y resta suspendu pendant trois heures.

Qu'aurait dit cette foule, avide de sa parole, qui l'entendit avec enthousiasme dans cette même église des Carmes pendant tout un Avent? qu'aurait-elle dit et pensé de cet homme, si elle avait pu être témoin des scènes qui s'étaient passées sous cette chaire où son éloquence la ravissait? Il savait si bien cacher en lui cette sublime folie de l'amour! On était si loin de soupçonner sous l'orateur le religieux affamé de martyr!

Esprit de pénitence du vénéré curé d'Ars.

Tonsuré le 28 mai 1811, sous-diacre le 2 juillet 1814, et prêtre le 9 août 1815, M. Vianney eut le bonheur d'être nommé vicaire à Écully, de devenir le coadjuteur, l'ami et le confesseur de celui à qui il devait d'avoir suivi sa vocation. M. Balley l'initia à toutes les fonctions sacerdotales par ses leçons et par ses exemples; tous deux travaillèrent à se dégager des sens, à crucifier leur chair par les haïres, les disciplines et les jeûnes prolongés. « Quand on avait commencé quelque chose, disait-il, du bœuf, par exemple, ou des pommes de terre, il y en avait pour plusieurs semaines. Quelquefois cette pauvre viande était noire à force de traîner sur la table... J'aurais fini par être un peu sage, si j'avais toujours eu le bonheur de vivre avec M. Balley. Pour avoir envie d'aimer le bon Dieu, il suffisait de lui entendre dire : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur! Il le répétait à chaque instant du jour, quand il était seul, et le soir, dans sa chambre, il ne cessait de le redire jusqu'à ce qu'il fût endormi. » Le disciple ne le cédait point au maître en fait de pénitence; les paroissiens, qui les aimaient tendrement, se rendirent en députation auprès de l'archevêque, pour lui demander de contraindre ces deux prêtres à se mieux nourrir!

Après la mort de son curé, qui lui légua en héritage ses nombreux instruments de pénitence, M. Vianney fut, au mois

de février 1818, nommé à la cure d'Ars, alors englobée dans le diocèse de Lyon. Le vicaire général lui dit, en lui remettant sa feuille de pouvoirs : « Allez, mon ami, il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu dans cette paroisse, vous en mettrez. » Pendant quarante années, il se dévoua sans relâche à l'amélioration de ses paroissiens, et étonna le monde entier par sa vie toute séraphique.

Le village d'Ars, perdu au milieu des Dombes, avait une population de quatre cents âmes à peine; les maisons, dispersées çà et là au milieu des terres, donnaient au pays un aspect triste et désolé. En arrivant dans la paroisse, qu'il eut peine à trouver, parce que le vallon où coule le Fontblin la dérobe aux regards du voyageur, il se mit à genoux et supplia le Ciel de la combler de ses bénédictions. Dès qu'on le vit à l'autel, célébrant la sainte Messe avec un recueillement surhumain, on se dit mutuellement : « Notre curé n'est pas un homme ordinaire; comme il prie avec ferveur! c'est un saint! » Convaincu que le prêtre est un autre Jésus-Christ, il s'efforça de retracer ce divin modèle dans toutes ses actions, fermant son cœur du côté de la terre et l'ouvrant du côté du ciel. Rien en lui, ni l'extérieur ni le prestige de l'éloquence, ne le recommandait à l'attention; sa vertu seule lui donna de l'empire sur ses paroissiens, glacés par le souffle de l'indifférence religieuse.

Avant de déclarer la guerre à leurs vices, de couper la racine des désordres, il consulta Dieu dans l'oraison, passant toute la journée à l'église, prosterné devant le tabernacle. Avant l'aurore, il était à son poste d'honneur, pour ne le quitter qu'après l'*Angelus* du soir. Ses yeux s'arrêtaient amoureusement sur l'autel, y restaient cloués durant de longues heures, comme s'il eût joui de la présence sensible de son Dieu. « Sa piété, rapporte un lévite qui jouissait alors de son intimité, ne présentait rien de bizarre et de singulier; elle découlait naturellement de son cœur, comme l'eau d'une source abondante; elle avait une douceur et une suavité angéliques. Tout ne se montrait pas au dehors, et il était facile de reconnaître que la fontaine ne donnait que de sa plénitude. Oh! la belle âme! Oh! le cœur riche de l'amour de Dieu! Il m'était impossible de contenir mes larmes, quand de longs soupirs s'échappaient de sa poitrine épuisée par le jeûne, et surtout quand ses regards

affectueux s'élevaient vers le ciel. » Sa cure fut dès lors ce qu'elle est encore aujourd'hui, une mesure dont un seul appartement était logeable. Jamais de feu à son foyer, point de domestique, point de ménage. Il mangea à Ars, comme à Écully, le pain de la charité ; de saintes âmes se faisaient une fête de le lui procurer, ainsi que du linge et des vêtements. Telle on voit sa chambre dont les pèlerins baisent les murs, telle elle était alors : un lit formé de quelques planches grossières, deux chaises boiteuses, quelques images, de vieux livres, une vieille armoire, une table et une écuelle en formaient le mobilier. C'est avec une sainte émotion que nous avons contemplé toutes ces reliques, que nous y avons collé nos lèvres avec amour. Sanctuaire béni qui a été témoin de ses austérités, que de merveilles tu nous apprendrais, s'il t'était donné une voix ! Que de soupirs, que de larmes, que de macérations, que de veilles tu as abrités !

XIII

L'ORAISON.

De tous les moyens qui peuvent contribuer à notre salut, après les sacrements, il n'en est peut-être point de si puissant, de si utile, de si efficace que celui de l'oraison, j'ose même dire de si nécessaire, malgré tous les préjugés et tous les prétextes qu'on oppose pour s'en dispenser. Et à combien de titres ne pouvons-nous pas le regarder comme d'une nécessité presque indispensable pour nous !

Oraison nécessaire pour attirer les grâces de Dieu. Sans la grâce nous ne pouvons rien ; et dans le cours ordinaire de la providence, la prière est le canal par où Dieu nous les communique. De sorte que si nous ne demandons pas ces grâces et que nous en soyons privés, que n'aurons-nous pas à craindre pour notre salut ! d'autant plus malheureux, que par notre négligence à prier, nous nous serons attiré notre perte et notre malheur. La prière vocale est salutaire et utile ; mais son efficacité est-elle comparable à celle d'une prière réfléchie, puisée dans le cœur et au pied de la croix.

Oraison nécessaire pour nous pénétrer des grandes vérités du salut. On croit ces vérités, mais d'une foi si faible, si languissante, si peu animée, qu'elles opèrent bien peu sur nos cœurs. C'est dans l'oraison et par des réflexions qu'on les approfondit, qu'on s'en pénètre, qu'on en est touché, frappé, ébranlé ; en conséquence, on forme des résolutions, on comprend la grandeur de Dieu, le néant du monde, l'importance, la nécessité du salut. Ces grandes vérités bien méditées, que ne produisent-elles pas dans des cœurs chrétiens ! Et si on n'est pas

pénétré de ces vérités, qu'aura-t-on de chrétien ? Que le nom.

Oraison nécessaire pour connaître nos devoirs, et pour les remplir. On vit souvent dans une si grande ignorance de ses obligations, qu'on semble entièrement les méconnaître. Cependant, que de devoirs à remplir dans la vie ! devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même, devoirs de justice, de charité, de bienséance ; en un mot, devoirs de son état. Or comment les connaîtra-t-on, si on n'y réfléchit pas ? comment y réfléchira-t-on, si ce n'est dans l'oraison qui les présente, qui en montre la sainteté, la nécessité, l'étendue ? Si on ne les connaît pas, comment pourra-t-on les remplir ? et si on ne les remplit pas, comment pourra-t-on se sauver ?

Oraison nécessaire pour connaître ses passions et pour les combattre. Rien ne nous est souvent plus inconnu que notre propre cœur, et rien de si difficile à l'homme que de se bien connaître lui-même, ses passions, ses inclinations, ses penchants, ses habitudes, ses répugnances. Si dans l'oraison nous ne rentrons en nous-mêmes, nous ne sondons nos dispositions, nous ne descendons dans l'intérieur de notre âme, nous vivons, nous languissons, nous mourrons sans nous être jamais connus, ni nous, ni nos passions ; et comment combattons-nous un ennemi que nous ne connaissons pas, et dont nous ne nous défions pas ? Il vivra dans nous, il ne mourra qu'avec nous, et ce ne sera qu'à la mort que nous ouvrirons les yeux sur les passions qui nous auront séduits, et sur les ténèbres qui nous auront aveuglés.

Or, revenons. S'il est vrai de dire que, sans l'oraison, il est bien difficile d'attirer les grâces de Dieu, de se pénétrer des grandes vérités de la foi, de connaître et de remplir ses devoirs, de connaître et de combattre ses passions ; n'est-il pas dès lors également difficile, sans l'oraison, de vivre en véritable chrétien ; et dès lors ne peut-on pas assurer qu'abandonner la pratique de l'oraison, c'est par là même, sinon abandonner, du moins bien négliger la grande affaire de son salut, et même renoncer en quelque manière à sa perfection ? On s'excuse et on voudrait se justifier sur mille prétextes.

On dit que l'oraison n'est pas pour les gens du monde, qu'elle n'est propre qu'à des personnes religieuses et à des soli-

taïres : comme si les gens du monde n'avaient pas ainsi que les autres une âme à sauver ; comme si les gens du monde étaient moins obligés de veiller, de réfléchir sur eux-mêmes ; comme si les gens du monde étaient exposés à moins de dangers, à moins d'occasions. C'est comme si on disait, que ceux qui sont attaqués sont moins obligés de se mettre en garde, et que les malades ont moins besoin de remèdes que ceux qui sont en santé.

On dit qu'on n'a pas le temps, qu'on a des affaires. On n'a pas le temps ! et pourquoi a-t-on le temps, si ce n'est pour penser, pour se préparer à l'éternité ?

A-t-on d'affaire plus pressante, plus essentielle, que la grande et l'unique affaire de son salut ! Et de quoi serviraient toutes les autres, si on néglige la plus importante, et celle qui doit décider de tout ?

Qui est-ce qui, au milieu des plus grandes affaires, n'a pas quelques moments à donner à la réflexion ? On a du temps pour tout : pour les affaires, les amusements, les plaisirs, les passions ; et on n'en a point pour l'unique chose qui le mérite tout !

On dit surtout, qu'on ne sait pas faire oraison, qu'on s'y ennuie, qu'on y perd le temps, qu'on ne sait que dire à Dieu. Car voilà le grand obstacle qu'on oppose.

On ne sait pas méditer et faire oraison ; et tous les jours on médite sur les choses temporelles. Qu'il s'agisse d'une affaire essentielle pour la vie présente, de sa fortune, de son avancement, de ses intérêts, n'est-on pas tous les jours et tous les moments à y penser, à y réfléchir, à s'en occuper, à chercher les expédients, à trouver les moyens pour y réussir ? faut-il pour cela de l'étude et des maîtres ?

L'illusion et le malheur, c'est qu'on s'imagine que, pour faire oraison, il faut de grands raisonnements, de profondes connaissances, des contentions, des efforts d'esprit ; on se trompe.

Car enfin, qu'est-ce que l'oraison, et que faut-il pour faire oraison ? Le voici ; apprenons-le, et revenons d'une illusion trop ordinaire et très-dangereuse.

L'oraison, dans le fond, n'est autre chose qu'un entretien avec Dieu, et un entretien simple familial, comme avec un

ami, et l'ami le plus sincère ; avec un père, le meilleur et le plus tendre des pères. Ne nous formons point de l'oraison une fausse idée ; elle est à la portée de tout le monde, l'esprit y donne bien moins d'entrée que le cœur ; portons une bonne volonté au pied des autels, et tout deviendra praticable, et tout deviendra consolant.

Il n'est certainement rien de plus utile que la prière : c'est pourquoi nous devrions l'estimer et l'aimer beaucoup, et ne rien négliger pour la bien faire. (SAINT VINCENT DE PAUL.)

Tous les saints ont montré beaucoup d'affection pour cet exercice. Saint Cajetan y employait huit heures par jour. Sainte Marguerite, reine d'Écosse, et saint Etienne, roi de Hongrie, passaient presque toute la nuit en prière. Sainte Françoise donnait à la prière tout le temps que les obligations de son état lui laissaient libre. Saint Louis de Gonzague, étant encore encore enfant, faisait chaque jour une heure et quelquefois deux heures d'oraison. On peut dire que sainte Madeleine de Pazzi vivait d'oraison. Il y a eu des saints, comme saint Philippe de Néri et saint François de Sales, qui étaient toujours en oraison, et de qui on pouvait dire qu'ils la faisaient dans le temps même qu'ils s'occupaient d'affaires sérieuses.

La prière de chaque jour.

C'est un saint devoir imposé par la reconnaissance de faire chaque jour exactement notre prière : « Quand vous donnez à un pauvre mendiant un morceau de pain pour manger le soir, dit saint Bernard, il ne quitte pas la porte de votre demeure, sans vous avoir remercié. Et Dieu vous a nourri tout le jour, non-seulement le soir, mais aussi le matin et à midi, et vous voulez vous mettre au lit sans avoir remercié votre bienfaiteur ? — Votre domestique et votre servante vous souhaitent la bonne nuit, et vous les en remerciez. Et quand il s'agit de Dieu qui peut non-seulement vous souhaiter mais vous accorder une bonne nuit, vous ne lui donnez ni un salut, ni un signe de gratitude. Quelle conduite étrange et inconcevable !

Qu'il faut avoir des sentiments bas dans le cœur! — Gothold, un grand savant, faisait tous les jours sa prière du matin et du soir avec une grande ferveur, et il ressentit les heureux effets de cette pieuse pratique. Aussi la recommandait-il à d'autres en leur disant : « Si vous priez chaque matin et chaque soir, eh bien ! je vous promets ce qui est vrai : comme le matin et le soir font un jour, et qu'un jour joint à l'autre forme les mois, l'année, toute la vie, la prière du matin se relie à celle du soir, celle du soir à celle du matin, et cette suite de prières devient comme une chaîne qui rattache votre vie à celui qui en est la source, au principe de toute force et de toute paix, au Dieu de grâce et de vérité ; et avant que des années et des mois se soient passés dans cette vie d'ordre et de piété, vous serez comme un prêtre du Très-Haut, comme un disciple de Notre-Seigneur et un enfant de Dieu, durant toute votre vie. »

La prière d'un soldat.

Un général examinait un jour un caporal. Pour se convaincre de la ponctualité avec laquelle il s'acquittait des fonctions de son grade, il lui demanda : « Par quoi commencez-vous la journée ? — Par la prière, mon général. » — On aperçut un rire moqueur sur les lèvres de plusieurs hommes quand ils entendirent cette réponse. Mais, convaincu qu'un bon chrétien est un bon soldat, le général en finit là pour son examen et recommanda au capitaine cet homme franc, qui venait de lui donner une réponse aussi remarquable. (*Souvenir d'un aumônier militaire.*)

La prière bénie.

Saint Grégoire de Tours raconte que saint Caluppa, ermite, avait été longtemps inquiété par des remords de conscience auxquels vinrent encore se joindre le désespoir, les soucis

et les tourments d'esprit ; le démon même lui apparut sous les formes les plus effrayantes pour le faire souffrir dans sa solitude. Il eut recours à différents moyens pour se délivrer de ces tortures spirituelles, mais ce fut en vain. Il lui vint alors dans l'idée de réciter l'Oraison Dominicale, et quand il arriva à la dernière demande, il s'arrêta, la répéta plusieurs fois, et pendant qu'il disait ; « Délivrez-nous du mal ! mon Dieu, délivrez-moi du péché, du mal qui me tourmente », il vit comment le calme revint dans son âme, et comment les esprits malins qui l'entouraient et l'affligeaient prirent la fuite en criant : « Cette prière est un supplice pour nous. » — Quel motif d'encouragement n'est-ce pas pour nous de dire avec ferveur : « Délivrez-nous du mal, ô mon Dieu ! Envoyez-nous toute autre punition, mais délivrez-nous du mal. » Quiconque prie ainsi, ne sera pas sans être exaucé.

Le PATER de la Jardinière.

M. de Flammenville, évêque de Perpignan, rencontra un jour une bonne jardinière qu'il interrogea sur la manière dont elle servait et priait le Seigneur. Quel fut son étonnement et son admiration lorsqu'il l'entendit réciter cette belle paraphrase, cette paraphrase également pieuse et naturelle de l'Oraison Dominicale ! Il avoua qu'il n'avait jamais entendu personne prier si bien Dieu.

Notre Père qui êtes aux cieux. Que je suis heureuse, ô mon Dieu, de vous avoir pour père, et que j'ai de joie de songer que le ciel doit être un jour ma demeure ! Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, de ne point dégénérer de la qualité de votre enfant ; ne permettez pas que je fasse rien qui me prive d'un si grand bonheur.

Que votre nom soit sanctifié. Mon Dieu, je ne suis qu'une pauvre femme, et par conséquent hors d'état par moi-même de pouvoir sanctifier votre saint nom ; mais je désire, de tout mon cœur, qu'il soit sanctifié par toute la terre.

Que votre règne nous arrive. Je désire, ô mon Dieu, que

vous régnez dès à présent dans mon cœur par votre grâce, afin que je puisse régner éternellement avec vous dans la gloire.

Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Mon Dieu, vous m'avez condamnée à gagner ma vie par le travail de mes mains ; j'accepte, Seigneur, cette heureuse condition, et je ne voudrais pas la changer en une autre contre votre adorable volonté.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Mon Dieu, je demande trois sortes de pain : celui de votre divine parole, pour m'apprendre ce que je dois faire ; celui de la sainte Eucharistie, qui fortifie mon âme, et celui qui m'est nécessaire pour nourrir et sustenter mon corps ; et je vous promets, mon Dieu, après avoir pris ce qui me sera nécessaire, d'assister du reste, ceux qui pourront en avoir besoin.

Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Seigneur, je sais que j'ai offensé plusieurs personnes ; je leur en demande pardon de tout mon cœur ; mais, pour ceux qui m'ont offensée, je leur pardonne. Je vous prie, mon Dieu, de leur faire tout le bien que je souhaite à moi-même.

Ne nous induisez point en tentation. Seigneur, vous voyez de combien d'ennemis je suis entourée, et qu'il m'est difficile, sans votre grâce, de ne pas succomber à leurs suggestions ; je vous la demande de tout mon cœur.

Mais délivrez-nous du mal. Je vous demande, ô mon Dieu, la grâce de me délivrer du plus grand de tous les maux, qui est le péché, qui seul peut me faire perdre votre grâce.

Ainsi-soit-il. Je vous demande, ô mon Dieu, par ce mot l'accomplissement de toutes les demandes que je viens de vous faire. (*Journée du Chrétien.*)

La prière aide à se corriger.

Tous les jours nous nous plaignons de notre faiblesse, des difficultés, disons le mot, des impossibilités de la vertu. Aux

préceptes de l'Évangile, aux exhortations de l'Église, aux réclamations de la conscience, combien souvent répondons-nous par cette parole de la volonté défaillante et qui désespère de soi : Je ne puis pas!... Si l'on nous dit : Mortifiez l'orgueil en vous-même. Je ne puis pas. Détachez-vous des créatures et de ce qui passe. Je ne puis pas. Eh bien, en ce moment la foi n'accuse pas vos prétextes : elle les accepte. Elle dit comme vous : Vous ne pouvez pas. Non, nous ne pouvons pas seuls par nos propres forces, et constamment, nous livrer à nous-mêmes ces combats redoutables, où l'âme laisse comme une portion de soi, et d'où sort cette rude et sanglante victoire que l'on nomme la vertu. Nous ne pouvons pas nous convertir et nous sauver. Mais nous pouvons demander à Dieu qu'il fasse avec nous ce que nous ne pouvons faire sans lui. Nous pouvons tomber à genoux et lui dire : Mon Dieu ! changez-moi et sauvez-moi. En un mot, nous pouvons prier. O vertu merveilleuse de la prière ! De moi-même je ne puis rien ; mais au dessus de moi, j'ai celui qui peut tout. Je n'ai qu'à l'invoquer, et voilà qu'il prête sa toute-puissance à mon infirmité ! Je vais à lui par ma prière ; il vient à moi par sa grâce. Sans la prière, j'étais faible de toutes les faiblesses de la créature : par la prière, je deviens fort de la force même du Créateur.

Nécessité de l'Oraison.

On peut tenir pour certain qu'une âme qui persévère dans l'exercice de l'oraison ne se perdra point, quelque grands et multipliés que soient ses péchés, quelque vives et fréquentes que soient les tentations dont le démon l'assiège ; tôt ou tard le Seigneur la délivrera du péril et la conduira au port du salut. (SAINTE THÉRÈSE.)

Sainte Marie Égyptienne, s'étant convertie, fut continuellement agitée pendant l'espace de dix-sept ans d'horribles tentations ; et elle fut toujours victorieuse dans les assauts que lui livra l'esprit impur, parce qu'elle ne cessa point alors de prier le Seigneur. Ce fut aussi par ce moyen que sainte Marguerite

de Cortone ne retomba point, malgré la vivacité de ses passions et les tentations continuelles que lui occasionnait le souvenir si dangereux de ses affreux désordres.

Quand dans un état saint on s'est permis l'iniquité, dans quelle affreuse situation ne tombe-t-on pas, et qu'il est difficile d'en sortir ! Cependant on le peut, et on vient à bout de rompre ses criminelles chaînes, si on médite profondément et si on prie constamment. Un malheureux qui était devenu un monstre d'iniquités, et qui méritait pour ses forfaits d'être livré à toutes les rigueurs de la justice humaine, fut emprisonné sur de violents soupçons de quelques crimes ; enfermé dans un cachot affreux, il souffrait une espèce d'enfer par les remords de sa conscience qu'il n'avait pu étouffer entièrement, et par le désespoir où le jetaient la vue de son état présent et la pensée des supplices auxquels il craignait d'être condamné. Un zélé missionnaire demanda la permission de le voir, et il l'obtint ; étant entré dans son cachot, ce scélérat le reçut comme un frénétique reçoit ceux qui s'approchent de lui pour lui donner des remèdes. La charité ne se rebute point ; le missionnaire lui montra un crucifix, qu'il plaça ensuite au dessous d'une petite ouverture par laquelle descendait un rayon de lumière, en lui disant : « Je vous invite à regarder souvent l'image de notre Sauveur qui est mort pour les pécheurs et qui les appelle à la pénitence. » Il lui laissa aussi un livre de retraite, l'exhortant à profiter de la circonstance où il était pour faire de salutaires réflexions. Ce malheureux, qui semblait courir à l'impénitence finale, trouva son salut dans les moyens qu'on lui présentait. A la vue du crucifix et à la lecture du livre, il comprit combien il était coupable ; il gémit amèrement, il ne cessa de demander miséricorde par Jésus-Christ, et ses prières furent exaucées. Ayant supplié qu'on fit venir celui dont le Seigneur s'était servi pour le faire rentrer en soi-même, il se confessa, pénétré de la contrition la plus amère. La vivacité de sa douleur le porta ensuite à avouer à ses juges les crimes dont il n'était pas convaincu, et même beaucoup d'autres dont il n'était pas soupçonné. « Heureux, disait-il, si je puis éviter les flammes éternelles par les tourments que j'ai mérité d'endurer ici-bas ! » Ayant ensuite la liberté de se trouver avec les autres prisonniers, qui étaient en grand nombre, il travailla si effica-

cement à leur sanctification par les bons exemples qu'il leur donna, par les exhortations touchantes qu'il leur fit et les différents exercices de piété qu'il introduisit parmi eux, que la prison, ce lieu d'horreur et de péchés, devint bientôt un lieu de bénédiction auquel on pouvait donner le nom de monastère des vrais pénitents. Cependant, tandis que ce criminel, si parfaitement converti, attendait avec une pleine soumission et en quelque sorte avec empressement l'arrêt qui devait le condamner aux plus rigoureux supplices, il fut attaqué d'une maladie dangereuse et mourut bientôt après, dans les plus grands sentiments de contrition, de reconnaissance, de confiance et d'amour. « J'ai une grande confiance, disait-il en mourant, que le Seigneur me fera miséricorde; il me semble que j'ai pleuré sincèrement tous les péchés par lesquels j'ai outragé ce Dieu infiniment parfait : j'ai été si longtemps sans aimer ce tendre père, mais je sens que je l'aime maintenant. O que les fruits de la méditation et de la prière sont salutaires ! »

Excellence de l'Oraison.

Un homme d'oraison est capable des plus grandes choses. C'est pourquoi il importe beaucoup aux missionnaires de s'attacher spécialement à cet exercice, sans lequel ils ne feront point de fruit ou n'en feront que très-peu. Mais avec son secours, ils se rendront beaucoup plus habiles à remuer les cœurs et à gagner les âmes à leur Créateur, que s'ils étaient très-savants dans les lettres humaines et avaient le talent de bien dire. (SAINT VINCENT DE PAUL.)

Saint François de Borgia était véritablement un homme d'oraison; après des heures entières de prières, il lui semblait ne s'être entretenu avec son Dieu que quelques instants. Aussi, dès qu'il se montrait dans la chaire de vérité pour annoncer la divine parole, plusieurs de ses auditeurs étaient touchés jusqu'aux larmes, et on voyait ensuite de grands pécheurs se retirer du saint temple pénétrés des sentiments d'une vraie pénitence.

Louis de Grenade, au sortir d'une oraison fervente qu'il avait

faite sur la passion de Jésus-Christ, voulut traiter en chaire ce grand sujet. C'était le Vendredi-Saint. Il prit pour texte ces paroles : *Passio Domini nostri Jesu Christi*. Mais à peine les eut-il prononcées, que les larmes coulèrent de ses yeux avec tant d'abondance, qu'il ne put faire autre chose que répéter deux ou trois fois, d'une voix entrecoupée de sanglots, les mêmes paroles. On n'entendit jamais de sermon plus court, et rarement en entendit-on de plus efficace ; les larmes qu'un grand nombre de ses auditeurs répandirent furent accompagnées des fruits d'une sincère conversion.

Saint Thomas, saint Bonaventure reconnaissaient que c'était plus dans l'exercice de l'oraison que dans la lecture des livres qu'ils avaient puisé les sublimes connaissances par lesquelles ils méritèrent, l'un le surnom de Docteur angélique, et l'autre celui de séraphique. Dès que saint Thomas voulait découvrir le sens d'un texte difficile qu'il n'entendait pas, il se mettait en oraison, et il était bientôt éclairé sur ce qu'il désirait.

L'abbé Pambon répondait à ceux qui venaient lui demander des conseils : « Donnez-moi le temps d'y penser. » Il se mettait au plus tôt en prières ; et si le Seigneur l'éclairait, il faisait part des lumières qu'il avait reçues d'en haut ; s'il ne l'était pas, il refusait de donner son avis.

Saint Ignace, qui ne s'appuyait que sur la sagesse divine, ne se déterminait jamais, dans les affaires de quelque conséquence, sans les avoir recommandées auparavant à Dieu dans la prière.

Les âmes qui négligent l'exercice de l'oraison sont comme un corps paralytique et estropié qui, quoiqu'il ait des mains et des pieds, n'en fait point usage. Ainsi, selon moi, c'est quitter la bonne voie que d'abandonner l'exercice salutaire de l'oraison. La prière est la porte par laquelle le Seigneur nous fait passer ses grâces ; si cette porte reste fermée, qu'allons-nous devenir ? (SAINTE THÉRÈSE.)

« J'en ai fait la triste expérience, disait cette sainte. Ayant abandonné l'oraison pendant quelque temps, je commençai à tomber dans bien des défauts et des péchés dont je ne pouvais me défaire ; quoiqu'ils ne fussent pas considérables, je devenais tous les jours moins chrétienne, et je ne serais infailliblement perdue. »

Pratiques salutaires pendant l'Oraison.

Il importe extrêmement, pour faire oraison, de se connaître soi-même. Celui qui se connaît bien voit clairement qu'il est rempli de toutes sortes de misères ; et, à cette vue, il s'humilie et se confond devant la souveraine majesté de son Dieu. Quoi ! s'écrie-t il, le Seigneur a tant fait pour moi, et j'ai fait si peu pour lui ! Je l'ai offensé si souvent, lui que j'avais tant de raisons d'aimer ! (SAINTE THÉRÈSE.)

Un jeune anachorète disait à son maître : « Il me semble, mon Père, que je suis vertueux, que je suis agréable aux yeux du Seigneur. — Celui qui ne voit pas ses péchés, lui répondit le vieillard, se persuade toujours être bon ; mais celui qui réfléchit sur les péchés dont il s'est rendu coupable, est bien éloigné de penser ainsi. »

Saint François de Borgia mettait deux heures chaque jour à examiner ses dispositions pour parvenir à se bien connaître ; et par le moyen de cet exercice salutaire, il conçut une si basse idée de lui-même, qu'il était dans l'étonnement de ce que tous ne le méprisaient pas, ne l'insultaient pas, ne le maltraitaient pas. C'est surtout par là qu'il devint humble et homme d'oraison.

Le serviteur de Dieu, Benoît-Joseph Labre, avait tellement puisé dans l'oraison l'horreur de lui-même, qu'il était avide d'humiliations. Rien n'était plus délicieux pour lui que de recevoir des outrages. Un digne prêtre qui l'estimait beaucoup voulut, par respect, lui baiser les pieds : c'est peut-être de toutes les mortifications qu'il a eu à souffrir celle qui lui fut la plus grande. « Que voulez-vous faire ? lui dit-il ; est-ce parce que j'ai l'esprit d'un vagabond et que j'en mène la vie ? »

Des actes à produire pendant l'Oraison.

Il est très-avantageux et très-salutaire de s'occuper successivement, pendant l'oraison, à produire des actes de louange

et d'amour de Dieu, à former le désir et le ferme propos de lui plaire en toutes choses, à se réjouir de sa bonté et de ce qu'il est la souveraine perfection, à souhaiter qu'on lui rende l'honneur et la gloire qu'il mérite, à se recommander à sa clémence, et à se mettre simplement devant lui, admirant sa grandeur et sa miséricorde, et s'humiliant à la vue de ses propres misères; et ensuite à être indifférent sur ce qu'il voudra nous donner, soit l'eau des consolations, soit les aridités, sachant mieux que nous ce qui nous convient davantage. Tous ces actes sont très-propres à remplir la volonté de saintes affections. Le grand point ne consiste pas à réfléchir beaucoup, mais à aimer beaucoup. (SAINTE THÉRÈSE.)

Le père Seigneri le jeune disait à un de ses amis, en pleurant : « Ne faites pas comme moi ; tout le temps de mes études en théologie, j'ai employé mon heure d'oraison à faire beaucoup de considérations pour exciter en moi quelques pieux sentiments ; je ne me recommandais presque jamais alors à Dieu. Enfin, le Seigneur a daigné m'éclairer, je ne fais presque maintenant autre chose que de me recommander à lui et de produire divers actes : je m'en trouve très-bien. S'il s'est fait en moi quelque changement, et si j'ai été de quelque utilité aux autres, il me semble que je le dois à cet exercice. »

Sainte Jeanne-Françoise trouvait ses délices dans la considération des immenses perfections de Dieu et dans le désir que ce souverain bien fût connu et aimé de toutes les créatures.

— Imaginez-vous, pendant l'oraison, qu'on vous accablera d'injures, et que toutes sortes d'adversités vont fondre sur vous ; préparez ensuite votre cœur à pardonner parfaitement à tous ceux qui se seront élevés contre vous, et à supporter tout avec patience, à l'imitation de notre Sauveur. On fait, par ce moyen, de grands progrès dans les voies de la perfection. (SAINT PHILIPPE DE NÉRI.)

Saint Ignace, étant retenu au lit pour cause de maladie, examina sérieusement s'il pouvait lui arriver quelque chose qui fût capable de le troubler ; et, après avoir réfléchi longtemps et passé comme en revue toutes les adversités, il reconnut qu'une seule chose serait capable de l'affliger et de lui enlever la paix de l'âme : c'était la destruction de la Compagnie dont

il était le fondateur. C'est pourquoi, ayant médité plusieurs fois sur ce sujet, il lui sembla ensuite que, si le Seigneur lui envoyait cette croix, il ne lui faudrait qu'un quart d'heure d'oraison pour recouvrer sa première tranquillité, supposé qu'elle lui eût été enlevée en apprenant une telle nouvelle.

— Il y a une pratique qui est d'une très-grande utilité : c'est de s'élever à Dieu par la considération de toutes les choses que l'on voit, admirant en elles ses adorables perfections ; l'amour qu'il nous porte et l'obligation où nous sommes de le servir fidèlement. (SCUPOLI.)

C'était la pratique continuelle de saint François de Sales, quand il passait les nuits entières à répéter ces paroles : « Mon Dieu, qu'êtes-vous, et que suis-je ? » A la vue d'un Dieu si grand et si bon, il s'anéantissait en pensant à son néant ; il était pénétré d'une contrition que la charité faisait naître, et le suppliait, avec larmes, de se hâter de venir au secours de son affreuse misère.

— Quand on se sent touché dans l'oraison de quelque affection sainte, ce n'est plus le temps de multiplier les réflexions ; mais il faut s'y arrêter, les savourer, et adresser à Dieu, de temps en temps, quelques paroles de componction, d'amour ou d'abandon, selon qu'on s'y sent porté. C'est là ce qu'il y a de mieux dans l'oraison. (SAINTE JEANNE-FRANÇOISE.)

Saint Cyrille montre par une comparaison que c'est ainsi qu'on doit se comporter : « Que fait-on, dit-il, quand on veut avoir de la lumière ? on prend un briquet, et on frappe la pierre avec l'acier jusqu'à ce que le feu ait pris à l'amadou ou au linge brûlé sur lequel on a tâché de faire tomber des étincelles ; mais dès qu'on a du feu auquel on puisse appliquer une allumette, on s'arrête. Celui qui médite doit agir ainsi ; il faut, par les considérations et les raisonnements que fait l'esprit, frapper la pierre de notre cœur, jusqu'à ce que l'amour de Dieu, le désir de l'humilité, de la mortification ou de quelque autre vertu s'y attache. Le cœur étant enflammé, il ne s'agit plus que d'y entretenir ce feu divin. »

Un serviteur de Dieu, qui méditait d'ordinaire sur la passion de Jésus-Christ, avait bien compris ceci et le mettait en pratique. Il tâchait d'abord de représenter vivement à son imagi-

nation Jésus souffrant, et aussitôt qu'il se sentait touché de quelque sentiment d'amour, de reconnaissance, de douleur de ses péchés, ou du désir d'imiter son divin modèle, il ne cherchait plus qu'à donner une plus grande activité à ces pieux sentiments; mais quand ils se refroidissaient en lui, il faisait des considérations pour les animer. Voici celles qu'il faisait : « Que d'affreux tourments! Qui les endure? C'est le Fils de Dieu. Le Fils de Dieu! — Et pour qui a-t-il volontairement souffert ainsi? car il lui était bien libre de ne pas souffrir. — C'est pour moi. — Pour moi! O charité! le Fils de Dieu a pu se résoudre à souffrir pour moi jusqu'à cet excès? — Quoi! pour moi, vil néant, néant si souvent rebelle! Le Fils de Dieu a consenti d'être pour moi un homme de douleur, et je n'ai pas le courage de souffrir quelque chose pour son amour! Après avoir souffert pour moi tout ce qu'on peut souffrir, afin d'expié mes péchés, uniquement par amour, dans le dessein de me sauver, je ne déteste pas le péché plus que la mort, j'offense même souvent ce Dieu d'amour, et je renouvelle par là sa douloureuse passion, je le crucifie de nouveau dans mon cœur! Où est la reconnaissance, où est l'humanité? — Est-il vrai que j'ai un cœur? — Si j'ai un cœur, ai-je la foi? — Ah! que je rougis, et que je me repens d'avoir traité ainsi mon Dieu! Non, je ne veux plus l'offenser. — Il m'a aimé si prodigieusement, et je ne l'aimerais pas autant que je pourrai l'aimer!... O mon Dieu! je vous aime et je vous aimerai toujours! — Que ne puis-je vous aimer autant que vous méritez d'être aimé! » C'est ainsi qu'il faudrait méditer, faisant succéder les affections aux réflexions, et ne réfléchissant que pour produire de saintes affections.

De l'attention dans la prière.

Sainte Lutgarde avait coutume de dire, que pour prier attentivement, on devait imiter le patriarche Abraham; quand celui-ci voulut immoler sur le mont Moria son fils Isaac, il laissa au bas de la montagne son âne, ses serviteurs et tout ce

qui n'était pas nécessaire au sacrifice, car il dit : « Lorsque nous aurons adoré Dieu, nous reviendrons vers vous. » — C'est ainsi que sainte Lutgarde laissait toutes ses préoccupations domestiques à la porte de l'église et priait alors sans distraction. — Saint Grégoire dit : « Les pensées des choses terrestres s'attachent comme un poids de plomb à notre prière et ne laissent pas monter au ciel ; c'est pourquoi, quiconque veut prier sérieusement doit secouer et quitter ses pensées en entrant dans la maison de Prière. »

Qualités de l'Oraison.

L'oraison, ainsi que toute prière vocale, doit être humble, fervente, persévérante, accompagnée de résignation et de confiance, considérant qu'on est en la présence de Dieu, et qu'on parle à Celui devant qui les vertus célestes tremblent, saisies de respect et de crainte. (SAINTE MADELEINE DE PAZZI.)

Saint François de Sales se comportait, à l'extérieur et à l'intérieur, aussi dévotement lorsqu'il priait en particulier que lorsqu'il priait dans le saint temple en public. Étant toujours alors dans une posture très-religieuse, il avait les yeux fermés ou modestement baissés, afin d'être plus recueilli. Frappée de la sainteté et de la bonté de Dieu, son âme ne cessait de se répandre en saintes affections. On ne pouvait le voir en cet état sans l'admirer et sans être touché de pieux sentiments. Dans le temps des sécheresses spirituelles, il se considérait devant Dieu comme une statue placée dans un appartement, parce que c'est la volonté de son maître qu'elle y soit. O mon Dieu ! disait-il, je suis ici pour vous plaire, je ne désire que cela.

Débarrassez-vous un peu de tant de soins, et prenez un peu de temps pour penser à Dieu, et vous reposer sur lui. Entrez dans le cabinet de votre cœur, et chassez-en toutes choses, à la réserve de votre Créateur et de ce qui peut vous servir pour le trouver ; et fermant ensuite la porte, dites-lui : Seigneur, je désire que votre volonté se fasse, enseignez-moi à la connaître et à l'accomplir. (SAINT AUGUSTIN.)

Saint François de Sales donnait au centre de son âme le nom de sanctuaire de Dieu, où il n'y avait autre chose que son âme et Dieu. C'était le lieu de sa retraite et son séjour ordinaire. De là sa grande pureté, son admirable simplicité, sa profonde humilité et son union continuelle avec Dieu.

Quand saint Bernard se mettait en prière ou entrait dans le saint temple, il disait : « Éloignez-vous de moi, pensées inutiles, affections terrestres ; et toi, ô mon âme, entre dans le jugement de ton Seigneur. »

Influence du bon exemple.

L'oraison mentale consiste à bien entendre ce que nous disons, considérant quel est celui à qui nous parlons, et ce que nous sommes, nous qui osons parler à un Dieu qui est si grand. C'est encore nous entretenir avec Dieu comme un ami s'entretient avec son ami, pensant qu'il nous aime, et produisant les divers actes de religion que cette réflexion doit faire naître en nous ; oui, voilà, à mon avis, ce que c'est que l'oraison mentale. (SAINTE THÉRÈSE.)

Saint Ignace voyageait avec plusieurs de ses compagnons ; chacun d'eux portait sur ses épaules un petit sac renfermant ce qui lui était le plus nécessaire. Un bon chrétien s'aperçut qu'ils étaient fatigués, et fut excité intérieurement à les soulager en se chargeant de leur fardeau ; il leur offrit ses services, et les conjura d'accepter l'offre qu'il leur faisait, comme s'il leur eût demandé une grâce. Ils se rendirent à ses instances. Quand ils furent arrivés dans l'hôtellerie où ils devaient se reposer, cet homme qui les avait suivis, voyant que ces bons pères se mettaient à quelque distance les uns des autres pour prier, se mit à genoux à leur exemple, et il demeura en cet état tant que les pères prièrent. L'espace de temps qu'on avait fixé de donner à l'exercice de l'oraison s'étant écoulé, ils se levèrent ; et quelle ne fut pas leur surprise de voir que cet homme, sans lettres et peu instruit, avait prié comme eux, pendant un temps considérable ! Ils lui témoignèrent leur éton-

nement. « Qu'avez-vous fait durant tout ce temps-là? lui demandèrent-ils. » Sa réponse les édifia beaucoup; il leur répondit : « Je n'ai fait autre chose que de dire : Ceux qui prient si dévotement sont des saints, et je suis leur bête de charge; Seigneur, j'ai intention de faire ce qu'ils font, je vous dis tout ce qu'ils vous disent. » Ce fut dans la suite du voyage sa prière ordinaire, et il parvint, par cette voie, à un sublime degré d'oraison.

De la méditation sur les vertus de Jésus.

A l'époque où la cour d'Espagne faisait sa résidence à Madrid, le P. Pierre Lefebvre, homme d'une éminente sainteté, qui fut le premier de ceux que saint Ignace s'adjoignit pour fonder la Compagnie de Jésus, fut consulté par un seigneur de cette cour pour qu'il voulût bien lui donner une règle de conduite afin de se diriger dans toutes ses actions, et pouvoir en toute sécurité s'occuper du salut de son âme. Le P. Lefebvre voulut sur-le-champ lui proposer la pratique des saintes méditations, comme le moyen le plus sûr pour se sauver et pour arriver à quelque degré de perfection, quand on possède à cet effet des lumières et une foi suffisante. Mais, s'apercevant que ce seigneur était somptueusement vêtu et tout parfumé d'exquises odeurs, il jugea que le mot de méditation sonnerait mal à ses oreilles, étant nourri dans les délices et les splendeurs d'une cour voluptueuse et frivole. Il découvrit un excellent stratagème pour lui insinuer l'exercice de la méditation, sans en prononcer le terme. Voici ce qu'il faut faire, dit le P. Lefebvre à ce seigneur, exercez-vous à réfléchir de temps en temps sur ces paroles : *Jésus-Christ fut pauvre, et moi je suis riche; Jésus-Christ eut faim et soif, moi je suis rassasié; Jésus-Christ fut dans le dénuement, et moi je suis magnifiquement vêtu; Jésus-Christ vécut dans la peine et les souffrances, et moi je vis dans les délices.* Après avoir ainsi parlé, il se tut. Le gentilhomme remercia le bon Père du conseil qu'il en avait reçu et se retira. Mais en réfléchissant sur ce qu'on lui avait dit, il ne pouvait s'empêcher de dire en lui-même avec humeur que le

P. Lefebvre, qui passait pour un grand maître spirituel, ne lui avait pourtant donné qu'un conseil fort banal, et que, lui-même, bien qu'il ne fût encore que novice dans la vie spirituelle, aurait été dans le cas d'en donner un pareil et même un meilleur que le P. Lefebvre. Quoi qu'il en soit, il cheminait en pensant quelque peu aux paroles qui lui avaient été suggérées, mais sans aucun sentiment de piété, accusant plutôt le bon Père de sa simplicité, loin de se reprocher l'état de mollesse dans lequel il vivait. Or, un jour notre gentilhomme assis à une table couverte de vins exquis et de mets délicats, se mit à réfléchir sérieusement sur les paroles qui lui avaient été suggérées, et à peser combien ce spectacle qu'il avait sous les yeux était en opposition avec ce qui lui avait été dit. Il s'en émut à un tel point, après y avoir pensé à plusieurs reprises, qu'il se mit à fondre en larmes et puis à sangloter si fortement, qu'il fut obligé de se lever et de chercher un lieu retiré pour donner un libre cours à ces larmes dont son cœur était la source intarissable. Puis il se rendit auprès du bon Père et lui raconta tout ce qui lui était arrivé. Le Père, le trouvant dans les meilleures dispositions, l'exhorta avec une tendresse affectueuse à entreprendre l'exercice de la méditation, tous les jours, sur quelques maximes importantes de la foi. Il lui donna des règles et des instructions pour qu'il pût pratiquer avec fruit ce saint exercice, et par cette voie arriver à une vie beaucoup plus chrétienne.

Si une réflexion faite par ce seigneur sur une vérité évangélique, sans l'intention de méditer, fut si puissante pour toucher son cœur, que ne sera pas la puissance qu'exercera sur nos cœurs la pratique de méditer tous les jours sur nos fins dernières, sur la passion de Notre-Seigneur, ou sur d'autres vérités catholiques?

Il est bon de méditer la passion de Jésus-Christ.

Méditez tous les jours pendant quelque temps sur la passion de Jésus-Christ. Une seule méditation sur ce sujet, bien faite, vaut plus que si l'on faisait pendant une année entière de rudes

pénitences, ou que si l'on récitait chaque jour tout le Psautier.
(ALBERT LE GRAND.)

C'est par la méditation continuelle des souffrances du Sauveur que saint François d'Assise, saint François Xavier, sainte Brigitte sont parvenus à une sainteté si éminente.

Le grand serviteur de Dieu Benoît-Joseph Labre ne perdait pas de vue Jésus crucifié. Lorsqu'il voyait un crucifix, il disait à Jésus-Christ : « Ce n'est pas vous qui avez mérité d'être crucifié, c'est moi. Cette croix ne devait pas être faite pour vous ; c'est moi qui dois la porter, qui dois y être attaché. »

Le vénérable Palafox allait par la pensée se reposer successivement sur les différents clous qui attachaient Jésus-Christ à la croix, à peu près comme un oiseau va se reposer sur les branches d'un arbre. Là, il considérait, avec des sentiments d'étonnement et d'amour, l'affreux état où les péchés des hommes avaient mis son divin Maître, et il suçait avec dévotion le sang précieux de ses adorables plaies.

Un prêtre à qui on avait dit qu'un jeune homme de la plus haute piété avait le don d'oraison dans un degré éminent, l'interrogea sur la manière dont il méditait. Il lui répondit : « C'est sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ que je fais presque toujours ma méditation, et c'est dans mon cœur que je la fais. Je m'imagine toujours, avant de commencer, que j'ai au dedans de moi Jésus-Christ et la sainte Vierge. Je m'adresse à Marie, à qui je donne habituellement le nom de ma bonne Mère, et lui fais différentes questions auxquelles il me semble entendre qu'elle répond : ce qui excite mon amour pour son divin Fils, à qui je parle le plus respectueusement et le plus amoureuxment que je puis. Le temps que j'ai destiné pour méditer s'écoule sans que je m'en aperçoive, et il arrive souvent que je ne puis perdre de vue pendant la journée l'état où j'ai considéré le matin mon aimable Sauveur. »

Le prêtre, ravi de ce que lui disait ce jeune homme, lui demanda quelles étaient les questions qu'il faisait à la sainte Vierge. Il le satisfît en ajoutant : « Après que j'ai salué la sainte Vierge, je lui dis : Ma bonne Mère, quel est celui que je vois proche de vous, tout couvert d'horribles plaies et tout en sang ? Quand ce serait le plus scélérat des hommes, pourrait-on n'être pas touché de compassion ! — C'est Jésus-Christ mon

Fils, me répond-elle. — Quoi ! c'est votre Fils, le Fils unique de Dieu fait homme en vous. Qu'est-ce qui l'a mis en cet affreux état ? » Elle me répond : « Ce sont les hommes, c'est vous, ce sont vos péchés. — Quoi ! c'est moi qui ai traité ainsi le Fils de Dieu, voilà ce que j'ai fait en péchant, ô que je suis coupable ! Mais qu'est-ce qui a porté Jésus-Christ à souffrir ainsi ? Ne pouvait-il pas me punir et ne pas souffrir ? — Il a souffert très-volontairement : c'est pour vous empêcher d'être précipité dans l'enfer qu'il a voulu souffrir jusqu'à cet excès ; ce qui l'a déterminé à souffrir pour vous et à votre place, c'est l'amour, et uniquement l'amour ; il vous a aimé, et il s'est livré pour vous, afin de vous délivrer de l'esclavage du péché et de l'enfer et de vous obtenir une place dans le ciel ; il vous a mérité, par ses souffrances, les grâces dont vous avez besoin pour y arriver. — O ma très-bonne Mère ! dites-moi ce que je dois faire, je suis prêt à tout. — Allez demander pardon à mon Fils, votre Sauveur, des péchés que vous avez commis ; témoignez-lui votre reconnaissance de ce qu'il a fait pour vous de si grandes choses ; offrez-vous entièrement à lui par amour ; promettez-lui de lui obéir et de l'imiter : suppliez-le de venir à votre secours. » — « Je vais alors à Jésus-Christ et je fais tout ce que la très-sainte Vierge m'a conseillé. »

Que cherchez-vous que vous ne trouviez en Jésus-Christ ? Vous êtes malade, il est votre médecin. Vous êtes exilé, il est votre chef. Vous êtes dans l'affliction, il est votre roi. Vous êtes attaqué, il est votre défenseur. Vous êtes dans les ténèbres, il est votre lumière. Vous êtes orphelin, il est votre père. Il est votre époux, votre ami, votre frère. Notre-Seigneur Jésus-Christ est tout ce que vous pouvez et devez désirer qu'il soit.
(S. BERNARD.)

Saint François d'Assise savourait, pendant des heures entières, ces paroles : « Mon Dieu et mon tout. »

Ne dirons-nous pas avec saint Augustin : « O mon Dieu, que celui qui ne vous connaît pas, quand il connaîtrait tout ce qui n'est pas vous, est malheureux ! mais que celui qui vous connaît, quand il ne connaîtrait rien autre chose, est heureux, s'il vous aime ! Faites que je vous connaisse et que je vous aime. »

Des épreuves de l'Oraison.

Une prière bien faite est très-agréable aux anges, ce qui fait qu'ils aiment beaucoup ceux qui prient. Au contraire, une telle prière est un grand tourment pour le démon, qui s'efforce de troubler et de distraire ceux qui vaquent à ce saint exercice.

(SAINT JEAN-CHRYSOSTÔME.)

« Allons faire enrager le démon », disait un serviteur de Dieu, lorsqu'il était sur le point de faire quelque prière.

« Pourquoi n'y a-t-il point de temps où le démon me fasse plus la guerre que dans celui de la prière ? » demandait quelqu'un à un vénérable prêtre. Il lui répondit : « Il n'est point d'exercice que le démon désire davantage que nous fassions mal, parce qu'il n'en est point qui nous attire plus de grâces et qui soit plus salutaire. Celui qui prierait toujours bien serait bientôt un ange. »

Quand une âme se trouve opprimée par les aridités et les stérilités, elle doit faire alors l'oraison d'anéantissement, de confiance et de conformité à la volonté de Dieu, se tenant en la présence du Seigneur, comme un pauvre sujet devant son roi, se servant de quelques paroles qui expriment une soumission amoureuse à son bon plaisir.

(SAINTE JEANNE - FRANÇOISE.)

« Je ne voudrais d'autre oraison, disait sainte Thérèse, que celle qui me fait croître dans la vertu. Ainsi je regarde comme très-bonne l'oraison faite avec beaucoup d'aridités et de tentations, parce qu'elle me rend plus humble. Peut-on dire qu'on ne prie pas alors, si on offre à Dieu ses peines, et si, en souffrant, on se conforme à sa sainte volonté ? C'est le prier beaucoup mieux que lorsqu'on se rompt la tête par diverses réflexions, se persuadant qu'on fera une fervente oraison si on vient ensuite à bout de répandre quelques larmes. »

— Que faites-vous, demanda-t-on au serviteur de Dieu Berchmans, pour profiter des aridités spirituelles ? — Il répondit : « Je prie, je fais en sorte de m'occuper, et je pratique la patience. »

Saint Philippe de Néri disait qu'il était très-utile, dans le

temps des sécheresses et des désolations intérieures, de se figurer être comme un mendiant en la présence de Dieu et des saints, et de demander successivement l'aumône spirituelle, tantôt à Jésus-Christ, et tantôt à la sainte Vierge, tantôt à son ange gardien, et tantôt à tel ou tel saint, à peu près comme les pauvres demandent l'aumône corporelle à ceux qu'ils savent pouvoir la leur faire.

Utilité des sécheresses.

Que celui qui veut que l'oraison lui soit très-utile ne fasse aucun compte des consolations spirituelles. Je sais, par expérience, qu'une âme qui commence à entrer dans cette voie avec une vraie détermination d'être reconnaissante, soit que le Seigneur lui donne ces goûts et ces tendresses, soit qu'il ne les lui donne pas, a déjà fait une grande partie du voyage.

(SAINTE THÉRÈSE.)

Saint François de Sales ne s'affligeait point des désolations, des aridités et des abandons intérieurs, quand il en éprouvait. Il disait un jour à sa chère fille en Notre-Seigneur, sainte Jeanne-Françoise : « Je n'ai pas coutume de réfléchir si j'ai des consolations ou des désolations. Quand le Seigneur me donne de bons sentiments, je les reçois avec un profond respect et simplicité; et, s'il ne m'en donne pas, je ne m'en occupe point, et je me tiens toujours devant Dieu avec grande confiance, comme un petit enfant d'amour. »

— Les âmes qui ne sont pas solidement établies dans la piété marchent bien et sont contentes quand le Seigneur leur donne des consolations pendant l'oraison; mais s'il vient à les en priver, elles montrent aussitôt leur mécontentement, et cessent de faire bien, à l'imitation des petits enfants qui remercient leur mère quand elle leur donne des douceurs, et qui pleurent lorsqu'elle les leur ôte, parce que ce sont des enfants qui ne connaissent pas que ces douceurs prises en grande quantité leur sont nuisibles et engendrent, pour l'ordinaire, le ver de la complaisance en soi-même, d'où naît l'orgueil qui

est le venin de l'âme et la corruption de toute bonne œuvre. Le Seigneur nous prodigue des consolations spirituelles lorsque nous commençons à entrer dans le chemin de la piété, afin de nous attirer à lui; mais ensuite il nous en prive, parce que, si nous ne cessions d'en éprouver, elles nous seraient nuisibles. Ne mérite-t-il donc pas d'être autant remercié lorsqu'il nous les ôte que lorsqu'il nous les donne ?

(SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

Un grand serviteur de Dieu disait qu'il avait été fidèle, pendant quarante ans, à faire oraison, sans y avoir jamais éprouvé aucune consolation intérieure, et que cet exercice lui avait été néanmoins très-utile. « Je me réjouis et je bénis Dieu, ajoutait-il, de l'avoir servi, en quelque sorte, à mes propres dépens. »

Le Bienheureux Berchmans éprouvait quelquefois, pendant l'oraison, des douceurs inexprimables; mais il y avait des jours où son âme était dans les plus grandes aridités; il ne perdait point alors courage, et ne s'affligeait nullement de l'état où il se trouvait.

— Toute la précaution de ceux qui se livrent à l'exercice de l'oraison, doit être de conformer leur volonté à celle de Dieu, puisque c'est en cela que consiste la plus grande perfection qu'on puisse acquérir ici-bas.

(SAINTE THÉRÈSE.)

Se conformer en toutes choses à la volonté divine, tel était le but principal de toutes les oraisons que faisait cette grande sainte.

Saint Bernard disait à Dieu, au commencement de toutes ses prières : « Mon Dieu, je vous offre cette prière afin que vous exauciez l'ardent désir que vous m'avez inspiré de connaître et de faire votre sainte volonté. »

Le B. pauvre de Jésus-Christ, mort en odeur de sainteté à Rome, en 1785, Benoît-Joseph Labre, donnait pour réponse à ceux qui paraissaient étonnés de sa vie si humiliée et si pénitente : « Dieu le veut ainsi. Dieu veut que je marche par cette voie. Il ne nous est pas permis de résister à la volonté de Dieu. Il a tout disposé pour mon plus grand bien et pour mon salut. » Tel est le fruit qu'il retira de son oraison qui était continue.

Des distractions dans la prière.

Il y a une autre chose qui a coutume d'affliger beaucoup ceux qui pratiquent le saint exercice de l'oraison : ce sont les distractions. Les distractions viennent quelquefois de l'immortification des sens, quelquefois de ce que l'âme ne peut s'occuper longtemps du même objet ; mais souvent le Seigneur permet qu'on en ait, afin d'éprouver ses serviteurs. Que faut-il faire lorsqu'on s'aperçoit qu'on est distrait ? Il faut souffrir cette humiliation avec humilité et patience. Le temps qui sera employé à agir ainsi ne sera pas perdu. Une telle oraison sera même souvent plus avantageuse que tant d'autres faites avec recueillement et goût ; car tous les actes qu'on fait pour chasser et supporter les distractions, dans le dessein de ne pas déplaire à Dieu, sont autant d'actes d'amour de Dieu.

(SAINTE THÉRÈSE.)

Sainte Jeanne-Françoise donnait ce conseil à ses filles de la Visitation : « Quand on est distrait dans le temps de l'oraison, il convient de faire alors l'oraison de patience, et dire humblement et amoureusement . Seigneur, vous êtes l'unique appui de mon âme et toute ma consolation.

Saint Jean Chrysostôme conseillait à quelqu'un qui avait souvent des distractions volontaires, de s'animer à l'avenir à ne plus tomber dans la même faute, en se faisant ce reproche bien humiliant : « Quoi ! lorsque je m'entretiens avec un ami, d'histoires, de nouvelles, de bagatelles, je suis très-attentif ; et en m'entretenant avec Dieu de choses si intéressantes, du pardon de mes péchés et des moyens de me sauver, je ne crains point d'occuper mon esprit de choses étrangères ! Étant à genoux, c'est à dire dans la situation de celui qui adore et qui supplie, j'ose manquer de respect au grand Dieu à qui je parle, en promenant mon esprit partout où je ne suis pas ? O hypocrisie bien criminelle ! Ai-je la foi ? Si j'ai la foi, n'ai-je pas perdu le sens ? »

Une personne pieuse chassait promptement les distractions, en se rappelant cette maxime de saint Césaire d'Ar-

les : « Quand on prie, on adore l'objet auquel on pense volontairement. »

Celui qui était chargé de la conduite spirituelle de saint Louis de Gonzague, lui faisant rendre compte de son intérieur, l'interrogea sur l'article des distractions. « Avez-vous souvent des distractions pendant l'oraison ? » lui demanda-t-il. Après s'être examiné quelques instants, il répondit : « Si on réunit celles que j'ai eues dans le cours de six mois, j'en ai eu environ pendant l'espace de temps qu'il faut pour dire un *Ave Maria*. » C'est une chose bien admirable ; mais il faut savoir qu'il ne négligeait rien pour tarir en lui la source des distractions. Il s'appliquait continuellement à mortifier tous ses sens, et il n'occupait jamais son esprit que de pensées propres à le perfectionner dans la piété et dans les sciences de son état.

Épreuves de sainte Thérèse dans l'Oraison.

« Au milieu de distractions futiles, dit sainte Thérèse, n'étant âgée que de vingt-quatre ans, je perdis mon père ; sa mort, les dernières paroles qu'il adressa à ses enfants firent sur moi une profonde impression. Le prêtre qui l'avait assisté dans ses derniers moments se chargea de diriger ma conscience. D'après ses avis, je repris la méditation ; mais je n'évitais point les occasions qui avaient porté le trouble dans mon âme ; et mon état n'en devint que plus pénible. Je voyais mes fautes et je ne voulais point m'en corriger. Dieu m'entraînait d'un côté, le monde m'appelait de l'autre. J'aurais voulu allier le ciel avec la terre, et je voyais que cela était impossible. Cette guerre intérieure me tourmentait et me faisait souffrir. Je passai près de vingt ans dans cet état. Je tombais et ne me relevais que faiblement pour retomber aussitôt. Je ne goûtais ni la joie qu'éprouvent les âmes qui servent Dieu fidèlement, ni ce faux contentement que l'on cherche dans les plaisirs du monde. Lorsque je pensais à ces plaisirs, mon âme se troublait : je me rappelais ce que je devais à Dieu et je tombais dans la tristesse. Quand je parlais à Dieu en méditant, les af-

fections mondaines se présentaient en foule pour me jeter dans l'inquiétude et l'abattement. Les infirmités, la maladie me reprenaient, et alors le monde s'éloignait de moi : je revenais sincèrement à Dieu, et je travaillais à lui gagner les autres; mais souvent j'avais à surmonter le dégoût, l'ennui, surtout dans le temps où je voulais méditer. Quelquefois, pendant ma méditation, je souhaitais d'en voir arriver la fin avec une telle impatience, que je n'étais occupée que du moment où j'entendrais sonner la cloche. En cet état si déplorable, mon âme était lasse, abattue, je cherchais inutilement le repos dans mes mauvaises habitudes. Enfin Dieu eut pitié de moi. J'avais une tendre dévotion pour saint Augustin, ayant été élevée dans un couvent de son ordre. Il avait été pécheur, et je trouvais une grande consolation à penser à ces saints que Dieu a attirés à lui, quoiqu'ils l'eussent offensé. J'espérais que, par le secours de leurs prières, Dieu me pardonnerait comme il leur a fait miséricorde. Ma confiance se ranima en lisant les *Confessions* de saint Augustin. Je m'y voyais dépeinte telle que j'étais alors, et, quand je fus arrivée aux passages touchants où ce grand saint raconte sa conversion, un torrent de larmes coula de mes yeux. »

Dès ce moment, la vie de Thérèse fut complètement changée, car la prière et la méditation se partagèrent tous ses instants.

(*Fleurs de la morale.*)

Avantages de la méditation.

Dans une prison de Castille se trouvait reclus un prêtre qui avait deux fois apostasié. C'était un profanateur de sacrements, un sacrilège violeur de choses saintes, un homme coupable d'innombrables scélératesses, digne enfin de mille morts. La miséricorde divine ne dédaigna pas de frapper par ses inspirations à la porte d'un cœur si impie. Elle frappa tellement fort, que ce malheureux sortit de sa profonde léthargie et connut la profondeur du gouffre dans lequel il était tombé. Il appelle tout d'un coup un prêtre de la Compagnie de Jésus, et lui

découvrant l'état déplorable de son âme, le prie de lui donner des conseils, de lui indiquer des remèdes et de venir à son secours. Ce prêtre, apprenant les énormes et nombreux méfaits dont ce prêtre prévaricateur s'était souillé, jugea que, pour le remettre dans la voie du salut et en même temps de la perfection dont il s'était peu à peu si considérablement écarté, il n'y avait pas d'autre remède à lui indiquer que celui de la méditation sur les maximes principales de notre foi. Afin que cette méditation fût douée d'une puissance assez active pour faire brèche à ce cœur endurci, il voulut lui montrer dans quel ordre il devait se livrer à cette méditation, en suivant la méthode que saint Ignace expose dans ses exercices. Le bon Père ne fut pas trompé dans l'espoir qu'il avait conçu, car, dès les premières méditations, ce grand pécheur se livra tout d'un coup aux plus rudes pénitences. Il se mit à jeûner fréquemment, et ses jeûnes, trois fois par semaine, étaient au pain et à l'eau. Il se couvrit le corps d'un rude cilice et se mit au cou une corde des plus grossières. Chaque nuit, pendant une demi-heure, il s'ensanglantait le corps avec une discipline des plus mordantes. Dans la confession générale qu'il fit ensuite avec d'abondantes larmes, il protesta que de quelque genre de mort cruelle que la justice humaine croirait devoir le punir, cette mort serait encore au dessous de la peine que méritaient ses infamies, et qu'en conséquence il n'avait mis en œuvre aucun expédient pour s'y soustraire. Mais comme en se livrant avec ferveur à la méditation, son cœur s'enflammait tous les jours de plus en plus, il ne se borna pas à sa seule conversion, mais il se mit à prêcher aux prisonniers ses compagnons. Quoiqu'il eût à endurer d'abord beaucoup de sarcasmes et de railleries, néanmoins, par la puissante énergie de ses paroles et par le moyen de ses aumônes, prises sur ce qu'on lui fournissait pour se sustenter, il parvint à en convertir plusieurs, à rendre meilleurs quelques autres, et enfin, par ses soins, plusieurs d'entre ces prisonniers purent entrer, au moyen de la méditation, des sacrements et des mortifications, dans les voies d'une certaine perfection. Grâce au zèle de ce prêtre revenu à Dieu, les prisons, qui auparavant ressemblaient à une loge de bêtes fauves, se virent transformées en une sorte d'oratoire de pénitents. Au lieu de blasphèmes, de juréments, de

paroles obscènes, on n'y entendait plus résonner que des cantiques spirituels, réciter que des rosaires, des litanies, de saintes prières. Le bruit d'une conversion si admirable se répandit bientôt, et les juges en ayant eu connaissance, estimèrent qu'il fallait remettre à ce prêtre la peine de mort qu'il avait si justement méritée. Mais le prisonnier fit autant d'instances pour être condamné à mort et trainé sur l'échafaud, que d'autres en auraient fait pour en être exemptés. Les juges, tempérant la miséricorde par la justice, condamnèrent ce prisonnier aux galères, afin qu'il lui fût possible de ranimer la piété sur les vaisseaux comme il avait réussi à l'établir si heureusement dans la prison. Toutefois, la sentence ne fut pas exécutée, car il fut pris d'une violente fièvre qui, en peu de temps, le mit à la dernière extrémité, et au milieu des plus tendres sentiments d'une vive contrition, il rendit doucement son âme à Dieu. Sur ce fait si mémorable on peut faire ces réflexions : Si la méditation sur les vérités du Christianisme fut douée d'une force assez grande pour transformer et dompter un cœur si dépravé, tel que le monde en pouvait alors fournir l'exemple, et d'un état de véritable damnation le ramener à un état de perfection, est-ce que des méditations de même nature n'auraient pas assez d'efficacité pour réveiller et embraser un cœur bien disposé, qui déjà désire sa perfection, qui s'y est déjà exercé, et le déterminer à la mettre incessamment en pratique ? Il me semble qu'il n'y a pas le moins du monde lieu d'en douter.... Le directeur doit donc regarder la méditation comme un des principaux moyens pour maintenir constamment dans leur ardeur les désirs de la perfection et pour en procurer l'accroissement dans l'âme de ses pénitents. Il n'est rien de plus utile que l'exercice fréquent et continu de la méditation, pour arriver à cet heureux résultat.

Les saints s'adonnaient à la méditation.

Quoique David occupât le trône et dût se livrer à une foule d'affaires pour l'administration du royaume, il avait néanmoins la coutume de prier sept fois le jour, comme il le disait lui-

même : il se levait même la nuit pour prier et méditer. Ce fut sous l'inspiration du Saint-Esprit qu'il composa ces chants sublimes qui sont encore en usage dans l'Église de la Loi nouvelle. — Plusieurs grands princes, tels que Charlemagne, saint Louis et saint Henri, consacraient à la prière plusieurs heures de la journée, et même de la nuit. — Charles-Quint dans les derniers jours de sa vie (quand il eut déposé sa couronne, en faisant ce remarquable aveu, qu'il considérait comme un grand bienfait que Dieu lui eût fait comprendre la vanité des grandeurs humaines), Charles-Quint, vers la fin de sa carrière consacrait une grande partie de son temps à la méditation, et même au milieu des nombreuses occupations et des soucis du gouvernement, il ne la négligea jamais, de sorte que lorsqu'il avait trente ans on avait coutume de dire de lui : « Que l'empereur s'entretenait plus avec le bon Dieu qu'avec les hommes. »

**Union du Bienheureux Alphonse Rodriguez (1)
avec Dieu.**

Notre Bienheureux ne perdait jamais de vue la présence de Dieu, et la longue habitude qu'il avait acquise de s'entretenir continuellement avec la majesté divine le mettait dans une heureuse impossibilité de l'oublier un seul instant. Dans une conférence sur cette matière, le P. Barthélemy Coccius, qui était alors recteur, après avoir entendu discourir diversement quelques Pères du collège, finit par dire que la vue de Dieu non interrompue, lui paraissait un privilège des anges et non des hommes, et que notre fragilité naturelle, les assauts du démon et les images des créatures étaient pour nous une source inévitable de distractions : il conclut en ajoutant que ces obstacles pouvaient être surmontés en grande partie avec le secours de la grâce de Dieu. La conférence étant ainsi ter-

(1) Frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, né à Ségovie (Espagne), en 1531, mort en 1617.

minée, le P. Aguire, qui était un des confidants les plus intimes d'Alphonse, désira savoir son sentiment : le saint frère répondit avec modestie qu'il avait été très-surpris des paroles du recteur, et qu'il ne lui semblait pas vraisemblable que la grâce d'une présence de Dieu continuelle n'eût jamais été accordée à aucun saint. Alors le P. Aguire, insistant, lui demanda ce qu'il en était de lui-même à cet égard, et Alphonse, pris au dépourvu sur cette question, fut obligé d'avouer en rougissant que dans le cours d'une journée, ses distractions réunies pouvaient, au plus, égaler le temps qu'on aurait mis à reciter le Symbole des Apôtres. C'était peu après son entrée en religion qu'il faisait cet aveu, et l'on peut juger, d'après de tels commencements, de la parfaite et continuelle union avec Dieu où il parvint dans la suite. Ses propres écrits en renferment la preuve : « Cette personne, dit-il (c'est ainsi qu'il parle de lui-même), cette personne converse continuellement avec Jésus et Marie; elle leur fait part de tout ce qui concerne son corps et son âme, leur demandant sans cesse leur secours, afin que toutes ses actions soient agréables à Dieu, ce qui est tout son désir. Cette familiarité avec Jésus et Marie est tempérée dans son cœur par un saint respect; elle leur adresse la parole, et ils lui répondent avec une admirable bonté, lui expliquant leurs volontés, en sorte qu'elle éprouve dans ces communications la même douceur qu'un enfant à la mamelle qui se repose sur le sein de sa mère. S'il lui survient quelque doute ou quelque peine, il a recours à Jésus et à Marie, et à l'instant une vive lumière dissipe toutes ses ténèbres.

Alphonse manifestant un jour sa conscience au supérieur, lui déclara avec simplicité qu'il ne lui arrivait presque jamais d'être distrait de Dieu en conversant avec les hommes, et l'on sait de lui-même que cet exercice de la présence de Dieu s'étendait à toutes les puissances de son âme, sa mémoire lui mettant devant les yeux Jésus et Marie, son intelligence se pénétrant tout entière de ce que la foi nous apprend de la présence de Dieu en tous lieux, sa volonté formant des affections continuelles d'amour; et ce dernier moyen est le plus important, remarque-t-il, car on ne peut oublier ce que l'on aime. Aussi tout rappelait à Alphonse son bien-aimé : il lui suffisait de jeter les yeux sur une pieuse image pour entrer sur-le-champ

dans les sentiments de la plus tendre dévotion envers l'objet qu'elle représentait.

On voyait sur la porte du collège une figure très-bien peinte du Sauveur, et on y lisait au bas deux vers latins qui avertissaient de rapporter à la personne adorable du Verbe incarné le culte rendu à son image. Le divin Maître daigna expliquer lui-même au bon frère le sens de cette inscription. Depuis ce temps, la vue d'une dévote peinture élevait sur-le-champ ses pensées et son cœur vers le ciel, et plus d'une fois il n'en fallut pas davantage pour le faire entrer en extase.

Dans une de ses maladies, le médecin, jugeant que son application aux choses spirituelles contribuait à la fatigue qu'il éprouvait, lui fit interdire par le supérieur tous ses exercices de piété, excepté la récitation de son rosaire. Le saint obéit; mais après avoir lutté vainement pendant la nuit entière contre le sentiment de la présence divine (il lui avait encore été enjoint de se distraire de Dieu autant qu'il le pourrait), et cette présence le remplissant malgré lui, il se trouva si épuisé le matin de ses efforts, qu'on fut obligé de révoquer la défense qu'on lui avait faite.

Esprit d'oraison du vénérable Joseph Anchieta.

Son union avec Dieu était si intime, que rien au monde ne pouvait l'en détacher. Il ne commençait jamais aucune affaire importante sans s'être mis à genoux auparavant, pour demander à Dieu les lumières dont il avait besoin. Pendant le temps qu'il fut supérieur, lorsqu'on avait à lui parler, on le trouvait ordinairement à genoux au milieu de sa chambre, occupé à prier; et il ne faisait jamais aucune réprimande, avant d'avoir consulté Dieu deux ou trois fois. Ni les infirmités, ni les maladies dont il fut accablé ne pouvaient l'arracher à la contemplation. Dans les voyages si fréquents qu'il fit sur mer, après avoir dépensé tout le jour au salut des âmes, lorsque tous les autres se retiraient pour dormir, il montait sur le pont, et y passait la nuit seul à seul avec Dieu sans que rien pût le trou-

bler, ni l'agitation du navire, ni la pluie, ni la fureur des vents. Ses voyages par terre étaient une oraison continuelle, car tout servait à l'élever à Dieu, et l'herbe qu'il foulait aux pieds, et les fleurs dont il respirait le parfum, et les oiseaux dont les chants le charmaient ; tout le portait à louer et à bénir la grandeur et la bonté divines ; aussi, quoiqu'il marchât toujours les pieds nus, et que son corps fût affaibli par les austerités et la maladie, il était tellement absorbé dans la contemplation des choses célestes, qu'il ne sentait ni la fatigue, ni la douleur, et marchait d'un pas agile et ferme, comme s'il eût été jeune et bien portant.

Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, favorisa souvent d'une manière miraculeuse l'attrait de son fidèle serviteur pour la prière et la contemplation. Plus d'une fois, en effet, lorsqu'il était obligé de se mêler aux hommes et de s'arracher aux douces communications qu'il avait avec Dieu, on le vit disparaître tout à coup, jusqu'à ce qu'il eût rafraîchi de nouveau à la coupe des célestes voluptés son âme altérée d'amour.

**Amour de sainte Catherine pour l'Oraison
dans son enfance.**

Dès l'âge de sept à huit ans, elle commença à s'appliquer au saint exercice de l'oraison, et s'y sentait fortement entraînée, sans en connaître la méthode ; car elle n'avait encore lu aucun livre et n'avait reçu aucune instruction de personne à ce sujet, conduite uniquement par le mouvement de l'Esprit-Saint. En conséquence de cet attrait, elle cherchait volontiers la solitude, fuyait les compagnies, parlait peu et toujours avec une grande prudence ; enfin, elle aimait singulièrement le silence, parce qu'il favorisait son union avec Dieu. Sa mère, témoin de toutes ses actions, ne pouvait se lasser d'admirer tant de sagesse ; si elle l'aimait comme fille unique et comme fille ornée de tous les dons de la nature et de la grâce, elle ne la respectait pas moins à cause de l'excellence de ses vertus. Lorsque ses parentes ou d'autres dames venaient lui rendre vi-

site, elle envoyait chercher Catherine pour la leur présenter. Celle-ci se rendait aussitôt au désir de sa mère ; mais elle profitait bientôt de leur inattention pour disparaître et retourner auprès de son bien-aimé. La maison de ses parents était située sur une place publique, nommée le Cours, sans doute à cause d'un spectacle de course qu'on y donnait de temps à autre, par exemple, le jour de la fête de saint Jean. Alors beaucoup de dames de la ville venaient encombrer les fenêtres, et bien entendu qu'elles ne manquaient pas d'inviter Catherine à s'en approcher ; mais jamais on ne put lui persuader d'y prendre place : après s'être excusée le plus honnêtement qu'il lui était possible, elle allait se cacher dans son petit oratoire, et là elle épanchait son cœur devant Dieu, qui, en retour, la comblait des plus douces faveurs. Une fois entre autres, ne voulant pas être trouvée, elle se retira derrière une porte, où elle passa le jour entier sans être aperçue, et l'on ne saurait dire de quelles consolations Dieu la remplit, pour récompenser son sacrifice. Une autre fois, cherchée pendant longtemps par les servantes, d'après l'ordre de sa mère, elles la trouvèrent enfin derrière un lit, mais tellement absorbée en Dieu, qu'elles ne purent ni se faire voir ni se faire entendre.

Plusieurs jeunes personnes que leurs mères avaient conduites dans sa maison, pour y voir le spectacle dont j'ai déjà parlé, ont rendu témoignage que, dans cette circonstance, lorsqu'on leur servait une collation, jamais Catherine n'était présente ; si on la cherchait, on ne savait où la prendre, ou bien on la trouvait plongée dans une profonde oraison. Lorsqu'elle fut un peu plus grande, quelqu'un lui ayant demandé par quel instinct elle était portée à cette sainte pratique dont personne ne lui avait parlé, elle répondit qu'elle s'y sentait comme poussée et attirée par une affection intérieure ; qu'ignorant les méthodes enseignées par les maîtres, elle se mettait à genoux avec l'intention de chercher Dieu, pour exécuter purement sa volonté sainte ; et que d'ordinaire elle le trouvait selon ses désirs. Cependant, comme elle ignorait le moyen de recueillir les puissances de son âme et de les tenir appliquées à son sujet, elle perdait bientôt cette divine présence. Alors elle s'humiliait et s'affligeait, attribuant ces soustractions à son indignité : souvent même elle versait des larmes abondantes ;

ensuite se résignant à la volonté de Dieu, elle bannissait toute sollicitude, toute anxiété, et demeurait fortifiée et tranquille ; sentait-elle son âme aride et déstituée de goût spirituel, elle ne retranchait pas pour cela la moindre portion du temps qu'elle avait coutume de donner à sa prière ; aussi finissait-elle par se trouver contente et consolée(1).

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de neuf ans, le P. André Rossius, de la Compagnie de Jésus, confesseur de sa mère, la voyant si appliquée à prier Dieu, la jugea capable du saint exercice de l'oraison mentale. En conséquence, il lui donna un livre de méditations sur la passion de Jésus-Christ, composé par le P. Gaspard Loartes, de la même Compagnie, et lui apprit à en faire usage. « Lisez d'avance, lui dit-il, les points d'une méditation : ensuite mettez-vous à genoux, humiliez-vous devant le Seigneur en lui demandant pardon de vos fautes, implorez les lumières du ciel : enfin, appliquant votre entendement au sujet convenu, méditez-le d'une manière affectueuse et laissez-vous conduire par l'esprit de Dieu. » Cette

(1) A ces longues oraisons, cette sainte enfant joignait encore les pratiques de la pénitence. A peine prenait-elle à la table commune de quoi soutenir son corps délicat. Elle se retirait lorsque les domestiques apportaient le dessert dont les enfants sont d'ordinaire si avides. Hors les heures des repas, elle ne prenait jamais rien, pas même un fruit pour rafraîchir sa langue desséchée. Dans les longs jours de l'été que la famille passait à la campagne, les servantes avaient l'usage de goûter avec des concombres ou d'autres productions du jardin. Souvent elles l'invitèrent, la forcèrent presque à imiter leur exemple ; mais jamais elle ne voulut condescendre à leurs désirs. Quant au souper, au lieu d'accepter les mets délicats qui flattent son appétit, elle prenait la nourriture la plus grossière, et en si petite quantité, que sa mère avait coutume de dire qu'elle ne savait pas de quoi sa fille vivait. Un certain jour de fête, il s'agissait d'aller à l'église paroissiale, fort éloignée du château et par un temps détestable. Sa mère commanda de lui donner un potage et de la faire monter à cheval. Catherine, entendant ces ordres, se mit à pleurer amèrement, priant, pour l'amour de Dieu, qu'on la dispensât de ces deux choses, parce que, disait-elle, il y avait de l'irrévérence à déjeuner avant la messe, et qu'il ne convenait nullement qu'elle fût voir à cheval Jésus qui faisait tous ses voyages à pied. Il fallut donc céder à sa volonté pour dissiper sa tristesse.

leçon était assez courte; cependant elle lui suffit. Enchantée d'avoir appris cette méthode et ne doutant pas de l'utilité qu'elle en retirerait, elle se leva le lendemain de très-bonne heure et fit tout ce que le Père lui avait recommandé. Depuis lors, elle n'omit plus de donner, chaque matin, une heure entière à ce saint exercice, avec de tels progrès successifs qu'elle fut élevée à la contemplation la plus sublime, accompagnée de ces extases et de ces ravissements dont nous parlerons plus loin. Elle a avoué plus tard que son recueillement était tel dès lors, que rien ne la pouvait distraire, si ce n'est la pensée de se faire religieuse, pensée qu'elle avait eue dès ses plus jeunes années, qui lui revenait sans cesse, non-seulement pendant le jour, mais encore pendant son sommeil. Du reste, elle croyait bien que cette pensée était agréable à Jésus, au lieu de lui déplaire. Aussi la cherchait-elle volontairement, et voici comment elle s'y prenait: avant d'aller à l'oraison, elle donnait à sa robe, autant qu'elle le pouvait, la forme religieuse, mettait par dessus un scapulaire fait d'un morceau d'étoffe d'une autre couleur, jetait un grand voile sur sa tête, ensuite elle venait toute joyeuse se prosterner devant Jésus, qui souriait sans doute en voyant ses faibles essais de son amour pour lui; hormis, dis-je, cette distraction, elle était si appliquée à sa prière, que la faisant quelquefois en plein air, ni les insectes qui la piquaient, ni le soleil qui la brûlait, ni la pluie qui la détrempeait, ne pouvaient la distraire.

Son désir de faire oraison devint si grand, que le jour ne suffisait pas pour le satisfaire. Le soleil ne paraissait pas encore, et déjà elle était prosternée aux pieds de son Sauveur. Ces petits excès ne purent échapper à Angélique, sa femme de chambre. Plusieurs fois celle-ci la surprit priant ainsi dans les ténèbres; mais, à chaque fois, Catherine la supplia, pour l'amour de Dieu, de n'en rien dire à sa mère, qui peut-être eût voulu mettre des bornes à sa dévotion. Non contente de vaquer elle-même à ce saint exercice, elle engageait ses servantes à en faire autant; leur en apprenait la méthode, et pour leur procurer le temps de s'y livrer sans que leurs travaux en souffrissent, elle mettait elle-même la main à l'œuvre, balayait la maison, faisait les lits et tous autres travaux abandonnés aux mercenaires. Son attrait la portait à méditer la passion du

Sauveur, et le fruit qu'elle en retirait était une soif ardente et un brûlant désir de souffrir quelque chose pour l'amour du Verbe incarné ; et ce n'était pas en elle un désir stérile. Elle prenait de temps en temps la discipline en mémoire de sa flagellation, et un jour, pour imiter son couronnement d'épines, elle se fit une guirlande de ronces entrelacées, et la mit le soir, en se couchant, sur sa tête, et la serra si fortement que, pendant toute la nuit, la douleur l'empêcha de dormir. Avec quelques branches du même arbuste épineux elle avait fabriqué une ceinture qu'elle appliquait sur sa chair nue. Souvent encore, ôtant le matelas de son lit, elle prenait son repos sur sa paillasse. D'autres fois, elle se mettait à genoux par terre, et dormait dans cette situation, la tête appuyée sur un coussin. C'est ainsi que cette innocente fille affligeait son corps délicat, si bien que sa mère en ayant été instruite, la fit coucher dans sa chambre, disant que si elle la laissait seule, elle eût donné toutes ses nuits à l'oraison et à la pénitence.

Esprit de recueillement d'une âme vraiment pieuse.

Il est peu d'âmes qui aient su apporter autant de constance et de fidélité au souvenir de la présence de Dieu que M^{lle} Victorine de Galard-Terraube.

Au milieu des occupations les plus distrayantes, elle conservait une intime union avec le divin Époux : « Par obéissance à ses parents, dit à ce sujet M^{me} la supérieure des dames de Chavagnes d'Angoulême, qui la connaissait si bien, elle figurait au milieu d'une société choisie, mais sans interrompre son recueillement habituel : cette âme vraiment intérieure savait même faire, de temps en temps, une retraite de trois ou quatre jours au sein de sa famille et de ses amis, sans que personne pût s'en apercevoir, et sans perdre, pour cela, l'air riant et gracieux qu'elle conservait toujours. »

Rien, en effet, n'était capable de la détourner de cette douce application, pas même ses longs et fréquents voyages, source

ordinaire de tant de dissipation et de négligence, que l'auteur de *l'Imitation* n'a pas craint d'avancer que « ceux qui voyagent beaucoup, rarement se sanctifient (1). » Elle-même avoue, dans ses notes, que la grâce demandait d'elle un esprit d'oraison continuel ; et elle ajoute qu'elle s'efforçait, quoique sans contrainte, de fuir toutes ces distractions d'esprit qu'entraînent les choses de la terre, en donnant à celles-ci seulement l'attention que le devoir pouvait demander d'elle.

On voit encore, dans ses notes, qu'elle pratiquait admirablement la pureté d'intention. Vers la fête de l'Assomption de l'année 1831, elle prit la généreuse résolution de consacrer spécialement, chaque jour, à Jésus-Christ, une heure qu'elle appelait *l'heure du contentement parfait*, et pendant laquelle elle s'efforçait de faire toutes ses actions pour lui plaire, et avec le plus de perfection qu'il lui était possible. Vers la fin de janvier 1832, la grâce la porta à consacrer ainsi à son bien-aimé, « non plus seulement une heure, mais toutes celles de la journée » ; ce sont ses propres expressions. Au commencement du carême de la même année, elle écrivait : « Jamais je n'ai commencé cette sainte quarantaine avec une aussi forte résolution de répondre enfin tout à fait aux grâces que le bon Dieu ne cesse de m'accorder, et de tout faire, jusqu'aux plus petites choses, dans la plus grande perfection qu'il me sera possible. »

Oraison de sainte Claire de Montefalcone.

Comme elle était entièrement morte au monde, et qu'elle avait le cœur parfaitement pur, rien ne l'empêchait de vaquer à l'oraison et de s'occuper, en tout temps et en tous lieux, des grandeurs et des bontés de son Dieu. Son ordinaire était de passer plusieurs heures en prières, après complies, avec ses sœurs, devant le Saint-Sacrement, où elle répandait beaucoup de pleurs et excitait toutes les autres à gémir et à soupirer par l'exemple de sa ferveur. Lorsqu'elles se retiraient pour aller prendre un peu de repos, elle demeurait encore constamment

(1) Liv. I, chap. XXIII.

au cœur, pour y entendre, comme furtivement, dans la solitude, les mouvements secrets de l'esprit de Dieu. Là, toute baignée dans ses larmes et prosternée contre terre, tantôt elle détestait ses offenses, tantôt elle déplorait les douleurs de Jésus-Christ, son bien-aimé.

Une nuit, l'ange de ténèbres lui apparut sous la figure d'un petit enfant tout noir, et lui dit : *Si tu ne mets fin à tes larmes, tu perdras bientôt la vue.* Elle lui répondit sur-le-champ : *Celui-là verra bien clair qui aura l'honneur de voir Dieu.* Ce qui obligea ce monstre de se retirer avec confusion. Il revint, néanmoins, après matines, et ajouta qu'enfin la violence qu'elle se faisait en pleurant lui ferait jeter la cervelle par le nez. Mais elle le repoussa encore vigoureusement, lui disant que celui qui sert Dieu n'appréhende aucune incommodité. On ne peut décrire assez dignement les faveurs qu'elle recevait dans ce saint exercice. Un jour, sœur Bienvenue, une de ses religieuses, aperçut durant ce temps un globe de feu qui se reposait sur sa tête, et qui la rendait admirablement belle et lumineuse. Une autre fois, sœur Françoise vit sur ses genoux un enfant parfaitement beau, qui avait deux ailes toutes brillantes, dont il la touchait, lui faisant de très-aimables caresses. Malade une nuit de Noël, il lui fut impossible de se lever pour aller à matines; cependant elle se mit en prières. Dans son pauvre lit, elle entendit distinctement tout l'office qui fut chanté par les religieux de Saint-François, dans l'église de Notre-Dame de la Portioncule, fort éloignée de son monastère; et, ce qui est plus merveilleux, elle eut le bonheur de voir l'enfant Jésus couché dans sa crèche. Lorsqu'elle sortait de ces communications avec Dieu, ses paroles étaient toutes de feu, et elles répandaient une certaine onction, qui gagnait les cœurs de tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre.

Fidélité de M. Olier à prier sans cesse.

M. Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, avait recouru à la prière dans toutes les difficultés où il avait le plus de besoin de l'assistance de Dieu et de celle des hommes. Man-

quait-il de moyens pour soulager les pauvres, il suppliait pour eux dans l'oraison, toujours assuré de ne pas le faire en vain. Il semblait même que Notre-Seigneur prenait plaisir à le mettre dans le besoin, pour lui donner lieu d'exercer sa confiance, et l'obliger de venir déposer ses peines dans son sein. S'il lui survenait quelque tribulation intérieure ou quelque affliction du dehors, la prière était toute sa ressource ; et généralement, toutes les fois qu'on lui proposait quelques affaires, il avait soin de les recommander à Dieu. Avant de se déterminer, il lui demandait la grâce de connaître sa volonté adorable, et, quelque jugement qu'on pût faire de son silence, il était fidèle à ne dire mot, jusqu'à ce que Dieu lui eût fait connaître la réponse qu'il devait faire.

Pour recommander au Seigneur plus à loisir les choses qu'on lui proposait, et pouvoir mieux discerner sa volonté, il avait la coutume de prendre du temps pour y penser devant lui. Si l'affaire ne pouvait souffrir de délai, il se contentait de se donner intérieurement à Jésus-Christ, et d'élever son esprit vers lui pour implorer son secours, sans lequel il n'eût pas voulu proférer une parole. Mais quand il le pouvait, surtout si c'était une chose qui fût un peu considérable, il ne répondait jamais qu'après s'être retiré de la conversation, s'être jeté aux pieds de Notre-Seigneur, et y avoir passé beaucoup de temps dans l'oraison : il ne se contentait pas d'y aller une ou deux fois, il y retournait souvent, et même y persévérait jusqu'à ce qu'il fût éclairé sur ce qui lui était proposé. « Il m'est arrivé très-souvent, dit à ce sujet M. de Bretonvilliers, que lorsque le soir je lui demandais conseil sur quelque difficulté que j'avais, il remettait au lendemain à m'en donner la solution, pour avoir le temps de la recommander à Dieu dans l'oraison ; et j'ai souvent remarqué la bénédiction très-grande que Dieu a donnée à cette pratique. »

Le Seigneur se plaisait à le récompenser de sa fidélité à la prière. Il s'y abîmait dans les profondeurs de la charité de son Dieu, ou dans le sacré cœur de Jésus, et il commençait à jouir sur la terre des voluptés pures dont le Seigneur enivre ses élus dans le ciel. Aussi le trouva-t-on souvent, au milieu de la nuit, prosterné contre terre en oraison.

Piété de Fénelon.

Ce saint Prélat était homme de prière ; je m'exprime mal, consommé dans l'oraison, parce que de longue main il s'était rendu familier ce saint exercice, par deux endroits qui en décident ; c'est à dire par une attention extraordinaire à éloigner de lui tout ce qui pouvait y être un obstacle, et par un soin prodigieux d'apporter les dispositions les plus propres à attirer et à perfectionner en lui l'esprit de prière. La bonne mortification, disent les saints, dispose à la bonne oraison ; il était infiniment mortifié à l'intérieur et à l'extérieur. Le cœur humble prie efficacement ; toute sa conduite roulait sur la base d'une humilité profonde. Les actions faites pour Dieu influent utilement dans l'oraison, et sont elles-mêmes une sorte de prière excellente ; en tout ce que faisait le saint Prélat, il ne se proposait d'autre motif que de plaire à Dieu. Il aurait voulu, sans la moindre interruption, s'il eût été possible, aimer en tout le souverain Bien, dont il pénétrait mieux qu'un autre les merveilles adorables. Mais qu'ai-je dit ? Il l'aimait ce grand Dieu, digne par lui-même de tout amour, avec un dégagement, avec une pureté, avec une ardeur que je tenterais vainement de décrire. Que n'aurais-je point à dire ici de son union continue à Dieu, de la tendance véhémement de son cœur vers ce souverain objet dont il était éperdûment épris ! Non, je ne crois pas qu'on puisse imaginer rien de plus vif, de plus tendre, de plus empressé, peu s'en faut que je ne dise de plus passionné. O mon Dieu ! il vous aimait bien purement, ce saint Prélat, et tout coopérait à son bien.

Non content de réciter l'office ecclésiastique avec une régularité édifiante, il se disposait de plus, chaque jour, à la célébration des saints Mystères par plusieurs heures d'une oraison très-fervente. Pour sanctifier les dimanches et les fêtes selon l'esprit de l'Église, il assistait régulièrement, ces saints jours, aux offices publics dans sa cathédrale : Grand Dieu ! avec quelle sainte frayeur, avec quelle modestie angélique, avec quel profond recueillement !

La lecture spirituelle succédait à sa prière, prière elle-même.

Comme il trouvait un fonds inépuisable d'instruction et de nourriture pour son âme dans l'Écriture-Sainte, il lisait ce livre divin avec un respect et une effusion de cœur qu'il ne se lassait point d'inspirer aux autres. « Lisez-la avec foi, disait-il souvent, debout, découvert, avec avidité, parce qu'il faut avoir faim et soif de la justice, et se nourrir avec grand appétit du pain de la parole de Dieu. »

Un temps si considérable employé à prier, à offrir l'auguste sacrifice de l'Agneau sans tache, à méditer les divins oracles, ne l'empêchait pas de trouver encore plusieurs heures qu'il passait à consulter les saints Pères et les théologiens : étude lumineuse, que j'appellerais volontiers méditation profonde, qui servait à entretenir, à sa manière, l'esprit du saint Prélat en commerce avec le cœur de Dieu.

L'Apôtre de l'Amérique.

On lit dans la Notice sur Mgr Flaget :

Pendant le cours de ses voyages en Europe, les journées du bon évêque étaient tellement envahies par les visites qu'il fallait recevoir ou rendre, par les courses et les prédications auxquelles il devait se livrer pour répondre aux demandes des paroisses, des communautés, des maisons d'éducation, que sa patiente condescendance était, à chaque instant, mise à de nouvelles épreuves. C'était merveille de le voir, au milieu de tant de soins et de rapports divers, conserver une sérénité inaltérable et une bienveillance sans bornes ! Tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher en étaient charmés dès le premier abord. Sa parole, son regard, tout révélait en lui la pensée de Dieu. C'est que chacun de ses jours commençait par de ferventes prières, et qu'une longue oraison préparait son cœur aux douces influences de la grâce pour toutes les luttes de la journée. Arraché au sommeil avant tous les autres, il s'emparait bien vite des heures qu'on lui abandonnait, pour les donner à Dieu ; et lorsque, le matin, j'allais lui demander sa pre-

mière bénédiction, sa réception avait quelque chose de si paternel, de si suave, qu'on sentait, selon l'expression de l'Apôtre, qu'il venait de *s'entretenir avec le ciel*.

Un jour qu'il était très-souffrant, je l'invitai à prolonger un peu son sommeil du lendemain : « Oh non ! » me répliqua-t-il aussitôt avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, « C'est le seul moment où je puis parler à Dieu comme il faut ; ne me privez pas de ce bonheur. »

Notre-Seigneur Jésus-Christ était le sujet habituel de ses méditations. Voici comment je l'ai su. Je l'avais prié de me dire s'il était dans l'usage de se servir d'un livre pour méditer. « Oui », me répondit-il ; « mais lorsque je médite sur la passion de Notre-Seigneur, et c'est l'ordinaire, je n'en ai nul besoin. Je sais tout cela par cœur. »

Plus d'une fois je l'ai surpris dans ce saint exercice. Impossible de rendre son attitude humble et respectueuse, son air recueilli et comme absorbé. Alors il ne semblait plus se souvenir de ses fatigues ni de ses souffrances ; la pensée de Dieu l'occupait tout entier ; mais à l'approche de certaines solennités, sa ferveur redoublait encore. Il se trouvait à Turin vers la fin de 1838, au moment où l'Église fête la nativité du Sauveur. Les missionnaires de Saint-Vincent-de-Paul lui avaient offert une gracieuse hospitalité, qui lui permettait de se rendre à une petite tribune d'où il pouvait adorer le très-saint Sacrement. Le froid était des plus rigoureux ; monseigneur se trouvait dans un état de souffrance qui devait amener, quelques jours plus tard, une maladie ; mais la petite tribune avait à ses yeux trop de charmes pour qu'il ne s'y rendît pas souvent ; et là tout annonce qu'il recevait des grâces insignes. On l'entendait parfois éclater en soupirs ; sa prière semblait déborder de son cœur ; à certains moments, il était comme suffoqué, et ses yeux se mouillaient de larmes. « Dieu », me disait-il en l'un de ces saints jours, « Dieu m'a fait cette grâce que, dès ma jeunesse, j'ai eu du goût pour méditer sur ces mystères. J'avoue que j'éprouve un singulier plaisir à contempler ce divin Sauveur dans sa crèche. J'ai interrogé nos Américains afin de savoir quels soins reçoivent les enfants des sauvages et des esclaves au moment de leur naissance, et j'ai reconnu que tous sont mieux traités que ne l'a été ce divin

enfant!... O Dieu d'amour!... et après cela je pouvais me plaindre de quelque chose!... »

Il aimait aussi singulièrement la parabole où le souverain Maître se compare à un cep de vigne, dont ses disciples sont les rameaux. « Je n'ai jamais, me dit-il, médité sans fruit sur ce texte. O mon Dieu! que cette petite branche reste donc attachée à ce divin cep! Oui, mon enfant, c'est de ce tronc que vient toute la vie. » Et ces dernières paroles, il les accompagnait d'un de ces regards que si souvent il envoyait au ciel.

Ce souvenir de Notre-Seigneur, envisagé dans quelqu'un de ses mystères, ne le quittait pour ainsi dire jamais, il faisait sa force et sa consolation. « Vraiment, me disait-il, quand on considère le mystère de l'Incarnation, on se réjouirait presque du péché de nos premiers parents. Un Dieu pour père et pour Rédempteur!... *Felix Culpa!*!... »

Mais, de tous les mystères, celui que le pieux évêque semblait savourer davantage, c'était le mystère de la divine Eucharistie; il n'est pas possible de rendre la piété avec laquelle il offrait le saint sacrifice. Tous ceux qui l'assistaient à l'autel en étaient frappés. Je me rappelle un vénérable archevêque qui emporta respectueusement les linges sacrés dont le Prélat venait de se servir, et le secrétaire de l'archevêché me dit ensuite : « Je suis bien sûr que c'est pour les conserver comme un souvenir. » Quant à son action de grâces, on peut assurer qu'elle se prolongeait pendant la journée tout entière, car tout lui rappelait le bonheur du matin. Souvent il m'en parlait, et m'invitait à y penser moi-même, et comme je lui disais un jour : « Monseigneur, vous auriez bien aimé reposer comme saint Jean sur le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » « Hélas! » me répondit-il, avec cet accent de foi qui animait toutes ses paroles, « je pourrais le faire tous les jours; car ce bon Sauveur vient tous les jours en moi. Ce qui me fâche, c'est que je n'y pense pas assez; j'y pense souvent, sans doute, mais je ne devrais jamais l'oublier. » Une autre fois, il me disait : « Un Dieu qui veut bien se donner à nous!... Non, je ne vois pas de difficultés dans le jugement qui condamnera les ingrats... Ce sera bientôt fait : *discedite a me maledicti*; retirez-vous de moi, maudits! »

Quant au pieux évêque, il était loin de tomber dans ce péché

d'ingratitude, la reconnaissance remplissait tellement son cœur qu'elle en débordait; et comme un jour j'admirais devant lui le bonheur que saint Paul trouve à prononcer le nom de Jésus-Christ : « Ah! » me dit-il avec abandon, « on ne peut aimer autre chose. »

Ce n'était donc pas seulement à certaines heures privilégiées que Mgr Flaget savait se recueillir. La pensée de Dieu ne le quittait pas, et les divers objets qu'il rencontrait sur sa route l'y rappelaient au lieu de l'en distraire. On voit même, par sa correspondance d'Amérique, que, depuis bien des années, il avait contracté cette habitude familière à tous les saints. Quelques fragments de sa correspondance en fourniront le témoignage.

En 1805, le Prélat s'était retiré pendant quelque temps à la campagne pour essayer de recouvrer des forces qui lui avaient été enlevées par une longue maladie. Du sein de sa solitude, il écrivait à sa famille : « Souvent je vais me perdre au milieu de ces immenses forêts dont les arbres sont aussi anciens que le temps. Éloigné du bruit, de la confusion des villes, rien ne m'interrompt dans mes promenades solitaires. Les rayons mêmes du soleil semblent respecter ces retraites et n'osent pénétrer jusqu'à moi. Au milieu de ce repos de toute la nature, je me rappelle avec plaisir ce trait d'histoire des anciens Germains qui avaient fait un Dieu du *silence des bois*, et, portant mes regards plus haut que ces pauvres barbares, j'adore l'auteur de ce silence et la source de toute paix. Que de réflexions pieuses me viennent à l'esprit! Quel mépris ne conçois-je pas pour le monde et pour tout ce qu'il contient! Heureux si je peux en venir à me mépriser moi-même, et à désirer qu'on me méprise!!... »

Un peu plus tard, une de ces courses apostoliques l'avait conduit auprès de la fameuse chute du Niagara; et, plein de ce souvenir, il écrivait à ses frères : « Ce spectacle, le plus grand et le plus majestueux peut-être qu'il y ait dans l'Univers, me fournit des sujets de méditation que je n'oublierai jamais. Après avoir passé trois ou quatre heures à contempler ces volumes d'eau qui, avec une rapidité prodigieuse, se précipitent d'une hauteur de cent cinquante pieds, je croyais n'être resté là qu'un instant; mes yeux voulaient encore jouir de cette

scène. Mais la nuit m'en déroba la vue et me força à regagner mon gîte. Chemin faisant, je me répétais souvent à moi-même : Hélas ! des torrents de grâces se répandent tous les jours sur le cœur des hommes, et surtout sur le mien, et, semblables à ces rochers sur lesquels roule cette rivière immense, nous n'en sommes point pénétrés, et la grâce rentre dans l'abîme infini d'où elle était sortie, sans avoir produit aucun fruit. »

Cette disposition de Mgr Flaget à voir dans toutes les créatures autant de degrés pour s'élever jusqu'à Dieu, s'était développée avec les années, et il n'avait plus besoin d'aucun effort pour l'entretenir. Qu'il y a loin de ces grandes et salutaires tendances à cette mélancolie sotte et rêveuse se parlant à elle-même un langage puéril, dans lequel l'amour-propre trouve son aliment. « Sortir de soi », dirons-nous avec un des écrivains les plus religieux de notre époque, « considérer le monde extérieur avec désintéressement et respect, y chercher non des plaisirs seulement, mais des leçons », tout cela suppose une âme nourrie de la foi. « Le christianisme, si souvent accusé de fouler aux pieds la nature, a seul appris à l'homme à la respecter, à l'aimer véritablement, en faisant paraître le plan divin qui la soutient, l'éclaire et la sanctifie (1). »

On dit de saint François d'Assise qu'il aimait les rochers et les forêts, les moissons et les vignes, la beauté des champs, la fraîcheur des fontaines, la verdure des jardins, et la terre et le feu, et l'air et les vents, et il les exhortait à rester purs, à honorer Dieu et à le servir (2). » La belle âme de Mgr Flaget obéissait à de semblables instincts. Tout, dans la nature, lui parlait de Dieu, et sa pensée, qui n'était jamais oisive, trouvait dans chacune de ses créatures un motif de le louer et de le bénir. Aussi, lorsque venait le moment de la prière, il n'avait aucun effort à faire sur lui-même ; on eût dit plutôt qu'il rentrait dans son élément. Prier, c'était sa vie, et l'on a déjà vu que, tandis que les années lui enlevaient tout le reste, elles ne purent jamais lui ravir ce précieux trésor.

On peut donc affirmer que ce pieux évêque était vraiment

(1) *Le Correspondant*, Poésies de saint François d'Assise, article signé Ozanam, t. xx, p. 75.

(2) *Idem*.

homme d'oraison; que, malgré les travaux d'une vie constamment agitée, il a su conserver l'esprit de prière; et c'est là ce qui nous explique les grandes œuvres qu'il a faites, car autant nous sommes faibles lorsque nous travaillons seuls, autant nous devenons forts si Dieu est avec nous.

L'oratoire du cœur.

Sainte Catherine de Sienne, religieuse du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, était fille d'un teinturier de Sienne, en Toscane : elle naquit en 1347. Dieu lui inspira dès son bas âge un désir ardent de se donner à lui et de se consacrer à son service; il lui inspira, en même temps, une dévotion particulière pour la sainte Vierge sous la protection de laquelle elle voua sa virginité à Jésus-Christ dès l'entrée de sa huitième année. Elle aimait dès lors à vivre retirée, à parler peu, et à prier beaucoup; et la délicatesse de son corps n'empêchait pas qu'elle ne le macérât par des abstinences volontaires et par d'autres petites austérités secrètes.

Ses parents, s'apercevant de cette grande inclination qu'elle avait pour la solitude, crurent devoir s'y opposer; car ils la destinaient pour le monde. Ils tâchèrent de lui ôter toutes ces pensées de dévotion, et, pour y mieux réussir, ils résolurent de lui procurer dans leur maison assez d'occupation pour n'avoir plus tant de temps à donner à la prière et à ses autres dévotions, qui demandaient du repos et du loisir. Ce fut dans cette vue qu'ils renvoyèrent leur servante, et qu'ils mirent Catherine en sa place, pour faire les offices les plus bas et les plus pénibles de leur ménage. Dieu lui fit la grâce de bien user de cette mortification; se trouvant ainsi humiliée devant ses sœurs, elle souffrait leurs insultes avec beaucoup de patience et de douceur. Elle ne fut sensible qu'à la perte de sa chère solitude; mais elle en fit une intérieure dans son cœur, où elle se regarda au milieu de ses occupations extérieures comme étant toujours seule avec Dieu.

Depuis que le monde l'attaquait, elle n'en souffrait aucun

dérangement; parce que, disait-elle, elle s'enfermait dans le cabinet intérieur de son cœur, où elle se consolait avec son céleste époux.

**De l'Oraison et sublime contemplation de saint
Michel des Saints (1).**

L'oraison est un exercice aussi propre à la vie de l'âme que la respiration est propre à la vie du corps, et sans elle nous ne pourrions jamais atteindre à la fin de notre vocation. Comme F. Michel avait reçu dès son bas âge de grandes lumières sur cette vérité, il n'éprouvait pas de plus grand plaisir que de pouvoir converser par la prière avec Celui qu'il aimait de toute la tendresse de son âme. Par un effet de ces mêmes lumières, il s'affligeait beaucoup, il fondait en larmes en pensant qu'un grand nombre de créatures ne s'adonnaient pas, comme elles devaient, à ce saint exercice, et qu'elles perdaient, par cette oisiveté coupable, tout le prix des libéralités de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est si prodigue de ses dons pour ceux qui le cherchent dans ce saint exercice. Il en parlait avec la plus grande estime et dans les termes les plus persuasifs, pour en inspirer le goût. Il répétait souvent : « C'est le moyen le plus efficace et le plus sûr pour apprendre à connaître, à aimer et à servir Dieu.... Une personne sans oraison est comme un corps sans âme, parce qu'il lui manque la respiration et la chaleur. » D'autres fois il disait *que l'homme qui ne se sert pas de son intelligence comme il convient et pour s'élever à Dieu, ne se distingue pas du vil animal, et que ce serait merveille qu'il ne menât pas la vie de la brute.* Avec les religieux, qui sont obligés de tendre à la perfection, il tenait encore plus souvent les mêmes discours; il leur disait en outre, *qu'un religieux sans oraison est un soldat sans armes.* L'oraison du saint était si continuelle, si fervente, si sublime, qu'elle le tenait constamment dans une région élevée, où il était à l'abri de tous les assauts de l'ennemi et préservé de ses embûches.

(1) Extrait de sa Vie.

Il vivait toujours en la présence de Dieu, et ce pieux souvenir, gardé nuit et jour, entretenait la ferveur de son oraison. Depuis qu'il fut entré dans l'Ordre jusqu'au jour où il fut fait supérieur, il ne cessa jamais d'être en oraison, soit dans sa cellule, soit au chœur, et même, quand l'obéissance l'appelait à des fonctions extérieures qui causent tant de distractions aux âmes peu recueillies, il persévérait dans la pensée de Dieu et continuait son oraison, sans en être détourné par les devoirs qu'il avait à remplir. Le R. P. provincial, F. François de Sainte-Anne, lui ayant demandé une fois combien d'heures il donnait à l'oraison chaque jour, il répondit avec sa candeur et sa simplicité accoutumées, qu'il était toujours en oraison.

Mais le temps où il vaquait avec le plus de bonheur à ce saint exercice, parce qu'il était plus tranquille et moins exposé à être dérangé, était celui de la nuit, qu'il passait presque entière en oraison, soit avant, soit après matines, excepté les quelques instants qu'il accordait au sommeil. Il disait aux religieux, en les exhortant à faire oraison, « que le calme et le silence de la nuit étaient extrêmement propres pour se donner à Dieu et s'appliquer à la contemplation ; que pendant ce temps-là, la divine Majesté, oubliée ou offensée dans le reste du monde, venait pour ainsi dire se réfugier dans les églises des couvents, et qu'elle prodiguait aux religieux les secours extraordinaires de sa grâce ; que c'était là une vérité d'expérience, puisque la plupart des faveurs que les saints avaient reçues de Dieu, leur avaient été accordées pendant l'oraison et le silence de la nuit. »

Il passait presque toutes les nuits dans le chœur, occupé à méditer les divins mystères, à traiter, à converser familièrement avec son Dieu, sans interrompre un instant ses ferventes prières, jusqu'au moment où il les unissait avec celles de la communauté pendant les matines, et après l'office il continuait son pieux exercice, qui était le seul délassement et le seul repos de son âme. Cette continuité d'oraison, sans interruption et sans sommeil, fut chose fréquente chez lui ; néanmoins le plus ordinairement, il se retirait dans sa cellule, pour donner environ deux heures chaque nuit au soulagement de son corps. Ses supérieurs et ses confesseurs connaissaient ses forces spirituelles et la haute perfection à laquelle Dieu l'avait

appelé; c'est pourquoi ils lui permettaient ces veilles prolongées, après les fatigues du jour. Il paraît qu'on ne pouvait guère en agir autrement, et qu'il n'était pas en son pouvoir de mener un autre genre de vie, puisqu'il avait coutume de dire avec une naïveté charmante : « Le bon Dieu ne me laisse pas même dormir. Plus de sommeil; je ne puis plus le souffrir. »

Il continuait son oraison dans le courant du jour, au milieu même des occupations qui lui survinrent quand il fut supérieur, et qui lui enlevaient une partie de son temps. Il tâchait d'employer ce temps de manière à porter ceux avec qui il le passait, à prier et à aimer Dieu avec lui, et quand il était rendu à sa liberté, il se hâtait d'aller au chœur ou dans un autre lieu solitaire, pour continuer ses délicieux entretiens avec son divin Maître. Quand il avait envoyé la communauté prendre sa récréation du soir, il se tenait renfermé pour consacrer la soirée à la prière, n'ayant pas d'autre récréation ni d'autre passe-temps que de traiter avec Dieu de ses intérêts éternels.

Dans la vie de quelques saints, on indique les heures qu'ils consacraient à ces saints exercices; dans celle du F. Michel, il est plus facile d'indiquer celles qu'il n'y employait pas, parce qu'il lui était plus malaisé de se distraire de la contemplation des choses divines, qu'il ne l'est à un mondain de perdre un instant de vue ses vanités et ses folies.

Par son oraison continuelle, qui avait commencé chez lui avant même l'usage complet de la raison, le F. Michel parvint à un très-éminent degré de contemplation infuse et surnaturelle, peut-être même au plus haut degré. Dès que Notre-Seigneur commença à se communiquer à lui, pendant sa plus tendre enfance, il correspondit avec une ferveur angélique et une grande fidélité à toutes les divines faveurs, et ces faveurs, Notre-Seigneur les augmentait sans cesse, en le faisant croître dans sa connaissance et dans son amour. De manière que Dieu éclairait l'intelligence et enflammait la volonté de Michel, et Michel avançait toujours dans la connaissance du souverain bien et dans la ferveur de la divine charité. Celle-ci l'excitait puissamment à la contemplation, parce que de l'amour procède le désir de connaître, de voir l'objet aimé, et quand, par la contemplation, il avait reçu de nouvelles lu-

mières pour connaître quelque chose des divines perfections, sa charité, son amour l'embrasait encore plus : et c'est là tout le secret de la vie contemplative, qui consiste à voir la vérité divine par la lumière de la foi, et à l'aimer par dessus toutes choses. Par une admirable circulation de lumière et d'amour, lumière dans l'esprit, feu dans le cœur, la vie divine allait toujours se dilatant dans l'âme du F. Michel : plus il aimait, plus il recevait de lumière, et plus il recevait de lumière, plus il croissait en amour. Mais comme les grâces dont la divine libéralité enrichit son âme, en éclairant sa foi, sont d'un ordre supérieur, le genre de contemplation du serviteur de Dieu fut si élevé, qu'il n'est pas facile de le comprendre ni de l'expliquer ; c'est pour cela que nous serons obligé parfois, en traitant ce sujet, d'employer les termes usités dans la théologie mystique.

La conversation continuelle du F. Michel avec Dieu tenait si occupées toutes les puissances de son âme, qu'aucune affaire extérieure, quelque importante qu'elle fût, ne pouvait le distraire de la pensée et de l'amour de son Maître qu'il avait toujours devant les yeux, et auquel il était intérieurement uni. C'est ce qui le rendait ordinairement si absorbé en Dieu, si inattentif aux choses de la terre, comme un homme *dont toute la conversation est dans le ciel*. Il lui arriva de passer trois, quatre et même cinq ans dans un couvent, sans connaître les religieux qui l'habitaient. A table, chez des séculiers, il demandait parfois de l'eau, et quand on lui en apportait, il paraissait tout surpris, comme s'il n'avait rien demandé, et il ne savait dire s'il avait bu, ni s'il avait mangé. Lui-même avoua à un de ses confidants que, dans certaines occasions, il était tellement hors de soi qu'il ne savait ni s'il mangeait, ni s'il buvait, ni s'il dormait, ni s'il était dans sa cellule ou hors de sa cellule ; que plus d'une fois, se trouvant dans la rue, il ne pouvait se rappeler ni quand il était sorti de la maison, ni comment il était venu là, mais qu'à peine avait-il fait cette réflexion que son esprit commençait à s'absenter et à reprendre la route par laquelle Dieu le faisait marcher.

L'Oraison continuelle du Bienheureux Labre.

Le bienheureux Benoit-Joseph Labre commençait la journée par diriger toutes ses pensées vers Dieu, et récitait les formules des divers actes qui composent l'exercice quotidien. Il rendait surtout grâce à Dieu de tous les bienfaits reçus non-seulement par lui, mais par le monde entier. Ensuite il se répandait en actes d'amour, protestant de vouloir les renouveler à tous les instants et dans chaque action de la journée, et priait Dieu de l'assister pour les faire toutes conformément à sa sainte volonté. Après avoir offert son cœur au souverain Bienfaiteur, il lui témoignait un grand désir de suppléer à la reconnaissance que lui déniaient les âmes ingrates, tels que les pécheurs et les infidèles, pour lesquels il demandait avec ferveur la grâce de la conversion. Il formait ensuite l'intention de gagner toutes les indulgences qu'il pourrait durant le cours de la journée et de les appliquer au soulagement des âmes des trépassés. De plus, il priait Notre-Seigneur de lui imprimer vivement dans le cœur, dont il lui faisait l'entière consécration, le souvenir de sa douloureuse passion, et se servait pour cela de la jaculatoire suivante : « O Jésus ! mon amour, je vous donne mon cœur ; ô Dieu, infiniment aimable, gravez votre passion dans ce cœur ! » Enfin, s'adressant à la très-sainte Vierge, il la suppliait de le préserver durant ce jour et à jamais de l'atteinte de tout péché, et de conserver en lui l'amour de son divin Fils, comme aussi d'obtenir de lui la conversion de tous les pécheurs, et il terminait sa prière par cette invocation : « Soyez notre guide à tous pendant cette journée et toujours. »

Durant son séjour à l'hospice, outre ses prières particulières, il assistait encore à celles qui se faisaient en commun. Pour prières vocales durant toutes ses stations dans les églises, il s'était imposé la récitation du bréviaire romain, l'office de la sainte Vierge, les litanies des Saints, le chapelet du rosaire et quelques autres oraisons indiquées par les livrets qui furent trouvés sur lui. Il répétait souvent le *Miserere*, soit en sortant de l'église, soit en marchant dans les rues, et on le voyait faire

de fréquentes inclinations de tête durant cette récitation. Il n'omettait jamais les prières relatives à la confrérie des Cordeliers dont il portait le cordon sur la chair.

La fin de la journée était digne du commencement. Après un examen de conscience des plus sévères, il exprimait sa contrition par des actes plus ou moins développés. Puis il en venait, comme le matin, à remercier le Seigneur, comme époux de son âme, des faveurs qu'il avait reçues de lui dans le courant du jour. Il protestait de nouveau qu'il voulait l'aimer continuellement pendant son sommeil, il pria derechef pour les âmes du purgatoire et pour la conversion des pécheurs et des infidèles, pour laquelle il offrait volontiers de répandre tout son sang, et, à défaut, se proposait d'aimer Dieu en leur place, et finalement plaçait son cœur dans celui de Jésus, assurant vouloir y trouver son repos. Ensuite il se tournait vers la Vierge-Mère, pour la remercier des grâces qu'elle lui avait obtenues depuis le matin ; il lui recommandait les âmes souffrantes, et celles des pécheurs et des infidèles ; il s'offrait à l'aimer au nom de tous les hommes, jusque pendant son sommeil, en terminant par ces paroles : « C'est sous votre manteau protecteur que j'entends me livrer au repos. »

Il n'est pas besoin de dire avec quelle attention et quelle ferveur le Bienheureux s'acquittait de toutes ces prières journalières ; car il n'était pas de ceux qui, en se chargeant de beaucoup de pratiques quotidiennes, se donnent ensuite tant de hâte pour terminer leur tâche, que la précipitation qui s'ensuit éteint la dévotion, comme sainte Thérèse avoue qu'il lui arrivait au commencement de sa carrière spirituelle. Benoît récitait les siennes, quel qu'en fût le nombre, lentement, posément, articulant chaque syllabe et pesant le sens de chaque parole. Il n'était pas non plus de ces superstitieux ignorants que condamne Jésus-Christ, et qui pensent, comme les païens, que le succès de leurs prières dépend de la multitude de leurs paroles plutôt que de l'ardeur de leurs désirs, s'inquiétant peu de s'embrouiller dans un verbiage confus, pourvu qu'ils aient bégayé de longues formules. « A quoi bon, reprend saint François de Sales, tant de paroles ? A quoi bon tant de presse ? Un seul *Pater noster* avec attention et ferveur, vaut plus que cent, dits à la hâte et en courant. »

La manière dont priait le serviteur de Dieu était bien conforme à ces maximes et donnait la mesure du sentiment intérieur qui l'animait et qui le faisait appeler par plusieurs personnes : *l'homme de la prière*. Aussi souffrait-il beaucoup de la dissipation et de la volubilité italiennes, lorsqu'il en était témoin dans les exercices publics ; et à l'hospice il lui arrivait quelquefois de se taire, lorsqu'il ne pouvait suivre la rapidité de la récitation, sans perdre entièrement sa pieuse gravité. On voit par là quels étaient les sentiments de son cœur, pendant que sa langue prononçait des prières vocales, et mieux encore quelles étaient les opérations de l'Esprit-Saint pour produire dans cette âme les gémissements ineffables de la prière (1).

(1) On lit dans la *Foi Picarde* :

« Le triduum célébré dans la cathédrale, à l'occasion de l'inauguration du monument qui vient d'y être élevé en l'honneur du Bienheureux Benoît-Joseph Labre, a été célébré avec une bien grande édification. Notre population attribue à la protection de notre saint compatriote et à la dévotion qu'elle lui porte la préservation, dont nous jouissons jusqu'à présent, du choléra qui exerce ses ravages autour de nous. »

Le *Propagateur* publie à ce sujet l'intéressante description que nous reproduisons ici :

« Le monument élevé en l'honneur du Bienheureux Benoît-Joseph Labre, dans la cathédrale d'Arras, est maintenant achevé, inauguré et délivré de l'enveloppe qui jusqu'ici le cachait à tous les yeux. Aujourd'hui nous pouvons en admirer la véritable élégance et suivre de l'œil les lignes harmonieuses qui en dessinent l'ensemble.

« L'aspect général est des plus heureux. Il offre d'abord aux regards un dôme léger porté sur quatre gracieuses colonnes formant un dais d'honneur à la statue du Bienheureux. Ce dôme repose sur un soubassement creux, sorte de grand tabernacle ou plutôt édicule renfermant la châsse où se trouve une partie notable du chef de Benoît Labre. Cet édicule repose lui-même sur un délicieux petit autel élevé de trois degrés au dessus du sol. Le tout est rattaché à la colonne par un travail délicat où le bois a revêtu une grande souplesse, où les lignes courbes abondent, où les lignes droites ou plutôt brisées des frontons sont désignées par des ornements à jour. En un mot, c'est gracieux et digne, c'est bien compris de dessin et d'exécution ; on a tiré tout le parti possible des ressources de l'art, grec, en y joignant avec bonheur l'élément byzantin, ce qui d'ail-

Oraison du Bienheureux Paul de la Croix (1).

Le maître intérieur qui enseignait au P. Paul des leçons si sublimes, c'était l'oraison. C'est à cette fournaise céleste qu'il s'enflammait de l'amour de Dieu qui est, dit l'Apôtre, un foyer inextinguible de charité : *Deus noster ignis consumens est* (Hebr. XII). Il avait pour elle un attrait remarquable; il s'y adonnait tout entier, ce que saint Jean Chrysostôme regarde comme la preuve d'un grand amour; enfin, on ne peut dire combien il était affectionné à ce saint exercice; il y trouvait sa force, son repos, son trésor. Dès sa jeunesse, il avait coutume de se lever la nuit et de se rendre, pieds nus, avec son frère J. Baptiste, dans un oratoire; il y récitait l'office divin et s'entretenait, pendant le silence de la nuit, avec la divine Majesté. Outre le temps qu'il consacrait à l'oraison avec la communauté, il se levait le matin avec les autres pour prier plus longtemps ou pour se préparer à dire la sainte messe, s'occupant de bonne heure à exciter dans son cœur de nouveaux sentiments d'amour et de désir envers Jésus-Christ. Avait-il

leurs est parfaitement d'accord avec l'architecture de la cathédrale.

« A ces véritables beautés architecturales vient se joindre celle de la sculpture. Un bas-relief embrassant tout l'espace qui forme le fond du petit autel représente une des actions les plus héroïques de la vie du Bienheureux. Benoît-Joseph vient de recevoir une aumône; mu par un sentiment de charité extraordinaire, il la donne à un autre pauvre. Mais celui qui lui avait fait l'aumône, interprétant cette action dans un sens bien différent, et croyant que c'est orgueil ou dédain, le frappe cruellement. Au lieu de se plaindre, le Bienheureux suit à la lettre le conseil du Sauveur, et tend l'autre joue à celui qui déjà l'a traité si inhumainement. Cette action, où se montrent la charité, la douceur, l'empire sur soi-même, l'humilité et tant de vertus, a été fort bien rendue dans le bas-relief dont nous parlons. Les personnages sont peu nombreux, sur un même plan, dans des attitudes bien définies; la scène se comprend du premier abord; c'est d'une bonne école, et comme composition et comme exécution. »

(1) Voyez sa Vie, par STRAMBI.

un instant de loisir ? il en profitait avec empressement pour s'unir de plus en plus à Dieu et se plonger dans cet océan de bonté.

C'est pour cela qu'il aimait à être seul. S'il était obligé de sortir, il se hâtait de rentrer au plus tôt, afin de jouir en paix de son Dieu. Le temps de ses maladies était un temps précieux pour lui ; son recueillement était continu ; il restait volontiers seul et tenait ses croisées fermées, passant des heures entières à réciter des prières vocales ou à s'entretenir dans le silence avec son Dieu. Aussi l'infirmier lui disait-il souvent : « Vous êtes toujours en prière. — C'est là, du moins, mon intention, lui répondait le père. »

L'infirmier qui a déposé sur ce point ajoute : « Bien souvent j'entrais dans sa chambre, sans qu'il me vît, et je, le trouvais profondément recueilli. Lorsque je l'appelais, il paraissait se réveiller d'un profond sommeil. Je lui disais à dessein : « Je suis fâché de vous avoir éveillé. — Je ne dors pas, me répondait-il, mais c'est mon habitude d'être ainsi. » C'est à dire que son habitude était de se tenir en oraison.

Pour savoir au juste quel était le don d'oraison du P. Paul, il convient d'entendre son confesseur. Il l'avait fait le dépositaire des secrets de son âme, conformément à cette maxime si sage et si utile qu'il enseignait aux autres : il faut être secret pour les créatures, excepté pour le père spirituel. C'est là, ajoutait-il, une des marques et un des fruits les plus sûrs auxquels on peut reconnaître les dons de Dieu. Voici donc ce que dit son confesseur : « Dès le principe de sa conversion, le Seigneur, comme il me l'a avoué plusieurs fois, lui accorda un don d'oraison très-spécial ; il se sentait tellement ravi en Dieu qu'il ne s'en serait jamais détaché..... Souvent il se sentait ravi hors de lui-même et avait des extases sublimes ; c'est ce qui fit dire un jour à un bon frère capucin : « Monsieur Paul, à ce que je vois, vous voulez aller en paradis. » Dès les commencements, il s'appliqua à méditer mûrement la passion et la vie de Jésus-Christ ; cette méditation produisait en lui une componction, une abondance de sentiments et de larmes, difficile à décrire. Le Seigneur, pour s'accommoder à sa capacité, lui donnait fréquemment dans ces commencements des vues sensibles sur les mystères de sa vie et de sa passion ; il en vint à se faire voir à lui

sous la forme d'un gracieux enfant, pendant qu'il récitait le saint Rosaire. Mais il ne tarda pas à le sevrer de ces faveurs sensibles pour lui en accorder de plus spirituelles et de plus éloignées des sens. Les visions devinrent intellectuelles, le Seigneur les répandait en forme d'empreinte, à peu près comme la figure d'un cachet s'imprime sur la cire molle ; et dans ces communications, il lui faisait entendre tant et de si grandes vérités sur les mystères de la foi, que selon ce que Paul disait à son directeur d'alors, une bibliothèque de livres n'eût pas suffi pour les expliquer. Telle est sans doute l'origine de cette science céleste des choses de Dieu, dont il était rempli, et qu'il savait si bien communiquer aux autres. Outre les vérités de la foi, le Seigneur lui révéla les épreuves auxquelles il le destinait, et la grande œuvre de la congrégation, pour l'établissement de laquelle il l'avait choisi. Par suite de ces lumières et de ces grâces célestes, Paul se sentit tant de force et de courage qu'il aurait passé au travers des haches et des épées. Ne sachant comment expliquer à son directeur ces communications divines, ni leurs résultats, voici à quelle comparaison il recourait : « Figurez-vous, disait-il, que vous avez entre les mains un plat d'or très-pur, que vous y jetez ou versiez la quintessence des parfums les plus rares, les plus doux, les plus exquis ; qu'ensuite vous plongiez et humectiez dans ce plat un mouchoir très-fin de Hollande, pour en aspirer l'odeur ; ce mouchoir vous donnera un parfum inexplicable ; composé de tous les parfums ; voilà ce que mon âme éprouve quand je reçois ces communications intimes et cachées. » La bonté divine continua pendant l'espace d'environ douze ans à répandre sur lui le baume et l'onction de sa miséricorde. De temps en temps, néanmoins, pour le façonner peu à peu au combat, elle le visitait par des sécheresses et de grandes désolations ; mais elles n'étaient ni aussi fréquentes, ni aussi longues. Depuis, ce grand Dieu qui se joue dans l'univers voulut se jouer amoureusement de son serviteur, en le laissant le reste de sa vie, c'est à dire environ cinquante ans, dans les sécheresses et les désolations intérieures les plus horribles, ne lui donnant plus qu'à de rares intervalles, quelques moments fort courts de relâche.

Dans ces moments, on l'eût pris pour un séraphin ; il

parlait alors avec tant de feu et d'ardeur des choses célestes, que ses auditeurs en étaient transportés; lui-même, après cette trêve, se sentait rempli de force et de courage pour souffrir avec une générosité héroïque son martyre intérieur. Étant au plus fort de ses ténèbres, il disait, après avoir rendu compte de son intérieur : « Bien que je me trouve dans un état si misérable, qu'il me semble ne plus avoir ni foi, ni espérance, ni charité, ni même cette lumière naturelle dont jouissent les autres hommes, et qu'ainsi je sois tout semblable à un animal; malgré cela si l'on me demandait à tout moment : A quoi penses-tu? il me semblerait pouvoir répondre que j'ai Dieu seul en vue dans la partie supérieure de l'âme. » De là on peut conclure que son oraison était continuelle et d'autant plus noble, plus parfaite et plus sublime, qu'elle était plus cachée, plus secrète et plus dégagée de tout ce qui est sensible. Aussi disait-il souvent qu'il lui semblait impossible de ne pas penser à Dieu, notre âme étant toute remplie de Dieu, et nous tous plongés en Dieu. Témoignait-on ne pas entendre cette vérité : « Mais, disait-il, cela se trouve dans notre *Pater*. Ne dites-vous pas : *Qui es in cœlis?* Eh bien, notre âme est un ciel spirituel où la divine Majesté réside comme sur son trône. Comment donc est-il possible d'oublier Dieu et de ne pas l'aimer? »

**Moyens employés par le Bienheureux Paul de la Croix
pour faire des progrès dans l'Oraison.**

Pour entretenir de continuelles et intimes relations avec Dieu, et s'affectionner toujours davantage à ses divines perfections, le père Paul se plaisait à lire les livres de piété et surtout la sainte Écriture, dans laquelle Dieu parle et nous révèle son cœur; certains ouvrages de saint Augustin, les œuvres de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse et autres semblables. Il préférait pour ses lectures les livres qui commencent par la lettre *s*, c'est à dire composés par des saints, comme le conseille saint Philippe de Néri, et il conseillait la même chose aux autres. Il avait un plaisir extrême à lire les pieux écrits

de Jean Taulère, il en pénétrait la profonde doctrine et les citait fréquemment dans ses discours. Il en faisait tant de cas qu'au seul nom de Taulère, on voyait ses traits s'enflammer et ses yeux verser des larmes de joie et de dévotion ; il s'était approprié la doctrine de ce grand homme sur l'union de l'âme avec Dieu, sur le repos en Dieu, sur l'anéantissement en Dieu, etc., parce que son expérience lui en avait fait connaître la vérité. Il exhortait de même les autres à profiter des enseignements de cet auteur sur les moyens de parvenir à l'union avec Dieu. Il voulait que ces sortes de lectures ne fussent pas une étude spéculative et stérile, mais toute pratique. « Mon bien cher Père recteur, écrivait-il à ce propos, le moment est venu de vous tenir au fond de Taulère, je veux dire, de vous tenir dans la solitude intérieure et de prendre un repos amoureux dans le sein de Dieu. Là vous apprendrez à devenir un bon recteur et un saint. »

Telles étaient les lectures ordinaires du Père Paul. Disons qu'il avait encore un autre livre beaucoup plus grand dans lequel il ne cessait pas de lire, c'est à dire celui de la Création. Que sont en effet les créatures visibles pour les âmes pures et aimantes, sinon de grands caractères tracés par la main amoureuse du Créateur, où elles lisent les grandeurs invisibles et les infinies perfections de Dieu ? Aussi quand le Père Paul se promenait dans l'enclos, il lui semblait souvent entendre une voix qui lui rappelait l'obligation d'aimer Dieu. Une fois entre autres, qu'il était à la maison de Saint-Ange, étant sorti, et voyant partout des fleurs, il se mit à les toucher de son bâton, en leur disant : *taisez-vous, taisez-vous* ; il lui semblait, comme il le racontait ensuite, moitié riant, moitié pleurant de contentement, que ces fleurs lui disaient hautement : *Aime ton Dieu, aime ton Dieu*.

L'expérience lui ayant appris l'utilité de cette pratique, il la conseillait en ces termes à un de ses pénitents : « Soulagez votre esprit par quelque honnête récréation, par le repos nécessaire, en vous promenant seul et en écoutant prêcher les fleurs, les arbres, les prairies, le ciel, le soleil et l'univers entier ; vous verrez qu'ils vous exhorteront à aimer et à louer Dieu, qu'ils vous exciteront à exalter la grandeur du souverain architecte qui leur a donné l'être. »

Le serviteur de Dieu aimait beaucoup lui-même à entendre ce genre de prédication. Un jour il quittait un endroit où il venait de donner la mission. Se sentant suivi par le peuple, il pria ces bonnes gens de le laisser seul ; parce que, disait-il, lui aussi avait besoin d'entendre un sermon. On lui obéit, et il se mit à contempler les fleurs et la verdure des champs, qui semblaient lui dire à leur manière : *Aimez Dieu, servez Dieu, glorifiez Dieu* ; et il écoutait attentivement cette prédication muette, il est vrai, mais bien éloquente pour un cœur qui aime et qui désire croître dans l'amour.

Combien le B. Paul de la Croix aimait la solitude.

On trouve Dieu plus aisément, on en jouit plus librement dans la solitude. Notre Bienheureux y goûtait les délices de la contemplation. Un jour, après vêpres, étant allé au bois qui est au voisinage de la retraite Saint-Ange, il se retira dans un endroit touffu pour n'être point troublé dans ses entretiens avec Dieu. Cependant, comme c'était congé ce jour là, nos étudiants dirigèrent leur promenade de ce côté-là. Tout à coup ils aperçoivent le bon Père qui se promenait, tête nue, dans un fond où il y avait de l'ombre ; ils s'approchent et le voient tout absorbé en Dieu. L'un d'eux plus hardi, le voyant un chapelet à la main, dit : Est-ce que vous recitez la couronne du Seigneur ? Le Père le lui montrant avec simplicité et candeur, lui fait voir qu'il en était encore au commencement et lui explique qu'il s'était arrêté à cette parole *Pater noster*, et qu'il n'avait pu passer outre, bien qu'il y eût déjà un certain temps qu'il se promenait. C'est ainsi qu'à l'ombre des bois, son esprit se reposait en Dieu, notre bon Père, et qu'il goûtait la douceur de ces paroles si chères à son cœur : *Notre Père*. Un religieux venait-il à conférer avec lui de son intérieur, il l'exhortait à faire oraison sur ces mêmes paroles : Notre Père, qui êtes au cieux ! « Prononcez-les d'abord, lui disait-il, puis gardez le silence et laissez agir le cœur. » Notre Bienheureux trouvant tant de charmes et goûtant si bien Dieu dans la solitude, on s'explique le grand amour qu'il avait pour la retraite. Il ne l'eût jamais

quittée de son propre mouvement, et il eût passé toute sa vie dans cette sorte de tombeau où l'on meurt au monde afin de ne vivre que pour Dieu. C'est pourquoi il écrivait à quelqu'un en ces termes : « 1^o Là où je n'ai rien à faire, je ne m'y arrête pas. 2^o Quand j'ai rempli mon devoir, je dois me retirer et me dérober aux regards. C'est ce que j'espère observer de mieux en mieux ; j'en ai pris la ferme résolution pendant ces saints jours ; telle est la volonté de Dieu. Celui qui converse souvent avec les hommes en devient moins homme. 3^o Je ne puis aller à Orbitello, car je suis toujours plongé dans d'horribles peines ; j'ai résolu de ne pas descendre de la montagne sans nécessité ; j'ai l'intention bien arrêtée de m'ensevelir ici, excepté le temps des missions. » Ce grand amour de la solitude l'obligeait encore, lorsqu'il allait au dehors, de fuir le plus tôt possible ; excepté la gloire de Dieu, aucun motif ne pouvait évidemment le retenir. Lors même que sa santé semblait exiger qu'il restât, il s'empressait malgré tout de rentrer à la maison. Jamais on ne vit diminuer en lui son affection pour la solitude. Dans ses dernières années, tout son désir était de pouvoir se retirer au noviciat pour y terminer ses jours dans la retraite, caché aux yeux des hommes.

Je n'aurai pas l'avantage, écrivait-il, de voir vos petites constructions ; nous avons le chapitre au printemps, et immédiatement après, je partirai, s'il plaît à Dieu, pour le noviciat. Ne faites pas de démarches à mon sujet ; ma mort étant si prochaine, je veux me retirer de tout ; j'ai travaillé aussi longtemps que j'ai pu ; je ne le puis plus maintenant. »

Quand il était forcé de quitter sa retraite, il portait partout avec lui une solitude intérieure, où il conversait seul à seul avec Dieu. Ses voyages mêmes lui servaient à se recueillir toujours davantage ; il marchait tout absorbé en Dieu, qu'il aimait si ardemment. Un témoin très-digne de foi a déposé ce qui suit : « A peine sorti de la retraite et des endroits habités, il récitait dévotement les litanies de la sainte Vierge et une prière pour les âmes du purgatoire, avec ses compagnons, puis il saluait les saints anges, en disant l'antienne et l'oraison de leur office, après quoi il marchait en silence pendant plusieurs milles ; on lui voyait alors les yeux baignés de larmes et le visage en feu comme un séraphin. » Au bout de ce temps, il rompait le si-

leuce pour s'écrier : « Mes chers frères, élevons nos cœurs. Tout ce que vous voyez est notre bien ; ce qui appartient au père appartient au fils ; tout cela est à Dieu notre Père, donc c'est à nous qui sommes ses enfants. »

D'autres fois, en voyant les arbres, les fleurs et la verdure, il disait tout brûlant du feu divin : « Taisez-vous, taisez-vous ; cessez de prêcher. » Lorsqu'il apercevait de loin un village, il engageait ses compagnons à s'agenouiller et à envoyer leur ange gardien offrir leurs hommages au Très-Saint Sacrement.

Le Père Paul trouvait donc son bonheur à s'entretenir familièrement avec Dieu dans l'intérieur de son âme ; mais sachant que le divin Époux est très-ami du secret et de l'humilité qui en est la gardienne, il tâchait de s'abstenir de toute démonstration extérieure et de se tenir caché aux yeux des hommes, afin de plaire d'autant plus à Dieu. Il était gai sans apprêt, ennemi mortel de la feinte, de l'hypocrisie et de l'affectation, comme aussi de certains travers assez ordinaires aux commençants, qui s'imaginent que la piété consiste à tenir la tête penchée avec art, ou à faire d'autres démonstrations. Faisant l'oraison avec la communauté, il s'abstenait avec grand soin de toute marque extraordinaire de dévotion, comme soupirs, gémissements ou prostrations singulières. Excepté les larmes que l'amour lui faisait répandre sans bruit, il ne donnait aucun autre signe qui pût trahir ses communications avec Dieu. Il désapprouvait hautement toute singularité et paraissait ne pouvoir en souffrir aucune, chacun, à son avis, étant obligé de garder son secret avec soin. Comme il vivait dans le recueillement, son maintien extérieur et sa contenance édifiaient et touchaient beaucoup, sans qu'il s'en aperçût ; on sentait bien que son corps seul était sur la terre et que, pendant qu'il la touchait des pieds, il était au ciel par ses affections. Tous ceux qui le voyaient, tiraient de là un sujet d'édification. C'est ce que lui avait prédit le Seigneur, en l'instruisant familièrement sur ce point. En effet, un jour qu'il éprouvait un fort vif désir d'édifier toujours le prochain, et cela, dans des vues toutes saintes, il se mit à réfléchir sur les moyens qu'il pourrait employer à cette fin. Au même moment, une voix intérieure, dont il ne put méconnaître l'origine céleste, lui dit en termes clairs : « Pour me plaire, vous devez toujours garder le maintien que vous avez mainte-

nant; quant à l'édification du prochain, elle suivra d'elle-même. » Cette voix fit sur lui une impression vive et efficace. Tout le reste de sa vie, il s'appliqua à se tenir recueilli et uni à Dieu, bien convaincu que celui-là ne peut répandre une odeur de mort, qui se tient uni au Maître des vertus et de la vie.

Méthode d'Oraison de la Vénérable Agnès de Jésus (de Langeac).

Quoique, dès son enfance, Dieu, par des grâces extraordinaires, l'élevât souvent à une oraison très-sublime, néanmoins, pour rendre continuel ce saint exercice, il a fallu qu'elle y travaillât. Et une des choses plus utiles à considérer en sa vie, c'est la diligence qu'elle a apportée, et la peine qu'elle a prise pour en venir à bout.

Dès l'âge de six ans, entendant souvent dire à son bon maître qu'il fallait toujours aimer Dieu, elle en demanda le moyen à son confesseur. Ce religieux lui dit que, pour se rendre habile en cet art sacré de l'amour divin, il fallait s'adonner à celui de l'oraison. Elle s'y appliqua donc fort sérieusement, et entreprit avec tant d'affection la pratique de la présence de Dieu, qu'en moins de deux ans, Dieu, se laissant trouver à une âme qui le cherchait de si bon cœur, fut le continuel objet de ses pensées et de ses affections.

Voici de quelle façon elle s'acquît cette habitude si sainte et si heureuse :

Au commencement, elle eut assez de peine à arrêter son esprit dans l'oraison ; car, comme c'était un esprit vif, il se dérobait facilement et s'en allait parmi les créatures. Après qu'elle eut remarqué ce défaut, elle se servit d'adresse pour fixer son esprit, en le trompant heureusement. Elle commençait son oraison par la présence de Dieu, et se disait à elle-même : « Allons, mon âme, il faut se tenir un quart d'heure devant Dieu, et être bien attentive à lui et pour lui. »

Le quart d'heure écoulé à la bonne mesure, elle s'encourageait à continuer, disant à son âme : « Poursuivons un peu,

et passons la demi-heure. » Et s'animant encore après la demi-heure, elle employait l'heure entière et quelquefois bien davantage en ce divin exercice, auquel elle s'attachait avec une obstination sainte et tout à fait admirable en une enfant de six à sept ans, telle qu'elle était alors. Aussi Notre-Seigneur agréa tellement cette fidélité et la récompensa si magnifiquement qu'avant que les deux ans fussent expirés, elle se trouva continuellement unie à son bien-aimé. De sorte que, bien qu'elle parlât et s'occupât extérieurement, elle n'était pas pour cela détournée de sa chère présence. Son cœur et ses pensées s'élevaient vers Dieu et s'arrêtaient facilement en lui, comme les fleurs solaires envisagent naturellement et suivent sans efforts la grande source de lumière qui fait leur vie.

Les Mémoires confirment par les faits suivants la constante application à Dieu de cette pieuse enfant, et le besoin qu'elle en éprouvait. Il arriva que les petites compagnes d'Agnès, qui la venaient visiter, l'interrompaient indiscrètement dans ses oraisons. Pour se soustraire à d'inutiles causeries et demeurer tranquille avec son bien-aimé, Agnès montait, quand elle prévoyait ses visites, sur le toit de la maison de son père, en faisant ôter à sa sœur l'échelle qui lui avait servi pour cela, de crainte que quelque curieuse ne vint la déranger dans son oraison, derrière le tuyau de la cheminée où elle restait cachée.

Une de ses compagnes, qui se fit quelque temps après religieuse, avait invité Agnès à venir à la maison de ses parents. Comme elles étaient ensemble, assaisonnant leur travail de propos édifiants, survinrent le frère de cette compagne et d'autres jeunes gens riches de la ville, qui avaient des discours fort libres.

« Ma sœur, dit cette fille, je crains que le bruit et la liberté de ces discoureurs ne vous fassent de la peine.

— Non, non, répond doucement la pudique enfant ; je vous assure que je ne me suis point encore aperçue de leurs entretiens, et ne sais pas même s'ils ont parlé. »

Cela lui est arrivé un nombre infini de fois, remarque le P. Panassière, tant son esprit était occupé en Dieu et en sa sainte présence.

Néanmoins, pour ne pas s'exposer à la perdre, aussitôt qu'Agnès eut entendu sa compagne, elle lui demanda la clef de sa

chambre, où elle fut environ trois heures enfermée et occupée avec Dieu.

Malgré le puissant attrait d'Agnès pour l'oraison, par une touchante industrie de l'Epoux divin qui se dérobaît à elle pour en être plus instamment cherché, parfois elle avait peine à entrer en ce saint exercice. Mais elle n'en demeurait pas là, comme font ceux qui s'y endorment ou prennent le change, se jetant dans mille pensées étrangères. Agnès se levait alors et faisait quelques tours de chambre, comme afin d'éveiller et secouer toutes les puissances de son âme ; et puis elle se remettait à genoux, luttant toujours et si fidèlement avec la difficulté qu'elle restait enfin victorieuse.

Sa coutume a toujours été de commencer ses oraisons en la façon que Jésus-Christ pria au jardin de Gethsémani. Et d'abord elle se prosternait de son long en terre, n'osant lever les yeux vers Dieu dans le sentiment de sa bassesse ; elle disait ensuite son *Confiteor* avec une grande compbction et d'abondantes larmes. Son exercice ordinaire était de pleurer ses péchés, ou plutôt ses imperfections ; elle y fut fidèle toute sa vie. Après chaque oraison, elle faisait sur le sujet de ses méditations les réflexions qui pouvaient lui servir pour la pratique de quelque vetru ; elle ne manquait pas d'en user dans l'occasion.

Voilà comme notre Agnès *ordonnait la charité*, selon la volonté de son divin Epoux, dans ses doux et nombreux colloques avec lui.

Ce bien-aimé Sauveur voulant, avec une sainte jalousie, se conserver à lui seul toute l'attention de son cœur si pur et si amoureux, outre les grâces intérieures par lesquelles il l'attirait sans cesse à sa conversation intime, lui en fit une extérieure fort remarquable. Moyennant cette faveur, quand elle sortait de la maison, elle pouvait aller partout où il était nécessaire, sans avoir besoin de penser ni aux lieux où elle allait, ni aux chemins qui y conduisaient, ni à aucune autre chose extérieure.

Son confesseur, en lui conseillant de faire à minuit son oraison, lui avait dit que ce serait assez de trois heures, à quoi elle voulait bien obéir ; mais il n'était pas toujours en son pouvoir de s'en retirer au bout de ce temps-là, quand elle était plongée en Dieu.

Le P. Panassière, dominicain, qui est celui qui l'a le plus longtemps gouvernée, assure dans ses Mémoires, et l'a dit aussi de vive voix, que la voulant un jour bien mortifier, il ne crut pas le pouvoir faire d'une manière plus sensible qu'en lui défendant ce saint exercice, pour lequel elle avait tant d'ardeur. Il lui dit donc assez brusquement : « Vous ne ferez point d'oraison de trois semaines. » Elle ne fit que baisser doucement la tête sans répliquer un seul mot, et se retira avec la volonté d'obéir aveuglément à cette défense. Mais l'heure de minuit étant venue, ce fut alors que cette mortification fut extrêmement affligeante à son cœur amoureux, et qu'elle se mit à gémir doucement et à dire à Notre-Seigneur : « Hélas ! mon cher époux, sera-t-il bien possible que je demeure dans ce lit sans faire oraison ? Néanmoins, ô mon Tout, je veux faire l'obéissance, puisqu'elle m'est une marque de votre très-sainte volonté. » Sur cela, une parole intérieure lui dit : « Ma chère fille, ne t'afflige point, mais aime, et tu seras aimée. » Ces paroles la consolèrent extrêmement, et elle sentit en même temps de grandes inflammations dans le cœur. Le même P. Panassière, après avoir rapporté ceci, observe que ces sortes de paroles de Dieu à une âme sont une marque assurée de son amour envers elle, selon la doctrine d'Albert le Grand. Nous voyons en cette action d'Agnès un grand exemple d'une parfaite obéissance, et tout ensemble d'un amour bien grand et bien tendre pour l'oraison.

Ses directeurs nous assurent qu'en considérant ainsi son divin Époux soumis à des humiliations et à des douleurs si excessives pour l'amour d'elle, elle entraînait en des sentiments inconcevables d'admiration, d'amour et de compassion, qui étaient toujours accompagnés d'un torrent de larmes.

Ce fut dès l'âge d'environ six ans qu'elle commença ses premières méditations sur le mystère adorable de la prière du Fils de Dieu au jardin des Oliviers. Il lui arriva qu'ayant considéré attentivement son aimable Sauveur prosterné sur sa face très-sainte et versant le sang avec la sueur de tous les endroits de son corps sacré, par la violence de son agonie, elle en demeura tellement touchée et conçut tant d'estime et de confiance pour la prière que le Fils de Dieu a faite en cette posture à Dieu son Père, que depuis ce temps-là ç'a été sa cou-

tume jusqu'à sa mort, pour obtenir efficacement ce qu'elle demandait à Dieu, de lui offrir cette oraison si humble de son très-cher Fils. Le vendredi de chaque semaine elle ne priait jamais dans une autre attitude, mais elle le faisait avec une foi et une ferveur admirables, se jetant par terre devant la divine Majesté, en cette posture de Jésus, versant beaucoup de larmes et ne cessant de soupirer et de gémir amèrement, jusqu'à ce qu'elle eût obtenu ce qu'elle voulait.

Plusieurs fois, comme elle s'affligeait ainsi en la présence de Dieu, à l'imitation de son Époux, son ange lui apparut pour la consoler, ainsi qu'un autre ange vint à Jésus pour le conforter en son agonie, Dieu voulant sans doute lui donner quelque conformité à son Fils en cette faveur, pour récompense de ce qu'elle s'y rendait conforme en cette sorte de prière. Elle y continuait si bien ses humbles et ferventes instances, qu'elle emportait toujours ce qu'elle voulait de la miséricorde de Dieu.

Une fois, ayant pris pour sujet de son oraison *le Fils de Dieu portant sa croix*, et s'appliquant fort attentivement et affectueusement à cet aimable mystère dans un lieu retiré, en la maison de son père, elle vit une grande salle tout en feu, et le Sauveur qui sortait de ce feu avec sa croix sur l'épaule, et qui, passant par une petite porte fort étroite, appelait Agnès à sa suite. Elle remarqua qu'il était tout couvert de plaies qui étaient brillantes, desquelles néanmoins le sang sortait en abondance. Cette vision produisit en son âme trois effets de grâce fort considérables. Le premier fut une grande dévotion envers Jésus chargé de sa croix. Le second fut un amour si ardent pour la solitude et pour l'oraison, qu'elle ne pouvait presque plus souffrir la conversation des créatures, desquelles en effet elle se tenait éloignée le plus qu'elle pouvait, s'entretenant continuellement avec son Dieu. Le troisième effet fut un désir très-ardent de participer aux souffrances de son divin Époux, et ce désir la porta à des austérités très-rudes, en attendant les autres croix qu'il plairait à Dieu de lui envoyer. Pour des souffrances, Dieu ne tarda pas à l'honorer de la participation de celles de Jésus-Christ, selon qu'elle l'avait désiré.

Le jour qu'on célèbre la fête de la Couronne de Notre-Sei-

gneur dans l'ordre de Saint-Dominique, qui est le 7 mai, s'appliquant amoureusement au couronnement de son Sauveur, et désirant avec une ardeur extrême de participer à ses douleurs, tout à coup elle en sentit une très-pénétrante, comme si on lui eût appliqué fort rudement une couronne d'épines sur la tête. Elle fut ravie de souffrir ce tourment très-violent, et dit fervemment à son Époux : « Ceci n'est rien, mon Seigneur, en comparaison de ce que vous avez enduré pour moi. » Elle n'eut pas plus tôt dit ces généreuses paroles, que sa douleur redoublant, elle en demeura comme morte l'espace de trois heures. Ce fut à l'âge de dix-huit ans que cela lui arriva la première fois, et depuis elle a expérimenté le même tourment toutes les années, à pareil jour, et pendant le saint temps de l'Avent.

Un jour de Sainte Catherine, l'illustre martyre, Agnès, ayant fait son oraison sur quelque mystère de la Passion, au moment qu'elle finissait, sainte Catherine de Sienne lui apparut, tenant deux couronnes en ses mains, dont l'une était d'épines et l'autre de fleurs, et lui dit : « Choisis celle que tu voudras. » Notre fervente fille de la Croix, qui savait l'exemple que cette sainte, qu'elle appelait sa mère, lui avait donné sur un semblable choix, prit sans hésiter celle d'épines et s'en couronna la tête. Elle y sentit aussitôt une douleur très-aiguë, qui lui dura tout le temps de l'Avent et jusqu'à la messe de minuit, en laquelle elle fut un peu soulagée après la sainte communion, comme elle l'avait prédit au P. Panassière. Cela n'empêcha pas qu'elle n'eût depuis, toute sa vie, un mal de tête fort sensible, et qui était étonnant en ce qu'il lui faisait parfois verser du sang. En cela et en beaucoup d'autres choses, Agnès est la vraie fille de sainte Catherine de Sienne et la vraie épouse de Jésus-Christ souffrant.

Qualités de la prière de la Vénérable Agnès de Jésus.

C'était sa maxime, qu'il ne fallait pas se désister d'une prière que l'on faisait à Dieu, jusqu'à ce qu'on eût obtenu ce

qu'on désirait, à force de persévérer dans les instances, les humiliations, les gémissements et les pénitences ; et elle appelait cela l'oraison victorieuse. Mais, pour la rendre telle, voici comment elle y procédait. En premier lieu, c'était sa coutume de se prosterner tout de son long par terre devant Notre-Seigneur, en esprit de pénitence, s'accusant de toutes ses fautes, d'un cœur contrit et humilié, demeurant longtemps en cette posture et en cette disposition intérieure et y recevant enfin pour l'ordinaire une consolation indicible. En voilà assez pour ne pas nous étonner si la prière de la mère Agnès pénétrait les cieus, cela étant le privilège de la prière des humbles. Mais continuons à considérer sa manière d'invoquer Dieu.

Elle priait, ainsi que le prescrit l'apôtre saint Jacques, sans hésiter aucunement ; et, faisant ses demandes à Dieu par Jésus-Christ, son Époux, elle eût cru lui faire tort et à la bonté infinie du Père céleste, si elle eût tant soit peu craint de n'être pas exaucée.

Dans cette ferme confiance, elle fit ses prières à Dieu pendant assez longtemps sans aucune condition, parlant absolument et comme tenant l'effet indubitable. Son ange, qui considérait son oraison, pour l'offrir à Dieu, lui dit un jour qu'elle ferait mieux de dire en priant : « Mon Dieu, accordez-moi cela, « si c'est votre volonté et votre plus grande gloire. » A quoi depuis elle ne manqua plus. Elle n'expliquait pourtant pas toujours ses demandes avec des paroles soit extérieures, soit intérieures ; car souvent elle disait : « Mon Dieu, vous savez « ce que mon cœur désire. » Et ensuite elle demeurait en silence, se contentant de persévérer longtemps dans ses désirs ardents devant Dieu. Et c'est là la vraie manière dont le Saint-Esprit fait prier les saints. Quand elle recommandait quelque chose aux prières des serviteurs de Dieu, elle souhaitait qu'ils invoquassent, comme elle, la bonté infinie avec une confiance saintement opiniâtre. Dans une lettre qu'elle écrivit un jour à feu M. Conil, curé de Saint-Pierre-la-Tour-du-Puy, elle lui dit : « Priez Notre-Seigneur pour cette affaire, mais parlez-lui « comme il faut. » Dans une autre lettre où elle exhortait un bon religieux de Pibrac à se joindre à elle pour recommander quelque chose à Notre-Seigneur : « Poussez bien la voix, lui

« dit-elle, et criez bien haut pendant que je donnerai mon coup. »

Le Bienheureux Barthélemy d'Holzhauser.

Ce qui servait le plus à nourrir la dévotion et la piété dans le cœur de Barthélemy, c'était son grand esprit de prière et son assiduité à l'oraison, dans laquelle il avait déjà fait de si grands progrès pendant ses études, et qui, dans le sacerdoce, continua d'être toujours la lumière, la consolation et la force de son âme. Ce que Salomon disait de la sagesse, ce saint prêtre le pouvait bien dire de l'oraison : « Je l'ai choisie pour éclairer ma vie, parce que sa clarté est immortelle ; et avec elle me sont venus tous les biens. »

Chaque jour il consacrait un temps considérable à ce saint exercice, et il y employait encore souvent plusieurs heures de la nuit.

Ce qui se passait entre Dieu et son serviteur dans ces intimes communications est un secret que l'humilité de Barthélemy nous a dérobé ; mais il est assez facile de conjecturer par les effets combien grandes devaient être les grâces qu'il y recevait ; car nous ne pouvons rien dans l'ordre surnaturel sans la grâce divine, *sine me nihil potestis facere*. On peut juger avec certitude de la mesure des grâces efficaces que reçoit un homme, par la sainteté de sa vie et de ses œuvres.

L'oraison, d'ailleurs, chez Barthélemy comme chez tous les grands hommes de prière, n'était pas un simple exercice actuel auquel il consacrait certaines heures de la journée ; c'était une habitude et un état de son âme ; il marchait, agissait, travaillait, parlait, étudiait et faisait ses actions en esprit d'oraison, et c'est ce dont on s'apercevait facilement par l'air de recueillement et d'union avec Dieu qui paraissait toujours dans sa personne, sans toutefois que cette disposition recueillie nuisît en lui à la liberté de l'esprit qui est nécessaire pour agir.

Pour la méditation, le serviteur de Dieu conseillait, et on peut conclure qu'il pratiquait lui-même autant que le Saint-

Esprit l'en laissait libre, la méthode de saint Ignace, appelée *L'exercice des trois puissances*. Quant à sa manière de prier, elle était extrêmement simple : Barthélemy parlait à Dieu avec une profonde révérence, mais avec une sainte et confiante familiarité, comme un fils à son père et un ami à son ami. Il récitait souvent, même depuis qu'il fut prêtre, les formules de prières populaires en langue du pays qu'il avait apprises dans son enfance. Il aimait à prier vocalement, et à voix haute, quand il ne croyait pas qu'on l'entendait; et il le faisait d'un ton aussi naturel et aussi vif que s'il se fût entretenu avec une personne présente.

« Lorsque notre saint fondateur venait me voir, dit Georges Glündel, et qu'il passait la nuit dans ma maison, l'envie me prenait quelquefois, le soir, d'aller voir ce qu'il faisait dans sa chambre où il se retirait après que nous avions récité ensemble. Je m'approchais donc de la porte tout doucement et sans faire aucun bruit, et là, prêtant l'oreille avec attention, et regardant par quelques fentes du bois, je considérais et écoutais ce cher père. Je le voyais priant à genoux, et quelquefois même je l'entendais redescendre de son lit pour prier encore après qu'il s'était couché. Je remarquais qu'il parlait à Dieu lentement, distinctement et tout haut, dans sa langue maternelle, sans employer aucune formule déterminée, mais en suivant les inspirations de son âme, et il s'exprimait si naturellement, si cordialement, et tout à la fois si fortement, que je ne me souviens pas d'avoir jamais rien ouï qui fût plus simple quant aux paroles, et plus énergique quant aux sentiments. »

Notre-Seigneur, qui prend plaisir aux prières des humbles, et qui les honore de ses faveurs d'autant plus qu'ils s'abaissent davantage, avait admis Barthélemy à cette familiarité divine que l'auteur de *l'Imitation* appelle étonnante. *Familiaritas stupenda « nimis. »* Un jour, comme il faisait la visite du séminaire de Wurtzbourg, et qu'il entretenait les étudiants l'un après l'autre pour juger des dispositions de leur esprit, l'un d'entre eux lui dit : « Mon père, je ne sais si je me trompe; mais il me semble qu'il n'y a rien de plus utile et de plus doux tout à la fois que de s'accoutumer à élever son esprit et son cœur vers Dieu, se le représentant comme si on le voyait,

et s'entretenant familièrement avec lui. » — « Eh ! mon enfant, lui répondit Barthélemy, que ce que vous dites me fait plaisir ! Pour moi, je vous avoue que c'est là ma principale ressource et le plus doux charme de mon âme, parmi les travaux et les peines de cette vie ; car, en faisant tous les jours la sainte oraison, j'ai coutume de m'entretenir avec Dieu de la même manière que je le fais en ce moment avec vous. »

L'oraison avait pour le serviteur de Dieu une douceur infinie, et il la regardait comme le divin aliment du prêtre. « C'est notre manne, disait-il, qu'il faut cueillir avant le lever du soleil ; c'est le pain quotidien qui nous est offert par le Père céleste. Sans ce pain, l'homme spirituel languit et meurt. L'oraison est le flambeau de nos âmes au milieu des ténèbres de ce monde ; elle est le viatique fortifiant qui nous soutient pendant le voyage de cette vie, et nous aide à poursuivre notre marche vers la montagne sainte. Par elle nous sommes affermis dans la patience parmi les adversités ; par elle nous nous préservons du péché et de la mort spirituelle ; elle est le canal par où Dieu répand dans nos esprits et dans nos cœurs la sagesse, la science, et la grâce. »

Il ajoutait encore que « l'oraison est la plus excellente directrice pour réformer les mœurs, détruire les vices, guérir les imperfections, chasser la tiédeur, allumer le feu de la charité, éclairer l'entendement, régler la volonté, sanctifier la mémoire et conserver l'âme dans une paix profonde par l'abondance des grâces et des bénédictions célestes. »

Oh ! comme cela est vrai, mais peu connu des chrétiens, et même de beaucoup d'ecclésiastiques !

La ferveur que Barthélemy apportait dans la récitation de ses prières particulières aurait-elle pu être moindre quand il s'acquittait de la grande prière publique de l'Église ? L'office divin n'était pas pour le serviteur de Dieu, comme il l'est malheureusement pour bien des prêtres, une froide et sèche récitation, où les lèvres ont plus de part que le cœur. Les psaumes et les oraisons, depuis le premier mot jusqu'au dernier, étaient toujours pour lui une vraie prière, et les leçons une lecture spirituelle attentive et pleine de lumières. La piété profonde dont son cœur était pénétré le rendait soigneux de joindre aux paroles les sentiments intérieurs correspondants ; en sorte qu'il

priait, louait, rendait grâces, espérait, aimait, gémissait, demandait pardon avec le Psalmiste, selon le sens des versets. Ses confrères avec lesquels il récitait ordinairement le bréviaire, s'en apercevaient assez par le ton pénétré et la pieuse accentuation avec lesquels il récitait les psaumes, et par les soupirs, les regards vers le ciel et les larmes qui lui échappaient malgré lui, sans qu'il s'en aperçût, et qui trahissaient les secrètes émotions de son âme.

Le saint prêtre ne pouvait souffrir qu'on récitât le bréviaire, non plus que les autres prières communes, à la hâte, et qu'en parlant à Dieu, on prononçât avec une précipitation telle qu'on n'oserait pas parler ainsi au moindre des hommes. Aussi, dès qu'il s'apercevait que la récitation devenait trop rapide, il le faisait sentir sur-le-champ en élevant la voix et en prononçant lui-même plus lentement.

Combien moins aurait-il pu souffrir qu'on célébrât la sainte messe précipitamment, au risque, en manquant de respect à Dieu, de scandaliser trop souvent les pieux fidèles!

Dans les nécessités pressantes, Barthélemy aimait à rassembler tous les habitants de la maison presbytérale, prêtres, étudiants, serviteurs, dans l'oratoire domestique pour prier et faire tous ensemble une sainte violence au ciel, ce qu'il pratiquait par foi en la parole de Notre-Seigneur : « Je vous le dis, si deux d'entre vous se réunissent sur la terre (pour prier), tout ce qu'ils demanderont leur sera accordé par mon Père qui est dans les cieux ; car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, j'y suis au milieu d'eux. » Quand il s'agissait d'une nécessité publique, c'était alors dans l'église même de la paroisse qu'on se réunissait ; afin d'y prier devant le Très-Saint Sacrement, et d'engager ainsi le peuple à s'y rendre lui-même pour s'unir aux prêtres.

Amour de saint Philippe de Néri pour l'Oraison.

Dès sa plus tendre enfance, saint Philippe de Néri s'appliqua à la pratique de la prière, et Dieu l'aida si puissamment, qu'il put accomplir à la lettre cette recommandation évangélique :

« Il faut toujours prier et ne s'en lasser jamais. » A toute heure, en tout lieu, il était occupé de la contemplation des choses célestes, et son esprit s'élevait beaucoup plus facilement vers les biens éternels que celui des misérables mondains ne descend vers les choses d'ici-bas.

C'était chez lui comme un besoin impérieux dont rien ne pouvait le distraire. Il se prêtait bien aux œuvres de zèle, aux condescendances de la charité ; mais il ne se livrait jamais tout entier. Ainsi, quoique sa chambre ne désemplît pas du matin au soir, et qu'on l'entretînt de beaucoup d'affaires, son recueillement n'en souffrait nullement ; ou ses mains se joignaient contractées par la dévotion, ou ses yeux s'élevaient vers le ciel, ou des soupirs brûlants s'échappaient du fond de sa poitrine, et ce qui lui coûtait le plus était de cacher à ceux qui l'entouraient les affections de son cœur. Lorsqu'il marchait dans les rues, il était tellement hors des sens qu'il avait besoin d'un moniteur pour l'avertir de saluer ceux qui avaient droit à cette politesse. Après son repas, ses disciples étaient obligés d'user d'industries pour le distraire, de peur que son application d'esprit ne nuisit à sa santé. Il pria même l'un d'entre eux de lui rendre habituellement ce service, et parce que la chose n'était pas facile, il lui indiqua le secret d'y réussir : « Lorsque vous voudrez, lui dit-il, m'arracher à la contemplation des choses célestes, lisez-moi quelque livre qui ne parle pas de mes amours. Le déplaisir qu'il me causera me fera revenir à moi-même. » La force de son attrait lui faisait dire, comme en parlant d'autrui : « Quand un homme est une fois embrasé du divin amour, son cœur souffre une telle violence qu'il est contraint de dire à Dieu : « Permettez, Seigneur, que je prenne un peu de repos, « la nature succombe. »

Jamais il n'entreprenait rien de tant soit peu important sans consulter l'Esprit-Saint et implorer son secours ; mais il se tenait assuré d'avance du succès de sa prière. « Je suis certain, disait-il, d'obtenir de Dieu tout ce que je lui demanderai. » Sa confiance allait parfois jusqu'à dire : « Je veux que telle chose arrive », et elle arrivait en effet selon ses désirs. Quoique son union avec Dieu fût continuelle, il ne laissait pas que d'avoir des heures consacrées à l'oraison. Pendant toute la belle saison, à moins que la charité y mit obstacle, il ne manquait pas,

matin et soir, de monter à la plateforme de la maison, afin de jouir de la vue du ciel, et là il faisait une contemplation de plusieurs heures. Si le portier venait lui dire que quelqu'un le demandait, il descendait aussitôt, et revenait ensuite continuer son exercice avec un esprit aussi tranquille. « On ne laisse pas l'oraison, disait-il à ce propos, quand on quitte Dieu pour Dieu; je sais cela par expérience, et je puis dire, que les œuvres de charité qui se présentent à faire dans ces occasions, au lieu de me distraire, augmentent ma ferveur et me rendent la contemplation plus facile. » Dans les jours de l'hiver, il méditait chaque soir, pendant deux ou trois heures, au pied de son crucifix.

Il récitait son office avec une dévotion angélique, mais toujours avec un des prêtres de la maison. Quand il voulait le réciter seul, presque aussitôt son cœur s'enflammait, et il passait à l'état extatique. Le pape Grégoire XIV le dispensa de le dire; en cette considération; mais il ne voulut jamais user de cette dispense. Dans ses maladies, forcé de s'en abstenir, il voulait du moins l'entendre. En conséquence, quelques-uns des Pères venaient le psalmodier près de son lit, et, chose admirable! quoiqu'il fût alors dans un état de ravissement, il s'apercevait de la moindre faute, et en avertissait sur-le-champ celui qui l'avait commise.

Il donnait tous les jours un certain temps à la lecture, ou de l'Écriture, ou du livre de *l'Imitation*, ou des Vies des saints: mais il y avait dans sa manière de lire un point qui mérite une attention particulière. Lorsqu'il s'apercevait qu'un passage excitait sa ferveur, il le lisait lentement, attentivement, et s'efforçait d'en épuiser le suc par la méditation avant de passer outre. C'est ainsi qu'il faut lire, quand on veut le faire avec un grand profit.

Lorsque son devoir l'obligeait à substituer l'action à la contemplation, son amour se dédommageait par des oraisons jaculatoires. Il en avait appris la méthode de Cassien, et s'efforçait de l'inculquer à ses enfants spirituels. Pour la leur rendre plus facile, il avait mis par écrit un choix de pieuses formules que je crois utile de reproduire ici, dit un de ses disciples:

« Créez en moi un cœur pur, ô Dieu! et rétablissez un esprit droit dans le fond de mes entrailles.

« O Dieu ! venez à mon aide : Seigneur, hâtez-vous de me secourir.

« Enseignez-moi à faire votre volonté sainte.

« Seigneur, ne me cachez pas votre visage.

« Seigneur, je souffre violence : répondez pour moi.

« — Je suis la voie, la vérité et la vie. — Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

« Jésus, soyez-moi Jésus. Ne vous rappelez pas, Seigneur, mes iniquités.

« Quand vous aimerai-je d'un amour filial, ô Dieu tout aimable ?

« Sainte Trinité, un seul Dieu, ayez pitié de moi.

« Allumez en moi le feu de votre amour. Marie, Mère de grâce, Mère de miséricorde, protégez-nous pendant la vie, et recevez-nous à l'heure de la mort.

« Je ne vous ai pas connu jusqu'ici, ô Jésus ! parce que je ne vous ai pas cherché.

« Si vous ne m'aidez pas, ô mon Jésus ! quel bien puis-je faire ?

« Apprenez-moi comment je dois me conduire pour accomplir votre sainte volonté.

« Faites-moi la grâce de vous servir, ô mon Jésus ! par amour et non par crainte.

« Je voudrais enfin, ô mon Jésus ! commencer à vous aimer.

« Je me défie de moi, je me fie en vous, ô mon Dieu !

« Si vous ne m'aidez, je ne puis faire aucun bien, ô mon Jésus !

« Que j'accomplisse en tout et toujours votre volonté sainte, c'est mon unique désir.

« Je ne vous aimerai jamais si vous ne m'en faites la grâce, ô mon Jésus !

« Je voudrais vous aimer, ô le Dieu de mon âme ! mais j'ignore la route qui conduit à l'amour.

« Je vous cherche, et ne vous trouve pas, ô mon Jésus !

« Ah ! si enfin je parvenais à vous connaître et à me connaître, ô mon Jésus !

« Quand j'aurai fait tout le bien qui se peut faire, que ferai-je de plus ?

« Si vous ne me soutenez de votre main puissante, je tomberai, mon Jésus.

« Si vous voulez que j'aïlle à vous, ô mon Dieu ! écarter de ma voie tout ce qui m'arrête.

« Vierge Marie, ma souveraine, rappelez-vous constamment à mon souvenir. »

Il conseillait de dire, en forme de chapelet, quelques-unes de ces oraisons jaculatoires, et nommément celle-ci :

« O Dieu ! venez à mon aide ! Seigneur, hâtez-vous de me secourir ! »

Voici quelques-uns des préceptes les plus marquants de cet homme d'oraison, relatifs à ce saint exercice : — Il disait d'abord que pour trouver la vraie porte de l'oraison, il fallait se reconnaître indigne d'une aussi grande grâce. Il ajoutait que la meilleure préparation à cette importante pratique était l'usage de la mortification. « Vouloir faire oraison, disait-il, sans se mortifier, c'est entreprendre de voler sans ailes. » En conséquence, il répondait à ceux qui lui demandaient les règles de cet art important : « Soyez humbles et obéissants, et l'Esprit-Saint vous apprendra le reste. » Il recommandait à ses disciples de choisir leurs sujets selon l'attrait que Dieu leur donnait, et de suivre avec docilité, dans l'oraison même, les mouvements de la grâce, laissant là leurs propres idées pour s'abandonner à la conduite de l'Esprit-Saint. « Il ne faut pas, disait-il encore, abrégér l'oraison, parce qu'on se sent aride, ni cesser de prier quand Dieu fait attendre ses faveurs : allons jusqu'au bout avec une humble patience ; la longanimité peut beaucoup sur le cœur de Dieu. Si dans une oraison fervente vous sentez une grande paix accompagnée d'une douce confiance d'obtenir ce que vous demandez, c'est un signe certain de l'efficacité de vos prières. — Un homme, disait-il encore, qui marche dans la voie spirituelle, a tort de se contenter d'une médiocre bonté : il doit tendre fort haut, aussi haut que possible. S'il n'atteint pas son but, du moins il atteindra la perfection des désirs. »

Il recommandait à ceux qui méditent de ne pas tenir leurs yeux trop longtemps fixés sur le crucifix ou quelque autre sainte image ; ses raisons étaient que cette contemplation, prolongée à l'excès, fatigue la tête, et peut donner lieu aux trom-

peries du démon. Voici son conseil pour les occasions où l'âme sommeille par suite de l'ennui et du dégoût qu'elle trouve dans l'oraison : « Il faut alors, disait-il, qu'elle se considère comme une pauvre mendicante, et qu'en cette qualité elle aille frapper à la porte de Dieu, de la sainte Vierge et des saints, pour demander la charité. Cela se fait d'ordinaire en esprit, mais il serait bon parfois de le faire corporellement, en visitant leurs églises ou en priant devant leurs images. » Il voulait que les commençants méditassent assidûment les vérités qui terréfient et celles qui inspirent l'horreur du péché. Sa raison était qu'avant tout il faut purifier l'âme. Pour donner à ses disciples une haute estime de l'oraison, il avait coutume de dire que l'homme étranger à cet exercice est un animal sans raison. Il le croyait si bien, que dans une maladie où le médecin lui avait défendu ce travail intérieur, il dit à Gallonio : « Hélas ! mon cher Antoine, c'est un fait trop certain, me voici changé en bête. » Il affirmait que l'oraison est la chose du monde la plus insupportable au démon, qui, en conséquence, n'omet rien pour en faire perdre l'usage. C'est pourquoi il tenait fortement la main à ce qu'aucun des Pères ne la négligeât, et Dieu lui faisait cette grâce, qu'il savait chaque jour par révélation, s'ils s'acquittaient et comment ils s'acquittaient de ce saint exercice.

Union continuelle de sainte Rose de Lima avec Dieu.

« Si quelqu'un, a dit l'Apôtre, demeure attaché au Seigneur, il est un même esprit avec lui (1^{re} aux Cor., 6). » On peut conjecturer de là à quel sublime degré de l'union divine devait être arrivée cette sainte fille, qu'une oraison continuelle tenait attachée à Dieu seul. Dès sa plus tendre enfance, l'Esprit-Saint lui avait rendu cette pratique familière, et elle s'en occupait avec tant de ferveur, que son imagination, même en songe, avait peine à la distraire d'autres objets. Souvent, en effet, pendant son sommeil, on l'entendait exprimer tout ce qui constitue ce saint exercice. La vertu de religion croissait en elle avec l'âge, et son esprit s'élevait d'autant plus vers Dieu

que sa taille s'élançait davantage vers le ciel, comme si cette double croissance eût été le produit d'une même cause. Dès l'âge de douze ans, elle était parvenue à cet état d'oraison que l'on nomme oraison d'union; c'est à dire qu'elle débutait par où les âmes les plus privilégiées finissent. Son oraison régulière ne durait pas moins de douze heures par jour, et le reste du temps elle se tenait tellement unie à Dieu, qu'on peut dire qu'elle ne perdait pas de vue, un seul instant, sa divine présence. En travaillant, en prenant ses repas, en lisant, en se promenant, dans le jardin comme dans l'église, dehors comme dans la maison, dans les places publiques comme dans sa chambre, elle voyait cette Majesté tout aimable que les anges adorent, et dont le soleil et la lune admirent la beauté. Ce qu'il y avait en cela de plus admirable, c'est que cette occupation de ses puissances intérieures avait lieu sans une abstraction notable de ses sens. Ainsi, tout en parlant à Dieu au dedans d'elle-même, elle réglait les affaires domestiques, répondait à propos aux questions qu'on lui faisait, conversait d'une manière facile, et agissait avec la dextérité, l'attention et la promptitude que mettent à leurs opérations extérieures ceux qui ne pensent pas à autre chose qu'à ce qu'ils font.

A ce don, déjà si précieux, Dieu en ajouta un autre également admirable. Je veux parler de l'empire qu'elle exerçait sur ses sens, à un tel point que les objets extérieurs ne pouvaient la distraire. A l'église, par exemple, retirée dans un angle, elle demeurait plusieurs heures, les yeux fixés sur l'autel, sans faire la moindre attention à ceux qui circulaient devant elle, sans que le bruit de la foule troublât le moins du monde sa contemplation. Si quelques insectes ou la poussière poussée par le vent venaient droit à son visage, elle ne fermait pas les paupières ni ne détournait la tête, en sorte qu'on eût dit qu'elle avait perdu la vue. On n'admirait pas moins l'immobilité de son corps pendant la prière. La posture qu'elle avait prise en commençant son oraison, elle la gardait jusqu'au bout, quoique cet exercice durât plusieurs heures, quelquefois même une journée entière. Il lui arrivait assez souvent de s'enfermer dans son oratoire depuis le jeudi matin jusqu'au samedi soir. Or, elle avait prié la femme du questeur de ne l'appeler pour aucune raison quelconque. Celle-ci lui ayant

demandé une fois la cause de cette recommandation, elle répondit avec simplicité qu'immobile, pendant tout ce temps sur ses genoux, il lui était impossible de se lever pour ouvrir sa porte.

Elle employait régulièrement trois heures par jour à rendre grâces à Dieu ; savoir : une heure le matin , une à midi, et l'autre le soir. Voici comment elle s'occupait dans ces exercices. Après avoir parcouru dans sa mémoire, avec une tendre affection, les bienfaits qu'elle avait reçus de Dieu, elle admirait comment cet être si grand pouvait porter tant d'intérêt à une si chétive créature. Ensuite elle adorait sa libéralité prodigue de tant de grâces et de dons si variés et si précieux. Elle imagina aussi une pratique de dévotion sublime et lumineuse dans laquelle, se ressouvenant des glorieux attributs de Dieu, elle rendait à chacun le culte de latrie. Voulant honorer aussi toutes les épithètes qui conviennent à la Divinité, et craignant de se tromper en s'en rapportant à son jugement propre, elle pria un pieux et savant jésuite de lui en faire un relevé dans les Livres saints. Il lui en fit effectivement une liste assez longue ; mais son amour insatiable trouva que c'était trop peu. En conséquence, elle mit à l'œuvre le P. Jean de Lorenzana, qui lui fournit un tel supplément de ces précieux adjectifs, qu'elle en eut jusqu'à cent cinquante. Alors elle en fit un rosaire dont elle terminait chaque dizaine par un *Gloria Patri*, etc. Cette sainte fille affirmait que cette formule de prière terrorifiait les démons. Or, puisqu'elle l'affirmait, on peut croire qu'elle le savait par expérience. A force de répéter ces noms sacrés, elle finit par les savoir par cœur, et depuis lors elle en fit un tel usage, qu'elle ne faisait plus un point d'aiguille sans en prononcer un intérieurement.

Son esprit d'oraison prenant sans cesse de nouveaux accroissements, elle en vint à ne plus pouvoir converser sans parler de Dieu ; mais elle le faisait avec une adresse singulière. Un jour, par exemple, quelqu'un entrant avec elle dans son jardin, se mit à en exalter la beauté. « Il est effectivement fort beau, répondit-elle ; cependant je prie Dieu d'en multiplier les fleurs. » En disant cela, elle pensait au jardin de son âme, qu'elle eût voulu voir embelli par l'éclat de toutes les vertus. C'est ainsi que, par une phrase équivoque, elle trouvait le

moyen de converser avec la créature sans interrompre ses entretiens avec le Créateur. Cela lui était habituel, et les personnes qui vivaient dans son intimité admiraient la facilité avec laquelle elle trouvait de ces mots à double sens en toutes sortes de matières.

Un jour, étant revenue de l'église accablée de fatigue, elle voulut se faire un potage pour réparer ses forces épuisées. Elle descendit donc au jardin, afin d'y prendre du bois pour allumer le feu qui lui était nécessaire. Alors un oiseau s'étant mis à chanter, elle s'arrêta pour l'écouter, avec la pensée qu'il chantait au Seigneur un hymne de louanges. Pendant qu'il modulait et variait agréablement les sons de sa douce voix, elle fit une réflexion qui la fit rougir et l'indigna en quelque sorte contre elle-même. « Eh quoi ! se dit-elle intérieurement, ce petit être privé de raison, pour louer son Créateur et le mien, oublie de chercher sa pâture ; et moi, au lieu de l'imiter, j'irai me préparer un aliment ! Ce qu'il a reçu de son Créateur est fort peu de chose, et il ne se lasse pas de publier ses louanges ; et moi j'oublierais de lui payer la dette de ma reconnaissance pour tous les bienfaits dont il m'a comblée ! Non, certes, il n'en sera pas de la sorte ; louons Dieu maintenant, nous déjeunerons une autre fois ! » Oh ! que le temps passe vite avec le Seigneur, quand on l'aime ! Cette sainte fille croyait avoir donné un demi-quart d'heure au chant de cet oiseau et à ses propres réflexions, et plusieurs heures s'étaient écoulées dans cette occupation édifiante ; mais sa dévotion ne se borna pas là. Rentrant au dedans d'elle-même, elle se mit à louer Dieu avec une ferveur dont l'effet fut une extase qui dura jusqu'au soir.

Rose se trouvait trop bien du saint exercice de l'oraison pour ne pas chercher à l'inculquer aux autres. Elle entreprit d'abord de le faire adopter par son frère Fernand, en l'assurant qu'avec peu de travail il en retirerait des fruits inestimables. Fernand ne douta pas des avantages de cette sainte pratique ; mais il ne la crut pas aussi facile que sa sœur le lui promettait. Je ne sais, lui dit-il, si vous êtes persuadée que l'oraison soit facile, ou si vous voulez seulement me le persuader ; quant à moi, je ne vois dans vos assertions à ce sujet que des hyperboles de femme. Rose ne se laissa pas décourager

par cette incrédulité, elle l'instruisit des méthodes d'une oraison régulière, et lui apprit à en conserver l'esprit au milieu des occupations de la vie. Les livres qui traitaient de cette matière faisaient ses délices; mais celui du P. Louis de Grenade avait sa prédilection; elle ne laissait pas passer un seul jour sans en lire quelque chose, et ne perdait pas une occasion de le recommander aux personnes qui l'approchaient. Par suite du même zèle, elle suppliait les confesseurs de ne rien négliger pour engager leurs pénitents à la pratique de l'oraison mentale. « Cet exercice, leur disait-elle, est la grande pharmacie où se trouvent les antidotes à tous les péchés, Rien n'est plus propre assurément à purifier les âmes et à guérir leurs blessures; c'est le cabinet où l'Epoux tient en réserve ses parfums et le cellier qui contient ses vins les plus précieux. » Non contente de faire entrer les confesseurs dans son dessein, elle ne négligeait aucune occasion de le recommander aux distributeurs de la sainte parole. Oh! de grâce, leur disait-elle, veuillez exhorter vos auditeurs au saint exercice de la méditation, leur en expliquer les méthodes, et employer toutes les ressources de votre éloquence à les convaincre de son excellence, de ses avantages et des délices spirituelles qu'elle sait si bien procurer. Vous ne sauriez rendre un plus grand service aux âmes et procurer à Dieu une plus grande satisfaction.

La récitation du saint Rosaire était aussi une de ses dévotions particulières qu'elle cherchait à populariser par toutes sortes de moyens : mais elle voulait que cette récitation se fit selon la forme prescrite par saint Dominique, en conséquence des enseignements qu'il avait reçus, à ce sujet, de la Reine des cieux. Tout le monde connaît cette pieuse méthode, qui consiste à rattacher aux quinze dizaines du Rosaire quinze circonstances du mystère de notre Rédemption, dont cinq joyeuses, cinq douloureuses et cinq glorieuses. Sa prédilection pour cette pratique devote venait, comme elle l'a dit elle-même, de ce que le saint Rosaire, ainsi récité, unit la prière mentale à la prière vocale, et renferme tout ce qui constitue une bonne oraison, je veux dire, outre la méditation, par la mémoire et l'entendement, les affections de la volonté, les demandes, les louanges et les actions de grâces. Par suite de cette dévotion si louable, elle portait continuellement à son bras un petit Ro-

saire dont elle se servait, sans que l'on s'en aperçût, même au milieu des conversations. Il serait difficile de dire combien de personnes de tout âge, de tout état et des deux sexes adoptèrent ce pieux exercice, gagnées par son exemple et ses exhortations.

Son amour pour l'oraison lui en avait fait contracter une telle habitude, que les moindres objets lui en fournissaient la matière : une plante, une fleur, un brin d'herbe, un insecte, une pierre, un morceau de bois sec, suffisait pour élever son esprit à Dieu, embraser son cœur et lui suggérer les plus vives affections de louanges, d'adoration et d'actions de grâces. Ceci donna lieu à un fait inouï que je ne saurais passer sous silence. Cette sainte fille, sortant un jour de la maison, avant le lever du soleil, selon sa coutume, pour se rendre à son ermitage, dit en ouvrant la porte du jardin : « Arbres, plantes, herbes, fleurs, productions de la terre de toute espèce, bénissez votre Créateur ! » Ce zèle amoureux plut au Seigneur qui en manifesta sur-le-champ sa satisfaction par un insigne prodige. Toutes ces créatures insensibles s'agitent et suppléent par leurs mouvements à la voix qui leur manquait ; vous eussiez vu les arbres pousser leurs branches les unes contre les autres, faire choquer leurs rameaux et leurs feuilles, comme s'ils eussent voulu en tirer des sons harmonieux ; les légumes, les fleurs et les fruits formaient comme une danse joyeuse, et les arbustes courbaient leurs tiges jusqu'à terre comme pour adorer leur Créateur. Cette merveille se renouvela ensuite plusieurs fois, et, dans une de ces occasions où elle avait auprès d'elle une de ses compagnes, celle-ci ayant poussé un cri d'admiration, la sainte lui dit : « Voyez, ma sœur, si elle mérite d'être aimée, si elle est digne d'obtenir nos adorations, nos louanges et notre culte, cette Majesté éternelle que les productions de la terre louent comme elles peuvent, et qu'elles adorent en se courbant à ses pieds. » Voici encore un fait du même genre :

Dans le carême de l'année 1617, qui fut la dernière de la vie de notre sainte, un petit oiseau venait chaque soir, après le coucher du soleil, se percher sur un arbre devant la fenêtre de sa chambre, et chantait d'une voix sonore, comme pour l'inviter à en faire autant. Rose, docile à cette aimable inspiration, fit en vers un charmant cantique pour provoquer son petit

chantre des airs, ou répondre à ses provocations. En voici la traduction à peu près littérale.

Laxa fibras Philomela,
Dulce prome canticum :
Pangat hymnum vox anhela,
Collaudemus Dominum.

Tuum lauda Creatorem ;
Meum ego Salvatorem ;
Deum utriusque nostrum,
Collaudabo. Pande rostrum,
Pande guttur cantilando ;
Alterrantes concrepando,
Melos demus vocibus.

L'oiseau, après avoir entendu ce chant, le reprenait d'une voix d'abord très-douce, qu'il élevait ensuite graduellement jusqu'à l'exclamation ; le morceau étant achevé, il se taisait pour que la servante de Dieu pût en faire la reprise, ce qu'elle faisait avec des variations admirables et qui tenaient du merveilleux. L'oiseau répondait encore, mais en renchérissant sur le talent de sa maîtresse, et faisant valoir d'une manière surprenante la supériorité de sa voix et toutes les ressources de l'art. Rose, électrisée par la beauté de ce chant et toute hors d'elle-même, recommençait de nouveau ; la répétition ne se faisait pas attendre, et toujours l'oiseau trouvait le moyen de donner à sa musique de plus riches ornements ; ceci durait une heure entière, après quoi il s'envolait ailleurs pour revenir faire son office le lendemain. Rose, affligée de sa retraite, disait, en gémissant, dans son langage poétique :

« *Avicula me deserit, subit succentor meus, atque semper
mecum permanens, sit benedictus Deus.* »

(*Vie de sainte Rose de Lima, par le Père LÉONARD
STANSEN, dominicain.*)

XIV

LA PRÉSENCE DE DIEU.

« Cherchez le Seigneur, et persévérez dans cette recherche ; cherchez continuellement sa face (1). » Saint Augustin (2) dit que la face de Dieu et la présence de Dieu ne sont qu'une même chose. De sorte que chercher continuellement la face de Dieu n'est autre chose que marcher toujours en sa présence, en tournant vers lui tous les désirs et tous les mouvements de son cœur.

Hésichius et saint Bonaventure (3) disent que c'est commencer dès cette vie à jouir de la félicité des bienheureux, que de s'occuper toujours de Dieu, parce qu'encore que nous ne puissions pas ici-bas le voir comme eux clairement et tel qu'il est, nous pouvons du moins les imiter, autant que notre fragilité le permet, en nous tenant sans cesse en sa présence par des actes d'adoration et d'amour. Car il ne s'est pas contenté de nous créer pour jouir éternellement de lui dans le ciel ; il a voulu que nous puissions avoir sur la terre un léger avant-goût de cette béatitude, en marchant toujours en sa présence, en l'adorant toujours, et en le regardant toujours à travers les ténèbres de la foi, qui font que nous ne le voyons *maintenant qu'en énigme, et comme dans un miroir* ; au lieu que nous le

(1) Quærite Dominum, et confirmamini ; quærite faciem ejus semper (*Psal. 104, 4.*)

(2) AUG. *sup. hunc Psal.*

(3) Hesich. in cent. ult. et Bonav., tom. 2, opus., lib. 2, de perf. Reliq., c. 20.

verrons alors face à face (1). La vue que nous en avons sur la terre, dit Hésichius, est ce qui fait notre mérite; celle que nous en aurons dans le ciel fera notre récompense (2). C'est pourquoi, afin que nous puissions mériter une récompense si grande, exerçons-nous continuellement à ce qui nous la doit faire acquérir; envisageons Dieu dans toutes nos actions; et quoi que nous puissions faire, ayons-le toujours présent devant les yeux.

Les anges, chargés de nous garder et de nous défendre, s'acquittent de cet emploi, sans perdre jamais Dieu de vue. *Il semblait, à la vérité, dit l'ange Raphaël à Tobie, que je mangeasse et que je busse avec vous, mais je me sers d'une viande invisible et d'une boisson que les hommes ne peuvent pas voir* (3). Les anges se nourrissent de Dieu, et le Fils de Dieu lui-même nous apprend qu'ils voient toujours la face de son Père qui est dans les cieux (4). Essayons de les imiter en cela : quoiqu'en mangeant, en buvant et en conversant avec les hommes, il semble que nous n'ayons point d'autre nourriture ni d'autre entretien, tâchons toutefois de prendre, comme les anges, cet aliment divin, et que notre conversation soit dans le ciel. Pour acquérir cette bienheureuse habitude, appliquons-nous à regarder toujours Dieu, à l'aimer toujours, et à faire toujours sa volonté en toutes choses.

Les saints et les patriarches de l'Ancien Testament ont eu un soin très-particulier de marcher toujours en la présence de Dieu. Le Prophète royal ne se contentait pas de le louer sept fois le jour. *J'avais, dit-il, le Seigneur toujours présent devant mes yeux, parce que je sais qu'il est toujours à ma droite pour empêcher que rien ne me trouble* (5). C'était pour eux une chose si familière que de se tenir en la présence de Dieu, qu'ils

(1) Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem (I. Cor. 13, 12).

(2) Ista est meritum, illa præmium (Hesich. ubi sup.).

(3) Videbar quidem vobiscum manducare, et bibere; sed ego, cibo invisibili, et potu qui ab hominibus videri non potest, utor (Tob., 12, 19).

(4) Semper vident faciem Patris mei, qui in cœlis est (Matth. 18, 10).

(5) Providebam Dominum in conspectu meo semper: quoniam à dextris est mihi, ne commovear (Psal. 18, 8).

n'avaient point de façon de parler plus commune que de dire : *Le Seigneur vit, en la présence duquel je suis* (1).

La fidélité à se tenir en la sainte présence de Dieu est le meilleur préservatif du péché. Quand je considère attentivement, Seigneur, disait saint Augustin (2), que vous avez perpétuellement les yeux sur moi, et que vous me considérez jour et nuit avec autant de soin que si, dans le ciel et sur la terre, vous n'aviez point d'autre créature que moi à gouverner ; quand je songe que vous voyez toutes mes actions, que vous pénétrez toutes mes pensées, et que tous mes désirs sont exposés à votre vue, je me sens pénétré de confusion. On s'impose assurément une très-étroite obligation de bien vivre, quand on considère que tout ce qu'on fait, on le fait devant un juge qui observe tout, et à qui rien ne se peut cacher. Si la seule présence d'un homme grave est capable de nous contenir dans le devoir, que ne devra point faire la présence de la majesté infinie de Dieu ?

Saint Jérôme, sur le reproche que Dieu fait à Jérusalem, qu'elle l'a oublié (3), remarque que le souvenir de Dieu bannit toutes sortes de péchés (4). Saint Ambroise en dit autant (5).

Et le même saint Jérôme (6) ajoute dans un autre endroit : Que si, lorsque nous nous laissons aller au péché, nous songions que Dieu nous voit, et qu'il est présent, nous ne ferions jamais rien qui lui pût déplaire. Il ne fallut point d'autre considération que celle-là, pour obliger la pécheresse Taïs à changer de vie, et à aller faire pénitence dans le fond du désert. Le Seigneur ne considère-t-il pas, disait Job, tous les chemins que je prends, et ne compte-t-il pas toutes les démarches que je

(2) *Vivit Dominus... in cujus conspectu sto* (3 *Reg.* 17, et 4 *Reg.* 3, 14).

(2) *AUGUST.*, cap. 14 *Soliloq.*

(3) *Meique oblita es* (*Ezech.*, 22, 12).

(4) *Memoria enim Dei excludit cuncta flagitia* (*Hieron.*).

(5) *AMBROS*, lib. de *fide Resur.*, t. 4.

(6) *Certe quando, peccamus, si cogitaremus Deum videre, et esse præsentem, nunquam, quod ei displiceret, faceremus* (*Hieron.*, circa illud *Ezech.*, 8, 12 : *Dicunt enim : non videt Dominus nos.*)

fais (1) ? Et cela étant, qui sera assez hardi pour pécher, et pour rien faire qui lui déplaît ?

Le malheur, au contraire, et la perte des méchants ne procèdent que de ce qu'ils oublient que Dieu est présent, et qu'ils les regarde. *Il n'y a personne qui nous voie* (2), disent-ils, *le Seigneur ne verra point notre dernière fin* (3). Et c'est ce que remarque saint Jérôme sur le xxii^e chapitre d'Ezéchiel, où le prophète, après une longue énumération des crimes de Jérusalem, lui reproche enfin l'oubli de Dieu, comme la cause de tous les désordres où elle est tombée. Un cheval sans frein se précipite de lui-même, et un vaisseau sans gouvernail ne peut manquer de périr : aussi l'homme qui n'a plus le frein de la présence de Dieu, et qui n'est plus gouverné par cette crainte, court lui-même à sa perte, en s'abandonnant à ses passions déréglées. Il n'a point Dieu devant les yeux, dit le Prophète royal, et c'est pourquoi il est toujours souillé de toutes sortes de crimes (4).

Presque toutes les fautes que les personnes religieuses font contre leurs règles et dans leurs exercices de piété proviennent de la facilité avec laquelle elles perdent la présence de Dieu.

(SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

On ne manque pas de respect à un roi, en sa présence et lorsqu'on pense qu'on est sous ses yeux ; pécherions-nous contre Dieu, qui est là présent et qui nous voit, si nous pensions à lui ? Pourquoi les saints qui sont dans le ciel ne pèchent-ils pas et ne peuvent-ils pas pécher ? C'est qu'ils ne cessent point de contempler Dieu.

Une personne pieuse disait à son directeur : « Mon père, les jours où je pense moins à Dieu sont les jours où je pêche plus souvent ; donnez-moi quelque pratique pour ne pas cesser de penser à Dieu. » Il lui donna les pratiques suivantes dont elle se trouva très-bien : 1^o Demandez à Dieu, dans toutes vos

(1) Nonne ipse considerat vias meas, et cunctos gressus meos dinumerat? (*Job.*, 31, 4.)

(2) Et dixisti : Non est qui videat me (*Is.*, 47, 40).

(3) Non videbit novissima nostra (12, 4).

(4) Non est Deus in conspectu ejus, inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore (*Psal.* 9, 25).

prières, les grâces dont vous avez besoin pour marcher continuellement en sa sainte présence. 2° Quand vous apercevrez qu'une demi-heure s'est écoulée sans avoir pensé à lui, humiliez-vous-en, et dites-lui avec amour : O Dieu si aimable ! comment ai-je pu passer un temps si considérable sans m'occuper de vous ? 3° Fixez souvent les yeux sur une image de dévotion, animant votre foi et votre piété.

La présence de Dieu est le remède souverain et universel que saint Basile donne pour vaincre toutes les tentations du démon, et toutes les répugnances de la nature (1) ; c'est un moyen facile et court pour acquérir la perfection ; un moyen qui renferme en soi la force et la vertu de tous les autres, Dieu lui-même l'a donné à Abraham : *Marchez devant moi*, lui dit-il, *et vous serez parfait* (2). Sur quoi il faut remarquer, en passant, qu'encore que le texte porte, *et soyez parfait* ; toutefois ici, comme en plusieurs autres endroits de l'Écriture, le futur est exprimé par l'impératif, afin de mieux faire voir l'infaillibilité du succès. C'est donc une chose si assurée, qu'en vous proposant toujours Dieu devant les yeux vous deviendrez parfait, que, dès que vous appliquez toute votre attention à sa présence, vous pouvez juger que vous l'êtes. Car, de même que les astres empruntent toute leur lumière et toute leur vertu du soleil, de même les justes, qui sont comme les astres dans l'Église de Dieu, tirent de la présence de Dieu et de l'élévation continuelle de leur cœur à lui, toute la lumière dont ils brillent au dedans à ses yeux, et au dehors à ceux des hommes, Voyez la dépendance que la lune a du soleil, et la nécessité où elle est de le regarder toujours : elle n'a de lumière que ce qu'elle en reçoit, selon les différentes manières dont elle le regarde ; et elle n'agit sur les corps inférieurs que suivant que cette lumière lui est communiquée. Ainsi ses effets augmentent et diminuent, suivant qu'elle est, ou dans son croissant, ou dans son déclin ; et dès qu'il y a interposition entre elle et le soleil, elle perd toute sa clarté et toute sa force. Il en est de même de l'âme à l'égard de Dieu, qui est son soleil, et c'est

(1) BAS., *in Reg. brev. et in Reg. fus. disput.*

(2) *Ambula coram me, et esto perfectus* (*Gen., 17, 1.*)

pour cela que les saints nous recommandent si soigneusement d'avoir continuellement la présence de Dieu devant les yeux.

Un saint abbé donnait cet avis à un de ses disciples : « Mon fils, travaillez à ne pas perdre Dieu de vue ; pensez à chaque instant qu'il est avec vous, qu'il vous considère ; c'est là le moyen des moyens pour arriver bientôt à la perfection : le Seigneur lui-même enseigna ce moyen à Abraham, en lui disant : Marche devant moi et sois parfait. » Le jeune homme fut convaincu de l'excellence de ce moyen, il le mit en pratique, et fut bientôt un modèle de sainteté.

Saint Ambroise et saint Bernard, parlant de l'application que nous devons avoir à nous la rappeler incessamment dans l'esprit, disent : Que comme il n'y a aucun moment où l'homme ne jouisse des effets de la bonté et de la miséricorde de Dieu, il ne doit y avoir aussi aucun instant où il ne l'ait présente à l'esprit (1). Et saint Bernard ajoute, dans un autre endroit, que dans toutes ses actions et dans toutes ses pensées, on doit se ressouvenir de la présence de Dieu, et faire état d'avoir perdu tout le temps qu'on a passé sans songer à lui (2). Jamais Dieu ne nous oublie ; il est juste aussi que nous essayions de ne le jamais oublier. Saint Augustin, sur ces paroles du Psalmiste, *J'arrêterai mes yeux sur vous*, s'écrie : Seigneur, je n'ôterai jamais les yeux de dessus vous, parce que vous n'ôtez aussi jamais les yeux de dessus moi (3). Je ferai comme le prophète, mes yeux seront toujours attachés au Seigneur (4). Saint Grégoire de Nazianze dit que la respiration doit être moins fréquente en nous que le souvenir de Dieu (5) ; car de même que

(1) Sicut nullum est momentum quo homo non utatur, vel fruatur Dei bonitate, et misericordia, sic nullum debet esse momentum, quo eum præsentem non habeat in memoria (AMB. lib. de Dig. condit. humanæ, c. 2. ; BERN., c. 6, *Medit.*

(2) In omni actu vel cogitatu suo sibi Deum adesse memoretur ; et omne tempus quod de ipso non cogitat, perdidisse se computet. (BERN., in spec. Monach.

(3) Non auferam à te oculos meos, quia et tu non aufers à me oculos tuos. (AUGUST., sup. illud : Firmabo super te oculos meos (Ps. 31).

(4) Oculi mei semper ad Dominum (Ps. 24, 15).

(5) Non tam sæpè respirare, quam Dei meminisse debemus. (GRÉG. NAZIANZ., in 1 Orat. Theol.)

nous avons besoin de respirer à tout moment pour rafraîchir le cœur et pour entretenir la chaleur naturelle, de même nous avons besoin de recourir à Dieu par l'oraison; pour réprimer l'ardeur déréglée de la concupiscence, qui nous incite continuellement à pécher.

De même que le serviteur d'un prince est animé par la présence de son maître et se sent plus disposé à remplir plus fidèlement les devoirs de sa charge, ainsi les serviteurs de Dieu doivent sentir leur zèle s'enflammer pour le bien, à la pensée que Dieu les voit et est témoin de toutes leurs actions.

Saint Cyrille atteste que les Égyptiens se représentaient Dieu comme le *Grand œil* du monde, qui pénètre et approfondit toutes choses. C'est pourquoi ils avaient fait un sceptre d'or, au sommet duquel on remarquait un œil démesurément ouvert. Par le sceptre, ils voulaient signifier sa puissance et sa souveraineté, et par l'œil, sa science universelle. En plaçant l'œil au haut du sceptre, ils voulaient indiquer que des hauteurs où Dieu habite, il contemple tout, et que sa science universelle sert d'œil à sa toute-puissance.

Comme les Israélites étaient guéris des morsures des serpents par la vue du serpent d'airain, nous devons, nous aussi, fixer nos regards sur Dieu, afin de n'être pas blessés mortellement par les tentations.

La pensée de la présence de Dieu nous fera rougir, dès que notre imagination s'arrêtera à quelque chose de mauvais, et cette rougeur est le signe de la santé de notre âme ou de notre guérison.

Conversion admirable.

Saint Dorothee rapporte que la première leçon qu'il donna à son disciple chéri Dosithée, ce fut en le priant de graver en lettres d'or au fond de son âme ces belles paroles : *« Nunquam corde tuo Deus excidat, cogita semper Deum tibi presentem, et te coram illo stare. Que Dieu ne sorte jamais de l'intérieur de votre cœur; pensez toujours qu'il est sous vos yeux et que*

vous êtes présent devant lui. » Dosithée se conforma à cette bonne leçon ; et en tout temps, soit en marchant, soit en mangeant, soit en se livrant au travail des mains, il avait continuellement sous les yeux de son esprit la présence de Dieu. Au milieu même des maladies très-graves dont il fut affligé dans le monastère, il ne perdit jamais de vue cette divine présence. Par ce moyen, dit le saint, Dosithée, de soldat licencieux, de jeune homme débauché, de perdu de vice et esclave des vanités mondaines, devint, dans l'espace assez court de cinq années qu'il passa dans le cloître, un moine parfait ; et ce fut à tel point qu'après qu'il eut rendu le dernier soupir, on le vit, rayonnant de gloire, assis dans le ciel, au milieu des plus illustres anachorètes. Tant est bien fondé sur la vérité ce que dit saint Grégoire, que ce moyen pratiqué avec persévérance et sans interruption peut presque suffire à nous rendre parfaits et nous procurer la sainteté. *Imo, si dici potest, aliud nihil quam hoc faciendum.*

Exemples et conseils.

Saint Bernardin, encore enfant, exerçait déjà, par sa modestie et la gravité de son maintien, une telle influence sur les enfants de son âge, que quand ils s'entretenaient de choses défendues, il n'avait qu'à se montrer pour qu'ils s'écriassent dès qu'ils l'apercevaient : « Silence, silence ; voici Bernardin ! » et aussitôt ils renonçaient à leurs conversations. Si la présence d'un enfant pieux et vertueux exerce une telle influence sur la conduite de ses compagnons, quel effet ne devrait pas produire sur nous la présence de Dieu ?

— Basile, empereur de la Grèce, donnait à son fils Léon ce bon conseil : « Jamais, mon fils, vous ne vous repentirez d'une seule de vos actions, si, chaque fois que vous voudrez entreprendre quelque chose, vous êtes vivement persuadé que Dieu vous voit et vous observe ; et de cette manière, vous n'oserez jamais, soit en public, soit en secret, faire quelque action coupable. Si vous croyez pouvoir vous soustraire aux regards des

hommes, vous n'échapperez jamais à la vue de Dieu, qui pénètre dans les plus profonds abîmes du cœur! »

— Un missionnaire prêchait un jour que Dieu est présent en tous lieux, qu'il remarque et observe tout, qu'il connaît nos plus secrètes pensées. Là-dessus un païen, adonné à toute espèce de crimes, lui répondit : « Nous n'avons que faire d'un Dieu qui voit tout ; nous menons une vie passablement libre ; nous ne saurions vouloir qu'on entendit ni qu'on vit ce que nous faisons. » Ainsi le païen refusa de se convertir parce que la croyance à un Dieu qui sait tout l'aurait troublé dans sa vie criminelle.

Le philosophe Sénèque a écrit : « La plupart des fautes ne seraient pas commises si l'on avait toujours un témoin à ses côtés. » Aussi saint Cassian dit-il que la présence de Dieu ferme le passage au péché et laisse l'entrée libre à la vertu. Cicéron lui-même ajoute : « Quel est celui qui ne craindrait pas un Dieu qui voit tout, pénètre tout et juge tout ce qui existe? »

Le philosophe Thalès dit que les hommes devraient se rappeler sans cesse que les dieux voient tout et que tout est rempli de leur présence : cette pensée serait d'un effet salutaire pour la morale. Comme on lui demandait un jour si certaines actions n'échappaient pas quelquefois à l'attention des dieux, il répondit : « Pas même les pensées, afin que nous conservions non-seulement nos mains, mais encore nos cœurs purs de toute souillure ; car nous croyons qu'il existe dans les cieux un Être qui connaît nos pensées les plus intimes. »

— Boleslas IV, roi de Pologne, avait coutume de porter à son cou un portrait en or de son père. Chaque fois qu'il voulait dire ou entreprendre quelque chose d'important, il le regardait et le baisait en disant :

« O mon père ! à Dieu ne plaise que je dise ou entreprenne jamais quelque chose d'important qui ne soit digne de votre nom royal. » — Vous devez aussi imiter cet exemple et ne jamais perdre de vue la présence de Dieu, afin que nous ne disions ni ne fassions rien qui soit indigne de Dieu notre Père.

Le saint abbé Romuald exerçait par sa seule présence un si grand ascendant sur les esprits, que Reinert, duc de Florence,

avait coutume de dire qu'il craignait plus les regards du saint que la présence de l'empereur romain assis sur son trône. Personne n'aurait osé dire en sa présence une parole seulement inconvenante, et lorsqu'il rencontrait par hasard quelque pécheur grossier, son regard le terrifiait au point que la rougeur lui montait au front. — Si telle était la puissance du regard d'un saint homme, combien la pensée que l'œil de Dieu est continuellement fixé sur nous ne devrait-elle pas agir avec force sur notre âme et nous inspirer l'horreur du péché !

Nous devons nous comporter toujours, dit Sénèque, comme si nous avions toujours des témoins de chacune de nos actions, penser comme si l'on pouvait lire dans le fond de notre cœur. A quoi sert-il que les hommes ignorent ce que nous faisons ? Rien n'est caché aux yeux de Dieu ; il est proche de notre esprit, et habite au milieu de nos pensées. »

On lit dans les œuvres de saint Chrysostôme : « Si nous dirigeons sans cesse notre esprit vers Dieu, et que nous l'eussions continuellement à la pensée, tout nous deviendrait facile, nous paraîtrait supportable, et nous nous sentirions toujours assez de force pour entreprendre quoi que ce fût. »

Lorsque Jacob quitta la maison de son père pour entreprendre son voyage en Mésopotamie, il aurait dû sans doute être dans l'inquiétude, puisque c'était là le premier voyage qu'il faisait ; cependant, devant un jour passer la nuit en plein air, Dieu le consola par la vision de l'échelle qui montait jusqu'au ciel, et lui dit, entre autres choses : « Je serai ton protecteur partout où tu porteras tes pas, et te ramènerai dans ta patrie. »

Job, dans ses souffrances, se vit abandonné par sa femme, et accusé par ses amis de pécher secrètement ; mais la pensée que Dieu lisait au fond de son cœur le consolait, car il disait : « Mon témoin est dans le ciel, et celui qui connaît le fond de mon cœur, habite en ces lieux sublimes. » Lorsque la pieuse Suzante se vit condamnée à mort, elle récita à haute voix cette prière : « Dieu éternel, qui pénétrez ce qui est le plus caché, et qui connaissez toutes choses avant même qu'elles soient faites, vous savez qu'ils ont porté contre moi un faux témoignage, et cependant je meurs sans avoir rien fait de ce qu'ils ont inventé si malicieusement contre moi. »

Confiant en la présence de Dieu, Moïse abandonna l'Égypte ; c'est pourquoi saint Paul écrit à son sujet : « C'est par la foi qu'il quitta l'Égypte, sans craindre la fureur du roi, car il demeura ferme et constant comme s'il eût vu l'Invisible. »

La pensée que Dieu connaissait son innocence consolait David, condamné à errer de pays en pays comme un proscrit et un criminel.

Contraint, dans la suite, d'avouer qu'il était environné de maux innombrables, il ne laissait pas néanmoins de se confier au Seigneur et de s'écrier : « Le Seigneur est proche de ceux dont le cœur est affligé, et il sauvera les humbles d'esprit. » — Ailleurs, il dit : « Et quand je marcherais au milieu des ténèbres de la mort (c'est à dire, quand même je perdrais la lumière des yeux, et que je ne verrais plus aucun de mes amis autour de moi), je ne craindrais rien cependant, parce que vous m'assistez de votre secours. » — Les Apôtres, lorsqu'on les poursuivait comme des malfaiteurs, se consolait aussi par la pensée que Dieu connaît toutes choses ; au milieu de leurs souffrances ils se rappelaient sans cesse ce que Dieu leur avait dit avant de monter au ciel : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Quand on accusait les chrétiens de tous les crimes imaginables, ils se rassuraient par la pensée que Dieu connaissait leur innocence.

Comme l'impératrice Eudoxie menaçait saint Chrysostôme de le bannir du pays, le saint évêque lui répondit : « Eh ! vous voulez m'épouvanter ? Vous ne savez donc pas que Dieu est puissant en tous lieux, et qu'il remplit de son immensité le ciel et la terre ? Envoyez-moi dans quelque lieu retiré de la terre qu'il vous plaira, je serai toujours assuré d'y retrouver mon Dieu. »

« Quoi que je fasse, s'écriait saint Augustin, vous êtes toujours, Seigneur, l'observateur fidèle de toutes mes pensées, de mes dégoûts, de mes souffrances, de mes joies et de toutes mes œuvres. »

Dieu est tout œil, parce qu'il voit tout, il est tout bras parce qu'il fait tout, il est tout pied parce qu'il est partout.

C'est alors seulement que les hommes se laissent aller à des fautes grossières, quand ils se persuadent que Dieu ne les voit pas, ou qu'il ne s'occupe pas de ce qu'ils font.

Quand nous combattons ici-bas pour notre foi, nous avons pour témoins Dieu, Jésus-Christ et les anges. Quelle gloire! quel honneur inénarrable que de combattre en face de tels spectateurs, et de conquérir la palme du triomphe!

Sénèque écrivait ces remarquables préceptes à son ami Lucillius : « Dieu est proche de vous, il est à côté de vous, et même il est en vous. Je vous le dis, mon cher Lucillius, un être sacré habite en nous, qui observe et nos bonnes et nos mauvaises actions. Personne ne saurait vivre heureux sans Dieu. »

Instructions d'Angèle de Foligno sur la présence de Dieu.

« Si quelqu'un m'aime, a dit notre bon Maître, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous y établirons notre demeure. Si quelqu'un m'aime, je me manifesterai moi-même à lui. » Beaucoup de saints ont éprouvé la vérité de ces promesses; mais il en est peu en qui elles se soient réalisées plus abondamment qu'en sainte Angèle de Foligno. Elle fut favorisée d'innombrables visions et révélations, dans lesquelles l'Esprit-Saint l'éclaira de ses plus vives lumières; de sorte que l'on peut dire à son sujet ce que disait le grand saint Jérôme à l'occasion de la prophétesse Olda, à laquelle tout le peuple recourait pour obtenir de sages conseils: « Le don de conseil a été donné aux femmes pour l'opprobre des hommes, qui en sont devenus indignes par le mépris qu'ils ont fait de la loi. »

Voici les instructions solides de sainte Angèle :

Il faut savoir : 1^o Que Dieu vient quelquefois dans l'âme sans y être appelé par aucun désir, par aucune prière, et qu'il y dépose un feu, un amour, une suavité inaccoutumés qui la réjouissent beaucoup et lui font croire que c'est une opération de Dieu en elle, ce qui pourtant n'est pas certain.

2^o L'âme connaît que Dieu est présent en elle, quoiqu'elle ne l'y voie pas, lorsqu'elle sent l'impression de sa grâce qui la rend toute contente; mais ce signe est encore douteux.

3^o L'âme connaît la venue de son Dieu lorsqu'il lui adresse des paroles fort douces qui la rendent toute joyeuse, et qu'elle le goûte avec un sentiment délicieux. Cependant ce signe laisse encore lieu à quelque doute, parce que ces paroles intérieures, accompagnées même du sentiment dont je viens de parler, peuvent venir d'un autre esprit. Or il me paraît que ce doute qui reste à l'âme vient, ou de son défaut de lumière, ou de son orgueil, qui empêche Dieu de la rendre plus assuré. Il est cependant d'autres signes certains que Dieu donne à qui bon lui semble. Les voici :

1^o L'âme est assurée de la présence de Dieu en elle, lorsqu'elle se sent autrement qu'à l'ordinaire, lorsqu'elle en a un sentiment plus fort et pour ainsi dire double, lorsque l'amour de Dieu est si grand, si ardent, qu'elle perd tout amour de son corps et d'elle-même ; lorsqu'elle dit, connaît et comprend des choses qu'elle n'a jamais apprises d'aucun mortel ; lorsqu'elle les voit si distinctement, qu'elle a peine à s'empêcher de les manifester à d'autres, ne s'en abstenant que par humilité, ou pour ne pas déplaire au divin amour, ou de peur de scandaliser, ce qui m'est arrivé une fois, poussée par un zèle trop ardent du salut du prochain. Il m'arriva un jour de dire quelque chose de ces connaissances sublimes. On me répondit de suite : « Ma sœur, retournez aux saintes Écritures ; car nous ne vous comprenons pas. » De plus, ce sentiment, qui atteste à l'âme la présence du Dieu Tout-Puissant, est accompagné d'une entière conformité à la volonté divine en tout ce qui lui plaira, sans aucune répugnance de ses puissances et de ses membres, et même avec un parfait accord. Or cette bonne volonté lui est donnée par la grâce à la ressemblance de cet amour véritable dont il nous a aimés, et l'âme sent que Dieu est mêlé avec elle et fait société avec elle.

2^o Lorsque le Tout-Puissant daigne visiter l'âme, il lui accorde parfois la faveur de le voir. Alors elle le voit en elle-même sans forme corporelle, et cependant beaucoup plus clairement qu'un homme mortel ne voit un autre homme mortel. Elle voit une plénitude dont je ne puis rien dire, parce que les images me manquent aussi bien que les expressions. Or l'âme goûte dans cette vision une délectation ineffable, et ne peut rien regarder que cet objet qui la remplit. Cette manière de

voir le Tout-Puissant qui absorbe toute son attention est d'une profondeur incroyable. Je voudrais pouvoir la manifester ; mais je le tenterais en vain. Cet objet, qui ne peut tomber sous les sens, n'est pas imaginable, il est inestimable.

Le troisième signe de la présence de Dieu dans une âme est une onction qui la renouvelle tout à coup, et rend tous les membres de son corps si souples et tellement d'accord avec elle, qu'aucun objet extérieur ne saurait ni la toucher, ni la blesser, ni la troubler tant soit peu. Dans cet état, elle sent son Dieu, elle entend sa voix et connaît très-certainement qu'il est en elle ; car ce qui se passe dans son intérieur est de telle nature qu'il n'est ni ange, ni saint qui pût l'opérer.

Le quatrième signe qui annonce certainement la présence de Dieu dans une âme, est un embrassement dont il daigne quelquefois la favoriser. L'embrassement d'une mère a quelque chose de bien tendre ; cependant il n'a rien qui approche de la tendresse de cet embrassement divin. Aussi l'âme, dans cet heureux moment, est inondée d'une telle douceur, d'une telle suavité, que je ne crois pas qu'homme au monde puisse s'en faire l'idée, et si quelqu'un pouvait imaginer la chose, assurément il se tromperait sur la manière. Cet hôte divin apporte dans l'âme un amour si ardent, qu'elle brûle tout entière pour lui ; il apporte une lumière si vive que, malgré l'expérience qu'elle fait de sa bonté, elle la comprend beaucoup mieux qu'elle ne l'éprouve. Alors elle est assurée que Jésus-Christ est en elle. L'âme en cet état n'a point de larmes, ni de joie, ni de douleurs, car l'état où l'homme peut verser des larmes de joie est de beaucoup inférieur à celui dont je parle. Dieu apporte avec lui, dans cette visite, une si grande abondance de joie, que l'âme ne peut demander davantage. Il ne manque à cet état que la durée pour être un vrai paradis. Ce contentement reflue sur tous les membres du corps et y produit un changement remarquable. J'éprouve quelquefois ces sortes d'altérations sans pouvoir les cacher aux personnes qui se trouvent autour de moi. Ma compagne assure que, dans ces occasions, je deviens rouge et resplendissante ou que mon visage se couvre d'une pâleur mortelle, selon la différence des visions ou des révélations. Quant aux consolations que je goûte

dans ces moments, je les conserve pendant plusieurs jours. Il y en a même que je crois ne pouvoir jamais perdre. Je crois plutôt qu'elles recevront des accroissements successifs. Toujours est-il qu'actuellement je les éprouve presque sans cesse. C'est pourquoi, quand il m'arrive quelque sujet de tristesse, je n'ai besoin que de me rappeler cette joie qui est dans mon cœur pour n'en être nullement troublée. Voilà les signes de la présence de Dieu qui m'ont paru les plus remarquables. Il y en a d'autres encore, mais je ne saurais suffire à les rapporter.

Sans doute elle est heureuse l'âme qui trouve en elle les signes de la présence de son Dieu, mais elle est plus heureuse encore quand elle connaît la manière dont elle reçoit ce divin hôte. Aussi, en parlant de ces signes, il me semble n'avoir rien dit ; il est certain du moins que ce que je dis est bien au dessous de ce qui se passe dans l'âme quand elle voit chez elle ce sacré pèlerin... Elle connaît alors l'infinie bonté de Dieu de la manière la plus satisfaisante. Dieu a daigné quelquefois m'accorder cette faveur. Or j'ai obtenu dans ces occasions l'entière certitude que ceux qui ont acquis un plus grand sentiment de Dieu sont précisément ceux qui osent le moins parler de lui, parce que tout ce qu'ils peuvent dire ne leur paraît rien en comparaison du sentiment qu'ils en conservent. Si quelque prédicateur avait de Dieu cette connaissance dont je parle, au lieu de disserter sur sa bonté, il se tairait forcément, tant cette infinie bonté est au dessus de toute parole, de toute pensée, de l'entendement même. Lorsque l'âme voit cette bonté indicible et inestimable, c'est d'une manière toute spirituelle, ce qui ne veut pas dire qu'elle est hors de son corps ou que son corps a perdu quelqu'un de ses sens. Or cette vue intellectuelle est si surprenante et si supérieure à tout ce qui peut s'exprimer par la parole corporelle, qu'un prédicateur qui, en cet état, voudrait parler de Dieu, serait réduit à dire à son auditoire : Retirez-vous, je suis incapable de vous rien dire de Dieu. C'est pourquoi je dis et je comprends que tous les discours des hommes et même ceux de l'Écriture sont à l'essence de cette infinie bonté ce qu'est un grain de millet à la grosseur du globe.

Lorsque Dieu élève l'âme et la rassasie par sa divine pré-

sence, le corps aussi participe à ces rassasiements et à cette noblesse quoique bien plus faiblement. Alors l'âme dit au corps et la raison à l'appétit sensitif réjouis par cette divine nourriture : « Voyez maintenant quels sont ces biens que Dieu vous communique par moi. Cependant ce n'est rien en comparaison de ce ceux qu'il vous donnera si vous demeurez soumis à mon empire. Connaissez maintenant les biens que vous avez perdus et que vous m'avez fait perdre en refusant d'obéir à mon autorité. Il faut donc désormais vous laisser conduire avec une entière obéissance. » Alors le corps se soumet incontinent à l'âme, et la sensualité à la raison, étant gagnés par la délectation que l'âme leur procure, et ils répondent : « Il est vrai que nous avons souvent cherché nos plaisirs dans la matière parce que nous sommes corps; mais vous, qui êtes si noble et capable de délectations divines, vous ne deviez pas consentir à nos désirs vils et grossiers, et nous faire perdre de si grands biens, que vous perdez vous-même par vos faiblesses. » C'est ainsi que le corps se plaint de l'âme et la sensualité de la raison par une longue mais très-douce lamentation, et tout en se plaignant, ils reçoivent de l'âme une participation à ses plaisirs purs et ils lui obéissent.

Saint Antoine, vainqueur des démons.

Le saint abbé Antoine, selon ce qu'en rapporte saint Athanase, avait eu un jour beaucoup à souffrir dans un terrible assaut que les démons lui avaient livré. Ces méchants esprits l'avaient si cruellement flagellé, l'avaient si brutalement frappé de coups de bâton, qu'il en était resté à moitié mort et privé de mouvement. Rien cependant ne causait une plus grande affliction à ce saint homme, réduit à un si pitoyable état, que la crainte où il était d'être abandonné de Dieu dans les mains de ses ennemis. Mais voici que tout à coup et à l'improviste, il voit s'entr'ouvrir le toit de sa cellule, et une lumière des plus douces, laquelle, au milieu de la nuit la plus sombre, procurait à cette humble retraite un véritable jour céleste. Il vit en

même temps scintiller comme un éclair la majesté de son bien-aimé Rédempteur. A cette vue, le saint abbé s'écrie : *Ubi eras, bone Jesu, ubi eras? Quare non a principio affuisti, ut sanares vulnera mea?* Il disait : « O mon bon Jésus! où étiez-vous? Où étiez-vous, mon bon Jésus, quand les démons m'ont accablé de tant de coups? Pourquoi n'êtes-vous pas accouru à mon aide dès le commencement d'un si rude combat? » Jésus-Christ lui répondit ainsi : *Antoni, hic eram, et spectabam videre certamen tuum.* « Antoine, j'étais ici, et quoique me déroband à vos regards, j'étais spectateur de votre combat. Je vous donnais du courage pour résister aux assauts de vos ennemis; je vous fournissais la vigueur nécessaire pour triompher de leurs insultes, et je me complaisais à être témoin de votre constance. » A cette apparition de Jésus-Christ disparurent tout d'un coup les démons, comme les ombres s'évanouissent devant le soleil; toute crainte, toute angoisse s'éloigna du cœur de saint Antoine, toutes les blessures dont son corps était couvert furent complètement guéries, et il se trouva tellement réconforté et rempli d'un nouveau courage, qu'il se serait volontiers exposé à des combats encore plus atroces. Heureux donc celui qui se sera familiarisé avec l'habitude de marcher avec une foi vive en la présence de Dieu, parce qu'en quelque temps qu'il se trouve assailli par les puissances infernales et exposé à leurs malignes suggestions, il se trouvera toujours prêt à combattre avec elles, car la parfaite confiance qu'il aura d'avoir Dieu auprès de lui le rendra courageux pour résister à ces diaboliques assauts. Il pourra alors dire avec le Prophète royal : *Non timebo mala, quoniam tu mecum es.* « Dans tous les temps où j'aurai à subir des tentations de la part des démons, soit dans mon cœur, soit dans mon esprit, je ne craindrai rien, ô mon Dieu, car vous êtes en moi, et moi en vous. »

Pratique de sainte Catherine de Sienne.

Voyant que ses parents ne lui procuraient aucun lieu commode pour s'y retirer comme dans une paisible solitude, afin

d'y vivre recueillie en Dieu par ses dévotés oraisons, elle sut se bâtir dans son intérieur une autre cellule, où elle se tenait constamment retirée avec son Dieu par les entretiens de la plus intime tendresse, malgré ses occupations manuelles de tous les jours. Par ce moyen, tout ce qu'elle eut à essuyer de la part des personnes de sa maison, tous les assauts qu'elle eut à endurer de la part des démons ne lui causaient aucun dommage spirituel ; au contraire, elle en retira de grands avantages pour la sanctification de son âme, parce que, si quelquefois elle sortait de sa chambre pour mettre la main à des travaux de la maison, elle ne quittait pas pourtant cette cellule spirituelle qu'elle s'était ménagée dans son cœur, mais elle ne cessait jamais d'y habiter avec Dieu par son calme et paisible recueillement. L'utilité qu'elle retirait de ce recueillement de son âme avec Dieu fut si grande, qu'elle exhorta son confesseur même, le bienheureux Raymond, qui le rapporte dans la Vie de cette sainte, à se ménager, lui aussi, au fond de son cœur, une retraite du même genre, dans laquelle il lui fût permis de se retirer avec Dieu, au milieu des affaires qui l'occupaient à l'extérieur.

La Bienheureuse Esprit de Jésus.

Le Seigneur faisait sentir continuellement à cette âme privilégiée sa sainte présence. Or il n'était pas possible que cette vierge, marchant toujours sous l'œil de Dieu, pût s'occuper avec plaisir d'aucune créature. Elle était la plus grande partie du jour dans l'église. Elle priait continuellement, même dans les rues et dans tous les lieux où la charité la conduisait. Elle trouvait partout, elle invoquait toujours son Bien-Aimé. On lit dans les mémoires de sa vie qu'elle entendait à tout moment ces douces paroles : « Je suis dans ton cœur. Qui me séparera de toi ? » et que ces paroles lui donnaient un sentiment presque continuel de la présence de son Dieu. Cette grâce lui découvrait la majesté du Créateur et lui faisait sentir son néant. « En m'éveillant, dit-elle, je m'aperçois que Dieu est avec moi, par cette flamme qui s'allume dans mon cœur, par de

douces odeurs qui sortent de ma poitrine. Quand je parle à mon confesseur, lorsque je vais par les rues, en prenant mon repas, dans l'église, après que j'ai communié, en écrivant même ces choses, j'entends sans cesse ces paroles : « Je te regarde ! Le Ciel te regarde ! Je suis dans ton cœur ! Qui me « séparera de toi ? Tous les anges te regardent ; ils sont ravis « de voir l'amour que j'ai pour toi. Bon courage ! ma fille, je « te regarde, je serai toujours dans ton cœur. » Ces paroles paraîtront suspectes d'illusion à ceux qui, se laissant étourdir par le bruit confus du monde, ne sont jamais attentifs à la voix de la vérité. Mais les justes, qui écoutent dans un profond silence la parole intérieure du Verbe, entendent les mêmes paroles qu'Esprite entendait, quoique d'une manière différente.

Elle était si unie à Dieu, qu'elle ne le perdait presque jamais de vue. Elle contemplait Dieu si purement et si simplement, que son cœur n'était jamais inactif, ni les facultés de son âme inutiles. Comme elle était le sanctuaire de la Sagesse éternelle, les puissances de son âme, son cœur et ses sens, tout en elle bénissait, tout adorait le nom du Créateur ; et l'on aurait dit à la voir qu'elle possédait par avance la glorieuse liberté des bienheureux. Elle voyait, elle aimait, elle louait intérieurement son Seigneur, lors même qu'elle était en conversation avec les créatures. On n'entreprend pas pourtant d'expliquer la nature de ces merveilles ; les voies de Dieu sont si élevées, et nos vues sont si bornées, que nous restons toujours en chemin quand nous voulons développer les mystères de l'Époux céleste.

Lorsque les grâces rendent l'homme plus parfait, on reconnaît que c'est de la main du Seigneur qu'elles viennent. Telles étaient les grâces que recevait la sœur Esprite. Elles servaient toutes à la corriger de ses défauts et à édifier ses compagnes. L'oraison l'animait au travail, et le travail ne la détournait jamais de l'oraison. Elle priait vocalement, elle était abîmée en Dieu, sans perdre une parole du sermon ; car l'Époux mettait tout en usage pour l'attirer à lui. Les entretiens spirituels, les paroles, les lumières intérieures, les vues de l'imagination, les découvertes surnaturelles, étaient les moyens dont il se servait pour s'unir à son Épouse. Elle, de son côté, était si

fidèle et si attentive à la prière, qu'une légère distraction lui paraissait une grande faute : elle en soupirait, elle en pleurait, comme les pénitents devraient pleurer les plus grands crimes.

Quoiqu'elle ne cessât de prier vocalement, elle savait pourtant très-bien faire la différence de cette prière et de l'oraison mentale. Elle disait que la prière vocale est la tige qui porte le froment, et que l'oraison est le bon grain. On peut ajouter qu'elle était cette bonne terre qui rendait cent pour un. Les novateurs, qui condamnent les prières vocales, ne goûteront pas l'esprit de cette vierge ; mais Dieu a voulu donner à notre siècle cet exemple, pour servir de condamnation à sa fausse doctrine, et pour nous faire voir que la prière vocale est manifestement utile, non-seulement à ceux qui commencent, mais encore à ceux qui sont parfaits. Jamais nul ne fut plus attaché qu'Esprite à la contemplation, et jamais pourtant nul ne prononça plus d'oraisons jaculatoires, plus de prières vocales, avec une plus grande pureté de cœur et une plus étroite union à Dieu.

**De quelle manière Armelle Nicolas profitait de tout
pour s'élever à Dieu.**

« Quand j'apercevais, disait cette pieuse amante de Jésus, un de ces animaux qui sont le symbole de la fidélité, qui ne quittent jamais leur maître, qui s'attachent à tous ses pas, qui, pour un morceau de pain, lui font mille caresses, oh ! que cette vue m'était une puissante leçon d'agir de même envers mon Dieu, qui par tant de biens m'avait liée et attachée à son service ! Quand je considérais, dans les champs, ces petits agneaux si doux, qui se laissent paisiblement conduire à la boucherie, je me représentais mon Sauveur qui s'était ainsi laissé conduire à la mort, sans dire un mot, et qui en cela m'apprenait à me rendre semblable à lui dans les rencontres difficiles à la nature. Si je voyais de petits poussins s'enfuir sous les ailes de leur mère, au même instant il me venait dans l'esprit que mon Jésus s'était comparé à cet oiseau domestique, afin de me donner confiance, en lui, et de m'apprendre à me

tenir cachée sous les ailes de sa providence pour éviter la fureur du démon. En contemplant la beauté des prairies et des champs couverts de verdure et de fleurs, je disais en moi-même : Mon bien-aimé est *la fleur des champs et le lis des vallées*. Je l'invitais à faire de mon âme le parterre de ses délices, et je le conjurais de le tenir si bien clos et scellé, qu'autre que lui n'y pût entrer jamais.

« A la vue des arbres pliant au gré des vents, et de la mer qui ne franchissait jamais ses bornes : O Dieu ! disais-je, que ne suis-je aussi docile aux mouvements et aux inspirations de votre divin esprit, pour ne passer jamais les bornes de vos adorables volontés ! Le matin, quand d'une bluette de feu j'allumais un grand brasier, je disais : O amour ! si on vous laissait agir dans les âmes, que vous auriez bientôt fait de même ! Si je voyais cultiver et ensemer la terre, il me semblait voir mon Sauveur qui avait, dans tout le cours de sa vie, tant sué, peiné, travaillé pour cultiver les âmes, et y répandre la semence de sa doctrine céleste ; et la pensée qu'il y avait si peu de terre qui portât de bons fruits me causait des regrets inexprimables. Au temps des récoltes, quand je voyais le bon grain séparé de la paille, je me disais qu'au jugement dernier, il en serait fait autant des bons et des mauvais. Enfin il n'y avait créature au monde qui ne me servit d'instruction, et ne m'inspirât toujours quelque pieux sentiment. C'est pourquoi je disais souvent à Dieu : O mon amour ! que vous avez su agréablement suppléer à mon ignorance ! Je ne sais pas même lire ; mais, par votre grâce, toutes choses m'instruisent si bien qu'il me suffit de les voir pour sentir combien vous êtes aimable, et en prendre sujet de penser toujours à vous ! »

(*Vie des Justes dans les humbles conditions de la société*, par l'abbé CARRON.)

Pratique du séraphin d'Assise.

Saint François d'Assise, au rapport de son fidèle historien et disciple saint Bonaventure, se servait de toutes les créatures pour trouver et voir son Dieu. *Il les employait*, dit ce saint, *comme une échelle, pour monter vers le bien-aimé qui lui pa-*

raissait infiniment désirable (1). Aussi, ajoute-t-il, devenu insensible à toute autre chose, il ne pouvait se passer de Dieu, et, pour retenir son esprit continuellement en sa présence, il ne discontinuait point son oraison; de telle sorte, qu'admis, pour ainsi dire, par sa contemplation, au bonheur d'être introduit dans les vestibules des demeures célestes, et devenu déjà presque concitoyen des anges, il cherchait partout avec ardeur le Dieu qu'il aimait si passionnément, et dont il n'était séparé que par la muraille de son corps (2). Souvent il entraînait dans un tel ravissement, continue le même saint, que, tout à fait hors de lui-même, et frappé de je ne sais quel sentiment tout surnaturel, il était incapable de voir ce qui se passait autour de lui, et son âme, fixée sur les splendeurs éternelles de la Divinité, ne s'apercevait plus de la différence des lieux, des temps ou des personnes. Au reste, comme il lui avait été révélé dans ses oraisons, que la présence si désirable du Saint-Esprit se communique d'autant plus aisément à ceux qui la recherchent, qu'ils sont plus éloignés du tracas des choses de ce monde, il tâchait de trouver des lieux solitaires et des églises peu fréquentées, pour y passer les nuits en prière, et c'était là qu'il recevait tant de faveurs extraordinaires du ciel. C'était là que son corps s'élevait quelquefois au dessus de terre. C'était là qu'une nuée lumineuse enveloppait ce corps, comme pour faire connaître les lumières toutes divines qui éclairaient son âme. C'était là que, en possession d'une retraite plus cachée, il pouvait s'entretenir avec son Dieu, en usant envers lui d'une étonnante familiarité; c'était là qu'il s'écoulait tout en lui (3).

(1) *Per impressa rebus vestigia, prosequatur ubique dilectum, de omnibus sibi scalam faciens, per quam conscenderet ad apprehendendum eum, qui est totus desiderabilis. (S. BONAV. In vita s. Franc., cap. IX)*

(2) *Sine intermissione orans, spiritum Deo contendebat exhibere præsentem. Erat oratio contemplanti solatium dum supernarum circuitu mansionum, angelorum concivis jam factus, ferventi desiderio quærebat dilectum, a quo solus eum carnis paries disjungebat. (Ibid., c. 10.)*

(3) *Diligebat secretum, quia ad interiora reintrans totus ferebatur in Deum. (S. BONAV., ibid.)*

Un grand serviteur de Dieu.

Saint Ignace de Loyala était habituellement si pénétré de la présence de Dieu et si recueilli, surtout durant ses prières, qu'au rapport du P. Bouhours, historien de sa vie, il semblait que la Majesté divine lui fût présente visiblement et qu'il parlât au Seigneur face à face, ainsi que Moïse. Dès qu'il commençait à prier, son visage s'enflammait, et d'ordinaire, dans la chaleur de l'oraison, il avait des palpitations de cœur très-violentes; il était souvent ravi en esprit, et privé de l'usage de ses sens. Pour sa manière d'oraison, elle tenait de celle du divin Hiérothée, maître de saint Denis, laquelle, au rapport de saint Denis même, consistait à soutenir les impressions divines; et il dit un jour au P. Lainez, qui l'interrogeait là-dessus, que Dieu agissait beaucoup plus en lui qu'il n'agissait lui-même.

Tout ce qu'il voyait lui parlait de son créateur : il en admirait la beauté, la sagesse et la puissance dans les plus petites choses, et il ne fallait qu'un vermisseau, qu'une fleur, qu'une pointe d'herbe pour le faire entrer dans une profonde contemplation. Mais rien ne l'élevait davantage à Dieu que la vue du ciel : il y jetait pour cela des regards fréquents, si bien que ceux qui ne savaient pas son nom disaient pour le distinguer : *C'est cet homme qui lève à toute heure les yeux en haut et qui parle toujours de Dieu.*

Étant général de la Compagnie, il montait à une plate-forme de la maison, d'où la vue du ciel était libre. Il y demeurait quelque temps debout, les yeux attachés au ciel; il se mettait ensuite à genoux et adorait Dieu avec toute la révérence possible; il s'asseyait après sur un petit siège, parce que sa faiblesse ne lui permettait pas de se tenir autrement, et il passait là des heures entières dans une grande quiétude, la tête nue, le visage baigné de larmes, et l'esprit abîmé en Dieu.

Non content de donner le jour à ce divin exercice, il divisait la nuit en trois parties, dont l'une était pour le sommeil, l'autre pour les affaires, et la principale pour l'oraison. Dans les premiers temps qu'il fut prêtre, il lui venait tant de lumières, et

il répandait tant de larmes en récitant son office, qu'il lui fallait faire des pauses à chaque verset; mais quand il disait la messe, il avait des vues et des sentiments qui le faisaient soupirer et pleurer à chaque parole. Un jour de Noël, célébrant les saints mystères dans l'église de Saint-Jean de Latran, il fut saisi d'une dévotion si tendre, qu'il fondit en larmes au milieu du sacrifice, de sorte qu'un homme qui ne le connaissait pas dit, par une méprise assez singulière, à François Strada, qui avait servi la messe : « Vous avez là un prêtre bien scélérat et bien tourmenté des remords de sa conscience, il n'a fait à l'autel que pleurer ses crimes (1). »

Le grand apôtre des Indes.

Tous les emplois extérieurs ne détournaient pas saint François Xavier de la contemplation des choses divines, et surtout de l'application au saint exercice dont nous parlons. Étant à Goa, il se retirait d'ordinaire, après le dîner, dans le clocher de l'église, pour n'être interrompu de personne, et il s'entretenait deux heures avec Dieu. Mais parce qu'il n'était pas assez maître de lui-même en ces rencontres pour régler son temps, et qu'il devait quelquefois sortir, il chargea un jeune homme du séminaire de Sainte-Foi, nommé André, de venir l'avertir quand les deux heures qu'il s'était prescrites seraient passées. Un jour que saint François Xavier avait à parler au vice-roi, André étant allé pour l'avertir, il le trouva assis sur un petit siège, les deux mains en croix devant l'estomac, et les yeux attachés au ciel. Quand il l'eut regardé quelque temps à son aise, il l'appela; mais voyant que le saint ne répondait point, il parla plus haut et fit du bruit. Tout fut inutile, Xavier ne remua point, et André s'en alla, se faisant scrupule de troubler le repos d'un homme qui lui paraissait avoir l'air d'un ange et goûter les délices des bienheureux. Il revint néanmoins deux heures après, et il le trouva dans le même état où il l'avait laissé. La crainte qu'eut le jeune homme de ne pas faire

(1) *Vie de s. Ign.*, pag. 477.

son devoir, s'il s'en allait une seconde fois sans se faire entendre, l'obligea de tirer le saint et de le secouer.

Xavier étant revenu enfin à lui, parut d'abord s'étonner que deux heures fussent déjà passées; mais ayant su qu'il y en avait plus de quatre qu'il était là, il sortit avec André pour aller au palais du vice-roi. A peine eut-il le pied hors du logis, qu'il fut ravi en esprit. Après avoir fait plusieurs tours sans savoir où il allait, il retourna sur ses pas lorsque la nuit commençait à venir, et il dit à son compagnon : *Mon fils, nous verrons une autre fois le gouverneur : Dieu a voulu que cette journée fût toute pour lui.*

Allant une autre fois par les rues de la même ville, il était tellement occupé de Dieu, qu'il ne s'aperçut pas d'un éléphant furieux qui faisait fuir tout le monde. On eut beau lui crier qu'il se détournât; il n'entendit rien, et l'éléphant passa assez près de lui sans qu'il y prit garde.

Dans ses voyages de mer, il vaquait régulièrement à l'oraison depuis minuit jusqu'au lever du soleil, et de là vint que les matelots disaient qu'on n'avait rien à craindre durant ce temps là, parce que le père François gardait le vaisseau, et que les tempêtes n'osaient s'élever pendant qu'il parlait à Dieu.

Un homme de Manapao, chez qui il logeait, et qui l'observait la nuit à diverses heures, le trouvait toujours à genoux au pied d'un crucifix, et voyait souvent la chambre éclairée des rayons qui lui sortaient du visage. Lorsqu'il séjournait dans des villes de chrétiens, le peu de repos qu'il donnait à la nature, il le prenait ordinairement dans l'église, afin d'être plus près du Saint-Sacrement, devant lequel il priaït le reste de la nuit. Mais dans les pays où il n'y avait pas encore d'église, il passait dehors la plus grande partie des nuits; et rien n'élevait tant son esprit à Dieu, que la vue du ciel, tout semé d'étoiles, ainsi qu'il le disait lui-même.

Au milieu d'un entretien avec les personnes du monde, le saint homme était quelquefois appelé de Dieu par certaines illustrations subites qui l'obligeaient de se retirer, et, quand on le cherchait après, on le trouvait devant le Saint-Sacrement, ou en lieu solitaire, abîmé dans une contemplation profonde, souvent suspendu en l'air, avec des rayons autour du visage. Plusieurs témoins oculaires ont déposé de ce fait; mais quelques-

uns disent qu'au commencement ils voyaient le saint à genoux et immobile, qu'ils remarquaient ensuite qu'il s'élevait peu à peu de terre, et qu'alors, saisis d'une sainte horreur, ils ne pouvaient le regarder fixement, tant son visage était lumineux. D'autres protestent que, quand il leur parlait des choses de Dieu, ils s'apercevaient qu'il s'éloignait tout à coup, et que son corps montait de lui-même en haut.

Ces ravissements extraordinaires, qui tiennent quelque chose de la gloire des bienheureux, lui arrivaient de temps en temps durant le sacrifice de la messe, lorsqu'il venait de prononcer les paroles de la consécration ; on le vit élevé de la sorte, particulièrement à Malaca et à Meliapor. Il le fut encore plusieurs fois à Goa, en communiant le peuple ; et ce qui est remarquable, comme c'était sa coutume de donner la communion à genoux, il paraissait élevé de terre dans cette posture. Pour les extases communes, il en avait presque tous les jours, surtout à l'autel et après le sacrifice de la messe, de sorte que souvent on ne pouvait le faire revenir en le tirant par sa robe et en le secouant avec violence.

Les délices qu'il goûtait alors ne peuvent être comprises que par les âmes à qui Dieu fait des faveurs pareilles (1).

Sainte Thérèse.

Sainte Thérèse (chapitre XVIII du *Chemin de la Perfection*), regardait son âme dans un ciel intérieur dans lequel Jésus-Christ voulait prendre ses complaisances, se faire connaître et se faire aimer, et disait à ses filles que celles d'entre elles qui pourraient se renfermer dans ce petit ciel de leur âme, où était celui qui l'avait faite, devaient croire qu'elles marchaient par un chemin excellent, et qu'elles feraient beaucoup de progrès en peu de temps. Par ces pratiques, elle parvint à avoir de Dieu présent un souvenir si habituel, qu'elle ne le perdait presque point de vue, et que son union avec Dieu n'était pour ainsi

(1) *Vie de s. Fr. Xav.*, 2^e vol., pag. 195.

dire point interrompue. Au reste, tout le monde sait à quel degré elle porta l'excellence de ce saint exercice, et de quelles grâces extraordinaires elle fut favorisée, par suite de sa fidélité à s'y appliquer. On ne peut lire sans admiration ce que les historiens de sa vie racontent à ce sujet.

Saint Vincent de Paul.

La grandeur et la perfection de l'amour que saint Vincent de Paul avait pour Dieu, dit M. Collet, s'est fait connaître, non-seulement par sa soumission parfaite à toutes ses volontés, mais encore particulièrement par son attention continuelle à la présence de sa divine Majesté ; car c'est le propre de l'amour de faire désirer et rechercher la présence de la personne aimée, et de se plaire en sa compagnie, en sa vue et en ses entretiens.

Or, l'application de saint Vincent à Dieu était telle, selon le témoignage qu'en a rendu un très-vertueux prêtre qui l'a particulièrement connu et observé durant plusieurs années, qu'il était facile de juger que son esprit était continuellement à la présence de Dieu. On ne le voyait jamais dissipé, pour quelques sortes d'affaires et occupations qui lui pussent arriver, mais toujours recueilli et présent à lui-même ; et on a remarqué que pour l'ordinaire, il ne rendait point de réponse à ce qu'on lui demandait, surtout s'il s'agissait d'une chose importante, sans faire quelque petite pause, pendant laquelle il élevait son esprit à Dieu pour implorer sa lumière et sa grâce ; afin de ne dire ni faire aucune chose que selon sa volonté, et pour sa plus grande gloire.

Ce même ecclésiastique a témoigné qu'il l'avait vu quelquefois des heures entières tenir les yeux collés sur un crucifix qu'il avait entre les mains, et qu'en diverses autres occasions, lorsqu'on lui apportait les nouvelles de quelques affaires fâcheuses, ou d'autres qui pouvaient lui donner quelque sujet de consolation, il paraissait en son visage une telle égalité d'esprit, qu'elle ne pouvait provenir que de cette application continuelle qu'il avait à Dieu. A ce propos, on lui a souvent ouï

dire qu'il n'y avait pas grand'chose à espérer d'un homme qui n'aimait pas à s'entretenir avec Dieu, et que si on ne s'acquittait pas comme il fallait de ses emplois pour le service de Notre-Seigneur, c'était faute de se bien tenir uni à lui et de lui demander le secours de sa grâce avec une parfaite confiance. Quand il allait ou venait par la ville, c'était dans un grand recueillement, marchant en la présence de Dieu, le louant et le priant en son cœur ; et sur ses dernières années, lorsqu'il allait tout seul avec son compagnon dans le carrosse dont il avait été obligé de se servir, non-seulement il se tenait intérieurement recueilli, mais ordinairement il avait les yeux fermés, et le plus souvent il tirait sur lui le rideau, en sorte qu'il ne pouvait ni voir ni être vu de personne, pour se pouvoir mieux entretenir avec Dieu.

Il avait cette sainte coutume, que toutes les fois qu'il entendait sonner l'horloge, soit les heures ou les quarts, à la maison ou à la ville, soit qu'il fût seul ou en compagnie, il se découvrait, et, faisant un signe de croix, élevait son esprit à Dieu. Il disait que cette pratique était très-propre pour renouveler en son esprit la présence de Dieu, et se ressouvenir des résolutions qu'on aurait prises le matin en l'oraison, et pour cela il l'a introduite parmi ceux de sa congrégation, qui en usent selon que le temps et les lieux le leur peuvent permettre. Comme il connaissait par sa propre expérience les grâces et bénédictions renfermées dans ce recueillement intérieur et dans cette attention à la présence de Dieu, il y portait les autres autant qu'il pouvait, pour les en rendre participants : pour cet effet, il fit mettre en divers endroits du cloître de Saint-Lazare, ces paroles écrites en gros caractères : *Dieu vous regarde*, afin que les siens et les autres personnes du dehors, qui se trouveraient dans la maison de Saint-Lazare, fussent par ce moyen avertis, en allant et venant, de se souvenir de la présence de Dieu, et il avait une telle estime pour cet exercice, qu'il disait que, s'il se trouvait une personne qui le sût bien pratiquer et qui se rendit fidèle à suivre les attraites de cette vue de Dieu, elle parviendrait bientôt à un très-haut degré de sainteté.

Il était fort intelligent à se servir des choses naturelles et sensibles pour s'élever à Dieu ; et pour cet effet, il ne s'arrêtait pas à l'écorce, ni à la figure extérieure, ni même aux excel-

lences particulières des êtres créés ; mais il s'en servait seulement pour passer à la considération des perfections du Créateur. Quand il voyait des campagnes couvertes de blés, ou des arbres chargés de fruits, cela lui donnait sujet d'admirer cette abondance inépuisable de biens qui est en Dieu, ou bien de louer et bénir le soin paternel de sa providence pour fournir la nourriture de ses créatures et pourvoir à leur conservation. Lorsqu'il voyait des fleurs ou quelque autre chose belle ou agréable, il en prenait occasion de penser à la perfection et à la beauté de Dieu, et de dire en son cœur ces paroles qu'on a trouvées écrites de sa main : *Qu'est-ce qu'il y a de comparable à la beauté de Dieu, qui est le principe de toute la beauté et de toute la perfection des créatures? N'est-ce pas de lui que les fleurs, les oiseaux, les astres, la lune et le soleil empruntent leur lustre et leur beauté?*

Il dit un jour à sa communauté, qu'étant allé voir une personne malade et affligée d'un continuel mal de tête, elle souffrait cette incommodité avec une si grande patience, qu'il lui semblait voir sur son visage je ne sais quelle grâce, qui lui faisait connaître que Dieu résidait dans cette âme souffrante ; d'où il prit sujet de faire cette exclamation : *Oh ! l'heureux état que celui de souffrir pour l'amour de Dieu ! Combien est-il agréable à ses yeux, puisque son propre Fils a voulu couronner les actions héroïques de sa sainte vie, d'un excès de douleurs qui l'a fait mourir !*

Il ajouta en cette même occasion que, s'étant trouvé, quelques jours auparavant, dans une chambre entourée de miroirs, en sorte qu'une mouche n'eût pas pu s'échapper qu'elle n'eût été vue de quelque côté qu'elle eût tâché de s'envoler, cela lui donna sujet de dire en lui-même : Si les hommes ont trouvé le moyen de représenter de la sorte tout ce qui se passe en un lieu, jusqu'au moindre mouvement des plus petites choses, à plus forte raison devons-nous croire quelles sont toutes représentées dans le grand miroir de la Divinité, qui remplit tout et qui renferme tout par son immensité, et en qui les bienheureux voient toutes choses, et particulièrement les bonnes œuvres des âmes fidèles, et par conséquent tous leurs actes de patience, d'humilité, de conformité à la volonté de Dieu, et des autres vertus.

Nous finirons par les paroles très-dignes de remarque qu'il dit un jour à sa communauté, sur l'exercice de la présence de Dieu. « La pensée de la présence de Dieu nous rendra familière la pratique de faire incessamment sa volonté ; le souvenir de sa présence divine s'établira peu à peu dans l'esprit, et, par sa grâce, se formera en habitude ; en sorte que nous serons enfin comme animés de cette divine présence. Combien pensez-vous, mes frères, qu'il y a de personnes, même dans le monde, qui ne perdent presque point Dieu de vue ? Je me rencontrai ces jours passés avec une qui faisait conscience d'avoir été distraite, trois fois le jour, de la pensée de Dieu : ces gens-là seront des juges qui nous condamneront devant la Majesté divine sur l'oubli que nous avons pour elle, nous qui n'avons autre chose à faire qu'à l'aimer et à lui témoigner notre amour par nos regards et par nos services. Prions Notre Seigneur qu'il nous fasse la grâce de dire comme lui : *ma nourriture et ma vie est de faire la volonté de Dieu* (1). Supplions-le qu'il nous donne toujours une faim et une soif de cette justice. »

Un séraphin plein d'amour.

Ainsi que David, saint Jean de la Croix avait toujours le Seigneur devant les yeux. Sans cesse il était occupé de la contemplation de ses perfections infinies. Il ne se contentait pas de méditer sa loi, il méditait ses divins attributs ; mais il les méditait avec une application, une profondeur, un sentiment de joie, qu'il n'est pas possible d'exprimer. Le paradis intérieur (c'est le nom qu'il lui donnait) était pour lui un séjour si délicieux, que, lorsque les affaires de sa charge l'obligeaient d'en sortir pour traiter avec les hommes, il souffrait autant que l'épouse des Cantiques, quand elle perdait de vue l'objet de sa tendresse (2). Ce n'était qu'en se faisant beaucoup de violence, qu'il entrait dans des discussions temporelles. Tous les mo-

(1) *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me. Jean., 4. 34.*

(2) *Cant. 5.*

ments qu'il ne donnait pas à une vue réfléchie de Dieu, étaient pour lui des moments de douleur. Il y revenait comme malgré lui ; et afin de retirer son esprit du centre de la divinité et de traiter en homme avec les hommes, il serrait contre sa chair une chaîne garnie de pointes de fer, qu'il portait continuellement, et qui l'avertissait en quelque sorte qu'il devait alors quitter Dieu pour Dieu. *Les gens du monde*, dit l'historien de sa vie, *qui n'entendent rien dans les voies du Seigneur, n'entendront pas non plus ce langage* (1). Heureusement ou malheureusement, ce n'est pas pour eux que nous écrivons ; ainsi, sans craindre leur censure, nous ajouterons que le feu du divin amour dont notre saint était tout consumé, éclata souvent par des extases qu'il empêchait autant qu'il le pouvait faire, et par une lumière brillante qui sortait de son visage, surtout quand il venait de faire oraison, et quand il vaquait aux fonctions du ministère, ou qu'il disait la sainte messe. C'est un fait dont il y a eu tant de témoins, que, s'il était contre la religion, pas un seul déiste ne le révoquerait en doute. C'est ainsi qu'une jeune personne, nommée Angèle d'Alleman, étant venue dans un attirail tout profane et couverte de pierreries pour se confesser à lui, elle le vit environné d'une splendeur céleste, dont elle fut si pénétrée, qu'elle se retira à l'instant, bien résolue de faire à Dieu, comme elle le fit, au grand étonnement de la ville de Ségovie, le sacrifice de ses parures et de toutes ses vanités. C'est ainsi encore que le fameux Dominique Soto étant, par une secrète disposition de la Providence, entré dans l'église de Baëce, lorsque saint Jean de la Croix sortait de l'autel, il aperçut sur son visage une lumière si vive, que ses yeux en furent éblouis ; mais son cœur en fut encore plus frappé que ses yeux. Au moment même il forma le dessein de renoncer au monde et d'entrer en religion : ce qu'il fit en prenant parti dans l'ordre de Saint-Dominique.

(1) Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei: stultitia enim est illi. (2. Corinth., 2, 14.)

Exemples et leçons de saint François de Sales.

L'exercice de la présence de Dieu, dit M. Camus, évêque de Belley (1), *était en si singulière recommandation à saint François de Sales, qu'il le conseillait comme un pain quotidien. Je dis pain quotidien, car, comme en la nourriture du corps, on mêle le pain avec toutes sortes de viandes, aussi n'y a-t-il point d'exercice spirituel qui se mêle plus commodément et plus utilement dans toutes nos actions, que la présence de Dieu.*

« Ah! disait ce saint, c'est le cher exercice des bienheureux, ou plutôt le continuel exercice de la béatitude, selon ces paroles de Notre-Seigneur : les anges voient sans interruption la face de mon Père qui est dans le ciel (2).

« Que si la reine de Saba estimait bienheureux les serviteurs et les courtisans de Salomon, qui étaient toujours en sa présence, et qui écoutaient les paroles de sagesse qui sortaient de sa bouche, combien sont plus heureux ceux qui sont continuellement attentifs à la sainte présence de celui que les anges désirent de voir (3), quoiqu'ils le voient sans cesse; désir qui les tient en une perpétuelle faim de voir toujours de plus en plus Celui qu'ils contemplent; car, plus il voient celui qu'ils désirent, plus il désirent de le voir, n'étant jamais rassasiés dans leur continuel rassasiement. »

Ce bienheureux disait encore : *que la plupart des manquements que commettent en leurs devoirs les personnes pieuses viennent de ce qu'elles ne se tiennent pas assez en la présence de Dieu.* Aussi la respectait-il si bien lui-même, cette divine présence, comme le rapporte le même M. Camus, qui l'avait secrètement observé par les fentes de la porte de son appartement, qu'il se maintenait toujours dans les règles de la plus exacte modestie.

(1) *Esprit de saint François de Sales*, 2^e vol., p. 84.

(2) Angeli in cœlis semper vident faciem Patris mei qui in cœlis est. (MATH., 18, 10.)

(3) In quem desiderant angeli prospicere. (I PÉT., 1, 12.)

Nous ne pouvons encore nous dispenser ici de citer à ce sujet les propres paroles du saint : « Nous devons, dit-il, avoir Dieu devant les yeux toujours et en tout lieu, aussi bien étant seuls qu'en compagnie, et en tout temps, oui, même en dormant. Un grand saint l'écrivit à son disciple, disant qu'il se couchât modestement en la présence de Dieu, de la même manière que ferait celui à qui Notre-Seigneur, étant encore en vie, commanderait de dormir et de se coucher en sa présence, et, dit-il, quoique vous ne le voyiez pas et n'entendiez pas le commandement qu'il vous en fait, ne laissez de le faire tout de même que si vous le voyiez, parce qu'en effet il vous est présent, et vous garde pendant que vous dormez. O mon Dieu ! combien nous coucherions-nous modestement et dévotement, si nous vous voyions : sans doute nous croiserions les bras sur nos poitrines avec une grande dévotion. »

Contemplations de saint François Régis.

Saint Jean-François Régis, absorbé pendant le jour par les nombreuses occupations de son zèle, passait, dit le Père Daubenton, une partie de la nuit à converser familièrement avec Dieu, et n'interrompait ce saint commerce que quand le corps, abattu par le travail du jour, succombait au sommeil.

Pierre le Blanc, avec qui il était dans la plus étroite union, a attesté qu'il ne l'a jamais vu que recueilli et tout absorbé en Dieu. Lorsqu'il traversait les rues, on sortait des maisons pour le voir passer. *Ce n'est pas un homme, disait-on, c'est un ange revêtu d'une chair mortelle.* Son recueillement était tel, qu'il semblait que toutes les créatures disparaissaient devant lui, et que la majesté divine se rendait visible à ses yeux. *Je croyais, en le voyant, disait le comte de la Mothe, qu'il n'agissait plus par son propre esprit, mais par une impression divine ; qu'il y avait une vertu surnaturelle qui le faisait agir, et que Dieu, ou plutôt l'amour de Dieu était comme l'âme de son âme.*

Par cette union si étroite avec Dieu, il parvint à un genre si

sublime d'oraison, que les moindres objets qui réveillaient en lui l'idée de Dieu, le transportaient de telle sorte qu'il en perdait même l'usage des sens. Un jour qu'il était à la campagne avec quelques jésuites, un d'entre eux ayant chanté un air dont les paroles étaient sur l'amour de Dieu, Régis entra tout à coup dans un ravissement qui leur fut sensible. Plusieurs curés l'ont vu souvent, dans l'ardeur de ses prières, sans paroles et sans mouvement pendant plusieurs heures. Quelquefois, allant par la ville, il s'arrêtait tout à coup au milieu d'une rue, les yeux élevés au ciel, dans des transports qui l'empêchaient de faire attention à ce qui se passait autour de lui. Souvent même, en prêchant, la parole lui manquait tout à coup, mais ses yeux et son visage enflammés tenaient un langage éloquent qui pénétrait ses auditeurs. Revenu de ses ravissements divins, il recommençait à parler de Dieu avec l'air et l'enthousiasme d'un prophète, et avec un feu et une impétuosité qui le rendaient maître des cœurs.

XV

DE LA LECTURE SPIRITUELLE ET DE L'EXAMEN DE CONSCIENCE.

Saint Bernard, dans son livre intitulé *Scala claustralis*, ou échelle religieuse (*De modo orandi*), indique et décrit les quatre degrés ou *échelons* par lesquels on s'élève jusqu'à Dieu et l'on arrive à la perfection qui, comme on le sait, consiste essentiellement dans notre union avec Dieu, qui est notre fin dernière. Ces quatre degrés sont : la lecture, la méditation, l'oraison et la contemplation. Le suave Docteur rapporte ces paroles de Jésus-Christ : « Cherchez et vous trouverez ; frappez et on vous ouvrira. » Puis, les appliquant aux degrés et aux moyens de la perfection, il dit que par la lecture on cherche Dieu, et que par la méditation on le trouve ; que par l'oraison on frappe à la porte de son cœur, et que, par la contemplation, on entre dans ce palais des beautés divines qui nous est ouvert par la lecture, la méditation et la prière, et dont les magnificences se déroulent à nos yeux. Il dit que la lecture n'est autre chose qu'une étude attentive et appliquée des sujets qui nous sont exposés dans les divines Ecritures et dans les autres livres de piété ; que la méditation est une opération de notre esprit qui, aidé du secours de la raison que Dieu nous a donnée, suit la trace des vertus chrétiennes qui nous sont cachées ; que la prière ou l'oraison est une affection de notre volonté par laquelle nous tâchons d'obtenir de Dieu l'éloignement du mal et l'acquisition du bien spirituel dont nous reconnaissons le besoin ; et qu'enfin la contemplation est un ravissement de l'âme vers Dieu qui nous fait goûter toute la douceur des joies célestes. « La lecture, continue saint Bernard, est comme la nourriture qui a pénétré dans le palais de

la bouche (par lequel est figuré notre esprit); la méditation mâche cette nourriture par la réflexion; la prière en procure la saveur, et la contemplation produit enfin cette semence nutritive qui restaure et fortifie l'âme. La lecture s'arrête à l'écorce de ce qu'on lit; la méditation pénètre jusqu'à la moelle; la prière, par ses instances réitérées, nous en procure le suc nourricier, et la contemplation en fait ses délices quand elle en a la jouissance. »

Le mendiant Servulus.

Les SS. PP. ne se bornent pas à nous exposer les motifs qui nous prouvent la nécessité de la lecture des Livres Saints pour arriver à la perfection chrétienne. Ils corroborent leurs leçons par des exemples capables de réveiller en nous cette sainte ardeur. Parmi ces exemples, j'en citerai un, qui est rapporté par saint Grégoire dans ses Dialogues et dans ses Homélies, afin d'animer par ce récit à un exercice aussi utile à la piété. Il y avait à Rome un mendiant qui se nommait Servulus. Il se tenait couché par terre sur le portique qui servait de passage pour entrer dans l'église Saint-Clément. Ce malheureux était atteint de paralysie, et il était, je ne dirai pas seulement incapable de se tenir sur ses pieds, mais encore de se tourner d'un côté à l'autre. Il ne pouvait même pas approcher les mains de ses lèvres, et il était ainsi dans l'impossibilité de porter à sa bouche la subsistance qui lui était nécessaire. Des aumônes qu'il recevait il employait une part à ce qu'il lui fallait pour sa nourriture et à son entretien, et l'autre pour donner l'hospitalité aux pèlerins qu'il recevait dans sa pauvre demeure. Ce mendiant avait un goût très-ardent pour la lecture des livres spirituels et s'en était procuré une bonne quantité par le moyen des aumônes qu'il recevait, et en même temps en se retranchant sur sa nourriture pour trouver moyen de fournir des aliments à son esprit, en se livrant à de pieuses lectures. Mais comme ce pauvre infortuné ne savait pas lire, il se procurait cet avantage par les soins charitables qu'en voulaient bien prendre les personnes qu'il recueillait, comme il a été dit.

Par le moyen de ces lectures spirituelles, quoique faites par la bouche des autres, Servulus acquit une grande connaissance des choses divines et une singulière habileté dans les Saintes Ecritures. Il en conférait avec beaucoup de savoir et il jetait dans l'étonnement tous ceux qui l'entendaient. Ce qu'il faut surtout remarquer, c'est qu'il avait puisé dans ces lectures une patience invincible ; il ne cessait de rendre grâces au Seigneur des maux cuisants qu'il lui envoyait, et chantait toujours des cantiques de louanges à Dieu. Quand il comprit enfin que le moment de la mort n'était pas éloigné, il appela quelques-uns de ses consolateurs habituels, et les pria de vouloir bien réciter avec lui quelques psaumes. Pendant qu'on lui rendait le service qu'il avait réclamé, il leur fit signe de s'arrêter en leur disant : « N'entendez-vous pas comme le ciel retentit de chants et de mélodies? » En prononçant ces paroles il rendit l'âme. Après sa mort, il se répandit dans cette misérable demeure, qu'avait habitée Servulus, une odeur si délicieuse, que tous les assistants en furent inondés d'une ineffable douceur. Le saint Docteur termine ce récit en disant qu'à cette mort si sainte, s'était trouvé un moine qui appartenait à son monastère, et qui ne pouvait raconter l'événement dont il avait été spectateur sans répandre des larmes d'attendrissement.

Nous avons ici à admirer le grand empressement qui animait ce pauvre paralytique pour la lecture des livres spirituels et les fruits merveilleux de sainteté que cette lecture produisit en lui, ainsi que la mort précieuse dont cet amour des pieuses lectures lui fit obtenir l'inestimable faveur. Il faut donc en conclure que c'est là un excellent moyen pour arriver à la perfection.

Pourquoi faut-il lire de bons livres?

Plus d'un chrétien tiède, qui ne veut entendre parler ni de sermon, ni de lecture pieuse le dimanche, tient le propos suivant : « Pourquoi me faut-il aller à l'église, ou lire l'Ecriture Sainte et d'autres livres pieux ? » L'histoire suivante leur servira de réponse : Quelqu'un demandait à un sage de l'anti-

quité : « Pourquoi lisez-vous constamment les livres traitant des choses divines et des devoirs humains, vous qui les avez si souvent lus ? » Celui-ci répondit : « Mon ami, pourquoi prenez-vous de la nourriture aujourd'hui ? car vous avez déjà mangé hier. » — « Je le fais pour vivre », repartit le premier. — « Et moi, je lis aussi pour vivre », répliqua le sage. — C'est ainsi que vous devez également nourrir et fortifier sans cesse votre esprit. C'est la parole de Dieu qui est la nourriture véritable et proprement dite de l'esprit, et non la morale humaine ou la sagesse du monde. En effet, notre esprit est quelque chose de divin, issu de Dieu et destiné à retourner à Dieu. C'est pourquoi il doit prendre sa force et sa croissance dans ce qui est divin, comme le corps prend sa force et sa croissance dans la terre d'où il est issu et où il retournera.

Fruits admirables de la lecture d'un bon livre.

A Sienne, un premier magistrat de la ville, qui faisait en même temps la banque, revenait un jour à la maison pour dîner : ce n'était pas encore l'heure, mais il avait faim. Comme le dîner n'était pas prêt, le magistrat se met en colère contre sa femme. Pour le calmer et lui faire prendre patience, elle lui offre un livre à lire. Le magistrat se fâche encore plus, jette le livre par terre, et s'emporte contre tous les gens de la maison. Toutefois, quelques moments après, il a honte de lui-même, il ramasse le livre : c'était la *Vie des Saints* ; il l'ouvre, et tombe sur la vie de sainte Marie d'Égypte ; il prend un tel plaisir à cette lecture, que sa femme l'ayant averti que le dîner était prêt, il répondit : « Attendez, à votre tour, que j'aie fini mon histoire. » La femme, toute joyeuse, entra dans un cabinet voisin, et, tombant à genoux, pria Dieu d'achever la bonne œuvre qu'il avait commencée. Sa prière ne fut pas vaine. Jean Colombini, c'était le nom de son époux, fut dès ce moment un autre homme. Porté à l'avarice, habitué à querreller pour un liard, il devint généreux et charitable. Quand il achetait quelque chose, il ajoutait toujours au prix qu'on lui

demandait; quand il vendait lui-même, il diminuait du prix courant. Ses concitoyens ne savaient comment expliquer ce changement de conduite. Bien loin de faire désormais aucun tort, il réparait au triple et au quadruple ceux qu'il croyait avoir faits; il distribuait aux pauvres d'abondantes aumônes, visitait les hôpitaux, fréquentait les églises et donnait beaucoup de temps à la prière. Sa femme, Blasie, conjurait Dieu de le confirmer dans ces bons sentiments : elle fut exaucée beaucoup plus qu'elle ne s'y attendait.

D'abord il lui proposa de vivre ensemble désormais comme frère et sœur; elle en fut émerveillée, mais y consentit. Il fit aussitôt vœu de continence perpétuelle. Pour l'observer fidèlement, il s'astreignit à des jeûnes toujours plus austères, couchait sur des planches, dormait peu, consacrait la plus grande partie de la nuit à la prière et à la contemplation, entendait la messe dès le matin, employait le reste de la journée à servir les malades dans les hôpitaux, à réconcilier les ennemis, à soutenir la cause de l'orphelin et de la veuve, à consoler les affligés, à placer partout quelque parole d'édification, à faire du bien à tout le monde, tant par ses conseils que par ses largesses.

Alors lui vint à l'esprit la parole du Sauveur au jeune homme : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et puis venez et suivez-moi.* Jean Colombini se mit donc à penser qu'il n'aurait point fait assez tant qu'il ne renoncerait pas à tout, pour suivre, pauvre, Jésus-Christ pauvre. Il avait un ami intime, François Vincent, des premiers de Sienne par ses richesses et sa naissance. Après avoir consulté Dieu dans la prière, il lui communiqua son dessein de quitter tout, pour vivre à la manière des apôtres. Vincent eut de la peine à goûter ce projet; mais, à la longue, il s'y rendit, et les deux amis résolurent de le mettre à exécution. Colombini quitta ses habits élégants, prit le costume du pauvre peuple, distribua plus largement ses trésors aux malheureux, recueillait les malades dans les rues, et les portait quelque part pour les faire soigner. Ses amis lui remontraient qu'il fallait y mettre de la prudence et ne pas se réduire soi-même à la mendicité. Colombini répondit librement : « Trop de précaution est une espèce d'infidélité. Ce que j'ai de plus à

cœur, c'est de distribuer tous mes biens aux pauvres, d'être réduit moi-même à la dernière indigence et de mendier mon pain : et je n'en diffère l'exécution que par des motifs de charité et de justice, qui veulent qu'on ait quelque égard aux gens de sa maison. Ma grande félicité sera d'avoir pour unique richesse le Maître du monde, et de chanter avec le Prophète : *Mon partage, c'est le Seigneur.* » Quand on vit les deux amis aussi fermes dans leur sainte résolution, on cessa de leur faire des remontrances ; on finit bientôt par se recommander à leurs prières, ce qui était une manière d'approbation.

**Ignace de Loyola converti par la lecture de la Vie
des Saints.**

Au siège de Pampelune, en 1521, Ignace de Loyola parut sur la brèche à la tête des plus braves Espagnols, et reçut les Français l'épée à la main. On combattit avec furie de part et d'autre, et il se fit en peu de temps un grand carnage. Dans la chaleur du combat, un éclat de pierre frappa Ignace à la jambe gauche, et un boulet de canon au même moment lui cassa la jambe droite. Les Navarrais, que son exemple avait animés, perdirent courage, et se rendirent à discrétion dès qu'ils le virent blessé ; mais les Français usèrent bien de la victoire. Ils emportèrent Ignace au quartier de leur général, le traitèrent très-civilement, et en prirent tous les soins qu'ils crurent devoir à sa qualité et à sa valeur. Quand sa jambe eut été remise et que l'état de sa plaie lui permit de changer de lieu, ils le firent porter en litière au château de Loyola, qui n'est pas fort éloigné de Pampelune.

A peine fut-il arrivé, qu'il sentit de grandes douleurs. Les chirurgiens qu'on appela, ayant regardé sa jambe, jugèrent tous qu'il y avait des os hors de leur place, soit que le chirurgien qui l'avait pansé les eût mal adjoints, ou que le mouvement les eût empêchés de se bien reprendre ; et ils ajoutèrent que, pour remettre ces os en leur situation naturelle, il fallait casser la jambe tout de nouveau. Ignace les crut, et s'étant

mis entre leurs mains, il ne fit paraître aucune faiblesse durant une si cruelle opération.

Sa jambe, qui avait été mal pensée la première fois, ne le fut pas si bien la seconde, qu'il n'y restât une agréable difformité. C'était un os qui avançait trop au dessous du genou, et qui empêchait le cavalier de porter la botte bien tirée. Comme il aimait la bonne grâce et la propreté en tout, il résolut de se faire couper cet os. Les chirurgiens lui dirent que l'opération serait extrêmement douloureuse. Il compta la douleur pour rien, et ne voulut pas qu'on le liât ni qu'on le tint. On lui coupa l'os jusqu'au vif, sans qu'il jetât le moindre cri ni qu'il changeât de visage.

Ce ne fut pas le seul tourment que souffrit Ignace pour n'avoir rien de difforme en sa personne : une de ses cuisses s'était retirée depuis sa blessure, et il craignit étrangement de paraître tant soit peu boiteux. Il se mit à la torture durant plusieurs jours, en se faisant tirer violemment la jambe avec une machine de fer. Mais quelques efforts qu'on fit, on ne put l'étendre à la longueur de l'autre, et ainsi sa jambe droite demeura toujours un peu courte.

L'état où Ignace se trouvait n'accommodait pas un naturel aussi ardent que le sien. Il ne pouvait pas encore marcher, et il était même obligé de garder le lit. Ne sachant que faire et s'ennuyant d'autant plus qu'il se portait bien, à son genou près, qui se guérissait de jour en jour, il demanda un roman pour s'amuser. *L'Amadis* et les autres livres de chevalerie, si profanes et si dangereux, étaient célèbres en ce temps-là, et les plus honnêtes gens en faisaient leurs délices. Il les aimait fort, et parmi les diverses aventures de ces chevaliers errants, il était surtout charmé de leurs beaux faits d'armes. Quoique le château de Loyola ne manquât guère de ces histoires fabuleuses, il ne s'y en rencontra point alors; et au lieu d'un roman, on apporta à Ignace la Vie de Jésus-Christ et celle des Saints.

Il lut ces livres sans autre dessein que de s'amuser, et les lut d'abord sans aucun plaisir; mais il y prit goût insensiblement, et s'y attacha de telle sorte qu'il y passait les journées entières. Le premier effet de la lecture fut d'admirer dans les saints l'amour de la solitude et de la croix. Il considérait avec

étonnement, parmi les anachorètes de la Palestine et de l'Égypte, des hommes de qualité couverts de cilice, exténués de jeûnes, ensevelis tout vivants dans des cabanes et dans des grottes. Il disait après en lui-même : « Ces hommes, si ennemis de leur chair et si morts aux vanités de la terre, n'étaient pas d'une autre nature que moi ; pourquoi ne ferais-je pas tout ce qu'ils ont fait ? » Il lui prenait envie en même temps de les imiter, et il lui semblait que rien ne passait ses forces. Il se proposait de visiter les Saints Lieux, et de s'enfermer dans un ermitage. Mais ces bons mouvements duraient peu, et il sentait bientôt sa faiblesse. Outre que la gloire était sa passion, il aimait alors une dame de la cour de Castille et des premières maisons du royaume : si bien qu'il oubliait en un moment les projets qu'il venait de faire. Il n'avait plus l'esprit occupé que de la guerre et de l'amour : et au lieu de songer à la retraite, il méditait je ne sais quels exploits militaires, pour se rendre digne des bonnes grâces de sa dame, comme il l'avoua un jour au P. Louis Gonzalez, en lui faisant le récit de sa conversion. Ces folles idées l'enchantèrent à un tel point, qu'il ne comprenait pas qu'on pût vivre sans une grande ambition, ni être heureux sans un grand attachement.

Quand il était las de rêver, il se remettait à lire pour passer le temps ; et admirant de nouveau les vertus des saints, il y trouvait quelque chose de plus merveilleux que dans les actions de tous ces héros dont il avait l'imagination remplie. A force de lire et de faire des réflexions sur ce qu'il lisait, il connut que rien n'était plus frivole que cette gloire mondaine dont il était si épris ; que Dieu seul pouvait contenter le cœur humain, et qu'il fallait renoncer à tout pour se sauver sûrement.

Ces vues rallumaient peu à peu en lui le désir de la solitude ; et ce qui lui avait paru impossible, en consultant ses inclinations naturelles, lui semblait facile, en se mettant devant les yeux l'exemple des saints. Mais lorsqu'il pensait former une bonne résolution, le monde se représentait à lui avec tous ses charmes, et le rengageait plus que jamais.

Il passa ainsi plusieurs jours fort rêveur et fort inquiet, ne sachant à quoi se déterminer, toujours attiré de Dieu, et tou-

jours retenu par le monde. Mais les pensées dont il était combattu avaient des effets bien différents. Celles qui venaient de Dieu le remplissaient de consolation et lui donnaient au dedans, de lui-même une paix profonde. Les autres, à la vérité, lui causaient d'abord un plaisir sensible, mais elles lui laissaient un certain trouble dans l'esprit et je ne sais quelle amertume dans le cœur, qui le rendaient fort chagrin. Il s'en aperçut un jour, et tout charnel qu'il était encore, il commença à raisonner sur les choses spirituelles; car Dieu, qui voulait établir en lui un grand fonds de sainteté, et montrer dans sa personne jusqu'où la prudence chrétienne peut aller, quand elle est accompagnée d'un grand sens naturel, ne voulut pas que sa conversion se fit légèrement et par boutade.

Il observa qu'il y avait deux esprits tout à fait contraires, l'un de Dieu, et l'autre du monde. Il remarqua les diverses propriétés de ces deux esprits, et jugeant, par sa propre expérience, combien une joie solide qui pénètre l'âme surpasse un plaisir léger qui flatte les sens, il n'eut pas de peine à comprendre l'avantage que les choses du ciel ont sur celles de la terre, pour mettre le cœur de l'homme en repos. Ces premières connaissances qu'eut Ignace des mouvements intérieurs furent la source des règles qu'il donne dans le livre de ses Exercices, pour discerner les esprits qui sont en nous les principes du bien et du mal.

Eclairé de ces lumières, et fortifié d'une vertu toute divine contre les suggestions de l'enfer, il se détermina enfin à changer de vie, et à rompre avec le monde. Dès que sa résolution fut prise, il ne songea qu'aux traitements rigoureux qu'il pourrait se faire à lui-même, soit que frappé de la crainte des peines éternelles, il voulût commencer par apaiser la justice de Dieu, ou que, n'ayant pas encore d'expérience, il s'imaginât que toute la perfection du christianisme se réduisait aux macérations du corps.

Il résolut donc d'aller pieds nus à la Terre-Sainte, de se revêtir d'un sac, de jeûner au pain et à l'eau, de ne coucher que sur la dure, et de chercher pour sa demeure quelque solitude affreuse. Mais comme sa jambe n'était pas encore tout à fait guérie, il ne put pas exécuter si tôt ce que l'amour de la pénitence lui inspirait.

Pour contenter en quelque façon sa ferveur, il se levait toutes les nuits ; et pénétré du regret de ses péchés, il les pleurait à son aise dans l'obscurité et dans le silence. S'étant levé une nuit, selon sa coutume, et s'étant prosterné devant une image de la Vierge avec des sentiments extraordinaires, il s'offrit à Jésus-Christ par la Vierge même, se consacra au service du Fils et de la Mère, et leur jura une fidélité inviolable. En achevant sa prière, il entendit un grand bruit : la maison trembla, toutes les vitres de sa chambre se cassèrent, et il se fit dans la muraille une assez large ouverture qu'on y voit encore aujourd'hui,

Il est probable que Dieu voulut marquer par là qu'il agréait le sacrifice de son nouveau serviteur : car le Ciel se déclare quelquefois par ces signes surprenants en faveur des Saints ; témoin ce que nous lisons dans les *Actes des Apôtres*, du lieu où les fidèles faisaient leurs prières, et de la prison où saint Paul et Silas chantaient des hymnes ensemble. Peut-être aussi que ce tremblement de terre fut excité par les démons, qui, désespérés de voir échapper leur proie, et prévoyant ce qu'Ignace deviendrait un jour, eussent bien voulu le faire périr sous les ruines du château de Loyola.

En attendant, sa jambe se guérit, il relut la vie de Jésus-Christ et celle des Saints, non pas pour s'amuser comme il avait fait auparavant, mais pour se former sur ces grands modèles, et pour s'affermir dans ses bonnes résolutions. Il ne se contentait pas de lire : il méditait profondément, et écrivait ce qui le frappait davantage. On dit même que sachant bien dessiner, il prit plaisir à écrire, avec des crayons de diverses couleurs, les actions des Saints les plus signalées, et leurs paroles les plus remarquables, pour les distinguer les unes des autres, et se les imprimer plus avant dans la mémoire.

Tandis qu'il s'occupait de la sorte, les vérités éternelles firent tant d'impression sur lui, qu'il fut étonné lui-même de se voir transformer en un autre homme. Ainsi la conversion d'Ignace s'acheva par où elle avait commencé ; et la lecture fit en lui ce que n'avaient pu faire dans une maladie mortelle, ni les frayeurs de la mort, ni une apparition céleste, et une guérison miraculeuse ; tant il importe aux personnes mondaines, et aux pécheurs les plus endurcis de lire quelquefois des livres de piété.

Les faveurs qu'il reçut du Ciel ne servirent pas peu à lui faire oublier les vanités de la terre. La Vierge lui apparut une nuit, tenant le petit Jésus entre les bras, et tout environnée de lumière.

A cette vue, Ignace eut l'âme remplie de je ne sais quelle onction céleste, qui lui rendit insipides les plaisirs des sens. Il lui sembla que, pendant l'apparition, qui dura assez de temps, on lui purifiait le cœur, et qu'on effaçait de son esprit toutes les images des voluptés sensuelles. L'effet de l'apparition ne passa pas avec elle. Depuis ce moment heureux, il ne ressentit plus les révoltes de la chair, et n'eut pas même de ces pensées qui tourmentent quelquefois les personnes les plus chastes. Mais il ne put perdre sans douleur la présence de Jésus et de Marie. Pour s'en consoler, il regardait souvent le Ciel, et toutes les fois qu'il le regardait, ce que le monde a de plus charmant lui faisait horreur.

Sa jambe étant assez bien guérie, il se prépara tout de bon à suivre la voix qui l'appelait, et il s'y prépara secrètement, persuadé dès lors que les affaires de Dieu se devaient conduire sans bruit, et qu'il ne fallait pas faire d'éclat en quittant le monde. Mais à le voir si différent de lui-même, abîmé dans de profondes pensées, parlant peu et seulement de la vanité des choses humaines, lisant et écrivant à toute heure, on s'imaginait aisément qu'il était dégoûté du monde, et qu'il projetait quelque chose d'extraordinaire. Dom Martin Garcia, son frère aîné, qui, depuis la mort de Dom Bertram, possédait le château de Loyola, et qui ne vivait pas trop selon les maximes de l'Évangile, lit ce qu'il put pour découvrir et pour rompre son dessein. L'ayant pris un jour en particulier, il le loua des belles qualités que la nature lui avait données, surtout de cette inclination guerrière, qui dès son bas âge lui avait fait embrasser la profession des armes, et de cette sagesse qui avait paru de si bonne heure dans sa conduite. Après quoi il le conjura de n'en pas croire son chagrin, et de ne rien entreprendre légèrement.

Vous avez acquis bien de la gloire au siège de Pampelune, lui dit-il, et vous passez aujourd'hui pour un des plus illustres guerriers de l'Espagne. Ne détruisez pas votre réputation, ne déshonorez pas votre famille par une folie indigne

de vous. Au moins ne me cachez pas les pensées qui vous roulent dans la tête, et prenez confiance en un frère qui vous aime tendrement.

Quand Dieu parle fortement au cœur, les paroles des hommes touchent peu, quelque flatteuses qu'elles soient. Ignace, qui ne voyait déjà rien de plus grand que le mépris des grandeurs mortelles, et qui comprit le danger où l'exposerait une confiance, répondit à son frère en deux mots, qu'il était bien éloigné de faire une folie, et qu'il tâcherait toujours de vivre en homme d'honneur.

Lecture de la Sainte Écriture.

Si vous voulez lire l'Écriture sainte, ne vous servez que d'une bible revêtue de l'approbation ecclésiastique; lisez-la avec amour et zèle, avec une préparation convenable, un pieux sentiment de soumission catholique et un saint respect, et mettez en pratique ce que vous avez lu.

Lorsqu'on conseilla à saint Charles Borromée, archevêque de Milan, d'acquérir un jardin contigu à son palais, afin que, fatigué de ses nombreuses occupations, il pût s'y promener un peu et se récréer, il répondit : « Mon jardin, c'est l'Écriture sainte qui est riche en fleurs et en fruits. »

—Lorsque saint Lucien s'appliqua à la lecture et à la méditation de l'Écriture sainte, son principal objet était de connaître la volonté de Dieu, de découvrir toute l'étendue de ses devoirs, d'acquérir cette délicatesse de conscience qui pèse les motifs de toutes les actions, qui éloigne, non-seulement du péché, mais de l'apparence même du péché, et qui rend un homme inébranlable dans la pratique de la vertu. Et, en effet, au moyen de cette lecture pieuse et de la méditation de l'Écriture sainte, il parvient à un haut degré de perfection et d'intelligence des choses célestes. Aussi la parole de Dieu, enseignée dans les Livres saints est-elle appelée *lumière*, un autre nom ne pouvant mieux désigner les effets salutaires qu'elle produit dans les âmes bien disposées. Toutes les fois donc que

nous lisons l'Écriture, entrons dans les mêmes dispositions que saint Lucien. Concevons pour elle tout le respect et l'amour qui sont dus à la parole de Dieu : alors nous la lirons avec fruit, et nous mériterons qu'elle soit pour nous une source de lumière et de vie. (*Vie des Saints*, de BUTLER, t. I. 7 janvier.)

*Mettez en pratique ce que vous avez lu dans
l'Écriture sainte.*

Un solitaire d'Égypte, saint Bessarion, avait vendu son héritage pour en distribuer le prix aux pauvres. Il n'avait plus rien à donner. Arrive un malheureux, et Bessarion de le couvrir aussitôt de son manteau. Après celui-là en vient un autre, et il lui donne sa robe. Enfin il en était venu à n'avoir plus de trésor que son Évangile, le livre où il avait puisé les préceptes de la sublime charité. Il finit par le vendre encore, et il disait, avec cette simplicité, compagne aimable des plus grandes vertus : « C'est ce livre qui m'a fait tout vendre; eh bien ! je l'ai vendu lui-même. »

Examen de conscience.

L'examen de conscience, que toutes les personnes vertueuses sont dans l'usage de faire tous les soirs, avant de prendre leur repos, est d'un très-grand secours, non-seulement pour vaincre ses mauvaises inclinations, mais encore pour acquérir les vertus et pour bien faire ses actions ordinaires. Ce n'est pas tant pour découvrir les fautes dont on s'est rendu coupable dans la journée, qu'on doit faire cet examen, que pour en concevoir une vive douleur, et former un ferme propos de n'y plus retomber et de s'en punir. (B. JEAN D'AVILA.)

Tous les maîtres de la vie spirituelle se sont étendus sur les grands avantages de cet examen; et saint Ignace de Loyola le préférait même à la prière, par la raison que, par l'examen, on s'assure le fruit qu'on tire de la prière. Il disait que, s'il avait fait quelque progrès dans la vertu, il le devait à la fidélité qu'il avait eue à cet exercice.

« Je ne me rappelle pas, disait un saint religieux, que le démon m'ait porté deux fois efficacement à commettre la même faute. » C'est que dans l'examen qu'il faisait, il concevait une si grande horreur de ses péchés, qu'aucune tentation, quelque forte qu'elle fût, n'était plus capable de le faire retomber.

Les anciens philosophes, tout païens qu'ils étaient, comprenaient fort bien la nécessité de cette revue journalière pour se rendre meilleurs ; et, en effet, on en cite plusieurs qui se livraient à cet exercice. Le célèbre Pythagore en imposait l'obligation à ses disciples, et plusieurs d'entre eux avaient soin de vaquer à cette pratique avec beaucoup d'attention tous les soirs (1). Cicéron dit de lui-même que chaque soir il s'examinait sur ce qu'il avait dit, entendu et fait dans ce même jour : *Pythagoreorum more, exercendæ memoriæ gratia, quid quotidie dixerim, audierim, egerim, commemoro respere* (DE SENECTUTE). Sénèque nous apprend encore que lui-même, tous les soirs, il soumettait à cet examen tout ce qu'il avait fait durant la journée : « Le soir, après que j'ai éteint ma lampe, retiré dans ma chambre, et après que mon épouse, qui connaît ma coutume, a cessé de converser avec moi, je repasse dans mon esprit toutes les démarches de ce jour ; tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai dit ; je n'omet absolument rien, je me remets devant les yeux, sans exception, tous les incidents. Puis quand je découvre dans ma conduite de la journée quelque chose d'irrégulier, je me dis à moi-même : Pour cette fois je me montre indulgent, mais prends bien garde d'y revenir une seconde fois. » Or si les païens, par un sentiment d'amour pour la philosophie dont ils faisaient profession, se livraient journellement à l'examen de leur conduite, que ne devront pas faire les chrétiens par un légitime désir de plaire à Dieu en purifiant leur cœur, pour arriver à une perfection surnaturelle, et pour acquérir la possession des biens ineffa-

(1) Saint Jérôme rapporte de Pythagore, qu'entre les leçons que ce philosophe donnait à ses disciples, une des principales était qu'ils eussent deux temps déterminés dans le jour, l'un le matin, l'autre le soir, pour se faire ces trois questions : « Qu'ai je fait ? comment l'ai-je fait ? ai-je fait tout ce que j'ai dû faire ? »

bles dont les âmes parfaites se préparent la jouissance dans l'éternelle béatitude?

Pratique des anciens moines.

Les anciens moines étaient dans l'usage de noter leurs défauts à l'instant même où ils venaient d'y tomber, et saint Jean Climaque raconte que, étant entré dans un monastère de grand renom où l'observance était sévère, il remarqua qu'un moine qui venait de préparer la table des religieux, conformément à l'office qu'il remplissait dans la communauté, portait, suspendu à sa robe un petit cahier. Il demanda quel était l'usage de ce livret qu'il avait à côté de lui, et il répondit à saint Jean Climaque que, sur ce livret, il notait toutes les pensées qui lui passaient par l'esprit. Le saint ajoute qu'en considérant tous les autres moines, il en avisa plusieurs qui étaient également munis de ce livret et observaient la même coutume. Il conclut par ces paroles remarquables : « Celui-là est un excellent capitaliste spirituel qui, tous les jours, règle les comptes de ses profits et de ses pertes, et connaît ainsi l'état des affaires qui ont occupé sa journée. Il ne peut s'en rendre compte d'une manière exacte si, à chaque heure, il n'a pas noté son gain ou sa perte, toutes choses qui se succèdent dans le commerce spirituel. Il est des personnes qui, pour se rendre ce calcul plus aisé et plus expéditif, portent sur elles une sorte de chapelet, dont elles se servent pour noter les défauts où elles se laissent aller. Elles peuvent ainsi, sans que personne s'en aperçoive, en garder le souvenir, et porter toujours sur elles, pour ainsi dire, ce compte courant de tous leurs actes.

Examen de conscience.

L'abbé Sisois exhortait souvent ses disciples, et de la manière la plus pressante, d'examiner chaque jour leur conscience. Un

jour qu'on lui raconta que quelques solitaires se vantaient d'avoir vu des anges, il répondit : « Il est bien plus heureux celui qui voit toujours son cœur et ses péchés, et les a sans cesse devant les yeux. » — Le conseil que donne saint François de Sales, d'examiner chaque jour sa conscience, est exprimé d'une manière aussi belle que frappante : « On doit se rendre au lit comme on se rend au confessionnal. En effet, quand nous allons nous confesser, nous examinons notre conscience, nous faisons un acte de repentir et de bon propos, et voilà ce que nous devons faire aussi, avant de nous mettre au lit. »

Belle réponse.

Un saint religieux avait l'habitude de se confesser chaque jour avant de célébrer la sainte messe. Lorsqu'il fut tombé malade, et que son supérieur eut reconnu la maladie comme mortelle, il en informa le patient et lui dit en même temps de mettre ordre à sa conscience et de se confesser. « Dieu merci », dit le malade, depuis plus de trente ans, j'ai confessé chaque jour mes fautes, comme si je devais mourir ensuite ; je n'ai donc pas à me préparer davantage que les autres jours où je disais la messe. — Voilà ce que nous devons faire aussi ; nous nous confesserons souvent, et chaque fois que nous nous confesserons et que nous communierons, nous le ferons comme si, bientôt après, nous devons entreprendre le grand voyage de l'éternité. S'il s'agit donc de mourir, il suffira de la confession ordinaire, par laquelle on se préparait à la sainte communion lorsqu'on se portait bien ; et alors nous verrons arriver avec calme et sans aucune inquiétude extraordinaire le dernier moment décisif.

(Le P. DE GÉRAMB.)

Les trois classes de pénitents.

Le B. Benoît-Joseph Labre recommandait à ceux à qui il parlait de se confesser souvent, et il ajoutait presque toujours

alors : « Mais il faut faire de bonnes confessions, car une multitude de chrétiens se précipitent dans l'enfer parce qu'ils ne font pas de bonnes confessions. Parmi les pécheurs qui se confessent, il y en a trois sortes. Il y a de vrais pénitents. Au sortir du confessionnal, ils se divisent et forment comme trois processions, dont chacune prend un chemin bien différent. La première procession est composée de vrais pénitents, c'est à dire de ceux qui, avant de s'approcher du saint tribunal, ont recherché avec soin, au fond de leur cœur, tous les péchés dont ils se sont rendus coupables, et ont fait un aveu sincère, pénétrés d'une douleur très-amère, d'avoir offensé un Dieu infiniment parfait, le plus tendre des pères, et sont bien déterminés à satisfaire intérieurement ici-bas à la justice divine, en ajoutant considérablement à la pénitence qui leur a été imposée, et en s'efforçant d'obtenir la rémission des peines temporelles dues à leurs fautes, par l'application des indulgences de l'Eglise. Si ces saints pénitents sont bien fidèles, ils s'élèveront vers le ciel, à l'instant même de leur mort, et seront mis aussitôt en possession du bonheur éternel ; il y a bien peu de ces vrais pénitents. La seconde procession est composée de pénitents imparfaits. Rien d'essentiel n'a manqué à leur confession, ni l'examen, qui a été sérieux, ni l'accusation de leurs péchés, qui a été humble, sincère et entière, ni la contrition, qui a été surnaturelle et profonde. Mais lâches et peu zélés pour achever de se purifier par des actes de contrition et d'amour réitérés, par des mortifications et autres bonnes œuvres, par l'application des indulgences ; ils meurent dans l'amitié de leur Dieu, sans pouvoir jouir aussitôt de ses embrassements, parce qu'ils ont encore à satisfaire à la justice divine. Leur âme, séparée de leur corps, soupire ardemment après le ciel ; mais, comme rien de souillé n'entre dans les divins tabernacles, ils doivent aller se purifier de leurs souillures dans le purgatoire. Enfin la troisième procession est composée de faux pénitents ; c'est la classe la plus nombreuse ; le remède a été pour eux, par leur faute, un poison mortel ; tous ces chrétiens sacrilèges arrivent à l'enfer par le chemin qui devait les conduire au ciel. Là ils gémiront éternellement d'avoir fait servir à leur damnation ce qui pouvait être pour eux un moyen de salut. » Voilà ce que disait ce très-vertueux pauvre de Jésus-

Christ, plein de zèle pour engager les autres à ne faire que de bonnes confessions.

Puissiez-vous tous faire partie de la première procession.

Sévérité des jugements de Dieu.

Si nous examinions, si nous discussions notre conscience, si nous la soumettions à l'épreuve d'une sévère recherche, et puis si nous y découvriions des péchés et que nous les lavassions par les larmes de la pénitence, nous n'aurions point à subir le jugement de Dieu, et ainsi nous ne serions pas exposés à des châtimens dans le jugement rigoureux qu'il doit prononcer sur nous.

Ces principes étant solidement fondés, que le lecteur réfléchisse un peu et sérieusement combien sera terrible le jugement de Dieu, combien sera rigoureux l'examen qu'il fera de nos fautes, combien sera inexorable le juge, combien sévère le châtiment qui sera infligé au coupable par une sentence sans appel, et je puis lui assurer que son cœur sera pénétré du désir de se livrer à un examen de chaque jour, pour ne pas tomber entre les mains d'un juge aussi redoutable. — Un religieux très-exemplaire apparut après sa mort à un de ses amis, religieux comme lui. Il se montra à ses yeux en habit de deuil et le visage assombri d'une noire et mélancolique tristesse. Ce dernier questionna son ami défunt sur ce qu'il apparaissait sous une forme aussi lugubre. Le défunt lui fit cette réponse : *Nemo credit, nemo credit, nemo credit.* « Personne ne croit. » — « Et quelle est donc cette chose que personne ne croit ? » répliqua l'ami. *Quam districte judicet Deus,* répondit le défunt, *et quam severe puniat.* » Ce que personne ne veut croire, c'est la grande rigueur avec laquelle Dieu porte ses jugemens, et avec quelle rigueur il punit. » Après ces paroles, le défunt disparut, laissant plus mort que vif le religieux frappé d'horreur.

Notre-Seigneur voulut que sainte Marie-Madeleine de Pazzi fit l'épreuve de cet examen qui doit avoir lieu au pied du tri-

bunal de Dieu, lorsqu'encore elle était revêtue ici-bas de sa chair mortelle, pour nous laisser un exemple capable d'imprimer dans nos âmes une profonde terreur. Un soir, cette sainte s'était mise à genoux pour faire son examen de conscience sur les fautes commises durant le cours de cette journée. Tout à coup, elle fut ravie en extase et fut portée en la présence de Dieu. Là, Notre-Seigneur, par un rayon de sa vive lumière, lui fit voir dans toute sa laideur la malice des péchés qu'elle avait commis, à un tel point que les personnes qui l'entendaient parler dans cette extase n'étaient pas moins frappées de terreur que la Sainte elle-même. Le premier péché dont elle eut à faire l'aveu, c'était de n'avoir pas donné son cœur à Dieu dès le premier instant de son réveil, tandis que sa première pensée avait été d'éveiller promptement les religieuses pour qu'elles fussent prêtes à se rendre à l'office, parce qu'elle croyait que l'heure était passée. Pour un tel manquement, qui nous semblerait un acte de saint zèle, elle criait miséricorde au Seigneur, en protestant qu'elle n'en était pas digne, mais qu'elle méritait mille enfers. Puis elle s'accusa qu'étant au cœur, au lieu de rester absorbée dans les louanges de Dieu, elle avait mis son attention à examiner si l'on faisait les inclinations voulues par la règle, et si l'on s'acquittait bien des autres cérémonies de l'office divin. De cette sollicitude, que nous regarderions comme inspirée par un louable zèle pour le service de Dieu, elle criait pareillement miséricorde au Seigneur, comme d'une faute grave. Elle s'accusa ensuite, de même qu'en ce jour elle en avait fait l'aveu en confession, d'avoir repris une novice par des paroles qui n'étaient pas assez douces et bienveillantes. Elle demandait pardon à Dieu de cette faute, et pour le mériter, elle faisait intervenir en sa faveur les mérites de la passion de Jésus-Christ. En ce même jour, pendant que la Sainte parlait à la grille avec sa tante, elle fut ravie en extase et privée de l'usage des sens. A l'instant où elle avait senti ce mouvement intérieur du Saint-Esprit, elle avait fait signe aux religieuses de l'enlever du parloir, afin que des personnes du monde qui s'y trouvaient ne la vissent pas dans cet état ; mais ces religieuses ne comprirent pas ce que Madeleine-voulait d'elles par ce signe. Ainsi cette extase devint publique, sans qu'elle eût moyen de l'empêcher. Or,

dans son examen du soir du même jour, elle s'accusa de cet incident, qui n'avait pas même une ombre d'imperfection, avec une grande amertume, nommant cela une hypocrisie déplorable où elle avait voulu, disait-elle, paraître tout autre qu'elle n'était. Elle en demandait pardon à Dieu, protestant que si elle allait en enfer on devrait la mettre sous les pieds de Judas. Elle continua de s'accuser de quelques autres manquements très-légers, avec de semblables élans de contrition. Enfin elle termina cet examen comme le ferait un adultère ou un meurtrier navré de repentir, et qui, à cause de ses crimes, se sentirait tenté de désespérer de la bonté divine, en s'écriant : « O mon Dieu ! je vous ai tant offensé pendant cette journée, je ne veux pas commettre un nouveau péché en n'ayant pas confiance en votre miséricorde. Je sais bien, ô Seigneur ! que je suis indigne de pardon, mais le sang que vous avez répandu pour moi m'inspire une vive confiance et me fait espérer d'avoir obtenu mon pardon. »

Une autre fois, Dieu fit voir à la même Sainte en extase toutes les fautes qu'elle avait commises pendant toute sa vie passée. Frappée de stupeur, elle poussait des sanglots et s'écriait : « Volontiers, ô mon Dieu, j'irais en enfer, si je pouvais faire ainsi que je vous aie moins offensé que je ne l'ai fait. » Cependant tout le monde sait combien fut grande la pureté dans laquelle cette Sainte vécut toute sa vie, dès sa tendre enfance. Tant est lourd le poids de nos péchés lorsque Dieu lui-même se charge d'en faire l'examen, et de nous les mettre devant les yeux sous leur véritable point de vue.

XVI

DE LA PERFECTION DES ACTIONS COMMUNES.

C'est de toutes nos actions, mais surtout de nos actions ordinaires, que dépend notre perfection, parce que ce sont celles qui sont en plus grand nombre. Si nous les faisons parfaitement, nous serons parfaits. Pourquoi de deux religieux qui font les mêmes choses, l'un est-il excellent religieux, et l'autre ne l'est-il pas ? C'est que l'un fait les choses ordinaires avec perfection, et l'autre avec imperfection et tiédeur.

(RODRIGUEZ.)

Lorsque sainte Gertrude était jeune, elle ne faisait que ce que ses compagnes faisaient ; elle faisait même beaucoup moins, puisqu'on ne lui permettait pas, à cause de ses infirmités, d'accomplir tous les points de la règle à laquelle les autres étaient astreintes. Ce qui la rendait agréable aux yeux de Dieu, c'est qu'elle faisait tout avec plus de perfection.

Nous sommes tels que sont nos œuvres. Selon que nos œuvres sont bonnes ou mauvaises, nous sommes bons ou mauvais ; car nous sommes les arbres, et nos œuvres sont les fruits, c'est par les fruits que l'on connaît la qualité de l'arbre.

(SAINT AUGUSTIN.)

Un serviteur de Dieu près de rendre le dernier soupir s'écria : « Je connais maintenant très-parfaitement que ce qu'il y a de plus essentiel pour devenir saint et se sauver, c'est de bien faire pour l'amour de Dieu toutes ses actions. »

On trouva dans un petit livre écrit de la main de saint Louis de Gonzague cette résolution, qu'il avait prise, et qu'il tint : « Je mettrai tous mes soins à faire que toutes mes œuvres soient bonnes et me fassent aller à Dieu. »

Saint Bonaventure s'animait et animait les autres à abonder en toutes sortes de bonnes œuvres, en répétant souvent cette maxime : « Nous perdons autant de gloire dans une heure passée dans l'oisiveté, que nous aurions pu faire pendant cette heure de bonnes œuvres. »

**Il faut faire les choses communes d'une manière
non commune.**

Appliquez-vous à ne point paraître singulier, mais à l'être véritablement. On devient tel en menant une vie commune d'une manière non commune. Il faut faire les choses qui sont jointes très-exactement, c'est à dire dans le lieu, la manière et le temps qu'elles sont prescrites; il faut faire pour Dieu les choses communes de la manière la plus parfaite. Ne point être singulier à l'extérieur, et l'être à l'intérieur, c'est là une grande vertu et un trésor. (SAINT BERNARD.)

On faisait de ce grand saint un bel éloge en disant qu'il n'était point ordinaire dans les actions ordinaires : *Erat in ordinariis non ordinarius*. La grâce était le principe de ses actions, la charité en était le motif, et il les faisait en présence de Dieu, animé d'une grande ferveur.

— Ne veuillez pas être de ceux qui mettent leur perfection à entreprendre beaucoup de choses, mais de ceux qui la font consister à bien faire le peu qu'ils font; car il est beaucoup mieux de faire peu et de le bien faire, que de faire beaucoup de choses et de les faire mal. Oui, peu et bon, peu et bon, voilà ce qu'il y a de meilleur... Ainsi ne nous appliquons pas à multiplier nos exercices, mais à faire plus parfaitement ceux que nous faisons. (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

Un grand directeur ne cessait de répéter cette maxime : « Des prières courtes faites avec dévotion sont plus agréables à Dieu et sont plus utiles à celui qui les fait ainsi, que de longues prières faites sans dévotion et avec négligence. C'est une chose très-bonne en soi de prier longtemps, mais il faut prier dévotement tout le temps qu'on prie. »

Une pieuse fille que ses parents appliquaient sans interruption aux plus bas offices de la maison, ne lui laissant pas le loisir de faire des exercices de piété, était cependant très-agréable à Dieu, parce qu'elle marchait en sa divine présence et habitait en quelque sorte dans son propre cœur, ne cessant point de produire de saintes affections.

Un bel exemple.

Le soleil et la lune louent Dieu, selon que le dit le Prophète; mais comment ces astres peuvent-ils le louer? C'est en faisant le bien que le Seigneur leur a commandé de faire : ils lui donnent par là une grande louange. Voilà donc une excellente manière de louer Dieu tout le jour. Faites tout le bien qu'il vous est ordonné de faire; faites bien tout ce que vous ferez.

(SAINT JÉRÔME.)

Une fille vertueuse qui servait dans une maison respectable édifiait beaucoup par la promptitude, l'exactitude et la joie avec laquelle elle obéissait en tout ce qu'on lui commandait. Un jour qu'elle balayait un appartement avec beaucoup de soin, elle répandait des larmes. Un médecin qui passa s'en aperçut, et lui dit : « Vous pleurez : quel sujet d'affliction avez-vous? quelqu'un vous a peut-être dit ou fait quelque chose capable de vous attrister? — Non, Monsieur, répondit-elle, j'aurais bien tort de me plaindre, toutes les personnes de la maison où je suis me donnent des marques de bonté que je ne mérite pas. Je vais vous dire mon secret, puisque vous voulez le savoir : j'ai assisté autrefois à une mission; le missionnaire à qui je m'adressai me donna une pratique de piété que je n'oublierai jamais; je tâche d'y être fidèle, elle est très-salutaire : *Ma fille*, me dit-il, *faites le plus parfaitement que vous pourrez, pour l'amour de Dieu, tout ce qu'on vous commandera; et dans le temps que vous ferez ce qu'on vous aura commandé, humiliez-vous beaucoup.* Vous voyez que je balaie; je le fais de mon mieux pour plaire au Seigneur, dont la personne qui m'a dit de balayer tient la place, et en ba-

layant je me dis à moi-même : Il s'en faut bien que j'aie autant de zèle à purifier mon cœur des souillures du péché que j'apporte de soin à rendre cette chambre bien propre : c'est là ce qui me fait pleurer. » Le médecin fut touché jusqu'aux larmes, et édifia beaucoup en racontant ce qu'il avait entendu.

— Les œuvres de Dieu se font presque toujours peu à peu, et ont leur commencement et leur progrès. On ne doit pas prétendre faire tout en une seule fois, à la hâte, ni penser que tout est perdu si on ne devient pas parfait tout à coup. Il faut toujours marcher, mais sans s'inquiéter ; prier beaucoup le Seigneur, et se servir des moyens suggérés par l'Esprit de Dieu, sans avoir égard aux fausses règles du siècle,

(SAINT VINCENT DE PAUL.)

Ce saint était fort lent à se déterminer ; cependant sa lenteur, qui paraissait à quelques-uns excessive, n'eut jamais de mauvais effet, elle ne gâta jamais aucune des affaires dont il se chargea. On était universellement étonné de voir qu'il réussissait en tout ce qu'il entreprenait. De plus, en même temps que tout lui prospérait, il acquérait des trésors de mérite dans le ciel, parce que la charité animait tout ce qu'il faisait pour son prochain.

L'abrégé de la perfection.

Il ne suffit pas de faire de bonnes choses, il faut de plus les bien faire, à l'exemple de Jésus-Christ, de qui il est écrit : *Il a bien fait toutes choses*. Appliquons-nous donc à faire toutes nos actions dans l'esprit de Jésus-Christ, c'est à dire de la manière qu'il faisait ses actions, nous proposant les mêmes fins ; autrement toutes les œuvres bonnes en elles-mêmes que nous ferons attireront sur nous des châtiments plutôt que des récompenses.

(SAINT VINCENT DE PAUL.)

Oh ! qu'on doit aimer la généreuse résolution de vouloir imiter la vie commune et cachée de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Cette pensée vient de Dieu, puisqu'elle est si éloignée de la chair et du sang.

(SAINT VINCENT DE PAUL.)

Une personne qui soupirait après la perfection demanda à

un saint prêtre, qui était très-éclairé, un moyen d'y parvenir ; il lui dit : *Vivez continuellement en union avec Jésus-Christ, sans rien faire à l'extérieur d'extraordinaire.* Elle suivit ce conseil, et les progrès qu'elle fit dans les voies de Dieu furent très-rapides. Elle se proposait Jésus-Christ pour modèle en tout ce qu'elle faisait. Dès son réveil, elle se représentait Notre-Seigneur s'offrant à son Père, et elle s'offrait avec lui. Dans ses prières, elle se le représentait priant avec une ferveur infinie, et s'efforçait d'entrer dans ses dispositions. En travaillant, elle s'occupait de Notre-Seigneur se livrant à de si grands travaux pour notre salut. Si on lui commandait quelque chose, elle se hâtait d'obéir, pensant à Jésus soumis à Marie et à Joseph. En assistant à la sainte messe, elle se sacrifiait en esprit avec le Sauveur. Dans ses conversations, elle pensait à Jésus-Christ, dont la conversation était si douce et si édifiante. Lorsqu'elle était tentée, elle prononçait les paroles qu'il fit entendre à l'esprit tentateur. Lorsqu'elle souffrait, elle se rappelait que Jésus-Christ a été l'homme de douleur. Étant dans le lit de son repos, elle savourait ces paroles : « O mon Père, je remets mon âme entre vos mains. »

Fais ce que tu fais.

Un de nos grands obstacles à ce que nous fassions bien nos actions, c'est que tandis que nous faisons une chose, nous pensons à une autre que nous aurons à faire ou que nous avons déjà faite. Le moyen de les bien faire toutes, c'est de faire uniquement attention à celle que nous faisons actuellement, la faisant le plus parfaitement que nous pouvons ; et quand elle est faite, il ne faut plus y penser, afin de nous bien occuper de ce que nous devons faire. (SAINT JEAN D'AVILA.)

« Fais ce que tu fais, *Age quod agis.*, se disait un serviteur de Dieu pendant ses différentes occupations ; fais-le d'une manière agréable à Dieu ; c'est peut-être la dernière action que tu as à faire ; cette action doit avoir pour toi de grandes suites. »

Un autre se disait à soi-même pendant son travail : « Tu es ici pour travailler, il faut travailler. » Pendant qu'il exerçait

des œuvres de charité, il disait : « Charité de Dieu et du prochain, je ne dois avoir d'autre désir que de la répandre dans les cœurs. Pendant la prière, il disait : « Je ne suis ici que pour prier. »

Une religieuse que la supérieure avait chargée de différents emplois, s'acquittait parfaitement de tous, en se disant dans le temps qui était destiné à y vaquer : « Je ne suis maintenant que sacristine. Je ne suis maintenant que portière. Je ne suis maintenant que dépositaire. Je ne suis maintenant que... etc. »

— Certaines âmes sont dans une grande erreur de croire qu'on ne peut conserver le repos intérieur et la paix de l'âme au milieu des affaires et des difficultés; car, quoiqu'il n'y ait point de mouvement plus grand que celui d'un vaisseau qui est en pleine mer, néanmoins ceux qui sont dedans ne laissent pas de reposer et de dormir, et l'aiguille de la boussole demeure toujours dans sa situation naturelle, c'est à dire tournée du côté du pôle. Le grand point pour ne pas perdre la paix, c'est de nous appliquer à tenir la boussole de notre volonté du côté du pôle, qui est le bon plaisir de Dieu.

(SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

Les affaires ne semblaient-elles pas devoir accabler saint Vincent de Paul et le tenir continuellement hors de lui-même? Il était du conseil de conscience de la reine; il avait le gouvernement de sa congrégation et de plusieurs communautés; il présidait à la plupart des assemblées de charité; il était comme l'âme des conférences ecclésiastiques qu'on tenait souvent; tous les malheureux s'adressaient à lui de toutes parts comme à leur père; cependant, au milieu de ce flux et reflux de personnes qu'il voyait et d'affaires qu'il traitait, il était toujours recueilli, toujours maître de lui-même, montrant toujours un esprit égal, et son cœur jouissait de la paix comme s'il n'avait eu qu'une seule affaire peu intéressante.

On représentait quelquefois à saint François de Sales qu'un grand nombre de personnes de peu de considération l'occupaient beaucoup pour des choses de rien. « Je le sais bien, répondit-il; mais que voulez-vous que je fasse à cela? leurs petites affaires paraissent à ces personnes être de grandes affaires, et elles désirent que je les console; puis-je m'y refuser?

Dieu sait bien que toutes les occupations me sont indifférentes, pourvu qu'elles regardent son service. En faisant cela, je ne suis pas obligé à faire autre chose, et n'est-ce donc pas une grande œuvre que de faire la volonté de Dieu? »

Celui qui peut conserver la douceur et la paix dans la multiplicité des affaires est presque parfait, disait le même saint François de Sales.

Il faut travailler pour Dieu.

Tout ce que nous faisons reçoit sa valeur de la conformité avec la volonté de Dieu, de manière que, même en mangeant et en me récréant, si je le fais parce que telle est la volonté de Dieu, je mérite plus que si je souffrais la mort sans avoir une telle intention. Gardez donc bien dans votre esprit ce principe, et rappelez-vous-en le souvenir dans toutes vos actions, à l'imitation du charpentier, qui fait passer toutes les planches dont il se sert sous l'équerre; c'est ainsi que vous ferez tout avec perfection. (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

Un bon Frère disait dans sa simplicité que, quand il était à table, prenant ses repas, il faisait autant que fait l'apôtre des Indes, « parce que, ajoutait-il, ce que saint François Xavier faisait le mieux en prêchant l'Évangile aux Indes c'était d'accomplir la volonté de Dieu, et que lui aussi accomplissait cette volonté, lorsqu'il était au réfectoire dans le temps que la règle demandait qu'il y fût. »

Il était si facile et si familier à sainte Madeleine de Pazzi de se proposer directement, dans toutes ses actions, de faire la volonté de Dieu, qu'il lui paraissait impossible que des chrétiens pussent agir sans réfléchir à cette volonté sainte.

Une des résolutions que prenait tous les matins, au milieu et à la fin du jour, un saint prêtre, c'était d'agir toujours selon Dieu, en Dieu et pour Dieu. *Selon Dieu* : Je ne ferai rien contre la volonté de Dieu, et je ferai tout conformément à cette sainte volonté. *En Dieu* : En état de grâce et faisant en sorte que la grâce actuelle soit le principe de toutes mes actions. Pour être en état de grâce, je m'exciterai à la contrition par-

faite avant mes actions principales, et, afin que la grâce actuelle soit le principe de mes actions, je demanderai à Dieu cette grâce avec ferveur, avant de passer d'un exercice à un autre. *Pour Dieu* : Je ne veux agir que par un motif surnaturel pour la gloire de Dieu, pour plaire à Dieu, par amour pour Dieu, en la présence de Dieu, avec beaucoup de ferveur, m'unissant alors à Jésus-Christ lorsqu'il faisait une action semblable à celle que je ferai.

— Saint François de Borgia ne prêchait pas toujours au gré de ses auditeurs, par les sujets qu'il traitait et la manière dont il disait les choses; cependant il ne prêchait jamais sans faire beaucoup de fruit, parce que c'était uniquement pour Dieu qu'il annonçait la divine parole.

Une personne qui désirait de faire toutes ses actions par amour pour Dieu, les commençait toutes en formant sur elle le signe de la croix, disant alors : « Au nom et pour l'amour du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Oui, mon Dieu, telle est mon intention. »

— Le bienheureux Berchmans faisait tellement toutes ses actions dans le temps, dans le lieu, de la manière et pour les fins qu'il les devait faire, que l'on pouvait dire après chacune de ses actions : « Voilà une action qui est parfaitement bien faite. »

Saint Ignace, s'apercevant qu'un frère de sa Compagnie agissait avec beaucoup de négligence, lui demanda pour qui il faisait ses actions. Le frère lui répondit qu'il les faisait pour Dieu. « Si vous les faisiez pour les hommes, ajouta le saint, le mal ne serait pas bien grand; mais quel désordre de les faire de la manière que vous les faites, agissant pour un si grand maître que Dieu ! »

Paroles de sainte Chantal.

Une religieuse de la Visitation, placée par sainte Chantal à la tête d'une des maisons de l'ordre, se plaignit un jour à cette vénérable mère de ce que la récréation ne se faisait pas, dans sa communauté, avec toute la gravité qu'elle aurait désirée,

ses filles se permettaient de rire, ce qui, prétendait-elle, était condamné par le grand saint Benoit, lui, qui ne riait jamais. La réponse de sainte Chantal est extrêmement intéressante, nous la reproduisons en entier :

« Ma chère fille, il faut honorer tout ce que les saints ont fait : si vous étiez bénédictine, nous nous mettrions en devoir de vous faire appliquer ce trait de la vie du grand saint Benoit; mais, puisque vous êtes de la Visitation, il faut comprendre l'esprit de votre saint fondateur, lequel était un saint; je vous l'assure, et sa sainteté ne l'empêchait pas, dans le temps d'une sainte récréation, de porter un esprit de joie gracieux, qu'il communiquait aux autres; il riait de bon cœur, quand il en avait sujet. Je lisais, il y a peu, dans l'Écriture, que Sara, sur le sujet de la conception miraculeuse de son fils, disait : « Le Seigneur m'a fait rire, » je pensai que l'esprit de Dieu porte joie, et que, puisque la Providence nous a assujettis au boire, au manger, au dormir et aux divertissements, nous devons dire : le Seigneur me fait boire, le Seigneur me fait manger, le Seigneur me fait rire et récréer, et ainsi tout se fera par obéissance et au nom du Seigneur. Prenez garde, ma chère fille, de ne point retrancher à vos sœurs la liberté que la règle leur donne, et ne soyez point si rigide; pourvu que les récréations se fassent selon la règle, soyez contente. Voyez-vous, ma chère fille, nous autres supérieures, quand nous avons passé une partie du jour dans les affaires, à parler aux sœurs ou dans le parloir, nous trouvant aux récréations; il nous semble être de loisir, et que nous donnerions volontiers ce temps-là à un entier recueillement; mais nos sœurs, qui n'ont bougé du chœur ni de leurs cellules, ont nécessité de débander leur arc, comme dit notre bienheureux Père, »

Il ne faut pas entreprendre trop de choses.

Ce qui empêche certaines personnes de bien faire leurs actions, c'est qu'elles veulent en faire trop; elles s'accablent d'exercices de piété. La liberté des enfants de Dieu consiste à

faire tout ce que l'on doit faire joyeusement, fidèlement et de bon cœur.

(SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

Ce saint écrivait à une personne qui avait plus de zèle pour augmenter ses pratiques de piété que pour faire des progrès réels dans la piété : « Si vous voulez faire toutes les années un plus grand nombre d'exercices spirituels, il faudra donc dans la suite réciter l'office divin deux fois par jour, puisque vous le dites déjà une fois. Vous jeûnez deux fois par semaine; viendra un temps où vous jeûnerez sept fois; et voulant alors augmenter le nombre de vos jeûnes, comment ferez-vous pour jeûner deux fois dans le même jour? Allez plus bonnement. Vous avez assez de saints exercices; faites avec plus de joie, plus de ferveur et d'amour ceux que vous faites, et vous ferez des progrès dans la vertu. »

Lorsque sainte Chantal se mit sous la direction de saint François de Sales, ses domestiques avaient coutume de dire que le directeur de madame ne la faisait prier qu'une ou deux fois par jour, et que tout le monde en était incommodé; tandis que son directeur actuel la faisait prier toute la journée, sans que personne en souffrît. Avec un peu de bonne volonté, rien n'est plus facile que de disposer nos communions et nos prières de manière à ne gêner en aucune façon les arrangements de famille, et à n'exiger de la part des autres aucun sacrifice. C'est ainsi que, dans nos rapports avec les hommes, nous contribuerons à leur édification et à notre propre perfection, par le double exercice de la mortification et de la douceur de Jésus.

(P. FABER.)

A chaque jour suffit son mal.

Un des grands artifices dont le démon se sert pour nous faire perdre courage et nous porter à abandonner le service de Dieu, c'est de nous représenter qu'il est extrêmement difficile et même impossible d'observer fidèlement, pendant plusieurs années, la loi de Dieu, et d'être tenté continuellement sans succomber à la tentation. Un très-bon moyen pour ne se laisser point abattre par cette réflexion, c'est de penser qu'on n'a plus qu'un jour à vivre, qu'à la fin de ce jour il faudra

rendre compte à Dieu de toutes ses œuvres, et que ce jour suffit pour obtenir miséricorde, s'il est employé saintement.

(RODRIGUEZ.)

Saint Jérôme s'imaginait entendre à chaque instant le son de la trompette qui, au jour du jugement, appellera les morts pour comparaître au redoutable tribunal de Jésus-Christ. Il s'animait par là à résister aux assauts que lui livrait très-souvent l'esprit impur.

« Je suis déjà sur le bord de l'éternité; c'est à la fidélité avec laquelle je servirai mon Dieu pendant ce jour qu'est attachée mon éternité bienheureuse; hésiterai-je à le servir aussi parfaitement que je le pourrai? » disait tous les jours, au commencement de la journée, un autre saint.

« Dieu m'accorde encore ce jour pour l'aimer librement. Qu'il est bon à mon égard! Que je serais ingrat de ne pas agir continuellement pendant cette journée pour lui plaire! » disait tous les jours saint François de Sales à son réveil.

Vie commune du Bienheureux Berchmans.

Comment un jeune homme d'un caractère vif, et porté naturellement au plaisir, a-t-il pu, en un si court espace de temps, atteindre à une si haute perfection?

La réponse à cette question se trouve tout entière, croyons-nous, dans cette parole de la Sainte-Ecriture : *Parce que vous avez été fidèle dans les petites choses, je vous établirai sur de beaucoup plus grandes; entrez dans la joie du Seigneur.* Or Berchmans a été fidèle dans les petites choses, il a été fidèle constamment, jusqu'à la mort, sans défaillance et sans ennui; qui s'étonnera dès lors de le voir jeune, mais fidèle, prendre une large part à la joie du Seigneur? — Pour lui, tout se résu-
mait dans la vie commune de ses frères, telle qu'elle se pratique dans la Compagnie de Jésus, et s'il y eut quelque chose d'extraordinaire en lui, ce ne fut que la manière souverainement parfaite dont il s'acquitta tous les jours des devoirs multiples de sa vocation.

Ainsi, qu'on ne s'attende pas à rencontrer ici de ces prodig-

ges multipliés que d'autres saints, même de leur vivant, ont semés sur leur passage ; qu'on n'y cherche point de ces coups soudains de la grâce dont d'autres âmes privilégiées ont été les glorieux instruments. Dans la vie de Berchmans on ne trouvera rien de semblable. Ici, point de miracles, point de révélations, point même d'extase, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à cette vie intérieure qui fut toujours sa seule vie. Si donc nous voulons rechercher pour quelle raison Dieu a voulu tant glorifier un jeune homme, que ni les macérations du corps, ni les longues oraisons, ni les œuvres extraordinaires n'ont distingué du reste de ses frères, nous n'en trouverons point d'autre que son exacte observance des règles et des constitutions de son ordre, comme si le ciel eût voulu par la glorification de Berchmans leur donner une nouvelle et éclatante approbation, aux yeux de l'Eglise entière.

Cette vie commune dont les moindres instants sont réglés par les ordres de l'obéissance, Berchmans l'aimait et la chérissait, quoiqu'il en ressentit comme tout autre le continuel assujettissement : « Ma pénitence, à moi, disait-il, c'est de suivre la vie commune. » Il fuyait avec horreur tout ce qui sentait la singularité. « Il faut se conformer à la communauté, disait-il encore, et détester souverainement toute singularité. » « Etre singulier, répétait-il dans ses écrits, c'est s'écarter sans nécessité et sans raison des usages et des coutumes ordinaires. De là naît la recherche de mets, d'habits ou de meubles particuliers; de là le penchant à se dispenser des occupations communes, comme serait de se soustraire à la récréation habituelle, à tout autre exercice commun, ou encore de s'en acquitter en un autre temps que celui qui est prescrit. De ce que le supérieur l'a autorisée ou approuvée, la singularité ne cesse pas d'être singularité; elle perd seulement son caractère de malice que lui ôte l'intervention de l'autorité. Or la singularité est l'ennemie de la charité; la vie commune, au contraire, outre qu'elle présente plus de sécurité, est encore un moyen infailible de parvenir à la sainteté sans courir les périls de la vaine gloire. »

« Ne faut-il pas, ajoutait-il, que nous nous accoutumions à vivre avec toute sorte de personnes, nous qui sommes appelés par l'esprit de notre institut à dire avec l'apôtre saint Paul : *Je me suis fait tout à tous pour sauver tout le monde ?* »

Fidèle à ces principes, Berchmans n'eut d'autre souci que de se conformer à la vie de la communauté, apportant néanmoins à tout ce qu'il faisait une perfection si grande qu'elle le distinguait au moment même où il cherchait à ne point l'être. Nous n'avons trouvé dans tout le cours de sa vie qu'une seule trace de dispense ; encore avait-il d'excellentes raisons pour la demander. Le samedi qui précédait la récollection du mois, il n'assistait pas à la récréation du soir afin de se disposer à mieux profiter des grâces qu'il attendait du lendemain. Ce fut le seul point où il ne suivit pas à la lettre le règlement du collège ; pour tous les autres, il s'y astreignit avec une exactitude minutieuse que des âmes moins parfaites taxeraient de scrupule. C'est que rien n'était petit à ses yeux, dès que la règle ou la charité intervenaient.

Devise du Bienheureux Berchmans.

Faire le plus grand cas des moindres choses, telle fut toujours sa devise. Il la répétait souvent, et la pratiquait plus souvent encore. Contentons-nous d'un seul exemple : Berchmans, même lorsqu'il était dans le siècle, n'avait jamais aimé le jeu ; il se plaisait davantage à discourir avec ses frères sur une matière de science ou de piété. Cependant, si les jours de congé, où l'on était à la maison de campagne, quelqu'un l'invitait à jouer au billard ou au palet, il acceptait de la meilleure grâce du monde, et se livrait au jeu avec la même attention et le même entrain, que s'il se fût agi de défendre une thèse de théologie ou de conseiller la pratique d'une vertu. Quoiqu'il fût lui-même très-adroît à tous les jeux, il ne rebutait jamais personne qui voulût se mettre de son parti, même lorsqu'il prévoyait une inévitable défaite. Avant de commencer, il faisait le signe de la croix qui précédait tous ses autres exercices. Pendant le jeu on ne l'entendait ni disputer, ni élever la voix, ni se plaindre, que son coup eût réussi ou non. S'il perdait, il se mettait incontinent à genoux pour réciter l'*Ave Maria* qui formait l'enjeu. Gagnait-il, au contraire, il ne disait pas un mot, ne faisait pas un geste qui aurait pu humilier ses

adversaires. Aussi était-ce un vrai délassément de jouer avec lui, et le jeu, si indifférent de sa nature, devenait, par l'emploi qu'il en faisait, un exercice de vertu.

Grâce à cet amour de la vie commune, pratiquée avec toute la perfection qu'elle suppose ; grâce aussi à une vigilance très-active sur lui-même et sur tous ses mouvements, le saint jeune homme eut le bonheur de ne jamais donner au péché la moindre entrée dans son âme, environnée d'ailleurs d'une double garde, celle des commandements de Dieu et des préceptes de son institut. Jamais il ne se rendit volontairement coupable de la plus légère imperfection, de la moindre violation de ses règles. Si les témoignages nous manquaient à cet égard, les propos écrits de sa main nous le feraient entrevoir. On rencontre sans cesse dans ses papiers des paroles comme celles-ci : « Plutôt mille fois mourir que de commettre le moindre péché. — Je m'abstiendrai toujours avec un soin extrême de tout péché véniel. — J'éviterai de toute mon âme toute imperfection, même la plus légère. — Mourir plutôt que de violer une seule règle. — Perdre plutôt la santé que de transgresser la plus petite règle. »

Veut-on savoir maintenant comment il observait ces propos ? « Je suis prêt à assurer avec serment, dit le P. Oliva, que, pendant les trois ans que j'ai été son condisciple, je ne me rappelle pas de lui avoir vu transgresser une règle, ni d'avoir remarqué un défaut quelconque dans aucune de ses paroles, dans aucune de ses actions. » Ce que dit le P. Oliva, vingt autres le répètent après lui.

Le Père Antoine Sbarra, ministre du collège romain, et partant tenu d'office à veiller au maintien de la discipline et des règles, écrivait : « Je n'ai jamais remarqué moi-même, ni entendu dire à d'autres, qu'il eût violé quelque règle ; je n'ai jamais remarqué rien d'imparfait dans ses actions ; bien au contraire, la sainteté et la piété semblaient animer tout ce qu'il faisait. » Le Père Thomas Bisdomini prit à tâche de noter quelque défaut dans la conduite du bienheureux : il ne put jamais y réussir.

Amour de Fénelon pour la simplicité.

L'archevêque de Cambrai ne s'était épargné aucune violence, dans l'intention de simplifier, s'il est permis de s'exprimer ainsi, sa grande âme. A force de perdre de vue sa propre excellence, à force de se désintéresser et de se désoccuper de soi, l'art était tombé avec les réflexions, de manière que sa vraie simplicité intérieure répandait sur tout son extérieur un certain goût d'ingénuité et de bonté, je ne sais quoi de doux et de paisible, qui charmait tout le monde.

Il faut avoir connu l'archevêque de Cambrai pour comprendre, au vrai, combien était grande la candeur de sa simplicité. Rien de si naturel que ses manières ; rien de plus innocemment enjoué que ses discours. Il aimait qu'on vécût familièrement avec lui, il ne pouvait supporter la cérémonie : en un mot, pour lui faire plaisir, il fallait en quelque sorte perdre de vue ce qu'il était, s'oublier soi-même et marcher avec lui à pas égal sur la même ligne.

« Vivons bonnement, disait-il, ainsi que les enfants de Dieu. « N'agissez point de vous à moi avec un air de distinction, et « comptez que plus vous vous comporterez uniment, plus vous « serez à mon gré. »

L'aimable simplicité du saint prélat prenait chaque jour de nouveaux accroissements : plus on avait le bonheur de l'approcher familièrement, plus on était à portée d'admirer sa sagesse éminente, qui l'humanisait, pour ainsi dire, avec chacun, étant toujours occupé du bien des autres, sans retourner jamais les yeux sur soi. Avec Dieu, homme simple et droit, ainsi qu'il est dit de Job. Dans l'exercice de son ministère, prudent et simple en même temps comme la colombe. Dans la société, sans fard, sans affectation, sans malice, il traitait les hommes, quels qu'ils fussent, avec cette suavité prévenante, qui fait, comme dit saint Pierre, qu'on les écoute, qu'on agit avec eux, et qu'on les aime avec une simplicité dont la charité consommée est seule capable.

Ferveur de Fénelon.

La tiédeur avait pour lui une laideur si affreuse, qu'il ne pouvait y penser sans horreur. Son cœur, fait pour Dieu, n'était pas susceptible de lâcheté, ni d'ingratitude. Pénétré d'une grandeur toujours nouvelle, il ne pouvait s'empêcher de s'écrier quelquefois de l'abondance du cœur : « J'ai tant d'obligations à Jésus-Christ, il m'a fait des grâces si prodigieuses, il m'a conduit avec une bonté si singulière, que je ne saurais commettre contre lui la moindre infidélité, sans être au même instant l'homme le plus ingrat et la créature la moins excusable. Mon Dieu ! quand, malgré tout cela, je sens que je vous sers avec tant de négligence, quelle confusion ! Non, je me veux plus vivre, puisque la vie m'est une occasion de vous déplaire ; ou, si c'est votre volonté de prolonger encore mes jours, que ce ne soit donc plus que pour vous aimer, éternelle beauté qui ne vieillissez point et qui empêchez de vieillir tous ceux qui n'aiment que vous ! »

Sévère réprimande.

Nous lisons dans la *Vie* de saint Pacôme, qu'un soir étant assis dans certain endroit de son monastère, avec quelques autres anciens Pères, un de ses religieux apporta deux petites nattes qu'il avait faites ce jour-là, et les mit au pied de sa cellule, vis à vis l'endroit où était le saint ; s'imaginant que, quand le saint les verrait, il le louerait de sa diligence d'avoir fait deux nattes en un jour, quoique la règle ne l'obligeât à en faire qu'une. Le saint comprit aisément que c'était par esprit de vanité qu'il agissait ainsi, et s'adressant aux Pères qui étaient avec lui : « Regardez, leur dit-il en soupirant, ce frère qui a bien pris de la peine depuis le matin jusqu'au soir, pour offrir ensuite tout son travail au démon, et qui a préféré l'estime des hommes à la gloire de Dieu »

Il l'appela ensuite, lui fit une sévère réprimande, et lui ordonna pour pénitence que, quand tous les religieux seraient assemblés pour faire l'oraison, il y allât avec ses deux nattes sur lui, et leur dit à haute voix :

« Mes frères et mes pères, je vous supplie pour l'amour de Dieu, de prier tous le Seigneur pour qu'il ait pitié de ce misérable pécheur, qui a fait plus de cas de ces deux petites nattes que du royaume du Ciel. »

Outre cela, il lui commanda que quand les religieux iraient manger, il se rendît au réfectoire dans le même équipage, et demeurât au milieu de la salle pendant tout le temps du repas.

Mais la pénitence ne se termina pas encore là ; il le fit enfermer cinq mois durant dans une cellule où, jeûnant au pain et à l'eau, et n'étant visité de personne, il était obligé de faire régulièrement deux nattes par jour. Cet exemple, outre le fruit que nous devons en tirer pour le sujet présent, sert encore à nous faire voir quelles rudes pénitences les anciens Pères donnaient pour les fautes légères, et quelles étaient l'humilité et la patience des inférieurs à subir la punition qui leur était imposée.

XVII

DES TENTATIONS.

Ceux qui progressent dans la vie spirituelle et qui s'appliquent à orner leur âme de vertus sont habituellement en butte à diverses tentations, surtout à des tentations déshonnêtes; et le P. Godinez atteste « qu'ayant à diriger les âmes d'un grand nombre de personnes, il en a trouvé bien peu que Dieu ait voulu dispenser de cette épreuve particulière. » Cette tentation, en effet, est la gardienne de l'humilité et le champ de bataille des luttes, des couronnes et des récompenses. Ni les vierges de la pureté la plus exemplaire, ni les anachorètes les plus éloignés du monde ne sont à l'abri de cette tentation. Les maîtres spirituels eux-mêmes ont toujours à soutenir ces attaques, afin de conserver l'humilité. Il est rare que les commençants en soient exempts, à moins qu'ils ne soient terrestres, froids et trop mélancoliques. Et dans ce cas, ils sont en butte à des inconvénients et à des tentations plus graves.

Nous devons nous conformer à la permission divine dans les tentations, quelles qu'elles soient, parce qu'elles ont été décrétées par la divine Providence pour notre bien. En effet :

1^o Il est dit : *Heureux celui qui souffre patiemment les tentations*, parce que, lorsque sa vertu aura été éprouvée, *il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment*. Si donc nous voulons être heureux et recevoir la récompense qui nous a été promise, nous devons supporter avec patience toute tentation, qu'elle provienne de Dieu ou qu'elle soit seulement permise par lui, et nous conformer à sa permission divine.

« 2^o Supportons un peu les tentations qui nous arrivent en

cette vie, dit saint Jérôme, afin de pouvoir un jour, pour une tentation temporelle, recevoir une éternelle récompense. »

3° La raison en est bien simple. La tentation est pour nous une source de mérites et une occasion d'exercer les plus précieuses vertus, comme l'atteste l'Apôtre, tourmenté par une très-violente tentation, quoiqu'il eût par trois fois demandé avec ferveur d'en être délivré : *La puissance, dit-il, se fait plus voir dans la faiblesse.* En effet, une vertu qui n'a pas été éprouvée n'a de vertu que le nom. Jésus-Christ lui-même a été conduit dans le désert pour y être tenté par le démon. — *Il a éprouvé, comme nous, toute sorte de tentations, excepté le péché,* sans doute afin qu'à son image nous ne refusions pas d'être tentés de toute manière, selon le plaisir de la divine Providence, tout en évitant soigneusement le péché. Enfin, nous sommes tenus de nous conformer à la volonté divine : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Mais, comme sur la terre cette volonté ne peut être faite que par le moyen des tentations, nous devons, en les souffrant, nous conformer à la divine Providence, afin que les mérites des épreuves de cette vie nous fassent jouir dans le ciel de l'éternelle béatitude.

— On raconte de saint Éphrem qu'après avoir soutenu une lutte fort longue contre les tentations, il trouva enfin le repos intérieur, mais aussitôt il pria le Seigneur de lui accorder une nouvelle occasion de combattre et de triompher, en lui disant : « Seigneur ! laissez-moi de nouveau entrer en lutte avec l'ennemi, afin que je puisse vous donner de plus grandes preuves de mon amour, et qu'un jour je puisse être trouvé digne d'une plus grande récompense au ciel. »

Saint Benoît, patriarche des moines d'Occident, qui vivait dans le sixième siècle de l'Église, ayant tout quitté dès l'âge de seize ans, et s'étant enfermé dans une grotte pour se donner tout entier à la prière et se conserver pur de la corruption du monde, ne put cependant éviter la tentation. Le souvenir d'une femme qu'il avait vue autrefois, à Rome, lui frappa l'imagination si fortement, que, pour s'en délivrer, il alla se rouler dans les orties et les épines, jusqu'à ce que la douleur

étouffât en lui tous les sentiments de plaisir par lesquels l'esprit tentateur avait voulu le vaincre et le corrompre. Étant sorti victorieux d'un combat si rude, il reçut de Dieu, en récompense de sa fidélité, la grâce d'être exempt à l'avenir de ces sortes de tentations ; et il avoua depuis à ses disciples que le démon ne s'était plus servi de ces moyens honteux pour l'attaquer (*S. Greg. le Grand, en sa Vie, Dialog., l. 2*).

Saint Antoine l'Ermite fut interrogé par ses disciples sur l'arme dont on devait se servir pour vaincre les assauts du démon. « Croyez-moi, mes frères, dit-il, Satan redoute les veilles des âmes pieuses, il craint la prière, le jeûne, la pauvreté volontaire, la miséricorde et l'humilité, mais surtout l'amour ardent pour Jésus-Christ ; et le signe de la croix seul est en état de le désarmer et de le mettre en fuite. » (*S. Athanas., Vita S. Antonii Erem.*)

— Les tentations auxquelles nous résistons augmentent nos mérites et nous rendent dignes de la couronne céleste ; c'est qu'en effet elles constituent pour nous autant d'actes de vertu qui sont agréables au Seigneur. Saint Dosithée dit un jour à son maître spirituel qu'il était fort tourmenté par les tentations ; son maître, ému de pitié, lui répondit qu'il prierait le Seigneur de vouloir le délivrer de ces pensées et de ces tentations impures. Mais Dosithée répondit : « Oh non, mon père ! priez plutôt que Dieu me donne la patience et la grâce, afin que je sorte victorieux de ce combat et que je mérite ainsi la couronne du ciel... Car, bien que les tentations soient très-immondes, elles sont néanmoins très-utiles et méritoires pour les hommes. »

Les tentations tiennent dans l'humilité.

Pallade raconte qu'étant sur le point de quitter la solitude, à cause des tentations qui le tourmentaient nuit et jour, il alla trouver saint Pachon, anachorète de Scété, âgé de 70 ans, et lui ouvrit son cœur. Le saint vieillard, pour le consoler et l'encourager, lui dit : « Ne vous étonnez pas de cela, mon fils,

car le mal ne vient pas de vous ; vous ne vivez ni dans les délices, ni dans l'oisiveté, ni dans la négligence, comme il paraît par vos mœurs et la pauvreté à laquelle vous vous êtes voué ; vous ne conversez pas avec les femmes, puisque vous n'en voyez aucune il vient bien plutôt du démon, qui ne peut souffrir la résolution que vous avez prise de vivre saintement. Vous me voyez bien âgé, et, quoique retiré depuis quarante ans dans ma cellule, je sois tout occupé du soin de ma perfection, cela n'empêche pas que je ne sois tenté comme vous, car je ne passe pas un seul jour, ni une seule nuit, sans être assailli de mauvaises pensées. Or, voyant que le démon avait tant de puissance sur moi, et craignant que Dieu ne m'eût abandonné, je pris un jour la résolution (ce qui n'était pas tout à fait raisonnable de ma part) de me faire plutôt mourir que de succomber à la tentation. Je sortis de ma cellule, et errant çà et là dans le désert, je rencontrai la caverne d'une hyène ; j'y entrai et y demeurai tout le jour, afin que ces cruels animaux me dévorassent.

« Le soir, le mâle et la femelle sortirent de la caverne ; mais, au lieu de me nuire, ils vinrent me flairer et lécher de la tête aux pieds, et puis ils s'éloignèrent de moi sans me faire aucun mal. Connaissant alors évidemment que Dieu avait eu pitié de moi, je me levai et retournai dans ma cellule, où le démon me laissa quelques jours en repos ; mais il recommença bientôt avec plus de fureur qu'auparavant, et avec une telle rage, que me voyant si horriblement persécuté, je perdis courage et toute espérance de mon salut. Dans mon abattement, je revins dans le désert, où ayant rencontré un aspic, je le mis sur ma chair nue, pour me faire mourir par sa morsure empoisonnée ; mais Dieu, encore une fois, par sa providence et par sa grâce, ne permit pas que j'en éprouvasse le moindre dommage. Alors une voix se fit entendre et me dit : « Retourne dans ta cellule et reprends tes armes ; si j'ai permis au démon d'en agir contre toi avec tant d'ardeur, c'était pour te défendre de la tentation de vanité, et t'empêcher de croire pouvoir, par tes propres forces, surmonter tes ennemis ; je voulais te montrer ta faiblesse et la nécessité d'avoir toujours recours à moi, sans te confier jamais à la vie que tu mènes. » Ranimé par ces paroles, je revins ici, où je demeure depuis ce temps-là, rempli

de confiance en Dieu et de défiance de moi-même, me souciant fort peu des tentations du démon et vivant en paix. »

Le Seigneur les permet encore dans les âmes vertueuses, pour les faire avancer plus rapidement dans les voies de la perfection, par la pratique des moyens les plus efficaces et souvent les plus héroïques qu'elles emploient contre leurs passions; par l'occasion, qu'elles leur donnent de remporter toujours de nouvelles victoires, et enfin par l'exercice d'une constante vigilance sur elles-mêmes. Et c'est pour ces mêmes fins que Dieu ne laisse aucune âme de bonne volonté sans tentations, non pas en les tentant lui-même, car les tentations ne viennent jamais de lui, mais en laissant au démon le pouvoir de les attaquer.

Saint Liguori remarque que le Seigneur a aussi en vue de nous détacher des choses de la terre, et de nous faire désirer plus ardemment celles du ciel. « Les bonnes âmes, dit-il, se voyant assaillies en tout temps et en tout lieu par tant d'ennemis si dangereux, sont ennuyées de la vie. Elles soupirent après l'heure où elles pourront chanter avec le Prophète : *Le filet est brisé, et nous sommes délivrées*. Elles voudraient s'envoler vers Dieu, mais elles sont retenues sur la terre, sans cesse sujettes aux tentations, en attendant que l'heure de la quitter soit enfin arrivée. » Il faut les supporter jusque-là avec patience et résignation, pleins de confiance en la miséricorde de Dieu, qui non-seulement ne permettra jamais que nous soyons tentés au dessus de nos forces, mais encore nous fera la grâce d'acquérir de nouveaux mérites, et de multiplier ainsi notre récompense dans le ciel.

Les tentations ne souillent pas les âmes pures.

Sainte Catherine de Sienne fit, dès son enfance, le vœu de vivre dans la chasteté. Etant entrée depuis en Religion, le démon ne laissa pas de la tourmenter par des pensées et des représentations horribles contre la sainte vertu de pureté; mais jamais elle n'y donna le plus léger consentement, ne cessant de prier et de résister à la tentation. Un jour, en ayant essayé une

plus violente que de coutume, et l'ennemi s'étant enfin retiré, Jésus-Christ apparut pour la consoler. — Eh! où étiez-vous, ô mon divin Epoux, dit-elle, tandis que je me voyais dans une situation si affreuse? — J'étais avec vous, lui répondit Notre-Seigneur. — Quoi! reprit Catherine, vous étiez au milieu des abominations qui environnaient mon âme? — Ces abominations, répliqua le Sauveur, ne vous ont point souillée, parce qu'elles vous faisaient horreur; ainsi, le combat que vous avez soutenu, a été pour vous une source de mérites.

Saint Jérôme tenté dans le désert.

Voici ce qu'écrivait saint Jérôme à Eustochium sur les rudes assauts qu'il eut à soutenir dans le désert contre la chasteté : « Oh! combien de fois, dans cette vaste solitude, où les ardeurs continuelles du soleil rendent la demeure horrible et insupportable, les délices de la ville de Rome ne sont-elles pas venues entretenir mon imagination! La douleur amère dont mon âme était remplie me faisait chercher les lieux les plus écartés pour pleurer mes péchés; mon corps, déjà tout hideux, était couvert d'un cilice. Je n'avais d'autre lit que la terre, d'autre nourriture que celle des moines de ce désert, qui ne boivent que de l'eau et ne mangent que des herbes crues, même dans les maladies. En cet état et dans cette prison, à laquelle je m'étais condamné moi-même pour éviter les feux de l'enfer, quoique je n'eusse d'autre compagnie que celle des scorpions et des bêtes sauvages, souvent je me trouvais en esprit aux assemblées des dames romaines. Les jeûnes me rendaient le visage pâle et défiguré, et mon cœur ne laissait pas d'être brûlé par des désirs impudiques. Dans une chair que je voyais déjà morte avant moi-même, je sentais vivre et brûler les flammes des plaisirs déshonnêtes. » Telles étaient les tentations que ce saint avait à souffrir dans un corps ruiné par la pénitence. Mais voyons comment ce généreux guerrier sut redoubler d'efforts pour remporter une pleine victoire dans de si terribles combats : « En cet état déplorable, ajoute-t-il,

privé de tout secours humain, je me jetais aux pieds de Jésus-Christ, je les arrosais de mes larmes, comme Madeleine, et je réprimais les rébellions de la chair par des abstinences de plusieurs semaines. Je me souviens, entre autres choses, qu'il m'est arrivé souvent de passer des jours et des nuits tout entières à crier au secours et à implorer l'assistance de Dieu dans ces tourments. Je n'avais jamais cessé de prier et de frapper ma poitrine que je n'eusse vu la tempête passée, et que Dieu, par sa grâce, ne m'eût rendu le repos et la tranquillité. Or, le Seigneur m'en est témoin, après beaucoup de larmes, après avoir tenu longtemps les yeux élevés au ciel, je sentais une si grande consolation, qu'il me semblait être dans la compagnie des anges ; alors je chantais, avec une joie incroyable, ces belles paroles de l'Épouse des Cantiques : *Je courrai, ô mon Dieu, je courrai maintenant après vous, attiré par l'odeur de vos parfums et par la douceur de vos consolations.* »

Épreuves et tentations de sainte Chantal.

Sainte Chantal touchait au terme de sa carrière et à la réalisation de sa mission. Elle allait fonder la soixante-seizième maison de son ordre, et elle préparait l'établissement de quatre ou cinq autres, ce qui élevait à quatre-vingts le nombre total des monastères de la Visitation. Elle avait successivement parcouru la Lorraine, la France, la Savoie, la Suisse, partout vénérée comme une sainte et, pour ainsi dire, portée en triomphe. Pour la diriger dans une carrière aussi extraordinaire, Dieu lui avait donné les deux plus grands saints de ce siècle, saint François de Sales et saint Vincent de Paul, et, ayant eu besoin de femmes fortes pour lui servir d'instruments, elle avait eu le bonheur d'en rencontrer dont la vertu surpassait et ses besoins et son attente. Il ne restait plus, après tant de couronnes déposées sur sa tête, qu'à y mettre cette couronne suprême de l'adversité, qui donne du prix à toutes les autres, et sans laquelle il manque quelque chose à la plus belle vie ; ce je ne sais quoi d'achevé, dit excellemment Bossuet, que le malheur ajoute à la vertu.

Mais Dieu n'avait pas attendu jusque-là pour faire à la Mère de Chantal le don inestimable de la douleur. On n'arrive guère à soixante-huit ans sans avoir beaucoup souffert, et quand une âme, surtout, se donne à Dieu avec la générosité de notre sainte, Jésus-Christ crucifié ne la laisse pas de si longues années sans la toucher de son sceptre. « Et moi, ma fille, disait la vénérable fondatrice à une jeune sœur qui goûtait pour la première fois les amertumes de la croix, il y a quarante et un ans que les tentations m'écrasent. Faut-il pour cela que je perde courage? Non. Je veux espérer en Dieu quand même il m'aurait tuée et anéantie pour jamais. Et elle ajoutait ces humbles et magnifiques paroles : « Mon âme était un fer si en-
« rouillé de péchés, qu'il a fallu ce feu de la justice divine pour
« un peu la nettoyer. » (*Mémoires de la Mère de Chaugy.*)

Qu'étaient-ce pourtant que ces peines intérieures souffertes depuis quarante et un ans, auprès de celles qui fondirent sur elle vers le déclin de ses jours? Vers 1632, Dieu enfonça jusqu'au sang sur sa tête cette couronne d'épines qu'elle portait depuis si longtemps, et commença à la préparer à la mort par une agonie de neuf années.

Elle entrevit dans une extase le sens, la durée et l'utilité du martyre qui l'attendait.

C'était le 14 juin, jour de saint Basile. Elle était en récréation, lorsque tout à coup elle fut assaillie par l'amour divin avec une telle violence, que la parole lui manqua. Elle demeura les yeux fermés, le visage enflammé, cherchant à se distraire en filant sa quenouille, et tout à coup s'arrêtant malgré elle et restant prise à la moitié de son aiguillée. Quand elle vit qu'elle ne pouvait faire autrement, afin de dissimuler la grâce qu'elle recevait, elle fit chanter et essaya de chanter elle-même quelques couplets d'un cantique composé par la Mère Bréchar. Ces chants la calmèrent un peu, et, se sentant plus maîtresse d'elle-même, elle commença à parler avec des paroles de feu : « Mes chères filles, dit-elle, saint Basile et la plupart de nos saints Pères et piliers de l'Église n'ont pas été martyrisés, pourquoi vous semble-t-il que cela soit arrivé? »

Après que chacune eut répondu : « Et moi, dit-elle, je pense que c'est qu'il y a un martyre qui s'appelle le martyre d'amour, dans lequel Dieu, soutenant la vie de ses serviteurs,

les rend à la fois martyrs et confesseurs. Et voilà, ajouta-t-elle, le martyr auquel les filles de la Visitation sont destinées. » Une sœur lui demanda en quoi il consistait :

« Donnez votre volonté à Dieu, dit-elle, et vous le sentirez. Le divin amour fait passer un glaive dans les plus intimes parties de nos âmes et nous sépare de nous-mêmes. Je suis une âme, continua-t-elle, que l'amour a séparée des choses qui lui étaient le plus sensibles, mieux que si les tyrans eussent séparé son corps de son âme par le tranchant de l'épée. »

— Et combien de temps dure ce martyr ? dit une sœur.

— Depuis le moment où l'âme se livre à Dieu jusqu'à l'heure de la mort. Mais cela s'entend des cœurs généreux, et qui, sans se reprendre, sont fidèles à l'amour ; car les cœurs faibles, Notre-Seigneur ne s'applique pas à les martyriser ; il se contente de les laisser rouler leur petit train, de crainte qu'ils ne lui échappent s'il les pressait.

— Ce martyr d'amour, reprit une autre sœur, peut-il égaler le martyr corporel ?

— Oui, certes, l'un ne le cède pas à l'autre, car l'amour est fort comme la mort, et les martyrs d'amour souffrent plus en gardant leur vie pour faire la volonté de Dieu, que s'il en fallait donner mille pour témoignage de leur foi, de leur amour et de leur fidélité. »

Le lendemain du jour où Dieu avait montré à la sainte Mère Chantal la perfection du martyr d'amour, commença son agonie qui ne se termina qu'un mois avant sa mort. Son âme fut abandonnée à tant de peines intérieures et de si cruelles, qu'elle ne se connaissait plus elle-même. Elle n'osait ni baisser les yeux sur son âme, ni les relever vers Dieu. Son âme lui apparaissait souillée de péchés, noire d'ingratitude, défigurée, horrible à voir. Plus elle faisait de grandes choses pour Dieu, plus sa perfection éclatait aux yeux du monde, plus aussi elle se voyait nue de toutes vertus et dépouillée de tous mérites, même de ceux de Jésus-Christ. Si l'on excepte les pensées d'impureté, dont elle ne fut jamais assaillie, il n'y a pas de mauvaises idées dont son esprit ne fût rempli, pas d'actions détestables qui ne se présentassent à son imagination. Les doutes sur les plus adorables mystères, les blasphèmes contre les plus miséricordieux attributs de Dieu, les plus abominables juge-

ments sur le prochain, se disputaient son imagination. Elle disait que son esprit était comme un grand parc où circulaient en liberté de hideux reptiles, sans qu'elle pût ni les détruire, ni les chasser. Aussi, quand elle parlait de ses peines, de grosses larmes coulaient le long de ses joues. La nuit, on l'entendait soupirer comme un malade à l'agonie. Le jour elle en oubliait le boire et le manger. Et ce qu'il y avait de plus affreux, c'est qu'au milieu de ces tentations, il lui semblait que Dieu l'avait abandonnée ; il ne la voyait plus ; il ne se souciait plus d'elle. Elle lui tendait les bras, mais comme l'on fait dans les ténèbres à un ami disparu pour toujours. Ou plutôt, Dieu était plus qu'absent pour elle, il était ennemi : il la repoussait. Vainement essayait-elle, pour calmer son effroi, de se rappeler ces images aimables de pasteur et d'époux ou d'ami sous lesquelles elle se l'était représenté si souvent ; dès qu'elle pensait à Dieu, elle le voyait apparaître comme un juge irrité, comme un maître méprisé et demandant vengeance.

Peu à peu tous les exercices où il est question de Dieu lui devinrent à charge. Le tremblement la prenait quand il fallait aller à l'oraison, surtout à la sainte communion, où l'idée de ses crimes et l'idée de la sainteté infinie de Dieu la perçaient de deux glaives. Il n'était pas jusqu'à la lecture spirituelle, qu'elle avait tant aimée, qui ne lui devint à charge, parce qu'on y parlait de Dieu. Elle disait à une de ses sœurs qu'elle ne pouvait l'entendre au réfectoire sans ressentir comme des dards qui lui transperçaient le cœur.

Jusque-là, du moins, même quand elle avait été plongée dans les plus violentes peines intérieures, elle avait conservé toute sa lumière pour la direction des autres. Il n'en fut plus ainsi, et ce ministère devint pour elle une source d'épouvantables tentations. Elle ne pouvait plus entendre parler d'une peine sans en souffrir, ni entendre nommer un péché sans s'imaginer qu'elle le commettait. Un jour, la Mère de Blonay, lui parlant de quelques peines intérieures : « O ma Mère ! lui dit-elle, les mains jointes et les larmes aux yeux, ne poursuivez pas, je serais accablée de cette tentation ; je la vois déjà venir ; la voici qui m'attaque. » Et à une autre sœur : « Si vous saviez, ma sœur, la douloureuse disposition de mon esprit ! De toutes les tentations spirituelles dont les filles me parlent,

je suis soudain attaquée. Dieu me donne de quoi leur dire et les consoler, et moi je demeure dans ma misère. Ne dois-je pas désirer d'être entre les mains d'une bonne supérieure qui me conduise dans cet état caduc et de si pénible aveuglement? »

Spectacle digne d'une éternelle méditation ! La voilà cette femme forte, cette ferme et grande intelligence ! La voilà anéantie, abattue, incapable de se conduire, obligée d'aller à tâtons sur cette route de la vie spirituelle, qu'elle connaît si bien pour les autres, dont elle a si admirablement parlé, et où elle ne voit plus clair pour elle-même ! C'est ainsi que Dieu la réduit à l'humilité ; c'est ainsi qu'il y maintient ces grands saints que nous admirons dans l'histoire, qui ressuscitent les morts, qui annoncent l'avenir, et dont nous nous demandons quelquefois en tremblant comment ils font pour être humbles. Pendant qu'on les porte en triomphe et qu'on leur baise les pieds, Dieu les humilie dans le secret de leur âme ; il leur inflige de honteux soufflets et leur fait souffrir au fond du cœur une agonie qui les rend insensibles à tous les honneurs du monde.

Rien ne peut donner une idée de la violence des tentations qui assaillirent la Mère de Chantal, dans les dernières années de sa vie. « Voyez-vous, mes filles, disait-elle, je suis maintenant réduite à tel point, que rien de tout ce monde ne me peut donner de soulagement, sinon ce seul mot : LA MORT. Je furette partout dans mon esprit pour voir combien mes père, grand'pères et aïeux ont vécu, afin de donner du soulagement à mon âme, par la pensée que je n'ai plus guère à rester dans ce monde. »

Et dans une autre circonstance : « Je ne veux plus penser quand je mourrai ; j'ai eu scrupule de perdre du temps à considérer que mon père n'a vécu que soixante-treize ans, et que je ne vivrai pas plus que lui ; cela n'est que soulagement inutile. » Son mot ordinaire 'était : « Qu'il se fallait sacrifier à la vie, comme autrefois les martyrs se sacrifiaient à la mort. »

Au milieu de ces épreuves effroyables et capables de lui arracher de si lugubres paroles, on voyait reluire sa haute vertu. Torturée au dedans, elle était gaie et gracieuse de vi-

sage, au point que les jeunes sœurs ne se fussent jamais doutées de ses peines intérieures. « Vainement l'orage agitait cette rose de charité, dit la Mère de Chaugy; elle se conservait fraîche et d'une odeur ravissante. »

Dieu, d'ailleurs, n'abandonnait pas sa servante. Il envoyait ses anges la conforter dans son agonie. Une fois qu'elle était plongée dans une profonde tristesse, elle entendit tout à coup une voix qui lui dit : « Lisez le livre huitième des *Confessions* de saint Augustin. » Une autre fois qu'elle versait d'abondantes larmes, la même voix lui dit : « Lisez le chapitre trente-septième du troisième livre de l'*Imitation*. »

Un autre jour encore, que son âme était comme noyée dans la douleur, saint François de Sales lui apparut, vêtu pontificalement, assis sur un trône plein de majesté et de gloire. Soudain elle se jeta à genoux, en disant : « Mon bienheureux Père, que vous plait-il que je fasse? »

— « Ma fille, répondit le saint, Dieu veut que vous paracheviez avec amour et courage ce que l'amour vous a fait commencer. »

Mais ce qui, mieux encore que toutes ces apparitions, soutenait et consolait la Mère de Chantal, c'était l'obéissance. Déposée alors, elle avait remis la direction de son âme à la Mère de Chatel, supérieure d'Annecy, et elle lui obéissait comme la plus jeune des novices. De son côté, la Mère de Chatel, pleine de sagesse et d'expérience, suivait avec fermeté ces mêmes principes de direction, avec lesquels saint François de Sales avait pacifié la Sainte au temps de ses premières peines, qu'il avait appliqués avec un si rare bonheur aux âmes ardentes de la Mère Favre et de la Mère Bréchar, et dont il avait obtenu de si beaux résultats dans la direction de la Mère Angélique Arnauld elle-même, jusqu'au jour où elle tomba des mains prudentes de saint François de Sales dans celles de l'abbé de Saint-Cyran, et où elle changea de vie, parce qu'elle changea de direction.

A toutes les plaintes de la Sainte, à toutes ses appréhensions de mal faire, à toutes ses inquiétudes si douloureuses sur le passé et le présent, la Mère de Chatel n'avait qu'un mot, le mot suprême de la vraie et de la grande direction : « N'en parlez jamais, ni avec Dieu, ni avec vous-même. Ne regardez ja-

mais ce que c'est pour le dire à qui que ce soit, et ne faites jamais aucun examen là-dessus. Cachez votre peine à vous-même, et comme si vous ne la sentiez point, regardez Dieu, et, si vous pouvez lui parler, que ce soit de lui-même. »

Principe de vraie et de grande direction, répétons-le, qui détache les âmes et les désapproprie, pour ainsi dire, d'elles-mêmes, qui leur apprend à ne pas tant se voir, et à voir Dieu davantage, à s'occuper beaucoup de lui, très-peu d'elles-mêmes; et qui étouffe ainsi les peines intérieures, comme on étouffe un incendie, en retranchant les aliments, car il en est des peines intérieures ainsi que de tous les objets soumis à l'œil grossissant de l'imagination humaine : plus on les regarde, plus elles grandissent, et le seul moyen de les détruire, c'est de ne plus les voir, même pour s'en humilier !

Sainte Chantal se trouva si bien de cette pratique, qu'elle résolut de faire vœu de ne jamais s'arrêter volontairement, ni à répondre aux tentations, ni même à les regarder. La Mère de Chatel y consentit, à condition toutefois qu'elle ne ferait le vœu que pour un jour et qu'elle le renouvellerait chaque matin; ce qui lui procura quelque soulagement.

Consolations d'une Sainte après la tentation.

Encore fort jeune, sainte Catherine de Sienne sentit un attrait bien vif pour la vie religieuse, qui trouva d'abord une forte opposition dans sa famille; mais enfin ses parents, voyant sa résolution inébranlable, cédèrent à ses désirs, et la sainte prit l'habit du tiers-ordre de Saint-Dominique, à l'âge de dix-huit ans, quelques-uns disent de vingt ans.

Le démon lui livra alors un autre assaut. Il présentait sans cesse à l'imagination de cette vierge si pure mille images obscènes, et lui inspirait des tentations violentes. La sainte, à l'exemple de saint Antoine et de saint Jérôme, s'humiliait profondément devant Dieu, implorant sans cesse son secours, quoiqu'elle ne sentît pas sa présence. Le Seigneur l'ayant enfin visitée après ce rude combat, elle lui dit : « Où étiez-vous

donc, mon divin époux, quand je me voyais dans une position aussi affreuse? — J'étais avec vous, répondit-il. — Quoi! reprit Catherine, vous étiez au milieu des abominations qui couvraient mon âme! — Ces abominations, répliqua le Sauveur, ne vous ont point souillée, parce qu'elles vous faisaient horreur. Ainsi le combat que vous avez soutenu a été pour vous une source de mérites; c'est à ma présence que vous avez été redevable de la victoire. »

Épreuves de sainte Madeleine de Pazzi.

Aussitôt après sa profession, la sainte eut plusieurs ravissements : elle reçut dans les quarante jours qui suivirent des faveurs insignes du ciel; mais, ce temps passé, Jésus-Christ voulut éprouver sa constance. Elle eut donc alors, non pas une tentation, mais toutes les tentations ensemble : tentations d'impureté, de gourmandise, d'orgueil, d'infidélité, de blasphème. Son imagination était souvent remplie de pensées abominables qui la jetaient dans un état affreux. Le ciel semblait fermé à ses cris, et ce n'est qu'en méditant sur la passion du Sauveur qu'elle pouvait trouver quelques instants de calme. Mais l'esprit de ténèbres recommençait aussitôt ses attaques, sans jamais pouvoir la vaincre, car Dieu ne la délaissait pas, quoiqu'il ne lui fit plus sentir sa présence.

Cet affreux supplice dura cinq ans. Enfin Dieu fit cesser l'agitation et les tourments de sa servante. Étant à matines, le jour de la Pentecôte de l'an 1590, elle eut une extase pendant le *Te Deum*. Après l'office, on remarqua sur son visage et dans ses paroles une joie extraordinaire. Elle serra la main de la mère prieure et de la maîtresse des novices, et les invita à prendre part à l'heureux changement qui venait de s'opérer en elle. « L'orage est passé, leur dit-elle; aidez-moi à remercier et à bénir mon aimable Créateur. »

Secours dans les tentations.

Lorsque le bienheureux Alphonse Rodriguez fut initié à tous les secrets de la vie intérieure, il se donna tout entier à l'oraison mentale : sa profonde humilité le porta très-longtemps à ne s'y occuper que de ses fautes ; cette considération le faisait fondre en larmes, et la contrition lui arrachait souvent de longs gémissements. Le Seigneur voulut enfin tempérer cette vive douleur par la plus douce et la plus consolante assurance. Pendant qu'il était en oraison, s'excitant au repentir le plus vif de ses péchés, il lui sembla tout à coup qu'il se trouvait entre deux mers immenses, dont les eaux le couvraient de toutes parts, et il connut que c'était d'un côté l'océan de sa componction, et de l'autre celui des miséricordes divines ; et comme il s'efforçait d'inspirer à son Dieu une compassion dont il se croyait indigne, une voix céleste lui répéta distinctement par trois fois : « Sois sans inquiétude, tes péchés te sont déjà pardonnés. » Il avoua lui-même que jamais il n'avait éprouvé de consolation égale à celle qui inonda son cœur dans cet heureux moment.

Cependant la confiance d'Alphonse eut encore à essayer quelques orages ; mais ces nouvelles épreuves furent suivies de nouvelles assurances plus précieuses que la première. Comme le bienheureux se préparait à s'approcher de la sainte Table, il lui revint à l'église je ne sais quelle faute de sa vie passée, légère, il est vrai, en elle-même, mais qui lui parut très-considérable. Se trouvant pour lors dans l'impossibilité de recourir à son confesseur, il tomba dans une grande perplexité, et ne trouva d'autre conseil et d'autre asile que celui de sa bonne Mère. Il s'adresse donc à Marie, lui déclarant qu'il est prêt à confesser publiquement ce péché dans les rues et les places, si cela est nécessaire. Mais la très-sainte Vierge ne laissa pas longtemps son serviteur dans cette cruelle incertitude ; elle lui apparut avec un sourire de bienveillance, et lui déclara que ce péché et tous les autres qu'il pouvait avoir jamais commis lui étaient pardonnés, non-seulement quant à la culpabilité, mais quant à la peine ; et pour comble de faveur, Jésus-Christ se

montre en même temps, embrasse étroitement Alphonse, le serre contre son cœur divin, et lui donne le baiser de paix en confirmant les paroles de sa Mère.

Une autre fois il fut tourmenté par l'inquiétude de savoir s'il n'avait pas encouru dans le siècle quelque censure ecclésiastique. Cette peine dura assez longtemps, et un jour où elle le remplissait d'un trouble inexprimable, il recourut au Seigneur dans l'amertume de son âme. « Que voulez-vous de moi, ô mon Dieu ! s'écria-t-il ; je suis prêt à faire votre volonté, quoi qu'il m'en coûte. » Pendant qu'il s'exprimait ainsi, il fut subitement environné d'une clarté éblouissante, et se vit comme plongé dans un océan de lumière : au même instant la paix rentra dans son cœur, Dieu lui faisant voir par une connaissance claire et distincte, semblable à celle des bienheureux dans le ciel, qu'il était dans sa grâce et dans son amour. Il lui paraissait que, s'il eût été alors sur le point de mourir, et que des milliers de démons l'eussent environné, il n'aurait ressenti ni crainte ni tristesse, tant était grande la confiance que Dieu lui inspirait.

Une troisième épreuve par laquelle il passa fut une vive crainte pour son salut. Dieu, qu'il invoqua avec sa ferveur accoutumée, l'éclaira d'un rayon de feu qui, pénétrant jusqu'à son cœur, y imprima tout ensemble la crainte du Seigneur et une confiance sans bornes en sa miséricorde infinie. Ces sentiments n'abandonnèrent plus Alphonse, et il connut qu'il n'aurait rien à redouter tant que cette crainte salutaire persévérerait dans son âme, et qu'elle lui servirait d'un rempart inaccessible contre tous les retours de l'amour-propre.

Tentation à la mort.

Les démons qui avaient persécuté Alphonse Rodriguez d'une manière si atroce pendant sa vie, redoublèrent d'efforts contre le saint homme pendant sa dernière maladie. Il fut attaqué, au mois d'avril 1617, d'une fâcheuse tentation de défiance, qui lui était d'autant plus insupportable qu'il avait toujours l'appréhension de tomber dans quelque faute. Le tourment intérieur

que lui causaient ces pensées était si grand, que les douleurs du corps ne lui semblaient rien auprès de cette épreuve de l'âme. Il tomba en même temps dans une sécheresse et une aridité spirituelle qui le désolaient; plus de goût dans la prière, plus de consolations célestes, plus de saintes pensées. Enfin il perdit complètement la mémoire, et oublia toutes les prières qu'il avait coutume de réciter; il avait même de la difficulté à se rappeler l'Oraison dominicale; et dans cet abandon, ne trouvant nulle part de repos ni de soulagement, il pouvait à peine pousser un soupir vers le ciel. Alphonse était trop éclairé pour ne pas s'apercevoir que cet orage était excité par l'ennemi du salut. Pour apaiser la tempête, il voulut s'humilier devant Dieu et devant les hommes; et il pria les Frères qui venaient le visiter de lui lire quelques passages des psaumes de David ou des soliloques de saint Augustin; mais le combat ne finissait pas, et des scrupules que le démon lui jetait dans l'esprit achevèrent de le réduire à l'état le plus pitoyable. Dieu voulait qu'au défaut du glaive des tyrans, le feu de la tribulation éprouvât son serviteur et en fit un martyr de la plus pure charité.

Pendant cinq mois entiers le saint religieux fut en proie à cette espèce d'agonie plus cruelle que la mort même. Le calme revint après une si longue tempête. Jésus et Marie, environnés de lumière, lui apparurent; ils s'entretinrent longtemps avec lui, et lui ayant donné les plus tendres marques d'affection, ils l'animèrent à persévérer jusqu'à la fin sur la croix, lui assurant qu'elle lui était nécessaire, et l'avertissant qu'il n'y aurait plus pour lui que des souffrances ici-bas. Il est vrai que depuis cette époque ces souffrances ne furent pas sans consolation; à peine il invoquait Jésus et Marie, qu'il les voyait présents à ses côtés, et les grâces qu'il en recevait étaient proportionnées à ses maux corporels, qui allaient toujours croissant; les démons n'osaient même plus s'approcher de lui depuis que la Reine du ciel, s'étant montrée avec un air de souveraine, leur avait ordonné impérieusement de ne plus inquiéter son serviteur.

**Saint François de Sales triomphe d'une terrible
tentation contre l'espérance.**

Saint François de Sales, étant étudiant, n'avait rien perdu de la piété de sa première enfance. Servir Dieu était sa grande et principale affaire. Il prenait volontiers sur ses études une partie considérable de son temps pour le consacrer aux exercices de religion ; il ne croyait pas que ces moments fussent perdus ; tout au contraire, il pensait que cette interruption de son travail était avantageusement compensée par la bénédiction divine. Il était assidu aux offices, à la prédication ; il lisait chaque jour et méditait la sainte Ecriture. Au lieu de rechercher la compagnie des jeunes gens, il se plaisait surtout à la conversation des personnes instruites et éclairées ; c'est ainsi qu'il fit connaissance avec le P. Ange de Joyeuse, qui, de duc et de maréchal de France, s'était fait capucin. Les entretiens de ce saint homme sur la nécessité de la mortification portèrent le jeune comte à ajouter à ses pratiques de dévotion ordinaires celle de porter le cilice trois fois la semaine. Il fit en même temps le vœu de chasteté perpétuelle dans l'église de Saint-Etienne des Grès, où il allait souvent prier, parce que c'était un lieu retiré et éloigné du tumulte ; il se mit ensuite sous la protection particulière de la sainte Vierge, qu'il pria d'être son avocate auprès de Dieu et de lui obtenir la grâce d'être fidèle au vœu qu'il avait fait. Il espérait ainsi se mettre à l'abri des dangers que courent la plupart des jeunes gens ; mais la tentation vint du côté où il ne l'attendait pas. Pour attaquer une âme déjà si sainte, le démon ne prit pas la route ordinaire : une tentation grossière l'eût effrayée sans la faire tomber ; il chercha à la désespérer en lui ôtant ce qui faisait sa force : la confiance en Dieu. D'épaisses ténèbres se répandirent insensiblement sur son esprit ; une agitation violente prit la place de cette paix profonde dont il avait joui jusqu'alors ; le dégoût, la sécheresse le rendaient insensible à tout ce qu'il pouvait lire ou entendre de plus touchant : Dieu s'était pour ainsi dire retiré au fond de son cœur et en avait abandonné tous les dehors à la tentation. Alors une idée terrible s'empara de lui ; il se

persuada que tout ce qu'il faisait pour se rendre agréable à Dieu était inutile; que sa perte éternelle était résolue, qu'il était mis au nombre des réprouvés. Comme il avait pour Dieu un amour plein de tendresse, il mourait de douleur toutes les fois qu'il pensait qu'il était destiné à le haïr et à le blasphémer pendant toute l'éternité; et cette horrible pensée ne le quittait presque jamais. Il passait les jours à pleurer et les nuits à se plaindre. Une jaunisse universelle se répandit sur son corps; il ne pouvait plus ni manger, ni boire, ni dormir. Son précepteur, qui l'aimait comme un fils, était d'autant plus affligé de l'état où il le voyait réduit, qu'il en cherchait inutilement la cause. La honte que François éprouvait l'empêchait de parler; rien ne lui paraissait plus terrible que d'être contraint d'avouer qu'il était réprouvé. Mais Dieu, qui n'avait sans doute permis cette épreuve que pour le fortifier dans l'humilité, le délivra lui-même sans le secours des hommes. Il lui inspira le dessein de retourner à l'église de Saint-Etienne des Grès où il avait fait vœu de chasteté. En entrant dans l'église, François sentit se ranimer la confiance à la vue d'un tableau de la sainte Vierge. Il se prosterna devant l'image de la Mère de Dieu, et se reconnaissant indigne de s'adresser directement au Père de toute consolation, il la conjura d'intercéder en sa faveur et de lui obtenir: « que s'il était assez malheureux pour haïr Dieu pendant l'éternité, il eût au moins le bonheur de l'aimer de tout son cœur pendant sa vie. » Une prière si éloignée des sentiments d'un réprouvé fut aussitôt exaucée, il lui sembla qu'on lui ôtait un poids accablant de dessus le cœur, et il recouvra sur-le-champ la joie et la tranquillité.

Cette cruelle tentation avait duré six semaines. Le trouble où elle jeta le saint peut nous faire juger du prix de l'espérance chrétienne, bienfait auquel nous ne pensons pas assez souvent, et que nous demandons trop peu à Dieu. Sans elle, sans la confiance d'un bonheur éternel couronnant nos efforts et nous obtenant la possession de Celui qui est l'objet de tous nos vœux, la foi et la charité ne seraient plus qu'un tourment pour ceux qui les possèdent.

Des premières années du Bienheureux Suso, et des tentations qu'il éprouva au commencement de sa conversion.

Il y a maintenant au Ciel un bienheureux que vit naître autrefois l'Allemagne. Dieu l'appela dès son enfance à l'état religieux, et le revêtit, à l'âge de treize ans, dans la ville de Constance, de l'habit du glorieux Père saint Dominique. L'Eglise le nomma frère Henri, et le monde Suso.

Les commencements de son noviciat furent éloignés de la perfection religieuse; sa piété fut faible d'abord, son cœur s'abandonna aux futilités de la terre; il ne s'appliqua point à éviter les petites fautes, et à pratiquer les règles de son Ordre, quoiqu'il évitât pourtant les péchés plus graves et tout ce qui pouvait ternir la réputation d'un religieux. Il persévéra dans sa dissipation et ses négligences jusqu'à l'âge de dix-huit ans. La divine Sagesse l'éclaira alors, et le conduisit merveilleusement des ténèbres de son imperfection à la grande lumière de la vérité. Pendant ces cinq années d'un noviciat peu exemplaire, Dieu, qui l'avait choisi pour l'élever à un haut degré de sainteté, ne l'abandonna jamais; il l'assista et le sauva en troublant miraculeusement son âme. Il n'y avait pas de paix et de tranquillité pour Suso toutes les fois qu'il se laissait trop captiver par les affections de famille, par la société de ses amis ou par les plaisirs et les jouissances matérielles. Il sentait alors qu'il devait chercher quelque chose qui calmât mieux les besoins de son cœur; ce trouble intérieur, ce dégoût continuel, ces pénibles remords le tourmentèrent jusqu'à ce que Dieu, dans sa bonté, visitât le silence de sa cellule et blessât si amoureusement son cœur, qu'il le détacha de toutes ses anciennes habitudes et de toutes les créatures. Frère Henri, vaincu par cette force mystérieuse et toute-puissante, sentit enfin son âme heureuse et tranquille.

Sa vie fut dès lors changée, et ses compagnons, qui ne savaient pas la cause de cette différence, l'expliquaient de mille manières, sans découvrir la vérité. Comme ce saint jeune homme, touché de la grâce divine, se sentait fortement porté à fuir tous

les obstacles qui pouvaient l'éloigner de Dieu, et voulait se détacher violemment de toutes les créatures, le démon lui livra un grand combat et s'efforça de lui faire abandonner la sainte résolution qu'il prenait de laisser le monde et de se vaincre lui-même : aussi les tentations vinrent-elles l'assaillir, et l'ennemi de nos âmes s'acharnait surtout à lui murmurer sans cesse : « Frère Henri, pourquoi cherches-tu avec tant d'empportement à quitter ton genre de vie ? Souviens-toi donc que commencer le bien est facile, mais y persévérer est vraiment impossible. » Frère Henri lui opposait les inspirations de Dieu lui-même : « L'Esprit-Saint, qui m'appelle et qui est tout-puissant, peut faire en moi ce qui est facile et ce qui est difficile. » Le tentateur continuait : « Oui, on ne peut douter de la puissance de Dieu ; mais ce qui est bien incertain, c'est la correspondance à la grâce : peux-tu y compter ? » Suso répondait : « Puisque Dieu m'a appelé, c'est qu'il ne veut pas m'abandonner. Je le sens qui m'invite à le servir et qui me promet son secours. Comment, lorsqu'il m'attire, lorsque je me donne à lui et que je me jette dans ses bras, comment se retirerai-il pour me laisser tomber ? »

Cette tentation vaincue, une autre se présenta à son âme ; semblable à la voix d'un ami qui ne voulait que son bien, elle disait : « Certainement, il ne faut point changer de résolution, et tu dois régler mieux ta conduite à l'avenir ; mais entreprends ta conversion doucement et avec prudence, sans te jeter tout à coup dans une vie austère et trop rigoureuse ; c'est en modérant ton ardeur que tu pourras réussir. Personne ne devient saint tout à coup, et les choses violentes ne sont pas durables. Donne à ton corps ce qui lui est nécessaire de sommeil et de nourriture, traite-le doucement et applique-toi seulement à éviter le péché. Sois dans ton intérieur aussi bon que tu le voudras ; mais reste en public dans de sages limites, et ne te fais pas remarquer de manière à révolter tout le monde. Tu sais ce qu'on dit : « Pourvu que le cœur soit saint, tout le reste va bien. » Ne peux-tu donc pas conserver des relations agréables tout en pratiquant la vertu ? Vois donc les autres ; ils espèrent bien se sauver, sans suivre la vie pleine de rigueurs que tu as le dessein d'entreprendre. » Mais la divine Sagesse, qui voulait faire de Suso son confident et son bien-aimé, lui découvrit le danger de ces conseils en disant à son âme : Celui qui veut

commencer une vie sainte par la tiédeur verra bientôt ses bonnes résolutions s'évanouir ; on quitte vite le bien qu'on entreprend avec négligence. Celui qui pense vaincre son corps révolté, et le tenir sous la loi de l'esprit, en vivant au sein des délicatesses et des satisfactions sensuelles, est un insensé dépourvu de tout espèce de jugement ; vouloir jouir du monde et servir Dieu est une impossibilité dont la réalisation détruirait la morale et la parole de Jésus-Christ ; si tu veux me servir, il faut le faire avec courage, et commencer ton œuvre en renonçant au monde et à toi-même. »

Frère Henri, fortifié par ces conseils de la divine Sagesse, après avoir beaucoup réfléchi, finit par prendre une forte résolution : il se confia entièrement à Dieu, se sépara des hommes et renonça à toutes les consolations qu'il pouvait en attendre.

Les tentations tiennent dans l'humilité.

On lit dans la Vie de saint Joseph Cupertino :

Pour se faire une juste idée de l'héroïque pureté de ce Serviteur de Dieu, il faut d'abord remarquer à quel point il fut éprouvé, nous pourrions dire abaissé et déprimé par les tentations et les attaques du démon. Joseph était déjà dans le déclin de l'âge, lorsqu'un jour quelqu'un lui demanda s'il n'avait jamais été tenté. Il se recueillit, puis d'une voix pleine de confusion et de douleur : « Plût à Dieu, dit-il, que je ne l'eusse jamais été. » Nous avons parcouru une à une les pages du procès de canonisation, feuilleté et compulsé les divers manuscrits relatifs à la vie du saint, et compris tout ce que signifiait ce douloureux gémissément ; à son tour, le lecteur le comprendra, s'il arrête ses regards sur les pages qui suivent.

Les aiguillons des sens, les suggestions de l'ennemi poursuivirent le saint tout le temps qu'il vécut sous la fragile enveloppe de notre humanité. Dans la profondeur de ses extases et la sublimité de ses ravissements, il a pu dire avec le grand Apôtre : *Ne magnitudo revelationum extollat me, datus es*

mihî stimulus carnis meæ angelus Satanæ, qui me colaphizet : « Afin que la grandeur des révélations ne m'enorgueillisse point, il m'a été donné l'aiguillon de ma chair, l'ange de Satan, qui me soufflette. » Il est à remarquer que, chez lui, ces odieuses tentations ne se produisirent jamais plus terribles que dans le moment qui suivait l'extase ou le ravissement. Dieu semblait vouloir rappeler sans cesse au saint que toute sa force lui venait d'en haut, que par lui-même il n'était que faiblesse et que misère. En Joseph se vérifia ce que saint Paul raconte de sa propre personne : trois fois il pria Dieu de le délivrer de la tentation, et trois fois il entendit une voix lui dire : *Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur* : « Ma grâce te suffit, c'est dans la faiblesse que se consomme la vertu. » Que de grâces, que de vertus furent en effet nécessaires à Joseph pour se soutenir contre sa propre fragilité ! Lui qui se montrait paisible et doux, était au contraire ardent par tempérament. Il fallait bien qu'il le fût pour avoir résisté dans sa jeunesse à tant de luttes, et dans son âge mûr à tant de persécutions. Ce feu de l'esprit, propre à tous les hommes distingués dans le bien ou dans le mal, contenu et modéré chez Joseph par la sainteté, ne s'éteignit jamais en lui et y fut le principe incessant de ces mouvements de concupiscence que saint Paul appelle en un sens très-large : « Le péché, les passions du péché : *Peccatum, passiones peccatorum*. » Aux mouvements naturels de la chair il faut ajouter les incitations et les poursuites de l'ennemi. On raconte à ce sujet diverses particularités qui montrent en quelle fange l'homme est condamné à se traîner, tant qu'il habite cette terre mortelle. Des femmes de mauvaise vie s'attachèrent aux pas du serviteur de Dieu, le poursuivirent de leurs démarches, et poussèrent l'audace jusqu'à lui écrire. Il se déroba aux obsessions de ces femmes par la fuite et brûla les lettres. Mais ces accidents n'étaient rien en comparaison des attaques persistantes et opiniâtres du démon, qui remplissait son imagination de fantômes odieux et troublait jusqu'au repos de ses nuits par des visions que David eût appelées des débris de pensées, *reliquiæ cogitationum*. Le bon serviteur de Dieu se désolait. C'étaient des inquiétudes, des craintes, une appréhension continuelle de succomber. La résistance et la lutte épuisaient ses forces; il errait comme le

cerf fugitif et blessé. Un jour, on l'entendit s'écrier : « Mon Dieu, tout ce que vous faites est bien, je le sais ; je sais que, par votre grâce, je ne vous offense point à ces tentations ; et pourtant je voudrais n'y être point soumis. »

Quelquefois le saint s'écriait : « Une âme ! un Dieu ! » Il attachait à ces mots un sens profond qui l'aidait à réprimer les révoltes insensées de la chair. D'autres fois, en vue de repousser la tentation, il s'arrachait à la prière, se levait, dansait autour de sa cellule, et chantait les paroles suivantes :

Jésus, Jésus, Jésus,
Viens, viens, ne tarde plus ;
Viens régner sur mon cœur ;
T'aimer est mon bonheur.
Viens, viens, ne tarde pas,
Je me meurs ici-bas ;
Sans toi je meurs, Jésus,
Viens, viens, ne tarde plus.

Tentations du vénéré curé d'Ars.

Des peines intérieures très-vives s'ajoutaient aux souffrances physiques de M. Vianney. Persuadé qu'il ne savait rien, ne faisait aucune bonne œuvre, il tombait dans une profonde tristesse. « Je ne découvre en moi, quand je me considère, que mes pauvres péchés. Encore le bon Dieu permet-il que je ne les voie pas tous, et que je ne me connaisse pas tout entier. Cette vue me ferait tomber dans le désespoir. Je n'ai d'autre ressource contre cette tentation du désespoir que de me jeter au pied du tabernacle, comme un petit chien auprès de son maître... Je sèche d'ennui sur cette pauvre terre, mon âme est triste jusqu'à la mort. Je n'ai pas le temps de prier le bon Dieu, je ne puis plus y tenir... La confession, les sacrements, quelle charge ! Oh ! si on savait ce que c'est que d'être prêtre, on s'enfuirait, comme les saints, dans le désert, pour ne pas l'être. Pour dire la messe il faudrait être un séraphin. Si on savait

ce que c'est que la messe on mourrait. Que le temps me dure avec les pécheurs ! On offense tant le bon Dieu qu'on serait tenté de demander la fin du monde. S'il n'y avait pas par là quelques belles âmes pour reposer le cœur et consoler les yeux de tant de mal qu'on voit et qu'on entend, on ne pourrait pas se souffrir en cette vie. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE. V.

I. *Désir de la Perfection.* — Combien il est nécessaire de désirer la perfection pour l'acquérir. — Moyens pratiques pour désirer la perfection. — Combien saint François de Sales désirait la perfection. — Il faut modérer les commençants dans les désirs de la perfection. — Il ne faut pas se ralentir dans l'acquisition de la perfection. — Vision du Bienheureux Henri Euso. — Une voix du Ciel. — Pag. 1 à 17.

II. *La Foi.* — Caractère de la foi de saint Vincent de Paul. — Foi pratique du Bienheureux Barthélemy d'Holzhauser. — Foi ferme de sainte Chantal. — La Foi, soutien des martyrs. — Foi vive de saint Michel-des-Saints. — La Bienheureuse Esprite de Jésus. — Zèle de saint Liguori pour la défense de la foi. — Saint François de Sales, modèle de la vie de foi. — Un chrétien modèle. — Gaston de Renty. — Esprit de foi de Madame Molé de Champlatreux. — Le principal mobile de la vie du curé d'Ars. — Pag. 18 à 46.

III. *L'Espérance.* — Espérance et confiance en Dieu de sainte Rose de Lima. — Espérance de sainte Véronique Giugliani fondée sur la défiance d'elle-même. — Il faut demander et espérer la persévérance finale. — Espérance du Bienheureux Benoît-Joseph Labre. — Le Vénéérable fondateur des Frères des Ecoles chrétiennes. — L'ancre de sainte Chantal. — Espérance de saint Alphonse de Liguori. — Il faut espérer contre l'Espérance. — Prières pleines de confiance. — Touchant colloque de M. Gabriel de Vidaud. — Pag. 47 à 72.

IV. *La Charité envers Dieu.* — Excellence de la Charité. — Amour souverain. — Amour de saint François de Sales pour Dieu. — Le Frère Colomban. — Dieu n'est pas aimé parce qu'il n'est pas assez connu. — Belles exclamations d'un saint. — Tout pour Jésus. — La meilleure preuve de l'amour de Dieu. — Saint Vincent de Paul. — Amour de désir. — L'incendie du divin amour. — Effets admirables de l'amour de Dieu dans l'âme de sainte Catherine de Gènes. — Les ardeurs de la charité de saint François Xavier. — Un autre saint Paul. — Les trois principaux exercices de l'amour divin. — Tout à la plus grande gloire de Dieu. — Sainte Madeleine de Pazzi. — Pieux sentiments d'une âme toute dévouée à Jésus. — Amour de sainte Chantal. — Amour du Bienheureux Benoît-Joseph Labre. — Amour du curé d'Ars pour Jésus-Christ. — Page 73 à 108.

V. *Le saint abandon de la conformité à la volonté de Dieu.* — Belle leçon d'un mendiant à un docteur. — Conformité de saint Vincent de Paul à la volonté de Dieu. — Conformité de M. Vernet à la volonté de Dieu. — Parfait modèle de l'abandon à Dieu. — Le soldat chrétien. — Modèle du saint abandon. — Abandon à Dieu du Bienheureux Benoit Joseph Labre. — Un nouveau Job. — Volonté de Dieu. — Exemple admirable de résignation. — Sainte mort d'un lieutenant-colonel. — Abandon à la Providence. — Le Pain quotidien. — Tout arrive pour le mieux. — Parfaits modèles d'abandon à Dieu. — Pag. 109 à 144.

VI. *De la Charité envers le prochain.* — Le miroir du couvent. — Les images vivantes de Dieu. — Aimer le prochain pour Dieu. — La vraie Charité pour le prochain. — Modèles de Charité. — L'amour des ennemis. — Le pauvre nègre et son ennemi. — Charité fraternelle de saint Vincent de Paul. — La Charité est patiente. — Le modèle des servantes chrétiennes. — Le support du prochain. — L'Aumône porte bonheur. — Monseigneur de Cheverus. — Donnez des habits à ceux qui sont nus. — Louise Dons, baronne de Lovendeghem. — Ne jugez point, vous ne serez point jugé. — Exemple de charité dans les paroles. — Correction fraternelle de saint Vincent de Paul. — Avec quel zèle le B. Labre reprenait le prochain. — Comment on doit bien recevoir la correction fraternelle. — Comment sainte Monique profita d'une juste réprimande. — Pag. 145 à 178.

VII. *Le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.* — Le zèle de saint Jean. — Dévouement de sainte Catherine de Bologne. — Saint Ignace de Loyola. — Zèle éclairé de saint François Xavier. — Zèle du bienheureux Père Claver pour le salut des nègres. — Zèle admirable de Fénelon pour le salut des âmes. — Zèle du Bienheureux Benoit-Joseph Labre. — Charité pour le prochain. — Le vénérable curé d'Ars dévoré par le zèle du salut des âmes. — Pag. 179 à 207.

VIII. *De l'Humilité.* — Humilité de saint Liguori. — De la profonde humilité du père Anchieta. — Bonheur dans les humiliations, du vénérable père Antoine. — Admirable humilité d'un gentilhomme. — Dispositions admirables de M. Olier dans les humiliations. — L'amour des humiliations. — Exemples de l'humilité de saint Jean de Dieu. — Il faut rapporter à Dieu le bien que nous faisons. — Combien saint Hilarion redoutait la vaine gloire. — On doit éviter de dire du mal de soi-même. — Il ne faut pas omettre de faire le bien par crainte de la vaine gloire. — Humilité de sainte Claire. — Il faut tout attribuer à la grâce de Dieu. — Le solitaire orgueilleux. — Le fils de l'armurier. — Humilité de Fénelon. — Un roi à genoux faisant sa confession à un pauvre moine. — Humilité admirable du président Fabre. — Pag. 208 à 242.

IX. *De la Douceur et de la Patience.* — Caractères ou marques de la douceur chrétienne. — Modèles de douceur évangélique. — Saint Félix de Cantalice, doux et humble de cœur. — Modèles que saint François de Sales s'est proposés. — Sainte Françoise de Chantal, imitatrice de la douceur de saint François de Sales. — La Motte d'Orléans, évêque d'Amiens. — Exemples de douceur. — Excellence de la patience. — L'or de la patience. — Il faut savoir supporter les défauts du prochain. — Jean et le vieillard infirme. — Modèles

de patience dans les épreuves. — Une généreuse épouse de Jésus crucifié. — Patience héroïque de la Bienheureuse Françoise d'Amboise. — Sentiments admirables du vénéré curé d'Ars. — Pag. 243 à 273.

X. *De l'Obéissance.* — Maximes sur l'obéissance. — L'obéissance vaut mieux que les extases. — Excellence de l'obéissance démontrée par l'exemple des saints. — Les qualités de l'obéissance. — Le parfait obéissant. — L'obéissance vaut mieux que le sacrifice. — Obéissance de la V. Marguerite du Saint-Sacrement. — Humble obéissance du Bienheureux P. Claver. — Obéissance aveugle du P. A. Lequieu. — Admirable obéissance du R. P. Varin. — Pag. 274 à 299.

XI. *La Chasteté.* — Sainte Claire de Montfalcone. — L'amour de la pureté. — Un jeune homme angélique. — La bouche parle de l'abondance du cœur. — La vénérable Agnès de Jésus (de Langeac). — Vertu héroïque. — Chasteté du V. Barthélemy d'Holzhauser. — Moyen d'acquiescer la chasteté. — Le modèle des femmes. — Saint Vincent de Paul, modèle des prêtres. — Modestie du Bienheureux Berchmans. — Pag. 300 à 317.

XII. *La Mortification.* — Nécessité de la mortification. — Comment on doit souffrir. — Les douceurs de la mortification. — Comment on dompte la chair. — Mortification des inclinations. — Mortification intérieure du V. Benoit-Joseph Labre. — Mortification des sens du B. Benoit-Joseph Labre. — L'abbé Agathon porte un caillou dans sa bouche l'espace de trois ans pour apprendre à se taire. — Comment le saint abbé Panibo apprit à garder le silence. — Discretion dans les paroles. — Mortification des yeux chez le B. Berchmans. — Enfance de la Révérende Mère Marguerite du Saint Sacrement, fille de M. le premier président de Dijon, nommé de la Berchère. — Mortification de saint Vincent de Paul. — Amour de saint François de Sales pour la mortification. — Courage héroïque d'un homme du monde. — Mortification dans les repas. — Esprit de pauvreté de Fénelon. — Mortification de Fénelon. — Sainte Paule. — Il faut accepter les maladies en esprit de pénitence. — Mortifications héroïques de la Bienheureuse Colombe de Rieti. — Les pénitences du Père Lacordaire. — Esprit de pénitence du vénéré curé d'Ars. — Pag. 318 à 372.

XIII. *L'Oraison.* — La prière de chaque jour. — La prière d'un soldat. — La prière bénie. — Le *Pater* de la Jardinière. — La prière aide à se corriger. — Nécessité de l'Oraison. — Excellence de l'Oraison. — Pratiques salutaires pendant l'Oraison. — Des actes à produire pendant l'Oraison. — De l'attention dans la prière. — Qualités de l'Oraison. — Influence du bon exemple. — De la méditation sur les vertus de Jésus. — Il est bon de méditer la passion de Jésus-Christ. — Des épreuves de l'Oraison. — Utilité des sécheresses. — Des distractions dans la prière. — Epreuves de sainte Thérèse dans l'Oraison. — Avantages de la méditation. — Les saints s'adonnaient à la méditation. — Union du bienheureux Alphonse Rodriguez avec Dieu. — Esprit d'oraison du vénérable Anchieta. — Amour de sainte Catherine pour l'Oraison dans son enfance. — Esprit de recueillement d'une âme vraiment pieuse. — Oraison de sainte Claire de Montfalcone. — Fidélité de M. Olier à prier sans cesse. — Piété de Fénelon. — L'Apôtre de l'Amérique. — L'oratoire du cœur. — De l'oraison et sublime contemplation de saint Michel-des-Saints. —

L'Oraison continuelle du Bienheureux Labre. — Oraison du Bienheureux Paul de la Croix. — Moyens employés par le Bienheureux Paul de la Croix pour faire des progrès dans l'Oraison. — Combien le Bienheureux Paul de la Croix aimait la solitude. — Méthode d'oraison de la Vénérable Agnès de Jésus (de Langeac). — Qualités de la prière de la Vénérable Agnès de Jésus. — Le bienheureux Barthélemy d'Holzhauser. — Amour de saint Philippe de Néri pour l'Oraison. — Union continuelle de sainte Rose de Lima avec Dieu. — Pag. 373 à 456.

XIV. *La Présence de Dieu.* — Conversion admirable. — Exemples et conseils. — Instructions d'Angèle de Foligno sur la présence de Dieu. — Saint Antoine, vainqueur des démons. — Pratique de sainte Catherine de Sienne. — La Bienheureuse Esprit de Jésus. — De quelle manière Armelle Nicolas profitait de tout pour s'élever à Dieu. — Pratique du séraphin d'Assise. — Un grand serviteur de Dieu. — Le grand apôtre des Indes. — Sainte Thérèse. — Saint Vincent de Paul. — Un séraphin plein d'amour. — Exemples et leçons de saint François de Sales. — Contemplation de saint François Régis. — Pag. 457 à 490.

XV. *De la lecture spirituelle et de l'examen de conscience.* — Le mendiant Servulus. — Pourquoi faut-il lire de bons livres? — Fruits admirables de la lecture d'un bon livre. — Ignace de Loyola converti par la lecture de la Vie des Saints. — Lecture de la Sainte Écriture. — Examen de conscience. — Pratique des anciens moines. — Examen de conscience. — Belle réponse. — Les trois classes de pénitents. — Sévérité des jugements de Dieu. — Pag. 491 à 510.

XVI. *De la Perfection des actions communes.* — Il faut faire les choses communes d'une manière non commune. — Un bel exemple. — L'abrégé de la perfection. — Fais ce que tu fais. — Il faut travailler pour Dieu. — Paroles de sainte Chantal. — Il ne faut pas entreprendre trop de choses. — A chaque jour suffit son mal. — Vie commune du Bienheureux Berchmans. — Devise du Bienheureux Berchmans. — Amour de Fénelon pour la simplicité. — Ferveur de Fénelon. — Sévère réprimande. — Pag. 511 à 527.

XVII. *Des Tentations.* — Les tentations tiennent dans l'humilité. — Les tentations ne souillent pas les âmes pures. — Saint Jérôme tenté dans le désert. — Epreuves et tentations de sainte Chantal. — Epreuves de sainte Madeleine de Pazzi. — Secours dans les tentations. — Tentations à la mort. — Saint François de Sales triomphe d'une terrible tentation contre l'espérance. — Des premières années du Bienheureux Suso, et des tentations qu'il éprouva au commencement de sa conversion. — Les tentations tiennent dans l'humilité. — Tentations du vénéré curé d'Ars. — Pag. 528 à 552.

FIN DE LA TABLE.

107.446





